



Digitized by the Internet Archive
in 2025



ANALECTA
BOLLANDIANA

IMPRIMERIE DE MEESTER, WETTEREN (BELGIQUE)

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS LXXV

EDIDERUNT

MAURITIUS COENS BALDVINUS DE GAIFFIER
PAULUS GROSJEAN FRANCISCUS HALKIN
PAULUS DEVOS IOSEPHUS VAN DER STRAETEN

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU



BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, boulevard Saint-Michel
1957

Property of
CLgA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

ABRÉVIATIONS

- BHG.* = *Bibliotheca hagiographica graeca*. Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.
- BHL.* = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis*. Bruxellis, 1898-1901. Tomi duo. — Eiusdem *Supplementi editio altera auctior*. Ibidem, 1911.
- BHO.* = *Bibliotheca hagiographica orientalis*. Bruxellis, 1910.
- Catal. Graec. Germ.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae*. Bruxellis, 1913.
- Catal. Graec. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis*. Bruxellis, 1896.
- Catal. Graec. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1899.
- Catal. Lat. Brux.* = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae Regiae Bruxellensis*. Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886-1889. Tomi duo.
- Catal. Lat. Paris.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi*. Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.
- Catal. Lat. Rom.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae*. Bruxellis, 1909.
- Catal. Lat. Vatic.* = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae*. Bruxellis, 1910.
- Comm. marty. hieron.* = *Commentarius in Martyrologium hieronymianum*. Bruxellis, 1931 (*Acta Sanctorum Novembris*, t. II, pars posterior).
- Comm. marty. rom.* = *Martyrologium romanum... scholiis historicis instructum*. Bruxellis, 1940 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Decembris).
- Mir. BVM.* = *Index Miraculorum B. V. Mariae*, ed. A. PONCELET in *Anal. Boll.*, t. XXI (1902), p. 241-360.
- Synax. Eccl. CP.* = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902 (*Acta Sanctorum*, Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

LES PLUS ANCIENNES LITANIES DE STAVELOT

Parmi les manuscrits de l'abbaye de Stavelot qui émigrèrent en Angleterre, au cours du siècle dernier, et qui sont conservés actuellement dans les collections du Musée Britannique, il en est un qui n'a que fort peu retenu l'attention jusqu'à ce jour, bien qu'il remonte au x^e siècle et contienne un document de réel intérêt : les plus anciennes litanies connues du monastère de S. Remacle. Ayant constaté avec satisfaction que plusieurs litanies de même antiquité publiées naguère dans notre revue ¹ ont déjà rendu quelques services aux historiens, nous éditerons encore celles-ci ; plusieurs invocations constituent, à nouveau, la première attestation que nous possédions du culte de certains saints.

Dans son *Inventaire des archives de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, feu Joseph Halkin a répertorié sous le n^o 1104 un psautier du British Museum : « Manuscrit sur parchemin avec miniatures, coté 18043. *Psalterium cum canticis*, etc. x^e siècle, in quarto ². » Ce renseignement, où il faut suppléer *Add.* devant la cote, reproduit la notice en trois lignes du *Catalogue of Additions to the Manuscripts in the British Museum in the years 1848-1853* ³, où l'on apprend en outre qu'il s'agit d'un psautier glosé. L'examen du recueil lui-même confirme la datation tout en révélant aussi la provenance. Au fol. 187 et dernier, un scribe du xv^e siècle a écrit : *Psalterium glossatum spectans ad monasterium sancti Remacii* ; au fol. 4, un autre, du xvii^e, note à son tour : *Liber monasterii Stabulensis*. Le volume a été acheté à la vente Rodd chez Sotheby en février 1850, comme l'indique, sur la page de garde, une main contemporaine ⁴.

¹ Sous le titre *Anciennes litanies des saints*, dans les tomes LIV (1936), p. 5-37 ; LV (1937), p. 49-69 ; LIX (1941), p. 272-298 ; LXII (1944), p. 126-168.


² *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire*, 5^e série, t. VII (1897), p. 443.

³ Londres, 1868, p. 74.

⁴ Rodd l'avait acquis à Gand en 1847, lors de la vente d'un lot important de manuscrits de Stavelot.

Il mesure 0^m, 100 × 0, 254. Une foliotation de 1 à 184 a été remplacée en février 1870 par une autre, que nous suivrons : elle va de 1 à 187.

Les litanies, qui occupent les fol. 177^v-180, comptent 200 noms de saints et débutent par les invocations habituelles communes à toutes les litanies ; on notera seulement l'invocation moins usuelle : *Omnis chorus supernorum civium, ora pro nobis*. Après les apôtres et les évangélistes, le texte stavelotain donne les noms suivants :

f. 177 ^v	Stephane	Maxime
	Line	Benigne
	Clete	Timothee
	Clemens	Saturnine
	Xiste	Dionisi
	Corneli	Rustice
	Cipriane	Eleutheri
	Laurenti	Maurici
	Yppolite	Exuperi
	Cosma	Candide
	Damiane	Victor
	Alexander	Sancta Legio ²
	Eustachi	Luciane
	Vincenti	Quintine
	Gervasi	Firmine
	Protasi	Crispine
	Nabor	Crispiniane
	Nazari	Fusciane
	Celse	Victorice
f. 178	Pancrati	Rufine
	Nereae ¹	Valeri
	Achilleae ¹	Piato
	Fabiane	Marcelle
	Sebastiane	Simphoriane
	Apollonaris	Vite 
	Tiburti	Iuste
	Valeriane	Benigne

¹ Ces graphies en *ae* semblent indiquer que le scribe a transcrit les deux noms d'après un modèle plus ancien.

² Ajouté entre les lignes, de première main.

Lantberte	Marcelline
Genesi	Iohannes
Simplici	Paule
Faustine	Abdo
Leodegari	Sennes
Romane	Georgi
Felicissime	Nicostrate
Agapite	Nigasi
Gorgoni	Quirine
Grisogone	Felix
f. 178 ^v Ciriace	Adaucte
Vitalis	Policarpe
Valentine	Prime
Processe	Feliciane
Martiniane	Christophore
Marce	Bonefaci
Marcelliane	Magne
Tranquilline ¹	Donate
Prote	Adriane
Iacincte	Eugeni
Proiecte	Omnes sancti martyres ²
Simetri	f. 179 Silvester
Hermes	Eusebi
Chrisante	Hilari
Basilidis	Ambrosi
Cirine	Athanasii
Castor	Martine
Urbane	Hieronime
Theodore	Augustine
Caliste	Gregori
Cesari	Euchari
Salvi	Valeri
Valentine	Materne
Petre	Maximine

¹ Écrit d'abord *Tranquilliane*; le second *a* a été à demi effacé. Le scribe aura fait rimer machinalement *Tranquilliane* avec *Marcelliane*, qui précède, comme il arrive souvent dans les litanies (par exemple *Laurenti*, *Vincenti*; *Gervasi*, *Protasi*; *Maximine*, *Pauline*, etc.).

² Addition postérieure, au bas du feuillet.

Pauline	Omnes sancti confessores ²
Sulpici	f. 179 ^v Felicitas
Remigi	Petronilla
Germane	Domitilla
Medarde	Perpetua
Geldarde	Tecla
Elegi	Anastasia
Remagle	Cecilia
Amande	Agatha
Hugberte	Theodosia
Albine	Lucia
Goar	Emerentiana
Richari ¹	Agnes
Trudo	Eugenia
Arnulfe	Eufemia
Servati	Daria
Willibrorde	Prisca
Hadeline	Praxedis
Potentine	Sabina
Romarice	Scholastica
Benedicte	Genovefa
Antoni	Iuliana
Arseni	Aldegundis
Paule	Gertrudis
Machari	Sabina
Hilarion	Afra
Niceti	Margarita
Pachomi	Brigida
Columbane	Huoda
Basili	Omnes sancte virgines
Galle	Omnes sancti

Cette longue série d'invocations, bien qu'assez éclectique par son abondance même, porte cependant la marque d'un établissement

¹ Le manuscrit porte, par erreur, *Sichari*. Il s'agit de S. Riquier, que l'on invoque fréquemment dans les litanies (voir, par exemple, celles de Mayence, *Anal. Boll.*, t. LIV, p. 19, et celles de Corbie, t. LXII, p. 157, où il voisine chaque fois, comme ici, avec *Trudo*). Peut-être le scribe avait-il en tête un ancien abbé de Stavelot, Sichard († 792), lequel n'a jamais passé pour un saint.

² Addition postérieure, au bas du feuillet.

religieux situé entre Meuse, Moselle et Rhin, proche à la fois de Liège et de l'Eifel ; elle convient à Stavelot, dont les saints caractéristiques ¹, tels que Remacle, Quirin, Nicaise, Just, Symmètre, s'y retrouvent. On aura pu observer qu'à l'intérieur de la catégorie des martyrs et de celle des confesseurs, aucun de ces patrons n'est particulièrement mis en vedette. S. Remacle, notamment, n'y occupe pas une place d'honneur et son invocation n'est pas redoublée. Dans les litanies d'un psautier de date aussi ancienne et par sa nature moins étroitement approprié à l'usage d'une église qu'un sacramentaire ou un missel, il n'y a pas lieu de trop s'en étonner.

On découvre, au reste, quelques anomalies dans le groupement, assez tumultuaire, des noms. Les martyrs de la Gaule ont été fort mélangés à ceux du calendrier romain ; ainsi, *Lantbert* et *Leodegari* encadrent *Genesi*, *Simplici*, *Faustine*. S. Martin de Tours a été placé entre les SS. Athanase et Jérôme ; l'évêque Nicetius de Trèves entre Hilarion et Pachôme ; Basile, un père de l'Église, entre les moines Colomban et Gall. Un *Castor* a été rangé parmi les martyrs, par erreur s'il s'agit de S. Castor honoré à Karden sur la Moselle et patron de Coblenz, dont nous voyons le disciple S. Potentin invoqué plus loin, à bon escient, parmi les confesseurs ². Il n'est pas exclu, toutefois, que ce *Castor* (pour *Castori* ?) désigne un martyr du groupe des Quatre Couronnés ³, lequel est représenté plus bas par *Nicostrate*. Le nom *Benigne* apparaît deux fois au nombre des martyrs, ce qui pose un petit problème d'identification dont nous traiterons ci-dessous. De même, *Valentine*, parmi les martyrs, et, parmi les saintes femmes, *Sabina* sont nommés à deux endroits ; mais dans leur cas nous soupçonnons plutôt de l'inadvertance ⁴. Un vocable assez insolite est celui de *sancta Legio*, inséré après les soldats thébéens Maurice, Exupère, Candide et Victor ⁵.

¹ Certains en commun avec Malmedy, l'abbaye-sœur. Comparer avec d'autres litanies, plus brèves, de Stavelot (XI^e siècle), que nous avons publiées ici même, t. LIX (1941), p. 282-283.

² Voir ci-dessous, p. 12-13.

³ Les Quatre Couronnés figurent avec *Castore* dans des litanies de Münster-eifel (X^e siècle) éditées par Floss dans *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, t. XX (1869), p. 197.

⁴ Pour *Valentine*, il est à noter cependant que le principal martyr de ce nom, fêté le 14 février, a été dédoublé en deux personnalités différentes ; voir *Comm. martyr. rom.*, p. 62. Il existe plusieurs saintes appelées *Sabina* ou *Savina*, mais à Stavelot on ne devait guère connaître que la martyre honorée le 29 août.

⁵ Notons que S. Maurice était — et est encore — patron à Lignières (*Lineras*

S. Gorgon nous rappelle Gorze, d'où était venu à Stavelot, en 938, l'abbé Odilon ; S. Hermès évoque Cornelimünster (Inda) ; les SS. Chrysanthe et Darie, Prüm et Münstereifel ; S. Willibrord, Utrecht et Echternach ; S. Romary, Mont-Habend, ou Remiremont, sur la Moselle. Plusieurs autres nous orientent vers Tongres-Maastricht-Liège et le pays mosan, d'autres encore vers Trèves, d'autres enfin vers la France septentrionale, tant à l'ouest qu'à l'est ¹. Cologne, par contre, est comme évincée : ni S. Géréon ni S. Cunibert ni S. Séverin, si fréquents dans les litanies occidentales, ne sont ici l'objet d'une invocation. Notons l'absence de S. Théodard, l'évêque-martyr de Maastricht, qui n'est pas un étranger dans l'histoire de Stavelot. Mais convient-il de compter avec la logique dans le choix des saints de ces litanies anciennes ? S. Sulpice de Bourges, en qui la tradition voit le maître de S. Remacle, et S. Éloi, qui le fit venir à Solignac, n'ont pas été oubliés. Les SS. Trudon et Hadelin, que leurs biographes mettent aussi en relation avec le fondateur du monastère de l'Amblève, sont également invoqués. Quant au roi d'Austrasie, S. Sigebert, premier bienfaiteur de Stavelot, son culte ne sera introduit que bien plus tard ². Notons de même que les successeurs immédiats de S. Remacle, Goduin, Papolène, Anglin et Albéric, parfois vénérés comme des saints ³, ne figurent pas dans la série des invocations ; ils ne jouissaient pas des honneurs liturgiques. Dernier nommé parmi les martyrs, S. Eugène est assurément le saint dont les reliques arrivèrent de Saint-Denis à Brogne, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, peu avant 918. Nos litanies sont donc nettement postérieures aux premières années du siècle.

in pago Condrustense), qui devint propriété de Stavelot dès le milieu du VIII^e siècle (J. HALKIN et C.-G. ROLAND, *Recueil des chartes de l'abbaye de Stavelot-Malmédy*, t. I^{er} (Bruxelles, 1909), pp. 53 et 58).

¹ Nous ne prétendons nullement que les saints mentionnés dans ce paragraphe comme étant l'objet d'une invocation dans les litanies de Stavelot aient été choisis spécialement en raison de leurs rapports avec l'abbaye ou avec son fondateur ; plus d'un parmi eux figurerait sans doute dans la série, comme en tant d'autres, même abstraction faite de cette circonstance. Mais semblables invocations avaient peut-être à Stavelot une résonance particulière.

² Voir F. BAIX, *Le souvenir de S. Sigebert à Stavelot-Malmedy*, dans *Folklore Stavelot-Malmedy*, t. XIV (1950), p. 5-27.

³ Cf. F. BAIX, *Étude sur l'abbaye et principauté de Stavelot-Malmédy*, t. I^{er} (Paris-Charleroi, 1924), p. 216 ; ID., *L'hagiographie à Stavelot-Malmédy*, dans *Revue bénédictine*, t. LX (1950), p. 136.

Traisons, à présent, de cinq cas particuliers, où, comme nous l'avons laissé entendre, ces litanies de Stavelot ont quelque importance au point de vue documentaire.

1. *Simetri*. — Le manuscrit de Berne du martyrologe hiéronymien annonce, au 26 mai : *Rome Simmetri martyris* ¹. Le culte du prêtre romain Symmetrius, enseveli au cimetière de Priscille *via Salaria nova*, est bien attesté ; nous ne possédons malheureusement pas ses Actes antiques ². De la translation de ses reliques à Lierneux (prov. de Liège, arr. de Verviers), qui dépendait de Stavelot, il est question au livre II, ch. vi, des *Miracula S. Remacii*, dans une tranche du texte qui remonte à la fin du ix^e siècle : *Est nobis fiscus Ledernaus nomine inconvulsa adhuc sodalitate nostrae mancipatus praebendae, in quo constat ecclesia sancti Simetrii et ceterorum virtutibus celebris, fama illustris* ³. Du texte *BHL*. 7966, morceau sans valeur historique, les derniers chapitres, ceux qui relatent la translation de S. Symmètre, ont été publiés dans les *Acta Sanctorum* ⁴. L'invocation de nos litanies est sans doute la première mention liturgique du saint devenu patron de Lierneux. On la retrouve, un siècle plus tard, sous la forme *Simetri cum sociis*, dans les litanies de Stavelot que nous avons publiées naguère ici même d'après le collectaire 1813 de la Bibliothèque royale de Bruxelles ⁵.

2. *Hadeline*. — Plus connu dans la région mosane que le précédent, S. Hadelin est un contemporain de S. Remacle et passe pour un de ses disciples, venu d'Aquitaine en sa compagnie ⁶. Son corps repose d'abord à Celles, près de Dinant, au pays de la Lesse ; en 1338, il fut transféré à Visé, sur la Meuse, où le saint devint patron de la ville ⁷. Au moment où furent écrites nos litanies, la *Vita Hadelini* était-elle déjà composée ? Il est difficile de l'admettre ; cette Vie (*BHL*. 3733), Hériger ne dut l'écrire, d'après les directives de

¹ *Comm. martyr. hieron.*, p. 274-275.

² *Comm. martyr. rom.*, p. 210.

³ *Act. SS.*, Sept. t. I, p. 708B ; cf. F. BAIX, *Étude sur l'abbaye*, p. 211.

⁴ *Maii* t. VI, p. 361-363.

⁵ *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 282. Au xii^e siècle, on trouve de même la mention *Augustini et Semetrii* (26 mai), dans le fragment de calendrier de Stavelot publié par J. Halkin (*Inventaire*, p. 291).

⁶ Sur ces traditions, lire F. BAIX, *L'hagiographie à Stavelot-Malmédy*, pp. 126, 133-134.

⁷ Voir D. DE BRUYNE, O. S. B., *La Translation de S. Hadelin*, dans *Anal. Boll.*, t. XLII (1924), p. 121-125.

Notger, sollicité par les moines de Celles, que vers la fin du x^e siècle. Mais la tradition qui liait la destinée de S. Hadelin à celle de S. Remacle existait à Stavelot bien avant cette date. Nous ne croyons pas qu'aucun document plus ancien que notre psautier ait été conservé où S. Hadelin soit l'objet d'une mention de caractère liturgique ¹.

3. *Potentine*. — L'invocation à S. Potentin mérite une attention spéciale. Honoré avec les SS. Felicius et Simplicius comme disciples et collaborateurs de S. Castor à Karden, sur la Moselle, ce saint devint ensuite un des patrons du monastère de Steinfeld, après que ses restes y eussent été transférés, à l'initiative du comte de l'Ahr-gau, Sigebodo ². Suivant une tradition malheureusement dépourvue de témoignages contemporains, Sigebodo avait fondé à Steinfeld, en 920, un couvent de moniales, lequel fut remplacé plus tard par l'abbaye, qui devint célèbre, des chanoines norbertins. La mention de S. Potentin dans nos litanies, assez proche de l'époque présumée de la translation, est sans doute aussi la plus ancienne attestation de son culte ; elle est de nature à confirmer le fait et la date de son arrivée dans l'Eifel, qui n'était pas demeurée inconnue des religieux de Stavelot. En outre, l'invocation du saint en qualité de confesseur redresse fort opportunément à nos yeux une erreur que propagea vers 1165, pour de longs siècles, la visionnaire Élisabeth de Schönau. A la demande de la communauté de Steinfeld, Egbert, frère de la mystique, mit par écrit une vision d'après laquelle Élisabeth lui avait raconté la carrière de S. Potentin. Dans ce récit nouveau, le saint n'apparaît plus comme un seigneur aquitain qui, après avoir porté les armes, se mit avec ses deux fils Felicius et Simplicius au service de S. Castor, apôtre de Karden, mais comme le fils d'un roi mécréant qui régnait à Paris et qui s'appelait Antimius.

¹ Nous en avons fait connaître une du xi^e siècle, d'après le calendrier-obituaire de Saint-Laurent de Liège (manuscrit 2031-2032 de la Bibliothèque royale de Bruxelles), où la fête du saint est marquée au 3 février : *Hathelini conf.* (*Anal. Boll.*, t. LVIII, 1940, p. 60).

² Dans les *Acta SS.*, S. Potentin et ses compagnons ont trouvé place au 18 juin (Iun. t. III, p. 575-585). Sur Steinfeld et ses patrons, une bonne information a été réunie par E. WACKENRODER, dans *Die Kunstdenkmäler des Kreises Schleiden* (Dusseldorf, 1932), p. 373-425 (= *Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz*, t. XI, 2). A la bibliographie, qu'il est superflu de détailler ici, nous ajouterons une plaquette parue à Karden en 1956 sans nom d'auteur ni d'éditeur, sous le titre : *Die heiligen Gefährten des heiligen Castor in Karden, Potentinus, Felicius und Simplicius*. Cette brochure présente un réel intérêt pour l'iconographie de S. Potentin.

Potentin, converti, devint diacre ; en compagnie de Castor, son propre frère, qui était prêtre, ainsi que de la vierge Castrina, leur sœur, il suivit quelques clercs westphaliens qui le voulaient pour évêque. Rattrapé au cours du voyage, il fut cruellement occis en haine de sa foi, avec son frère, sa sœur, le prêtre Felicius et le laïc Simplicie. Leur commun martyre aurait eu lieu très anciennement, avant l'époque de S. Maurice ¹. Ce roman, où Potentinus joue le premier rôle, prévalut dès lors notamment dans l'iconographie et dans la liturgie locales ². Papebroch devait le soumettre à une judicieuse critique, mais ce n'est qu'en 1897 que l'autorité religieuse de Cologne remit en honneur l'antique tradition. Pie X, en 1907, approuva un nouveau formulaire de la messe du saint confesseur. Le seul témoignage des vieilles litanies stavelotaines aurait pu, dès l'origine, dissiper le faux mirage dont les trop crédules chanoines furent les dupes à Steinfeld.

4. *Huoda*. — Sous cette forme du nom (elle se retrouve, au x^e siècle, dans le Cartulaire de Stavelot, acte de donation du 25 août 943 : *ego Rainulfus et uxor mea Huoda pariter traditores*) ³, c'est S^{te} Ode d'Amay qu'on invoque ici. Lorsqu'en 1947 nous avons publié une étude critique de la *Vita Odae*, cette attestation de culte nous était encore inconnue ⁴. Constatons qu'elle est notablement plus ancienne que celle dont nous fîmes surtout état, en citant le calendrier-obituaire de Saint-Laurent de Liège, du xi^e siècle, où la fête de S^{te} Ode est marquée au 23 octobre ⁵. Les litanies de Stavelot, ici encore, ont du prix pour notre hagiographie nationale.

¹ BHL. 6907 ; éd. F. W. E. ROTH, *Die Visionen der hl. Elisabeth* (Brünn, 1884), p. 135-138. Voir K. KÖSTER, *Das visionäre Werk Elisabeths von Schönnau*, dans *Archiv für mittelhochdeutsche Kirchengeschichte*, t. IV (1952), pp. 83-84, 112 ; cf. B. DE GAFFIER, dans *Anal. Boll.*, t. LXXI (1953), p. 494-496, où est évoqué le cas de S. Potentin.

² A Stavelot, dans le fragment de calendrier, déjà cité, du xii^e siècle, S. Potentin est marqué, au 18 juin, comme confesseur (HALKIN, *Inventaire*, p. 292).

³ HALKIN et ROLAND, *Recueil des chartes*, p. 152 ; cf. E. FÖRSTEMANN, *Alt-deutsches Namenbuch*, t. I : *Personennamen*, col. 862.

⁴ *Anal. Boll.*, t. LXV, p. 196-244.

⁵ *Ibid.*, p. 212 ; et t. LVIII (1940), p. 75. On trouve encore la fête de S^{te} Ode au xi^e siècle dans le calendrier d'un évangélaire de Liège, qui émigra jadis à Gran en Hongrie : *Ode vidue* (voir P. RADO, *Libri liturgici manu scripti bibliothecarum Hungariae*, Budapest, 1947, p. 182-183 : « codex cathedralis Strigoniensis »).

5. *Benigne*. — Comme nous l'avons fait observer, ce vocable figure deux fois parmi les martyrs de nos litanies. L'un des deux représente, à coup sûr, S. Bénigne de Dijon, honoré le 1^{er} novembre. Pour le second, s'il n'est pas une pure répétition de scribe distrait, on pourrait songer à l'identifier avec le Benignus que le martyrologe romain annonce le 28 juin ¹ et dont les restes auraient été transférés, avec des reliques de S^{te} Agnès, de Chartres à Utrecht sous l'évêque Baldéric, en 964 ². Cette dernière date, toutefois, peut paraître bien tardive pour se concilier aisément avec l'époque où fut exécuté, dans le courant du x^e siècle, le psautier de Stavelot. Il est à noter, par ailleurs, que les litanies du psautier de S. Wolbodon (manuscrit de Bruxelles 9188-9189), écrites à Utrecht vers la fin du x^e siècle, ont inséré un *Benigne* ³; son nom précède celui de S. Pontien, le martyr de Spolète, dont Utrecht possédait aussi des reliques. Le problème demeure obscur, comme, au reste, la personnalité, impossible à saisir, d'un Benignus de Chartres. A ceux qui tenteraient un examen critique du texte de la Translation *BHL*. 165 (cf. *BHL*. 1152) nous signalerons seulement, sans rien conclure, le second Bénigne des litanies de Stavelot.

Le manuscrit de Londres Add. 18043 a dû être exécuté sous l'abbatiate d'Odilon (938-954) ou sous celui de Wérinfride (954-980). Est-il possible de mieux préciser la date? A défaut d'éléments décisifs, que n'ont pu nous fournir les seules litanies, une étude attentive des caractéristiques de l'écriture et de la décoration contribuera peut-être, quelque jour, à éclaircir ce problème ⁴. Cette

¹ *Comm. martyr. rom.*, p. 260; *Act. SS.*, Iun. t. V, p. 359-360.

² *Act. SS.*, Iun. t. II, p. 357-360.

³ *Anal. Boll.*, t. LV, p. 66.

⁴ Une remarque, en terminant. Nous ne nous sommes pas servi, au cours de cette étude, d'un calendrier-nécrologe du x^e siècle qui occupe les fol. 1-17^v du manuscrit de Bruxelles 1814-1816 et dont le texte a été publié par Martène et Durand sous le titre *Antiquum calendarium monasterii Stabulensis* (dans *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. VI, p. 668-678; repris dans MIGNE, *P. L.*, t. 138, col. 1193-1204). S'il est vrai que ce sacramentaire s'est trouvé jadis à Stavelot, son origine première et les caractéristiques de son calendrier ne sont nullement stavelotaines. Seules quelques rares additions postérieures concernent l'abbaye de S. Remacle. Voir J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I^{er}, p. 221-222 (n° 387: « sacramentaire d'une Église d'Allemagne »); C. GASPARD et F. LYN, *Les principaux manuscrits à peintures de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I^{er} (Paris, 1937), p. 30-33 (où le manuscrit est attribué avec une réelle probabilité au mo-

étude, nous n'avons pas eu le loisir de l'entreprendre. Signalons le cas au professeur André Boutemy, dont la sagacité en ce genre de recherches est bien connue et qui vient précisément de traiter de « l'activité artistique du *scriptorium* de Stavelot aux ix^e et x^e siècles ¹ ».

Maurice COENS.

ANNEXE

Nous mettons à profit cette occasion pour faire connaître aussi les litanies brèves qu'on chantait à Stavelot le samedi saint, *ante benedictionem fontis*, à la fin du xii^e siècle. Elles sont tirées d'un missel (Londres, B. M., Add. 18031, fol. 186-186^v) ² et n'appellent aucun commentaire particulier. On remarquera que les trois groupes de saints comptent chacun neuf noms.

.....	
Stephane	Laurenti
Line	Lamberte
Clete	Omnes sancti martyres
Clemens	Remacle
Syxté	Sylvester
Cornéli	Martine
Cypriane	Nycholae

nastère de Saint-Gall). Quant aux annotations nécrologiques, qui vont de 946 à 1033, c'est par une distraction évidente que Van den Gheyn les rapporte à Stavelot ; elles portent, en effet, toutes les marques du monastère bénédictin de Magdebourg, fondé en 937 par Othon I^{er}, comme l'indiquent fort justement, après E. Dümmler, MM. Gaspar et Lyna. Ce beau manuscrit, de la première moitié du x^e siècle, mériterait une analyse approfondie et son calendrier une réédition plus fidèle. Nous avons noté dans Martène des erreurs de lecture, ou d'impression, comme *Pancratii* pour *Patritii* (12 mars), *Waldeni* pour *Waldelini* (20 octobre) ; en outre, diverses graphies ont été normalisées (*Cuthberti* pour *Cuthperti*, *Wulfranni* pour *Wulframmi*, *Monegundis* pour *Monagundis*, *Praxedis* pour *Braxedis*, *Trajecto* pour *Trelecto*, etc.). Autre remarque : le sacramentaire de Stavelot, Londres, B. M., Add. 16605, du x^e siècle, ne contient malheureusement pas de calendrier.

¹ Ces derniers mots forment le sous-titre d'une communication de M. A. Boutemy au XXXVI^e Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique. Elle vient d'être publiée dans les *Annales* de ce Congrès, 2^e partie (Gand, 1956), p. 481-495 : *Nouvelles réflexions sur les Évangiles de Notger*.

² *Catalogue of Additions*, t. c., p. 72. Il a été acquis en 1850, avec le missel coté 18032, de même origine, de même date et presque en tous points semblable.

Servati	Lucia
Trudo	Agnes
Huberte	Cecilia
Egidi	Margareta
Remigi	Scolastica
Omnes sancti confessores	Gerthrudis
Maria Magdalena	Walburgis
Agatha	Omnes sancte virgines, vidue et continentes

PALATINS ET EUNUQUES

DANS QUELQUES DOCUMENTS HAGIOGRAPHIQUES

I. — LE MARTYROLOGE HIÉRONYMIEN.

Dès avant le IV^e siècle, plusieurs écrivains ecclésiastiques ont tenu à souligner que le christianisme avait gagné des adeptes dans les classes dirigeantes et parmi les plus hauts fonctionnaires de l'Empire¹. Nous rappellerons quelques témoignages, qui, comme on le verra, seront exploités plus tard par les hagiographes. Sous Domitien, nous savons grâce à Suétone, à Dion Cassius et à Eusèbe que des membres de la famille impériale furent mis à mort ou exilés pour des motifs religieux. Au nombre des victimes figuraient le cousin de l'empereur, Flavius Clemens, ainsi que son épouse Flavia Domitilla, petite-nièce de Vespasien et nièce de Domitien².

¹ Sur la diffusion du christianisme dans les hautes classes de la société, un des exposés les plus complets reste celui d'A. VON HARNACK, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, t. II, 3^e éd. (Leipzig, 1915), p. 30-78. G. Bardy, dans son livre *La Conversion au christianisme durant les premiers siècles* (Paris, 1949), est assez sommaire sur ce point ; voir p. 242-249. Un article de Dom H. LECLERCQ, *Classes aristocratiques*, passe en revue les principaux personnages qui ont adhéré à la religion chrétienne durant les trois premiers siècles (*Dict. d'arch. chrét. et de liturgie*, t. I, 1907, col. 2845-2886 ; voir aussi A. E. R. BOAK et J. E. DUNLAP, *Two Studies in later Roman and Byzantine Administration* (New York, 1924), p. 166-167 et passim.

² Nous n'avons pas à reprendre ici le problème : Y a-t-il eu deux Flavia Domitilla et comment faut-il harmoniser les témoignages de Suétone et de Dion Cassius avec ceux d'Eusèbe et de S. Jérôme ? Il n'y a eu vraisemblablement qu'une Flavia Domitilla, la femme de Clemens ; celle qu'Eusèbe présente comme sa nièce n'est sans doute qu'un dédoublement de la première. Cf. M. GOGUEL, *La naissance du christianisme* (Paris, 1946), p. 576-580 ; J. LEBRETON et J. ZEILLER, *L'Église primitive*, p. 302, dans A. FLICHE et V. MARTIN, *Histoire de l'Église*, t. I ; G. W. MOONEY, *C. Suetonii Tranquilli de Vita Caesarum* (Londres, 1930), pp. 580, 589 ; J. MOREAU, *A propos de la persécution de Domitien*, dans *La nouvelle Clio*, t. V (1953), p. 121-129. Le consul Manius Acilius Glabrio (SUÉTONE, *Domitien*, c. 10), exilé par Domitien, était peut-être aussi chrétien.

Au milieu du III^e siècle, après une période de grande conquête chrétienne, les destinées de Rome furent entre les mains d'un prince qui, s'il ne fit pas lui-même profession de christianisme, se montra très favorable à la nouvelle religion : Philippe l'Arabe (244-249)¹. Nous savons aussi que Valérien (253-260), au début de son règne, manifesta une réelle bienveillance à l'Église et que les dignitaires du palais comptaient plusieurs convertis² ; en effet, le rescrit de persécution adressé plus tard au sénat visait non seulement les *senatores*, les *egregii viri* et les *equites*, mais aussi les *caesariani*³, terme qui dans la suite deviendra synonyme de *palatini*⁴.

Avant que ne fussent promulguées les mesures de rigueur prises par Dioclétien à l'instigation de Maximien Galère, des fidèles appartenant à l'entourage immédiat de l'empereur jouissaient d'un grand prestige et de la pleine confiance de leur maître. Il suffira de mettre sous les yeux du lecteur quelques passages de Lactance et d'Eusèbe afin qu'il puisse se rendre compte que le christianisme possédait à cette époque de nombreux adeptes dans les classes élevées et parmi le personnel de la cour.

¹ A propos du christianisme de cet empereur, voir la note d'H. GRÉGOIRE dans *Les persécutions dans l'Empire romain* (= *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, Classe des Lettres, t. XLVI, 1 [1951], p. 90-91).

² EUSÈBE, *Hist. eccl.* VII, 10, 3. Il s'agit de la lettre de S. Denys, évêque d'Alexandrie, à Hermammon. On y lit : « Comment il (Valérien) était doux et aimable pour les hommes de Dieu, car aucun autre des empereurs qui l'avaient précédé n'avait été disposé d'une manière aussi favorable et accueillante à leur égard ; même ceux qu'on disait avoir été ouvertement chrétiens ne les recevaient pas avec toute l'intimité et l'amitié manifestes qu'il avait lui-même à son début. Toute sa maison était remplie d'hommes pieux et était une église de Dieu » (trad. G. BARDY, t. II, p. 176). Denys fait allusion sans doute à Sévère Alexandre et à Philippe l'Arabe. « La rapidité, note Bardy, avec laquelle se sont formées les légendes d'empereurs chrétiens est très remarquable. »

³ *Quae autem sunt in vero ita se habent, rescripsisse Valerianum ad senatum ut episcopi et presbyteri et diacones in continenti animadvertantur, senatores vero et egregii viri et equites Romani dignitate amissa etiam bonis spoliuntur et si ademptis facultatibus christiani [esse] perseveraverint, capite quoque multentur, matronae ademptis bonis in exilium relegentur, Caesariani autem quicumque vel prius confessi fuerant vel nunc confessi fuerint confiscantur et vincti in Caesarianas possessiones descripti mittantur* (S. CYPRIANUS, *Epist.* LXXX ; éd. G. HARTEL, p. 839-840 ; cf. *Epist.* VIII ; P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *Hagiographica*, p. 30-31, dans *Studi e Testi*, n° 19).

⁴ « Le personnel du palais que l'édit de Valérien désignait sous le nom de *Caesariani*, fut désigné par la suite sous celui de *palatini* ». J. MOREAU, *Lactance. De la mort des persécuteurs* (= *Sources chrétiennes*, n° 39, Paris, 1954), p. 269.

Jugeant que les projets de Maximien (*propositum crudelissimae persecutionis*) étaient dangereux pour la sécurité de l'Empire, Dioclétien s'efforça d'abord de les atténuer : *Satis esse si palatinos tantum ac milites ab ea religione prohiberet*¹. Mais, à la suite de diverses manœuvres adroitement combinées par le César, ce fut le parti extrême qui l'emporta : *Furebat ergo imperator iam non in domesticos tantum, sed in omnes ; et primam omnium filiam Valeriam coniugemque Priscam*² *sacrificio pollui coegit. Potentissimi quondam eunuchi*³ *necati, per quos palatium et ipse ante constabat*⁴ ; *comprehensi presbyteri ac ministri et sine ulla probatione aut confessione damnati cum omnibus suis deducebantur. Omnis sexus et aetatis homines ad exustionem rapti, nec singuli, quoniam tanta erat multitudo, sed gregatim circumdato igni ambiebantur ; domestici alligatis ad collum molaribus mergebantur*⁵.

Ainsi que l'a remarqué M. J. Moreau, le récit qu'Eusèbe donne de ces événements complète celui de Lactance⁶. En voici quelques

¹ LACTANCE, *De mortibus persecutorum*, XI, 3 (éd. J. MOREAU, p. 90). Au sujet des *Palatini*, cf. PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. XVIII, 2, col. 2529-2560 (W. ENSSLIN).

² M. H. Grégoire écrit : « De nouveau on revit... un palais impérial plein de chrétiens. La femme de Dioclétien et sa fille, femme de Galère, Prisca et Valeria, étaient ouvertement chrétiennes » (op. c., p. 69).

³ Plus haut, Lactance rappelle à propos de l'incendie du palais de Nicomédie, insidieusement provoqué par le César Maximien Galère, les rumeurs qui circulaient dans la foule : *Illos (christianos) consilio cum eunuchis habito de extinguendis principibus cogitasse, duos imperatores domi suae paene vivos esse combustos* (LACTANCE, op. c., XIV). Dans le récit des mêmes événements, Eusèbe emploie l'expression βασιλικοὶ παῖδες, mais il rappelle ailleurs que Dioclétien avait choisi pour un poste de confiance un chrétien, eunuque de naissance : « à cause de cette particularité étonnante, l'empereur l'admit dans sa maison (οἰκειώσασθαι) et l'honora de la charge d'administrateur de la teinturerie de pourpre de Tyr » (*Hist. eccl.* VII, 32 ; éd. É. GRAPIN, t. II, p. 399-400).

⁴ Au sujet des eunuques, voir l'article de Hug dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, Suppl. III (Stuttgart, 1918), col. 449-455 ; G. KITTEL, *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, t. II, p. 763-767 ; *Thesaurus Linguae Latinae*, i. v. (on trouvera dans cet article de L. Junod un tableau comparatif de l'usage plus ou moins fréquent des termes *eunuchus* et *spado* dans divers auteurs) ; R. GUILLAND, *Les eunuques dans l'Empire byzantin*, chez *Études byzantines*, t. I (1943), p. 197-238 ; ID., *Fonctions et dignités des eunuques*, *ibid.*, t. II (1945), p. 184-225 ; ID., *Études de titulature byzantine : les titres auliques réservés aux eunuques*, dans *Revue des Études byzantines*, t. XIII (1955), p. 50-84.

⁵ *De mortibus persecutorum*, xv.

⁶ Op. c., p. 287. « Les récits de Lactance et d'Eusèbe se complètent par-

extraits qui serviront dans la suite à éclairer diverses mentions du martyrologe hiéronymien.

Après avoir rappelé les progrès du christianisme, l'évêque de Césarée souligne le prestige de la nouvelle religion : « On en peut voir la preuve dans les actes de bienveillance des princes envers les nôtres ; ils leur confiaient même le gouvernement des peuples, ils les exemptaient de l'obligation angoissante de sacrifier, à cause de la grande inclination qu'ils gardaient eux-mêmes pour notre croyance. Que dire de ceux qui étaient dans les palais impériaux et, par-dessus tout, des princes eux-mêmes ? Ceux-ci laissaient à leurs familiers, en leur présence, en ce qui concerne la divinité, une liberté entière de parole et de conduite ; il en était de même pour les épouses, les enfants et les serviteurs ¹. » De trois de ces familiers Eusèbe cite les noms, Dorothée, Gorgon, Pierre. Sur le premier il ne tarit pas d'éloges : « Tel ce Dorothée qui leur (aux empereurs) était plus dévoué et plus fidèle que tous et, à cause de cela, plus singulièrement honoré que ceux qui étaient dans des charges et des gouvernements ² » ; et plus loin : « Au-dessus de tous ceux qui ont été jamais célébrés comme dignes d'admiration et vantés pour leur courage soit chez les Grecs, soit chez les barbares, l'époque présente a placé les divins et glorieux martyrs que furent les serviteurs impériaux, compagnons de Dorothée : τοὺς ἀμφὶ τὸν Δωρόθεον βασιλικοῦς παῖδας ³. Leurs maîtres les avaient jugés dignes de la plus haute distinction et leur avaient donné l'affection qu'ils portaient à leurs propres enfants. » Par un brusque revirement, le chef de l'Empire sévit contre ceux auxquels hier il témoignait sa faveur : « Beaucoup de membres de la domesticité impériale, τῆς βασιλικῆς οἰκετίας, après des combats multiples, perdirent la vie par la strangulation. » Les persécuteurs poursuivirent de leur haine les cadavres des martyrs : « Les serviteurs impériaux, τοὺς βασιλικοῦς παῖδας, après leur mort, avaient été confiés à la terre avec les honneurs qui convenaient ; on revint encore les exhumer pour les jeter

faitement ; si l'un ne fournit pas les mêmes détails que l'autre, ils ne se contredisent pas, et permettent de reconstruire avec quasi-certitude le déroulement de la persécution. »

¹ *Hist. eccl.* VIII, 1 (trad. É. GRAPIN, t. II, p. 423).

² *Ibid.*

³ Dans sa traduction de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, Rufin désigne les fonctionnaires du palais par les expressions *in cubiculo regum*, *intra palatium*, *cubiculi magistri*. Il appelle Dorothée *cubiculi regii praepositus* (VIII, 6).

à la mer ¹. » Tous ces événements eurent pour théâtre la ville de Nicomédie, résidence impériale de Dioclétien.

Sans vouloir rechercher dans le martyrologe syriaque et le martyrologe hiéronymien toutes les allusions à cette persécution qui commença le 23 février 303 ², nous voudrions attirer l'attention sur quelques notices où visiblement nous retrouvons un écho des affirmations de Lactance et d'Eusèbe au sujet des martyrs qui appartenaient aux services du palais impérial. Il est certain que, si nous ne disposions pas des informations fournies par les deux écrivains en question, il aurait été impossible d'identifier quelques noms transcrits dans les martyrologes et de reconnaître, sous des mots obscurs ou déformés, des victimes de la dernière persécution.

Le martyrologe syriaque abrégé ³ dérive, comme on sait, d'un original grec qui remonterait à l'année 360 environ et aurait été rédigé à Nicomédie. Dès lors, il n'est pas surprenant d'y voir commémorés de nombreux martyrs de la tourmente du début du IV^e siècle. Malheureusement, l'abrégiateur ne donne jamais de précisions sur les fonctions ou le poste que ces témoins de la foi occupaient soit à la cour soit à l'armée ; c'est ainsi que, pour S. Gorgon, il se contente d'écrire : *11 mars, à Nicomédie, Gorgon*.

Le martyrologe hiéronymien offre de nombreuses indications qui complètent celles du martyrologe syriaque, mais elles se présentent souvent dans un tel désordre qu'il est malaisé d'en tirer parti.

Nous allons placer sous les yeux du lecteur tous les passages de l'Hiéronymien où se rencontrent les termes *palatinus*, *eunuchus*, et tâcher d'identifier les personnages auxquels ils se rapportent.

¹ *Hist. eccl.* VIII, 6.

² *Inquiritur peragenda rei* (la persécution) *dies aptus et felix ac potissimum Terminalia deliguntur, quae sunt a. d. septimum kalendas martias, ut quasi terminus imponeretur huic religioni* (LACTANCE, *De mortibus persecutorum*, XII). De son côté, Eusèbe note : « C'était alors la dix-neuvième année du règne de Dioclétien, au mois de Dystre, c'est-à-dire le mois de mars selon les Romains, à l'approche de la fête de la Passion du Sauveur, lorsqu'on afficha partout des édits impériaux ordonnant de mettre par terre les églises... » (*Hist. eccl.* VIII, 2). Ainsi que le remarque M. J. Moreau (op. c., p. 276), l'édit fut affiché partout dans le courant du mois de mars, compte tenu du temps que les copies mettaient à parvenir dans les différentes provinces. Pour notre étude, cette observation a son importance, car les notices que nous aurons à examiner se groupent durant les mois de février à mai.

³ Nous citerons la traduction française de F. NAU, dans la *Patrologia orientalis*, t. X (1915), p. 1-26.

22 FÉVRIER.

Cathedra Petri in Antiochia. et Romae Concordiae. in Antiochia natale Galli consulis natale Teclae virginis.

Natale Cathedra sancti Petri apostoli quam sedit apud Antiochiam. Nicomedia natale sanctae Teclae virginis discipulae sancti Pauli apostoli

In Africa natale sanctorum Victorini *Euciri Palatini* Donati Furtunae et aliorum XXVIII

Romae via Tiburtina ad sanctum Laurentium natale sanctae Concordiae.

Sirmi natale sancti Seneri et aliorum XVI. item *Nicomedia Euteri Palatini* Victorinae Paulae Emeritae Antonianae Dativae Rogatianae Antigae Urbanæ Maximæ Marinae Matronae Perigrinae Filiae Secundulae Iustae Castolæ Florenti Victoris Marcellinae Castae Donatolæ Libosae Flaviae Donatae Furtunatae Luciani Amicae Reginae Ciriaci Galatii Valeri *Gurgoni*¹.

*Palatini*² revient deux fois, d'abord après *Euciri* (*neuceri*), puis après *Euteri* (*eutiri*). C'est cette seconde mention qui met sur la voie de l'identification grâce au toponyme *Nicomedia* ; enfin, plus loin apparaît *Gorgoni*, martyr dans la même ville. Sous le nom estropié *Euciri*, *Euteri* se cacherait le martyr *Evetius* ou *Evitius* qui est commémoré le 24 février dans l'abrégé syriaque et l'Hiéronymien. On se rappelle que, dès que l'édit de persécution fut affiché sur les murs de Nicomédie, un personnage « non pas obscur, mais tout à fait des plus considérables parmi les dignitaires du siècle³ », dont ni Eusèbe, ni Lactance n'ont révélé le nom, eut l'audace de déchirer l'édit impérial. Arrêté, il fut mis à mort.

¹ *Comm. marty. hieron.*, p. 108. On sait que les manuscrits du martyrologe hiéronymien se divisent en deux familles, dont la première est représentée par le codex d'Echternach. Les deux recensions sont présentées parallèlement quand elles diffèrent. Nous avons imprimé en italiques les mots qui sont l'objet de notre commentaire.

² *Palatinus* pourrait à la rigueur être employé comme un nom propre (voir deux ou trois exemples, assez tardifs, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. XVIII, 3, col. 4-5) et quelques commentateurs du martyrologe hiéronymien se sont posé la question (cf. *Act. SS.*, Feb. t. III, p. 288-289 ; *Comm. marty. hieron.*, p. 144). Florus, Adon et leurs dérivés l'ont parfois considéré comme un nom propre (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 215). Dans l'Hiéronymien nous croyons pouvoir affirmer qu'il s'agit toujours d'un adjectif.

³ EUSÈBE, *Hist. eccl.* VIII, 5 : τῶν οὐκ ἀσήμων τις, ἀλλὰ καὶ ἄγαν κατὰ τὰς ἐν τῷ βίῳ νενομισμένας ὑπεροχὰς ἐνδοξοτάτων.

Comme la persécution commença le 23 février 303 et qu'Evetius est honoré le 24, on suppose avec une réelle vraisemblance qu'il faut voir en lui l'audacieux chrétien de Nicomédie. Le P. Delehaye suggère de reconstituer ainsi ce passage du martyrologe : *Nicomedia Evetii <et Petri> palatini*¹. Ne suffirait-il pas de proposer : *Nicomedia Evetii palatini et Gorgonii*, ce dernier nom devant encore revenir plus loin ? Pierre n'est pas commémoré ici², il le sera les 23 et 24 février ainsi que le 12 mars.

24 FÉVRIER.

Romae in portu natale Pauli et
Primitivi.

In Cesarea Cappadociae natale sanctorum Heruli Luci Syrgi Absolonas.

Romae in porto natale sanctae
Primitivae.

Nicomedia Luciani Editi Petri Felicis Orbani Marthae Crisconinae Gagi Florenti Donatila Rogatila item Donatila Marcellinae Rum-madi Feliani Ninae Flavi Afferis Tulliani Innulle Cahis Diciani Ianuari Diddi Securis Sellaris Exuppi Iubitanae Gemeliana Juliae Fortunatae Peregrini Victorici Maxenti Gegoli item *Luciani* Honorati Flaviani Felicis Casti Saturi Felicissimi Victoris Mariae Ianuariae Rufiniani Fortunati Aureli Rutuli. *Nicomedia natale sanctorum Luciani presbyteri Petri Palatini Aeviti*. in Aegypto passio sanctorum Victorini Victoris Ninivittae Nicofori Claudiani Dioscori Serapionis³.

¹ H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*², p. 148. Adon, de son propre chef, l'appelle Jean et le commémore le 7 septembre ; cette notice a été retenue par le martyrologe romain (cf. *Comm. marty. rom.*, p. 384).

² « Passus est enim (Evetius) die 24 feb., quo recensetur cum Petro palatino, ipse non palatinus, ut videtur, unde Petrum hodie casu excidisse, vel inscite suppressum, ne Petri (Cathedra Petri) duplex esset mentio, » écrit le P. Delehaye (*Comm. marty. hieron.*, p. 110). Que le nom de Pierre ait été omis parce qu'il figurait en tête de la notice à propos de la *cathedra S. Petri* ne paraît peut-être pas vraisemblable, si l'on songe avec quelle profusion le martyrologe hiéronymien répète les mêmes noms. On en verra plusieurs exemples. Adon identifia le chrétien qui arracha l'édit avec S. Éleuthère, que le martyrologe hiéronymien annonce le 2 octobre, et il lui créa des *Gesta* en reproduisant des passages d'Eusèbe-Rufin (H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 615). Il a été suivi par le martyrologe romain (*Comm. marty. rom.*, p. 430). Au sujet de cet Éleuthère on peut se demander s'il est à rapprocher de celui du 4 août, à propos duquel on lit dans le synaxaire : *εἰς τῆς συγκλήτου βουλῆς γνωριζόμενος καὶ ἐν βασιλικαῖς ἀδλαῖς ἀνατρεφόμενος, τῇ θέσει εὐνοῦχος, ποθεινός τε ἦν τοῖς πᾶσι καὶ αὐτῷ τῷ βασιλεῖ Μαξιμιανῷ ὑκειωμένος* (col. 867).

³ *Comm. marty. hieron.*, p. 113.

Dans cette accumulation de noms si, à la suite du P. Delehaye, nous rapprochons *Nicomedia Luciani Editi Petri* et *Nicomedia natale sanctorum Luciani presbyteri Petri palatini Aeviti*, ces deux fragments s'éclairent tout de suite. Lucien d'Antioche, cité deux fois, fut mis à mort à Nicomédie et est commémoré le 7 janvier¹ ; le supplice de Pierre est décrit d'une manière très précise par Eusèbe² ; le qualificatif *palatinus* traduit les mots *βασιλικὸς παῖς*. Il semble bien que, dans une recension, *palatinus* était inséré dans le premier passage entre *Editius* et *Petrus*, car on lit *Iditius* (sic) *Palpetri*³ ; c'est ce dernier mot que le scribe n'a pas su interpréter en *Palatini Petri*.

4 MARS.

Romae martyrum X. item Romae Iuli episcopi *et aliorum XXVI.*
et alibi

Natale martyrum DCCorum.
Rome in cimiterio Calesti via
Appia depositio Iulii episcopi
et aliorum XXVII. et alibi

*Fati Arcilai Palatini in mare mersi Asteri Uruni Sisinni Philippi Herefilii Tipeciri Grigori Basili Eutici Victorini Pecculi Quirini Eutoci Honorati Asclepiadis Sisinni Pauli Luci Fortuni item Luci Gagiorae Felicis Pelviani Gagi Iuli Rustici Mari Floriani Donati Hilariani Fortunati item Gagi Pilici Antonini Frunimi Asclepiadis Furtunionis Casti Forti et aliorum numero XVI. Nicomedia Andriani cum aliis numero XXIII*⁴.

Le martyrologe syriaque permet d'élucider quelques éléments de cette énumération ; il annonce, le 4 mars : *Amphimilos, évêque d'Antioche. Ce même jour, à Nicomédie, Fotis, Archelaus, Qirina et les autres dix-sept martyrs*. Nous pouvons regrouper les éléments suivants : *Fati Arcilai Quirini, Nicomedia cum aliis XVI<I>*, et restituer : *Nicomedia Fati Arcilai Quirini cum aliis XVII*. Nous ajouterions volontiers à un de ces noms : *palatini in mare mersi*⁵. Par-

¹ Ibid., p. 29-30.

² EUSÈBE, *Hist. eccl.* VIII, 6. Sur l'atrocité de ce supplice, voir H. DELEHAYE, *Les Passions des martyrs*, p. 277-278.

³ Cette leçon se trouve dans le *Bernensis*, le *Senonensis* et le *Wisseburgensis*.

⁴ *Comm. martyr. hieron.*, p. 125.

⁵ Aux 10 et 11 juillet, les noms d'Archelaus et Cirinus se trouvent unis à celui de Gorgon : *Gorgoni Arcelai item Archelai Cirini* (*Comm. martyr. hieron.*, p. 368 ; cf. p. 362). Y aurait-il là un indice qu'un martyr du groupe où figurent Archelaus et Cirinus, serait aussi un *palatinus* ? Dans l'Hiéronymien,

lant des martyrs de Nicomédie, Eusèbe relate : « Les bourreaux en lièrent une foule d'autres sur des barques et les précipitèrent dans les abîmes de la mer ¹. » Le P. Delehaye estime que les mots *palatini in mare mersi* sont à rattacher à *Isici* (Hésychius) qui est apparu au 3 mars. Il nous semble qu'une étude systématique de toutes les notices du martyrologe hiéronymien où apparaît le mot *palatinus* l'aurait amené à la même hypothèse que nous. Nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur ce point ².

Florus a uni *palatini* à *Gagi* ³, qui revient deux fois, sinon trois (*Gagiorae*) ; il a été suivi par le martyrologe romain ⁴.

5 MARS.

In Grecia

|

In Africa

Adriani Euvoli. Antiochia passio sancti Focatis. in Africa Petri Rustici Heribi *Maris Palatini et aliorum VIII*. item Antiochia Victoris Adriani Pamphili Eusebii *Palamarti* item Eusebii. Antiochia Syriae Saturnini Iusti Cari Attonis Petri Saturnini et alibi Martini *Marci* et aliorum numero XXII Barbalabeae ⁵.

Cette notice est particulièrement obscure et les trois toponymes *in Grecia*, *in Africa*, *Antiochia* — cette ville revient trois fois — restent assez mystérieux. Du point de vue qui est le nôtre, quelques termes méritent de retenir l'attention : *Maris*, *Palamarti*, peut-être même *Marci*. Il faut vraisemblablement y reconnaître des déformations de la phrase du 4 mars : *Palatini in mare mersi*, à laquelle il conviendrait de rattacher *et aliorum VIII*. Sans doute nous ne trouvons pas la mention *Nicomedia*, mais il y a lieu de noter que le *laterculus* du 4 mars se termine par ces mots : *Nicomedia Adriani*

palatinus est toujours au singulier. Il se peut que parfois le copiste se soit trouvé devant une abréviation ; ne lit-on pas au 22 février dans deux manuscrits : *Palpetri* pour *Palatini Petri* ? Ailleurs, le texte dénote une hésitation entre le génitif et le nominatif, par exemple, au 4 avril : *Iulianae palatini et aliorum duo* (E) ; *Iuliani et alibi II palatini* (B) ; *Iuliani et alii duo palatini* (W). La formule : *in mare mersi* se rencontre à diverses reprises dans le martyrologe, par exemple, 16 avril, *omnium in mare mersorum (mersi W, S)* ; 30 avril. Au sujet de la notice du 14 janvier, voir plus bas, p. 33.

¹ *Hist. eccl.* VIII, 6. Lactance le relate de son côté (c. xv, voir plus haut). Les *domestici*, comme le fait remarquer M. J. Moreau, ne sont pas des esclaves, mais les membres du personnel du palais (op. c., p. 286).

² P. 31.

³ 4 mars : *Sancti Gaii palatini in mare mersi* (H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 328).

⁴ *Comm. martyr. rom.*, p. 84.

⁵ *Comm. martyr. hieron.*, p. 128.

cum aliis numero XXIII, et que celui du 6 commence par : *Nicomedia Victoris et Victorini*. Ne peut-on supposer que le scribe a laissé tomber *Nicomedia* à côté de *Maris Palatini* ?

10 MARS.

In Alexandria natale Candidi
Valeri Petri Marciani et aliorum
XV martyrum.

in *Nicea Gorgoni Palatini* Firmi. in Antiochia Agapae virginis et Marcianis. Smirnae Phionis. in Persida martyrum XXII. in *Nicomedia Palatini* Firmani Rustici. in Alexandria Eracli Zosimi Alexandri Gai Penni¹.

11 MARS.

Kartagine Eracli Zosimi Alexandri Gai Pilomi episcopi Candidi Valeri Quirilli Petruni Marciani Sici Piperionis et aliorum XII Rogati Cendei. *Nicomedia Eunuchi Gorgoni* Firmi Agapiti².

L'abrégé syriaque commémore, le 11 mars : *A Nicomédie Gorgonios et à Antioche Agapa et à Jérusalem sept martyrs*. Il s'agit du célèbre Gorgon (περιβόητος Γοργόνιος) dont parle Eusèbe, et c'est grâce aux textes d'Eusèbe et de Lactance, cités plus haut, qu'il est aisé de regrouper ou d'amender quelques tronçons des deux notices. *Nicea* doit être corrigé en *Nicomedia*, qui du reste apparaît plus loin, dans un passage où le nom du martyr palatin a disparu. Le 11 mars, Gorgon est apposé à *eunuchus*. C'est un des cas très rares où, dans le martyrologe hiéronymien, le mot *palatinus* a été remplacé par *eunuchus*³. Gorgon revient encore le 12 mars avec son compagnon Dorothée et de nombreux martyrs de Nicomédie dont nous aurons l'occasion de parler quand nous analyserons la Passion des SS. Indès et Domna⁴.

14 MARS.

In Tessalonica Dionisi Alaxandri *Palatini*⁵. et Romae Innocenti episcopi natale

Eufrosi Frunimi. *Nicomedia Felicissimi Dativi Frontinae*. in Africa

¹ Ibid., p. 135.

² Ibid., p. 137.

³ On peut se demander si le vocable ne se dissimule pas ailleurs, par exemple, au 3 mars ; à la fin du *laterculus* on rencontre : *Eutici Gorgoni*. Serait-il présomptueux de corriger : *eunuci Gorgoni* ? Cf. 22 fév. ⁴ P. 36.

⁵ Il faut noter que le *Bernensis* insère *Palatini* plus loin ; *Thesalonica Dionisii Alexandri Palatini Efrasi Fronimi*.

Alexandri Dionae Petri Mammeri et Naboris martyr Comis Frontonis. Tessalonica Alexandri Eufraasi Frunimi. Antiochia. *Nicomediae* Pionis

| Romae Innocenti episcopi ¹.

Regroupons à l'aide du martyrologe syriaque quelques-uns des *disiecta membra* de cet énoncé : 14 mars, *A Thessalonique, Fronton martyr et trois autres*. Parmi ces « trois autres » on peut reconnaître Denis et Alexandre. Nicomédie est citée deux fois, sans qu'il soit possible de découvrir le ou les martyrs qui s'y rapportent, sauf peut-être Pierre, qui est mentionné le 12 mars. Nous croyons volontiers que les mots *Nicomedia* et *Palatini* se sont infiltrés, grâce au désordre de la compilation hiéronymienne, dans la notice du 14, et qu'ils proviennent des jours voisins. Les martyrologes de Tallaght et de Reichenau montrent à leur manière l'incertitude de plusieurs éléments. Le premier, après une vingtaine de noms sans aucun toponyme, signale : *Palidi Pallitani*, déformations manifestes de *Palatini* ; le second écrit : *In Tesalonica Dionisii Alexandri et Palatini et Rome depositio Innocentii episcopi Nicomedia Felicissimi Dativi et Florentini*.

30 MARS.

In Tessalonica civitate Domnini. Philopoli Achaici *Palatini*

| et alibi Victoris Marcellini Sattulli Crusis

Agatoniae Aquilinae virginis Saturnini Eulaliae virginis Philipuli. Aurelianis civitate depositio Pastoris ².

Au 14 et au 30 mars, ainsi qu'au 4 avril, dans un *laterculus* qui commence par *Thessalonica*, apparaît le mot *Palatinus*, mais aucun des saints cités sous ce nom de lieu n'est un fonctionnaire du palais. Ici, c'est à S. Acacius (*Achaici*) qu'est apposé l'adjectif. Il s'agit du personnage qui joue le rôle principal dans les *Acta disputationis Acacii* et qui est commémoré la veille : *et alibi sancti Acaciae* (lire *Acacii*) ; les *Acta disputationis* se terminent par ces mots : *Acta sunt haec a Marciano consulari sub imperatore Decio, quarto kalendas aprilis* (29 mars). *Philopoli*, répété deux fois, n'est d'aucun secours dans le problème que nous étudions. Comme plus haut, parmi les dérivés de l'Hiéronymien, c'est le *Tamlacense* et le *Riche-*

¹ *Comm. martyr. hieron.*, p. 143,

² *Ibid.*, p. 167,

noviense qui ont maintenu *Palatini*: *Domini Domini Pillo Poli Achaici Tacaici Liberi Pallatini Victoris...* lit-on dans le premier ; dans le second : *Thesalonica civitate Domnini Philopoli Acaci et Palatini alibi Victoris...* Il faut ajouter le *Monacense*: *Thesalonica civitate natalis Domnini Philopoli Accaci Palatini et aliorum XII.*

4 AVRIL.

Tessalonica Theodoli Agathonis diaconi. et alibi Pauli Matutini Orbani Saturnini Quintiliani Pupli Victoris Successi Iuliani

Palatini |
et aliorum duo
| *Palatini* ¹.

La structure de la notice, telle qu'elle se présente dans les deux recensions, montre que les scribes ne savaient plus à qui se référait l'adjectif *palatini*. Il est certain qu'il ne se rapporte pas aux deux martyrs de Thessalonique *Theodolus* et *Agathonus*, annoncés aujourd'hui par le martyrologe syriaque : Théodule et Agathopous, martyrs, qui étaient l'un lecteur, l'autre diacre ².

28 AVRIL.

In Pannonia Eusebi episcopi Pollionis Tiballi. in Alexandria natale sancti Victorini. in Tarso Ciliciae

| Malinae cum aliis CLXX
Afrodisi
cum aliis CLXX Malinae |

Carilippi presbiteri Agapi lectoris in carcere requiescentium Eusebi eunuchi. in Africa provincia Numediae natale sanctorum Mannilli Donati Mauroli *Lucani* Victorinae *Nicae* virginis et aliorum LXX *Lucani et aliorum CCLXX.* in territorio Beturivae civitatis depositio sancti Eusici presbiteri et confessoris ³.

La section centrale de ce *laterculus* s'éclaire en partie grâce au martyrologe syriaque, qui, le même jour, annonce : *A Nicomédie, Eusèbe, prêtre, Charalampe, prêtre, et 268 autres martyrs.* C'est au 30 mai que le synaxaire commémore ce groupe de victimes de la

¹ Ibid., p. 173.

² « Codices, dum Agathopodem diaconum appellant, Theodulo nomen lectoris non tribuunt. Id nec casu nec consilio omissum fuisse credendum est. Quare elogium ita restituendum : *Tessalonica Theoduli <lectoris et> Agathopod<od>is diaconi* » (ibid., p. 174).

³ Ibid., p. 215.

persécution : ἄθλησις τῶν ἁγίων μαρτύρων Εὐσεβίου, Ῥωμανοῦ, Μελετίου, Χαραλάμπους, Χριστίνης καὶ τοῦ πλήθους τῶν ἁγίων τῶν ἐν Νικομηδείᾳ καθέντων. Faut-il reconnaître dans ces martyrs livrés au supplice du feu ceux dont parle Eusèbe : « alors les chrétiens de l'endroit (Nicomédie), en masse et sans distinction, sur un ordre impérial, furent les uns égorgés par le glaive, les autres mis à mort par le feu, et on raconte qu'emportés par un zèle divin et indicible, des hommes et des femmes s'élancèrent dans le bûcher ¹ » ? De son côté, Lactance affirme : *Sedebat ipse* (Dioclétien) *atque innocentes igne torreat*, et que c'est par groupes compacts (*gregatim*) que les chrétiens furent jetés dans les flammes ². Lactance relate ces faits après avoir rappelé que des eunuques du palais furent mis à mort. Un autre martyr de Nicomédie est cité dans ce *laterculus*, Lucien d'Antioche (*Lucani*, d'autres manuscrits portent *Luciani*) ; le P. Delehaye suggère de corriger *Nicae* en *Nicomediae* ³ et de rapporter à notre héros les mots *in carcere requiescentium*, car Eusèbe dit à son sujet : δεσμωτηρίῳ παραδοθεὶς κτίνννται ⁴.

7 MAI.

In Nicomedianatale Flavi episcopi Agustini episcopi item Agustini
| *trium fratrum.*
et alibi Marcellini Macrobi Euthici
et trium fratrum. |

in Africa Celerini Maximi Victuri Pudentellae et aliorum multorum item Agustini Victuri Gai Anti item Maximi Celerini Furtuni Quinti *Flaviae* Marcialis Privatiani Septimae Dextri Quinti Arnesi Donati item Donati Octaviani item Donati Marini Navigi Pulveri Rogatae Victuri Muberi Fortuni Victuri Secundi Cecili Donatae Saturnini item Donatae Navidae Fortunatae Felicis Iuli Crescenti Gallici Iustiniani Vitalici Rogatiani Lucellae Honorati Feliciae Savinae Stulti Simplicii *Flaviae* Alexi Catulae Euticiae Peculiaris Germanae Rogatae Marcellae Udemari Stercolae Saturninae Primolae Castolae Donati Felicis Victori Processi Antoninae Sapidae Donatae Secundianae item Donatae Marcialis Ianuarii Diuni Victuri Tunidi item Furtunati Criscenti Germani Afidae Furtunati item Rogatae Epafroditi *Marcellini palatini* Faustini episcopi item *Eutici* et aliorum LVI. in civitate Diospoli passio sancti Georgii. Arelato depositio sancti Hilarii

¹ *Hist. eccl.* VIII, 6.

² *De mortibus persecutorum*, XIV ; voir plus haut, p. 19.

³ *Comm. martyr. hieron.*, p. 216.

⁴ *Hist. eccl.* IX, 6 ; cf. VIII, 13.

episcopi et confessoris. Augustoduno depositio beati Placidi presbyteri ¹.

Sauf le commencement et la fin, cette notice très encombrée contient quantité de noms qu'il est très malaisé d'identifier. Le martyrologe syriaque annonce, le 7 mai : *A Nicomédie, Flavius et quatre autres martyrs*. Ces derniers sont-ils cités dans l'Hiéronymien ? Le P. Delehaye a suggéré de rattacher à ce groupe *Euthici* (*Eutici*), qui serait l'Evethios du 22 février, et *Marcellinus*, cité lui aussi au début et presque à la fin, cette fois avec l'épithète *palatinus*.

19 MAI.

Romae natale Caloceri et Parteni eunuchorum Decii imperatoris et uxoris eius qui cum essent unus ex his praepositus cubiculi alter primicerius nolentes sacrificare idolis a Decio occisi sunt et requiescunt in cimiterio iuxta via Appia. in cimiterio Calesti via Appia natale Paterni Gallicuri Urbani Indici Seleuci Felicis Donici Crescenti Colonicæ Iulicae item Urbanae. in Alexandria Areni diaconi. in Cesarea Cappadociae Poliochi. in Africa Quintuli Primuli Salusti Fortunati Donatoris item Donatoris Primi Dicessi Lucussae Rogatae Orbanæ Romanae. in Getulia Emili Basili Pretextatae Basiae Partini ².

La *Depositio martyrum* annonce, le 19 mai : *Partheni et Caloceri in Callisti Diocletiano VIII et Maximiano VIII* ³, c'est-à-dire l'année 304. C'est tout ce que l'histoire peut retenir au sujet de ces deux martyrs : une date, deux noms, et l'endroit de leur sépulture. Le compilateur de l'Hiéronymien a eu sous les yeux une Passion, aujourd'hui disparue, qui place arbitrairement Parthenius et Calocère au temps de Dèce. Il subsiste une autre version, d'après laquelle l'action se déroule sous le même empereur. Mais les deux eunuques sont des frères arméniens auxquels le consul Aemilianus, après son retour d'Orient, a confié sa fille, Anatolie Caliste ⁴.

¹ *Comm. martyr. hieron.*, p. 235.

² *Ibid.*, p. 261.

³ Th. MOMMSEN, dans *M. G., Auct. antiq.*, t. IX, p. 70-72. La *Depositio episcoporum* et la *Depositio martyrum* ont été republiées par R. VALENTINI et G. ZUCCHETTI, *Codice topografico della città di Roma*, t. II (Rome, 1942), p. 1-28 (= *Fonti per la storia d'Italia*, 88).

⁴ *BHL*. 1534. Fulvius Aemilianus, qui fut deux fois consul, mourut en charge durant l'année 249. Nous n'oserions affirmer qu'il fut chrétien ; cf. J. MOREAU, *La persécution du christianisme dans l'Empire romain* (Paris, 1956), p. 92. Nous ne pouvons nous appuyer sur la Passion pour fixer la mort des deux martyrs sous le règne de Dèce, alors que la *Depositio martyrum* la place en 304. Sur l'hypothèse d'une translation, présentée par De Rossi, voir *Comm. martyr. hieron.*, l. c.

L'étude des Passions où figurent des eunuques nous donnera l'occasion de revenir sur ce passage de l'Hiéronymien ; notons dès maintenant les différentes formes qu'y revêtent les noms des deux saints : *Paterni, Gallicuri, Partini*, et, dans les variantes, *Gallicorum, Galigori, Galitori, Pastini*.

30 MAI.

Antiochia Sici palatini qui multa tormenta passus est. in Turribus Sardiniae natale sanctorum Gabini Crispoli. in Nicomedia multorum sanctorum ¹.

Le martyrologe syriaque commémore, le 29 mai, S. Hésychius : *A Antioche, Hésychis* ; c'est lui que nous retrouvons ici sous la forme : *Sici*. Il y a également un martyr homonyme à Nicomédie, qui est attesté par le martyrologe syriaque et, vraisemblablement, au 3 mars, par l'Hiéronymien. Voici, réunies en deux tableaux, les mentions relatives à ces deux martyrs dans les deux compilations. Abrégé syriaque :

1^{er} mars : *A Nicomédie, Cyriaque et Hésychios*. 19 mai : *A Constantinople, à Byzance, Hésychis et d'autres martyrs*.
29 mai : *A Antioche, Hésychis*. 26 août : *Hysichis*.

Martyrologe hiéronymien :

15 février : *Antiochia ... Zoci (= Hesychi)*. 3 mars : *Isici ou Ysicii* sans toponyme déterminé. 18 mai : *Constantinopoli Esuchi*. 29 mai : *Antiochia Sicimodi*. 30 mai : *Antiochia Sici palatini*. 31 mai : *in Antiochia Paulini et Isici*. 3 juillet : *Eusici*. 10 juillet : *in Antiochia ... Isuci*. 18 novembre : *In Antiochia natale Romani monachi, Baruli et Isici martyris*.

Comme on le voit, le martyrologe hiéronymien ignore Hésychius de Nicomédie, dont nous ne savons rien si ce n'est qu'il fut martyr dans cette ville, ainsi que l'atteste, outre l'abrégé syriaque, la Passion des SS. Gurias et Samonas : *Ἡσυχιον ἐν Νικομηδείᾳ* ².

De S. Hésychius d'Antioche, il nous reste une Passion latine, *BHL*. 3861, jointe fréquemment à celle de S. Romain d'Antioche, *BHL*. 7298-7304. Nous y trouvons divers traits qui rappellent une

¹ *Comm. marty. hieron.*, p. 282.

² *BHG*. 731 (éd. O. VON GEBHARDT et E. VON DOBSCHÜTZ, p. 6 ; cf. pp. 106, 202).

situation assez semblable à celle décrite par Lactance et Eusèbe, mais la scène se passe à Antioche : *Ea vero die Maximianus iussit qui erant in palatio christiani ut discingerentur et recederent a militia. Multi ergo dum solverent cingulos suos, notavit sibi Maximianus transeuntes et vidit Ysicium beatae memoriae. Et furens vocavit eum ad se et expoliavit eum vestimentis quibus erat indutus et induit eum colobio laneo et tradidit eum in geneceo lanariis ad inludendum in iniuriam ; prior enim erat palatii... Et iratus Maximianus iussit suspendi lapidem molarem in collo et proici in flumine Horonte*¹. Le martyre eut lieu le 18 novembre (XIIII kal. dec.).

Les synaxaires grecs le commémorent le 4 mars et le 10 mai² dans une notice qui dérive d'une Passion perdue, mais fort proche de la version latine que nous venons de citer. Dans la notice du 10 mai, on lit : *πρῶτος τοῦ παλατίου καὶ τὴν ἀξίαν μάγιστρος*³.

Le P. Delehaye estime qu'il faut retenir deux saints Hésychius, l'un martyrisé à Nicomédie, l'autre à Antioche⁴. Si l'existence de ce dernier paraît hors de conteste, on peut se demander dans quelle mesure la Passion qui relate son arrestation et son supplice mérite confiance. La scène qui se passe à Antioche rappelle étrangement un passage de Lactance. L'empereur veut que tous les fonctionnaires du palais et aussi les militaires sacrifient aux dieux : *Tunc ira furens sacrificare non eos tantum qui sacris ministrabant, sed universos qui erant in palatio iussit et in eos, si detrectassent, verberibus animadverti, datisque ad praepositos litteris, etiam milites cogi ad nefanda sacrificia praecepit, ut qui non paruissent, militia solverentur*⁵. La Passion de S. Hésychius commence par ces mots : *Maximianus iussit qui erant in palatio christiani ut discingerentur et recederent a militia*⁶.

Le P. Delehaye rapprochait d'Hésychius d'Antioche la phrase de la notice du 4 mars : *palatini in mare mersi*, tout en faisant remarquer que la Passion de ce martyr ne parle pas de la mer, mais du

¹ H. DELEHAYE, *S. Romain martyr d'Antioche*, dans *Anal. Boll.*, t. L (1932), p. 269-270.

² *Synax. Eccl. CP.*, col. 505, 673.

³ Sur le sens de *μάγιστρος*, voir DU CANGE, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, i.v. : « ita dictus κατ' ἐξοχήν magister officiorum. » ; cf. A. E. R. BOAK et J.E. DUNLAP, op. c. p. 49.

⁴ *Origines du culte des martyrs*², p. 149-150.

⁵ *De mortibus persecutorum*, x.

⁶ *Anal. Boll.*, t. L (1932), p. 269.

fleuve Oronte¹. C'est pourquoi nous hésitions plus haut à unir ce membre de phrase à Hésychius ; nous serions porté à croire qu'il doit être rattaché à un des martyrs de Nicomédie, qui ont été jetés à la mer. L'auteur de la Passion de S. Hésychius aurait adapté au cadre géographique d'Antioche la description du supplice des martyrs de Nicomédie.

Parlant de la persécution à l'armée en 303, Eusèbe fait la remarque suivante : « Un grand nombre de soldats du royaume du Christ, sans hésitation, préférèrent volontiers la confession de leur foi à l'honneur apprécié et à la situation avantageuse qu'ils avaient². » Dans la Passion, Maximien dit à Hésychius : « *Cocistrio, quare dereliquisti ministerium meum et adhaesisti christianis? Numquid possumus te in tanto honore facere quanti ego feci?* » Ysicius dicit : « *Sed honor tuus temporalis est, confessio vero Christi aeterna*³. » Les circonstances sont très semblables.

Enfin, il n'y a aucune raison d'admettre que Maximien Galère soit venu à Antioche lors de la persécution de 303⁴.

28 JUIN.

In Africa Fabiani Felicis

Arionis Capitolini et *Niciae* |

Elaphi Venusti *Eunuchi* Crescentis Alexandri Theonis

| Arionis

Pleosi Asthefi Appollonis Ampamompis Offici Meloi Dionisi

in Spanis | Pannus

Phevicis

Benveri Panubri |

Dioscori *Turboni* Capituli.

Biccaae | *Niceae*

Gurdini. in Alexandria civitate sanctorum Sereni Tradori Postaphi

¹ Plus haut, p. 24. La formule *in mare mersi* revient, par exemple, au 14 janvier, précisément pour un martyr de Nicomédie, placé indûment à Antioche : *Glycerius*. Le P. Delehaye écrit à ce propos : « Cum in mare mersus martyrium subierit, non Antiochiae, quae ad Orontem sita est, sed Nicomediae, quae maritima civitas est, passus sit, si v. cl. Duchesne audias » (*Comm. marty. hieron.*, p. 40).

² *Hist. eccl.* VIII, 4. Eusèbe vient de rappeler que l'autorité militaire donnait aux soldats « le choix ou bien d'obéir et de continuer à jouir de leur grade, ou bien au contraire d'en être privés s'ils faisaient le contraire de ce qui était ordonné ».

³ *Anal. Boll.*, t. c., p. 270.

⁴ PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. XIV, col. 2524. « Dass Galerius nach Antiochia gegangen sei, wie Allard behauptet, ist aus sachlichen Gründen unmöglich und aus Euseb. de mart. Pal. 2 (martyre de S. Romain) nicht zu entnehmen » (ENSSLIN).

Tyri Dosinae Pasimi Sicidistae Ambeni Ariusi Dioscori Orionis *Turbani* Capitulini item Orionis Gimiri Plutarci Hirenei Heracli Heroti Potomini Marcellae Basilidi Leonidi

Panosi Pecesidisti |
 Pambuni Orosi Panuberi Tilinini.
in Nicea | *Nonniciae*

Sinidi. Lugduno Galliae Hirenei episcopi cum aliis VII Leonidis Plutarci Sereni Potamiae Marcellae ¹.

Comme on le voit, la notice du 28 juin a été particulièrement maltraitée par les copistes. Le P. Delehay a eu bien de la peine, parmi tous ces noms estropiés, à proposer quelques corrections ; il est souvent amené à constater : *nudum nomen*, ou *lectio dubia, corrupta*. A propos de *Eunuchi*, il s'est demandé s'il s'agissait peut-être d'un nom de personne et a rappelé que, dans la catacombe de Sotère sur la Via Appia, on rencontrait une inscription sur laquelle on lisait : *EUNUCUS* ². Ne peut-on faire une autre supposition ? Nous relevons *Gurdini* (*Gurdoni*), *Turboni*, *Turbani* ³, et trois ou quatre fois *Niceae* ; or, au 11 mars, un manuscrit de la compilation hiéronymienne annonce : *Nicea natale Gorgonii* ⁴. Remarquons, comme nous l'avons noté plus haut, que Gorgon est un des très rares noms auxquels soit apposé le mot *eunuchus*. Serait-il téméraire de regrouper et de suggérer : *Nicomedia Gorgoni eunuchi*, surtout si l'on tient compte que Gorgonius est mentionné au moins dix fois dans l'Hiéronymien ?

Si nous récapitulons les observations réunies jusqu'ici, nous voyons qu'une seule notice se rapporte à Rome (Calocère et Parthenius, 19 mai) ; que le plus grand nombre commémore des martyrs de Nicomédie ⁵, résidence impériale où Dioclétien sévit contre les *pa-*

¹ *Comm. marty. hieron.*, p. 339-340.

² DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. III, p. 141. Dom Leclercq a réuni quelques textes épigraphiques chrétiens, où à côté du nom du défunt apparaît le terme *eunuchus* (*Dictionnaire d'archéologie chrétienne*, t. V, col. 744).

³ Au 22 février, la forme *Gurgoni* est attestée par presque tous les manuscrits de l'Hiéronymien ; l'*Epternacense* porte : *Gorgiani*.

⁴ *Comm. marty. hieron.*, p. 137 ; cette confusion entre Nicée et Nicomédie n'est du reste pas rare ; voir, par exemple, au 28 avril et au 4 mai, et plus haut, p. 26.

⁵ C'est grâce à l'abrégé syriaque qu'il a été possible, dans la plupart des cas, de regrouper les martyrs de Nicomédie. H. Achelis avait raison de dire : « In MS (martyrologe syriaque) ist die Nikomedische Quelle weit besser erhalten,

latini et les *eunuchi*. Trois notices, où le premier terme revient, commencent par le toponyme Thessalonique, mais sans qu'il soit possible de le rattacher avec certitude à un des martyrs cités ; il apparaît plutôt comme une épave, provenant des jours voisins. Thessalonique a été résidence impériale, mais nous ignorons si des fonctionnaires appartenant à la cour y ont subi le martyre. Enfin, un cas reste douteux : faut-il considérer Hésychius d'Antioche comme un *palatinus* ?

L'examen des dates est aussi instructif. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que les deux termes n'apparaissent pas ailleurs dans l'Hiéronymien que dans les passages analysés plus haut ; or, on remarquera que les notices où ils figurent se groupent entre la fin de février et la fin de juin, surtout en février, mars et avril. La persécution à Nicomédie éclata le 23 février et, d'après les récits concordants de Lactance et d'Eusèbe, on voit qu'elle débuta par les chrétiens de l'entourage de l'empereur. Il semble donc que ces quelques notices se réfèrent aux événements qui marquèrent les premiers mois des poursuites contre les chrétiens.

La lecture du martyrologe hiéronymien rappelait aux fidèles que des dignitaires impériaux, dont quelques-uns étaient eunuques, affrontèrent généreusement la mort pour le Christ. Ce souvenir va servir de thème à un groupe de Passions que nous analyserons brièvement ¹.

als man bisher annahm » (*Die Martyrologien, ihre Geschichte und ihr Wert*, p. 71, dans *Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, N. F., t. III, 3, Berlin, 1900).

¹ Nous ne présentons pas ces Passions dans un ordre chronologique, car, ainsi que nous le disons plus loin, s'il est aisé de constater une parenté entre ces divers textes, il est présentement difficile de les dater avec précision. Nous n'avons pas relevé ici tous les textes hagiographiques où figurent des eunuques ; on en trouvera d'autres dans l'ouvrage de Th. RAYNAUD, *Eunuchi nati, facti, mystici* (*Opera omnia*, t. XIV, Lyon, 1665, p. 541). Signalons seulement la Passion de S^{te} Patricia (*BHL*. 6483-6491, 6484b), à propos de laquelle Th. Raynaud (l. c.) reproduit l'építaphe, aujourd'hui disparue, qui était conservée dans l'église Sainte-Patrice à Naples :

*Hic duo eunuchi et nutrix Aglaia quiescit
Patriciae, foelix terque quaterque cohors.*

Voir aussi les articles du P. Peeters sur S. Guhiŝthazad, eunuque de Sapor, dans *Anal. Boll.*, t. XXIX (1910), p. 151-156 ; t. XLIII (1925), pp. 264-268, 287, 289, 296.

II. — QUELQUES PASSIONS.

La première Passion, celle des SS. Indès et Domna, met en scène plusieurs victimes de la communauté chrétienne de Nicomédie que l'abrégé syriaque et l'Hiéronymien commémorent le 12 mars et parmi lesquelles nous retrouvons Pierre, Dorothee et Gorgon, mais dans un rôle assez effacé. Voici la notice de la première compilation : *A Nicomédie, Madronius, prêtre, Zmaragdos, Migdonus, Hilara, Eutgenis, Maximos, Pierre, Dorothee et Romana*. L'Hiéronymien, comme souvent, cite deux fois ce groupe au 12 mars :

Nicomedia Egdoni (*lire Migdoni*) presbiteri et aliorum VII suffocatorum diebus singulis singuli ut illis videntibus timor indiceretur... item Nicomedia Migdoni presbiteri item Migdoni Eunemi Maximi Donatae virginis Rugini Mari Petri Zmaragdi Hilari Evenguli Inquirini Mareasi Nestori Eugeni Dorothei Gorgoni ¹...

Romana, en syriaque *romna*, correspond à *Domna*, qui, dans quelques copies de l'Hiéronymien ², remplace *Donata*. Grâce à ces deux notices, nous pouvons ajouter quelques précisions au récit d'Eusèbe, qui, en plus de l'évêque de Nicomédie, Anthime, n'avait cité que trois noms : Pierre, Gorgon, Dorothee.

Un hagiographe va prendre comme héros de son récit ce groupe de martyrs de Nicomédie et imaginer une série d'épisodes dont les

¹ *Comm. marty. hieron.*, p. 138. Aux environs du 12 mars, date à laquelle l'abrégé syriaque et l'Hiéronymien annoncent ce groupe particulièrement important de martyrs de Nicomédie, on rencontre dans la seconde compilation quelquefois le mot *uxor*. Nous groupons ici ces passages :

6 mars : *Claudiano et Bassa uxore eius qui ex laicis tenti atque tormentis afflicti et retrusi in carcerem ibidem vitae suae cursum impleverunt...*

12 mars : *Bassilissae uxoris filiae Cionis Ioviani...*

13 mars : *Nicomedia Macedonis presbyteri Patriciae uxoris eius et filiae Modestae Cioni presbyteri Saturnini Ianuari Salvi Petruni Modestini Zosimi Eustaci et Bassillae uxoris eius... et Patriciae uxoris eius Claoni Patyrrigiae item Basilissae... hii omnes igne concremati sunt... Nicomedia Eufrasiae Domitiani Macedoni Patriciae. Lucae...*

Or, Lactance, à deux ou trois reprises, signale que Dioclétien fit périr les familles de ses *domestici* : *Sed ira inflammatus excarnificare omnes suos protinus coepit* (xiv, 3) ; voir plus haut, p. 19. Nous proposons de voir dans les notices qui viennent d'être citées les noms de victimes de Dioclétien auxquelles Lactance fait allusion. On remarquera au 13 mars les mots : *hii omnes igne concremati sunt*.

² Manuscrits de Berne, Sens et Wissembourg.

principaux protagonistes seront la vierge Domna et l'eunuque Indès ¹.

Rappelons-en brièvement la trame. Domna, élevée dans le palais impérial, est païenne, mais elle a entendu parler du christianisme. En secret, avec l'eunuque Indès, elle se fait instruire, puis baptiser par l'évêque de Nicomédie, Cyrille ². Dès lors, elle prie, jeûne et distribue ses biens aux pauvres. Maximien, rentré victorieux d'une campagne, persécute les chrétiens de Nicomédie. Parmi les victimes l'hagiographe cite le prêtre Glycérius ³, le soldat Zénon, les fonctionnaires Dorothee, Mardonius, Migdonius, Gorgon, Pierre, le diacre Théophile, les vierges Agape, Theophila, Domna ⁴. Celle-ci, qui s'était déguisée en homme pour échapper aux soldats de Maximien, ayant appris le martyre de ses frères dans la foi, les ensevelit. Reconnue par l'empereur, elle fut mise à mort.

L'hagiographe indique les diverses fonctions exercées à la cour par les chrétiens : *Μετὰ ταῦτα ἀνηνέχθη τῷ Μαξιμιανῷ ὑπό τινος τῶν ἐν τῷ παλατίῳ πονηρῶν καὶ μιαρῶν ἀνθρώπων κατὰ τοῦ Δωροθέου τοῦ πραιποσίτου καὶ Μαρδονίου τοῦ προμικηρίου καὶ Μυγδονίου τοῦ σεκουνδικηρίου καὶ Ἡνδοῦ τοῦ εὐνούχου καὶ Γοργονίου καὶ Πέτρου καὶ ἐτέρων τινῶν πιστῶν τῶν πρώτων τοῦ παλατίου* ⁵.

Des textes comme ceux-ci montrent que leur auteur amplifie selon sa fantaisie le récit d'Eusèbe. Dans la Passion de S. Anthime par Syméon Métaphraste (BHG. 135), nous retrouvons groupés les mêmes personnages, à quelques exceptions près.

On voudrait pouvoir dater les Actes d'Indès, mais il nous manque actuellement bien des éléments pour le faire avec précision ; il faudrait d'ailleurs étudier en même temps la Passion de S. Anthime dont les recensions non métaphrastiques sont encore inédites ⁶.

¹ De cette Passion subsistent une recension publiée par Kléopas (Koikyliès), *Βίοι τῶν Παλαιστινῶν ἁγίων* (Jérusalem, 1907), p. 60-82, et un remaniement dû à Syméon Métaphraste, BHG. 823.

² Cet évêque, prédécesseur d'Anthime, est un personnage créé par l'hagiographe. Il est aussi question d'un diacre : *ὁ εὐνούχος καὶ διάκονος Ἀγάπιος*, auquel Cyrille confie les deux catéchumènes.

³ Commémoré le 14 janvier à Nicomédie dans l'abrégé syriaque ; cf. *Comm. martyr. hieron.*, p. 40.

⁴ Ces noms se retrouvent soit dans l'abrégé syriaque, soit dans l'Hiéronymien, sauf Zénon, Theophilus, Agape, Theophila.

⁵ KLÉOPAS (KOIKYLIDÈS), op. c., p. 73.

⁶ Deux textes prémétaphrastiques et trois Passions plus récentes seront indiqués dans la nouvelle édition de la BHG.

Plusieurs traits des *Acta SS. Indae et Domnae* se retrouvent dans la *Passio SS. Proti et Hyacinthi*¹, appelée aussi *Passio S. Eugénie*². Prote et Hyacinthe sont deux martyrs romains authentiques, dont le nom figure dans des documents de bon aloi. Ils deviendront les héros d'un récit qui a l'allure d'un roman³. Le 11 septembre, la *Depositio martyrum* commémore : *Proti et Iacinti in Basillae*. En 1845, le P. Marchi découvrit intacte la tombe de S. Hyacinthe, qui était désignée par cette simple inscription : *DP III idus Septebr Yacintus martyr*⁴. La première recension de l'Hiéronymien annonce : *Romae Proti et Iacinti* ; la seconde porte déjà les traces de l'influence de la Passion : *Romae via Salaria vetere in cimiterio Basillae sanctorum Proti et Iacinti qui fuerunt doctores christianae legis sanctae Eugénie et Basillae*⁵.

Au sujet de ces deux martyrs, les inscriptions du pape Damase n'apportent guère de précisions. Peut-on accepter, comme le dit le pontife, qu'ils étaient *germani fratres*⁶ ?

Voici maintenant ce qu'un hagiographe a imaginé à propos des deux saints de la Via Salaria. Il unit dans une Passion unique plusieurs martyrs romains. La principale est S^{te} Eugénie, dont la fête est marquée au 25 décembre dans l'Hiéronymien : *in cimiterio Aproniani via Latina Romae passio sanctae Eugénie virginis*⁷.

Sous Commode (180-192), Philippe, époux de Claudia, est envoyé à Alexandrie en qualité de préfet. Il s'y rend accompagné de

¹ BHL. 6975-6977.

² BHL. 2666-2670, 2666a, 2666c, 2668b ; BHG. 608. Sur d'autres Passions grecques d'Eugénie, voir H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain* (Bruxelles, 1936), p. 178-179. Le dossier latin, grec et oriental des Actes de S^{te} Eugénie est analysé dans ces pages. Il n'est pas douteux qu'ils ont été primitivement rédigés en latin ; cf. A. SIEGMUND, *Die Überlieferung der griechischen christlichen Literatur* (Munich, 1949), p. 218.

³ Le cas des SS. Prote et Hyacinthe est à rapprocher de celui des SS. Calocère et Parthenius ; voir ci-dessus, p. 30, et plus loin, p. 41.

⁴ H. DELEHAYE, *Origines du culte des martyrs*², p. 271-272.

⁵ *Comm. marty. hieron.*, p. 501.

⁶ A. FERRUA, *Epigrammata Damasiana* (Cité du Vatican, 1942), p. 190-194.

⁷ *Comm. marty. hieron.*, p. 7-9. A la fin du v^e siècle, S. Avit, évêque de Vienne, résume dans un de ses poèmes la Passion de S^{te} Eugénie et constate qu'elle est universellement connue :

Eugénie dudum toto celeberrima mundo

Fama fuit, dum dat Christi pro nomine vitam.

(M. G., Auct. antiq., t. VI, 2, p. 289). Un siècle plus tard, Fortunat, puis Ald-

sa femme et de ses trois enfants, Avitus, Sergius, Eugénie. Celle-ci, qui a tous les dons de l'esprit et de la grâce, est demandée en mariage par le fils du consul Aquilius. Elle rencontre des chrétiens et, d'accord avec les deux eunuques, Prote et Hyacinthe¹, qui veillent à son éducation, se rend dans un monastère d'hommes. Elle y vivra sous un déguisement masculin² et en deviendra même l'« abbé ». Victime d'une accusation calomnieuse, elle prouve son innocence. Bientôt, c'est toute la famille d'Eugénie qui se convertit. Philippe meurt et est enterré près du monastère dirigé par sa fille. Tous les siens rentrent à Rome, mais les années ont passé et nous sommes sous le règne de Valérien (253-260) et de Gallien (260-268) ! Eugénie, dont la sainteté rayonnante attire de nombreuses jeunes filles à la vie parfaite, convertit Basilla³, *quae erat*

helm chanteront les vertus de S^{te} Eugénie. On a moins remarqué que le *Liber Orationum* wisigothique a réservé une place à la sainte (J. VIVES, *Oracional visigótico* [Barcelone, 1946], p. 112-114 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXVI, 1948, p. 300-304).

¹ A propos de cet eunuque, nous signalons que Marcia, concubine de Commode, qui était favorable aux chrétiens, avait été élevée par un eunuque du nom d'Hyacinthe. C'est à lui qu'elle confia la lettre de délivrance pour les martyrs condamnés aux mines de Sardaigne : *δίδωσι (Μαρκία) τήν ἀπολύσιμον ἐπιστολήν Ὑακίνθῳ τινὶ σπάδοντι πρεσβυτέρῳ*, lit-on dans les *Philosophoumena* (P. G., t. XVI, 3, col. 3382-3383). Faut-il traduire *πρεσβυτέρῳ* par vieillard ou prêtre ? La seconde hypothèse n'est pas à écarter ; voir *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, col. 2862. L'auteur de la Passion a-t-il connu ce fait ? Nous n'oserions l'affirmer.

² Dans la *Vita* de S^{te} Castissima (BHL. 1640), la sainte dit qu'elle se rendra dans un monastère d'hommes *in habitu eunuci* (Boletín de la real Academia de la historia, t. LIV, 1909, p. 274). Dans la pièce de Térence : *Eunuchus*, le jeune Chéréa *ornatu eunuchi induitur* (v. 9). S^{te} Anastasie la patricienne (BHG. 79-80), qui aurait vécu à l'époque de Justinien, se déguise en homme et prend le nom d'Anastase l'eunuque : *ἐνέδυσεν αὐτὴν στολήν ἀνδρῶν, ὀνομάσας αὐτὴν Ἀναστάσιον τὸν εὐνοῦχον* (Synax. Eccl. CP., col. 525, l. 18, 19). Dans le titre de la *Vita* BHG. 80, on lit : *περὶ τῆς Πατρικίας τῆς μετονομασθείσης εὐνοῦχον*.

³ Basilla est citée dans la *Depositio martyrum* au 22 septembre : *Basillae Salaria vetere Diocletiano IX et Maximiano VIII consul*. (en 304). Protus et Hyacinthe reposaient dans le même cimetière. Comme le note le P. Delehaye : « Il est à peine nécessaire de faire remarquer que ces deux saints n'ont d'autres relations avec Basilla que la communauté de la sépulture, qu'en les faisant passer pour les eunuques d'Eugénie l'hagiographe a simplement fait l'application d'un lieu commun et qu'il a suivi les procédés du genre littéraire adopté en plaçant dans l'entourage de son héroïne des martyrs dont le nom était connu mais dont on ignorait l'histoire » (*Étude sur le légendier romain*, p. 184 ; cf. *Comm. marty. hieron.*, p. 321).

neptis Gallieni augusti. Ce sont les deux eunuques, Prote et Hyacinthe, qui enseignent à la jeune catéchumène les fondements de la foi ¹. Le fiancé de Basilla, Pompeius, constatant le changement d'attitude de la jeune fille, la dénonce à Gallien, qui la condamne à mort ainsi que Prote et Hyacinthe. Après de nombreux supplices, Eugénie subit le martyre le jour de Noël.

On aura remarqué plusieurs points de ressemblance entre ce récit et la Passion d'Indès et Domna. Des deux côtés, il s'agit de jeunes filles qui appartiennent à des familles patriciennes et vivent à la cour ; elles sont sous la garde d'eunuques, qui ont aussi pour mission de les instruire dans les sciences ; la lecture des saintes Écritures leur révèle l'existence et la beauté de la religion chrétienne ² et, d'un commun accord, jeunes filles et eunuques se font baptiser ; allusion à la Passion de S^{te} Thècle ³ ; déguisement ⁴ ; dans la Passion des SS. Indès et Domna figure une Basilissa, fille d'un sénateur ⁵ ; dans celle de S^{te} Eugénie apparaît Basilla, *neptis Gallieni augusti* ⁶ ; de part et d'autre, c'est en termes déférents que l'hagiographe parle des eunuques ⁷.

¹ C'est pourquoi la seconde recension de l'Hiéronymien les appelle *doctores christianae legis sanctae Eugeniae et Basillae*.

² Ἐπεὶ οὖν ἤκουσε (Δόμνα) τὰ μεγαλεῖα τοῦ Θεοῦ καὶ τῶν ἁγίων γραφῶν τὰς θείας δυνάμεις, πόθον ἔσχεν ἐν ἑαυτῇ θεῖον καὶ λαβοῦσα τὴν βίβλον τοῦ μακαρίου Παύλου σὺν ταῖς Πράξεσιν ἠγαλλιόασατο τῷ πνεύματι (KLÉOPAS [KOIKYLIDÈS], op. c., p. 61 ; cf. p. 63). *Pervenit ad manus eius (Eugeniae) beati Pauli Apostoli epistola et virginis Teclae historia et legens occulte flabat quotidie* (MOMBRIUS, t. II, p. 391).

³ Τοῦτο (c'est-à-dire que Maximien recherche Domna) ἐπιγνοῦσα ἡ ἄρχουσα τοῦ ἀσκητηρίου ὅπου ἦν ἡ ἁγία παρθένος, νύκτωρ ἀναστᾶσα καὶ κουρεύσασα ἀνδρικῶ σχήματι καὶ τὴν ἐσθῆτα ἀλλάξασα καὶ περιζώσασα αὐτὴν εὐχαῖς τε καὶ δάκρυσιν ὡς ὁ ἅγιος Παῦλος τὴν Θέκλαν ἐφοδιάσασα ἐξέπεμψεν (KLÉOPAS [KOIKYLIDÈS], op. c., p. 70). Pour la Passion de S^{te} Eugénie, voir note précédente.

⁴ Pour Domna, voir note précédente. *Sed ne aliquo casu alterutro separeremur, prius crinibus meis tonsuram adhibere. Crastina vero nobis ad Dei homines transitus praebeatur, et vobis duobus dextra laevaue iuxta basternam nos tres virili habitu ad Dei homines properemus* (MOMBRIUS, t. c., p. 392 ; cf. pp. 393, 395).

⁵ Λαβομένη δὲ καιροῦ πέμπει πρὸς τινὰ Βασίλισσαν ὀνόματι θυγατέρα συγκλητικοῦ τινος καὶ αὐτὴν οὖσαν ἀείπαιδα χριστιανήν (KLÉOPAS [KOIKYLIDÈS], op. c., p. 61). Le Métaphraste ne donne pas le nom de la jeune fille (P. G., t. CXVI, col. 1041).

⁶ MOMBRIUS, t. c., p. 396.

⁷ *Tunc dicit (Eugenia) ad pueros suos Prothum et Hyacinctum : Socios vos mecum litteris eruditos nec vos lateat... Dominam me vobis humana temeritas*

Nous avons vu plus haut ¹ que le compilateur de l'Hiéronymien a connu une Passion des SS. Calocère et Parthenius qui plaçait dans l'entourage de la femme de Dèce deux eunuques chrétiens. Y a-t-il un souvenir historique dans ce passage? La femme de Dèce, Herennia Cupressinia Etruscilla, a-t-elle donné quelques marques de faveur aux chrétiens? Avait-elle parmi les serviteurs du palais des convertis au christianisme? Nous ne le savons pas. Comme le texte qu'avait sous les yeux le rédacteur du martyrologe a disparu, nous ignorons le rôle qu'y jouait la femme de l'empereur. Cette allusion toutefois ne passera pas inaperçue, et l'auteur des *Acta S. Polychronii* n'hésitera pas à affirmer la conversion de l'impératrice, qu'il appelle Trifonia ². Cette affirmation sera reprise par Bède ³ et par le martyrologe romain, qui en font une sainte ⁴. Les Itinéraires ⁵ et la *Notitia portarum* ⁶ signalent aux pèlerins l'endroit où se trouvait la tombe de l'impératrice.

La *Passio SS. Caloceri et Parthenii* présente une autre version (*BHL.* 1534), dans laquelle il n'est plus question de l'épouse de Dèce. Après avoir fait l'éloge de Philippe l'Arabe (244-249) ⁷, mis à mort ainsi que son fils par Dèce, l'auteur rappelle quelques-unes des principales victimes de la persécution ordonnée par le nouvel empereur; parmi celles-ci, il en est deux qui confessèrent leur foi

sed sororem sapientia fecit. Simus enim fratres animo, concordia, voto atque prudentia (MOMBRIUS, t. c., p. 390-391). *Εὐνοῦχον δὲ τινα ὀνόματι Ἡνδην εἶχε συμμύστην, βάρβαρον δὲ τῷ γένει, ἥμερον δὲ καὶ ἡσύχιον τοῖς τρόποις, ὃς οὐ μόνον τῇ πίστει προσέδραμεν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὸ μαρτύριον πρῶτον ἑαυτὸν ἀπέδωκεν* (KLÉOPAS [KOIKYLIDÈS], op. c., p. 61). Rappelons la réflexion d'Ammien Marcellin à propos de l'eunuque Euthérius : *sed inter vepres rosae nascuntur et inter feras non nullae mitescunt* (XVI, 7, 4).

¹ P. 30.

² *Anal. Boll.*, t. LI (1933), pp. 67-68, 96-97. *Tunc uxor eius (Decii), nomine Triphonia, pagana crudelis, videns Decium a daemonio agitari, iussit omnes sanctos, qui clausi erant, dimitti. Eadem hora mortuus est Decius.* Triphonia se fait baptiser avec sa fille Cyrilla. Elle meurt et est enterrée près de la tombe de S. Hippolyte.

³ H. QUENTIN, *Les martyrologes historiques*, p. 80.

⁴ *Comm. marty. rom.*, p. 462.

⁵ DE ROSSI, *Roma sotterranea*, t. I (Rome, 1864), p. 178; cf. H. DELEHAYE, *Étude sur le légendier romain*, p. 34; *Anal. Boll.*, t. c., p. 68; *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. I, col. 2864; R. VALENTINI et G. ZUCCHETTI, op. c., t. II, pp. 80, 115, 145.

⁶ *Et ibi requiescunt beata Triphonia uxor Decii et filia eius Cirilla et Concordia nutrix eius* (DE ROSSI, op. c., p. 179). ⁷ Voir plus haut, p. 18.

d'une manière particulièrement courageuse, Calocère et Parthenius, ainsi que nous l'avons rappelé plus haut ¹. Ni le dialogue ni la description des supplices n'offrent rien de caractéristique.

Des diverses Passions du légendier romain qui mettent en scène deux eunuques, la plus célèbre est sans doute celle de S^{te} Domitille et des SS. Nérée et Achillée ². Ici aussi, l'hagiographe va s'emparer de données historiques certaines pour construire un roman d'édification.

Quelles sont ces données historiques? Flavius Clemens, consul en 96, était l'époux de Flavia Domitilla, petite-nièce de Vespasien et nièce de Domitien ³. D'après Dion Cassius, Fl. Clemens fut mis à mort pour des motifs religieux : *ἐπηνέχθη δὲ ἀμφοῖν ἐγκλημα ἀθεότητος, ὅφ' ἧς καὶ ἄλλοι ἐς τὰ τῶν Ἰουδαίων ἦθη ἐξοκέλοντες πολλοὶ κατεδικάσθησαν* ⁴. Quant à Flavia Domitilla, elle fut exilée dans l'île de Pandeteria. Bref, quelle que soit l'incertitude des mobiles qui déterminèrent l'empereur, il est hors de doute que celui-ci a sévi contre des membres de quelques grandes familles, dont la postérité retint surtout ceux de la *gens Flavia*.

En outre, sur la Via Ardeatina, se trouvait un cimetière connu sous le nom de Flavia Domitilla, mais celle-ci n'y était l'objet d'aucun culte ⁵. C'est là également qu'étaient inhumés les martyrs Nérée et Achillée. Ils y étaient en particulière vénération et, au iv^e siècle, une basilique y fut élevée en leur honneur, dont la partie supérieure dépassait le niveau de la route. Grâce aux fouilles du xix^e siècle, il fut possible de se rendre compte de l'importance de cet édifice ; sur une colonne était sculpté le martyr de *S. Acilleus*. Le pape Damase, dans l'inscription consacrée aux deux martyrs, nous ap-

¹ P. 30.

² *BHL*. 6058-6067 et 6067b. Les Actes grecs *BHG*. 1327 dépendent du latin ; cf. *Anal. Boll.*, t. XIII (1894), p. 401-402.

³ Voir plus haut, p. 17.

⁴ *LXVII*, 14 (éd. U. Ph. BOISSEvain, t. III, p. 181).

⁵ Comme le remarquent les PP. L. Hertling et E. Kirschbaum, c'est parce que le nom de Domitille est resté attaché à ce terrain de la Via Ardeatina, sous lequel furent creusées des catacombes, qu'il est devenu célèbre. « In un tempo posteriore quando fu composta la Leggenda di Nereo e Achilleo, si sapeva che il nome proveniva non da un sepolcro di un martire ma da una Domitilla che era stata l'antica proprietaria di quel luogo » (*Le catacombe romane e i loro martiri*, Rome, 1949, p. 30).

prend qu'ils auraient été soldats ; s'étant convertis, ils furent mis à mort ¹.

Voilà les éléments historiques dont nous disposons. L'auteur de la Passion des deux martyrs les a vraisemblablement connus ; mais, avec une désinvolture surprenante, il n'en retint que ce qui lui plaisait et forgea un récit plein de fantaisie. Domitille, nièce de Domitien, a deux eunuques à son service : *Haec habuit Nereum et Achilleum eunuchos cubicularios* ; ils étaient chrétiens et avaient été baptisés par S. Pierre ! Voyant Domitille sur le point d'épouser le fils du consul Aurelianus, ils l'en dissuadent et lui révèlent les grandeurs de la virginité ². Après d'autres péripéties, qui permettent à l'hagiographe d'introduire de nouveaux personnages et de montrer le succès de Domitille et des deux eunuques dans leur propagande en faveur de la virginité, ils sont tous trois dénoncés à Domitien, qui ordonne de les exiler dans l'île de Pontia. Ils subissent le martyre à Terracine.

Examinons, pour finir, une dernière pièce, les Actes des SS. Jean et Paul. A qui les compare aux trois Passions analysées jusqu'ici, une première constatation s'impose : les témoignages relatifs aux deux saints sont à la fois plus tardifs et plus obscurs. Ils apparaissent dans le martyrologe hiéronymien au 26 juin : *Romae Iohannis et Pauli*, mention à laquelle la seconde recension ajoute : *fratrum* ³. Le sacramentaire léonien leur consacre huit messes ; d'une des prières il ressort qu'ils reposaient à l'intérieur des murs de Rome : *in ipsis visceribus civitatis* ⁴. Ils sont aussi commémorés dans le Gélasien et le Grégorien ⁵. C'est à ces deux saints que la Passion a « donné » une histoire, qui se déroule sous Constantin et se termine sous Julien l'apostat.

Les principaux thèmes rencontrés plus haut se retrouvent ici, sans aucune note d'originalité. Il s'agit de personnes occupant les plus hautes fonctions dans l'Empire : Constantin, sa fille Constan-

¹ A. FERRUA, op. c., p. 101-105.

² L'éloge de cette vertu est développé de manière à déprécier le mariage, parfois d'une manière tout à fait déplaisante.

³ *Comm. martyr. hieron.*, p. 366.

⁴ Éd. L. C. MOHLBERG, p. 34-37. Cf. *Anal. Boll.*, t. LXXIV (1956), p. 35.

⁵ *Comm. martyr. hieron.*, l. c.

tina ¹, les deux eunuques Jean et Paul, attachés au service de cette dernière, l'un en qualité de *praepositus*, l'autre de *primicerius*; Gallicanus ², général victorieux, ses deux filles Attica et Artemia. Constantina amènera celles-ci à la foi; les deux eunuques seront l'instrument providentiel de la conversion de Gallicanus ³. Non seulement il se convertit, mais il renonce à demander en mariage la fille de l'empereur pour se consacrer à des œuvres de charité. Exilé en Égypte par Julien, il meurt martyr. Jean et Paul sont décapités dans la maison du Coelius, où ils avaient distribué aux pauvres toutes les richesses *quas sacratissima virgo Christi Constantia reliquerat*.

L'examen de ces productions hagiographiques révèle un premier fait : prenant comme point de départ le culte de martyrs dont on ne connaissait que les noms, des écrivains peu soucieux de la vérité historique ont créé des récits dont ils ont en grande partie inventé les données. Le problème des origines de la Passion des SS. Jean et Paul reçoit de cette confrontation une certaine lumière. L'auteur des Actes des SS. Nérée et Achillée n'hésite pas à transformer en eunuques deux soldats martyrs et à situer le récit au premier siècle; l'auteur de la Passion des SS. Calocère et Parthenius place sous Dèce des victimes de la persécution de Dioclétien; de même, l'hagiographe auquel nous devons les Actes des SS. Prote, Hyacinthe, Eugénie, Basilla, présente comme ayant vécu sous Commode, Valérien et Gallien, cette dernière sainte, qui d'après la *Depositio martyrum* appartient à l'époque de Dioclétien. De tous

¹ La forme *Constantina* est préférable à celle de *Constantia*, ainsi que le rappellent H. Grégoire et P. Orgels, *S. Gallicanus, consul et martyr*, dans *Byzantion*, t. XXIV (1954, publié en décembre 1956), p. 584-585. Cet article a d'abord paru dans le *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, t. XLII (1956), p. 125-146.

² Les deux auteurs de l'article cité ci-dessus ont mis en évidence les données historiques que l'auteur de la Passion a entremêlées dans son récit tout en les déformant. Ils donneront prochainement une seconde étude, *Saint Gallicanus et saint Hilarinus*, dans les *Mélanges offerts à M. Silvio Mercati*.

³ Parmi les « Fragments nouveaux de Philostorge » signalés il y a plus de vingt ans, un passage interpolé rapporte que Constantin, avant d'engager la bataille, aurait eu avec son eunuque Euphratas un entretien, dans lequel ce dernier l'aurait incité à invoquer le Christ. Malheureusement, ce passage n'a pas encore été publié. Cf. J. BIDEZ, dans *Byzantion*, t. X (1935), pp. 424, 432-433; H. GRÉGOIRE et P. ORGELS, op. c., p. 592-593.

ces martyrs nous ne savons rien, sauf une commémoration liturgique, dûment attestée. Les SS. Jean et Paul — quelle que soit leur identité — étaient honorés sur le Coelius, mais on ignorait leur histoire. L'hagiographe recourt au même procédé et imagine à leur sujet un roman dans lequel il exploite un thème composé des divers éléments que nous avons relevés dans la tradition hagiographique.

On voudrait pouvoir établir une filiation entre ces productions littéraires¹. Pour ce faire, il faudrait les dater et les comparer minutieusement ; mais aussi longtemps que la tradition manuscrite n'aura pas été établie et que nous ne disposerons pas d'édition critique de tout le dossier, nous ne pourrons arriver à des conclusions fermes.

Une seconde réflexion mérite aussi d'être présentée. Par un cheminement progressif : brèves mentions disséminées dans des écrits historiques, insertions dans le martyrologe, Passions se greffant sur ces mentions, Passions créées de toutes pièces pour « illustrer » des martyrs inconnus, se développe le thème de la conversion des hauts personnages dans laquelle des eunuques jouent un rôle de premier plan. On peut se demander si, en l'absence de témoignages tels que ceux de Lactance et des plus anciens calendriers, les hagiographes auraient eu la pensée de célébrer la virginité en faisant intervenir la classe, en général peu estimée, des eunuques. Certes les Actes des apôtres avaient magnifié la foi de l'eunuque de la reine Candace et raconté son baptême par l'apôtre Philippe² ; mais

¹ Il ne suffirait pas, du reste, de limiter l'enquête à la série de Passions qui viennent d'être citées, car celles-ci sont apparentées à d'autres Actes ; par exemple, les Actes de S^{te} Eugénie à ceux de S^{te} Agnès (cf. P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *S. Agnese nella tradizione e nella leggenda*, dans *Römische Quartalschrift*, Supplementheft X, p. 50-51). D'autre part, A. Dufourcq (*Étude sur les Gesta martyrum romains*, Paris, 1900, pp. 193, 222) et P. Franchi (*Note agiografiche*, 5, p. 121, dans *Studi e Testi*, n° 27) sont d'avis que la légende des SS. Nérée et Achillée est antérieure à celle de S^{te} Eugénie. MM. H. Grégoire et P. Orgels (op. c., p. 593) annoncent un travail dans lequel ils montreront que les Actes de Jean et Paul dépendent de ceux de S^{te} Eugénie et aussi que ces mêmes Actes, « suite romanesque... des Gestes de S^{te} Agnès, font partie d'un groupe de Passions dont la rédaction peut être datée de la première moitié du v^e siècle » (p. 581).

² *Kaì idou ànēr Aithiōs eunōchos dynástēs Kandákēs βασιλίσσης Αιθιόπων* (Act. Ap. 8, 27). « Dans les cours d'Orient, l'eunōchos avait la charge du harem et aussi d'autres emplois importants. Ou faut-il entendre eunōchos

l'Église a réprouvé ceux qui auraient interprété autrement que dans un sens métaphorique la parole du Seigneur : *sunt eunuchi qui se ipsos castraverunt propter regnum caelorum*¹. L'autorité ecclésiastique, même si au début elle s'est montrée moins sévère, a édicté des mesures strictes en ce domaine². Il semble donc que c'est parce que l'histoire avait transmis le souvenir d'eunuques ayant généreusement pratiqué la religion chrétienne et versé leur sang pour la foi, que le type de l'eunuque martyr a été introduit dans des Passions romancées.

B. DE GAIFFIER.

dans son sens physique de castrat?... Si... *εὐνοῦχος* était entendu au sens de préposé à la chambre, il ferait double emploi avec *δυναστής* et sa fonction de trésorier ; il signifie donc castrat » (E. JACQUIER, *Les Actes des apôtres*, Paris, 1926, p. 270). D'après la légende (pseudo-Épiphanie), le trésorier de la reine Candace aurait propagé l'évangile *ἐν Ἀραβία τῇ εὐδαίμονι καὶ Ταρσοβάνῃ νήσῳ* (Ceylan) *καὶ ἐν ὅλῃ τῇ ἐρυθρᾷ* et ensuite serait mort martyr (*Prophetarum Vitae fabulosae*..., éd. Th. SCHERMANN, p. 127).

¹ *Matth.* 19, 12.

² On sait combien Origène regretta son zèle indiscret (EUSÈBE, *Hist. eccl.* VI, 8). Le premier texte canonique sur la matière se trouve dans le canon I du concile de Nicée (HEFELE-LECLERCQ, *Histoire des conciles*, t. I, p. 528-532). Voir aussi *Constitutiones apostolorum*, VIII, 47, 21-24. G. Bardy cite la *Traditio apostolica* : « Une prostituée, un pédéraste, un eunuque, quiconque fait ce dont on ne peut pas parler, qu'ils soient rejetés, car ils sont souillés » (op. c., p. 241). Le P. B. Botte, qui a bien voulu vérifier l'état de la tradition manuscrite, nous dit que le mot « eunuque » ne figure pas dans ce passage. Il ne faut pas non plus perdre de vue que, même en Occident, les chrétiens voyaient des eunuques à la cour des empereurs. S. Ambroise raconte comment il fut reçu à Trèves : *Cum pervenissem Treviros, postridie processi ad palatium. Egressus est ad me vir Gallicanus praepositus cubiculi, eunuchus regius* (P. L., t. XVI, col. 1035-1036). En l'année 408, Tércence et Arsace, eunuques de la cour d'Honorius, furent exilés (cf. G. MORIN, dans *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Bened. Ordens*, t. 54, 1936, p. 1-6).

SAINT MONTAN

ERMITE DU VIVARAIS

Après avoir examiné, dans un précédent article ¹, le culte de S. Montan, ermite en Thiérache (ancien diocèse de Laon), nous nous étions proposé d'étudier dans un travail ultérieur l'affirmation de quelques auteurs selon lesquels ce saint aurait séjourné dans le Vivarais avant d'arriver dans la région de Laon ². D'autre part, comme le S. Montan honoré dans le diocèse de Viviers n'avait pas pu être traité à sa date du 9 novembre dans les *Acta Sanctorum*, faute de données suffisantes ³, l'occasion était bonne de pousser l'enquête en vue de la publication de son dossier, prévue pour le 14 novembre, jour où on le fête actuellement dans le Vivarais. Les pages qui suivent poseront, au gré de certains, plus de problèmes qu'elles n'en résolvent ; au moins la question aura-t-elle été clairement énoncée. On peut la présenter sous un double aspect : avant de s'établir à La Fère, S. Montan a-t-il vécu dans le Vivarais ? Ou encore : le solitaire Montan, patron du village de Saint-Montan ⁴, est-il le même personnage que le patron de La Fère, honoré à Laon ?

Nous ferons d'abord l'inventaire, selon l'ordre chronologique, des données historiques, liturgiques et autres, témoignant du culte dont Montan fut l'objet dans le Vivarais ; puis nous constaterons le peu qu'elles nous apprennent sur son identité. Les conclusions se dégageront d'elles-mêmes.

¹ *Anal. Boll.*, t. LXXIV (1956), p. 370-404.

² *Ibid.*, p. 391-392.

³ *Act. SS.*, Nov. t. IV (1925), p. 7 D.

⁴ Diocèse de Viviers ; arrondissement de Privas (Ardèche), canton de Bourg-Saint-Andéol. L'orthographe la plus ancienne, la plus usuelle et la plus correcte est « Saint-Montan » et non « Saint-Montant », qui n'est qu'une déformation tardive contre laquelle, d'ailleurs, plus d'un historien s'est élevé. Voir A. LE SOURD, *Promenade à Saint-Montan*, dans la *Revue du Vivarais*, t. XXXVI (1929), p. 105 ; Dr FRANCUS [pseud. d'Albin Mazon], *Voyage au pays helvien* (Privas, 1885), p. 340-343. — Il y a également un village de Saint-Montan(t) dans le Gard, arr. de Nîmes, canton de Beaucaire. P. JOANNE, *Dictionnaire géographique et administratif de la France*, t. VI (Paris, 1902), p. 4246.

Pour rendre plus intelligibles les documents que nous allons passer en revue, esquissons la biographie de S. Montan telle qu'elle est racontée dans la région ¹. Venu du fond de la Lorraine chercher une retraite dans la Gaule méridionale, Montan découvrit derrière les collines qui longent le Rhône une gorge étroite, nommée Val-Chaud, où une cavité naturelle était creusée dans le roc. Il y vécut un certain temps. Mais, le secret de sa solitude ayant été découvert, il dut se dérober aux pieuses importunités de la foule et partit furtivement pour Loudun. Sur le lieu de son décès et de sa sépulture, la tradition reste muette.

I. — TÉMOIGNAGES DE CULTE.

Nous n'en connaissons pas d'explicites avant le ^{xiii}e siècle.

1. Une charte du 25 mai 1110 ², donnée par Léger, évêque de Viviers (1096-1119) ³, en faveur des chanoines de Saint-Ruf ⁴, chargés à cette époque de la paroisse de Bourg-Saint-Andéol, nomme un « Dalmatius de Sancto Montano » parmi les témoins. La localité de Saint-Montan n'est qu'à une dizaine de kilomètres de Viviers et, d'autre part, à proximité de Bourg-Saint-Andéol ; le Dalmatius en question a pu être présent en qualité de témoin parce qu'il venait de ce village, lequel, assure la tradition, tire son nom de l'ermite qui s'y sanctifia. Une autre charte, du 8 juin 1200, mentionne un « Petrus de Sancto Montano, prior de Brisans ⁵ ».

¹ Résumé d'après J. RÉGNÉ, *Histoire du Vivarais*, t. I, *Le Vivarais depuis les origines jusqu'à l'époque de sa réunion à l'Empire (1039)*, par le chanoine J. ROUCHIER (Largentière, 1914), p. 375-376.

² U. CHEVALIER, *Codex diplomaticus Ordinis Sancti-Rufi*, p. 13-14, dans *Bulletin de la Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme*, t. XXV (1891), livraison 99, paginée à part.

³ *Gallia Christiana*, t. XVI, éd. B. HAURÉAU (Paris, 1865), col. 552-554.

⁴ Sur la naissance, l'extension et l'importance des chanoines de Saint-Ruf, voir Ch. DEREINE, *Saint-Ruf et ses coutumes aux XI^e et XII^e siècles*, dans *Revue Bénédictine*, t. LIX (1949), p. 161-182 ; id., *Chanoines*, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, t. XII (1950-1953), col. 353 et suiv.

⁵ U. CHEVALIER, *Les cartulaires de l'église et de la ville de Die*, dans *Académie Delphinale. Documents inédits relatifs au Dauphiné*, t. II (Grenoble, 1868), p. 51. Saint-Antoine-de-Brise, Brisans, près de Crest (Drôme). Prieuré inconnu de Cottineau ; mentionné dans les pouillés du diocèse de Die au ^{xiv}e siècle. J. CALMETTE et E. CLOUZOT, *Pouillés des provinces de Besançon, de Tarentaise et de Vienne* (Paris, 1940), pp. 428 H, 431 H.

2. Entre Saint-Montan et la grotte se dresse une chapelle, appelée par le peuple *San-Samonta* (Saint-Saint-Montan)¹ et construite, rapporte-t-on, en l'honneur du saint. Dès le ^{xii}e siècle, les religieux de Saint-Médard² la desservaient. Elle leur avait été confiée par un prédécesseur de Robert, évêque de Viviers (1171-1173), et con-

¹ Il y eut plusieurs églises sur le territoire de Saint-Montan : Saint-André de Mitrois (érigée jadis en paroisse), l'église paroissiale proprement dite, Sainte-Marie-Madeleine, et, à 1 km du village, *San-Samonta*. Une quatrième, Saint-Pierre-la-Mure, était en ruines au début du ^{xvii}e siècle, mais à cette époque vint s'ajouter l'Hermitage de Brieux (voir ci-dessous, p. 55, note 1). Mentionnons enfin le prieuré de Saint-Montan, desservi dès le ^{xii}e siècle par les chanoines de Saint-Ruf ; en 1741, il fut uni à celui de Bourg-Saint-Andéol (A. MAZON, *Églises du Vivarais*, t. I, Privas, 1891, p. 301).

Jusque vers la fin du ^{xvi}e siècle, l'église Saint-Saint-Montan servit également de paroisse. « Au siècle suivant le service était réduit à une grand-messe chaque jour de fête chômée et une messe basse chaque jour de carême. » Un renouveau de vie religieuse se produisit dans le vieux sanctuaire sous la Restauration et la monarchie de Juillet. Jusqu'en 1853, deux ermites séjournèrent dans l'habitation contiguë à la chapelle. Depuis, « le service se fait par le clergé paroissial, qui va célébrer une messe chaque semaine, ordinairement le jeudi. » Il en était ainsi au début de ce siècle, au temps de l'abbé Marqueyrol, curé de Saint-Montan.

« L'église ou plutôt les églises juxtaposées de Saint-Saint-Montan, sont deux monuments bien distincts, une petite chapelle, certainement la plus ancienne en date, du ^{xi}e siècle au plus tard, peut-être même antérieure, et une église plus grande » (Thiollier).

Pour de plus amples détails archéologiques et historiques, voir A. LE SOURD, *Promenade à Saint-Montan*, *Revue du Vivarais*, t. c., p. 105-121 ; N. THIOLLIER, *Notice sur Saint « Saint-Montan »*, *ibid.*, t. XXXVII (1930), p. 27-31 ; Dr FRANCUS, *Voyage au pays helvien*, p. 345-346 ; [MARQUEYROL], *Notice sur Saint Montan* (Viviers, 1904) p. 46-52. Cf. *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*, t. LIX (1925), p. 283-284.

La réduplication *San-Samonta* est curieuse. Aussi devons-nous être sur nos gardes : tant de localités, soi-disant dépendantes de tel ou tel patron éponyme, sont des lieux au nom pseudo-hagiographique. Voir des exemples dans A. VINCENT, *Toponymie de la France* (Bruxelles, 1937), p. 345.

² Commune de Piegros-la-Clastre, près de Crest (Drôme). « Ancienne abbaye de chanoines réguliers, descendue dès le ^{xii}e siècle au rang de simple prieuré de l'ordre de Saint-Ruf, le monastère de Saint-Médard fut ensuite transféré à la Clastre, où il devint en 1304 une commanderie de l'ordre de Saint-Antoine » (J. BRUN-DURAND, *Dictionnaire topographique du département de la Drôme*, Paris, 1891, p. 351 ; cf. CALMETTE et CLOUZOT, *op. c.*, pp. 416 G, 428 E, 434 C). Ce n'est donc pas aux moines de Saint-Médard de Soissons que la chapelle fut donnée ; cf. [MARQUEYROL], *Notice sur Saint Montan*, p. 48.

firmée par ce dernier en 1171 ¹. En 1306, les chanoines de Saint-Ruf d'Avignon remplacèrent les religieux de Saint-Médard ; ils gardèrent le pèlerinage et la chapelle jusqu'en 1570 ², époque où les protestants mirent la région à feu et à sang. Peu après, le clergé séculier prit la relève et c'est encore lui qui actuellement détient les droits du pèlerinage.

xiii^e siècle. — Des comptes de dîmes, conservés aux Archives du Vatican, l'un de 1275, l'autre de 1277, mentionnent l'*ecclesia Sancti Montani* dans le diocèse de Viviers ³.

xiv^e s. — Avec le xiv^e siècle nous parvennons les premières mentions explicites de Montan dans les livres liturgiques. Un bréviaire du diocèse de Viviers indique, au 9 novembre, dans le calendrier et dans le sanctoral, la fête de S. Montan ⁴ et le cite, dans les litanies, parmi les confesseurs ⁵.

xv^e s. — Nous possédons trois bréviaires de Viviers du xv^e siècle ⁶. Tous trois citent le nom de S. Montan dans les litanies, parmi les mêmes saints que celles du xiv^e siècle ; tous trois indiquent sa fête au 9 novembre ; deux le font en ces termes : *in natali sancti Montani facimus misterium. De eodem oratio* ⁷. L'oraison est la seule partie propre de l'office, à cette époque ⁸. Par *misterium* il faut entendre l'office du saint ⁹.

¹ [MARQUEYROL], *ibid.*

² [MARQUEYROL], *ibid.* — Les religieux de Saint-Médard et ceux de Saint-Ruf firent plus d'un échange de leurs biens, ainsi qu'en témoigne le cartulaire de Die. Nouvelle preuve qu'il ne faut pas penser aux bénédictins de Soissons.

³ Il s'agit de la paroisse de Saint-Montan et non pas de la chapelle *San-Samonta*. CALMETTE et CLOUZOT, *Pouillés*, pp. cxviii, 439 E et 444 B.

⁴ Grenoble, Bibliothèque municipale, manuscrit R. 8691, fol. Hv et 109. V. LEROQUAIS, *Les Bréviaires manuscrits des bibliothèques publiques de France*, t. II (Paris, 1934), p. 132.

⁵ Fol. 80, col. de gauche.

⁶ Grenoble, Bibliothèque municipale, manuscrit 8692, fol. 159, col. a (lit.) et 652-653 (sanctoral) ; LEROQUAIS, *l.c.*, p. 133. Paris, Bibliothèque nationale, nouv. acq. lat. 659, fol. 55 (lit.) et 286 (sanct.) ; LEROQUAIS, *op. c.*, t. III, p. 399-400. Avignon, Bibliothèque munic., manuscrit 128, fol. 9^v (cal.), 111 (lit.), 356 (sanct.) ; LEROQUAIS, *op. c.*, t. I, p. 96.

⁷ Manuscrits 8692 de Grenoble et 128 d'Avignon.

⁸ En voici la teneur : « Omnipotentiam tuam, Deus, submissa prece deposcimus ut, qui nobis ad signandam salutaris vite normam sanctum confessorem tuum Montanum preceptorem dedisti, ad capiendam patrie celestis prerogativam ducem largiri digneris. Per. » (Paris, Bibl. nation, nouv. acq. lat. 659, fol. 286).

⁹ DUCANGE, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, t. IV (Paris, 1845), i.v.

xvi^e s. — 1. Un bréviaire de Saint-Paul-Trois-Châteaux¹, datant de l'année 1504², nous réserve une surprise. Le nom de l'ermite ne se rencontre pas dans les litanies, mais au calendrier et dans le sanctoral il est ainsi mentionné, au 9 novembre : *Montani episcopi* (sic) *et confessoris*³. Ce ne peut être simple distraction de copiste, puisque aussitôt après nous lisons : *III lectiones de communi unius episcopi*. D'autre part, il doit s'agir de notre ermite, car l'oraison, la seule partie propre de l'office, est celle que nous connaissons déjà par les bréviaires antérieurs de Viviers⁴.

Un autre bréviaire manuscrit, de date inconnue, mais vraisemblablement du xvi^e siècle ou même un peu antérieur, ne présente pas cette particularité. La fête de S. Montan est marquée au calendrier à sa date habituelle du 9 novembre ; plus loin, dans le sanctoral, sa rubrique est libellée : *In die fit officium sancti Montani. VI lectiones et 9^a sancti Theodori*⁵.

2. Une confusion un peu différente se rencontre dans un missel de Viviers imprimé à Lyon en 1527⁶. Dans le calendrier, toujours à la date du 9 novembre, Montan est qualifié, cette fois, de martyr. Dans le sanctoral, après la messe de S. Théodore, vient la sienne, ainsi annoncée : *Eodem die sancti Montani confessoris*. Le texte de la messe est hétéroclite : l'évangile, l'offertoire, la communion proviennent du commun des martyrs ; le reste, du commun des confesseurs. Sans doute l'auteur du missel a-t-il confondu l'ermite avec un des martyrs du nom de Montanus⁷.

3. Il faut attendre le xvi^e siècle pour percevoir le premier écho d'une Vie de S. Montan. Un martyrologe de Viviers⁸, datant de

¹ Chef-lieu de canton de l'arrondissement de Montélimar. BRUN-DURAND, op. c., p. 354.

² Saint-Claude (Jura), Biblioth. munic., manuscrit 14 ; LEROQUAIS, op. c., t. IV, p. 127.

³ Fol. 6 et 332v.

⁴ Ci-dessus, p. 50, note 8.

⁵ Nous devons la connaissance de ce bréviaire, conservé au grand séminaire de Viviers, à l'obligeance de M. Breyse, supérieur et professeur d'histoire ecclésiastique.

⁶ Conservé au grand séminaire de Viviers. Nous en devons également la connaissance à l'amabilité du chanoine Breyse. Cf. W. H. I. WEALE et H. BOHATTA, *Catalogus Missalium ritus latini* (Londres, 1928), n° 1645. La messe de S. Montan se trouve à la p. 183.

⁷ Cf. *Anal. Boll.*, t. LXXIV (1956), p. 372, note 7.

⁸ Voici, extraits des *Mémoires* de Jacques de Banne, quelques détails sur ce martyrologe : « J'ai tiré d'un vieux fragment du Martyrologe de cette église

1540¹, présente la notice suivante : « Eodem die, beati Montani, confessoris et monachi ecclesiae nostrae Vivariensis. (Erant tunc temporis sub regula et habitu beati Benedicti viventes²). Qui, inquam, beatus Montanus, natione Theotonicus, ex valle Leudunensi, clarus natalibus ac insignis parentibus procreatus fuit. Quomodo autem huc venerit, quam vitam duxerit, quo fine dies suos clauserit, late patent in eius vita eleganter descripta in nostrae ecclesiae martyrologio et homiliario. » Pour ne pas nous écarter de notre route, nous reprendrons cette notice dans la seconde partie de notre travail³.

xviii^e s. — La Vie à laquelle le passage cité fait allusion et dont il contient même plus d'un mot, est celle que transcrivit le chanoine-chroniqueur Jacques de Banne (1591-1657) dans ses *Mémoires des antiquités de l'Église cathédrale de Viviers*⁴. Retenons pour le

ce qui suit. Ces mémoires sont tirés d'un martyrologe abrégé par Guillaume de Lafarelle, chanoine et sacristain, et Georges Chambaud, maître de Chœur, qui furent députés par Mgr Charles de Tournon [† 1550] et MM. du Chapitre, pour revoir le Bréviaire à l'usage de notre église et autres livres que l'on vouloit faire imprimer, ce qui fut fait en 1540. » — Tous les extraits des *Mémoires* de Jacques de Banne, celui cité ci-dessus et ceux qui le seront par la suite, nous ont été copiés grâce à l'obligeance du chanoine Breysse.

¹ Voir note précédente ; en outre, ce martyrologe fait allusion aux Protestants (chan. Breysse).

² Remarque insérée par les compilateurs du martyrologe. De Banne note à ce sujet : « Depuis ceci écrit [c'est-à-dire la notice de S. Montan], j'ai trouvé partie de la vie de S. Montan [dans le bréviaire de Saint-Paul-Trois-Châteaux], où il n'est pas fait mention qu'il fut moine de St Benoît, comme le Sieur de Lafarelle a décrit dans le Martyrologe ; car S. Montan vivait auparavant la naissance de S. Remy, étant fort vieil en ce temps-là. »

³ Ci-dessous, p. 57.

⁴ Voici le titre complet du manuscrit : *Mémoires des antiquités de l'Église cathédrale de Viviers et de plusieurs autres choses arrivées en divers temps et particulièrement de celles qui se sont passées durant ma vie (1617-1642)* (J. RÉGNÉ, *Histoire du Vivarais*, t. I, p. LX). Ces *Mémoires* ont été publiés avec introduction et notes par A. LE SOURD dans la *Revue du Vivarais*, t. XXIII (1915-16), d'après une copie conservée à la Biblioth. nation., nouv. acq. franç. 887 (H. OMONT, *Catalogue général des manuscrits français, Nouv. acq. franç.*, t. I, Paris, 1899, p. 117). Ce manuscrit est, paraît-il, plus bref que les deux originaux, dont on connaissait encore les possesseurs au xix^e siècle (RÉGNÉ, t. c., p. LXI, note 2), mais égarés depuis (A. LE SOURD, dans *Revue d'Histoire de l'Église de France*, t. V, 1914, p. 672). Le grand séminaire de Viviers en possède une copie, faite sur l'original par M. Albouy, ancien supérieur († 1857) ; cf. RÉGNÉ, l.c. — Sur le chanoine Jacques de Banne, voir *Bulletin des sciences naturelles et historiques de l'Ardèche*, 1865, p. 33-64 ; A. LE SOURD, *Revue du Vivarais*, l.c.

moment le témoignage de Jacques de Banne ; sur cette Vie également nous aurons à revenir ¹.

2. En 1672-1674, l'évêque Louis de La Baume de Suze ² publia un nouveau *Propre* du diocèse de Viviers ³. Montan, qui y est simplement mentionné, voit sa fête reculée d'un jour : il est honoré le 10 novembre, comme confesseur, sous le rit double.

3. A la fin du xvii^e siècle, par exemple en 1694, on célébrait parfois la messe dans la grotte où, d'après la légende, l'ermite aurait vécu ⁴. Vers la même époque, on orna l'église Saint-Saint-Montan de tableaux illustrant des traits biographiques ⁵.

xviii^e s. — 1. Le chanoine Claude Chastelain cite S. Montan, ermite en Vivarais, dans son *Martyrologe Universel* ⁶.

2. François-Renaud de Villeneuve († 1766) ⁷, troisième successeur de Louis de La Baume de Suze, fit, à son tour, imprimer un *Proprium Vivariense* (1737) ⁸. Plusieurs saints, qui n'avaient pas été mentionnés dans le Sanctoral de 1672-74, furent repris dans celui-ci ; ceux qui n'avaient pas encore un texte liturgique approprié en

¹ Ci-dessous, p. 58.

² Nommé coadjuteur de l'évêque de Viviers, avec droit de succession, en novembre 1617, Louis-François de La Baume de Suze n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il devint évêque en titre, le 6 avril 1621, jour de la mort de Jean de l'Hôtel. Il mourut le 5 septembre 1690, à l'âge d'environ 86 ans ; il avait siégé pendant 69 ans. *Gallia Christiana*, t. XVI, col. 586 ; A. ROCHE, *Chronologie des évêques de Viviers*, dans *Revue du Vivarais*, t. XXXVII (1930), p. 275-276 ; P. GAUCHAT, *Hierarchia catholica medii et recentioris aevi*, t. IV (Munster, 1935), p. 371.

³ « Son recueil, écrit en latin et devenu très rare aujourd'hui, ne contenait en fait de légendes que celles de S. Agrève, S. Aule, S. Andéol, S. Arconce, S. Venance et S. Just. Étaient seulement mentionnés : S. Mélaney, S. Ostien et S. Montan ; rien des autres. » MOLLIER, *Saints et pieux personnages du Vivarais* (Privas, 1895), p. 402 ; voir aussi p. 467.

⁴ MOLLIER, op. c., p. 27, note.

⁵ Datés de 1696 et 1697. A. Le Sourd les décrit et les reproduit dans la *Revue du Vivarais*, t. XXXVI (1929), p. 118-121.

⁶ Paris, 1709, p. 569.

⁷ François-Renaud de Villeneuve-Forcalqueiret fut transféré au siège de Montpellier, après 24 ans d'épiscopat à Viviers (1724-1748). A. ROCHE, *Chronologie des évêques de Viviers*, dans *Revue du Vivarais*, t. XXXVIII (1931), p. 40-41 ; R. RITZLER et P. SEFRIN, *Hierarchia catholica medii et recentioris aevi*, t. V (Padoue, 1952), p. 417.

⁸ MOLLIER, op. c., pp. 402 et 467. Ce *Propre* fut réédité en 1753.

reçurent un, entre autres S. Montan. Son office figure encore au 10 novembre, mais sous le rit semi-double ; il comprend maintenant trois leçons¹ et une oraison.

3. Trois leçons se retrouvent dans le Propre de Viviers, annexé au bréviaire de la province ecclésiastique de Vienne édité en 1783² sous l'égide de l'archevêque Le Franc de Pompignan³. L'ermite du Vivarais est à nouveau fêté le 9 novembre⁴, en qualité de confesseur. Son office est semi-double avec, en propre, les trois leçons seulement⁵ ; tout le reste, l'oraison également, est à prendre dans

¹ N'ayant pu trouver aucun exemplaire du Propre de 1737, nous ignorons le contenu exact de ces leçons.

² *Breviarium ad usum Provinciae Viennensis*, Grenoble, 1783, in-4°. H. BOHATTA, *Bibliographie der Breviere* (Leipzig, 1937), n° 2862. L'exemplaire dont nous parlons se trouve au grand séminaire de Viviers. Dans la *Pars Autumnalis*, p. 423, commence le « Supplementum ad proprium sanctorum in dioecesi Vivariensi ». L'office de S. Montan se lit à la p. 424.

³ Jean-George Le Franc de Pompignan, archevêque de Vienne de 1774 à 1789. Décédé le 30 décembre 1790. GAMS, *Series episcoporum*, p. 655 ; *Gallia Christiana*, t. XVI, col. 134.

⁴ La date, indiquée en chiffres romains, est le xix novembre ; vraisemblablement une coquille pour le ix.

⁵ Voici le texte de l'office de S. Montan (pour les leçons, nous mettons en italiques ce qui ne figure plus dans celles de l'office actuel) : *Die XIX (sic) Novembris. IN FESTO SANCTI MONTANI SOLITARI. Semiduplex. Omnia de communi Anachoretarum additis quae sequuntur.*

LECTIO I. *De Scriptura occurrente.*

LECTIO II. Montanus, nobili genere ortus, teneris annis totum se pietati et virtutis operibus dedit. Adultus in solitudinem se recepit. Fertur praenuntiasse mulieri egregiae *virtutis*, nomine Ciliniae, ex ea brevi nasciturum Remigium, qui Remensis ecclesiae consecratus praesul, ad veri Dei cultum Francos et eorum regem adduxit. Ut morum innocentiae et integritati magis ac magis consuleret, de terra et cognatione sua exiisse creditur atque primum in Lotharingia, deinde inter nemorosos et arduos Helviorum montes, non longe a fluvio Rhodano, elegisse mansionem, in loco qui deinceps sancti Montani nomen sortitus est. Ibi Dei famulus, coelestium contemplationi et corporis afflictionibus per plures annos vacans, monita salutis ad se venientibus dabat, multasque per eum Deus virtutes efficiebat.

LECTIO III. Tum Dei nutu Thyrasciae regionem, nunc in dioecesi Laudunensi, remigrans, ibi residuo vitae suae orationis et pœnitentiae exercitiis impenso, diebus et meritis plenus, sanctissime obiit. *Quaedam sancti Montani pignora possidere gloriantur Ecclesiae multae, praesertim Farrensis, ubi sub sancti invocatione et tutela florent Canoniorum spectatissimum Collegium et Parochia insignis. Caput cum quibusdam aliis sancti reliquiis in sacrario Laudunensi asservantur, et eius memoria cultu speciali celebratur. In confiniis oppidi Montis-Mediaci extat desertissimus recessus sancti Montani nomine et*

le commun des « anachorètes »¹.

xix^e-xx^e s. — 1. En juillet 1858, la S. Congrégation des Rites avait approuvé une nouvelle édition des *Officia propria diœcesis Vivariensis*². La fête de S. Montan est redevenue double, mais elle a été reculée au 14 novembre, date à laquelle elle a été maintenue jusqu'à nos jours ; les parties propres sont l'oraison et deux leçons historiques³.

2. Le 23 juillet 1883, eut lieu une solennelle translation de reliques de La Fère à Saint-Montan⁴. On les déposa dans la chapelle *San-Samonta*,

patrocinio illustris, quem duo colunt eremitae. In diœcesi Vivariensi beati Montani memoriam et habitationis locum coluere hactenus populi, et ibi agris vicinis se dicavit cœtus eremitarum, omnium præcipue agricolarum exemplum, et assiduitate laboris et flore virtutum.

ORATIO, de communi Anachoretarum.

¹ Les derniers mots de la troisième leçon font allusion à une « communauté d'ermites... source d'édification pour la région ». Il s'agit des solitaires de Saint-Montan qui, sous la direction de Jean Bruzeau, sont venus, au xvii^e siècle, s'établir à environ 2 km du village dans une ancienne métairie, devenue depuis l'« Hermitage de Brieux ». Si ces ermites ont pu s'inspirer de l'exemple de leur prédécesseur Montan, ils ne semblent pas avoir eu des liens spéciaux avec le pèlerinage ou avec les lieux de culte du solitaire vivarois. Leur église était sous le vocable de S. Antoine. On trouvera un aperçu de leur histoire chez le Dr FRANCUS, *Voyage au pays helvète*, p. 346-352. Voir aussi MOLLIER, *Saints et pieux personnages*, p. 442.

² Publiée à Tournai en 1882. La lettre d'approbation de l'évêque de Viviers déclare que cette édition concorde parfaitement « cum Proprio pro eadem diœcesi a S. Rituum Congregatione die vigesima nona Iulii 1858 reviso et legitime approbato ».

³ L'oraison est nouvelle : « Omnipotens, sempiterna Deus, terrena propter te calcantium merces magna nimis, da nobis, intercessione et exemplo beati Montani, Confessoris tui, temporalia despicere, et ad aeterna tota mentis intentione festinare. Per Dominum. » Le texte des leçons est en majeure partie identique à celui du Propre de 1783. Voici le début et la fin de chacune d'elles. LECTIO IV. Montani, nobili genere ortus... nomen sortitus est. LECTIO V. Ibi Dei famulus... sanctissime obiit. On complètera aisément au moyen de la note 5, p. 54. A partir de la leçon VI, le commun des confesseurs non pontifes supplée au reste de l'office.

⁴ Comme nous le verrons dans la seconde partie, personne à Saint-Montan ne mettait plus en doute, à cette époque, l'identité entre le solitaire vivarois et l'ermite honoré à La Fère. La translation, due au zèle persévérant des curés de Saint-Montan, se fit avec grande pompe. Elle est relatée en détail dans la *Semaine religieuse de Viviers*, n° du 27 juillet 1883 ; MOLLIER, *Saints et pieux personnages*, p. 395-396, et [MARQUEYROL], *Saint Montan*, p. 52-54.

3. Le culte de S. Montan qui, dès la seconde moitié du ^{xix}^e siècle, avait connu un renouveau, gagna encore en popularité à la suite de cette translation. Les historiens de la région nous en donnent quelques indices. Les prénoms Montan, Montane furent à la mode ¹. « La Sainte-Baume [nom dont on désigne dans le pays la grotte que se choisit Montan] ²... est en grande vénération auprès des habitants, qui vont souvent la vénérer et y prier. Chaque année toute la population [du village] y monte une fois en procession ; cette cérémonie avait lieu primitivement à l'issue d'une messe qui se célébrait le lundi de Quasimodo. Maintenant, c'est le dimanche même de Quasimodo, à l'heure des Vêpres, qui se chantent en y allant ; au retour, la procession stationne dans la chapelle du saint, construite au bas de la montagne ³. » — « Depuis quelques années le rocher est surmonté d'une grande statue du saint ⁴. »

Avant de passer à la seconde partie, récoltons les fruits de notre enquête. Si c'est à partir du ^{xiv}^e siècle que nous rencontrons les premiers témoignages irrécusables d'un culte liturgique de S. Montan, il semble difficile, d'autre part, de ne pas accorder quelque valeur aux indices plus anciens. « L'usage de désigner un lieu par un titre de sainteté et un nom de saint s'est introduit [en France] vers la fin du ^{vi}^e siècle ⁵. » Et en Ardèche précisément, la proportion de tels lieux est la plus forte par rapport aux autres départements : 30% ⁶. On peut voir, de fait, dans les Pouillés, qu'au ^{xiii}^e siècle ces localités étaient déjà nombreuses ⁷. Il n'est donc pas impossible qu'une tradition populaire ait été fixée par la toponymie. Nous n'en connaissons toutefois pas l'antiquité, il importe de le remarquer.

Le 9 novembre doit être considéré comme la date traditionnelle de la fête de S. Montan. Elle est non seulement la première attestée, mais en réalité elle est aussi restée l'unique. En voici la preuve.

¹ Dr FRANCUS, op.c., p. 341-342. Le prénom fut aussi porté dans la paroisse au ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècle et sans doute auparavant. A. LE SOURD, dans *Revue du Vivarais*, t. XXXVI, p. 105, note 1.

² Sur *balma* (grotte, caverne), voir G. SERRA, dans *Studi in onore di A. Calderini e R. Paribeni*, t. I (Milan, 1956), p. 391-402.

³ [MARQUEYROL], op. c., p. 23. La chapelle est celle de *San-Samonta*.

⁴ Id., op. c., p. 24, note 1.

⁵ A. VINCENT, *Toponymie de la France*, p. 337, n° 882.

⁶ Ibid.

⁷ On s'en rendra compte aisément en parcourant les pouillés du diocèse. CALMETTE et CLOUZOT, *Pouillés*, p. 437-457 (pouillés des ^{xiii}^e, ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles).

Depuis le milieu du ^{xix}^e siècle, comme en font foi les calendriers liturgiques, l'office et la messe se célébraient et se célèbrent encore au 14 novembre. Or, quand le curé de Saint-Montan, Marquayrol, voulut dater la préface de sa plaquette, il tint naturellement à le faire « en la fête de Saint-Montan », c'est-à-dire, précise-t-il, le « 9 novembre 1904 » ¹. Si, à partir du ^{xvii}^e siècle, on a remis la fête de l'ermite d'abord au 10, puis, plus récemment, au 14 du même mois, ce fut sans doute en raison de la concurrence d'autres fêtes qui empêchaient de célébrer, avec toute l'attention voulue, le patron vénéré dans la paroisse ². La date de la fête n'a pas changé, seule la célébration a été postposée. On aura enfin remarqué que S. Montan a été vénéré dans un diocèse contigu à celui de Viviers : Saint-Paul-Trois-Châteaux.

II. — LE PERSONNAGE.

Existait-il une Vie de notre Montan au moyen âge ? Son office, d'après les bréviaires du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle qui nous sont parvenus, ne contient aucune leçon en propre ; il n'y aurait donc pas eu à cette époque de texte biographique spécial. Au début des temps modernes, un martyrologe manuscrit de Viviers, datant du milieu du ^{xvi}^e siècle ³, nous apprend par la notice de S. Montan (au 9 novembre) que sa Vie « a été élégamment descrite dans un martyrologe de notre église et dans notre homiliaire » ⁴. Dans ses *Mémoires*, le chanoine de Banne parle de ce ou ces manuscrits en termes à peine différents : « Le martirologe de notre Église faict mention dudit S. Montan disant que sa Vie est escripte fort ellegement dans un livre apellé *Carte vielhe* que les Luthériens bruslèrent avec la plus grande partie de nos documents en l'an 1564 et 1567 ⁵. »

¹ [MARQUEYROL], op. c., p. 8.

² Peut-être est-ce lors de la refonte du Propre de Viviers, en 1858, que la fête de S. Montan fut reportée au 14 novembre, le 9 étant assigné à la dédicace de toutes les églises de France. En 1827, on le fêtait encore au 9 novembre ; cf. *Ordo divini officii recitandi missasque celebrandi in diœcesi Vivariensi* (Avignon, 1827), p. 56.

³ Sur ce martyrologe, voir ci-dessus, p. 51, note 8.

⁴ Ce terme ne doit pas être pris au sens strict. En effet, de Banne note dans la marge, en face de la notice en question : « Cette homilière ou Martyrologe fut bruslé par les hérétiques Lutériens... ».

⁵ Au sujet de la destruction de la *Charta vetus*, voir aussi FRANCUS, *Voyage au pays helvien*, p. 274.

Au ^{xvi}^e siècle existait donc une *Vita S. Montani* dans un « homiliaire » de Viviers. Est-ce là que le chanoine de Banne trouva le texte qu'il nous légua ? Non, puisque ce livre fut brûlé en 1564-67, c'est-à-dire peu avant sa naissance¹. Comme il nous le dit, il transcrit la Vie d'un bréviaire de Saint-Paul-Trois-Châteaux². Elle y était partagée en neuf leçons et, ainsi divisée, n'était pas complète³ ; elle devait sans doute comporter douze leçons⁴. Ce bréviaire de Saint-Paul-Trois-Châteaux, source de Jacques de Banne, serait-il postérieur à celui de 1504⁵ ? On peut, en effet, se demander si l'auteur de ce dernier connaissait la Vie, puisqu'il renvoie au commun (d'un évêque) pour les trois leçons. Plus que jamais, il importe de manier l'argument du silence avec une extrême précaution. Dans le Sanctoral publié par l'évêque Louis de Suze, au ^{xvii}^e siècle, l'office de S. Montan n'a non plus rien en propre. Un « homiliaire » de Viviers venait cependant de fournir la matière de neuf (ou douze) leçons. Si donc nous devons nous résigner à ignorer l'âge de cette *Vita*, au moins nous apprendra-t-elle quelque chose sur son héros ?

La réponse est décevante. Les neuf dixièmes du contenu sont des lieux communs truffés de citations scripturaires⁶. Les quelques rares détails qu'elle fournit sont eux-mêmes fort problématiques. Montan serait de race germanique (*natione theothonicus*), originaire de la vallée *quae dicitur Laudonensi(s)*⁷. Il quitte sa famille, se fait moine et mène une vie assez retirée. Sa renommée lui amène de jour en jour plus de visiteurs. Aussi se remet-il en route et

¹ 1591 ; cf. ci-dessus p. 52, note 4.

² Dans la marge du manuscrit, on lit l'indication suivante : « ex breviario ecclesiae S. Pauli Tricastrensis ». L'annotation continue : « Sanctus Montanus dicitur episcopus in oratione propria quam habemus in nostro breviario Vivariensi. » Le copiste a-t-il fait erreur ? L'oraison propre dans le diocèse de Viviers n'a jamais, à notre connaissance, qualifié Montan d'évêque ; cf. le missel de 1527, ci-dessus, p. 51.

³ De Banne lui-même le fait remarquer.

⁴ L'office de S. Montan a donc fait partie d'un bréviaire monastique.

⁵ Voir ci-dessus, p. 51.

⁶ Et comme la copie faite par Albouy au siècle dernier est, par surcroît, fort mauvaise, nous n'éditerons pas ce texte sans valeur, dont nous n'avons, au reste, qu'une partie. Nous nous bornons à quelques extraits.

⁷ « Fuitque namque sanctus Montanus natione Theothonicus ex valle quae dicitur Laudonensi, claris natalibus ac insignis parentibus procreatus. » La Lorraine et Laon sont évidemment visés.

aboutit-il en Vivarais, dans une dépression appelée « Val-Chaud » à cause de l'ardeur du soleil qui y règne. Il découvre là une grotte à étage, fort isolée et d'accès difficile : elle comble tous ses vœux. Il s'y établit pour se consacrer à la prière et à la pénitence¹.

« La fin de la Vie dudit S. Montan n'est pas dans ledit brévière, »

¹ « LECTIO II. ...Amissis igitur suis parentibus, ampla terrarum praedia, variam domus suppellectilem, largam patrimonii affluentiam, cuncta deseruit, metuens ne <de iis> disponendo ambitionis seu favoris humani poestem incurreret et ad id quod proposuerat animum superaret...

LECTIO IV. Cumque in suis actibus solum Dominum, cui soli se vovebat, praeoptaret, verens ne laudibus, quas fugiebat, seipsum extolleret, humanis propinquorum aut populorum frequentia divulgatis, occultum sibi investigare domicilium cogitavit. Hac ergo de causa, de terra et de cognatione sua digrediens, divinae Providentiae quaecumque succede<ere>nt committendo, tandem post multa viarum itinera, Vivariensem, gratia com[m]itante divina, etiam inspirante devotione sui sancti propositi, divertit ad quemdam locum desertum et asperum inter montuosas et arduas rupes situm, qui ob calorem solis urentem in ipso meatu « Vallis calida » nuncupatur.

LECTIO V. Inde Montanus, secreti cubiculi ad vacandum Deo sollicitus indagator, <cum> ad superiora montis eiusdem vallis, videlicet ab aquilone, approximaret, invenit in ipsius fere montis cacumine duas speluncas concavas, unam supra aliam patentes, quasi versus meridiem ac ab una in aliam foraminum spiraculo protendentes et quasdam alias concavitates habentes iuxta sinistram introitus sui partem. Hunc ergo locum, quasi a Deo provisum, vir Dei amplectitur, locum, inquam, humano usui prorsus incommodum, Montani votis idoneum, qui ad domanda fluxa carnis spiritum praefererebat et cui corporalis voluptas naufragium videbatur...

LECTIO IX. In antro ergo praefato beatus Montanus solitarie se includens, monachicam et monasticam simul et heremiticam ac potius angelicam ducens vitam, divinis consolationibus magis quam humanis deliciis alebatur, famis etiam acerbitem non sui corporis afflictioni sed recompensationi divinae Dei famulus adaptabat. Si quando tantum sitis validior incumberebat, ad fontem diffuse manantem, qui a suo habitaculo distat quasi per stadium per vallis condensa, ramis opertus undique, properabat ac recreata siti ad suum regredi domicilium maturabat, ubi coelestibus disciplinis imbutus, ieiuniis et vigiliis ac devotis orationibus noctes et dies continuans, in amore superni Regis totis viribus inardebat et totum cor suum in contemplatione coelestium transfundebat. Isdem ergo et multis aliis virtutibus vir sanctus et venerabilis insignitus se in tantum Deo commendabilem reddidit ut angelicis saepius frueret<ur> alloquiis et coelestibus frequentissimis visionibus ac revelationibus interesset. »

Dans ses grandes lignes, la Vie de l'ermite vivarois présente d'incontestables analogies avec celle de l'ermite de La Fère : origine « étrangère », c'est-à-dire germanique, vie dans la solitude, fuite de la popularité, vie de prière et de pénitence ailleurs. Il y a eu adaptation par décalque, semble-t-il.

note de Banne¹. Peut-être pouvons-nous la deviner. La dernière phrase de la neuvième leçon (dernière également dans le manuscrit du chanoine de Banne) provient littéralement du chapitre I^{er} de la Vie de S. Remi par Hincmar². Dans ce chapitre est racontée l'histoire du moine Montan qui prédit à Célinie la naissance de son fils³. N'est-ce pas ce chapitre qui aurait clôturé la *Vita* dont de Banne a transcrit le début? Si notre supposition est exacte, on aurait en outre la preuve qu'au xvi^e siècle, en tout cas, l'ermite du Vivarais était déjà identifié avec le *Montanus monachus* célébré par Hincmar⁴.

Cette identification acquit-elle tout de suite et sans conteste droit de cité? La question a un sens. Dans le *Propre* de Louis de Suze (1672-74)⁵ aucun élément de la Légende de S. Montan n'est retenu. On célébrait l'ermite par une fête de rit double; cependant ni l'oraison, ni les leçons ne lui sont particulières⁶. Dans le *Sanctoral* publié par François-Renaud de Villeneuve (1737)⁷, S. Montan a, cette fois, en propre, l'oraison et les (trois?) leçons. N'ayant pas eu l'occasion de consulter ce *sanctoral*, nous ignorons si les deux Montan y sont identifiés au point qu'on applique à celui du Vivarais des extraits de l'office de celui qui était vénéré en Thiérache. C'est, en effet, le cas dans celui de 1783⁸. Cet emprunt ne fut pas repris

¹ Manuscrit cité.

² Voici les deux textes, en regard :

DE BANNE

Iisdem ergo et multis aliis virtutibus vir sanctus et venerabilis insignitus, se in tantum Deo commendabilem reddidit, ut angelicis saepius frueretur <ur> alloquiis et coelestibus frequentissimis visionibus ac revelationibus interesset.

HINCMAR

Ieiuniis, vigiliis atque orationibus continue vacans, nec non ceterarum virtutum insignibus adeo divinitati se commendabilem reddens, ut angelicis saepius frueretur alloquiis et caelestibus frequenter visionibus ac revelationibus interesset (éd. B. KRUSCH, *M.G.*, *Script. rer. merov.*, t. III, 1896, p. 259).

³ Voir *Anal. Boll.*, t. LXXIV (1956), p. 381.

⁴ L'allusion à la Lorraine et à Laon, au début de cette *Vita*, en était déjà la preuve. Nous disons : au xvi^e siècle, en tout cas; fort probablement, cette identification est plus ancienne, mais ce siècle étant l'époque de la diffusion des livres liturgiques par l'imprimerie, il peut avoir favorisé la fusion des deux histoires en une seule.

⁵ Voir ci-dessus, p. 53.

⁶ Dans le bréviaire de Laon, l'office de S. Montan, qui à ce moment était aussi de rit double, avait en propre deux leçons. Voir *Anal. Boll.*, t. LXXIV (1956), pp. 385 et 402.

⁷ Voir ci-dessus, p. 53.

⁸ Voir ci-dessus, p. 54, note 5 (spécialement la leçon III).

dans l'édition de 1858¹ ; on maintint seulement l'identité en des termes généraux.

Il ressort donc des textes liturgiques qu'à part un ou deux exemples au xvi^e et à la fin du xviii^e siècle, le culte de S. Montan a été célébré avec réserve. Les écrivains locaux, eux, se sont laissés entraîner par leur zèle d'édification sans se soucier de critique. Dans ses *Mémoires* le chanoine de Banne s'est vraisemblablement encore contenté de transcrire la *Vita Montani* que lui fournissait un bréviaire de Saint-Paul-Trois-Châteaux². Une histoire assez détaillée de notre ermite circulait cependant déjà au xvii^e siècle, histoire dont quelques traits furent même fixés sur la toile : miracle obtenu par l'intercession de S. Montan (tableau de 1696), visite qu'aurait faite S. Remi à son prophète (tableau de 1697)³. Peu après, probablement au cours du xviii^e siècle, un curé anonyme de Saint-Montan réunit les différents éléments de la biographie du solitaire vivarois, tels que les monuments⁴, croyait-il, les lui faisaient connaître et que la tradition populaire les avait transmis. Son manuscrit, aussi intitulé : *Notice sur Saint Montan*, est conservé dans les archives de la paroisse⁵. Ce travail de compilation fut publié presque en entier par le chanoine Mollier dans son ouvrage *Saints et pieux personnages du Vivarais*⁶. Au début de ce siècle, l'abbé Marquetryrol, curé de Saint-Montan de 1903 à 1926, utilisa les travaux de ses prédécesseurs, y ajoutant du sien, mêlant, comme ses devanciers, histoire et légende avec une égale et désarmante bonne foi.

Nous avons déjà maintes fois, au cours de ces pages, cité sa brochure *Notice sur Saint Montan par un curé de la paroisse*. L'inté-

¹ Cf. la fin de la leçon V dans l'office de 1858 et la leçon III de l'office de 1783 ; ci-dessus, p. 55, note 3. Cet emprunt littéral au bréviaire de Laon indique clairement que, de Viviers, on est allé se renseigner dans le Nord pour illustrer la biographie de l'ermite.

² Le chanoine Rouchier, qui a eu tout le loisir de consulter le manuscrit de Jacques de Banne, ne nous apprend rien qui ne soit déjà contenu dans la *Vita Montani* transcrite par notre chanoine chroniqueur.

³ Voir ci-dessus, p. 53 ; cf. [MARQUETRYROL], *Saint Montan*, p. 28-33 ; MOLLIER, *Saint Montan et S. Remi aux fêtes de Reims en 1896*, dans la *Semaine religieuse de Viviers*, 1897 (cité par Marquetryrol, p. 7).

⁴ Par exemple, la chapelle *San-Samonta* et ce qu'elle contient (tableaux, etc.).

⁵ MOLLIER, *Saints et pieux personnages*, p. 25. Ne pas confondre ce manuscrit avec la brochure de même titre éditée (sans nom d'auteur) par l'abbé Marquetryrol ; cf. ci-dessus, p. 49, note 1.

⁶ P. 26-31.

rét de cet opusculé réside pour nous en ce qu'il réunit les différentes traditions locales sur S. Montan, utilisant à cette fin des sources régionales, généralement inédites ¹. Pour la Lorraine, notre auteur cite : « S. Montan ermite dans la vallée de l'Othein ² par un ermite de la même vallée » ; pour la région de Laon : « S. Montan, manuscrit de La Fère » ³ ; et pour le Vivarais, Marquetryol s'est servi, à travers le livre de Mollier, *Saints et pieux personnages du Vivarais*, du manuscrit du curé de Saint-Montan reproduit presque en entier dans l'ouvrage du chanoine ⁴.

Comme témoin oculaire du culte rendu à S. Montan, Marquetryol nous a fourni, on l'aura remarqué, d'utiles renseignements. Un petit paragraphe de sa plaquette va nous rendre un ultime service. Ce paragraphe — le 4^e du chapitre iv — s'intitule : « Identité de St Montan, honoré en Lorraine, en Vivarais et dans le Laonnais » ⁵. Avant d'exposer les raisons de son opinion, Marquetryol avoue, d'une manière bien significative, « que jadis il y avait eu quelque doute à ce sujet ». Quand et où ? On aurait aimé le savoir ⁶. Quoi qu'il en soit, il nous sera permis de douter à notre tour — et voici pourquoi.

1. Jusqu'au milieu du xix^e siècle, on paraît ne rien savoir, ni à Laon, ni à La Fère, ni en Lorraine, d'un séjour de Montan dans le Vivarais. Le schéma biographique est celui-ci : venu de l'étranger en Lorraine, Montan s'enfuit de là et vint à La Fère, où il termina ses jours ⁷. Dans cette tradition, une seule note discordante avant le xix^e siècle : le manuscrit de La Fère, datant probablement du xviii^e siècle, le fait d'abord passer par le Vivarais. Mais qui en

¹ Marquetryol cité ses sources, p. 9, note 1.

² Petite rivière du bassin de la Meuse, affluent de la Chiers. JOANNE, *Dictionnaire*, t. V (Paris, 1899), p. 3112.

³ A propos de ce manuscrit, voir *Anal. Boll.*, t. LXXIV (1956), p. 390.

⁴ Voir ci-dessus, p. 61.

⁵ P. 57-59.

⁶ Un des objecteurs dut être le chanoine Cerf, auteur de l'ouvrage *Vie des saints du diocèse de Reims*. Dans sa biographie de Montan (t. I, Reims, 1898, p. 267), il ne le fait pas passer par le Vivarais ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXXIV, p. 391. Il y eut certainement une controverse vers la fin du xix^e siècle, témoin cet extrait, cité par Marquetryol, d'une lettre de décembre 1895 « d'un chanoine du chapitre de Reims » : « Pour moi, le martyrologe universel [de Chastelain] se trompe : le solitaire du Vivarais, c'est le même que celui de La Fère ; il a été aux deux endroits » ([MARQUETRYOL], *Notice sur Saint Montan*, p. 58).

⁷ Voir à ce sujet *Anal. Boll.*, t. c., p. 390-391.

est l'auteur? Fut-il composé dans la région? Quelles sont ses sources? Pour autant que nous connaissions cet ouvrage d'après l'emploi qu'en fit Marqueyrol, c'est une œuvre hétéroclite, composée en marge de tout esprit critique ¹.

2. « Les divers pays qui le réclament », note encore Marqueyrol ², [c'est-à-dire] « la Lorraine, le Vivarais et le Laonnais, s'accordent à le regarder comme le prophète de la naissance de S. Remi et l'aveugle guéri par celui-ci. » Accord à l'origine de la confusion, accord inévitable puisqu'on recourut au même texte pour étoffer la biographie d'un saint dont on ignorait tout. Les choses ont pu se passer comme suit. Depuis une assez haute antiquité (XI^e-XII^e s.), Montan était l'objet d'un culte dans la région de Viviers, nous l'avons montré. Vint un temps où son culte devint sans doute plus populaire encore ou bien où l'on dut satisfaire la curiosité de ses dévots par des panégyriques lors d'importantes cérémonies, etc. On se rappela alors qu'Hincmar parlait d'un *Montanus* dans sa *Vita Remigii*, texte célèbre et fort répandu. Quand on apprit, en outre, qu'à Laon ce même Montan était en honneur, on se plut à y voir le même personnage. La réunion de ces divers éléments en une seule Vie s'ensuivit tout naturellement ³.

3. « Les traditions locales des trois pays nommés plus haut sont unanimes à fixer sa mort à La Fère ⁴. » Les traditions locales de Lorraine et du Laonnais, oui; non celles du Vivarais. Chastelain, dont la notice peut remonter à une tradition locale, ne le fait pas mourir à La Fère. Le chanoine Rouchier, qui eut toute liberté d'accès aux Archives de l'évêché de Viviers et reçut en communication maintes copies d'inédits ⁵, laisse entendre que Montan mourut à Loudun ⁶. Ici encore, nous pouvons peut-être entrevoir comment

¹ Dans un bréviaire de Laon on lit, au 9 novembre, après la mention de S. Théodore : *Montani* (sur un grattage !) *et aliorum martyrum* (ceci de première main, comme ce qui précède). Biblioth. munic., manuscrit 259, fol. 6. Dans le sanctoral, à la même date, rien ne correspond à cette interpolation. Quand fut-elle faite? Il est difficile de le savoir : l'écriture, plutôt ancienne, peut avoir été imitée. * P. 59.

² Comme il fut naturel qu'on désirât posséder de ses reliques, là où on n'en avait pas encore. D'où la translation de 1883 (ci-dessus, p. 55).

³ [MARQUEYROL], op. c., p. 59.

⁴ J. RÉGNÉ, *Histoire du Vivarais*, t. I, p. x-xv.

⁵ Voir ci-dessus, p. 48.

l'erreur s'est insinuée. La source, écrite en latin, a dû porter comme lieu de son dernier séjour : *Laudunum*. Certains y ont vu *Laudunum Clavatum*, c'est-à-dire la ville de Laon (où, de fait, on honorait un Montan...) Rouchier a compris : Loudun (*Laudunum*, *Lodunum*). Or, il y a un *Laudunum* non loin de Saint-Montan : Laudun, dans l'ancien diocèse d'Uzès¹. N'est-il pas plus vraisemblable que Montan s'y soit retiré pour y retrouver une solitude menacée par une trop grande affluence de curieux ? Il y sera mort assez tôt après son arrivée, ce qui expliquerait sa fin obscure et l'oubli de son tombeau. Car enfin supposons, sans le concéder, qu'il soit arrivé de Lorraine dans le Vivarais ; n'est-il pas pour le moins fort étrange que, voulant une seconde fois fuir la célébrité, il ait reparu dans une région toute proche de celle qu'il avait dû abandonner pour la même raison ? Un point se dégage cependant de tout ce qui précède : S. Montan n'est pas mort dans la grotte qu'il a rendue célèbre, comme le font remarquer les Bénédictins de Paris : « Il est curieux de constater que ce saint n'a pas été vénéré à son tombeau². »

En somme, il faut reconnaître que l'histoire ne sait rien de Montan, si ce n'est qu'un personnage de ce nom fut honoré dans le diocèse de Viviers. A quel titre attachait-il son nom à un lieu de cette région³ ? Le prénom *Montanus* a été assez répandu dans le Languedoc ; il a, peut-on dire, une résonance autochtone⁴. Indice ne favorisant pas l'assertion que notre ermite viendrait de l'étranger. Fut-il bien ermite ? La grotte toute proche du village peut rendre

¹ Arrond. d'Uzès, canton de Roquemaure. JOANNE, *Dictionnaire*, t. IV (Paris, 1896), p. 2112. Cf. G. DE CATEL, *Mémoires de l'histoire du Languedoc* (Toulouse, 1633), p. 373 (*Landun*). Un *Guillelmus de Lauduno*, O.P., fut successivement archevêque de Vienne (1321-1327) et de Toulouse (1327-1345). C. EUBEL, *Hierarchia catholica medii aevi*, t. I (Munster, 1913), pp. 527 et 488.

² *Vies des Saints et des Bienheureux* par les RR. PP. Bénédictins de Paris, t. XI, Novembre (Paris, 1954), p. 433.

³ Il y a même deux villages de ce nom ; cf. ci-dessus, p. 47, note 4.

⁴ Ce nom n'était pas rare parmi les païens de la région de Narbonne et de Nîmes. Voir Cl. DEVIC et J. VAISSETTE, *Histoire générale de Languedoc*, t. XV (Toulouse, 1892), Table des Surnoms, pp. 513 et 1226. Un sous-diacre *Montanus* est cité dans une inscription datant du milieu du v^e siècle (t. c., p. 371, n° 1269) ; parmi les signataires des règles de S. Césaire d'Arles figure un évêque du même nom (*S. Caesarii Arelatensis opera omnia*, éd. G. MORIN, t. II, Maredsous, 1942, pp. 62, 124, 127).

la tradition populaire, qui le considère comme tel, ou plausible, ou sujette à caution : n'est-ce pas la grotte qui fit naître cette tradition ¹? La pénurie et le silence des documents ne permet pas de trancher. S'il sortit de l'oubli, Montan ne le doit pas tant au culte dont il fut l'objet, qu'à son homonymie avec le prophète de la naissance de S. Remi, célébré par Hincmar, homonymie qui amena même la confusion entre les deux personnages. Ce saint obscur s'ajoute à la cohorte des nombreux autres dont le cas laissera sans doute l'historien toujours perplexe.

J. VAN DER STRAETEN.

¹ L'église *San-Samonta* n'est pas bâtie à côté de la grotte : est-ce à cause de l'accès difficile de celle-ci ? Elle n'est pas non plus au centre du village ; elle se trouve entre les deux.

UN NOUVEAU MÉNOLOGE GREC DE JANVIER DANS UN MANUSCRIT DE GLASGOW

Monsieur l'abbé Marcel Richard ¹ a décidément la main heureuse. Après tant d'autres découvertes — la plus intéressante, à notre point de vue, est sans doute celle du splendide manuscrit 141 du fonds des Échangeables, au musée Bénaki d'Athènes ² —, voici qu'il nous révèle un beau ménologe du x^e siècle, conservé à Glasgow et qui avait échappé aussi bien aux investigations du professeur A. Ehrhard ³ qu'à celles du P. Delehaye ⁴.

Il s'agit d'un volumineux recueil de 351 folios, entré depuis longtemps à la bibliothèque universitaire de Glasgow et actuellement coté BE 8 x 5. Signalé dès 1830 en ces quelques mots : « *Vitae sanctorum for the month of January, Greek ; saec. x, membr., fol. 5* », il semble avoir été perdu de vue depuis lors. Quand M. Richard en rencontra la mention il y a un an, il s'empressa d'écrire en Écosse pour s'assurer qu'il n'avait pas disparu et pour demander

¹ Directeur de la section grecque à l'Institut de recherche et d'histoire des Textes (I. R. H. T.), à Paris.

² Vies de saints pour le mois d'août, transcrites au xi^e siècle. Cf. *Bulletin d'information* (de l'I. R. H. T.), n° 1 (1952), p. 54. Avec sa libéralité coutumière, M. Richard m'a confié le soin de faire connaître ce joyau de l'hagiographie byzantine.

³ Glasgow n'est pas mentionné dans la liste des bibliothèques qui figure en tête de l'ouvrage monumental d'Ehrhard : *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche*, t. I (Leipzig, 1937), p. XXI-LVIII.

⁴ Aucune bibliothèque d'Écosse n'est représentée dans le *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae, Belgii, Angliae* des PP. C. Van de Vorst et H. Delehaye (Bruxelles, 1913), où la Grande-Bretagne et l'Irlande rentraient dans la part du second.

⁵ G. HAENEL, *Catalogi librorum manuscriptorum qui in bibliothecis Galliae... Britanniae M. ... asservantur* (Lipsiae, 1830), col. 784.

quelques renseignements sur son âge et son contenu. Plus tard ¹, il en obtint une copie sur microfilm, dont il me procura un double, en même temps qu'il me cédait généreusement le droit d'annoncer la découverte et me laissait le soin d'en mesurer l'importance.

Un premier examen du microfilm ² a permis d'y reconnaître un ménologe prémétaphrastique de janvier, particulièrement complet, puisqu'il présente une fête pour chaque jour du mois (à l'exception des 5, 6, 7 ³ et 30 ⁴), que plusieurs jours comportent deux fêtes et que certaines fêtes sont pourvues de 2, 3, 4 ou même 5 textes. Au total, c'est 45 documents que nous avons pu repérer dans le nouveau manuscrit.

L'état du recueil n'est malheureusement pas des plus satisfaisants. L'ordre des feuillets a été dérangé, ou plutôt bouleversé, au point qu'il est fort malaisé d'en rétablir la succession et de préciser les lacunes, qui semblent assez nombreuses. En outre, le microfilm fourni par la bibliothèque de Glasgow est par endroits très difficile à lire, voire indéchiffrable, du moins pour mes yeux déjà usés. Il y a d'ailleurs bien des détails, notamment l'aspect du parchemin et la composition des cahiers, qu'une photographie, fût-elle parfaite, ne pourra jamais apprendre. Avant de publier une analyse détaillée du ménologe de Glasgow, il faut donc attendre d'en avoir une reproduction plus lisible et même de pouvoir, à loisir, l'étudier sous toutes ses coutures, sans l'intermédiaire d'aucune image.

Il ne sera cependant pas inutile d'en faire entrevoir dès maintenant les richesses par une description sommaire et provisoire.

Voici d'abord, dans l'ordre du calendrier, la liste des saints commémorés par un ou plusieurs textes. Les inédits sont marqués d'un astérisque, tandis qu'un double astérisque signale les textes inconnus, c'est-à-dire ceux qu'on n'avait jamais rencontrés dans aucun manuscrit.

¹ Grâce à l'obligeance du directeur, M. R. Mac Kenna, que nous tenons à remercier avec lui.

² Grandement facilité par les notes de M^{me} Zizica, collaboratrice grecque de M. Richard.

³ Les leçons pour la fête de l'Épiphanie, pour sa vigile (*παραμονή*) et son lendemain (*μεθεόρτια* ou synaxe du Précurseur) se trouvaient sans doute dans un autre livre liturgique, un *πανηγυρικόν*, analogue à ceux qu'Ehrhard décrit au commencement de son tome II et notamment au *Parisinus* gr. 1179, du XI^e siècle (op. c., t. II, 1938, p. 24-27).

⁴ Le 30 est également vacant dans les ménologes de janvier qu'Ehrhard a groupés et analysés, op. c., t. I, p. 532-566.

- Le 1^{er} janvier, Basile de Césarée, 2 textes.
 Même date, Pierre d'Atroa, higoumène de Saint-Zacharie**.
 Le 2, Silvestre, pape.
 Le 3, Gordius de Césarée**.
 Le 4, Malachie, prophète.
 Le 8, Domnica, abbesse à Constantinople**.
 Le 9, Polyeucte, 2 textes (éloge par Mamas de Mélitène* et Passion).
 Le 10, Grégoire de Nysse, *BHG.* 717*.
 Le 11, Théodose le cénobiarque.
 Le 12, Tatiana, martyre romaine, *BHG.* 1699*.
 Le 13, Hermyle et Stratonicus, martyrs*.
 Le 14, les moines martyrs du Sinaï et de Raïthou, 2 textes.
 Le 15, Paul de Thèbes.
 Même date, Jean Calybite*.
 Le 16, les trijumeaux Speusippe, Élasippe et Bélaspippe (*sic*)**.
 Le 17, Antoine de Thèbes.
 Le 18, Athanase d'Alexandrie.
 Le 19, Macaire d'Égypte.
 Le 20, Euthyme de Palestine.
 Le 21, Néophyte de Nicée*.
 Même date, Maxime le confesseur.
 Le 22, Timothée l'apôtre**.
 Même date, Anastase le Perse, 4 textes (dont un éloge* et un prologue**).
 Le 23, Clément d'Ancyre, *BHG.* 352*.
 Le 24, Eusébie surnommée Xéné*.
 Le 25, Grégoire de Nazianze.
 Le 26, Xénophon, sa femme et ses deux fils*.
 Même date, Claude, Astérius, Néon et Théonilla, martyrs en Cilicie**.
 Le 27, translation de Jean Chrysostome, 5 textes (dont un **).
 Le 28, Éphrem d'Édesse.
 Le 29, translation d'Ignace d'Antioche**.
 Le 31, Cyr et Jean, martyrs alexandrins, 4 textes.

Le plus surprenant des textes nouveaux est sans doute celui qui concerne S. Pierre d'Atroa († 837). La Vie de ce moine voyageur, fondateur d'une sorte de confédération de monastères au pied de l'Olympe de Bithynie, confesseur sous les iconoclastes et grand thaumaturge, fut écrite, très peu de temps après sa mort, par son disciple Sabas. Elle a été publiée tout récemment — en dé-

cembre 1956 — par le R. P. Vitalien Laurent, A. A.¹, d'après le seul témoin connu, un autre ménologe de janvier, le Marcianus 583, également du x^e siècle². Or voici que le manuscrit de Glasgow nous apporte, non seulement un second exemplaire (assez incomplet) de cette Vie de Pierre d'Atroa, mais un exemplaire extrêmement précieux parce qu'enrichi d'un épilogue important où le biographe Sabas relate la translation des restes du saint, décrit l'affluence des pèlerins au jour de sa fête et raconte une série de miracles posthumes. Si cet appendice ajouté par l'auteur dans ce qu'on pourrait appeler la deuxième édition de son œuvre avait été découvert quelques mois plus tôt, il eût permis au P. Laurent d'étoffer un peu son chapitre sur le culte rendu à Pierre d'Atroa et d'allonger de plusieurs noms ses listes prosopographiques. Nous espérons qu'il voudra bien, dès qu'il le pourra, fournir à nos lecteurs ce complément d'information en éditant avec un commentaire approprié l'épilogue inattendu.

Le texte nouveau relatif à S. Anastase le Perse n'est pas moins intéressant. C'est un prologue au recueil de Miracles *BHG.* 90. Le recueil a été publié par Usener, mais on ne connaissait du prologue que les premiers mots, cités au concile de Nicée en 787. Le manuscrit de Glasgow nous en restitue le texte complet. Il nous fournit en outre la preuve matérielle que la collection primitive ne comprenait que dix Miracles, terminés par une doxologie. Les récits xi à xvii de l'édition de Bonn ne figurent pas dans notre ménologe.

Du nouveau martyr des Trijumeaux, nous n'avons repéré jusqu'à présent que les deux premiers feuillets ; il est donc trop tôt pour en parler. Quant à la Vie de S^{te} Domnica et aux Passions de Gordius, de Timothée, de Claude et de ses compagnons, elles appartiennent à la catégorie des abrégés. On aurait tort cependant de les dédaigner, surtout la dernière, vu qu'il n'existe plus de texte développé concernant ce groupe de martyrs ciliciens³.

Parmi les inédits dont l'existence était déjà connue par un ou plusieurs autres manuscrits, il faut relever l'éloge de S. Polyeucte

¹ *La Vie merveilleuse de saint Pierre d'Atroa* éditée, traduite et commentée par V. LAURENT (Bruxelles, 1956). Ce volume forme le n° 29 de la collection bollandienne des *Subsidia hagiographica*. Cf. *Anal. Boll.*, t. 74 (1956), p. 497.

² Cf. A. EHRHARD, dans *Byz. Zeitschrift*, t. 30 (1929-1930), p. 305-316.

³ Un fragment d'un feuillet est tout ce qui en reste dans le *Sabaiticus* 27, du xi^e siècle. Cf. EHRHARD, t. c., p. 463.

par l'évêque Mamas de Mélitène, que V. Benešević avait rencontré dans un *Sinaiticus* du ix^e siècle¹, et l'histoire de S^{te} Eusébie, dont on ne possédait qu'une copie tardive, faite en 1553².

L'antiquité du nouveau ménologe — son écriture le fait dater du x^e siècle —, ainsi que le soin apporté à sa transcription et à sa correction, confèrent à son témoignage une réelle valeur pour contrôler celui d'autres manuscrits, plus récents ou moins soignés, qui ont servi aux éditeurs de certains textes, comme, par exemple, le récit du pseudo-Nil sur la captivité de son fils Théodule et le massacre des moines du Sinai³.

On aura remarqué le nombre élevé des textes consacrés à S. Anastase le Perse (4) et à la translation de S. Jean Chrysostome (5). En réalité, l'éloge inédit du premier (*BHG.* 87) et les quatre discours de Cosmas Vestitor pour la seconde fête (27 janvier) sont des pièces étrangères et doivent provenir d'un autre manuscrit. Non seulement la calligraphie est différente, bien que contemporaine, mais la succession même des textes impose cette conclusion. L'éloge d'Anastase (22 janvier) est suivi immédiatement par les discours sur la translation de Chrysostome (27 janvier), les quatre jours intermédiaires restant exclus : ce qui n'arrive jamais dans un ménologe⁴.

Au contraire, une fois que nous avons écarté ces cinq textes adventices, il nous reste 3 documents sur Anastase, placés comme il convient entre Timothée (22 janvier) et Clément d'Ancyre (23 janvier), et un récit de la translation de Chrysostome, également mis à sa date normale entre Claude et ses compagnons (26 janvier) et S. Éphrem (28 janvier).

En l'absence de toute indication sur la provenance du manuscrit, la place importante qui y est réservée au martyr Anastase le Perse (3 documents dans le ménologe et 1 dans les pièces adventices) permettra peut-être d'orienter les recherches avec quelque chance de succès. Les sanctuaires de Saint-Anastase n'ont pas dû être bien nombreux. On n'en connaît qu'un à Constantinople⁵ ; pour la province, le relevé reste à faire.

¹ *Catalogus codicum mss. graec. S. Catharinae...*, t. I (Saint-Pétersbourg, 1911), p. 224.

² Cf. *Catal. Graec. Paris.*, p. 280.

³ *BHG.* 1301-1307.

⁴ Mais c'est un phénomène courant dans les *panegyrica*.

⁵ R. JANIN, *Les églises et les monastères de Constantinople* (Paris, 1953), p. 30-31.

Les deux derniers feuillets du *Glascuensis* contiennent une copie acéphale d'une Vie abrégée de S. Maxime le confesseur (*BHG.* 1236) qui a été publiée à Kiev, en 1917, par S. Epifanovič. Comme S. Maxime est fêté le 21 janvier, on peut se demander si ce texte a été mis là par le copiste du ménologe en guise de supplément à son recueil ou si ce n'est pas plutôt la queue d'un autre manuscrit, attachée au nôtre par le caprice du relieur. Encore un point à examiner, quand j'aurai la satisfaction de tenir en main le précieux ménologe de Glasgow, découvert par M. Richard et mis par lui à la disposition des hagiographes avec autant de promptitude que de désintéressement.

François HALKIN.

THE VISION OF ORM

Authentic examples of precocious holiness and austerity have abounded in the history of the Church from the era of the persecutions down to our own days. Readers of the *Analecta Bollandiana* will be familiar with such medieval examples as those of Christian de l'Aumône and Baldwin of Boucle¹. Less well known is the story of a boy called Orm, of North-Eastern England, who died in 1126 at the early age of fourteen, shortly after experiencing a vision of the next world. His existence and the details about his life are known only from the single surviving manuscript of the text which is printed below for the first time².

This is to be found in a well written late 12th century manuscript, now ms. Fairfax 17 of the Bodleian Library, Oxford. On the *verso* of its 85th and last folio is a colophon in an 18th century hand : *E MSS nuper Prioratus de Parco Ludae spectantibus*. This attribution to the Cistercian monastery (it was an abbey, not a priory) of Louth Park in Lincolnshire is confirmed by the fact that the ms. contains, among some well known devotional and theological treatises, a *Lamentatio G<ervasii> abbatis quam fecit paulo antequam moreretur*, followed by a contemporary Life of this same Gervase, who was first abbot of Louth Park. The last five texts in this ms. describe various visions : Orm's is the first, that of Drythelm from Bede's *Ecclesiastical History* the last ; the other three appear to be unpublished³. The ms. measures 259 mm × 165 mm : the text on Orm occupies ff. 74^v-78^r. What are now ff. 75 and 76 have been torn out and wrongly replaced before numbering : their real place is after what is now f. 77 instead of after what is now f. 74. These two leaves have been torn at the top corners, where a few letters from several lines have been lost. This accident has made it necessary to emend the text.

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. LII (1934), p. 14 *et seq.* ; t. LXX (1952), p. 194 *et seq.*

² My thanks are due to Dom Jean Leclercq for very kindly inviting me to publish this text in his place and for putting his notes at my disposal, also to Père Grosjean and Sir Edmund Craster for several most valuable suggestions.

³ For a fuller description of this ms. see *Summary, Catalogue of Western Manuscripts in the Bodleian Library*, vol. II, part II, p. 780-781.

At Durham at least two other mss. of this work existed in the later Middle Ages. One, described as *Vita Orni simplicis*, was among the works given to the Durham library by bishop Hugh du Puiset at his death in 1195. The other appears in the catalogues of 1391 and 1416 as *Vita et finis Ormae* in the same manuscript as Lives of St. Anselm and St. Hugh ¹. Bale also knew a *Vision of Orm*, owned by a John Ducket of Lynn ². None of these mss., it would seem, should be identified with ms. Fairfax 17.

The work printed below was written in 1126 or soon after by Sigar, presumably parish priest (and not a monk) of Newbald (now North Newbald) in the East Riding of Yorkshire. It was addressed by him to Symeon, the chronicler and precentor of Durham, who was then an old man and who died about 1130 ³. In the early list of Durham monks to be found in his *Historia Dunelmensis Ecclesiae* Symeon himself occurs as 38th, while an Ald—s, probably to be identified with the Aldredus by whom Sigar sent him this work, is 92nd in the same list and would have been much younger ⁴. Orm belonged to the parish of Howden, which, together with properties in the surrounding district known as Howdenshire, was a jurisdictional peculiar of Durham ⁵. This fact made it quite natural for Sigar to send his work there, even though his own parish of Newbald, several miles to the north-east, was part of the liberty of the nearby cathedral church of St. Peter of York.

Orm belonged to a fairly well-to-do family: he was acquainted with a knight's daughter, and there were several servants in his house who carried him from one room to another. His parents were English, but, like many others of his class in South Yorkshire, ⁶ his name was Scandinavian, and one not unknown in the Danelaw. A church in Stafford bears a 12th-century inscription *Orm vocatur qui me condidit* ⁷, and a third Ormm or Ormmmin was the author of a famous 12th century poem *Ormmulum*. These two persons appear to be unconnected with our Orm, who by his English and Scandinavian

¹ *Catalogi Veteres librorum ecclesiae cathedralis Dunelm.* (Surtees Society, 1838), pp. 29, 106 and 118.

² Cf. BALE, *Index Britanniae Scriptorum* (ed. POOLE and BATESON), p. 74, and *Scriptorum illustrium maioris Britanniae catalogus* (Basle, 1557-59), t. II, p. 98.

³ Cf. SYMEON OF DURHAM, *Opera* (Rolls Series), t. I, Introduction, p. xv.

⁴ SYMEON OF DURHAM, t. c., p. 4-5.

⁵ Cf. F. BARLOW, *Durham Jurisdictional Peculiars* (1950), p. 33 *et seq.*

⁶ Cf. F. M. STENTON, *Anglo-Saxon England* (1943), p. 512.

⁷ This Orm may be identical with the Orm who made a catalog to Tutbury in 1141; cf. T. S. R. BOASE, *English Art 1100-1216* (1953), p. 212.

descent and his apparent use of Norman conversational idiom, may be considered as representing all the three racial strains then to be found in North-East England.

His piety was of the simplest kind. He knew the Lord's Prayer but not the Creed, he was remarkable for his meekness, patience, temperance and generosity to the poor from tender years, and he was assiduous in his attendance at his parish church. In view of his simple attainments it seems clear that he would have been incapable of describing the vision in the form written by Sigar with its apposite Scriptural and liturgical quotations and its reminiscences of Bede's account of the vision of Drythelm¹. As in other similar accounts, much of the detail must be the work of the narrator, who also asked the visionary several questions and perhaps thereby suggested to him elements in the story which would otherwise have been unknown. All who have tried to interpret the data of visions know how difficult it is to distinguish what was seen by the visionary from what was interpolated by the narrator: the elements to be attributed to each in this case must be left to the judgment of the reader.

Another likely external influence on Orm (or Sigar) was contemporary art. The Mouth of Hell, for example, had been a favourite English theme since pre-Conquest Winchester illumination, and it continued in such influential Romanesque works as the Gloucester Psalter now at Munich². Such a theme might well have been depicted in the neighbouring churches, where paintings of St. Michael may also have suggested the unusual, if not unique, choice of this saint as a guide through the various states of the future life³.

Not the least interesting elements of the story before us are the extreme youth of the visionary, and the resemblances to and differences from the well known vision of Drythelm. Orm saw his vision at the end of November 1125, when he was only thirteen years old. A serious illness preceded it and a state of apparent death for thirteen days accompanied it. From December 13th until June 1st of the following year he lived on in great pain; and for the last 36 days of his life, according to Sigar, he ate no solid food and drank only a little water. On the day after his death, priests, monks, clerics and layfolk

¹ Cf. C. PLUMMER, *Venerabilis Baedae Opera Historica*, t. I, pp. 303-310; t. II, pp. 294-298.

² Cf. F. SAXL, *English Sculptures of the 12th century* (1954), p. 54-67.

³ Such liturgical texts as *Signifer sanctus Michael* etc. from the Offertory of the Mass for the Dead may also have been influential in this way. This text followed a well-established and ancient iconographical tradition of St. Michael weighing the souls of the dead. Cf. G. BERAN, *L'Offertorio « Domine Iesu Christe » della Messa per i Defunti*, in *Ephemerides Liturgicae*, t. L (1936), p. 140 et seq.

carefully verified the fact of his death before proceeding with the funeral. Such a concourse of people seems to indicate that news of the vision had leaked out.

Four states in the next life are described in Orm's vision instead of the usual three. He saw Heaven, Paradise, those outside the wall of Paradise, and those in Hell. Drythelm's vision was of Hell, Purgatory, Paradise and Heaven. Both described Paradise as surrounded by a wall, over which each was enabled to look in spite of its height, and both described the mouth of Hell and the lost souls tormented by devils; but the torture of alternate extremes of heat and cold, seen by Drythelm in Purgatory, formed part of Orm's Hell. He had nothing to say about Purgatory as a place of suffering, except that those monks and priests who were outside the walls of Paradise were less happy than those within.

In his first vision of Heaven, Orm saw Christ crucified, Our Lady and the Apostles, together with an unnamed suppliant woman, an old priest, and a pious virgin who had lived in Orm's neighbourhood. There is no mention of the Holy Trinity. The second and more striking vision of Heaven describes Christ and the Apostles with swords, two-thirds drawn and the rest in their scabbards. This appears to be a unique feature, but its significance is not fully explained. It should be connected with the previous vision of St. Michael holding in his hand a book written in golden letters, two thirds of the pages of which had been turned over, while a third remained. Possibly this indicated that two-thirds of the world's history was then over. After the final vision, the boy was brought back home *via* Jerusalem and Rome, also for reasons unexplained.

This would not be the place to make a detailed commentary on this interesting text or to situate it in the series of medieval visions of the next world¹: it seems sufficient to draw attention to it as representing the beliefs of the parochial clergy and the simple laity of 12th century North-East England. In an age when pious children were so often educated in the cloister it is rare to find such evidence for the *sentiment religieux* of those outside it: as such the vision of Orm has its humble place in the history of religion of the milieu of its origin.

Quarr Abbey.

Hugh FARMER, O.S.B.

¹ For these see H. L. D. WARD, *Catalogue of Romances in the British Museum*, t. II, pp. 397 *et seq.*; H. THURSTON, *Visio Monachi de Eynsham* (and references), in *Anal. Boll.*, t. XXII (1903), pp. 225 *et seq.*; Sir Edmund CRASTER, *The Miracles of St. Cuthbert at Farne*, in *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 12, note 1.

Perhaps the closest parallel is that of Alberic of Monte Cassino (M. INGUANEZ, *La Visione di Alberico*, in *Miscellanea Cassinese*, t. 11, 1932, p. 81-103). Alberic was a boy of ten years old, who was apparently dead for nine days, during which he saw a detailed vision of the next world, with St. Peter as his guide. On his way back he saw no fewer than fifty-one countries.

VITA ET VISIO ET FINIS SIMPLICIS ORM

Ex codice Bodleiano Fairfax 17, fol. 74v-78r.

1. Incipit Vita. Symeoni monacho venerabili, servo Dei, et sanctissimi presulis Cuthberti Dunelmensis ecclesie precentori (1), S<ig>arus> presbyter indignus, in Christo salutem. Domne frater, visionem adolescentis Orm, quam nuper eductus¹ de corpore vidit et, post dies XIII reductus et, sicut dicebat, ab angelo iussus, mihi soli innotuit, ut pecieratis, iam nunc per domnum Aldredum fratrem vestrum vobis transmittō, veniam postulans tarditatis, quam mihi tum artis gramatice ignorantia, tum ingenii contulit hebitudo. Et ego quidem utrum a bono vel a sinistro spiritu eiusmodi sit visio demonstrata, diu animo fluctuavi. Tandem vero, tradens hoc Spiritui veritatis, et legentium iudicio, ac vestre precipue discretioni, rem ex ordine, prout ab illo accepi, sine ulla diminucione describere curavi. Noveritis sane me puerum illum probasse frequentius, utrum in tanta rerum varietate repentina narratione, quod simplici puero facile fo<r>et, a se ipso diversus inveniretur. At ille semper uno eodemque modo tocius ordinem visionis enarrabat. De cuius vita ac moribus pauca premisimus, ut sic ad cetera veniamus.

2. Vita et visio et finis simplicis Orm. Anno igitur ab Incarnatione Domini MCXXV^o fuit quidam iuenculus in Anglia nomine Orm, annorum circiter XIII, precipue simplicitatis et humilitatis gratia peditus. Natus est autem de gente Ang<l>orum in parochia ecclesiae que est apud Hovedene¹, que iuxta flumen Dereuente sita est, ab Eboraca civitate XII ferme miliaris distans. Hic vero a cunabulis inter seculares enutritus, et usque ad finem, quantum etas illa paciebatur, religiose conversatus est; et anno etatis sue XIII^o, prima die mensis iunii, rebus excessit humanis. Qui cum esset quasi annorum VI aut VII, nullo hominum docente, sed inspirante Spiritu Sancto, Deo vivere studuit eique placere concupivit, videlicet quasi vir pro-
vectus etate et intelligentia, atque ad amorem celestis patrie per abstinentiam exarsit, ita ut sese iam ab ocioso sermone constringeret (2). Quem cum parentes eius ita studiose ieiunare conspicerent,

1. — ¹ edictus *cod.*

2. — ¹ (apud H.) H. apud *cod.*

(1) This description of Symeon as *precentor* of Durham confirms a rubric of the second half of the 12th century in the ms. of Symeon's *Historia Regum* (*Opera*, t. II, p. 3).

(2) The confusion of thought between this sentence and the next is perhaps merely apparent, if the author takes *abstinentia* to indicate both eating and speaking.

increpabant dicentes : « Cur non comedis ? » Quibus flebili voce responderebat dicens : « Nonne sacrum ieiunium est hodie ? Quid cogitis me illud frangere ? » Plerumque a sua matre ante horam canonicam panem accipiens, caute abscondebatur, donec pro Christi nomine occulte pauperibus erogaret, aut alicui preberet, simulando se aliquam partem illius comedis, cum nec modicum inde gustasset. Diebus dominicis ac festivitibus sanctorum, cum maioribus ad ecclesiam cum gaudio currebat, et quod a sacerdote precipiebatur tenaci memorie commendabat. Transactis igitur annis infancie, cepit bone indolis puer existere, et magis ac magis viam que ducit ad vitam (1) diligere, et secundum sui modulum caritative omnibus ministrare. Erat quippe mire simplicitatis et mansuetudinis ac paciencie, veridicus in verbis et amabilis cunctis, tardus ad loquendum et tardus ad iram (2). Virgo permansit corpore, fervebat mentis devocione. Simbolum non didicerat, oracionem dominicam sicut didicerat memoriter recolebat. Cum igitur hec et his similia secundum Dei legem puerulus observaret (3), circa festum sancti Michaelis tactus molestia corporali, acri cepit dolore fatigari, et per ebdomadas octo eadem molestia cum gemitu laborare non cessabat. Sed in octava ebdomada nullum omnino cibum sumpsit aut potum. Qua expleta ebdomada, quadam nocte, circa galli cantum, cunctis qui aderant visum est quod ab eo funditus vitalis spiritus recessisset atque corpus remansisset exanime. Cumque post paululum more mortuorum illud obvolvere cepissent, animadvertunt e naribus eius tenuissimum flatum eventilari² (4), et circa pectus aliquantulum vite inesse visebatur. Verum subito corpus frigidum et inflexibile et simillimum mortuo efficiebatur, facies vero illius subito velut vivi hominis apparebat, ac post paululum velut mortui pallida. Mirabantur ergo nimis qui aderant, et utrum viveret an mortuus esset ancipiti fluctuatione hesitabant. Famuli quoque domus, rustica simplicitate decepti, illum³ huc atque illuc in domo stulto labore deferebant, dicentes eum non posse mori in illo aut in illo loco, quandoque super nudam terram, quandoque super stramenta illum deponentes. Ita Dei providentia, ut credi fas est, XIII diebus ac noctibus sine motu et sensu iacuit, nunquam os aut oculos aperiens, neque cibum aut potum penitus sumens, sed semper quasi mortuus iacens. Tercia decima igitur nocte superveniente, circa mediam eiusdem noctis horam, redeunte spiritu et recalescentibus menbris reviviscens, iactabat brachia huc atque illuc, erexitque se qua vi potuit, circumspiciens et quasi de gravi sompno evigilans. Custodientes autem illum, nimio stupore perculsi, insa-

² eventilare *cod.* — ³ illuc *cod.*

(1) Cf. *Matt.* 7, 14.

(2) *Iac.* 1, 19.

(3) *Tob.* 1, 8.

(4) *Eventilare*, meaning « to set in motion » or « to fan » in post-Augustan Latin, « to pass through a sieve » or « to criticise » in St. Jerome, or « to drive away » in the Laws of Canute, seems to be always transitive, never intransitive.

num esse vel fantasmate (1) resurgentem estimabant. Ipse vero, signans se sancte crucis signaculo, innuebat illis ut ei aquam deferrent ; mutus enim erat usque mane. Et accepta aqua, lavit manus suas atque faciem, et os atque dentes de glutinoso flegmate purgabat, et sic appropians calefaciebat se ad ignem. Mane autem facto, cepit loqui his qui aderant, dicens : « Magnum frigus et sitim habeo ; facite ignem et date mihi bibere (2). » Ad quem mater : « Fili mi, iam peractis XIII diebus ac noctibus tanquam mortuum te custodivimus, et nunquam revivificaturum putabamus. Nunc autem gratias agimus Deo, qui tibi vitam tribuit. » At ille ait : « Numquam mortuus fui. » Igitur, cum hoc mirum et inauditum in auribus multorum insonuisset, universi admirati sunt, dicentes : « Quis unquam vidit ⁴ talia (3) ? » Ille vero rem quam in visione viderat studiose his qui aderant celabat, sicut ei iussum fuerat. His diebus contigit me pro aliquo negotio illis in partibus advenisse, qui cum talia de predicto puero audissem, accessi ad eum et diligenter ab eo inquirere cepi quid in visione vidisset, vel a quo vel quali ordine ductus aut reductus fuisset. At ille, propter inbecillitatem corporis vix aliquid loqui prevalens, tamen, me interrogante, quantulo nisu valuit, secreto narravit ab archangelo Mich<a>ele se ductum fuisse, his verbis.

3. Hic narrat que viderat. Quando, inquit, posuerunt me in atrium domus et putabant me mori, <ec>ce quidam vir venerabilis astitit mihi, fulgido preclarus habitu <et> pulcherrimo vultu splendidus, hylaris quoque multum et gaudens aspec<tu>, quem intueri multum delectabar. Capilli eius candidi erant sicut nix (4), rubicund<o> vestimento erat indutus, sub quo aliud habebat nive candidius indumentum. Librum apertum aureis litteris scriptum in manibus tenebat, cuius due partes ad sinistram erant verse, pars tertia adhuc revolvenda erat. Et cum aspicerem ad illum, vocavit me nomine meo (5) dicens : « Dormisne, Orm ? » Et respondi : « Dormivi usque nunc. » Et ille : « Surge, inquit, et sequere me (6). » Et surrexi et abii cum eo. Et cum iter faceremus, interrogavi eum quis esset. Qui dixit : « Ego sum Michael archangelus. » Et repente super sydera perduxit me, et cum elevarer in nimiam celi altitudinem, ecce solem et lunam et stellas a longe positas subtus me vidi, que illinc multo maiores mihi videbantur quam hominibus apparent.

⁴ videt *cod.*

(1) Presumably Orm's movements were irregular or violent enough to suggest madness, or else the onlookers considered him to have died and to be beginning a new existence as a ghost.

(2) This sentence may well be a transliteration of one in Anglo-Norman ; see also below *gaudium magnum fecit Dominus*, again an unusual idiom in Latin.

(3) Cf. *Is.* 66, 8.

(4) Cf. *Apoc.* 1, 14 ; *Marc.* 9, 2.

(5) Cf. Introit *De ventre* (St. John Baptist), glossing *Is.* 49, 1.

(6) Cf. *Act.* 12, 7-8.

Venimus itaque ad portas celi, que lapidibus et gemmis preciosis undique choruscare et auro mundissimo fulgere videbantur. Et o quam felix et vere beatus est qui eas semper aspicere poterit, quia quam delectabiles sint ad videndum enarrari non potest! Introduxit ergo me archangelus Michael inter portas celi, et ecce splendor nimius eterne glorie implens et illuminans milia milium angelorum qui assistunt ante Deum (1), laudantes eum in secula seculorum. Et steti cum ductore meo ante Iesum Filium Dei, et vidi Christum Dominum in cruce positum. Manus et pedes eius in loco clavorum erant sanguinolenti, sed plagam lateris eius non vidi. Crux erat preclarissima, in qua positus esse videbatur. Et vidi sanctam Mariam matrem Domini stantem a dextris Dei (2), crucem auream in manu tenentem. Similiter et omnes xii apostolos vidi, cruces aureas tenentes in manibus suis. Et bene cognovi Iesum Christum et sanctam Mariam et omnes xii apostolos. Et ecce quedam mulier venit ante Dominum nudata, lacrimans et gemens, flexis genibus et expansis manibus orabat ad Dominum (3). Et Dominus ait: « Mundus multum est confusus; si unus inclinet ad me, alius non vult. » Et cum hoc dixisset, ecce tres angeli introduxerunt in celum quendam venerabilem virum, veste alba sacerdotali indutum, de cuius <a> dventu gaudium magnum fecit Dominus cum omnibus angelis et sanctis. Et ibi vidi filiam cuius<d>am militis nomine Stephani (4), candidis vestibus indutam. Hec cum adhuc in car<ne> fragili viveret, Deum valde diligebat, ita ut et in virginitate perseverare et sa<cr>o velamine indui vellet. Quam cum pater et mater cuidam viro despon<s>are voluissent, et eis resistere non auderet, continuis precibus a Domino impetravit ut immaculata migraret e corpore. Sicque peracta confessione et percepta eucharistia, animam suam celesti sponso reddidit. Pro cuius anima multas pater elemosinas in eius aniversario per annos singulos adhuc facere consueverat.

4. **Hic eunt ad infernum.** Post hec predictus angelus ductor meus, librum quem¹ habuerat involutum ibidem relinquens, descendit de celo et duxit me in oblico subtus mundum, ad vallem profundissimam ac tenebrosissimam, plenam fetenti fumo et caligine, in qua puteus inesse videbatur inenarrabilis profunditatis, absorbens iugiter et emittens flammam ignivomam. Omnis regio in circuitu putei valde erat horrida, et repleta fumo densissimo et fetore intollerabili ac caligine tenebrarum, que exeunt de puteo baratri. Unus vero ex satellitibus Sathane nigrior fuligine stabat super oram putei, ardens

4. — ¹ quam *cod.*

(1) Cf. *Dan.* 7, 11.

(2) Cf. *Act.* 7, 55.

(3) Cf. Antiphon *Stans beata Agnes* (II Vesp. ad *Magnificat*).

(4) Perhaps Stephen, count of Aumale, lord of the fee of Holderness, who died c. 1127; or else Stephen of Richmond.

et fetens (1), visu terribilis et horrendus aspectu², ex cuius ore et naribus et auribus et oculis flammantes scintille exhibant. Qui cum mihi nocere voluisset, non potuit propter angelum ductorem meum. Tunc vidi turbam malignorum spirituum, deducentem ad infernum quendam ligatum chatenis igneis, quem proiecerunt in puteum fetentem, de cuius interitu infernus exultans ululabat, eructans flammam pertingentem usque ad celum. Et iussus sum ab angelo infernalium tormenta diligenter intueri. Et vidi animas innumerabiles in inferno ardentes, et pro intollerabili cruciatu gehenne vociferantes et dicentes: « Ve, ve nobis quod create, ve, ve quod unquam nate fuimus! » Et vidi demones, et vermes immortales (2), et dracones innumerabiles volitantes in flammis visu horribiles, qui omnes cruciabantur eodem supplicio quo anime perditorum cruciabantur, sed tamen animabus miserorum domina<ba>ntur. Unum vero inter alios vidi truculentiorum malignum spiritum, qui ferro [s]tridente torquebat animas dampnatorum. Vidi etiam flumen magnum glacie (3) iuxta ignem, quod est intollerabile frigus, in quo anime miserorum, vicissim ab igne salientes ac discurrendo cadentes retrorsum, summersse³ sunt et iterum citissime in ignem res<iliebant>. Et quando erant in igne tunc plorabant, et quando in glaciali flum<ine> tunc> stridebant dentibus (4). Ve illi in sempiternum qui tali plectitur supplicio (5)! V<e, in>quam, ei qui illuc veniet! Melius ei esset quod natus non fuisset (6). Os inferni ro<tun>dum est quasi puteus. Nunquam vero clausum est, sed semper hians quasi os deg<lu>ciens predam. Et vidi contra aquilonem ignem magnum et latum multo spaci<o> ab inferno distantem, et iuxta ignem ca<m>-pum magnum glaciale, in quibus, ut mihi videbatur, anime discurrentes huc atque illuc, aliquando in igne, aliquando in campo glaciali cruciabantur.

5. **Hic ad paradisum.** Post hec ductor meus edux<it> me de lacu miserie et a regione umbre mortis (7), ab aquilone semper ascendendo ad meridianam plagam solis (8), hoc est a nocte per-

² aspectus *cod.* — ³ summersi *cod.*

(1) The epithets apparently qualify the devil; but probably we should read *ardentis et fetentis*, qualifying the pit; cf. *in puteum fetentem*, in the next sentence.

(2) Cf. *Marc.* 9, 43-47.

(3) The form *glacia*, not the classical *glacies*, found in late Latin and used by Andreas Bergomas in *Historia de Gestis Longobardorum*, gave birth to similar Romance words; cf. *Thesaurus Linguae Latinae* and MEYER-LÜBKE, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, i.v. *glacies*. Possibly, however, the original reading was *glaciale*; compare, in the next sentence, *in glaciali flumine*.

(4) Cf. *Matt.* 8, 12.

(5) This passage may well have been in the mind of the author of the *Miracles of St. Cuthbert at Farne*, edited by Sir Edmund CRASTER (*Anal. Boll.*, t. LXX, 1952, p. 12).

(6) Cf. *Matt.* 26, 24.

(7) Cf. *Ps.* 39, 3, and 106, 14; also *Is.* 9, 2.

(8) Cf. *Ezech.* 47, 19.

petua ad diem sempiternum. Venimus ergo ad paradisum, qui circumdatus erat quasi muro marmoreo sereno ¹. Et stetimus in sublime iuxta murum, et iussus sum ab angelo introspicere, et vidi ibi *iii* magnas turmas sanctorum, non multo spacio distantes ab invicem, quas dinumerare nemo poterat, ex omni gente que sub celo est (1). Una turba erat sanctorum puerorum, quorum non est numerus, ambulantium et cantantium Deo (2) laudes per delectabilem et viridem et floridam viam. Altera turba erat virorum religiosorum et sanctorum monachorum. Tercia turba erat sanctorum episco<po>rum, sacerdotum ac diversorum ordinum, et cum eis turba virorum ac mulierum innumerabilium. Omnes glorificabant Dominum et cantabant canticum leticie, et dulcem melodiam resonabant ad invicem. Et omnes vestiti erant vestimentis albis (3) ac diversi[s]coloribus. Omnes leti et ornati erant, sed non equaliter, et alius sic, alius autem sic (4). Et extra murum erant quidam monachi et nonnulli presbyteri, non tam bene ornati, neque sic leti sicut et illi qui intra murum fuerunt.

6. Iterum in celum. Deinde angelus introduxit me iterum in celum ante Dominum. Et tunc vidi Dominum sedentem super solum excelsum (5) et in circuitu throni multitudines angelorum, stantes et laudantes Deum (6), et inestimabili claritate fulgentes. Et bene recognovi Dominum et sanctam Mariam et omnes *xii* apostolos. Sancta Maria ad dexteram Dei sedebat, et *xii* apostoli sedebant super thronos *xii* (7) et loquebantur ad invicem, sed verba eorum intelligere non potui. Ipsum autem <Dominum vi>di habere gladium magnum choruschantem sicut fulgur (8), a quo gladio ego <ter>rore perterritus eram. G<l>adius ipse ex utraque parte erat acutus (9), et, ut mihi videbatur, <due pa>rtes eius extracte erant, tertia pars adhuc in vagina erat. Similiter et omnes <xii> apostoli habebant gladios, eodem modo extractos. Sancta Maria gladium non habebat, <sed Domini>m suppliciter pro omni populo exorabat. Hec et alia multa vidi, que nulli homi<num> mihi revelare licet. Tunc ait mihi angelus : « Eamus ad domum tuam. » Cui respondi : « Domine, dimitte me semper hic esse. » At ille : « Non, inquit, hic modo potes esse. » Et in momento, in ictu oculi (10) dilapsi sumus e celo ad Ierusalem. Deinde redeuntes Angliam, monstrante angelo, Romam vidi. Malignos spiritus multos in hoc mundo vidi, bonorum vero spirituum paucos. Cumque venissemus domum, dixit mihi angelus : « Dic Sigaro presbytero de Neuboldę que vidisti, atque

5. — ¹ originally aere. sereno ?

(1) Cf. *Apoc.* 7, 9.

(2) Cf. *Dan.* 3, 24, and Antiphon *Facta est* (Lauds of Christmas).

(3) Cf. *Apoc.* 4, 4.

(4) *I Cor.* 7, 7.

(5) *Is.* 6, 1.

(6) Cf. *Apoc.* 7, 9-11.

(7) Cf. *Luc.* 22, 30.

(8) Cf. *Apoc.* 1, 16.

(9) Cf. *Apoc.*, *ibid.*

(10) *I Cor.* 15, 52.

Creatori tuo esto obediens. Declina a malo et fac bonum (1), et cum rediero, in pace te reducam. » Et cum hoc dixisset, statim revixi.

7. Dum hec omnia mihi retulisset, interrogavi eum si sciret corpus suum hic fuisse, dum in visione duceretur. Qui respondit : « Totum me, inquit, ductum esse putabam, et una hora non mihi videbar in visione fuisse. » Item interrogavi eum si vidisset monachos aut presbyteros mundanos in celo vel inferno. At ille : « Prohibitum est, inquit, mihi, ne de hoc aliquid tibi dicam. » Item quesivi ab eo utrum vidisset Heliam et Enoch, et dixit : « Non. » Iterum dixi : « Audisti aliquid de Antichristo ? » Qui ait : « Adhuc bonum spacium est usque ad adventum eius. »

8. Igitur post visionem quam viderat, a xvii kalendas ianuarii usque ad kalendas iunii vixit, tantis doloribus et debilitate corporis pressus, ut loqui vix posset. Nunquam in aliquam partem caput levare vel per se sustinere poterat. Bases eius et plante (2), a suis compagibus dissolute, incessum negabant. Die ac nocte pre nimio dolore cordis assidue voces grandes edidit. Et nisi sepius ammonitus fuisset, nunquam cibum gustare vellet. Appropinquante autem termino vite sue, post peractam confessionem, accepit corpus Domini cum fiducia, et statim obmutuit. Ita xxxvi diebus sine cibo et sine loquela permanens, et parvo aque gustu bis in die contentus, demum xxxvi die circa noctem migravit a seculo. Altera autem die post obitum eius, visum est nobis omnibus, id est presbyteris, monachis, clericis, laicis, denudare eum, ut videremus si omnino vitalis spiritus ab eo recessisset, ne forte iterum raptus esset et per errorem vivus sepeliretur. Vidimus ergo carnem penitus consumptam, pellem tantummodo cum ossibus relictam. Sepultus est itaque in cimiterio ecclesie prefate Sancti Petri (3), iuxta tumulum virginis cuius animam vidit in celo.

(1) *Ps.* 36, 27.

(2) *Cf. Act.* 3, 7.

(3) The collegiate church of Howden was dedicated to St. Peter and St. Paul.

LES ORIGINES

DU « BARLAAM ET JOASAPH » GREC

A propos de la thèse nouvelle de M. Nucubidze ¹.

Si l'ἱστορία ψυχωφελής de Barlaam et Joasaph BHG. 224 n'a plus les lecteurs que devraient lui mériter ses qualités littéraires exceptionnelles, la question de l'identité de son auteur reste plus que jamais inscrite à l'ordre du jour. Nous n'en voulons d'autre preuve que les deux récents essais de solution qui se sont succédé en moins de quatre ans. Ils sont issus, semble-t-il, moins de la découverte d'éléments vraiment neufs et décisifs en la matière que d'une certaine insatisfaction laissée par les tentatives d'explication antérieures. Or, à tout prendre, il faut avouer qu'eux-mêmes se montrent encore plus déficients, plus partiels sinon plus partiiaux ; si bien que les systèmes qu'ils ont prétendu tuer ou dépasser ont chance de sortir renforcés de l'épreuve, sans toutefois y gagner ce caractère d'évidence aveuglante qui leur fera sans doute défaut longtemps encore.

Nous n'avons pas à revenir *ex professo* sur le premier de ces essais, de la plume du professeur Dölger ², et ce qui en a été dit ici même ³. La thèse de l'éminent byzantiniste, revendiquant pour

¹ Šalva I. NUCUBIDZE (prononcer Noutsoubidzé), *K proišoždeniju grečeskogo romana « Varlaam i Joasaf »* (Sch. NUZUBIDZE, *Zur Entstehung des griechischen Romans « Barlaam und Joasaph »*), viii-247 pp. Édition de l'Académie des sciences de la République S. S. géorgienne, Tiflis, 1956.

² F. DÖLGER, *Der griechische Barlaam-Roman ein Werk des H. Johannes von Damaskos*. Ettal, 1953 (= *Studia patristica et byzantina*, 1).

³ Compte rendu détaillé de F. HALKIN dans *Anal. Boll.*, t. 71 (1953), p. 475-480. Voir également les très bons articles de D. M. LANG, *St. Euthymius the Georgian and the Barlaam and Ioasaph Romance*, dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, t. 17 (1955), p. 306-325, et de M. TARCHNIŠVILI, *Die Anfänge der schriftstellerischen Tätigkeit des hl. Euthymius und der Aufstand von Bardas Skleros*, dans *Oriens Christianus*, t. 38 (1954), p. 113-124.

S. Jean Damascène († 749? ¹) la paternité du roman grec de *Barlaam et Joasaph*, n'était évidemment pas neuve ; mais elle est loin d'être aussi ancienne qu'il eût été souhaitable pour les besoins de la cause et que s'est efforcé de la faire paraître son dernier protagoniste en date, agençant des données dont plusieurs resteront acquises à la science, par-delà l'utilisation qui en était faite.

La théorie que met en avant M. Nucubidze, dans le second essai, est à beaucoup d'égards plus surprenante. On perçoit d'ailleurs chez ce savant géorgien un double désir, contradictoire : d'en souligner l'aspect révolutionnaire et, en même temps, d'en montrer les amorces chez des représentants de la « science occidentale » qui n'ont à ses yeux que le tort de s'être arrêtés à mi-chemin.

Avant d'exposer les traits saillants de cette théorie, il sera utile, croyons-nous, de rappeler ce qui nous paraît essentiel dans la question de l'auteur du *Barlaam* grec ².

Deux propositions l'exprimeront, qui seront ensuite quelque peu détaillées. Elles sont à prendre corrélativement. 1^o Avant le XI^e siècle ³, on cherche en vain une trace, soit directe, soit indirecte, d'un *Barlaam* grec. 2^o A partir de cette date on voit simultanément surgir, d'un côté les premiers témoins du texte grec *BHG.* 224, de l'autre une série d'attestations faisant de S. Euthyme, fondateur de la laure des Ibères sur l'Athos († 13 mai 1028), le traducteur à qui l'on doit le passage en grec du *Barlaam* géorgien.

Reprenons ces propositions.

1^o. L'absence du *Barlaam* grec se fait remarquer dans trois

¹ La date du 4 décembre 749, assignée par le P. Vailhé à la mort du Damascène, a été remise en question, on le sait, à la suite d'un article de R. P. Blake (*Anal. Boll.*, t. 68, 1950, p. 27-43), dont les conclusions sont appuyées par M. G. Garitte dans une étude sur Étienne le Sabaïte ; cf. *Anal. Boll.*, t. 74 (1956), p. 506-508.

² On trouvera une vue plus complète de l'historique et de la bibliographie de la question dans P. PEETERS, *La première traduction latine de « Barlaam et Joasaph » et son original grec* (*Anal. Boll.*, t. 49, 1931, p. 276-312 ; cf. *Propylaëum ad Acta Sanctorum Decembris*, 1940, p. 551), et dans DÖLGER, op. c.

³ Ici comme dans la suite, il faut entendre cette date limite du « XI^e siècle » dans un sens approximatif, comme l'époque vers laquelle Euthyme l'Ibère a pu appliquer ses dons de traducteur à mettre en grec un *Barlaam* géorgien. Dans son article cité ci-dessus, M. Tarchnišvili estime qu'on peut faire remonter aux environs de 975 l'activité littéraire d'Euthyme, lequel aurait eu alors une vingtaine d'années. Notre expression, le « XI^e siècle », comprendrait donc au besoin dans sa marge la fin du siècle précédent.

domaines : il n'existe avant le ^x^e siècle a) ni texte *BHG.* 224 dans les manuscrits ; b) ni mention des noms de Barlaam et de Joasaph dans les synaxaires ; c) ni citation, réminiscence, allusion, bref emprunt quelconque au *Barlaam* dans d'autres œuvres certainement antérieures à cette date. L'énumération ci-dessus suit l'ordre de signification croissante que prend une pareille absence dans les trois domaines envisagés.

c. Ainsi nous paraît le plus révélatrice la totale carence d'échos et de résonances, qu'un écrit comme l'*ἱστορία ψυχωφελῆς* n'aurait pas manqué de propager autour de lui s'il avait surgi plus tôt. On ne prétendra pas cela de n'importe quelle production littéraire. Mais on peut et on doit le dire d'un récit tel que le roman grec de *Barlaam* ; les apologues notamment qui s'y trouvent sertis forment autant de petits chefs-d'œuvre d'une telle délicatesse, fraîcheur et profondeur, seraient au demeurant si faciles à détacher de leur contexte que, plutôt que de croire qu'on a résisté pendant des siècles à la tentation de les alléguer ou de s'en inspirer, nous sommes fondés à croire que cette tentation n'a pas existé. L'argument ne serait que plus éloquent s'il se faisait que le récit en question pût s'auréoler de la gloire attachée aux œuvres d'un S. Jean Damascène.

b. Le silence des synaxaires est devenu plus appréciable depuis qu'un bon connaisseur de leur histoire a fait ressortir qu'« ils remontent en bloc au ^x^e siècle », que « le fonds primitif du recueil se retrouve substantiellement inchangé dans toutes les copies », les additions postérieures de saints récents ou récemment venus à la surface constituant des exceptions rarissimes, et que, par conséquent, « le P. Peeters avait raison de penser que l'absence des SS. Barlaam et Joasaph dans tous les synaxaires anciens est incomparablement plus étrange et plus étonnante si leur histoire a été répandue en grec dès le ^{viii}^e siècle ¹ que si elle a été lancée deux cent cinquante ou trois cents ans plus tard, puisque c'est précisément entre ces deux dates qu'a été composé le synaxaire de l'Église byzantine² ».

a. Quant au silence des manuscrits, il importe de le bien comprendre. On sait de reste qu'il peut s'écouler des ans et des siècles entre la naissance d'une œuvre et son apparition, perceptible à

¹ Ce qu'implique la thèse de M. Dölger. Pour Zotenberg, il faudrait dire : dès le ^{vii}^e siècle.

² F. HALKIN, dans *Anal. Boll.*, 1953, p. 476.

nos yeux, dans un manuscrit qui nous l'a transmise ; une élémentaire prudence commande de ne pas faire coïncider sans plus ces deux moments. Mais ici l'argument tire sa force du contraste éclatant entre une disette totale et une brusque abondance dont s'explique mal la succession, si l'on n'admet que dans l'intervalle une production nouvelle a vu le jour. Le P. Peeters soulignait de la sorte ce « phénomène singulier » : « A partir du ^x^e siècle, les manuscrits grecs de l'*Histoire édifiante* se multiplient. Les traductions, latines et autres, commencent d'apparaître. Sur ces versions, des paraphrases et des imitations foisonnent par enchantement. Mais avant le ^x^e siècle, c'est le néant absolu ¹. L'énigmatique roman s'est mis à pulluler tout d'un coup, comme certains arbustes se couvrent de fleurs en une nuit de printemps ². »

20. Passons maintenant aux témoignages qui, environ le temps où le texte grec du *Barlaam* se montre dans les manuscrits, sont unanimes à reporter sur S. Euthyme le mérite de l'avoir tiré du géorgien. Ces témoignages sont au nombre de trois principaux, un géorgien, un latin et un grec.

1. Le premier provient de S. Georges l'hagiorite, propre successeur des SS. Jean et Euthyme à la tête de la laure d'Iviron, et leur biographe. Sa Vie des deux fondateurs, le père et le fils, a été datée des débuts de son higouménat, vers 1045 ³. L'hommage qu'il y rend à l'infatigable activité d'Euthyme en tant que traducteur brille par deux qualités. Tout d'abord, la distinction est soigneusement, expressément, marquée entre ce qui est traduction du géor-

¹ Le professeur Dölger, op. c., p. 30-31, escomptait beaucoup de quatre manuscrits qu'il croyait pouvoir dater du ^x^e siècle : « Wir haben bereits gesehen, dass die 4 ältesten Hss des Barlaam, die an ganz verschiedenen Orten aufbewahrt sind und kaum sämtlich auf dem Athos entstanden sein können, nämlich der Athen. 330, der Athous Laurae 334, der Laur. Conv. soppr. 115 und der Sinait. 524 [Gardth.], dem 10. Jh. zugeschrieben werden. Wenn mit Recht, so ist die These von Peeters schon aus chronologischen Gründen kaum haltbar. » Si même une telle datation était prouvée, et il s'en faut qu'elle le soit (voir F. HALKIN, t. c., p. 479, et D. M. LANG, t. c., p. 318-319), elle n'aurait pas la portée que lui prête M. Dölger : voir ci-dessus, p. 84, note 3.

² *Anal. Boll.*, t. c., p. 293.

³ P. PEETERS, dans *Histoires monastiques géorgiennes* (= *Anal. Boll.*, t. 36-37, 1917-1919, paru en 1922), p. 11-12. La traduction latine par le même, p. 13-68, sera ci-dessous citée. Vie de S. Georges l'hagiorite († 29 juin 1065), *ibid.*, p. 74-159.

gien en grec, et ce qui est traduction du grec en géorgien¹. Ensuite, pour établir la liste de ces traductions, l'auteur prétend avoir consulté les colophons de ces textes dans les manuscrits², et on peut vérifier le bien-fondé de cette affirmation³.

Voici maintenant le passage qui nous intéresse :

(Euthymius) ad ornamentum gentis nostrae editus sanctorum apostolorum instar linguam terramque Hiberorum illuminavit. Nam sicut testantur syngraphae quas in libris a se translatis inseruit, (vir) ille venerabilis ingenti suo labore ad ecclesiae nostrae illustrationem et ornamentum universas disciplinas edoctus est : cuius operosam industriam concelebrant et peregrini et propinqui. Atque translatorum ab eo librorum suavitas, quasi aureae fistulae vox canora, in universa terra personat, non Hiberiae modo sed etiam Graeciae : quippe qui Balahvarum, Abucuram⁴, nonnullosque alios libros ex hiberico sermone in graecum converterit⁵.

Témoignage formel, qui prend tout son éclat lorsqu'on se reporte aux circonstances concrètes de temps et de lieu dans lesquelles il fut proféré, en parfaite connaissance de cause : « De bonne foi, comment admettre que (Georges) aurait avancé par écrit, fût-ce en géorgien, cette affirmation précise, si les parchemins grecs, sur lesquels il en savait plus long que beaucoup d'Hellènes, contenaient la preuve matérielle que l'*Histoire édifiante* existait avant S. Euthyme ? A défaut de la probité, le bon sens l'aurait préservé

¹ Ces deux aspects du mérite d'Euthyme sont traités dans deux sections nettement séparées, dont la première s'achève avec une espèce d'avant-propos : *Sed quae superius praemittenda existimavi hactenus praefatus sum* (t. c., p. 15), tandis que la seconde est incorporée à la Vie (p. 33-36).

² Voir la seconde phrase du passage latin qui suit.

³ Édifiante est notamment la correspondance entre la liste des ouvrages traduits du grec en géorgien, selon la Vie d'Euthyme par Georges, p. 34-35, et celle qu'atteste le mémorial de Jean, père d'Euthyme, ajouté par exemple à la traduction euthymienne du commentaire de S. Jean Chrysostome sur l'évangile de Matthieu, dans le manuscrit géorgien n° 30 d'Ivion ; cf. R. P. BLAKE, *Catalogue des manuscrits géorgiens de la bibliothèque de la laure d'Ivion au Mont Athos*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. 28 (1931-1932), p. 339-344. Georges l'hagiorite a puisé ses informations à la meilleure source qui soit ; mettre en doute sa parole équivaldrait en l'occurrence à soupçonner l'honnêteté de Jean ou celle d'Euthyme. Il faudrait avoir pour le faire de meilleures raisons que celles qu'on allègue d'ordinaire.

⁴ Voir ci-dessous, p. 88.

⁵ T. c., p. 15.

de cette étourderie. Georges savait que, par-dessus les murs de son couvent et probablement aussi de l'intérieur, ses adversaires grecs l'épiaient¹. »

Nous serions tenus de prendre au sérieux ce témoignage², même si nous ne connaissions pas de *Barlaam* géorgien ou *Balahvar*, comme il se fait que nous ne connaissions pas d'*Abucura* géorgien proprement dit. Mais le *Balahvar* existe. Nous en possédions déjà une version, intitulée *Sibrdzne Balahvarisi* ou *Sagesse de Balahvar*, dûment éditée, traduite et commentée³, dont la teneur suffisait à prouver que Georges l'hagiorite n'avait pas parlé en l'air. Et tout fait espérer que bientôt sera éditée, traduite et commentée une autre version, plus longue, du *Balahvar*, qui contribuera à éclaircir notablement les origines du *Barlaam* grec⁴.

2. Quelques années à peine séparent le témoignage rendu par Georges l'hagiorite, sur l'Athos, et sa confirmation par un auteur latin, responsable de la première traduction en cette langue qui ait été faite du texte grec BHG. 224⁵. Ce personnage, qui nous dit son âge⁶ et nous dissimule son nom, écrit à Constantinople, en 1048, dans des circonstances sur lesquelles son style laisse planer quelque mystère⁷. Il parle de lui-même à deux reprises : d'abord

¹ P. PEETERS, dans *Anal. Boll.*, t. c., p. 310.

² On ne peut d'ailleurs le dire isolé dans la littérature géorgienne. En effet, un des exemplaires connus de ce mémorial de S. Jean l'hagiorite dont nous avons parlé, p. 87, note 3, un manuscrit de Gelat'i, daté de 1047, attribue à Euthyme, parmi d'autres traductions du grec en géorgien, celle du *Balahvar*. Cette interpolation d'un copiste, erreur flagrante en elle-même, n'en est pas moins révélatrice à notre point de vue ; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 286.

³ Bibliographie dans M. TARCHNIŠVILI, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* (= *Studi e Testi* 185), 1955, p. 194, note 2.

⁴ Voir ci-dessous, p. 96-97, et déjà R. P. BLAKE, *Catalogue des manuscrits géorgiens de la bibliothèque patriarcale grecque à Jérusalem*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. 25 (1925-1926), p. 143, ainsi que P. PEETERS, *Anal. Boll.*, t. c., p. 301.

⁵ L'utilisation du témoignage du traducteur latin constitue l'apport propre et considérable du P. Peeters dans la question des origines du *Barlaam* grec. Avant lui, on n'avait fait état que des témoignages géorgien (voir ci-dessus) et grec (ci-dessous). Le P. Peeters commence par se référer au compte rendu d'un de ses confrères, le P. de Gaiffier, qui, un an plus tôt, attirait l'attention sur cette traduction latine, *Anal. Boll.*, t. 48 (1930), p. 428.

⁶ Voir le second passage latin qui sera cité, p. 89.

⁷ Une étude ultérieure sur son œuvre, conservée dans le manuscrit VIII B 10, de la Bibliothèque nationale de Naples, fol. 416v-502v, nous permettra peut-être de le dissiper en partie. Nous remercions les autorités de la dite Biblio-

dans le prologue de sa traduction ; puis, un peu avant la fin, au moment d'en venir au transfert des corps des SS. Barlaam et Joasaph — ce dernier devenu, sous sa plume, Josaphat.

Voici la première partie du prologue ¹.

Cum in undosis menibus domine civitatum in sexto anno sanctissimi et triumphatoris domni Constantini Monomachi augusti augustalibus irretiter curis et assidua coniecture intentio militantis propositum deduceret per libros eolicos neque sineret (fol. 417) multa cogitantem ut, sedatis nebulis cogitationum, ad precipuam nature partem accederem, ac more apum ex diversis Achivorum floribus aliquid memoria dignum reponerem, quoniam urgebar assiduis meditationibus sequestrationis longinque a patriis locis, cogitando presentia et timendo futura ; quam ob rem, cum in talibus incitamentis sollicitudinum ventilaretur animus in diversa, optulit mihi quidam libellum nomine Leo, omni cum prece postulans quatenus, Dei pro voto et sancti Barlae memoria, de eolico textu ad latinitatis usum plano transferrem eloquio, intemptatum et inusitatum opus ab antiquis et usque ad me oblivioni per omnia funditus traditum. Tandem itaque labor et fraterna caritas incitavit ut quod inertia literarum renuebat actitare devotio actionis aggredi urgeret opus. Et fretus precibus fratrum <me> accinxi verbum ex verbo ac sensum ex sensu antiquorum more transferre, et in oportunis locis coequare sermonem aut ex parte transmutare aggressus sum, ut diligentibus assidua sit legendi dilectio et detrahentibus perpetua oris oppilatio.

Le second passage personnel ² nous apprend que

Hunc autem libellum ex indico sermone in argolico transtulit primum quidam Eufimius monachus, abasgo genere, stilo ³ ; quem secutus quidam in anno millesimo quadragesimo octavo ab incarnatione Domini nostri Iesu Christi, et sanctissimi imperatoris nostri Constantini Monomachi sexto anno, indictione quinta decima, et translatoris etate sexagesimo et incolatus sui tricesimo primo ; qui

thèque de la faveur qu'elles nous ont faite de mettre à notre disposition un microfilm de ce précieux codex du XIV^e siècle. Nos transcriptions s'y appuient.

¹ Fol. 416^v-417.

² Fol. 501^{r-v}. Dans son article de 1931, le P. Peeters n'a pas connu ce passage, qu'a le premier signalé le professeur Robert Lee Wolff, *Barlaam and Ioasaph*, dans *The Harvard Theological Review*, t. 32 (1939), p. 137.

³ R. L. Wolff traduisait ceci par « from the language of the abasgian race », t. c., p. 137. M. Nucubidze aura beau plus tard voler au secours de cette traduction (op. c., p. 78-80 ; cf. p. 216), M. Dölger a eu raison de s'élever contre elle, op. c., p. 22, en note. Cependant M. Lang a montré que ni cette erreur de Wolff ni l'*ex indico sermone* qu'elle escamotait, mal d'ailleurs, ne changent quoi que ce soit à la question, t. c., p. 310.

per instigationem (fol. 501^v) cuiusdam nobilis viri Leonis, filii Iohannis, et amore Dei et sanctorum horum, simili conatu agressus compendioso sermone ex argolico stilo ad latinitalis leporem studiosius transtulit et ubi expedit immutavit atque adiecit more nostrorum. Quam ob rem lectores et inspectores ammoneo ut pro nobis ad Deum veniam delictorum postuletis dicentes verum : « Crimina qui miseris laxas te cuncta precamur, parcere misellis cuncta piacula, Deus. » Et ne a laceratoribus bonitatis infamemur, ideo opere pretium duxi ut et translationem reliquiarum sanctorum istorum translationi nostre prosico combinarem sermone, ut liquidius omnes agnoscant qualiter omnipotens Deus suos de una ad aliam corruscando miraculis atque signis transmutando glorificat, ut adimpleatur quod scriptum est : « Si habueritis fidem ut granum sinapis, dicatis monti huic : Transfer te, et transferetur », et alibi : « Signa que ego facio et vos facietis et maiora eorum facietis », sicut in translatione reliquiarum istorum subsequens sermo narrationis nostre liquidius omnibus gestum fuisse declarabit.

Quel que soit le *nobilis vir nomine Leo* qui, à vingt ans de la mort de S. Euthyme, confie au traducteur anonyme le *libellus* grec du *Barlaam* avec mission de le mettre en latin, il fait peu de doute que cet homme a des accointances avec la laure d'Iviron¹ et que c'est de sa bouche que l'on tient les détails relatifs au rôle joué par Euthyme, *monachus abasgo genere*; tout au plus pourrait-on se demander à qui imputer la leçon *ex in d i c o sermone*, quelque peu excusable dans le contexte d'une histoire indienne², mais insoutenable.

De cette façon-là, déjà, notre anonyme avait donc le droit d'estimer couverts par une autorité suffisante les propos qu'il rapporte. Toutefois, ce n'était pas uniquement par voie orale que lui venaient ses renseignements. Dès le seuil du *libellus* grec qu'il tenait entre les mains, le lemme lui déclarait la même chose, dans sa seconde partie; et c'est ainsi que nous sommes amenés au troisième témoignage, annoncé ci-dessus après les témoignages géorgien et latin, mais en réalité leur aîné.

3. Ce lemme grec, le voici tel qu'on le lit dans un manuscrit du XI^e siècle, le codex Venetus Marc. VII 26³: *Ἰστο-*

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 279-288.

² Cf. LANG, t. c., p. 310.

³ Autrefois Nanianus 137. « Il paraît bien avoir été écrit avant le milieu du XI^e siècle », selon l'estimation du P. Peeters (*Anal. Boll.*, t. c., p. 282), à laquelle M. Dölger ne souscrit pas : « Eine Schriftanalyse ergibt, dass der Codex frühestens dem Ende des 11., wahrscheinlicher dem 12. Jh. angehört », op. c.,

ρία¹ ψυχωφελής, ἐκ τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιοπῶν χώρας, πρὸς τὴν¹ ἁγίαν¹ πόλιν μετενεχθεῖς<α> διὰ Ἰωάννον μοναχοῦ, μονῆς τοῦ ἁγίου Σάββα, μεταφρασθεῖσα δὲ ἀπὸ τῆς Ἰβήρων πρὸς τὴν ἐλάδα γλῶσσαν ὑπὲρ Εὐθυμίου ἀνδρὸς τιμίου καὶ εὐσεβοῦς, τοῦ λεγομένου Ἰβήρος.

A part l'omission de quelques mots, le lemme du traducteur latin anonyme en est l'écho exact : *Hystoria Barlae et Iosaphat, de interiori Ethiopia deducta per Iohannem² venerabilem³ monachum monasterii sancti Sabe in Heliam urbem et translata in eolico per⁴ Eufinium⁵ sanctum virum.*

Tel était le lemme grec, dans son état complet dont deux circonstances concourent à rehausser la signification : la traduction latine de l'anonyme en garantit l'existence dès avant 1048⁶ ; le manuscrit grec sur lequel travaillait le traducteur provenait plus que probablement de l'Athos et peut-être d'Ivion même⁷.

p. 16, note 1. Peu importe à notre propos cette différence d'un demi-siècle ou même davantage ; le codex de Venise reste dans un cas comme dans l'autre un très bon témoin. Pour M. Nucubidze, il est le plus ancien manuscrit.

¹ Mot quasi illisible, du moins sur la photographie ; d'autres manuscrits comportant la première partie du lemme permettent de le restituer.

² Il est bon de remarquer que ce nom de Jean figure, sinon en toutes lettres, du moins en abréviation, dans le manuscrit de Venise, pour qu'apparaisse encore renforcée la correspondance entre les lemmes latin et grec. Ni le P. Poncelet, dans son *Catalogue* des manuscrits hagiographiques latins de la Bibliothèque nationale de Naples, ni le P. Peeters, ni M. Wolff (qui disposait pourtant d'une photographie), ni conséquemment M. Dölger, M. Lang, M. Nucubidze ne mentionnent la présence de ce nom dans le lemme latin ; plusieurs considérations de ce dernier auteur s'en trouvent faussées.

³ La plupart des manuscrits grecs apposent à Ἰωάννον les mots ἀνδρὸς τιμίου καὶ ἐναγέτου (type A de Dölger).

⁴ C'est ici surtout qu'on peut apprécier le mutuel secours que se rendent les lemmes grec et latin. Si ὑπὲρ (pour ὑπό), dans le manuscrit de Venise, a semblé créer une difficulté sur laquelle on n'a que trop épilogué ou échafaudé les hypothèses, *per* remet les choses en place et nous renvoie à un manuscrit meilleur en ce point que le Venetus. On ne doit pas trop vite croire, sur le vu d'une mise en train assez laborieuse (le prologue étant le seul morceau publié jusqu'à présent), que le premier traducteur latin anonyme ne connaissait pas son grec.

⁵ Lire *Eufinium*, pour *Euthymium*.

⁶ Il suffit que l'attestation de l'anonyme soit de 1048, sans attribuer cette date précise au manuscrit de Naples qui nous l'a conservée, comme le fait parfois M. Nucubidze, par exemple op. c., p. 2, note 4, et p. 77. Le manuscrit est en réalité du xiv^e siècle, nous l'avons dit.

⁷ Le zèle de Léon à le faire traduire et les renseignements donnés par lui à l'anonyme s'expliquent le mieux de la sorte.

Il est exceptionnel que ce lemme ait été gardé en son intégrité ¹. Presque dans tous les manuscrits, la première partie seule a été retenue, généralement sous cette forme : *Ἱστορία ψυχωφελῆς ἐκ τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιοπῶν χώρας τῆς Ἰνδῶν λεγομένης πρὸς τὴν Ἀγίαν Πόλιν μετενεχθεῖσα διὰ Ἰωάννου μοναχοῦ, ἀνδρὸς τιμίον καὶ ἐναρέτου, μονῆς τοῦ ἁγίου Σάββα* ². La disparition de la seconde partie du lemme, à laquelle on peut supposer plusieurs motifs et, avant tout, l'amour-propre piqué des Grecs, eut très tôt de fâcheux effets. Car c'est quand le titre est complet, alléguant le nom du traducteur du texte grec, Euthyme, que l'expression *ἱστορία ἐκ τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιοπῶν χώρας εἰς τὴν ἁγίαν πόλιν μετενεχθεῖσα διὰ Ἰωάννου* présente le plus naturellement son sens d'« histoire rapportée d'Éthiopie intérieure à Jérusalem par Jean » ³ et qu'on est le moins tenté de faire dévier la signification de *μετενεχθεῖσα* vers une idée de composition ou de mise par écrit, ou encore de traduction.

L'histoire en question étant d'une importation étrangère et — c'est sous-entendu — relativement récente, il fallait d'abord un nom à la fois neutre et rassurant (comme Jean de Saint-Sabas ⁴), pour en expliquer la migration et en garantir l'authenticité ; il

¹ Un autre manuscrit, bien moins satisfaisant à beaucoup d'égards, ne peut cependant manquer d'être signalé à l'appui du Venetus : c'est le Paris. gr. 1771, du x^v^e siècle, dont s'occupait déjà Zotenberg. Voici la transcription du lemme (que nous devons à l'obligeance de M. Ch. Astruc et qui corrige utilement sur quelques points la transcription tant de Zotenberg que du *Catal. Gr. Paris.*) : *Λόγοι ψυχωφελῆς μετενεχθεῖσαι ἀπὸ τῆς τῶν Ἑθιοπῶν ἐσωτέρας χώρας εἰς τὴν Ῥωμαίων γῆν καὶ μεταβληθῆσαι ἀπὸ τῆς τῶν Ἑθιοπῶν διαλέκτου ἐπὶ τὴν ἐλληνίδα γλῶσσαν παρὰ Εὐθιμίον τοῦ ἀγιοτάτου μοναχοῦ, τοῦ Ἑβρυος, τοῦ καὶ γεωνότος καθηγητοῦ τῆς μεγάλης λάβρας τοῦ ἁγίου Ἀθανασίου τοῦ ἁγίου ὧρους* (fol. 181^v). Le P. Peeters a relevé les éléments qui recommandent ce témoin à l'attention, malgré sa date tardive et ses imperfections (*Anal. Boll.*, t. c., p. 282-283).

² Texte de 61 des 95 manuscrits avec lemme utilisés par M. Dölger ; à quoi s'en ajoutent 10 autres où *Σινᾶ* a pris indûment la place de *Σάββα*.

³ C'est bien le sens qu'a enregistré Zotenberg, préalablement à toutes les discussions ultérieures : « (La rubrique) nous apprend que ce récit a été apporté de l'Inde dans la ville sainte (de Jérusalem), par un moine du couvent de Saint-Saba, nommé Jean », *Notice sur le Livre de Barlaam et Joasaph* (1886), p. 62.

⁴ Le P. Peeters a supposé que le lemme du *Barlaam* grec a pu s'inspirer d'un personnage appartenant à l'hagiographie de Saint-Sabas, l'ermite Jean, ancien voyageur en Inde (*ἐν τῇ ἐνδοτέρᾳ τῆς Ἰνδικῆς χώρας πανερήμῳ*), qui apparaît dans la Vie de Théodore d'Édesse (*Anal. Boll.*, t. c., p. 296-297).

fallait ensuite que le lecteur sût à qui appartenait la version qui lui était offerte. Mais une fois que le lemme eut été malencontreusement amputé de son second élément, l'exigence instinctive du public en quête d'un nom d'auteur a fait progressivement glisser le sens naturel de « transfert », qu'avait dans son contexte ¹ le terme *μετενεχθεῖσα*, vers le sens artificiel de « transposition littéraire ». Cette déformation s'est traduite d'une double façon. Jean de Saint-Sabas, moine inconnu, a fini par prendre le visage plus prestigieux d'un autre Jean, écrivain réputé, et sabaïte de surcroît : le Damascène ². Et à *μετενεχθεῖσα* sont venus se joindre ou même se substituer des termes tels que *μεταβληθεῖσα* ou *συγγραφεῖσα*. Ainsi trouve-t-on plus tard des titres comme : *Ἱστορία ψυχωφελῆς ἐκ τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιοπῶν χώρας, τῆς Ἰνδῶν λεγομένης, ἀπελθόντων τιμίων ἀνδρῶν πρὸς τὴν Ἀγίαν Πόλιν ἐν τῇ μονῇ τοῦ Ἀγίου Σάββα καὶ ἀπαγγειλάντων, συγγραφεῖσα παρὰ Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ* ³; *Βίος καὶ πολιτεία τῶν ὁσίων πατέρων ἡμῶν Βαρλαάμ καὶ Ἰωάσαφ καὶ ψυχικὴ ὠφέλεια συγγραφεῖσα παρὰ τοῦ ὁσιωτάτου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Δαμασκηνοῦ* ⁴; *Διήγησις ψυχωφελῆς μετενεχθεῖσα ὑπὸ τῆς τῶν Αἰθιοπῶν ἐσωτέρας χώρας εἰς τὴν τῶν Ῥωμαίων γῆν καὶ μετα-*

¹ Ceux qui prêtent à *μετενεχθεῖσα* des sens dérivés, complétés ou corrigés, oublient trop souvent dans la discussion son contexte, notamment la présence des prépositions *ἐκ* (alias *ἀπό*) et *εἰς*.

² Les plus anciens témoins, au ^{xiii}^e siècle, de l'attribution de *BHG. 224* à S. Jean de Damas ne sont pas, notons-le, les manuscrits grecs comprenant cette pièce, mais les manuscrits latins où se trouve la seconde traduction latine qui en fut faite et qu'on pourrait appeler vulgate, *BHL. 979*. Notons également que lorsque, un peu après 1085, le moine Michel d'Antioche rédigea en arabe sa Vie de S. Jean Damascène, celle-ci ne comportait pas l'allusion à la composition, par son héros, de « l'histoire de Barlaam et de Joasaph », qu'on lit maintenant au chapitre 9, sur la base de manuscrits remontant au plus tôt au ^{xiii}^e siècle : la preuve en est que ne la comporte pas la traduction géorgienne de cette Vie, faite par l'ami de Michel, Éphrem Mcire ; il s'agit donc là d'une interpolation. C'est ce qu'a rappelé opportunément M. TARCHNISVILI, dans *Oriens christianus*, t. 38 (1954), p. 115-116, puis dans *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur* (1955), p. 395, note 1 ; cf. LANG, t. c., p. 320, et NUCUBIDZE, op. c., p. 225-228. Par conséquent, on a là un *terminus post quem* de l'apparition de cette « tradition ».

³ Type B1 de Dölger, d'après huit mss dont le plus ancien est du ^{xiii}^e s.

⁴ Type E1 de Dölger, d'après le codex Hierosol. S. Crucis 42, où le titre est d'une main du ^{xiii}^e siècle.

βληθεῖσα ἀπὸ τῆς τῶν Αἰθιοπῶν διαλέκτου ἐπὶ τὴν ἐλληνίδα
γλῶσσαν παρὰ Ἰωάννου μοναχοῦ τοῦ Δαμασκηνοῦ¹.

C'est de la sorte que nous semble devoir être envisagée la question des origines du roman grec de Joasaph et Barlaam, si du moins l'on ne veut pas, *a priori*, faire fi des témoignages autorisés qui nous renseignent, d'ailleurs trop chichement, à leur sujet.

* * *

Venons-en maintenant aux conceptions de M. Nucubidze. Ici aussi, nous nous en tiendrons à l'essentiel, regrettant que l'auteur n'ait pas eu la bonne idée de faire de même. Il a délayé en deux cent cinquante pages ce qui eût gagné à n'en pas déborder le cinquième. Passe encore que les répétitions soient fastidieuses, mais il est plus fâcheux qu'elles nuisent souvent à la fermeté des positions, à la précision du raisonnement et à la marche de l'exposé.

Disons tout d'abord qu'en bon compatriote de S. Euthyme, M. Nucubidze n'éprouve aucune peine, loin de là, à faire honneur au parfait bilingue qu'était l'Ibère d'avoir transposé², du géorgien en grec, *ἡ ἱστορία ψυχοφελής* telle que nous la connaissons, BHG. 224. Cette conclusion, il la tire lui aussi légitimement des documents dont nous venons de faire état. L'exégèse largement concordante qu'en ont donnée, dans la ligne de Marr, le P. Peeters, M. Wolff, le P. Halkin, M. Lang, est abondamment invoquée. Que d'autres aient pu nier la capacité d'Euthyme à rédiger cette œuvre maîtresse en langue grecque, M. Nucubidze y voit l'effet d'un préjugé, pardonnable peut-être à

¹ Type C3 de Dölger, d'après le codex Halki Schol. Theol. τῆς μονῆς 97, du XIII^e siècle, où le titre est complété par une main plus tardive.

² M. Nucubidze insiste avec raison sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une traduction pure et simple, mais d'une métaphore, d'une transposition. Ceci est à rapprocher des remarques que fait M. Tarchnišvili au sujet des traductions d'Euthyme, du grec en géorgien : « Euthymius' » Übersetzungen » kennzeichnet ein freies, selbständiges Schalten und Walten mit der griechischen Vorlage... Je nach den religiösen Bedürfnissen seiner Landsleute kürzt oder erweitert er den Grundtext, nimmt fremde Schriften ganz oder auszugsweise in seine Bearbeitungen auf und flicht seine eigenen Gedanken und Erklärungen ein, mit einem Wort, er legt uns eine neue Redaktion des Textes vor. Zu dieser Charakteristik bemerkt Ep'rem Mcire : « Durch die Gnade des heiligen Geistes hat er die Macht, etwas zu kürzen, aber auch zu erweitern », *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*, p. 130.

Zotenberg¹, chez qui il se double d'une équivoque au sujet du substrat géorgien, comme en témoigne ce propos de l'orientaliste français : « Il paraît donc *a priori* invraisemblable qu'un ouvrage d'une forme si achevée, à la fois si profond et si éloquent, ait été composé primitivement en un idiome encore inculte². » Mais il est moins porté à excuser³ une semblable fin de non-recevoir chez M. Dölger. Celui-ci ayant tiré une application, indûment outragante pour le crédit de Georges l'hagiorite, de cette réflexion que faisait en passant le P. Peeters : « En glorifiant les vertus des fondateurs, Georges voulait aussi défendre leur œuvre et assurer les droits de leurs successeurs⁴ », M. Nucubidze observe à juste titre : « Nous ne comprenons pas tout à fait la logique de l'assertion qui veut que les personnes d'une même nation soient incapables de se rendre justice mutuellement et de dire la vérité, l'une au sujet de l'autre. Que l'on pense à quoi peut mener une pareille logique ! Mettre tout au compte de la propagande est facile, mais pas toujours vrai⁵. » Bref, ce sont des *a priori* injustifiables et périmés qui priveraient Euthyme du titre que lui attribuent des documents dignes de foi.

D'autre part, le *Sibrdzne Balahvarisi*, la seule recension géorgienne du *Barlaam* que l'on ait étudiée jusqu'à présent, répond-il aux *desiderata* qu'impliquent ces mêmes documents, touchant le modèle traduit par Euthyme ? Les adversaires de la thèse euthymienne ont décidé que non, mais il est à craindre que ce ne soit en vertu du même *a priori*, sinon de la même équivoque, qui gâtait l'argumentation de Zotenberg. Les partisans de la thèse au con-

¹ Op. c., pp. 18-19, 121.

² Notice sur le Livre de Barlaam et Joasaph, p. 9. Zotenberg ajoute : « Mais il est une preuve positive de l'impossibilité d'une telle origine. Les innombrables citations de la Bible et des Pères de l'Église qu'il renferme sont reproduites littéralement d'après le texte grec de ces livres. » C'est un argument auquel M. Dölger se rallie entièrement, op. c., p. 26-29. Mais, justement, de qui peut-on dire comme d'Euthyme : « Fast die ganze griechischsprachige Patristik scheint durch die Hand des Euthymius gegangen zu sein » ?) M. TARCH-NIŠVILI, *Oriens christianus*, t. 18, 1954, p. 115.)

³ M. Lang ne l'est pas davantage, t. c., p. 313 : « In 1953 such a pronouncement has a somewhat period flavour. »

⁴ *Anal. Boll.*, t. c., p. 309.

⁵ Op. c., p. 222.

traire se sont toujours montrés satisfaits de ce modèle ¹, et en effet il n'est pas douteux pour qui compare sérieusement les deux pièces, dans leur ensemble comme dans certains de leurs détails significatifs, que le *Sibrdzne Balahvarisi* est premier par rapport à l'ἱστορία ψυχωφελής : rien que la façon dont, de part et d'autre, Barlaam fait son entrée en scène, démontrerait à qui appartient la priorité. La conclusion de M. Nucubidze, au terme d'un nouvel examen comparatif des deux textes, n'est pas différente de cette position de ses devanciers.

On dira qu'il n'y a rien d'étonnant à cela. Si, cependant. Car, à la différence de ces devanciers, l'auteur disposait du microfilm d'une recension géorgienne du *Barlaam*, conservée à Jérusalem dans un manuscrit du XI^e siècle et qui n'avait pas encore été exploitée ². Or, après avoir confronté avec les textes géorgien et grec, déjà connus, cette autre recension géorgienne, qui comporte plus du double de la première, M. Nucubidze ne croit pas devoir s'écarter de l'opinion qu'on peut dire traditionnelle.

Pour lui, la nouvelle recension hiérosolymitaine est tributaire du texte euthymien BHG. 224 (outre sa dépendance par rapport au *Sibrdzne Balahvarisi*), et non l'inverse, ce qui ne manque pas de surprendre. La question de son attribution à Euthyme, le bilingue, est même abordée. Voici notamment ce qu'on peut lire à ce sujet : « La composition du texte géorgien (de Jérusalem) repose à beaucoup d'égards sur le texte grec d'Euthyme l'Ibère et, s'il était possible,

¹ M. Lang regarde cependant dans une direction légèrement différente : « The view held by Father Peeters and shared by the present writer is that Euthymius had at his disposal a Georgian version of the set of fables or apologues and a rough narrative framework of the conversion of Ioasaph and King Abenner. This version probably resembled, even if it did not derive from, the early Arabic text translated by Rehatsek. Such a version is not now extant in Georgian, but echoes of it are found in the folk-lore of the Georgian mountain clans of the P'shavs and Khevsurs. It is some such skeleton framework which Euthymius may be supposed to have rendered into Greek », t. c., p. 313-314.

² Décrit par BLAKE dans le *Catalogue des manuscrits géorgiens de la bibliothèque patriarcale grecque à Jérusalem* (*Revue de l'Orient chrétien*, t. 25, p. 141), sous le n° 140, 1. (fol. 1-85) *La sagesse de Balahvar*. Inc. *Il y avait un roi du pays de l'Inde...* ; 2. (fol. 85^v-170) : *Vie et combat du bienheureux Iodasap⁴, le fils du roi, que le saint Bilahvar convertit et qui convertit son père, le roi Abenes, et le pays de l'Inde au service du Christ*. Inc. *Et de ce temps-là, Iodasap⁴ commença à jeûner...* Cf. les brèves réflexions du P. Peeters à ce sujet, *Anal. Boll.*, t. c., pp. 301, 306. La datation ci-dessus est celle de M. Nucubidze.

sur la base des données documentaires qu'on possède à ce jour, d'établir que le texte de Jérusalem a été composé dans le premier tiers du ^x^e siècle, le problème d'Euthyme par rapport au texte géorgien également pourrait faire l'objet d'un verdict de la science. La pensée peut naître que la coïncidence textuelle des textes grec et géorgien (de Jérusalem) pourrait s'expliquer par le fait qu'Euthyme l'Ibère, avant de remanier en grec le texte géorgien (antérieur), a lui-même préparé le texte géorgien, en introduisant dans le texte géorgien de la *Sagesse de Balahvar* des compléments et des changements correspondants. Qu'une telle correction de la *Sagesse de Balahvar* a été opérée dans le texte de Jérusalem, c'est là un fait dont nous nous convaincrons ultérieurement. Mais ces corrections du texte géorgien, contenues dans le texte de Jérusalem, ne se rencontrent pas toujours dans le texte grec, et plusieurs corrections, qui se rencontrent dans le texte de Jérusalem, sont conditionnées par les corrections grecques du texte de la *Sagesse de Balahvar*. ¹» Plus loin dans l'exposé, l'hypothèse de l'attribution à Euthyme du texte de Jérusalem est expressément repoussée ².

Nous nous garderons d'anticiper sur les conclusions des géorgisants qui ne tarderont pas à s'occuper à leur tour de la recension de Jérusalem. Mais il faut avouer que la démonstration esquissée à son sujet par M. Nucubidze nous a paru aussi peu convaincante que possible et la question, restée à l'état vierge. L'auteur a l'excuse de n'être entré en possession de son microfilm que peu de temps avant la publication de l'ouvrage ³, à un moment où tout semble indiquer que, pour lui, les jeux étaient faits. Un nouveau témoin du *Barlaam* géorgien risquait de tout remettre en cause et

¹ Op. c., p. 197.

² Ibid., p. 200-201.

³ Cf. l'avant-propos, p. vii : « Au mois de juin de cette année [1956] a été découvert dans la collection des manuscrits de Jérusalem un nouveau texte du récit géorgien de la *Sagesse de Balahvar*. » D'autres indices encore font penser que le nouvel élément n'a pu être intégré à un ensemble déjà constitué. Quant au terme « découvrir », employé plusieurs fois par M. Nucubidze, il n'aurait pu que faire sourire M. Blake et le P. Peeters : il y a plus d'un quart de siècle que ces représentants de la science occidentale — pour ne parler que d'eux — décrivaient le manuscrit géorgien de Jérusalem n° 140 de façon bien plus satisfaisante que M. Nucubidze, sans prétendre pour autant avoir rien découvert. Une référence à Blake accuse ce dernier d'avoir commis une erreur de datation (xiii^e-xiv^e siècle pour xi^e), op. c., p. 193, note 1 ; ailleurs, p. 81, la datation de Blake est admise.

de déséquilibrer un système déjà tendu à rompre. Son sort était dès lors réglé : on l'écartait du circuit. Reste à voir si ce n'est pas justement cet importun, cet intrus de la dernière heure, qui détient un secret et, serré d'un peu près, prononcerait un mot décisif en la matière. On peut l'espérer.

Après comme avant la prise en considération du texte de Jérusalem, M. Nucubidze se trouve donc d'accord avec le P. Peeters pour dire que la version géorgienne du *Sibrdzne Balahvarisi* a bien pu fournir au rédacteur de l'*Histoire édifiante* (entendez à Euthyme) le canevas dont il avait besoin.

Le P. Peeters ajoutait : « Pour la date, (cette version géorgienne) précède, non pas de beaucoup sans doute, mais de quelques années tout de même ¹, le *Barlaam et Joasaph* grec, qu'aucun indice positif ne permet de placer avant l'époque du Métaphraste. Par son origine, elle paraît se rattacher directement à une version arabe. Elle est donc située, si l'on peut ainsi parler, en amont du texte grec dans le courant de la tradition, puisque des témoignages certains et d'ailleurs conformes à la nature des choses nous apprennent que l'arabe dérive du livre bouddhique primitif par une version pehlevie ². »

C'est ici que se situe l'originalité révolutionnaire de M. Nucubidze. Ici aussi, malheureusement, qu'on entre à sa suite dans un réseau d'affirmations, trop dépourvues de preuves proprement dites et qui tantôt investissent le lecteur par petites vagues successives, tantôt s'abattent sur lui comme des coups de massue.

¹ M. Nucubidze restreint tellement ces « quelques années » du P. Peeters qu'il prête à celui-ci l'idée qu'Euthyme était aussi l'auteur du *Sibrdzne Balahvarisi* (op. c., pp. 72, 144, 191, 206). Le P. Peeters cependant écarte formellement cette hypothèse : « Il ressort avec une entière certitude que la version géorgienne du Barlaam existait du vivant d'Euthyme et peut-être même assez longtemps avant lui. En tout cas, elle n'est pas son ouvrage » (*Anal. Boll.*, t. c., p. 303). M. Tarchnišvili écrit de son côté : « Die Entstehung des ursprünglichen (= georgischen) Textes ist in das 7./8. Jahrhundert anzusetzen, da er zahlreiche Satzbildungen aufweist, die nur und ausschliesslich in den biblischen und ausserbiblischen Texten der Zeit vor dem 8. Jahrhundert zu finden sind » (*Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*, p. 395). L'auteur en donne quelques indices, en note. L'étude du manuscrit de Jérusalem sera sans doute pour les spécialistes l'occasion d'un examen plus approfondi de ces problèmes.

² *Anal. Boll.*, t. c., p. 307.

Sous sa plume, voici ce qu'on trouve. Les « quelques années » d'antériorité du *Sibrdzne* par rapport à l'*ἱστορία* deviennent quelques siècles, et de la fin du x^e siècle nous nous trouvons ramenés jusqu'à la première moitié du vii^e. Cette version géorgienne du *Sibrdzne* est la seule survivante de deux sœurs dont l'aînée parlait grec. Les deux versions sœurs avaient un même père, lequel n'est autre que l'auteur bien connu du *Pré spirituel*, Jean Moschus.

Celui-ci est un Ibère et un parfait bilingue, préfiguration accomplie de ce que sera un jour Euthyme, son futur traducteur. C'est lui, Jean Moschus, qui se cache sous les traits énigmatiques du « Jean, moine de Saint-Sabas », auquel fait allusion la première partie du lemme, selon la majorité des manuscrits grecs¹. Et dans cette première partie du lemme, il faut comprendre *μετενεχθεῖσα* comme signifiant qu'à Saint-Sabas Jean Moschus a mis par écrit, en grec, avant de l'apporter à Jérusalem, le récit qu'il a entendu raconter par un voyageur revenu des Indes, Isaac, fils spirituel de S. Sophrone de Jérusalem. Plus besoin par conséquent d'intermédiaire pehlevi ni arabe.

La boucle est bouclée. Au départ comme à l'arrivée du *Barlaam*, avec un intervalle de plus de trois siècles, il y a un Géorgien. Au premier « moment », c'est Jean Moschus, auteur d'un texte grec (perdu), puis d'un texte géorgien (conservé, à savoir la *Sagesse de Balahvar*). Au second « moment », c'est Euthyme, auteur de *BHG.* 224, qui métaphrase, amplifie dogmatiquement, plutôt qu'il ne traduit proprement ce texte géorgien ; son travail, à côté de la recension géorgienne primitive de Moschus, sera à la base de la nouvelle recension de Jérusalem. Une pareille correspondance anti-thétique, aux deux extrémités de la chaîne, ne peut que combler — ou inquiéter. Mais tout est, en définitive, affaire de preuves. Voyons donc les preuves.

M. Nucubidze reproche à la science occidentale, dans un trop grand nombre de ses représentants, de ne s'être pas assez souciée de déterminer qui était Jean de Saint-Sabas. Cependant, ici déjà, il y a une prise de position préjudicielle. Le point en cause est évidemment beaucoup plus central si on commence par faire dire au mot *μετενεχθεῖσα* que la pièce fut rédigée par Jean avant d'être apportée de Saint-Sabas à Jérusalem. Il est regrettable que M. Nucubidze, en désaccord avec Zotenberg sur bien des aspects de

¹ Ci-dessus, p. 91-92.

la question, ait cru ici devoir s'inspirer de lui, malgré des nuances qui restent de pure forme. Zotenberg au moins avait le mérite de la netteté en supposant que *καὶ συγγραφεῖσα* se lisait autrefois après *μετενεχθεῖσα*¹, tandis que notre auteur use d'un tour de passe-passe pour inclure de force le premier terme dans le second².

Mais comment arrive-t-il à Jean Moschus? C'est que, grâce surtout au lemme et aux premiers mots du *Sibrdzne Balahvarisi*, il se flatte de réaliser la synthèse entre la partie du lemme grec qui a trait au rôle de Jean de Saint-Sabas et les notations relatives à l'auteur du roman, telles qu'elles figurent à la fin du prologue et au terme du récit *BHG.* 224. Voici successivement ces notations.

Fin du prologue de *BHG.* 224 : ἐξήγησιν ψυχωφελῇ ἕως ἐμοῦ καταντήσασαν οὐδαμῶς σιωπήσομαι ἥνπερ μοι ἀφηγήσαντο ἄνδρες ἐδλαβεῖς τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιοπίων χώρας, οὐστinas Ἰνδοὺς οἶδεν ὁ λόγος καλεῖν, ἐξ ὑπομνημάτων ταύτην ἀψευδῶν μεταφράσαντες.

Terme du même récit : Ἔως ὧδε τὸ πέρας τοῦ παρόντος λόγου, ὃν κατὰ δύναμιν ἐμὴν γεγράφηκα, καθὼς ἀκήκοα παρὰ τῶν ἀψευδῶς παραδεδωκότων μοι τιμίων ἀνδρῶν.

Lemme et début du *Sibrdzne Balahvarisi* : « Le Père Isaac, fils de Sophrone de Palestine, nous a raconté, et ce livre est la *Sagesse* de Balahvar, qui séjourna au désert parmi les ermites. — Un jour, j'arrivai en Éthiopie et trouvai là, dans une bibliothèque indienne, ce livre, dans lequel sont écrites les choses de ce monde, très utiles à l'âme. »

¹ « Je suppose qu'entre les mots *μετενεχθεῖσα* et *διὰ Ἰωάννου* il y a une lacune et qu'il faut suppléer les mots *καὶ συγγραφεῖσα* », *Notice...*, p. 63. M. Dölger, de façon plus subtile — trop subtile, croyons-nous — préfère prendre le mot *μετενεχθεῖσα* métaphoriquement, dans ce sens qu'un récit, connu jusque-là uniquement dans l'Inde, se trouve « transféré » (übertragen) à Jérusalem par le fait de la rédaction de Jean, op. c., p. 20.

² Op. c., p. 41 : « lorsque *μετενεχθεῖσα* reprend son sens direct, nous serons obligés de l'entendre largement, en y comprenant aussi le moment de la composition » ; p. 42 : « la contradiction n'est pas écartée par la signification « métaphorique » de *μετενεχθεῖσα*, mais par le fait que ce terme inclut aussi le moment de la composition » ; p. 49 : « nous proposons de lire *μετενεχθεῖσα* « apportée à », avec inclusion du moment de la mise par écrit. » Et de même dans les traductions il y a toujours, sous la plume de M. Nucubidze, deux mots : « rédigée et apportée à » pour rendre *μετενεχθεῖσα*. C'est ici qu'on sent le plus jouer l'esprit de système. Ailleurs, p. 78, l'anonyme latin se voit décerner pour son excellente traduction *deducta* la cote : « pas tout à fait exacte ».

Or, s'il est un point de rencontre entre ces notices, pour le reste si différentes et même divergentes, il apparaît à tout esprit non prévenu que c'est l'absence de toute référence à un quelconque Jean comme à l'auteur de l'écrit. Prétendre opérer leur conciliation autour de ce nom constitue dès lors une gageure que M. Nucubidze n'entreprend de tenir qu'en recourant aussitôt à une seconde gageure, plus déconcertante encore que la première : incarner ce nom dans la personne de Jean Moschus.

Tel est d'ailleurs le procédé habituel de M. Nucubidze : il va de gageure en gageure. Ainsi, pour prouver que Jean Moschus a composé le *Sibrdzne Balahvarisi*, ne commence-t-il pas par comparer cette pièce à la version (soit grecque soit géorgienne) du *Pré spirituel*, dédié par Jean à son *ἱερόν καὶ πιστὸν τέκνον* Sophrone, le futur patriarche de Jérusalem. Sans doute, il le fera plus loin, mais non sans avoir d'abord comparé entre elles, sur certains points et notamment la dédicace, les versions géorgienne et grecque du *Pré* ; examen au terme duquel il déclare que la version géorgienne n'est pas une traduction de la version grecque, mais que l'une et l'autre sont deux textes parallèles, nés librement de la plume du même auteur, le bilingue Jean Moschus, avec, cette fois, une légère antériorité à l'actif du texte géorgien. Après, seulement, comme nous le disions, survient l'examen comparatif, que l'analogie avec le cas précédent est censée rendre plus probant, entre le *Sibrdzne Balahvarisi* et le texte géorgien du *Pré spirituel*.

Notons que Zotenberg, le premier, avait prononcé le nom de Moschus, au bout d'une liste de plusieurs « Jean de Saint-Sabas » pouvant à la rigueur être pris en considération : « Si l'on voulait s'en tenir à une chronologie approximative, le livre de Barlaam et Joasaph ne pourrait être attribué avec quelque vraisemblance qu'à Jean Moschus, l'auteur du *Λειμωνόριον* ou *Pré spirituel*, dont le séjour à Saint-Saba est positivement attesté ¹. » Mais, en fin de compte, cette dernière candidature se voyait également repoussée, car « Jean Moschus a quitté la laure en 602 ou 603, et il est mort, à Rome, antérieurement à l'an 620, et ces dates, elles aussi, sont inconciliables avec celles que nous avons établies plus haut, quand même il ne paraîtrait pas à peu près impossible qu'un ouvrage d'une tendance si élevée et d'une telle valeur esthétique

¹ Notice..., p. 76.

fût sorti de la même plume que les récits, en général si ternes et parfois si naïfs, du *Pré spirituel*¹.»

Laissons ici de côté la question des dates, aussi bien chez Zotenberg que chez M. Nucubidze (qui a ses raisons pour placer la mort de Moschus en 634², et non pas à Rome, mais à Saint-Sabas). Ne discutons pas davantage du caractère terne ou naïf, au gré de certains, de l'anecdotier du *Pré*. Mais ce qui, en dépit des efforts de M. Nucubidze, semble ne pas devoir être mis en doute, c'est, par-delà quelques ressemblances d'ordre superficiel³, la différence de genre et de style des deux œuvres telle qu'elle les empêche d'être attribuées à « la même plume », même en substituant le *Sibrdzne Balahvarisi* à l'*ἱστορία ψυχωφελής* que Zotenberg avait présentée à l'esprit.

Et parmi les ressemblances d'ordre superficiel nous continuerons à ranger les formules par lesquelles les auteurs des versions géorgienne et grecque connues du *Barlaam* se sont plu à désigner, au début⁴ et parfois au terme⁵ de leur récit, un ou des répondants de son authenticité, sur le modèle⁶ du *διηγῆσατο ἡμῖν τις* cher aux *Apophthegmata Patrum*, *Paradis*, *Prés* et recueils similaires ; bref, ces formules n'ont que la valeur de témoins de la persistance d'une tradition. A quoi il ne faut pas oublier d'ajouter une remarque importante, faite depuis longtemps : « Il est caractéristique que la formule initiale (du *Sibrdzne Balahvarisi*) ne se lit pas dans le manuscrit de Jérusalem, qu'on ne peut mettre en balance avec les copies modernes représentées par l'édition de Tiflis⁷. »

La question de savoir si Jean Moschus est bel et bien le Géorgien qu'a découvert M. Nucubidze doit-elle après cela, encore, nous

¹ Ibid.

² Sur les problèmes de chronologie, voir S. VAILLÉ, *Jean Mosch*, dans *Échos d'Orient*, t. 5 (1901-1902), p. 107-116. Tout dépend de la « VIII^e indiction » au début de laquelle on sait que se place le transfert des restes de Moschus : 619 ou 634 ? Il n'y a pas de vrai motif de descendre plus bas que 619 ; cf. *Anal. Boll.*, t. 65 (1947), p. 287.

³ Comme le fait qu'on a mis par écrit, d'une part une *ἱστορία ψυχωφελής*, de l'autre *τὰ ψυχωφελῆ τῶν πατέρων κατορθώματα*.

⁴ Version géorgienne et *BHG.* 224, ci-dessus, p. 100.

⁵ *BHG.* 224.

⁶ L'observation en a été pertinemment soulignée par le P. Peeters, *Anal. Boll.*, t. c., p. 299, note 1. M. Nucubidze l'exploite évidemment à sa façon.

⁷ Ibid.

retenir? Il s'agit là d'une nouvelle et dernière gageure, la clé de voûte, en quelque sorte, de ce système. Aucune vraie preuve ne l'était : ni l'analogie invoquée d'autres écrivains géorgiens ayant, à une époque reculée, produit en grec (et parmi lesquels Pierre l'Ibère n'est pas un cas indiscutable), ni cette équation, répétée de loin en loin ¹ comme une chose qui va de soi : Mosh = Mesh = Meshetha, d'où il résulterait que Jean, né en Meshethie, au sud-ouest de la Géorgie, aurait appartenu à la tribu des Mesches ou Mosches. L'hypothèse selon laquelle il tiendrait de famille ce nom de Moschos, si anciennement attesté en pays grec, est écartée du revers de la main.

Pourquoi, enfin, M. Nucubidze suppose-t-il que le bilingue Jean Moschus a composé un récit grec du *Barlaam* avant sa version géorgienne du *Sibrdzne Balahvarisi*? Ce n'est pas qu'un tel récit aurait laissé des traces, car l'auteur reconnaît qu'il n'en subsiste pas ². Ce n'est point davantage parce que ce texte grec aurait servi plus tard à Euthyme pour rédiger sa métaphore *BHG.* 224, car nous avons vu que ce rôle de canevas était parfaitement tenu par la version géorgienne du *Sibrdzne* ³.

Mais c'est que, Jean ayant porté à la ville sainte de Jérusalem le récit recueilli à Saint-Sabas de la bouche des voyageurs indiens ou, « plus concrètement », du Père Isaac, rentré de l'Inde, il faut bien admettre que ce récit n'avait pas de chance d'y être entendu en géorgien, le grec seul ayant cours ⁴. Telle est du moins la façon dont M. Nucubidze interprète le lemme de la plupart des manuscrits : *ἱστορία ψυχοφελής ἐκ τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιοπῶν χώρας τῆς Ἰνδῶν λεγομένης πρὸς τὴν ἁγίαν πόλιν μετενεχθεῖσα διὰ Ἰωάννου μοναχοῦ, ἀνδρὸς τιμίου καὶ ἐναρέτου, μονῆς τοῦ*

¹ Pp. VIII, 70, 92, 108, 121, 126, etc.

² P. 75.

³ P. 68.

⁴ A maintes reprises (par exemple, pp. 36-37, 64-65, 70, 205-206), l'auteur invoque à l'appui de sa conception des deux états du texte grec du *Barlaam* l'évolution qu'aurait prétendument subie le P. Peeters, lequel en 1940, dans le *Propylaeum ad Acta Sanctorum Decembris*, se serait déclaré en faveur de l'existence d'un court texte grec, développé plus tard dans la métaphore d'Euthyme. Certes, M. Nucubidze a compris tout de travers (traduisant « renoncer à » par *sklonjatsja k*) le compte rendu du P. Halkin (*Anal. Boll.*, 1953, p. 477) qui dit exactement le contraire ; quant au *Comm. martyr. rom.*, qu'il cite comme s'il le connaissait, notamment sous la forme *Commentarii martyrorum romanorum* (!), il est trop clair qu'il ne l'a jamais eu en mains.

ἀγίον Σάββα; ce lemme est combiné, nous l'avons dit, avec le lemme géorgien et avec les indications fournies par la pièce elle-même touchant sa transmission.

On aura compris en passant pourquoi aussi M. Nucubidze croit pouvoir faire fi des intermédiaires pehlevi et arabe (en se privant notamment des avantages de l'explication du passage de *Budasaf* en *Iodasaf-Ioasaf* que donne une graphie arabe¹). Quel besoin en était-il, puisque Jean de Saint-Sabas captait le récit à sa source, à savoir la retransmission orale faite par le voyageur en qui le recoupement avec l'en-tête du *Sibrdzne* permet de voir le Père Isaac, « fils » de Sophrone, lui-même « fils » de Jean Moschus : (λόγος) ὃν κατὰ δύναμιν ἐμήν γεγράφηκα, καθὼς ἀκήκοα παρὰ τῶν ἀψευδῶς παραδεδωκότων μοι τιμίων ἀνδρῶν, et encore : ἐξήγησιν... ἥνπερ μοι ἀφηγγήσαντο ἄνδρες εὐλαβεῖς τῆς ἐνδοτέρας τῶν Αἰθιοπίων χώρας, οὕστινας Ἰνδοὺς οἶδεν ὁ λόγος καλεῖν, ἐξ ὑπομνημάτων ταύτην ἀψευδῶν μεταφράσαντες? Pour un peu, M. Nucubidze nous ferait oublier que c'est ici Euthyme qui parle. Mais puisque le *Sibrdzne Balahvarisi* dit « pratiquement » la même chose, et que le *Sibrdzne Balahvarisi* est de Jean de Saint-Sabas, autrement dit de Jean Moschus, le Géorgien...

Ayant dû nous avouer peu satisfait de ce que M. Nucubidze prétendait apporter de neuf à un problème fort débattu, il est un terrain où nous nous plaçons à le rejoindre : c'est quand il réclame des faits documentaires plutôt que des théories, des vues de l'esprit, des suppositions plus ou moins gratuites. Nous serions déjà heureux si, dans un ouvrage, les premiers l'emportaient sur les secondes. C'était le cas, nous semble-t-il, de l'étude de M. Dölger. Si le bilan paraît plus négatif chez M. Nucubidze, du moins a-t-il indiqué la direction où de nouvelles données peuvent attendre le chercheur : la recension de Jérusalem. Et il en est d'autres, telles que la personnalité et l'œuvre du premier traducteur latin, les relations de cette œuvre à la seconde traduction latine. Tout compte fait, quelques lignes de force tendent à se dégager de la discussion en cours ; l'explication, qu'on s'est peut-être trop empressé de déclarer close, progresse.

Paul DEVOS.

¹ P. 9-11 ; cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 306-307.

LE MYSTÉRIEUX CALENDRIER LATIN DU SINAI

ÉDITION ET COMMENTAIRE

Le 27 mars 1950, en entreprenant l'examen du fonds slavon du monastère de Sainte-Catherine au mont Sinaï, le professeur G. Garitte, de Louvain, invité comme expert ès langues orientales par l'expédition photographique de l'*American Foundation for the Study of Man*, ne s'attendait pas à rencontrer, sous le numéro 5, un petit psautier latin d'apparence assez singulière¹.

Le manuscrit n'a rien de slavon ; s'il a été classé là, c'est en raison d'une distraction de bibliothécaire ou, plus vraisemblablement, en vue de ne pas former à lui seul un minuscule fonds latin. Il est au Sinaï depuis le XIII^e siècle, plus précisément depuis 1230-1231. Les feuilles de garde, au début et à la fin du volume, portent en effet deux notes arabes avec des noms et des dates². Au début :

كان تسلم بيت المقدس للفرننج في سنة ستالاف وسبعماية وستة وثلاثين
العالم وبالله التوفيق

« Tradita fuit Beth-al-Maqdis (Jerusalem) Francis, anno mundi 6736 ; et in Deo salus ! » A la fin :

وكان دخول الراهب جراسمه الى طور سينا سنة ستالاف وسبعماية وثمانية
وثلاثين للعالم وبال.

¹ Voir G. GARITTE, *Expédition paléographique au Sinaï*, dans *Le Muséon*, t. LXIII (1950), p. 120. L'étude la plus complète sur ce manuscrit est celle de E. A. LOWE, *An Unknown Latin Psalter on Mount Sinai*, dans *Scriptorium*, t. IX (1955), p. 177-199 (avec plusieurs planches) ; voir aussi R. BARON, « Le » manuscrit latin du Sinaï, dans la *Revue du moyen âge latin*, t. X (1954 ; en fait 1956), p. 267-280 (notes rapides et pas toujours correctes prises sur place par un voyageur curieux).

² Ces notes sont reproduites aux planches 21 b et c, en appendice à l'article de M. Lowe cité plus haut. Ce sont les seules additions en arabe, sauf les noms des douze mois introduits en leur lieu dans le calendrier (voir la planche 20 de LOWE), à la même époque et sans doute par la même main.

« Et fuit ingressus monachi Gerasimah ad montem Sinai, anno mundi 6738, et... »¹. La première note fait allusion au traité du sultan Al-Kamil avec Frédéric II, le 18 février 1229 ; Jérusalem fut livrée aux Chrétiens, mais dans des conditions telles qu'aussitôt l'accord s'avéra très décevant² ; la joie et l'intérêt qu'y prend le scribe semblent donc l'écho des premières nouvelles. Quant au souvenir du frère Gerasime³, on est en droit d'y voir un autographe de l'intéressé, qui aura inscrit l'événement dans un livre à son usage, plutôt que dans l'unique manuscrit latin qui eût dormi dans la poussière de la bibliothèque. Il y a tout lieu d'attribuer à une même main ces deux notes similaires⁴, si proches dans le temps, et par conséquent le psautier était dans le bagage de Gerasime deux ans avant l'entrée de ce dernier au Sinaï, probablement en Palestine et dans un milieu en contact avec les Croisés, où l'on lisait des livres latins et s'intéressait au sort de Jérusalem.

En quête d'indices sur l'histoire antérieure du manuscrit, on peut espérer tirer profit de l'inspection de la reliure. Envoyé en mission, en janvier 1957, par les Nations Unies, M. Garitte a bien voulu songer à profiter de ce second séjour au Sinaï pour entreprendre un examen, auquel ne suffisait pas le microfilm de 1950.

Le folio de garde en tête du manuscrit est de parchemin recouvert sur ses deux faces d'un papier⁵ qui le renforce ; à son tour, ce papier

¹ Le vœu qui devait terminer la phrase n'a pas été écrit. L'écriture est très cursive, le chiffre « six mille » doit être deviné, mais il s'impose ; « trente », qui avait été mal écrit, est recopié en clair sous la ligne.

² Voir, par exemple, R. GROSSET, *Histoire des Croisades et du royaume franc de Jérusalem*, t. III (Paris, 1936), p. 300-376. C'est grâce à des divisions entre états musulmans que Frédéric II, empereur excommunié, islamophile et anti-Franc, obtint la faveur de libérer une partie de la ville sainte, sans avoir apparemment le droit de la protéger en la fortifiant. Lorsqu'il y fut couronné le 18 mars 1229, ce fut d'une façon purement laïque, et le lendemain l'interdit était jeté sur la ville ; l'empereur la quittait aussitôt pour s'embarquer le 1^{er} mai, hué par la population. Dès avant la fin de 1229, un raid musulman pillait Jérusalem, qui tombait définitivement en 1239.

³ Ce Gerasime reste un inconnu ; cf. LOWE, *l.c.*, p. 178, note 2. On peut relever que S. Gerasime est le fondateur d'une laure célèbre près du Jourdain ; le nom est donc palestinien.

⁴ « Probably by the same hand », LOWE, *l.c.*, p. 178 ; après avoir revu le manuscrit en janvier 1957, M. Garitte était convaincu de l'identité de main. Sur la photo, on peut hésiter ; le fait que la seconde note soit plus cursive ne suffit naturellement pas à établir la différence des mains.

⁵ La présence de papier à une date ancienne serait-elle un indice, marquant la provenance : pays de mouvance arabe ?

semble composé de deux feuilles ou de deux éléments collés l'un à l'autre, entre lesquels on devine des griffonnages, qui pourraient être des lettres arabes isolées. Actuellement, le parchemin est détaché de l'ais, auquel reste collé le papier antérieur, sauf une pellicule qui continue d'adhérer au parchemin ; récemment (depuis 1950), on a tenté de détacher du verso l'autre feuille de papier. Sur celle-ci est écrite la note arabe de 1229 — ce dont il résulte que la reliure actuelle est antérieure à cette date et à l'entrée du manuscrit au Sinaï. Le parchemin lui-même est contemporain du corps du manuscrit, car il offre des traces d'écriture lavée, non réécrite, et cette écriture, qu'on discerne à peine sous la pellicule de papier, était certainement latine, très semblable à celle du psautier. Elle n'apparaît qu'au recto, que divise en deux une ligne horizontale. La partie supérieure n'a peut-être pas été écrite, mais en bas il y a un texte régulier ; à la seconde ligne, on lit avec sécurité $\overline{\chi\rho\omicron}$; plus bas, on devine une grande initiale, sans doute un C. Sur le papier collé à l'ais, on voit des traces noires, lettres ou empreintes des lettres du recto du parchemin. Au verso du parchemin, sous le papier, on voit par transparence des traces de lettres noires, qui paraissent être sur le papier collé plutôt que sur le parchemin. Il n'est pas probable que l'ensemble de ce travail soit l'effet d'une réfection, renforçant de papier un folio détaché tardivement du manuscrit déjà lacuneux ; on pense plus volontiers à une feuille fautive, condamnée par le chef d'atelier et livrée au relieur ; et ceci donnerait une garantie d'avoir affaire à la reliure originale.

A la charnière, le parchemin se replie contre l'ais, formant onglet ; c'est là que se prend la ficelle de la reliure. La feuille de garde finale, restée collée à l'ais postérieur, forme elle aussi onglet à la charnière, avec des trous où passaient les ficelles. Les feuillets collés au bois étaient reliés comme les cahiers, ce qui rattachait l'ais à la reliure. Sur le dernier folio, aucune trace d'écriture, sauf la note arabe.

L'extérieur du manuscrit, plats et dos, est recouvert d'un morceau de toile assez épaisse mais finement tissée, sur laquelle se trouve une feuille de cuir brun. Cette toile est prise dans les coutures. Les ficelles sortent très haut et très bas, presque ou tout à fait en dehors du cahier. En haut, la tranche-file forme un bourrelet près du dos, rabattu sur les plats extérieurs ; le fil maître est attaché sur la tranche supérieure ou surface de l'ais antérieur et postérieur. Sur le plat antérieur, il n'y a pour toute décoration qu'un simple encadrement, deux rectangles proches des bords, emboîtés l'un dans l'autre. Au fermoir de cuivre correspond un clou de fer.

Les notes de M. Garitte au sujet de détails plus techniques et les photographies qui les complètent sont actuellement soumises à la sagacité de M^{lle} B. van Regemorter¹, une des rares spécialistes

¹ Cf. B. VAN REGEMORTER, *La reliure des manuscrits grecs*, dans *Scriptorium*, t. VIII (1954), p. 3-23. Le 11 mars 1957, pendant l'impression de cet article,

en histoire des reliures. Dès maintenant, elle peut dire que la toile qui recouvre le dos et une partie des plats est caractéristique de la reliure grecque, syriaque, cyrillique et géorgienne (au moins pour le fonds géorgien du Sinaï) ; il en va de même pour ce type de tranche-file et pour la technique de la couture. D'autres phénomènes sont particuliers à notre manuscrit. Si vraiment les ais sont sans rainures (M. Garitte n'a rien remarqué à ce sujet, dont il ignorait l'intérêt ; il pense que le fait ne lui aurait pas échappé), on serait orienté vers l'Asie Mineure, mais cela arrive parfois en Égypte et en Thrace ; toutefois, comme il ne s'agit que de l'absence d'un perfectionnement dans la technique, il est possible qu'à l'époque ancienne on ait usé partout d'ais non préparés. M^{lle} van Regemorter me signale, du reste, des manuscrits anglais ou de façon anglaise (Évangile de Stonyhurst, manuscrits de Fulda actuellement à Bâle) reliés selon les méthodes « orientales ». On n'est encore guère informé sur la diffusion ancienne de ces techniques, notamment dans les pays latins soumis aux influences byzantines, l'Afrique, par exemple, qui peut entrer en question pour notre manuscrit.

Quoi qu'il en soit, le caractère oriental de la reliure, révélé tout récemment, permet d'apprécier la perspicacité du jugement paléographique porté par le Prof. E. A. Lowe. Dès qu'averti de l'existence de ce psautier par la « Checklist » des manuscrits photographiés par l'expédition américaine, je reconnus le type archaïque du texte biblique, j'espérai préciser la date et l'origine du manuscrit grâce à une analyse paléographique ; mais je fus arrêté par une telle singularité que finalement je crus devoir recourir à l'expérience exceptionnelle du savant qui a comparé tous les plus anciens manuscrits latins. M. Lowe voulut bien s'intéresser de près au mytérieux manuscrit, le lire intégralement avec ses assistants et lui consacrer

M^{lle} van Regemorter ajoutait quelques précisions : « Mr Roger Powell vient de me renvoyer les photos que je lui avais communiquées. Il est aussi embarrassé que moi... Voici les seules choses dont je suis certaine : 1° Ce n'est pas une reliure à technique grecque, bien que deux choses montrent que le relieur a vu des reliures grecques : la toile qui entoure les cahiers et le groupe de petites lanières au milieu d'une des feuilles de garde, qui doit être l'extrémité d'un fermoir de cuir. Ces deux points caractérisent la technique grecque. 2° Par contre, le fait que la toile est traversée par la couture des cahiers n'est pas grec. Ni grec, ni syriaque, ni arménien, ni copte. La toile de ces différentes techniques est toujours un enveloppement du codex cousu et avant l'achèvement de la reliure. Ainsi la tranche-file des manuscrits grecs traverse cette toile, mais jamais la couture. 3° La couture est excessivement primitive. On la croirait faite par quelqu'un qui a très peu de notions du métier. — En Égypte, dans les milieux des premiers chrétiens... la couture est mieux faite. Je ne puis juger de ce qui se faisait ailleurs, nous n'avons comme témoins que ce qui a été retrouvé et l'Égypte est notre grand fournisseur. (...) Que conclure ? Votre hypothèse d'un milieu chrétien du Nord de l'Afrique est fort probable... »

un long article accompagné d'excellentes reproductions. Il conclut avec sécurité qu'il s'agit d'une pièce unique, étrangère à tous les centres connus : « exotie minuscule ».

A première vue, il avait cru à une précaroline d'Italie du nord, des environs de l'an 800, c'est-à-dire une minuscule qui, dérivée de l'ancienne cursive romaine, n'a pas encore subi les stylisations propres aux diverses écoles nationales bien tranchées. Mais ce lien avec l'Italie restait tout négatif, et peu à peu le paléographe vit se constituer de longues listes d'éléments caractéristiques, rappelant le plus souvent la wisigothique, mais aussi la bénéventaine, exceptionnellement même la minuscule insulaire ; parfois on ne trouvait de parallèle que dans les Tablettes Albertini, écrites en Afrique en 494. Enfin l'influence orientale était nette, d'abord dans la décoration, puis même dans le ductus de certaines lettres, qui pourrait s'expliquer par une main byzantine. Où peuvent se croiser tous ces éléments ? Quelque part dans le bassin de la Méditerranée, en un scriptorium dont nous ne possédons aucun autre produit. Et l'éminent paléographe cherche de préférence là où le manuscrit nous apparaît, dans un milieu oriental, grec ou syriaque, où se seraient transportées des traditions latines.

L'Orient culturel, qui marque notre scribe, ne doit pourtant pas être compris en un sens trop géographique. Depuis l'occupation byzantine, puis la conquête arabe, des provinces comme l'Afrique du Nord sont en un sens aussi orientales que la Syrie, sauf que la présence du latin, les rapports avec l'Espagne et l'Italie y semblent plus naturels. On ne sait presque rien de la survie des chrétientés locales après l'invasion musulmane, mais toutes n'ont pas disparu du jour au lendemain. Celles, du reste, qui auront émigré, ont pu conserver pour un temps leurs traditions particulières, qui suffiraient peut-être à expliquer l'originalité de notre manuscrit. En dehors d'elles, on peut aussi songer à quelque région d'Italie, de Dalmatie ou même d'Espagne, à condition de la supposer fort isolée des grands courants de l'évolution occidentale et soumise, en revanche, à l'influence byzantine.

Quant à la date, M. Lowe propose le ix^e siècle, avec prudence pourtant, faute de point de comparaison assuré. Il note quantité de traits archaïques, par exemple dans les ligatures ; d'autre part, la distinction est régulièrement faite entre *ti* dur et *ti* sifflant, ce qu'on ne voit solidement établi qu'en Espagne, dans la seconde moitié du ix^e siècle. Dans l'hypothèse d'un scriptorium africain, il me semble difficile de descendre trop tard, car la vitalité chrétienne allait s'aténuer.

*
* *

Le manuscrit se compose actuellement de 112 folios de parchemin, mm. 163 × 105, 20 ou 21 longues lignes. La fin est perdue, de même que les cahiers 1, 11-12, 14-18. Le psautier occupe les

ff. 1-81^v, avec des lacunes : 1, 1-9, 2 ; 83, 11-101, 12 ; 105, 38 sqq. Il s'agit d'une version vieille latine ¹, apparentée au texte commenté par S. Augustin, ainsi qu'à deux psautiers nord-italiens, Vérone I (VI^e-VII^e siècle) et Saint-Gall 912 (fragments palimpsestes de la fin du V^e siècle). Notre manuscrit est parfois plus proche d'Augustin que ces deux psautiers, mais il lui arrive de s'écarter pour suivre sans doute un texte plus jeune ; il n'est pas rare qu'il s'accorde avec le seul psautier mozarabe.

Les psaumes sont suivis des cantiques bibliques (ff. 82-105^v). Le f. 82^r, que précède une lacune, porte la fin du Cantique des trois enfants, texte abrégé d'où sont omises toutes les formules à répéter, de sorte qu'on ne lit que les « parties mobiles ». En 82^v commence une nouvelle série de 18 cantiques numérotés, isolés de ce qui précède par un bandeau et un titre. Les premiers sont fréquemment attestés, ainsi I. Exode 15 ; II. Deuté. 33 ; III. I Sam. 2 ; IV. Isaïe 5 ; V. Jonas 2 ; VI. Habacuc 3, qui figurent tous dans le psautier de Vérone, dans une recension apparentée à la nôtre, mais parfois moins archaïque, notamment pour le cantique de Jonas, où le *Veronensis* a subi l'influence de la Vulgate. D'autres cantiques nous ramènent de nouveau dans les parages de la liturgie mozarabe, ou de la collection singulière (africaine ?) du *Reginensis* 11 ² : VII. Isaïe 26, 9-21 ; VIII. Isaïe 61, 1-62, 7 ; IX. Jérémie Lam. 5 ; X. IV. Esdras 8, 20-36 ; XI. Oratio Manasse ; XII. Daniel 3, 26-45 et 52-56 ; XIII. Daniel 9, 4-19 ; XIV et XV. Tobie, 13, 1-23 et 3, 2-6 ; XVI. Judith 16, 2-21. Le *Magnificat* et le *Benedictus* terminent la série.

En tête de chaque psaume est ajoutée une courte rubrique, que doit éditer prochainement dom P. Salmon. Ce type de rubrique ne se retrouve que dans quelques manuscrits, dont les plus caractéristiques sont un psautier anglais du VIII^e siècle, Londres, British Museum, Cotton Vespas. A. I, et un recueil espagnol de préfaces au psautier, Escorial A I. 13, du X^e siècle. La tradition es-

¹ En publiant le texte biblique dans les *Collectanea Biblica Latina* de l'Abbaye Saint-Jérôme, à la suite des autres anciens psautiers latins édités par dom R. Weber, je compte y consacrer une étude plus approfondie.

² Voir H. SCHNEIDER, *Die altlateinischen biblischen Cantica (Texte und Arbeiten*, I, 29-30), Beuron, 1938, p. 126-170. « Die neue und bis jetzt einzigartige Bedeutung der alt-lateinischen Vat-Texte (Vatican Regin. 11) liegt in ihrer erdrückenden Abhängigkeit von einer spätafrikanischen Textrezension » (p. 169).

pagnole est moins proche du *Sinaiticus* que la tradition insulaire, qui vient probablement d'Italie.

Les ff. 106-108 portent un calendrier, suivi des *Nomina Apostolorum per singulos cibitates ubi predicaverunt euangelium*, et d'une liste des arts libéraux¹. Ces deux appendices ne semblent pas à même de donner des indications d'origine.

Les derniers folios, enfin, portent le début d'une Passion des Apôtres Pierre et Paul, *BHL*. 6667, recension du Pseudo-Marcellus, complétée par le Pseudo-Hégésippe. Deux manuscrits² de cette recension sont déjà connus, Londres, British Museum, Add. 11880, ix^e siècle, et Florence, Aedil. 132, xi^e siècle. On n'en possède pas de bonnes descriptions, et j'en ignore l'origine.

Le calendrier est dû au même scribe que le psautier. A l'édition je joins un essai d'identification des noms. Je renvoie si possible au martyrologe romain; on consultera l'excellent commentaire qu'en ont donné récemment les Bollandistes³; il y a lieu de citer aussi le martyrologe dit hiéronymien⁴, les documents d'Espagne⁵, de Carthage⁶, de Naples⁷, et de

¹ L'ordre des arts libéraux est tout à fait anormal, comme l'a relevé R. BARON, article cité, p. 279, note 3. Les arts du trivium sont aux numéros 1, 3 et 5; j'imagine que le modèle de notre liste était disposé en deux colonnes et que les premiers numéros du quadrivium seront venus s'insérer entre les numéros correspondants du trivium. Noter aussi, avec R. Baron, *Astrologia* au lieu d'*Astronomia*.

² Le manuscrit de Londres n'est pas d'origine anglaise; celui de Florence pourrait provenir de l'Italie du Nord. Voir R. A. LIPSIVS et M. BONNET, *Acta Apostolorum Apocrypha*, t. I (Leipzig, 1891), p. xci.

³ *Propylaeum ad Acta Sanctorum Decembris* (Bruxelles, 1940); cité en abrégé, marty. rom.

⁴ Édition et commentaire dans *Acta Sanctorum*, Novembris t. II, 2 (Bruxelles, 1931); cité en abrégé, marty. hieron.

⁵ J. VIVES et A. FÁBREGA, *Calendarios hispánicos anteriores al siglo XII*, dans *Hispania sacra*, t. II (1949), pp. 119-146, 339-380, et t. III (1950), p. 145-162. La plupart des textes avaient été déjà édités avec un bon commentaire dans M. FÉROTIN, *Le Liber Ordinum* (Paris, 1904), p. 450-496.

⁶ *Acta Sanctorum*, Novembris t. II, 1 (Bruxelles, 1894), p. [LXX-LXXI].

⁷ H. DELEHAYE, *Hagiographie napolitaine*, dans *Analecta Bollandiana*, t. LVII (1939), p. 5-64. Cet article est l'édition, avec un commentaire magistral, du calendrier lapidaire de Naples, document du ix^e siècle; c'est à ce calendrier que nous nous référons lorsque nous parlons de Naples, sans préciser davantage. Pour une époque antérieure, on peut tenir compte des *Capitula Evangeliorum Neapolitana* reconstitués par dom G. Morin d'après les notes marginales des

Milan ¹, le sanctoral des livres liturgiques romains ² ou gallicans ³, les synaxaires byzantins ⁴.

106^r M̄NS IANUARIUS ABET DIES XXXI

K̄lds Circumcisio d̄ni n̄ri Īhu X̄pi I
Apparitio D̄ni n̄ri VI d S̄ci Iuliani et
Basilissa VII d S̄ci Sebastiniani XX d
S̄ci Bincenti XXII dies

M̄NS FEBRUARIUS ABET DIES XXVIII

S̄ci Simeon et s̄ci Trifoni II d S̄ca
Agathe V d S̄ca Lucia VIII d S̄ci
Pantaleon XXV S̄corum XXIIII XXVII d

MENSE MARTIUS AUET DIES XXXI

S̄ci Gerbensi VII S̄corum XLa VIIII
Conceptio s̄ce marie XXV d

MENSE APRILIS AUET DIES XXX

S̄ci Georgi XXIII dies

M̄NS MAIU AUET DIES XXXI

106^v S̄ci Theodori I d S̄ci Emiliani VI d
S̄ce inbentio Crucis III d S̄ci Pr̄ca
ti XIII d S̄ci Esidori XIIII d S̄ca Doni
ssa XV S̄corum Casti et Emiliti XXI

manuscrits bibliques, témoins de l'usage napolitain vers le vi^e siècle ; voir G. MORIN, *Liber comicus* (*Anecdota Maredsolana*, I), Maredsous, 1891, p. 426-435. A la suite de cette liste napolitaine, on trouve une liste analogue concernant l'Église de Capoue au vi^e siècle, p. 436-444 (en fait, aucune évidence interne ne rattache à Capoue ces annotations, empruntées au Codex Fuldensis du Nouveau Testament). Ces indications, beaucoup plus pauvres naturellement que celles du calendrier de marbre, seront citées sous le nom d'Évangélaire de Naples et d'Épistolier de Capoue.

¹ Voir C. MARCORA, *Il Santorale Ambrosiano* (*Archivio Ambrosiano*, V), Milan, 1953.

² Indications très dispersées ; il convient d'examiner chacun des livres intéressés. Tenir compte de R.-J. HESBERT, *Antiphonale Missarum Sextuplex* (Bruxelles, 1935), p. LXXX-CXVIII.

³ Bonne vue d'ensemble dans P. SALMON, *Le Lectionnaire de Luxeuil*, t. I (Rome, 1944), p. CIV-CXXIII, et t. II (Rome, 1953), p. 49.

⁴ H. DELEHAYE, *Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris* (Bruxelles, 1902). Dans le commentaire, pour abrégé, je cite simplement « le synaxaire ».

MÑS IUNIUS ABET DIES XXX

Sēi Gurgiti III d Sēi Theodori XIII

Sēa Felicitas XVIII Sēe Iohanne

Baptiste XXIII d Sēi Zacharie XXV

Sēa Irene XXVI d Sēi Petri et Pauli XXVIII

MENSE IULIUS ABET DIES XXXI

Sēa Thilauga VI d Sēa Margari

ta XIII d Sēor/ Spati et comitum

XVII d Sēu Dontiu XXII d Sēorum

Abbaciri et Iohanni XXIII Sēa Anasta

sia XXIII Sēi Quirici XXVIII

107^r MENSE AGUSTU ABET DIES XXXI

Sēorum Maccabeorum I d Sēor/

Cosmas et Damiani II d Transfi^g

guratio Dñi nři in montem Thabor VI

Sēor/ Tuburbitanorum VII d Sēi

Laurenti X d Sēa Susanna XI d

Adsumtio sēe Marie XV d Sēe

Masse candida XVIII d Sēi Bartho

lomei XXIII Sēi Felici ēpi XXX

MENSE SEPTEMBER ABET DIES XXX

Sēi Terentianu X d Sēi Iuli ēpi

XII d Sēi Cypriani ēpi XIII d Sēi

Leti ēpi XXIII d Sēu Iustu XXV d Sēa

Margarita XXX dies

107^v MENSE OCTOBRE ABET DIES XXXI

Sēa Irini I d Sēi Iuliani et Basilissa II d

Sēa Eulalia VI d Sēi Sorores VI d

Sēi Thome apli VII d Sēi Felici ēpi VIII d

Sēi Alexander VIII Sēi Tharaci et sēi

Stefani decolune XI Sēu Foca et Fausti XII

Sēi Micrini XIII d Sēi Agile XVIII d

Sēor/ Sergi et Bachu XX d Sēi Esidori XXII d

Sēi Elutheri XXIII Sēi Iohanni XXXI

S MENSE NOBEMBER ABET DIES XXX

Sēa Anastasia I d Sēa Emiliana II d

Sēor/ III puerorū III d Sēi Iohanni VII d

S̄ci Michael VIII d S̄ci Mene et Martini XI
 S̄ci Adrianini XIIIIII S̄ci Iustu XXV d
 S̄ci Andre āple XXX dies

MENSE DECEMBRE ABET XXXI

S̄ca Barbara IIII d S̄ca Crispina V d
 108^r S̄ci Nicolae ēpi VI d S̄ca Eulalia X d
 S̄ca Maria X d S̄cor/ Casti et Emili XX d
 Natibitas Dni XXV S̄cor/ Ioanni et Iacobi XXVII
 S̄corum Innocentium XXVIII S̄ci Stefani XXVI

INC̄PT NOMINA AP̄LOR/ p SINGULOS CIBITA
 TES UBI PREDICABERUNT EUANGELIUM

Petrus : in Roma

Andreas : in Achaia

Iacobus Zebedei : in Spania GRAMMATICA

Ioannes : in Asia ARITHMETICA

Filippus : in Galilea DIALEPTICA

Thomas : in Parthia ASTROLOGIA

Bartholom̄s : in Licaunica RETHORICA

Matheus : in Macethonia MUSICA

Iacobus Alfei : in Ih̄rslm GEOMETRICA

Iudas : in Mesopotamiam FILOSOFIA

Mathias : in Iudea

Simeon Zelotes : in Egiptum

ANNOTATION DU CALENDRIER

Janvier. 1. CIRCUMCISIO. Fête universelle, mais dont le titre garde un certain intérêt. A Rome, jusqu'au ix^e siècle et au-delà, ainsi que dans l'Évangélaire de Naples du vi^e siècle, on parle d'*Octa(va) Domini*. A Capoue, dès 546, partout en Gaule et en Espagne, et dans le calendrier lapidaire de Naples, on nomme la Circoncision. En Orient, où le jour était d'abord réservé à S. Basile, le synaxaire de Constantinople fait déjà passer en premier lieu la Circoncision.

6. APARITIO. Ceci est le titre normal dans les livres liturgiques mozarabes, déjà attesté en 384 par Himérius de Saragosse; voir B. BOTTE, *Les origines de la Noël et de l'Épiphanie* (Louvain, 1932), p. 50. Partout ailleurs, on emprunte au grec le terme d'Épiphanie : en Gaule dès 360 apparemment, puis chez Eucher, dans le calendrier de Polemius Sylvius (549), au concile d'Orléans de 541. En Italie, chez Philastre de Brescia (vers 383), Ambroise, Jérôme, Rufin, Victor de Capoue, dans les liturgies de Rome, Milan et Naples. En Afrique aussi, chez Optat (si vraiment lui revient le sermon africain, *Clavis*

Patrum latinorum 248, *P.L.*, t. 39, col. 2007 ; les sermons 247 et 249 de la *Clavis* ne portent le nom d'Épiphanie que dans leur titre, on ignore quelle terminologie employaient les auteurs), chez Augustin, dans le calendrier de Carthage. En Espagne même, dans les canons du concile de Saragosse de 380, chez Orose, plusieurs fois chez Isidore. On trouve encore Épiphanie dans la *Peregrinatio Etheriae*. (Références dans B. BOTTE, op. c., et dans le *Thesaurus Linguae Latinae*, aux mots *Apparitio* et *Epiphania*.)

7. IULIANI ET BASILISSA (*sic* ; la correction grammaticale n'embarrasse guère le scribe). Martyrs égyptiens, au 6 janvier dans le martyr. hiéron., ce qui pourrait bien être la date la plus ancienne, dont la coïncidence avec l'Épiphanie expliquerait les divers déplacements. Comme notre document, les livres mozarabes et le marbre de Naples leur assignent le 7 ; le synaxaire les porte au 8, le lectionnaire de Luxeuil au 5 ; voir le martyr. rom. aux 5 et 9 janvier. Dans notre calendrier ils reviendront le 2 octobre, date singulière et inexpliquée ; le synaxaire les rappelle le 21 juin et le 5 juillet.

20. SEBASTINIANI. Martyr de Rome, où on le fêtait aujourd'hui concurrentement avec Fabien. Carthage, Naples et Milan nomment Sébastien seul, à notre date du 20 ; les livres gallicans et le plus ancien témoin mozarabe, l'*Oracional* de Vérone, ignorent la fête, les autres Espagnols anticipent au 19 Sébastien (et parfois ses compagnons) ; à Constantinople, on le commémorait le 18 décembre.

22. BINCENTI. Le plus illustre des martyrs espagnols, célébré aussi en Afrique et à Rome. A Naples, et naturellement à Byzance, il n'est mentionné qu'après un ou deux autres saints.

Février. 2. SIMEON. La fête est d'origine orientale, l'Espagne et la Gaule l'ignoreront longtemps et ne la connaîtront guère qu'à travers la liturgie romaine. Dans l'Italie du Nord, elle a pu être empruntée directement à Byzance au VII^e siècle ; voir C. MARCORA, op. c., p. 28-29. Le titre est normalement Ypapanti ou Purification, mais notre Siméon n'est pas un phénomène isolé ; voir la notice du *Liber Pontificalis* sur l'introduction de la procession à Rome par le pape Serge I^{er}, trois manuscrits de l'*Antiphonale Missarum* (Monza, Mont-Blandin, Corbie), le manuscrit d'Echternach du martyr. hiéron. et le calendrier de Willibrord qui fait suite dans le même manuscrit, enfin certains sacramentaires (Rheinau, Saint-Gall 348). Le calendrier de Naples associe en un curieux doublet les titres de la même fête : *Purificatio sanctae Mariae Sumeon*.

TRIFONI. Martyr cappadocien, au 1^{er} février pour les Grecs et Naples, le 3 février à Cattaro en Dalmatie (translation de reliques, lesquelles sont signalées dès le milieu du X^e siècle par Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio*, 29), porté au 10 novembre par le martyr. hiéron. ; voir le martyr. rom. à cette date.

5. AGATHE. Martyre de Catane, culte universel.

8. LUCIA. Il ne peut guère s'agir que de la vierge de Syracuse, fêtée le 13 décembre à Rome, à Naples, à Byzance, mais non à Milan

ni en Espagne, du moins à date ancienne. Le culte n'est pas sans liens avec celui d'Agathe, et le martyr. hiéron. commémore Lucie le 6 février ; en notre date même du 8, on lit dans la même compilation une mention énigmatique : *et alibi Luci*.

25. PANTALEON. Le martyr. rom. cite au 27 juillet, comme le synaxaire, le martyr Pantaléon de Nicomédie, mais c'était au 28 juillet, *V kal. aug.*, qu'il était noté dans le martyr. hiéron. (seconde recension seule, car la fête est omise dans l'*Epternacensis*), et la date rédigée à la romaine a pu être transcrite fautivement *V kal. mart.* Les Grecs emploient le nom de Panteleimon, mais ils connaissent eux-mêmes la forme plus ancienne Pantaleon ; voir le Commentaire du martyr. hiéron. Par ailleurs, il y a un Pantaléon (le même ?) honoré à Naples le 15 et en Espagne le 19 février, dates qui se rapprochent de la nôtre.

27. SANCTORUM XXIII. Le martyr. hiéron. porte en ce jour : *In Africa Dionisi et aliorum XXIII* (ou *XXIII*, ms. W.).

Mars. 7. GERBENSI. Inconnu. On pense spontanément à Gervasius, mais rien ne suggère un Gervais le 7 mars. Faut-il signaler le Gervais de Bayonne, du 1^{er} mars ? D'après les affinités de notre calendrier, on s'attendrait à voir citer aujourd'hui les illustres martyres africaines, Perpétue et Félicité. Le P. Grosjean suggère une conjecture « presque désespérée » : *scigerbensi* serait une corruption du nom de groupe des Tuburbitains, écrit *Turbitanorum* dans la notice de l'hiéronymien. Un compendium pour *ur* aurait été lu *er*, et le *tu* initial de *turbitani* ou *turbitenses* se serait confondu avec les dernières lettres de *sancti* ou *sanctae* écrit en toutes lettres dans la source.

9. SANCTORUM XL. Les martyrs de Sébastée, célèbres dans tout l'Orient, mentionnés dans l'hiéronymien et le calendrier de Naples ; voir le martyr. rom. Les Espagnols les anticipent au 9 janvier, pour libérer le Carême.

25. CONCEPTIO SANCTE MARIE. Fête orientale reprise par Rome et lentement diffusée en Occident, normalement étrangère aux Églises de Gaule et d'Espagne, connue du calendrier de Naples. Notre formule est rare, c'est celle du ms. de Berne du martyr. hiéron., du martyr. de Taillaght et d'un manuscrit de Trèves (*Act. SS.*, Martii t. III, p. 536B).

Avril. 23. GEORGI. Fête orientale, ignorée de l'archétype du martyr. hiéron., adoptée à Rome dès le sacramentaire Grégorien, en Espagne, au calendrier de Naples ; voir le martyr. rom.

Mai. 1. THEODORI. Ce nom, qui sera répété le 13 juin, revient souvent dans les martyrologes ; je ne vois pas de raisons de désigner un saint plutôt qu'un autre.

3. INBENTIO CRUCIS. Fête nettement occidentale, bien attestée dans l'Évangélaire et le calendrier de Naples, à Milan et à Aquilée vers le VIII^e siècle, en Espagne et dans les livres gallicans, entrée tardivement à Rome, où elle manque encore dans le sacramentaire

d'Hadrien et dans les antiphonaires du ix^e siècle. Notre scribe l'introduit après la fête du 6 mai. Est-ce un indice qu'elle manquait encore dans sa source principale?

6. EMILIANI (cf. 2 novembre). Le nom revient à plusieurs reprises dans les martyrologes, mais on ne peut guère retenir que le martyr de Cirta du 29 avril, compagnon d'un Secundinus que l'hieronymien cite précisément en ce jour du 6 mai. Signalons aussi, au même quantième mensuel, un martyr africain le 6 décembre (martyr. rom.).

13. PRANCATI. Le 12 mai, le martyr Pancrace est fêté à Rome et porté sur plusieurs calendriers espagnols. Le martyr. hiéron. conclut sa notice du même jour par la mention : *In Africa Prancati (Pracati* dans E), et c'est sans doute cette mention finale qui se retrouve ici au lendemain. Nous aurons à discuter cet intéressant doublet.

14. ESIDORI. Martyr de l'île de Chio, inscrit aujourd'hui au synaxaire, en plusieurs calendriers espagnols, au manuscrit de Berne de l'hieronymien, nommé le 15 dans le martyr. rom. ; déjà Grégoire de Tours fait son éloge.

15. DONISSA. Nom inconnu ; en ce jour, toutefois, l'hieronymien, suivi par le martyr. rom., commémore Dionysia, compagne des martyrs Pierre, André et Paul, à Lampsaque en Hellespont ; le même groupe, au synaxaire du 18 (du 15 dans le manuscrit de Patmos), porte Denys au masculin.

21. CASTI ET EMILITI. Groupe répété le 20 décembre, avec la graphie plus correcte *Emili*. Voir le martyr. hiéron. et rom. au 22 mai. Le doublet suppose un modèle en style romain : *XIII kal. ian.* pour *XII* ou *XI kal. iun.* Ces martyrs africains, mentionnés déjà par S. Cyprien, figurent au calendrier de Carthage.

Juin. 3. GURGITI. Nom inconnu. A tout hasard, je note dans le martyrologe hiéron., aujourd'hui, *Grati*, et au 28 septembre *Gurgeli* (manuscrits : *Gurguli*, *Gurgili*).

13. THEODORI. Nom trop fréquent ; voir le 1^{er} mai. Il faut peut-être signaler le Diodore d'Émèse, inscrit aujourd'hui en certains synaxaires.

19. FELICITAS. On peut songer à la célèbre martyre africaine (7 mars) et à son homonyme romaine (23 novembre). (Au martyr. hiéron., parmi de multiples Felix, deux se trouvent notés le 18 juin, l'un d'Afrique, l'autre de Ravenne, un troisième, ou plutôt le second, revient le 20 juin, un autre encore le 25 juin : tout cela ne mérite guère de confiance.)

24. IOHANNE BAPTISTE. Fête universelle.

25. ZACHARIE. Sans doute le père du précédent, honoré en ce jour par les Maronites ; cette coïncidence est assez naturelle pour ne postuler aucune relation littéraire. Voir le martyr. rom. au 5 novembre ; le synaxaire mentionne au 11 février une invention de reliques et au 28 octobre (manuscrit de Patmos) une dédicace. Noter pourtant que le martyr. hiéron., au 2 juin, insère par erreur Zacharie parmi les martyrs de Lyon. Or, ici, S. Irénée suit, au 26 juin.

26. IRENE. Nom répété le 1^{er} octobre (*Iринi*), toujours au féminin. Mais ne s'agit-il pas d'Irénée de Lyon, fêté normalement le 28 ? Voir le martyr. hiéron. et le rom. Le calendrier de Naples anticipe au 27 P S IRINI (*Passio sancti Irini*), les Grecs le transportent au 23 août. Par ailleurs deux Irène du martyr. rom. peuvent entrer en considération ; voir le 5 avril = 5 mai, et le 18 septembre.

Juillet. 6. THILAUGA. Sainte inconnue. Dans la *Passion* des martyrs d'Abitina, *BHL*. 1492 (2 février), on rencontre un Telica, dit plus bas Tazelita (Pio FRANCHI DE' CAVALIERI, *Note agiografiche*, 8 [*Studi e Testi*, 65], Rome, 1935, pp. 7, note 5, 51, ligne 9, et 53, lignes 6 et 11, 54, ligne 25). Serait-ce un indice que le nom du moins est africain ?

13. MARGARITA. Nom répété le 30 septembre. Parmi les martyrs d'Abitina, cités à la note précédente, on relève une Margarita (p. 51, 12). La Marguerite du martyr. rom. (20 juillet) correspond à la Marine des Byzantins, mais on ne connaît pas de traces de son culte en Occident avant Rhaban Maur.

17. SPERATI ET COMITUM. Ce sont les martyrs Scillitains, déjà mentionnés au calendrier de Carthage, peut-être à la date du 18 juillet (le chiffre est abîmé), qui est la leur en Espagne et à Naples ; le martyr. rom. et le synaxaire, d'accord avec les Actes authentiques, les mentionnent aujourd'hui ; le martyr. hiéron. en parle aux deux dates.

22. DONTIU. Nom inconnu. Le manuscrit de Corbie du martyr. hiéron. nomme aujourd'hui un Donatus, nom fréquent surtout en Afrique. Le 18 juillet, le martyr. hiéron. connaît un autre Donatus (le même ?), qui devrait sans doute être une Donata et fait partie du groupe des Scillitains que nous avons ici au 17. Y a-t-il quelque rapport ? Le 21 juillet, le martyr. hiéron. connaît un *Deuterius puer* parmi des martyrs de Marseille. Surius connaissait un *Dantus* parmi les martyrs d'Abitina, mais le texte critique lit *Clautus*.

23. ABBACIRI ET IOHANNI. Voir le martyr. rom., le synaxaire et le calendrier de Naples au 31 janvier. Martyrs égyptiens ; la corruption Abbacyri pour Cyrus est courante à Rome comme en Orient.

24. ANASTASIA. Le nom revient le 1^{er} novembre. S'agit-il de la martyre de Sirmium, martyr. hiéron et rom. 25 décembre = synaxaire 26 décembre ? Le rapport 24 juillet - 25 décembre pourrait faire croire à une translation volontaire destinée à dégager le jour de Noël et ses environs. Voir aussi au martyr. rom. les 15 avril et 28 octobre et, à peu de jours de notre fête, au martyr. hiéron. le 29 juillet. Pour ce dernier cas, on peut envisager une faute de lecture : *VIII* pour *IIII kal. aug.*

29. QUIRICI. Peut-être le martyr de Tarse, martyr. rom. 16 juin = synaxaire 15 juillet. Le martyr. rom. connaît aussi des Quiriacus les 12 et 23 août, et des Cyriaque en quantité.

Août. 1. MACCABEORUM. Fête très attestée ; voir le martyr. rom.

2. COSMAS ET DAMIANI. Martyrs orientaux ; voir le martyr. rom. au 27 septembre. Le synaxaire commémore à de multiples reprises ces noms célèbres, mais seul un manuscrit tardif et de peu d'autorité,

Vienne Theol. gr. 300 (Rc), porte une mémoire en août, le 11. A Milan et en Espagne, la fête est au 22 octobre.

6. TRANSFIGURATIO. Fête byzantine, sur les origines de laquelle on est assez peu documenté ; rien n'explique le choix de ce jour. A Rome, la fête est très tardive ; voir le martyr. rom. Sur les premières attestations en Occident, voir E. MUNDING, *Die Kalendarien von St. Gallen. Untersuchungen (Texte und Arbeiten)*, 37), Beuron, 1951, p. 88 : à propos de la mention de la fête, en grec et en latin, par une seconde main contemporaine dans un calendrier écrit à Saint-Gall, entre 1031 et 1034, dom Munding rassemble les indications des calendriers et des martyrologes. La date la plus anciennement attestée est le 27 juillet : calendriers de S. Willibrord, dès le début du VIII^e siècle, et de Tegernsee (XI^e siècle) ; le 28 juillet, martyrologe de Murbach, de la fin du VIII^e siècle ; le 26 juillet, vers 800, chez Óengus en Irlande. Ces dates proviennent peut-être de la confusion de VII, VI, V *kal. aug.* avec VIII *id. aug.* Le 6 août est signalé chez Usuard, dans le martyrologe de Wandelbert (IX^e siècle), puis à Eichstätt, Auxerre, Saint-Gall, au XI^e siècle. A la fin du X^e siècle, on trouve aussi les 5 et 7 août dans les manuscrits de Cologne ou de Corbie. Dans l'Italie du Sud, outre le calendrier de marbre de Naples, un missel qui semble provenir du monastère de Saint-Benoît de Bari, vers 978, donne les textes liturgiques de la Transfiguration au 6 août (A. DOLD, *Die Zürcher und Peterlinger Messbuch-Fragmente [Texte und Arbeiten]*, 25], Beuron, 1934, p. LXVII). En Espagne, de même, la fête a été célébrée à cette date dès le X^e siècle (J. B. FERRERES, *Historia del Misal Romano*, Barcelone, 1929, p. 329 sqq.) ; dans le sacramentaire de Vich (éd. A. OLIVAR, Madrid-Barcelone, 1953), p. 74-75, on trouve en 1038 les textes de la vigile et de la fête.

7. TUBURBITANORUM. Malgré notre scribe, il s'agit probablement des martyres africaines, déjà mentionnées par le calendrier de Carthage, puis par le martyr. hiéron. ; voir le martyr. rom. au 30 juillet (le martyre eut lieu le 29, mais tous les témoins mettent la fête au 30) : VII *id. aug.* pour III *kal. aug.* ? Il y a pourtant aussi à tenir compte de l'hypothèse des martyres du 7 mars, Perpétue et Félicité, en supposant une erreur de mois entiers ; mais celles-ci, quoique plus célèbres, ne paraissent pas avoir été fêtées sous le nom de *Tuburbitanorum*.

10. LAURENTI. Fête romaine, connue à Carthage, en Espagne, à Naples dès le VI^e siècle, à Capoue, de même, à Byzance.

11. SUSANNA. Fête romaine, qui ne paraît pas connue par les autres liturgies ; voir le martyr. rom.

15. ADSUMPTIO. Fête de Jérusalem, puis de Byzance, passée à Rome au VII^e siècle, peu répandue à date ancienne en Occident en dehors de la zone d'influence romaine. Le terme d'*Adsumptio* ne se rencontre guère alors que dans le calendrier de Naples.

18. MASSE CANDIDA (deuxième main : *candita*, semble-t-il). Martyrs africains, célébrés aujourd'hui dans le calendrier de Carthage et le martyr. hiéron., déplacés au 24 août dans le martyr. rom.

24. BARTHOLOMEI. C'est la date latine, voir le martyr. rom. ; les manuscrits du martyr. hiéron. hésitent entre le 24 et le 25 août ; le synaxaire unit la fête à celle de Barnabé, le 11 juin, sauf quelques témoins qui insèrent aujourd'hui une annonce de translation.

30. FELICI. Comme il s'agit d'un évêque, on ne peut songer aux martyrs romains d'aujourd'hui, Félix et Adaucte, mais nous avons aujourd'hui aussi l'évêque de Thibiuca en Proconsulaire, porté au calendrier de Naples, nommé aussi par quelques mozarabes et par le synaxaire. Il y a par ailleurs un bon nombre de Félix au martyrologe. Le nom sera répété au 8 octobre, avec, comme ici, l'addition *episcopi* ; je ne sais s'il s'agit d'un doublet.

Septembre. 10. TARENTIANU. Le martyr. rom., le synaxaire et le calendrier de Naples notent au 10 avril un Terentius (*Terentini* à Naples), martyr africain ; c'est le même quantième mensuel (*IV id.*), et le déplacement pourrait s'expliquer en raison du Carême qui rejetait les fêtes. Voir par ailleurs le martyr. hiéron. et le rom. au 1^{er} septembre (martyr inconnu, en dépit de la mention *Tuderti in Umbria*) et au 21 juin.

12. IULI. Le nom n'est pas rare au martyr. rom., voir les 31 janvier, 7 mai, 1^{er} juillet, 19 août, 3, 5 et 20 décembre ; mais l'épithète d'évêque convient particulièrement au pape Jules, 12 avril, qui tombe au même quantième mensuel et pourrait avoir été déplacé avec son voisin Terentius ; voir la note précédente. Notre calendrier ne paraît pourtant pas commémorer d'évêques de Rome.

14. CYPRIANI. La fête est ancienne à Rome (unie à celle de saint Corneille), en Espagne, à Naples et évidemment en Afrique ; voir le martyr. rom.

24. LETI. Le martyr. rom. mentionne, au 6 septembre, un évêque africain, martyr, connu par Victor de Vite, *Historia persecutionis Wandalicae*, II, 15, introduit dans les martyrologes seulement par Florus de Lyon, à la date du 6 septembre, qui doit être arbitraire. Aurions-nous une trace directe du culte de ce Laetus ? Le nom est banal, et d'autres évêques qui l'ont porté ont pu avoir, quelque part, les honneurs liturgiques. Les calendriers mozarabes portent au 1^{er} septembre un prêtre martyr.

25. IUSTU. Nom répété le 25 novembre, avec la même orthographe, ce qui peut être joint à la coïncidence de quantième mensuel et renforcer l'hypothèse d'un simple doublet. Parmi les nombreux Juste martyrs, on penserait plus volontiers à Juste et Pasteur, d'Alcala, nommés le 6 août au martyr. rom. et par tous les calendriers mozarabes, mais reportés au 25 août (avec un lien au mois de septembre, *VIII kal. sept.*, et le même quantième mensuel) par le martyr. hiéron. D'autre part, le martyr. rom., d'après l'hiéron., mentionne au 25 février (toujours même date du 25) un martyr africain d'identité bien obscure.

30. MARGARITA. Voir le 13 juillet.

Octobre. 1. IRINI. Irène de Salonique, au 1^{er} avril dans le martyr. hiéron., avec déplacement de mois entiers, expliqué par le Carême ? Voir le 26 juin.

2. IULIANI ET BASILISSA. Voir le 7 janvier, où nous rencontrons exactement la même incohérence syntaxique. Les noms sont caractéristiques ; il est clair qu'il s'agit d'un doublet.

6. EULALIA. Nom répété au 10 décembre ; voir cette date.

SORORES. Nom inconnu dans l'hagiographie, et inscrit au 6 octobre malgré la place déjà attribuée à Eulalie. On est presque porté, malgré le *sancti* du copiste, à penser à un nominatif pluriel de *soror*, visant des martyres d'une même famille, ou peut-être l'anniversaire de religieuses. Dès le ix^e siècle, on rencontre des commémoraisons de *fratres* dans des nécrologes de Saint-Gall et d'Allemagne ; je ne connais pourtant pas de calendrier ancien qui introduise cette rubrique parmi les noms des saints (cf. *Vies des Saints et des Bienheureux* par les Bénédictins de Paris, t. XI, Novembre, Paris, 1954, p. 77). Ceci supposerait que le copiste utilise une ou diverses listes, où seuls figuraient les noms et les dates anniversaires, et qu'il ajoute lui-même, au petit bonheur, *sancti*, *sancte*, *sanctorum* ; de fait, nous constatons souvent des irrégularités grammaticales dans l'emploi de l'épithète, mais il est difficile d'en tirer un argument ferme, puisque nous avons des couples, comme *Iuliani et Basilissa*, qui dérivent ensemble de la source.

7. THOME. C'est à peu près le jour choisi par les Byzantins, le 6 octobre, déjà occupé ici. Les martyr. hiéron. et rom., les Mozarabes et Naples nomment l'apôtre le 21 décembre ; une fête plus ancienne, attestée par Grégoire de Tours et par le calendrier de Naples, et insérée dans la seconde recension du martyr. hiéron., était fixée au 3 juillet. Il est curieux qu'en ce jour du 7 octobre le martyr. hiéron. présente une notice inexpliquée : *natale sancti Mathei evangelistae*.

8. FELICI. Voir au 30 août. Noter en outre que c'est la date ancienne d'un Félix, évêque de Côme, déplacé au 14 juillet dans le martyr. rom.

9. ALEXANDER. Rien ne permet de choisir entre un grand nombre d'Alexandre, de toutes les provinces de la chrétienté. Voir peut-être en particulier, à la distance d'un mois entier, le martyr. rom. au 9 novembre : martyr de Thrace ou de Macédoine

11. THARACI. Célèbre martyr d'Anazarbe de Cilicie, nommé aujourd'hui par les martyr. hiéron. et rom., le 12 par le synaxaire.

STEFANI. Nom mystérieux, sans attache avec le précédent. Le 11 janvier, le martyr. hiéron. nomme une Stephana, et le P. Delehaye remarque : « Stephana latine Corona plerumque scribitur ». Y a-t-il un rapport entre *corona* et *colune* ? Au 11 novembre, le Synaxaire porte Victor et Stephanis ; s'agit-il d'un décalage d'un mois, comme le 9 ?

12. FOCA. Serait-ce le martyr de Sinope dans le Pont, martyr. hiéron. et rom. 5 mars et 14 juillet (et 1^{er} février dans l'hiéron.), synaxaire 22 septembre ? Mais pourquoi le commémorer aujourd'hui ?

FAUSTI. Parmi les différents Fauste, le plus proche est celui du 13 octobre, martyr de Cordoue, fêté par tous les Mozarabes, et connu des martyr. hiéron. et rom.

14. MICRINI. Inconnu, peut-être à identifier avec le martyr africain Miggin, qui revient une douzaine de fois dans le martyr. hiéron., et notamment le 14 juin. C'est également un des noms qui figurent le plus fréquemment sur les inscriptions africaines ; cf. H. DELEHAYE, *Les Origines du culte des martyrs* ² (Bruxelles, 1933), p. 377.

19. AGILE. Probablement Agileus, martyr de Carthage, au 15 octobre dans le martyr. rom., au 25 janvier dans le calendrier de Carthage et le martyr. hiéron. Le nom semble assez rare pour autoriser l'identification.

20. SERGI ET BACHU. Martyrs de Rosapha en Syrie, au culte universel ; voir le martyr. rom. au 7 octobre, qui est la date traditionnelle à Byzance et en Occident ; en Syrie, les deux saints étaient fêtés séparément, le 1^{er} et le 7 octobre.

22. ESIDORI. Même nom et même graphie le 14 mai.

24. ELUTHERI. Les martyrologes ne connaissent pas de saint de ce nom aujourd'hui. Au même quantième mensuel, le 24 novembre, le martyr. hiéron. cite un évêque de Rieti ; voir le martyr. rom. au 18 avril. Au même mois, le 2 octobre, il y a un martyr de Nicomédie. Les homonymes du martyr. rom. ne semblent guère devoir être considérés.

31. IOHANNI. Même nom et même orthographe au 7 novembre ; voir aussi les 23 juillet, 24 juin et 27 décembre. Les SS. Jean et Jacques, martyrs perses sous Sapor, se trouvent à cette date dans le synaxaire copte ; le martyrologe rom. les commémore le 1^{er} novembre. L'identification n'est pas impossible.

Novembre. Le scribe avait commencé d'écrire le début de *S̄ca* ; il s'est repris aussitôt et a inscrit en rouge le nom du mois, sans effacer son *S*.

1. ANASTASIA. Voir au 24 juillet. Nous sommes voisins de la vierge légendaire commémorée le 28 octobre au martyr. rom., le lendemain au synaxaire.

2. EMILIANA. Il ne peut s'agir des saintes de ce nom mentionnées au martyr. rom. le 5 janvier ou le 30 juin. Nous avons eu ici même un Émilien le 6 mai.

3. TRIUM PUERORUM. Culte largement attesté : martyr. rom. 16 décembre, hiéron. 24 avril, Naples 17 décembre, synaxaire 17, 18 ou 20 du même mois.

7. IOHANNI. Voir le 31 octobre. En fonction de la transposition du jour suivant, on peut noter au 7 mai Jean de Beverley, évêque bénédictin anglais mort en 721, connu par Bède ; mais cela sort des horizons habituels de notre calendrier.

8. MICHAEL. Fête des Incorporels chez les Byzantins seuls, non point même chez les Syriens ou les Coptes ; voir le martyr. rom. au 29 septembre et au 8 mai, où c'est Michel qui est mis en relief. Le nom de Michel donné à la fête byzantine est un trait occidental, peut-être particulièrement italien.

11. MENE. Mennas, martyr égyptien, honoré en Afrique et en

Dalmatie (martyr. hiéron., p. 596), à Rome aussi. Naples unit, comme ici, *Mennae et Martini*. Il fallait que l'influence grecque fût bien forte pour que Mennas gardât le premier rang.

MARTINI. Culte universel en Occident ; les Grecs le renvoient au lendemain 12, parfois au 10.

16. (XIIIIII *sic*). ADRIANINI. Dans le manuscrit, ce nom est suivi d'un signe de ponctuation, semble-t-il, un peu semblable à notre S majuscule, mais allongé, tout différent de l's du copiste. Le martyr. hiéron. nomme aujourd'hui, *in Africa*, un Adrien et, au 13 novembre, un *Andrani* dont les manuscrits BW font *Adriani*. Rien ne permet d'identifier ces noms, qui ont peut-être la même origine. Le martyr. rom. connaît des martyrs de Nicomédie et de Césarée de Palestine, respectivement au 4 et au 5 mars.

25. IUSTU. Voir le 25 septembre.

30. ANDRE. Rome, Byzance, Espagne, Capoue et Naples dès le VI^e siècle, et déjà Carthage.

Décembre. 4. BARBARA. Fête d'origine grecque, au 4 décembre, connue à cette même date par Rhaban Maur et les additions au martyr. hiéron. du *Monacensis* et du *Richenoviensis*.

5. CRISPINA. Martyre de Théveste en Afrique, déjà portée au calendrier de Carthage ; voir le martyr. rom. Le martyr. hiéron. en fait un Crispinus ; il n'est donc pas la source, dans ce cas particulier.

6. NICOLAE. Évêque fêté dès le VI^e siècle en Orient, mais on ne connaît la diffusion de son culte en Occident que trois siècles plus tard, et à partir de l'Italie méridionale.

10. EULALIA. Martyre espagnole, reçue déjà par le calendrier de Carthage, puis par le martyr. hiéron., sans parler naturellement des Mozarabes ; voir le martyr. rom. Ici, le même nom est déjà porté au 6 octobre, on se demande pourquoi.

10. MARIA. La date, qui fait doublet avec la précédente, pourrait tenir à une bévue du copiste ; si, dans les environs de Noël, il s'agit d'une fête de la Vierge, j'opterais volontiers pour une tradition proche de celle des Mozarabes, du 18 décembre. La même fête est attestée à Bénévent (H. BARRÉ, *La fête mariale du 18 décembre à Bénévent au VIII^e siècle*, dans *Ephemerides Mariologicae*, t. VI, 1956, p. 451-462). A Naples, on a, le 9 décembre, *Conceptio S. Anne Marie Virginis*, inspiré de la fête byzantine du même jour et de son libellé. Le martyr. hiéron. donne une Marie, confondue dans un groupe d'inconnues, le même 9 décembre, et conclut la notice du 11 décembre par : *et alibi sanctae Mariae*. Il est difficile de savoir de qui il est question.

20. CASTI ET EMILI. Voir au 21 mai. Le doublet est-il simplement accidentel, mauvaise lecture, *XIII kal. ian.* pour *XII* (normalement, *XI kal. iun.* ? La confusion est aisée.

25. NATIBITAS. Fête universelle.

26. STEFANI. Fête pratiquement universelle, que le synaxaire a reportée au lendemain, pour faire place à une fête de la Vierge. Je

me demande pourquoi notre scribe l'a omise à sa place et reportée à la fin du calendrier ; serait-ce une addition postérieure ? Sur la photo (publiée par E. A. LOWE, *l.c.* planche 21), *s̄ci stefani* semble écrit à la même encre rouge que les chiffres, mais de première main.

27. IOANNI ET IACOBI. La double fête est ancienne, elle est attestée par le Bréviaire syriaque, le calendrier de Carthage, plusieurs livres gallicans et, d'une certaine façon, par le martyr. hiéron. ; voir le commentaire du P. Delehaye. Le calendrier de Carthage parle par erreur de Jean-Baptiste. A Naples et en Espagne, on ne parle aujourd'hui que de S. Jacques, et l'ancien Évangélaire de Naples, du vi^e siècle, qui ne donne pas la date des fêtes, prévoit les lectures *in sancti Iohannis apostoli et evangelistae*, sans rien dire de Jacques. A Rome on ne fête aujourd'hui que S. Jean.

28. INNOCENTIUM. C'est la date du martyr. hiéron., du calendrier de Carthage, des livres gallicans, de Naples ; voir le martyr. rom. Les Grecs sont tout voisins, au 29 décembre. Les Espagnols ont la fête après l'Épiphanie. Noter le terme d'Innocents, qui est romain ; à Carthage, en Espagne, en Gaule, comme à Byzance, on dit simplement « les Enfants ».

Commençons par des remarques purement formelles. Le cadre annuel du calendrier est du type occidental, en ce sens qu'il débute en janvier, comme l'année romaine, non en septembre, comme le synaxaire, ni à Pâques, comme le calendrier de Carthage. A vrai dire, les livres liturgiques occidentaux, romains, milanais, espagnols ou gaulois¹, et le *Breviarium syriacum* partent de Noël ou de l'Avent. Le cadre mensuel du *Sinaiticus*, en revanche, ne tient pas compte des calendes, qui ne sont mentionnées que le 1^{er} janvier, et numérote les jours dans le mois, à la manière grecque. Parmi les documents anciens, le calendrier de Naples semble le seul à combiner ainsi ce double cadre, d'une façon qui nous semble toute naturelle, parce qu'elle est la nôtre. Serait-ce un compromis propre aux provinces occidentales de l'empire byzantin ? Dans l'emploi d'un style de datation, il n'est guère possible de suivre un caprice et de négliger l'usage du milieu.

Je compte 85 fêtes, dont deux le 6 octobre et deux le 10 décembre (peut-être par suite d'une bévue du scribe) ; quatre de ces fêtes groupent deux saints indépendants (2 février, 11 et 12 octobre, 11 novembre). Les répétitions sont relativement nombreuses, elles peuvent s'élever jusqu'à douze², mais parfois il s'agit sans

¹ Le Lectionnaire de Wolfenbüttel commence l'année à Pâques.

² Julien et Basilisse (7 janvier et 2 octobre), Castus et Emilius (21 mai,

doute d'homonymes à distinguer. Si l'on compte pour deux les anniversaires indépendants qui coïncident, comme Mennas et Martin, mais non les saints unis dans un même culte, comme Pierre et Paul, il y a en tout 81 fêtes de saints, ce qui revient à 69 si l'on élimine 12 répétitions. Il faut y ajouter cinq fêtes du Seigneur et quatre de la Vierge.

Vers cette époque, les martyrologes et les synaxaires tendent à citer le plus grand nombre possible de saints, et en comptent plusieurs à chaque jour de l'année. A Naples, le calendrier de marbre se fait une règle de prévoir un nom pour chaque jour. Dans tous ces cas, la liste est indépendante de l'usage liturgique local, même si la base première de la compilation est fournie par un vrai calendrier. Le nombre des fêtes n'apparente pas le manuscrit du Sinaï à ce genre de documents. Il est du même ordre que celui des livres liturgiques romains, milanais, espagnols de la même époque ; le vieux calendrier de Carthage, avec ses 47 anniversaires, n'est pas tellement en retard et, si les livres gallicans signalent beaucoup moins de noms, ils prévoient de longues listes de communs pour des saints privés d'offices propres. En Syrie et à Jérusalem, on est nettement mieux fourni. De ces parallèles, on ne peut cependant conclure que notre calendrier soit purement liturgique, car il y a des exemples d'anniversaires de dévotion privée insérés au milieu des fêtes : voir notamment le calendrier de S. Willibrord. Ici, le nombre des déplacements assurés ou possibles fait craindre qu'un certain caprice ait joué dans l'établissement de la liste, ce qui s'explique mal dans un texte officiel intéressant toute une communauté. Le calendrier étant copié, tout entier de première main, à la suite d'un psautier, on n'y peut pas voir le memento personnel d'un usager du manuscrit ; mais il n'a pas pour autant le statut des calendriers qui ouvrent nos bréviaires et règlent la façon de célébrer l'office. Dans l'absence de toute commémoration en Carême, je vois pourtant un indice que le texte n'est pas sans relations avec l'année liturgique. En conclusion, si notre témoin ne suffit pas à prouver, dans chaque cas particulier, l'existence

20 décembre), Théodore (1^{er} mai, 13 juin), Emilianus-Emiliana (6 mai, 2 novembre), Isidore (14 mai, 22 octobre), Irène-Irini (26 juin, 1^{er} octobre), Marguerite (13 juin, 30 septembre), Anastasie (24 juillet, 1^{er} novembre), Félix, évêque (30 août, 8 octobre), Juste (25 septembre, 25 novembre), Eulalie (6 octobre, 10 décembre), Jean (31 octobre, 7 novembre).

d'un culte liturgique effectif, il semble que son sanctoral autorise à déterminer un lieu d'origine, sinon pour le manuscrit, du moins pour la source principale de son calendrier. Sauf exceptions, il sera raisonnable de conclure aussi du silence du manuscrit à l'absence de fête liturgique dans le milieu où fut dressée la liste.

Les calendriers parallèles font aux saints évêques et aux ascètes une place beaucoup plus large ; ici, à part Martin et Nicolas, il semble qu'on ne vénère que les martyrs ¹, archaïsme frappant qui vient corroborer les faits paléographiques et trahit une Église restée à l'écart de l'évolution liturgique. La proportion de saintes est assez élevée ² : 20 noms féminins, dont 4 au moins désignent probablement des hommes, et 3 masculins qui peuvent se rapporter à des saintes. Ceci ferait penser à une communauté de nonnes, mais d'autre part l'absence d'ascètes semble exclure une origine monastique. Serait-ce un calendrier complété pour répondre à la dévotion d'une femme ?

Les trois premières fêtes du Seigneur n'ont en elles-mêmes, à l'époque, rien de caractéristique : 25 décembre, 1^{er} et 6 janvier. Mais déjà le terme de Circoncision n'est pas romain et celui d'Apparition est nettement mozarabe. La fête de la Croix du 3 mai est purement occidentale et fait songer à l'Espagne, à la Gaule, à l'Italie du Nord ou à Naples, non pas à Rome. La Transfiguration, en revanche, est d'origine orientale, et peu de calendriers latins la connaissent avant le nôtre.

On pourrait ajouter à cette liste les dates du 2 février et du 25 mars, qui sont en même temps des fêtes de la Vierge. Comme le 15 août, ces solennités sont d'origine orientale. On connaît le texte du *Liber Pontificalis* qui attribue à Serge I^{er} (687-701) l'introduction à Rome des quatre processions mariales : *Constituit autem ut diebus Adnuntiationis Domini, Dormitionis et Nativitatis sanctae Dei Genetricis semperque virginis Mariae ac sancti Symeonis, quod Ypapanti Greci appellant, letania exeat a Sancto*

¹ Les 30 août, 12, 14 et 24 septembre et 8 octobre, on commémore apparemment des martyrs pontifes.

² Voir les 5 et 8 février, 19 juin, 13 et 24 juillet, 11 et 15 août, 30 septembre, 6 octobre, 1^{er} et 2 novembre, 4, 5, 10 et 20 décembre, plus Basilisse jointe deux fois à Julien, aux 6 janvier et 2 octobre. Il s'agit probablement d'hommes les 15 mai, 26 juin, 6 juillet et 1^{er} octobre, et de femmes les 7 mars, 7 août et peut-être le 6 octobre (2°).

*Hadriano et ad Sanctam Mariam populus occurrat*¹. S'il est possible que telle de ces fêtes soit à Rome un peu plus ancienne, cela ne ferait guère de différence, et on n'a aucun témoignage antérieur. Lorsqu'on rencontre ces fêtes en Occident, on a généralement le droit de supposer une influence romaine², sauf peut-être pour l'introduction en Haute-Italie de la Purification. Mais, pour notre calendrier, il n'est pas nécessaire de supposer que c'est à travers Rome qu'il a reçu ces fêtes d'Orient. Il manifeste suffisamment d'attaches directes avec le sanctoral byzantin. Du reste, il ignore la Nativité du 8 septembre, qui fait partie du groupe, et aux autres fêtes il réserve des noms qui ne sont pas nécessairement la terminologie romaine classique : Siméon (avec certains vieux témoins romains et le calendrier de Naples), *Conceptio sanctae Mariae* (avec trois martyrologes, où l'addition ne peut guère provenir de source romaine), *Adsumtio sanctae Mariae* (terminologie occidentale, non byzantine).

D'autre part, on rencontre en décembre une solennité qui rappelle la liturgie wisigothique. Dans un calendrier qui ignore la Nativité du 8 septembre et donne à la fête du 25 mars le nom de *Conceptio sanctae Mariae*, on ne peut songer, en effet, au *Sanctae Mariae* du 10 décembre, à quelque anticipation de la fête de l'Immaculée Conception ; s'il s'agit de la Vierge, nous avons affaire à une fête liée à l'Avent, et l'on n'en voit en Occident que dans la liturgie mozarabe ou dans celle de Bénévent (les liturgies syriaques ne peuvent guère entrer en ligne de compte).

Bref, les fêtes du Seigneur et de la Vierge donnent exactement la même impression que l'analyse des faits paléographiques : singularité par rapport aux phénomènes habituels, notamment par rapport aux usages et au vocabulaire romains ; forte influence orientale, mais conjuguée avec des traits purement occidentaux, qui rappellent surtout l'Espagne.

Le sanctoral amène à des conclusions analogues, sinon qu'il précise la qualité des affinités occidentales, en mettant en relief l'Afrique du Nord, forcément ignorée dans les enquêtes précédentes. Éliminons Jean-Baptiste, Pierre et Paul, André, voire Zacharie (25 juin), les Maccabées et les Trois Enfants, qui ne manifestent aucune

¹ DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis*, t. I (Paris, 1886), p. 376.

² Voir B. CAPELLE, *La liturgie mariale en Occident*, dans H. DU MANOIR, *Maria. Études sur la sainte Vierge*, t. I (Paris, 1949), p. 221-223.

attache locale. Parmi les 63 noms restants, distinguons quatre groupes : les anniversaires romains, orientaux, africano-espagnols, et la longue liste des noms inconnus ou difficiles à identifier qui doivent constituer en partie l'élément purement local.

Les quatre anniversaires romains n'autorisent qu'une conclusion : notre calendrier est singulièrement indépendant de l'influence de Rome. Bien peu de documents liturgiques occidentaux, à cette date, se montrent aussi imperméables. S. Laurent et S. Sébastien, étant de renommée universelle, célébrés notamment en Afrique, en Espagne et à Byzance, ne prouvent absolument rien ; il ne reste donc que Pancrace (13 mai ; le martyrologe hiéronymien mentionne, après le martyr romain, un second Pancrace *in Africa*, avec comme ici l'orthographe *Prancati*) et Suzanne (11 août) pour représenter un sanctoral si influent. On ne trouve ici aucun pape (Jules, au 12 septembre, est d'une identité bien incertaine), ni Agnès ou Cécile (malgré la présence des Siciliennes Agathe et Lucie), ni Valentin, Tiburce, Nérée et Achillée, Marcellin et Pierre, Jean et Paul, Abdon et Sennen... La mention de Suzanne, pour moi inexplicable, doit être susceptible de faire rebondir l'histoire du culte de cette sainte en dehors de la Ville.

Avec les fêtes romaines, signalons ici les attaches gauloises, Irénée (voir au 26 juin ; identification vraiment probable) et Martin : elles ne sont pas strictement locales et ne signifient pas grand-chose.

Les Orientaux sont nombreux, 19 noms sont bien probables : Julien et Basilisse (7 janvier, date hispano-napolitaine, et 2 octobre), Tryphon (2 février), Pantaléon (25 février, la date et la forme du nom suggérant que la fête a déjà passé par l'Occident), les martyrs de Sébastée (9 mars), Georges (23 avril), Isidore de Chio (14 mai), Donissa (15 mai ; la forme féminine manifeste une relation avec le martyr. hiéron.), Jean et Cyr (23 juillet), Côme et Damien (2 août), la date du 7 octobre pour Thomas, Tharacus (11 octobre, date du martyr. hiéron.), peut-être Phocas (12 octobre), Serge et Bacchus (20 octobre), sans doute Anastasie (1^{er} novembre, cf. 24 juillet), la date du 8 novembre pour la fête des Anges (mais le nom de Michel trahit une interprétation occidentale), Mennas (11 novembre), Barbe et Nicolas (4 et 6 décembre). Cette liste prouve qu'une forte influence byzantine dominait le milieu d'où est issu notre psautier, mais elle ne suggère pas que ce milieu soit réellement oriental, car elle ne manifeste aucune attache locale caractérisée : tous ces saints sont des noms célèbres, au culte bien attesté même

en Occident, et ils sont originaires tour à tour des diverses provinces de l'Orient chrétien. On ne constate aucune attache paléstinienne, alors que le calendrier de Jérusalem et des lieux saints est trop particulier pour n'être pas immédiatement reconnaissable. En Syrie, où nous connaissons un bon nombre d'anciens calendriers, on n'imagine pas l'absence d'évêques comme Basile, de moines comme Antoine, de vierges comme Thècle. Du reste, même pour les fêtes orientales, on constate souvent des relations étroites entre notre calendrier et les usages de certaines Églises latines ou des particularités du martyrologe hiéronymien, ce qui montre que l'emprunt s'est fait en Occident.

Quant aux saints occidentaux, ils se groupent surtout en Afrique, avec aussi quelques références à l'Espagne, à la Sicile ou à Naples, ce qui ne nous disperse pas trop. Citons d'abord les Vingt-quatre martyrs (27 février), Émilien (6 mai, cf. 2 novembre?), Prancace (13 mai), Castus et Émile (21 mai, 20 décembre), les Scillitains (17 juillet, cf. le 22 juillet), les Tuburbitains (7 août), la *Massa Candida* (18 août), Félix (30 août, cf. 8 octobre), peut-être Térance (10 septembre), Cyprien (14 septembre), peut-être Laetus (24 septembre) et Miggin (14 octobre), Agileus (19 octobre), Crispine (5 décembre). Pour l'Espagne, Vincent (22 janvier), peut-être Pantaléon (27 février) et Fauste (12 octobre, pourrait aussi être africain), certainement Eulalie (10 décembre, cf. 6 octobre); je rappelle le terme d'*Apparitio* pour le 6 janvier. Pour la Sicile, Agathe et Lucie ont un culte qui dépasse largement les limites de l'île. Naples, sans offrir en propre aucun nom, a été souvent cité dans l'apparat aux côtés de notre document. On ne relève rien d'italien. Comme traits occidentaux, soulignons encore la mention des calendes au 1^{er} janvier, la date du 24 août pour saint Barthélemy, le cortège des fêtes qui suivent Noël, et les quelques noms romains ou gaulois signalés plus haut. En somme, une quinzaine d'Africains, quatre Espagnols, deux Siciliens, quatre Romains, deux Gaulois, quatre « Occidentaux communs », soit une trentaine de noms plus ou moins bien identifiés. Ces noms sont souvent moins célèbres que ceux de la liste précédente, et une invasion d'Africains en Orient constituerait un phénomène historique plus exceptionnel que la diffusion de cultes orientaux dans les provinces latines de l'empire byzantin.

Restent les noms inconnus ou trop communs pour être identifiés, faute de coïncidence probante au sujet de la date de la fête : *Ger-*

bensi (7 mars), Théodore (1^{er} mai, 13 juin ; nom oriental), Félicité (19 juin), Thilauga (6 juillet ; dérivé d'un nom berbère ?), Marguerite (13 juillet, 30 septembre), *Dontiu* (22 juillet), Anastasie (24 juillet, cf. 1^{er} novembre ; nom oriental, mais la date de la fête pourrait s'expliquer par une confusion de chiffres trahissant une écriture latine), *Quirici* (29 juillet), Jules (12 septembre), Irène (1^{er} octobre ; nom grec), Eulalie (6 octobre, cf. l'Espagnole du 10 décembre), *Sorores* (6 octobre), Félix (8 octobre), Alexandre (9 octobre), Étienne *decolune* (11 octobre), Isidore (22 octobre), Éleuthère (24 octobre), Jean (31 octobre et 7 novembre), *Emiliana* (2 novembre), Adrien (16 novembre). Il faudrait encore ajouter à cette liste plusieurs noms portés aux deux catégories précédentes, mais dont l'identité n'est pas assurée. Une proportion d'inconnus aussi élevée, vraiment extraordinaire, vient confirmer le verdict paléographique : nous sommes dans une communauté isolée, qui a fini par s'éteindre sans héritiers. L'archaïsme de la version du psautier et des cantiques témoigne dans le même sens. Quelques-uns des numéros de la dernière liste peuvent représenter des saints connus, au nom ou à la date estropiés, mais il serait trop facile d'en appeler toujours à cette solution. Or, il s'agit surtout de noms latins. L'épigraphie africaine exhume volontiers de nouveaux groupes de martyrs oubliés et le martyrologe hiéronymien offre presque chaque jour *in Africa* des listes analogues, où l'érudition la plus exceptionnelle ne peut souvent que commenter : *nudum nomen*. C'est donc toujours la même province qui se présente pour expliquer les faits.

A de multiples reprises, l'étude du détail du calendrier nous a menés au martyrologe hiéronymien. Le plus souvent, la mention n'est que trop naturelle et cette compilation paraît sur le même pied que d'autres documents hagiographiques parallèles ; mais il lui arrive aussi de prendre du relief, le 7 janvier, les 8, 25 et 27 février, les 6, 13, 14 et 15 mai, le 25 septembre, le 7 octobre, le 16 novembre, le 5 décembre. Il arrive qu'on ne puisse échapper à l'hypothèse d'une mauvaise lecture confondant deux dates proches dans la notation latine. Un exemple est particulièrement frappant parce que le groupement de deux noms prouve l'identité des saints commémorés : Castus et Émile, 21 mai et 20 décembre, soit *XIII kal. ian.* pour *XII* (ou *XI*) *kal. iun.* (la confusion *ian.* - *iun.* est plus explicable que mai-décembre). Du groupement de ces indices, peut-on déduire que notre calendrier dépend du martyro-

loge ? Il vaut la peine de s'arrêter à cette hypothèse, car ce serait rompre l'isolement qui entoure notre document, apporter aussi quelque chose à l'histoire de l'hiéronymien, qu'après S. Grégoire on ne voit se diffuser qu'à partir de la Gaule. Le fait, bien établi, renverserait aussi notre hypothèse d'attaches africaines, car ce serait seulement à travers une compilation italienne ou gauloise que le calendrier se rattacherait aux souvenirs d'Afrique.

Le martyrologe hiéronymien est au confluent de multiples sources, constituées par des calendriers locaux ; les principales sont un martyrologe oriental, originaire apparemment de Nicomédie, une liste d'anniversaires de martyrs et de papes romains, enfin des calendriers africains, perdus pour nous sauf celui de Carthage. Or, ce qui fait l'originalité du *Sinaiticus* et l'isole tellement, c'est justement l'absence complète chez lui des fonds romain et vieil-oriental. Les coïncidences avec l'hiéronymien portent sur les listes africaines. En théorie, on a pu en extraire systématiquement de telles listes ; cela peut avoir intéressé quelque communauté latine émigrée en Orient (mais dans aucune province particulière de l'Orient, notamment pas en Palestine), où l'on se serait amusé à enrichir par là quelque calendrier local. Il est pourtant difficile de se représenter un travail de ce genre. Il ne faut pas chercher, par exemple, à justifier l'exclusion systématique de Rome par des conditions schismatiques, un milieu donatiste ou novatien : aucun nom du calendrier ne prête à suspicion, on y a au contraire adopté des fêtes introduites récemment dans la Grande Église, comme celle de l'Assomption. On songe bien plus naturellement à un calendrier local africain, parent d'une source de l'hiéronymien, enrichi ensuite sur place, sous l'influence de l'occupation byzantine, selon un processus dont on a quantité d'exemples.

Trois cas particuliers peuvent apporter quelque lumière. Le 5 décembre, l'hiéronymien marque, au masculin : *In Africa... Crispinus* ; avec la Passion *BHL*. 1989, Augustin et le calendrier de Carthage, notre calendrier dit *Crispina*, que l'hiéronymien lui-même cite correctement aux 3 et 10 décembre, ce qui prouve que, dans le dossier dont disposait le compilateur, certaines fiches ou documents gardaient la bonne leçon. En bonne méthode, l'exemple prouve seulement que notre document ne dépend pas de la recension gallicane de l'hiéronymien ; nous ne possédons plus aucun témoin indépendant de cet archétype, mais il a pu en exister, et peut-être n'avaient-ils pas la faute au 5 décembre.

Les deux fêtes « romaines », Pancrace et Suzanne, seraient seules à déposer contre notre hypothèse d'une source directement africaine. Il est clair, en effet, que le *Prancati* du 13 mai est étroitement apparenté au *Prancati in Africa* qui clôt dans l'hieronymien la notice du 12 mai. Mais celle-ci, à son tour, passe pour un doublet négligeable, qui répète le Pancrace romain du même jour, dont la basilique remonte à Symmaque (498-514) et dont la fête est signalée au Gélasien. Nous voilà donc en flagrant délit d'emprunt à l'hieronymien et à ses confusions? Peut-être; à moins que notre document ne permette de suggérer que c'est le martyr romain qui doit son culte, ou du moins la date de sa fête, à un homonyme africain. Je crois que la question peut se poser. Quant à l'anniversaire de *S^{te} Suzanne*, si l'on ne veut pas y voir un élément ajouté à l'époque byzantine au fonds africain du calendrier, ce qui n'est pas très vraisemblable, on sera tenté de l'expliquer de la même façon.

Le martyrologe hieronymien a souvent maltraité ses sources et déplacé les fêtes, volontairement ou non; en cas de désaccord avec lui, notre calendrier n'a donc pas nécessairement tous les torts et, lorsque fait défaut un tiers qui puisse arbitrer, la présomption sera peut-être en sa faveur. Dans ces conditions, tombe une partie des raisons que nous croyons avoir d'accuser le rédacteur de négligence et de tenir le *Sinaiticus* pour une compilation artificielle et personnelle, plutôt qu'un témoin de l'usage liturgique local.

Le calendrier peut être un peu antérieur à la copie que nous en possédons, et représenter le sanctoral de son Église au moment de l'invasion arabe en Afrique. Son caractère local ne permet pas de conclure avec fermeté à l'origine africaine du manuscrit où il est copié; tout ce que je puis dire à ce sujet, c'est que les faits paléographiques paraissent s'expliquer aisément par l'hypothèse africaine. Quant au texte biblique des psaumes et des cantiques, il est assez naturel d'imaginer qu'il soit apparenté à la liturgie dont le calendrier est à sa façon un témoin, et l'accord avec les auteurs africains, particulièrement avec Augustin, semble, dans ces conditions, prendre un poids notable.

En conclusion, le calendrier du Sinaï Slavon 5 s'explique d'une façon assez satisfaisante comme le sanctoral d'une Église d'Afrique du nord, apparenté à l'une des sources du martyrologe hieronymien, tenu à jour sur place au moment de l'occupation byzantine; il

faut craindre pourtant qu'il ne soit complété par quelques anniversaires d'ordre personnel, étrangers à l'usage liturgique. Il constitue un précieux document sur les relations liturgiques de l'Afrique du VIII^e siècle tant avec l'Orient qu'avec l'Espagne, l'Italie méridionale et Rome ¹.

Rome.

J. GRIBOMONT, O.S.B.

INDEX NOMINUM IN KALENDARIO

Abbacyrus, 23 juillet.	Eulalia, 10 décembre.
Adrianus, 16 novembre.	Faustus, 12 octobre.
Adsumptio S. Mariae, 15 août.	Felicitas, 19 juin.
Agatha, 5 février.	Felix, 30 août.
Agileus, 19 octobre.	Felix, 8 octobre.
Alexander, 9 octobre.	Georgius, 23 avril.
Anastasia, 29 juillet.	Gerbensius, 7 mars.
Anastasia, 1 novembre.	Gurgitus, 3 juin.
Andreas, 30 novembre.	Iacobus, 27 décembre.
Apparitio Domini, 6 janvier.	Innocentes, 28 décembre.
Bacchus, 20 octobre.	Inventio S. Crucis, 3 mai
Barbara, 4 décembre.	Iohannes, 23 juillet.
Bartholomaeus, 24 août.	Iohannes, 31 octobre.
Basilissa, 7 janvier, 2 octobre.	Iohannes, 7 novembre.
Castus, 21 mai, 20 décembre.	Iohannes, 27 décembre.
Circumcisio Domini, 1 janvier.	Iohannes Baptista, 24 juin.
Conceptio S. Mariae, 25 mars.	Irene, 26 juin.
Cosmas, 2 août.	Irini, 1 octobre.
Crispina, 5 décembre.	Isidorus, 14 mai.
Cyprianus, 14 septembre.	Isidorus, 22 octobre.
Damianus, 2 août.	Iulianus, 7 janvier, 2 octobre.
Donissa, 15 mai.	Iulius, 12 septembre.
Dontius, 22 juillet.	Iustus, 25 septembre.
Eleutherius, 24 octobre.	Iustus, 25 novembre.
Emiliana, 2 novembre.	Laetus, 24 septembre.
Emilianus, 6 mai.	Laurentius, 10 août.
Emilius, 21 mai, 20 décembre.	Lucia, 8 février.
Eulalia, 6 octobre.	Maccabaei, 1 août.

¹ Comme le lecteur s'en est rendu compte, cette enquête sur l'origine du Psautier du Sinaï s'est vue aidée de multiples côtés, rencontrant le plus aimable intérêt ; je suis heureux de pouvoir remercier encore ici M. le Professeur G. Garitte, M. le Professeur E. A. Lowe, M^{lle} B. van Regemorter, le P. Tarchnischvili, sans oublier évidemment les PP. P. Grosjean et B. de Gaiffier.

Margarita, 13 juillet.	Sebastianus, 20 janvier.
Margarita, 30 septembre.	Sergius, 20 octobre.
Maria, 10 décembre.	Simeon, 2 février.
Martinus, 11 novembre.	Sorores, 6 octobre.
(Martyres) Quadraginta, 9 mars.	Speratus, 17 juillet.
(Martyres) Viginti quattuor, 27 février.	Stephanus, 26 décembre.
Massa Candida, 18 août.	Stephanus decolune, 11 octobre.
Mennas, 11 novembre.	Susanna, 11 août.
Michael, 8 novembre.	Terentianus, 10 septembre.
Micrinus, 14 octobre.	Tharacus, 11 octobre.
Nativitas Domini, 25 décembre.	Theodorus, 1 mai.
Nicolaus, 6 décembre.	Theodorus, 13 juin.
Pantaleon, 25 février.	Thilauga, 6 juillet.
Paulus, 29 juin.	Thomas, 7 octobre.
Petrus, 29 juin.	Transfiguratio Domini, 6 août.
Phocas, 12 octobre.	Trypho, 2 février.
Prancatus, 13 mai.	Tuburbitani, 17 avril.
Pueri tres, 3 novembre.	Vincentius, 22 janvier.
Quiricus, 29 juillet.	Zacharias, 25 juin.

A CHRONOLOGICAL NOTE ON ST. GERMANUS OF AUXERRE

The chronology of Germanus' episcopacy is commonly regarded as obscure and uncertain ; but perhaps some of the main incidents in it can be dated with greater precision than is sometimes supposed.

One event at any rate is beyond serious question. This is the first visit to Britain, which Prosper in his chronicle records s.a. 429 (ed. MOMMSEN, *M.G.*, Auct. antiq., t. IX, p. 472) ; and no one, I think, has been able to show reason why this dating should be called in question. Constantius in his *Vita* of the bishop (*BHL.* 3453, ed. LEVISON, *M.G.*, Script. rer. merov., t. VII, p. 225-283) records this visit (cap. XII-XVIII) and then goes on to describe (cap. XIX-XXIV) how Auxerre was crushed by its taxes and how Germanus travelled to Arles, where he induced Auxiliaris, the Praetorian Prefect of Gaul, to lighten the burden of the city's taxes. Auxiliaris is known to have been Prefect at least as early as 435 (*CIL.* XII, 5494), but Avitus was appointed to the office late in 439 (SIDONIUS, *Carm.* VII, 295 ff., 316 ; *Epist.* I, 3, 1). Now W. Levison in his masterly article on Germanus in *Neues Archiv*, t. XXIX (1904), p. 125, drew attention to a passage of Salvian (*De Gubernatione Dei*, V, 35), where we are told that 'recently' (*nuper*) the highest authorities took thought for the hard-pressed cities of Gaul and reduced their taxes. But Levison did not press the similarity of this event to that described by Constantius, for he thought that the date of Salvian's *De Gubernatione Dei* could not be fixed exactly—it could merely be put sometime between 439 and 451. But it can hardly be denied now that in fact Salvian wrote it in 440-441 ; see A. HAEMMERLE, *Studia Salviana* (Diss. Erlangen, 1893), p. 14 f. ; A. SCHAEFER, *Römer und Germanen bei Salvian* (Breslau, 1930), p. 38 f. Shortly before this date, then, (*nuper*) the Imperial authorities reduced taxation in certain cases—and well they might, for no less than three wars had recently and simultaneously

been fought in Gaul. Aetius fought and crushed the Burgundians in Germania Prima in 435-437. In those same years his lieutenant Litorius smashed a revolt of the Armoricans. And during 435-439 the Romans were heavily engaged with the Visigoths of Toulouse. In 439, however, Aetius was able to return to Italy: 'pacatis motibus Galliarum Aetius ad Italiam regreditur' (*Chronica gallica a. CCCCLII*, 123, ed. MOMMSEN, t. c., p. 660, s. a. 439). It would be natural to date the remission of taxes of which Salvian speaks to the autumn of 439, the Visigothic war having at last come to a close in the summer of that year. Now Constantius is recording the events of Germanus' career in chronological order, and the visit to Arles therefore falls later than 429, the date of the first journey to Britain. But we can hardly suppose that the incident relating to the taxes of Auxerre took place in the period 430-434, for Gaul was comparatively peaceful in those years. Also the lowering of the rate of taxation is perhaps unlikely to have been carried through when the wars were still being fought or when Aetius (cf. *summae potestates* in Salvian, l. c.) had already left the country. All the data can be satisfactorily accounted for if we suppose that the lowering of the taxes of Auxerre, which Auxiliarius granted at Germanus' request, was part of the wider measure of tax-relief which Salvian mentions. It follows that Germanus probably visited Arles in 439, after the campaigning season had closed.

The *Vita* deals next (cap. xxv-xxvii) with the second visit of Germanus to Britain, and I have tried to date this to 444-445 (certainly earlier than 446) in *Antiquity*, t. XXX (1956), p. 167. It is pointed out there that Germanus had scarcely arrived home from this journey (*Vita*, cap. xxviii *init.*) when he was approached by an embassy of the Armoricans, who were again in revolt. This Armorican rebellion had apparently broken out not long before, for Aetius' measures to crush it had only just been put into operation when the bishop appeared on the scene: Goar, king of those Alans who had been settled near Orleans, had now received his instructions from Aetius and was setting out with his iron-clad cavalry to deal with the rebels. We are told in a panegyric on Aetius by Merobaudes that Armorica had been subjugated at the time of one of Aetius' consulships; and Levison (*Neues Archiv*, t. c., p. 139) adopted the opinion, which was current in his day, that this panegyric was written to celebrate Aetius' second consulship in 437. But in the

year in which Levison's article appeared Vollmer produced his edition of the fragments of Merobaudes, and argued that the consulship in question was Aetius' third, which the Patrician held in 446. This is now the general view and is undoubtedly correct. We may suppose therefore that the revolt which Goar was about to deal with when Germanus encountered him had been put down shortly before Merobaudes wrote. Hence the second visit to Britain and the meeting with Goar must be put shortly before 446. E. Stein (*Geschichte des spätrömischen Reiches*, Vienna, 1928, t. I, p. 492, note 3) argued that since Merobaudes (*Paneg.* II, 8 ff.) shows Armorica to be at peace, the rebellion which Goar dealt with could not have taken place before 446: and he therefore assigned an indefinite date after 446 to these events in the life of Germanus. But if we look again at Merobaudes (l. c.), we shall find that what he tells us is that peace has now been *restored* to Armorica. On how it came about that barbarous Alans were used to crush the Armoricans, see the suggestions put forward in the *Journal of Roman Studies*, t. XLVI (1956), p. 65-75.

It might be objected, however, that the revolt in which St. Germanus became involved was not that of 445 at all, but that of 448; for we read in the *Chronica Gallica a. CCCCLII*, 133 (ed. cit., p. 662) s. a. 448: 'Eudoxius, arte medicus, pravi sed exercitati ingenii, in Bacauda id temporis mota delatus, ad Chunos confugit'. But the objection is hardly persuasive. There is no indication that Eudoxius' movement affected Armorica: we know from e. g. Zosimus (VI, 2, 5, and 5, 3) that there were Bacaudae in other parts of Gaul as well as in Armorica, and if Eudoxius was able to escape to the Huns it is *a priori* likely that he was active in eastern Gaul. Moreover, there is no hint in the Chronicle that Eudoxius' movement ended in an armed uprising and in warfare: we hear simply that it was betrayed. What is known of it, therefore, does not at all resemble what is known of the rebellion which Goar and his cavalry were about to suppress when St. Germanus checked them. It seems safest, therefore, not to associate Eudoxius' *Bacauda* with the revolt mentioned by Constantius in his *Vita Germani*.

We are now in a position to give an approximate date to Germanus' visit to Ravenna and his death there (*Vita*, cap. xxix-xlii). There is no reason to suppose that he delayed long in

setting out for Ravenna after his meeting with Goar; and since there seems to be no reason for rejecting the traditional date of the saint's death, 31 July, the British visit might at first sight be dated to the spring of 445. But this means crowding the events very closely one upon the other. In the spring of 445 we have to find room for the British visit, the negotiations with Goar, and the journey to Ravenna. Alternatively, then, we might date the British visit to 444 and the journey to Ravenna to spring 445. It is true that Constantius makes the Armorican incident follow very closely on the return from Britain: 'vixdum domum de transmarina expeditione remeaverat, et iam...' (cap. xxviii). But it is characteristic of this author to fuse together events which were in fact separated by a greater or lesser interval of time, as Levison pointed out (*Neues Archiv*, t. c., p. 125, note 6).

Happily, a choice between these two alternatives is not merely a matter of taste, for elsewhere in this volume (p. 185 below) Father Paul Grosjean not only advances arguments which show that 445 must be ruled out, but also produces some positive evidence for 444 as the date of the second visit to Britain. We may safely conclude that St. Germanus journeyed to Britain in 444 and that he died on 31 July 445.

Nottingham.

E. A. THOMPSON.

IGNATIANA

Le P. Lancicius demanda un jour au P. Manare quel était d'après lui le portrait le plus ressemblant de S. Ignace : « De effigie B. Patris nostri, répondit Manare, nullam adhuc vidi quae vere illum referat » ; et un peu plus loin il ajoute cette réflexion de S. Philippe Neri : « Quia vultus B. Patris illius supernaturali quodam splendore erat aspersus, nulla prorsus effigies effingi potest arte pictoria, quae vere illum repraesentet. ¹ »

Toute proportion gardée et sans diminuer le mérite des doctes écrivains qui ont composé une Vie de S. Ignace, ne peut-on dire des biographies ce que Manare et Philippe Neri disaient des portraits ? Aucune ne parvient à rendre l'homme et le saint que fut Ignace de Loyola, aucune ne réussit à décrire parfaitement la « splendeur surnaturelle » qui éclairait les profondeurs de l'âme du chevalier converti et dont seuls quelques reflets ont été perçus par ses contemporains.

Mais, si la biographie idéale semble impossible à réaliser, les historiens ont pour mission de restituer de mieux en mieux le passé et ils n'ont pas failli à leur tâche. Le quatrième centenaire de la mort d'Ignace (1556-1956) a été marqué par le foisonnement d'une innombrable littérature où l'article de circonstance et de vulgarisation voisine avec le travail du spécialiste. Ce sont quelques-uns de ces ouvrages que nous voudrions présenter au lecteur ².

Le P. Hugo Rahner est à l'heure présente un des connaisseurs les plus pénétrants de l'histoire des origines des Jésuites ; aussi est-ce à lui que M. L. von Matt a confié la rédaction du texte qui devait accompagner la série étonnamment évocatrice de photographies ³

¹ *Monumenta historica Societatis Iesu, Monumenta Ignatiana*, série IV, t. 1, p. 512-513.

² On trouvera un premier essai de dépouillement des publications du centenaire dans l'*Archivum historicum Societatis Iesu*, t. XXV (1956), p. 692-710, par le P. L. Polgár, S.J. A l'occasion du centenaire, le P. J. Juambelz, S.J., a publié une *Bibliografía sobre la Vida, obras y escritos de San Ignacio de Loyola, 1900-1950* (Madrid, 1956). Ce recueil, où figurent aussi des ouvrages postérieurs à 1950, rendra de précieux services.

³ Leonard von MATT et Hugo RAHNER, S.J. *Ignace de Loyola*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1955, 336 pp., 226 illustrations et deux cartes. Ce livre, publié en allemand, a été traduit en français, en italien, en néerlandais, en portugais,

qui permettent de suivre S. Ignace depuis son pays natal jusqu'à Rome en passant par l'Italie, la Terre Sainte et la France. On peut faire confiance au P. R. quand il affirme que chaque phrase de son texte s'appuie sur une « documentation historique très abondante » ; celle-ci est parfaitement assimilée et trouve des expressions simples, claires pour retracer pas à pas non seulement la course errante du pèlerin, mais, chose plus difficile, la longue transformation d'une âme qui passe du péché à la sainteté. « Transformation d'une âme », c'est le titre du chapitre consacré à la conversion d'Ignace ; ce n'était qu'un départ et jusqu'à sa mort le saint a cherché inlassablement à mieux servir le Dieu qui s'était révélé à lui dans l'humble texte du *Flos Sanctorum*. Seul un historien qui depuis des années a lu et relu les documents diligemment recueillis dans les *Monumenta historica Societatis Iesu* pouvait en extraire cette esquisse lumineuse où sous la belle ordonnance du livre et de l'illustration, exécutée avec art et goût, revit celui qui a voulu être le serviteur loyal de Dieu et des hommes ¹.

Parlant du nouveau livre du P. Brodrick sur S. Ignace ², un recenseur compare l'auteur à un touriste qui dans les vastes champs de l'histoire cherche de préférence les coins pittoresques. La comparaison peut signifier une critique ou un éloge : une critique, si les choix sont trop unilatéralement commandés par la recherche du détail piquant, un éloge, si, au contraire, sans rien omettre d'essentiel, le P. B. parvient à découvrir, grâce à un art divinatoire, ce qu'il y a de plus révé-

en espagnol et en anglais. Sur ces diverses éditions, voir *Archivum historicum Societatis Iesu*, t. XXV (1956), p. 617-618. Si nos renseignements sont exacts, la traduction française est une œuvre collective. M. L. von Matt avait publié auparavant avec le même luxe d'illustrations un S. François d'Assise et un S. Pie X. Une S^{te} Bernadette vient de paraître (voir ci-dessous, Bulletin).

¹ Au sujet du voyage d'Ignace à Bruges, le P. R. écrit : « là-bas, il trouve compréhension et subsides auprès d'un négociant Gonzalo de Aguilera » (p. 196). Tout récemment, M. l'abbé A. Viaene s'est demandé si, à l'époque où le saint vint à Bruges, le jeune marchand espagnol pouvait aider matériellement l'étudiant parisien. D'après une série de documents, il établit que G. de Aguilera est né vers 1510 et qu'avant lui, aucun de ses ancêtres n'avait habité Bruges. « Il était seul, sans famille, un *homo novus*. » M. Viaene suggère qu'Ignace cherchait peut-être à favoriser en lui une vocation apostolique. (*Handelingen* de la Société d'émulation de Bruges, t. XCIII, 1956, p. 145-155). Ce n'est là qu'une supposition. Mais, malgré son jeune âge, G. de Aguilera ne pouvait-il disposer d'une belle fortune ? La visite d'Ignace à Anvers chez Juan de Cuellar pose un problème assez semblable (cf. *Anal. Boll.*, t. LXXIV, 1956, p. 353).

² *Saint Ignatius Loyola. The Pilgrim Years*. Londres, Burns and Oates, 1956, 372 pp., illustrations en couleurs, 4 cartes. L'œuvre a paru en français, aux Éditions Spes (Paris, 1956), et en espagnol (Madrid, Espasa Calpe, 1956).

lateur dans les documents du passé. Nous optons pour la seconde explication.

Il n'est pas douteux que depuis 1941, date à laquelle il retraçait la Vie de S. Ignace et de ses premiers compagnons¹, le brillant écrivain a approfondi, mûri au contact assidu des *Monumenta historica* sa connaissance du saint fondateur et du milieu où celui-ci a vécu. Depuis lors aussi, il a pu visiter l'Espagne, et les premiers chapitres de la biographie bénéficient de cette vision directe des divers sites où se sont déroulées l'enfance, la jeunesse, la conversion du fier soldat. Pour l'histoire de ces premières années, un livre du P. Leturia : *El gentilhomme Iñigo López de Loyola*², a été particulièrement exploité ; c'est, de fait, la meilleure reconstitution de l'ambiance familiale des Loyola. Le public de langue anglaise pourra apprécier, au travers des pages du P. B., toute la richesse de cet excellent ouvrage.

A partir de 1521, date du siège de Pampelune, de longs extraits de l'autobiographie ou *Récit du pèlerin*³ — on pourrait dire la plus grande partie du texte — alternent avec l'exposé toujours vif, coloré, de l'auteur. Nous ne savons si notre impression répond à la réalité, mais il semble bien que, plus le P. B. étudie S. Ignace, plus il s'efface lui-même devant le saint et met comme une sourdine aux réflexions, souvent humoristiques, qui émaillaient ses livres antérieurs.

Avec art, toute l'érudition est dissimulée ; d'année en année, de voyage en voyage, le lecteur est conduit habilement sans peut-être se rendre compte que dans ce récit, d'un style si parfait, une information considérable, toujours assimilée, a été harmonieusement fondue. De cette maîtrise, on pourrait produire bien des preuves ; en voici un exemple. A la fin du livre, il est fait allusion aux rapports d'Ignace avec le futur pape Paul IV, Jean-Pierre Caraffa⁴. Non seulement tout est dit, mais, avec sa psychologie subtile, pénétrante, le P. B. tâche de découvrir l'origine du dissentiment entre ces deux fondateurs.

L'auteur n'a nullement abusé des notes ni des références bibliographiques ; il lui eût été facile d'en surcharger le bas des pages ; mais l'élégante érudition du P. B. a préféré se limiter. Soucieux de délester

¹ *The Origin of the Jesuits*, Londres, 1940 ; *The Progress of the Jesuits*, Londres, 1947. Sur les travaux antérieurs du P. Brodrick, voir *Anal. Boll.*, t. XLVI (1928), p. 453 ; t. LV (1937), p. 181.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. LIX (1941), p. 354. Une seconde édition parut à Barcelone en 1949. La même année, le P. A. J. Owen, S.J., en donnait la traduction anglaise (Syracuse, N. Y.).

³ Voir plus loin, p. 155.

⁴ Il n'est pas douteux que la longue lettre de S. Ignace, publiée dans les *Monumenta Ignatiana*, série I, t. 1, p. 115-118, ne soit adressée à J.-P. Caraffa. Cette lettre, aux phrases contournées, trahit le souci du saint de ne pas froisser son ombrageux correspondant. Malgré ces précautions, Ignace provoqua son mécontentement. La traduction partielle qu'en donne le P. B. aurait pu être plus fidèle.

le récit de dissertations qui en auraient arrêté constamment la marche, il a réservé pour les notes la discussion de problèmes particuliers. Elles sont un modèle du genre et toujours instructives¹. C'est grâce à cette heureuse distribution que l'ensemble du livre offre une si parfaite unité.

« The ship that failed » : Ignace a vainement attendu un bateau pour la Terre Sainte. Obligé de renoncer à ce projet, il part pour Rome. A quelques kilomètres de la Ville éternelle, il a une importante illumination intérieure. Il s'agit de la célèbre vision de la Storta, sur laquelle le P. H. Rahner a écrit des pages décisives². L'autobiographie ne va guère plus loin et c'est ici que se termine aussi le livre du P. B.

En tête du volume figure une reproduction d'un tableau du Guerchin : S. Grégoire le Grand entre S. Ignace et S. François-Xavier. Cette toile fut commandée par la famille Ludovisi vers 1625, en souvenir du pape Grégoire XV Ludovisi, qui canonisa Ignace et Xavier en la fête de S. Grégoire le Grand (12 mars 1622).

Le P. Leturia avait depuis longtemps l'intention de publier une biographie du saint fondateur dans laquelle il aurait réuni toute la richesse d'une information recueillie pendant plus de trente ans et dont il avait donné les résultats dans des études particulières³. La mort l'en a empêché (20 avril 1955). Un de ses élèves, professeur à l'Université Grégorienne, auquel nous devons de très bons travaux historiques, le P. R. Garcia Villoslada, sans vouloir réaliser le projet de son aîné, a souhaité offrir au public de langue espagnole une Vie qui tînt compte des derniers progrès⁴. La genèse de son livre en explique le caractère. En tête de son *Manual de Historia de la Com-*

¹ Voir, par exemple, p. 41, sur les Libros de Caballerias ; p. 61, sur le *Récit du pèlerin* ; p. 64, sur les lectures de S. Ignace pendant sa convalescence ; p. 287, sur la dévotion du saint à S. Ignace d'Antioche.

² *Die Vision des heiligen Ignatius in der Kapelle von La Storta*, dans *Zeitschrift für Ascese und Mystik*, t. X (1935), pp. 17-35, 124-129, 202-220, 265-282. Cette étude a été résumée dans la revue *Christus*, t. I (1954), p. 48-65, sous le titre : *La Vision de saint Ignace à la chapelle de la Storta*. Au moment de donner le bon à tirer, nous voyons que le P. R. Rouquette vient de publier le début d'un *Essai critique sur les sources relatant la vision de saint Ignace à la Storta*, dans *Revue d'ascétique et de mystique*, t. XXXIII (1957), p. 34-61.

³ Ces études, disséminées dans diverses revues, viennent d'être republiées et groupées sous le titre : *Estudios ignacianos* par le P. I. Iparraguirre, S.J. Le premier tome comprend les *Escritos biográficos* ; le second, les *Escritos espirituales* ; ils constituent les tomes X et XI de la *Bibliotheca Instituti historici Societatis Iesu* (Rome, 1956). Au moment où nous écrivons, le tome I^{er} a paru ; le second suivra incessamment.

⁴ *Ignacio de Loyola. Un Español al servicio del Pontificado*. Saragosse, Hechos y dichos, 1956, 463 pp., illustrations.

pañia de Jesus ¹, le P. G. V. avait retracé sommairement la carrière du fondateur des Jésuites. Sollicité de publier ces pages séparément, il désira donner plus d'ampleur à quelques chapitres, mais son travail une fois composé ne le satisfait pas. Il le remit donc sur le métier, incorporant de nombreux renseignements qui lui paraissaient utiles pour une meilleure compréhension des faits. Avec modestie, il confie au lecteur : « Yo lo considero como un primer ensayo, que podrá perfeccionarse en ediciones sucesivas » (p. 11).

L'auteur a eu raison de ne pas attendre plus longtemps, car il offre un bon livre, où, soit dans le récit, soit dans les notes, on devine un maître parfaitement averti, qui, sans se laisser encombrer par l'abondance des détails, retrace d'une main ferme les étapes principales de la vie du saint. Il passe assez rapidement sur les années de jeunesse et la conversion (p. 15-56), pour s'étendre plus longuement sur le séjour à Paris. Ce milieu universitaire parisien au début du xvi^e siècle, le P. G. V. le connaît particulièrement bien. Ne lui devons-nous pas cet ouvrage solide : *La Universidad de Paris durante los estudios de Francisco de Vitoria O. P. (1507-1522)* ² ?

Divisés en brefs paragraphes, munis d'un titre, les chapitres se lisent aisément et le lecteur éprouve le sentiment de sécurité qu'inspire un guide expérimenté. Toutefois, il y a peut-être un danger à découper en tableaux successifs ou juxtaposés une vie quelle qu'elle soit : au lieu de dégager ce qui en constitue l'unité foncière, on n'en montre que des facettes.

Est-ce parce qu'il s'adresse à un large public que l'auteur a écarté toute liste bibliographique et s'est contenté de signaler quelques ouvrages dans les notes ³ ?

Avant d'entreprendre la rédaction d'une Vie de S. Ignace, ⁴ Miss Mary Purcell a frappé à de nombreuses portes, afin de recueillir une documentation sûre et abondante. Elle n'en fera pas toutefois étalage et tant la bibliographie que les références aux sources, im-

¹ Madrid, 1954. La première édition parut en 1941 pour commémorer le quatrième centenaire de la fondation de la Compagnie (1540-1940). D'après un juge compétent, le P. M. Batllori, c'est, à l'heure actuelle, la meilleure histoire générale de l'Ordre des Jésuites.

² Rome, 1938 (= *Analecta Gregoriana*, t. XIV).

³ Quelques erreurs d'impression ont échappé. P. 104, lire *Rochequide* et non *Rocheqlude* ; p. 129, *cuore* et non *guore* ; p. 203, *Gegenreformation* et non *Genreformation*. P. 344, outre l'ouvrage de 1923, sur le prêtre Jean, M. Marinescu a publié en 1945 : *Encore une fois le problème du Prêtre Jean*, dans *Bulletin de la section historique* (Académie roumaine), t. XXVI, p. 202-222 ; voir aussi Ch. E. NOWELL, *The Historical Prester John*, dans *Speculum*, t. XXVIII (1953), p. 435-445.

⁴ *The First Jesuit. St. Ignatius Loyola*. Dublin, M. H. Gill and Son, 1956, xi-387 pp., illustrations.

primées à la fin du volume, sont réduites au strict minimum ; il n'y a du reste pas d'appel de notes et, si le lecteur veut se rendre compte du bien-fondé d'une affirmation, il doit consulter les dernières pages et voir si le passage qui l'intéresse est muni d'une annotation.

Cette ordonnance du volume montre que le but de l'auteur n'est pas de présenter un ouvrage d'érudition, mais un récit animé, vivant, de l'existence de son héros. De ses lectures nombreuses et attentives, M^{lle} P. a retenu le détail concret, l'anecdote révélatrice. Elle nous fait voyager avec S. Ignace, parfois au jour le jour, par exemple durant le pèlerinage à Jérusalem, qui est reconstitué sous forme de diaire grâce au *Récit du pèlerin* et aux journaux de deux compagnons de route, le zurichois Pierre Füssli et le strasbourgeois Philippe Hagen. Ce procédé littéraire comporte fatalement un peu de « mise en scène », mais c'est discrètement qu'il en est fait usage, juste ce qu'il faut pour introduire de la variété dans la narration.

Manifestement, c'est le saint itinérant qui a captivé l'attention de l'auteur ; quand Ignace arrive à Rome, le livre tire à sa fin. On dirait que la plume alerte de la narratrice perd son élan une fois que le « Pèlerin » arrête sa course et se fixe dans la Ville éternelle. En 60 pages sont esquissées les quinze années de travail intense, mais plus monotone, plus secret, de celui qui est devenu un supérieur d'Ordre et dirige, de sa petite cellule du Gesù, les compagnons de plus en plus nombreux qu'il envoie aux quatre coins du monde. Il y a moins de pittoresque dans cette dernière période, par ailleurs extrêmement féconde. On a un peu l'impression que l'œuvre du saint n'a pas été étudiée avec la même curiosité. Au sujet des Constitutions, qui furent l'objet d'une si minutieuse, parfois douloureuse méditation du fondateur, M^{lle} P. se contente d'écrire : « The Constitutions and Rules of the Society of Jesus... may be found in any large library » (p. 276). Nous n'en disconvenons pas, mais pour un livre qui a de réels mérites, n'est-ce pas tourner un peu court ?

Laissons cette critique : tout biographe est un portraitiste et, sans trahir le modèle, il est libre de mieux souligner tel ou tel aspect de son visage ¹.

On sera peut-être surpris de trouver parmi ces *Ignatiana* la recension d'un livre consacré à S. François-Xavier, mais le monumental

¹ Voici quelques notes de lecture. P. 57, à propos de la Vie de S. Onuphre (BHG. 1378-1382 ; BHL. 6334-6338) il aurait été prudent d'avertir le lecteur que l'élément légendaire n'est pas absent de ces textes. P. 104, lire *Genelli* et non *Gemelli*, pp. 134 et 376 *Caton* et non *Canton*. A propos de Gouvea, vu les nombreux personnages de cette famille, il était utile de donner son prénom, Diego. P. 360, *San* et non *Sa*. P. 363, *Wiesbaden* et non *Wiesmaden*. P. 376, *Böhmer* et non *Böhner*. Les *Studien zur Geschichte der Gesellschaft Jesu* de Böhmer ont eu plusieurs éditions ; celle de 1941 a été profondément remaniée ; cf. R. ROUQUETTE, *La politique des Jésuites*, dans *Études*, t. 287 (1955), p. 376-393.

ouvrage du P. G. Schurhammer¹, dont le premier tome conduit le récit jusqu'en 1541, fait une large place à S. Ignace ; ces deux existences, qui furent unies par les liens les plus fraternels, s'entrelacent presque continuellement à partir de la rencontre des deux saints à l'université de Paris.

Depuis des dizaines d'années, exactement depuis 1910, le P. Sch. s'est voué à l'étude du grand missionnaire ; avec une ténacité — on dirait volontiers une passion — que le temps n'a pu affaiblir, il a lancé ses recherches dans toute les directions ; grâce à un travail opiniâtre, à une attention toujours en éveil, à de nombreux voyages, dont deux aux Indes, il a recueilli, au cours d'investigations minutieuses, une moisson de documents d'une incomparable abondance. On aurait pu craindre, comme il arrive parfois, que la masse des matériaux n'écrasât le chercheur et empêchât une mise en œuvre qui parvînt à distribuer, à organiser cet amoncellement de fiches. Aussi est-ce avec joie qu'en 1955 on vit sortir de presse l'imposant premier volume. *Μέγα βιβλίον, μέγα κακόν* : le proverbe ne peut s'appliquer à ce remarquable ouvrage, parce que l'auteur a su établir un juste équilibre entre l'exposé et les notes. L'exposé, malgré le souci du détail, n'est ni rébarbatif ni lourdement encombré. Les notes fourmillent de renseignements et contiennent des discussions qui, à elle seules, prouvent combien tout a été pesé, examiné, trié². Les sous-titres constituent un fil conducteur, qui permet de s'orienter aisément dans cette vaste synthèse. Si le livre a pris de telles proportions, ce n'est pas tant parce que l'auteur a trouvé de nouveaux documents xavériens, mais parce qu'il a conçu sa reconstitution historique d'une manière extrêmement vaste. Il serait pédant de vou-

¹ *Franz Xaver. Sein Leben und seine Zeit*. Tome I^{er} : *Europa 1506-1541*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1955, xxx-743 pp.

² Le lecteur qui se dispenserait de lire les notes ne se rendrait peut-être pas compte d'une des caractéristiques du travail du P. Sch. Impitoyablement, il a écarté du récit des excroissances légendaires transmises par une tradition parfois longue, mais que l'historien doit amputer. En voici quelques exemples. Au sujet de la parole évangélique qu'Ignace aurait sans cesse répétée à François : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? », on ne peut se fier au P. H. Tursellinus, qui le premier la relate dans sa *Vita Francisci Xaverii* (Rome, 1594). En effet, Tursellinus agrmente sa narration de discours qui sont « frei erfunden ». Par ailleurs, le P. Sch. donne divers indices qui montrent « dass Ignatius den ehrgeizigen Zukunftsplänen Xavers gegenüber ihn an das genannte Christuswort erinnerte, ist möglich und wahrscheinlich » (p. 167-168). Mêmes réserves à propos des derniers mots que le Fondateur aurait adressés à Xavier au moment où celui-ci quittait Rome (p. 534). Au cours de son voyage de Rome à Lisbonne, Xavier a-t-il refusé d'aller visiter les siens quand il passa non loin du château familial ? « Diese heroische Tat... entbehrt jeder historischen Grundlage » (p. 556) Comme on le voit, chaque détail est passé au crible d'une critique exigeante.

loir rattacher le P. Sch. à une école ; on dirait volontiers toutefois qu'il ne conçoit la biographie que comme l'histoire d'une époque. La première moitié du xvi^e siècle, ainsi que l'indique le sous-titre : *Sein Leben und seine Zeit*, est ici décrite. François-Xavier arrive-t-il à Paris, aussitôt notre guide se met en devoir de retracer la vie ardente, tumultueuse de la vieille cité et du quartier latin : description de la ville, analyse des courants religieux, spirituels, philosophiques qui s'entrecroisent ; portraits des représentants les plus célèbres des écoles qui se disputent l'audience d'une jeunesse nombreuse, venue de tous les pays d'Europe : rien n'est laissé dans l'ombre. Cette partie est peut-être la plus neuve du livre ; jusqu'ici aucun historien de la Compagnie n'avait accordé une telle attention au séjour parisien d'Ignace et de ses compagnons¹. Chacun de ceux-ci est présenté en détail, depuis son aspect physique jusqu'aux traits principaux de son caractère. Les témoignages de cinq compagnons décrivant le visage et la physionomie de Pierre Fabre sont reproduits (p. 102). On devine que cette méthode qui se veut presque exhaustive entraîne une hypertrophie du genre biographique². Mais nul ne songera à le reprocher au diligent historien, qui met à la disposition de tous un matériel de choix, d'autant plus facilement utilisable que, grâce à d'excellentes tables, on retrouve sans difficulté le renseignement désiré.

¹ Le présent volume comprend cinq chapitres : La jeunesse (1506-1525) ; l'Université de Paris (1525-1536) ; la Terre Sainte (1536-1538)³ ; la Compagnie de Jésus (1538-1540) ; la cour du roi de Portugal⁴

¹ Au cours des dernières années, le milieu parisien du début du xvi^e siècle a été particulièrement étudié ; outre le travail du P. R. García Villoslada, cité plus haut, p. 153, voir *Anal. Boll.*, t. LXXII (1954), p. 481.

² La reconstitution, étape par étape, du voyage des premiers Jésuites, de Paris à Venise, et de Xavier, de Rome au Portugal, est d'une précision surprenante. Un véritable Baedeker du xvi^e siècle ! Est-ce parce qu'il a étudié la vie d'un grand itinérant et qu'il l'a suivi sur les routes du monde que le P. Sch. s'intéresse tant aux voyages ? Que nous réserve le tome second, dans lequel il nous faudra suivre François dans ses innombrables déplacements ?

³ Ce troisième chapitre, intitulé *Das Heilige Land*, retrace la vie d'Ignace et de ses compagnons durant les deux années passées à Venise et à Rome dans l'attente d'un départ en Terre Sainte. Comme on sait, ils durent renoncer à ce projet.

⁴ Arrivé à Lisbonne, François exerça son ministère auprès des prisonniers de l'Inquisition. Pour illustrer cet apostolat, le P. Sch. consacre trente pages à retracer le fonctionnement de cette institution. C'est peut-être beaucoup, mais il vaut la peine de les lire attentivement. Sans doute Xavier disparaît souvent et parfois longtemps de l'horizon, mais nous connaissons désormais le dossier des inculpés, car l'infatigable historien a compulsé les manuscrits des archives de la Torre do Tombo et résumé ceux qui se réfèrent à l'année 1540

(1540-1541). Les dernières pages relatent le départ de Xavier vers les Indes.

Espérons que le vaillant chercheur pourra terminer bientôt son *magnum opus*. Le premier volume, écrit avec un souci constant de ne rien avancer que ne justifient les sources les plus sûres, nous garantit que le P. Sch. aura élevé à la gloire d'un des plus intrépides missionnaires de tous les temps un monument digne du saint auquel il a consacré toute sa carrière d'historien.

D'aucuns reprocheront peut-être à l'auteur de limiter son rôle à celui d'un chroniqueur, de présenter les faits sans jamais se départir d'une froide objectivité. Question de tempérament, de conception du métier d'historien ? Nous ne déciderons pas et, avant de porter un jugement définitif, nous attendrons le tome II où, grâce aux lettres de Xavier, il sera plus facile de mettre en pleine lumière la vie intime de cette âme incomparable ¹.

Le P. Rahner aura sans doute surpris plus d'un lecteur en intitulant son nouveau livre : *Ignatius von Loyola. Briefwechsel mit Frauen* ². Pouvait-on remplir un gros volume de 648 pages en se limitant à la correspondance de S. Ignace avec des femmes ? Quiconque s'accordera le plaisir non pas de feuilleter mais de lire ce recueil verra que le sujet méritait d'être traité. Nous avons conservé 6813 lettres et instructions du saint ; parmi celles-ci 89 sont adressées à des correspondantes. D'autre part, 50 lettres de ces dernières à S. Ignace nous sont parvenues. C'est tout ce groupe de lettres que le P. Rahner traduit et commente. Vraisemblablement beaucoup d'autres ont été perdues, mais, comme le remarque le traducteur : « Wir dürfen seine Briefe an Frauen nicht nur zählen. Wir müssen sie wägen » (p. 4).

Les lettres ne sont pas présentées dans l'ordre chronologique, mais en six sections : Lettres à des dames de familles princières ; lettres à des dames de la noblesse ; lettres à des bienfaitrices ; lettres de direction spirituelle ; lettres à des mères de Jésuites ; lettres que le P. R. désigne par le titre : *Freundschaft in Gott*.

Chaque introduction ou préface aux documents constitue un véritable chapitre d'histoire ignatienne. Avec une remarquable maîtrise, le savant professeur d'Innsbruck réunit tout ce qui permet de replacer la lettre dans le cadre où elle a été écrite. Les notes — malheureuse-

(p. 608). Cette simple phrase d'une lettre du saint : « Nous les (= les prisonniers) visitons chaque jour... et des exercices de la première semaine ils ont retiré du profit » prend un tout autre relief.

¹ Ces lettres, le P. Sch. les connaît mieux que personne ; aidé par le P. J. Wicki, il en a donné une édition remarquable ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXIX (1951), p. 438-440.

² Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1956, xxiv-648 pp., illustrations.

ment reléguées à la fin du volume ¹ — donnent les références utiles et ne s'embarrassent pas du fatras d'une érudition vaine.

En lisant dans une traduction fluide, aisée, les missives d'Ignace, le lecteur ne se doutera probablement pas des difficultés que l'interprète a dû surmonter. L'officier de Pampelune ne devint jamais un styliste². Jadis le P. Dudon notait que la phrase d'Ignace est mal cadencée, voire grammaticalement incorrecte, et qu'il est malaisé d'introduire une certaine correction dans ces « lignes broussailleuses. » Par ailleurs, parer d'une toilette littéraire les lettres d'un homme qui n'eut d'autre souci en écrivant que « d'exprimer des choses justes et utiles » serait trahir l'original. Elles présentent une nuance particulière qu'aucune traduction ne laisse subsister. Malgré les louables efforts du P. R., la traduction ne pouvait garder le caractère simple, parfois maladroit et un peu terne du texte espagnol³.

« L'expression de choses justes et utiles », voilà ce que l'on trouvera dans cette correspondance, et le lecteur qui y chercherait le pittoresque, l'abandon primesautier, sera déçu. Il y a toujours une certaine réserve, une discrète retenue, je ne sais quelle impression de sérieux, de dignité, qui se dégage de ces écrits non pas tant peut-être parce qu'ils parlent souvent de la majesté de Dieu et de son service, mais parce qu'ils ont été rédigés sous le regard de Dieu. Même quand les circonstances qui ont provoqué son intervention épistolaire sont presque dramatiques, Ignace envisage les choses de si haut qu'il garde une profonde sérénité, que d'aucuns pourraient taxer de froideur. Il faut lire la lettre adressée en novembre à Jeanne d'Aragon, femme d'Ascanio Colonna et belle-sœur de Vittoria Colonna. Le saint s'était intéressé à ce ménage princier, où l'harmonie ne régnait guère. Comment la princesse mit-elle en pratique les conseils

¹ Un double index, des matières et des auteurs, remédie en partie à cette disposition typographique, plus commode pour l'imprimeur que pour le lecteur.

² Un article du P. S. Sola, S.J., paru dans le numéro spécial publié par la direction de la revue *Razón y Fe* (*En torno al castellano de san Ignacio*, t. CLIII, 1956, p. 243-274), inviterait à atténuer cette affirmation. L'auteur s'est livré à un examen détaillé des écrits du saint et il s'efforce de prouver qu'Ignace parlait bien le castillan. Il découvre même des expressions particulièrement heureuses qui auraient jailli spontanément sous sa plume parce que « San Ignacio era un hombre de gran sensibilidad y de unísono músico finísimo » (p. 274). Le mémoire du P. Sola a le mérite de poser clairement le problème.

³ Est-ce à cause du génie de la langue allemande, nous ne savons, mais le P. R. désarticule souvent la phrase espagnole. N'était-il pas possible de garder dans l'ensemble l'ordre de la phrase ? Est-il souhaitable de traduire un même mot de la même missive par différents équivalents ? Par exemple, dans la lettre à Jeanne d'Aragon, le mot *concordia* est rendu par « friedliche Einigung », « eheliche Friede », « Eintracht », « Versöhnung » ; par ailleurs *reconciliación* est traduit par « eheliche Friede ». Le paragraphe 25 n'est pas rendu exactement, surtout l'expression « y cada cuando ».

du sage directeur ? On ne sait trop, mais deux choses frappent à la lecture des 26 avis que contient cette pièce : combien on retrouve les principes des *Exercices* dans la conduite pratique de la vie et combien l'idéal proposé suppose des âmes généreuses. Ne disait-il pas à l'épouse hésitante : « Y así debría V. E., aunque otro más fácil le ocurriese, preferir este, como más perfecto »¹ ?

Bien que nous n'ayons conservé qu'un bref billet de Vittoria Colonna à Ignace (p. 153), il est sûr que ces deux natures d'élite ont eu plus d'une fois l'occasion de se rencontrer et le P. R. a raison d'écrire : « In den bisherigen Darstellungen der Lebensgeschichte dieser zwei berühmten Frauen (V. Colonna et Jeanne d'Aragon) sind ihre Beziehungen zum Gründer der Gesellschaft Jesu kaum berührt worden » (p. 150). Il y a dans ces pages des choses neuves, qui méritaient d'être mises en évidence. Valdès, Ochino, Loyola, la marquise de Pescara les a connus tous les trois : elle a su également les juger.

Nous dépasserions les limites de cette chronique si nous voulions énumérer tous les sujets intéressants qui se rencontrent dans les lettres et dans le commentaire. Nous ne signalerons plus qu'un point. Parmi les femmes qui furent le plus attachées à Ignace, et cela dès les années où le converti apprenait la grammaire à Barcelone, il faut citer Isabelle Roser. S. Ignace, toujours si mesuré dans ses expressions, lui adresse de Paris une lettre dans laquelle, parlant de la reconnaissance qu'il doit à diverses personnes, il n'hésite pas à proclamer que c'est envers elle qu'il est le plus redevable : « car je vous dois plus de reconnaissance qu'à n'importe qui que j'aie connu ici-bas ». Dans la suite la pieuse dame mit la patience du saint à l'épreuve². Il contractait par là une nouvelle dette³ !

¹ *Monumenta Ignatiana*, sér. I, t. 4, p. 506-511. Il suffit par exemple de relever le nombre de fois que les mots : *mas*, *mejor*, *mayor* reviennent dans cette lettre pour retrouver la doctrine du *magis* des *Exercices*.

² Récemment, le P. M. Olphe-Galliard écrivait : « La direction spirituelle des femmes constitue l'un des plus délicats chapitres de la Pastorale. » Il pouvait illustrer cette remarque non seulement à l'occasion du livre du P. Rahner, mais de deux biographies récentes (A. COMBES, *La bienheureuse Thérèse Couderc, fondatrice du Cénacle*. Paris, 1956 ; M.-Th. DELMAS, *Voie spacieuse, Bienheureuse Marie-Thérèse de Soubiran, fondatrice de la Société de Marie-Auxiliatrice*, Paris, 1955), où l'on voit de graves Pères manquer de perspicacité dans la direction de deux âmes d'élite (*Revue d'Ascétique et de Mystique*, t. XXXII, 1956, p. 249-254).

³ Dans la lettre à Isabelle Roser que nous venons de citer, le saint raconte assez longuement l'aventure d'une jeune fille qui, déguisée en homme, vécut dans un couvent de Franciscains. Faussement accusée par une servante, elle fut livrée à la réprobation publique sans qu'elle cherchât à se disculper. A sa mort, son innocence fut reconnue. Décidément, le thème du déguisement, dont la littérature hagiographique a conservé plusieurs versions (cf. H. DELE-

En terminant, nous formulerons un regret : pour aider le lecteur, le P. R. aurait pu imprimer quelques tableaux généalogiques, par exemple celui des Habsbourgs espagnols jusqu'à Philippe II. Ignace a connu les sœurs de Charles-Quint, ses enfants, surtout Jeanne ¹, et la fille illégitime de l'empereur, Marguerite de Parme, à propos de laquelle le P. R. écrit : « Das Verhältnis zwischen Ignatius und Margarita ist vielleicht eines der quellenmässig fassbarsten Beispiele für den Einfluss, den die intime Kraft einer wahrhaft christlichen Seelenführung auch auf die hohe Politik ausüben kann » (p. 89).

Otto Karrer avait donné en 1922 une excellente anthologie des œuvres de S. Ignace : *Des heiligen Ignatius von Loyola geistliche Briefe und Unterweisungen* ². Le P. Rahner, d'accord avec l'auteur, l'avait republiée en y introduisant diverses modifications ³. Ce livre a rencontré un succès mérité et, en l'année du centenaire, le P. R. peut en offrir au public une nouvelle édition mise à jour ⁴. Toutefois ce n'est pas uniquement dans les notes bibliographiques que nous constatons des changements. Le « cas de Simon Rodriguez » est présenté d'une manière plus complète et les introductions aux diverses lettres échangées entre Ignace et Simon durant les années 1551-1555 ont été entièrement remaniées. De plus, le traducteur s'est ingénié à mieux calquer sa version sur les originaux. Cette anthologie, véritable modèle du genre, permet de connaître S. Ignace de la façon la plus directe et la plus attrayante.

Pour célébrer le quatrième centenaire de la mort de S. Ignace, le P. Wulf a demandé à quelques-uns de ses confrères, particulièrement compétents, de dessiner la « silhouette spirituelle » du saint fondateur ⁵. L'ouvrage contient dix contributions et est divisé en trois

HAYE, *Les légendes hagiographiques* ³, pp. 59-60, 186-194), suscitait encore des émules au xvi^e siècle. Le fait que rapporte S. Ignace a eu lieu à Paris et semble avoir été alors récent.

¹ Le P. Rouquette, à l'occasion du livre du P. Rahner, vient d'attirer l'attention sur cette princesse : *Une jésuitesse secrète au XVI^e siècle. L'Infante Juana, régente d'Espagne*, dans *Études*, t. 292 (1957), p. 355-372. Le livre du P. Luis Fernandez de Retana, C.S.S.R., *Doña Juana de Austria*, Gobernadora de España, Hermana de Felipe II, Madre de don Sebastián el Africano, rey de Portugal, Fundadora de las Descalzas reales de Madrid (Madrid, 1955), ne parle pas de la correspondance de Jeanne avec S. Ignace ni de sa profession ; cf. *Archivum historicum Societatis Iesu*, t. XXV (1956), p. 639-640.

² Cf. *Anal. Boll.*, t. XLI (1923), p. 467-469.

³ Cf. *ibid.*, t. LXIV (1946), p. 315.

⁴ *Ignatius von Loyola. Geistliche Briefe*. Einsiedeln, Benziger, 1956, 340 pp. (= *Menschen der Kirche in Zeugnis und Urkunde*, t. II).

⁵ *Ignatius von Loyola. Seine geistliche Gestalt und sein Vermächtnis, 1556-1956*. Wurzburg, Echter-Verlag, 1956, 408 pp.

parties : I. *Die geistliche Gestalt des heiligen Ignatius* ; II. *Die Frömmigkeit des heiligen Ignatius* ; III. *Die Geistlichen Übungen*. Dans cet ensemble, malgré la variété des collaborateurs, il y a une véritable unité et un effort partout pénétrant et loyal pour présenter un portrait le plus ressemblant possible. En lisant ces pages, on constate qu'on est loin désormais de l'image un peu théâtrale mise en honneur par un certain catholicisme baroque et, d'autre part, de la figure sèche et rigide du froid calculateur qu'avait contribué à répandre une critique qui, par manque de bienveillance, manquait de perspicacité¹. C'est parce que les courageux éditeurs des *Monumenta historica S. I.* ont mis à la disposition des historiens une documentation incomparable que peu à peu il a été possible de décaper la statue et de retrouver Ignace tel qu'il fut : *in actione contemplativus*.

Il serait trop long d'analyser chaque contribution et de montrer quel aspect de la vie intérieure du premier général des Jésuites elle met en un meilleur relief. Nous nous arrêterons seulement à quelques-unes d'entre elles, afin de donner au lecteur le goût de lire cet excellent recueil.

On devine la richesse historique, psychologique et religieuse que le P. H. Rahner a réussi à condenser dans un mémoire intitulé : *Ignatius von Loyola und Philipp Neri*. Si par certains côtés ces deux êtres sont contrastants et dans leur caractère et dans leur action, ils se rejoignent par ce qu'il y a en eux de plus secret, de plus intime. Avec raison, le brillant professeur écrit : « Im Grunde sind sie eins im Ziel, der feierlich-ernste Spanier und der fröhliche Pippo » (p. 59 ; cf. p. 61). S'il n'hésite pas à qualifier Philippe de « Harlekin Gottes », il rappelle que, durant les premières années de sa conversion, Ignace a rêvé de « saintes folies » pour le service de Dieu et que c'est lentement, par une maturation de la grâce, qu'il a discipliné un élan où vibrerait l'âme ardente de l'Espagne et a réussi à le mettre méthodiquement au service des multiples besoins de l'Église.

Le P. H. Becher, bien connu pour ses études sur les Jésuites², a réuni quelques témoignages de contemporains sur la personne de S. Ignace. Il n'a eu que l'embarras du choix, car ils sont non seulement nombreux mais d'une extraordinaire qualité. Qu'il suffise de citer les noms de Laynez, Polanco, Nadal, Gonzalves de Cámara, Ribadeneyra. Ces compagnons ont laissé des écrits qui parlent beaucoup de leur maître, et aussi des biographies, par exemple celles de Laynez, de Ribadeneyra. Ce dernier a mis tous ses soins à rédiger

¹ Sur la « polifacética personalidad » de S. Ignace jugée par les historiens, voir R. GARCIA-VILLOSLADA. *La figura histórica de San Ignacio de Loyola a través de cuatro siglos*, dans *Razón y Fe*, t. CLIII (1956), p. 45-70. D'après l'auteur, ce serait le P. Daniel Bartoli qui aurait le premier donné « une image baroque » du saint fondateur. « Esto (Bartoli) le abre camino al barroquismo » (p. 52).

² Cf. *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 441.

une Vie de S. Ignace, dont la première édition parut en 1572. Le texte en fut soumis à des Pères qui avaient particulièrement bien connu le fondateur. Nous possédons encore quelques-unes des censures, par exemple celle de Canisius. On peut dire que le saint Docteur a pesé chaque mot et dit en toute franchise ce qu'il pensait. Son jugement : « Opus per se commendari satis non posse videtur », a été ratifié par la critique moderne ; E. Fueter formule à son sujet cet éloge : « Der Humanismus hat keine Biographie hervorgebracht, die sich dem Werke Ribadeneyras an die Seite stellen liesse. » On peut se demander si le souci d'une future béatification n'a pas parfois un peu contrarié la spontanéité des témoignages ou la divulgation de quelques faits, par exemple de la jeunesse du saint. Ce point aurait pu être traité plus en détail (p. 95-96).

Parmi ses contemporains, Ignace ne compta pas seulement des admirateurs ; deux de ses premiers compagnons, Bobadilla et Rodriguez, ne lui ménagèrent point leurs critiques ; Jean-Pierre Caraffa, le futur Paul IV, ne s'est pas privé de lui manifester une assez vive opposition. Les réflexions du P. B. parviendront-elles à éclairer ces deux séries de témoignages même si celle des critiques est beaucoup moins importante ¹ ? Et pourquoi le saint Général réservait-il à ses plus intimes collaborateurs une attitude distante mêlée de sévérité, qui toutefois ne refroidissait pas leur profond attachement ? Autre problème qui mériterait d'être approfondi.

Elemente der Kreuzzugsfrömmigkeit in der Spiritualität des heiligen Ignatius, tel est le titre de la contribution du P. H. Wolter. Avant de montrer comment la spiritualité ignatienne est encore inspirée par un idéal de croisé, l'auteur retrace sommairement l'évolution de la mystique de la croisade depuis le XI^e siècle. Ces pages préliminaires constituent un bon exposé d'un problème que le Congrès international des sciences historiques tenu à Rome en 1955 avait mis à l'ordre du jour. Deux articles récents auraient pu, nous semble-t-il, enrichir cet exposé : E. DELARUELLE, *L'idée de croisade chez saint Bernard* ; et P. DÉRUMAUX, *Saint Bernard et les Infidèles* ². Toute proportion gardée, on peut se poser à propos de S. Ignace la même question que soulève M. Dérumaux à propos de S. Bernard. Certes,

¹ A propos des relations de S. Ignace avec Jean-Pierre Caraffa, le P. Leturia écrit : « Desde que Iñigo y Carafa se trataron en 1536 en Venecia, discordaron en varias apreciaciones sobre la vida religiosa en su nuevo tipo de clérigos seculares » (*Paul IV y el Colegio Romano*, republié dans *Estudios Ignacianos*, t. I, p. 392). Le P. Leturia avait l'intention de traiter plus à fond ce sujet ; malheureusement sa mort prématurée l'en empêcha. Sur la rencontre de S. Ignace avec J.-P. Caraffa à Venise, voir le compte rendu du livre d'Antonio Veny Ballester, C. R., *San Cayetano de Thiene, patriarca de los Clérigos Regulares* (Barcelone, 1950), dans *Archivum historicum Societatis Iesu*, t. XXI (1952), p. 157-160, par le P. C. De Dalmases.

² *Mélanges Saint Bernard* (Dijon, 1954), pp. 53-67, 68-79.

surtout avec la découverte du Nouveau Monde, la perspective missionnaire du xvi^e siècle est bien différente de celle du xii^e. En pensant à la conversion des infidèles, Ignace avait-il toutefois transformé totalement son idéal guerrier en un idéal religieux ?

Quoi qu'il en soit, la spiritualité de l'auteur des *Exercices*, une fois replacée dans ce vaste mouvement de croisade, se comprend beaucoup mieux. Bien des attitudes suggérées au retraitant, bien des expressions du petit livret reprennent toute leur valeur concrète. De la part du saint, ce n'est pas un artifice littéraire ; mais il subit l'influence d'une époque qui faisait encore des plans de guerre sainte. S. Ignace soumit au vice-roi de Sicile Juan de Vega un projet relatif à l'équipement d'une flotte contre les Turcs. Comme pour S. Bernard n'y avait-il pas là un danger de glissement : de religieuse, la croisade n'allait-elle pas devenir surtout militaire, stratégique ? ¹

Dans son livre : *Saint Ignace de Loyola et la genèse des Exercices* ², le P. H. Rahner a bien montré « la rencontre du saint avec la tradition de la piété chrétienne ». Tout en étant assez proche de ce sujet, l'article du P. H. Bacht envisage un problème différent : *Die frühmonastischen Grundlagen ignatianischer Frömmigkeit. Zu einigen Grundbegriffen der Exerzitien*. Bon connaisseur de la littérature patristique, il s'est efforcé de découvrir les traits principaux de la piété ignatienne qui dérivent des pratiques monastiques les plus vénérables. Dans ces pages, qui dénotent une abondante lecture, il examine particulièrement des expressions telles que *exercitia spiritualia*, *spirituales motiones*, les règles du discernement des esprits, la direction spirituelle. Les diverses analyses tendent à prouver l'enracinement des *Exercices* dans l'ancien monachisme (p. 254) et à revendiquer pour le célèbre petit livre, malgré sa nouveauté, sa dépendance à l'égard de la tradition la plus ancienne et la plus constante de la chrétienté : « Die Exerzitienfrömmigkeit ist nach Inhalt wie in ihrer Methode gleichsam ein « Konzentrat » — wenn dieser moderne Ausdruck gestattet ist — der frühmonastischen Spiritualität » (p. 259-260).

Le rappel de ces quelques mémoires — auxquels les autres ne sont nullement inférieurs — suffit à montrer dans le recueil du P. Wulf une des meilleures contributions parues à l'occasion du centenaire.

Parmi les premiers Jésuites qui vécurent dans l'intimité du saint et l'aiderent dans le gouvernement de l'Ordre, quelques noms méritent une mention particulière : Nadal, Laynez, Polanco. Le premier a été l'objet d'un travail très consciencieux, qui, s'il n'étudie pas

¹ Voir G. BEYERHAUS, *Karl V. und der Kreuzzugsplan des Ignatius von Loyola*, dans *Archiv für Kulturgeschichte*, t. XXXVI (1954), p. 9-17.

² Toulouse, 1948. Le titre de l'édition originale est : *Ignatius von Loyola und das geschichtliche Werden seiner Frömmigkeit* (1947) ; une seconde édition allemande a paru en 1949.

tous les aspects de cette vie féconde, décrit en détail sa spiritualité ¹. Au P. Laynez, second Général de la Compagnie, le P. F. Cereceda a consacré deux gros volumes ², que nous ne connaissons que par la recension du P. R. Garcia Villoslada ³. Récemment, M^{lle} C. Englander a uni dans un même volume une esquisse biographique de S. Ignace et une Vie de Polanco ⁴. Ces deux récits parallèles n'auraient-ils pas été plus évocateurs s'ils avaient été fusionnés, d'autant plus que l'auteur a voulu mettre en évidence le rôle du fondateur et celui du secrétaire? Après s'être familiarisée avec les documents, M^{lle} E. ne se contente pas de retracer les faits; ceux-ci lui donnent occasion de réfléchir, de comparer, on dirait volontiers de méditer, et souvent c'est le fruit de ses réflexions que nous trouvons sous sa plume. Le livre se présente un peu comme un essai de pénétration du caractère, de la vie intérieure de deux hommes, qui collaborèrent en parfaite harmonie; essai de psychologie conduit avec tact et finesse, mais où fatalement se glisse une part d'appréciation personnelle, subjective.

La grandeur de Polanco est d'avoir su s'effacer: « vom Menschen Polanco ist nirgends die Rede » (p. 214), d'être devenu au service du Général l'instrument docile, qui, oublieux de lui-même, ne pense qu'à accomplir l'œuvre que le fondateur veut réaliser et ne réalise souvent que grâce à la collaboration efficace de son secrétaire. Parce qu'il a travaillé dans l'obscurité, sans chercher à se faire valoir, celui-ci est un peu insaisissable (p. 301). Le livre de M^{lle} E. le fait sortir de l'ombre où il s'est volontairement réfugié.

Quel était au juste le caractère de Jean Polanco? Il n'est pas si aisé de le décrire: fin, intelligent, serviable, il manquait peut-être d'une vive sensibilité, à moins qu'il ne l'ait bridée, un peu trop parfois. La lettre qu'il adresse à sa mère lors du décès de son père nous déçoit: il rédige un petit traité sur les fins dernières, cite des passages des Pères, de la Vie des saints, procède par des primo, secundo ⁵. On souhaiterait un peu plus de spontanéité, d'abandon.

¹ Miguel NICOLAU, S. J., *Jerónimo Nadal. Obras y doctrinas espirituales*, Madrid, 1949.

² *Diego Laínez en la Europa religiosa de su tiempo, 1512-1565*. Madrid, 1945.

³ *Razón y Fe*, t. 133 (1946), p. 551-561. Cette recension élogieuse se termine par ces mots: « La historia de Diego Laínez, teologo tridentino y General de los jesuitas, esta hecha y bien hecha. Vendrán otros — acaso el mismo autor — y añadirán tal o cual capítulo complementario, llenando ciertas lagunas y revisando algunas aseveraciones; no serán más que retoques del monumento construido por el P. Feliciano Cereceda con tanta solidez como belleza. »

⁴ *Ignatius von Loyola und Johannes von Polanco*. Ratisbonne, Fr. Pustet, 1956, 313 pp. M^{lle} Englander s'était déjà auparavant intéressée à l'histoire des jésuites; cf. *Anal. Boll.*, t. LXXI (1953), p. 460.

⁵ C'est aussi l'impression qu'en a retirée le P. H. Rahner, qui ajoute: « So (comme Polanco à sa mère) hat Ignatius nie geschrieben » (*Ignatius von Loyola. Briefwechsel mit Frauen*, p. 9). Nous ne voyons pas pourquoi le même auteur écrit plus loin: « Schon die Weise, wie die beiden Patres Laynez und Polanco,

La lettre envoyée à sa mère à l'occasion de la mort de son frère Grégoire donne-t-elle un son bien différent? Peut-on dire qu'elle soit rédigée « ganz anders » (p. 147)? On y retrouve la même note quasi-officielle qui transparaît dans l'écriture fine, régulière du diligent secrétaire.

M^{lle} E. a réduit les références au strict minimum. On regrette d'autant plus l'absence d'un index que souvent il faut affronter de longues pages que n'aère aucun alinéa.

En lisant ces nombreux ouvrages sur S. Ignace on ne peut manquer de constater combien les différents auteurs se réfèrent à l'autobiographie de S. Ignace, à laquelle le P. E. Thibaut, S.J., a donné jadis le titre de *Récit du pèlerin*¹. A l'occasion du centenaire, ce texte fondamental a été republié en allemand et en français. Le P. B. Schneider, dans un élégant petit volume², nous donne une traduction allemande faite d'après l'édition des *Monumenta historica* en 1941³. Dans son introduction, il justifie d'abord le titre qu'il a choisi et ensuite pourquoi il considère que S. Ignace en est vraiment l'auteur, bien que le P. Gonzalves de Cámara ait tenu la plume. Il rappelle aussi pour quelles raisons cet important témoignage fut laissé dans l'ombre après la mort du saint. La première édition — encore s'agit-il d'une traduction latine — ne parut qu'en 1731 dans les *Acta Sanctorum*⁴. L'annotation, placée à la fin du volume, est abondante et de la meilleure qualité, mais omet les indications bibliographiques.

Le P. A. Thiry a remis sur le métier l'édition du P. E. Thibaut⁵; « la traduction a été refaite intégralement sur le texte original⁶ »

die gewiss den Geist ihres Vaters am tiefsten Verstanden haben, mit rührender Kinderliebe ihren Müttern schreiben, zeigt uns, wie Ignatius in diesem Punkt selber denkt » (p. 443).

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. XLI (1923), p. 221-224.

² *Ignatius von Loyola. Der Bericht des Pilgers*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1955, vii-190 pp.

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. LXIV (1946), p. 312-317.

⁴ Iul. t. VII, p. 634-654. Au sujet de cette édition, voir notre contribution aux *Commentarii Ignatiani* (*Archivum historicum S.I.*, t. XXV, 1956, p. 179-189).

⁵ *Le récit du pèlerin. Autobiographie de saint Ignace de Loyola*. Troisième édition entièrement refondue. Bruges, Desclée De Brouwer, 1956, 152 pp., portrait et quatre cartes hors texte (= *Museum Lessianum*, Section ascétique et mystique, n° 15).

⁶ Quelques sondages dans le texte original montrent que de-ci de-là la traduction aurait pu être plus exigeante. Au § 54 : « Le Pèlerin connaissait à Manrèse un moine de l'ordre de saint Bernard. » L'espagnol porte : « un fraile, *creo que* de San Bernardo ». Au § 88, nous lisons : « Predicaba los domingos y fiestas con provecho y ayuda de las almas que de muchas millas acudían a oírle. » Pourquoi traduire : « Il prêchait aussi les dimanches et jours de fête pour être utile aux âmes qui venaient de plusieurs milles afin de l'entendre et pour les

et la bibliographie tient compte des dernières publications. Afin de montrer combien l'expérience spirituelle du pénitent de Manrèse trouve d'échos dans les *Exercices*, le traducteur signale les paragraphes parallèles de ceux-ci et, à la fin du volume, il a présenté un tableau récapitulatif où tous ces passages sont méthodiquement groupés suivant le plan du petit livret de S. Ignace. Grâce aux manchettes qui accompagnent le texte ainsi qu'aux cartes géographiques, il est aisé de suivre les voyages du pèlerin. On ne saurait trop recommander ce travail consciencieux ¹.

Le regretté P. Leturia avait publié, il y a une quinzaine d'années, une brève étude : *Why the Society of Jesus became a Teaching Order* ² ? C'est, en effet, un des aspects les plus surprenants de la vie de S. Ignace. Comment cet ancien officier, qui étudie la grammaire à Barcelone alors qu'il a plus de trente ans, fut-il peu à peu amené à fonder un Ordre dans lequel les études auraient une place privilégiée ³ ? Reprenant naguère l'examen de ce problème, le P. G. E. Ganss a poursuivi dans son livre *Saint Ignatius' Idea of a Jesuit University* ⁴ un double but : 1° Montrer quel était le milieu intellectuel à la fin du xv^e et au

aider » ? Il suffisait de dire, suivant la phrase espagnole : « Il prêchait les dimanches et les fêtes avec profit et réconfort pour les âmes qui venaient de plusieurs milles pour l'entendre. »

¹ Ces deux ouvrages sont largement tributaires du remarquable commentaire du P. V. Larrañaga, paru en 1947 dans la *Biblioteca de Autores cristianos*, n° 24 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXXII (1954), p. 479-482. Nous n'avons pu consulter le dernier livre du P. Larrañaga, *San Ignacio de Loyola. Estudios sobre su vida, sus obras, su espiritualidad* (Saragosse, 1956).

² *Jesuit Educational Quarterly*, t. IV (1941), p. 31-54. Cet article parut d'abord en italien dans *Gregorianum*, t. XXI (1940), p. 350-382. Sous une forme un peu différente et avec un autre titre : *La Pedagogia humanista de san Ignacio y la España imperial de su época*, il fut imprimé, en premier lieu, dans *Razón y Fe*, t. 121 (1940), p. 329-340, et vient d'être reproduit d'après cette première rédaction dans P. DE LETURIA, *Estudios Ignacianos*, t. I, p. 323-354. Sur ce livre, voir plus haut, p. 142.

³ Quel fut le fruit de ces quatorze années d'études tardives ? Le P. A. Astráin, trop sévèrement peut-être, écrivait : « Llegó, pues, San Ignacio a adquirir una decente mendianía en letras, y nada más. » Le P. V. Larrañaga, après avoir repris le problème, conclut : « Creemos, salvo meliori iudicio, que los testimonios históricos aducidos, dentro del marco general de los estudios eclesiásticos de San Ignacio, impone una rectificación sustancial a la biografía ignaciana » (*Los estudios superiores de San Ignacio*, dans *Razón y Fe*, t. CLIII, 1956, p. 241). Jauger les connaissances d'un esprit est une tâche malaisée. Elle l'est ici d'autant plus qu'il sera difficile de doser la part exacte qui revient à Ignace dans l'élaboration définitive des Constitutions.

⁴ Milwaukee, The Marquette University Press, 1954, xix-368 pp., illustrations.

début du xvi^e siècle ¹ et comment, en fonction de ce milieu, Ignace s'est ingénié, dans une intention apostolique, à former des hommes qui par leur science seraient mieux capables de transmettre le message évangélique ; comment aussi il a été amené à fonder des collèges et à les doter d'un programme en harmonie avec les besoins de l'époque ; 2^o Par cette étude historique aider les hommes d'aujourd'hui à repenser le système d'éducation en vigueur afin de le « revitaliser ». « The American professors who are promoting general education of this type are endeavoring to realize in twentieth-century America many ideals highly similar to those which Ignatius sought in sixteenth-century Europe » (p. 269-270) ².

Ce livre clair, bien pensé, aidera les éducateurs d'aujourd'hui à comprendre l'œuvre scolaire accomplie par Ignace et ses compagnons il y a quatre siècles. A cet effet, l'auteur a été particulièrement soucieux d'expliquer les termes en usage au xvi^e siècle afin d'éviter des transpositions erronées. Ainsi dûment averti, le lecteur peut prendre connaissance de la quatrième partie des Constitutions, consacrée aux études. Elle est entièrement reproduite en traduction anglaise à la fin du volume. L'ouvrage du P. G. a rencontré un succès mérité ; une nouvelle édition vient de paraître.

Cette brève analyse de quelques ouvrages, parus à l'occasion du quatrième centenaire de la mort de S. Ignace, prouve qu'il ne s'agit nullement d'une « littérature de circonstance » où la rhétorique se fait envahissante au détriment de la précision. Biographies, anthologies, miscellanées, rééditions, ce sont des travaux non seulement de première main, mais qui enrichissent notre connaissance de S. Ignace. Parmi les historiens contemporains, trois ont droit à une mention particulière, H. Rahner, J. Brodrick, G. Schurhammer, sans oublier la vaillante équipe des *Monumenta historica* qui ne cesse d'accroître et de perfectionner cette incomparable collection. C'est grâce au dévouement de son directeur, le P. M. Batllori, qu'elle a publié en 1956 un imposant volume de l'*Archivum historicum Societatis Iesu*, tout entier consacré à S. Ignace et à son œuvre. Nous ne pouvons détailler la trentaine de mémoires qui le composent. Ils sont répartis en deux sections principales : *De sancti Ignatii vita et actis* ; *De sancti Ignatii scriptis et doctrinis*. Les PP. P. Tacchi Venturi et P. de Leturia figurent encore parmi les collaborateurs. Un article intitulé : *Notas sobre la vida y la muerte de san Ignacio de Loyola* est de la plume du célèbre docteur Gregorio Marañon.

B. DE GAIFFIER.

¹ La description des centres universitaires d'Alcalá, de Paris, de Louvain est assez sommaire ; mais l'auteur, vu son but, ne pouvait trop s'étendre ; en lisant le livre du P. Schurhammer (voir plus haut, p. 145), il en aura, comme nous, admiré la richesse.

² Sur ce sujet, voir l'article du même auteur : *Saint Ignatius the Educator, Guide amid contemporary Problems*, dans *Archivum historicum Societatis Iesu*, t. XXV (1956), p. 598-612.

NOTES D'HAGIOGRAPHIE CELTIQUE

27. S. Patrice à Auxerre sous S. Germain.

Le témoignage des noms gaulois.

On jette parfois un doute sur le sens de cette phrase de la *Confessio* de S. Patrice : *Unde autem etsi voluero amittere illas et pergens in Britanniis — et libentissime paratus eram* ¹ *quasi ad patriam et parentes ; non id solum, sed etiam usque ad Gallias visitare fratres et ut viderem faciem sanctorum Domini mei* ². L'auteur exprimerait là, nous dit-on, non pas le souhait de revoir des moines avec qui il avait vécu, mais celui de rencontrer (pour la première fois) ces hommes qui faisaient l'honneur de la Gaule et qu'il ne connaissait que de réputation. Cette interprétation est à tout le moins fort invraisemblable. Nous pouvons le démontrer.

Dans le contexte, grâce à l'explication qui vient s'ajouter (*et ut viderem faciem sanctorum Domini mei*), il s'agit clairement non de frères selon la chair, mais bien de frères selon l'esprit, de moines. Or, à l'époque où Patrice put apprendre ou réapprendre le latin, *fratres* était depuis peu de temps un terme technique de la langue monastique, désignant « ceux qui vivent ensemble dans la même communauté » et, par conséquent, « ceux avec qui l'on vit (ou avec qui l'on a vécu) dans la même communauté ». C'est alors un sens nouveau dans la langue et encore inintelligible à ceux qui ne sont pas des moines. La préface, attribuée à S. Jérôme, en tête de la traduction de la Règle de S. Pachôme, vers le début du v^e siècle, l'explique par le contexte ³. Il est glosé par Egeria ⁴. *Fratres* ⁵,

¹ Cf. Ps. 118, 60.

² BHL. 6492, chap. 43.

³ *Ita ut una domus quadraginta plus minusve fratres habeat, qui obediant praeposito* (éd. A. BOON, *Pachomiana Latina*, p. 5).

⁴ *Fratris ... id est monachi* (*Peregrinatio*, 16, 2). Pour la date, voir E. DEKKERS, dans *Sacris Erudiri*, t. I (1948), p. 180-205. On consultera aussi l'excellent article de F. WOTKE, *Peregrinatio ad loca sancta*, dans la *Real-Encyclopädie* de PAULY-WISSOWA, Suppl. 7 (1940), col. 875-885.

⁵ Les exemples de *fratres* réunis par L. Levillain, *Études sur l'Abbaye de*

dans cette acception spéciale, est une expression qui s'introduit, venant d'Orient¹. Le passage de la *Confessio* transcrit ci-dessus signifie donc : « revoir ceux avec qui j'ai vécu en communauté », et ne peut rien signifier d'autre.

Quelles sont les communautés de moines en Gaule, dans le premier tiers du v^e siècle, qui peuvent entrer en ligne de compte² ?

1. Des moines sont signalés à Rouen par S. Victrice vers l'an 400. Il ne paraît pas, cependant, que ce monastère épiscopal, non plus que les autres fondations remontant à l'époque de S. Victrice, ait survécu aux troubles et aux difficultés qui marquèrent, dans cette région, les années 406 et suivantes. Nul, en tout cas, ne reparle des moines de Rouen, et cet établissement n'était pas célèbre. Il est permis d'imaginer quelques liens entre S. Patrice (avant sa captivité et sa « conversion ») et S. Victrice³. Rien, pourtant, dans les sources irlandaises, n'évoque aucune espèce de relation entre Patrice et ses fondations d'une part, Rouen d'autre part ; et Victrice mourut trop tôt pour être le maître de Patrice dans un monastère épiscopal.

Saint-Denis à l'époque mérovingienne, IV, III, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXXVI (1925), p. 62-71, pour les distinguer des *custodes*, des *clerici*, des *pauperes*, des *monachi* etc., comme ceux que l'on peut tirer de l'ouvrage de Leo Ueding, *Geschichte der Klostergründungen der frühen Merowingerzeit* (= *Historische Studien*, t. 261, Berlin, 1935), n'apportent rien à notre point de vue, même pour la Gaule. Ils concernent le vi^e siècle au plus tôt.

¹ Voir les pages excellentes du P. L. T. A. LORIÉ, S. J., *Spiritual Terminology in the Latin Translations of the Vita Antonii* (Nimègue, 1954), p. 34-43.

² Sur l'énorme influence que semblent avoir prise les moines en Gaule dès les dix premières années du v^e siècle, voir l'*Epigramma Paulini* (éd. C. SCHENKL, dans le *Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum Latinorum*, t. XVI, p. 503-508), avec les corrections et commentaires de M. É. GRIFFE, *L'Epigramma Paulini, poème gallo-romain du V^e siècle*, dans le *Mémorial Gustave Bardy* (*Revue Augustinienne*, t. II, 1956), p. 187-194. Pour fixer la chronologie antérieure, observons qu'avant 360 aucun document ne parle d'un monastère en Gaule tandis qu'après cette date on en trouve de divers côtés. Il y eut pourtant un commencement de vie monastique à Trèves dès avant 360, à cause de l'influence de S. Athanase, qui y résida (S. AUGUSTIN, *Confessiones*, VIII, 6, 15 ; cf. LABRIOLLE, chez FLICHE et MARTIN, *Histoire de l'Église*, t. III, p. 351-352). Eusèbe de Verceil, le premier en Occident, joint pratiquement l'exercice de la profession cléricale à celui de la vie monastique. Quelques nuances de la mention chez S. Augustin (ibid.) d'un monastère à Milan, du temps de S. Ambroise, y montrent un développement et un progrès sur le genre de vie que l'on imagine à Trèves un peu auparavant. Cependant, quand Sulpice Sévère écrit, à propos du séjour ou du passage de S. Martin à Milan, *sibi monasterium statuit* (*Vita Martini*, BHL. 6510, chap. 6, 4), il semble que *monasterium* soit pris simplement au sens d'ermitage.

³ Celui-ci serait le messager de Dieu Victoricus du chap. 23 de la *Confessio* ; voir *Anal. Boll.*, t. LXIII (1945), p. 94-99.

2. Marmoutier, monastère épiscopal de Tours, assurément très illustre. Cependant, en dépit des récits légendaires qui rattachent la famille de Patrice à celle de Martin (et qui sont d'âge fort postérieur), aucune trace directe de l'influence de Tours et de Martin ne se relève dans les écrits ou les Vies anciennes de Patrice¹. Martin, mort en 397, n'a pu être le maître de Patrice, qui semble n'être arrivé en Gaule, pour la première fois, qu'une dizaine d'années plus tard.

3. Lérins : mais on ne trouve aucune trace du nom d'Honorat dans les souvenirs anciens sur S. Patrice, non plus que dans ses écrits, et nous avons fait observer² que, pour que Patrice eût appartenu, comme la chose semble authentique, au clergé d'Auxerre dès le temps de S. Amatre, il faudrait que son séjour à Lérins eût été bien court (début du monastère de Lérins en 415 ; mort d'Amatre en 418)³.

4. Arles, avec son *Hilarianum* : mais, à part le mot *Aralanensis*, qui vise un endroit tout différent et dont on a voulu faire *Arelaten-sis*⁴, aucune mention d'Arles, non plus que de S. Hilaire, dans les anciens documents concernant S. Patrice⁵.

5. Toulouse, peut-être, où Sisinnius était le fils spirituel de l'évêque Exupère⁶, monastère quasi inconnu, s'il exista vraiment, et qui n'a laissé aucun souvenir en Irlande ou ailleurs.

6. Marseille, avec le monastère où vécut Cassien, deux noms inconnus de l'Irlande ancienne.

7. L'Ile-Barbe, dont les moines étaient en rapport avec leur évêque, S. Euchère de Lyon, n'est mentionnée dans aucun document irlandais.

8. Enfin (et nous croyons notre liste complète⁷), Auxerre ou plutôt

¹ Probus, au x^e siècle (*BHL*. 6508, liv. I, chap. 14, éd. COLGAN, p. 48, col. 1), fait passer S. Patrice par Bordeaux et par Tours, où il se met à l'école de S. Martin, lequel lui confère les ordres mineurs. Ces détails ne paraissent pas des plus anciennement attestés.

² *Anal. Boll.*, t. c., p. 91-92 ; nous ignorions qu'Ussher eût fait la même remarque, *Britannicarum Ecclesiarum Antiquitates* (Dublin, 1639), p. 836 ; 2^e édition, p. 435.

³ Notons en passant et pour être complet que c'est bien à tort que l'on se représenterait le séjour de Patrice à Lérins (si réellement il eut lieu, si une visite du saint aux îles de la mer Tyrrhénienne doit être tenue pour historique), comme se plaçant nécessairement avant son inscription dans le clergé d'Auxerre. On voit, par exemple deux générations plus tard, S. Césaire, né à Chalon-sur-Saône en 470-471, appartenir, dès l'âge de 18 ans, au clergé de Silvestre, évêque de Chalon (484-526), pour se rendre ensuite à Lérins, où il est à l'âge de 20 ans ; en 503, il devient évêque d'Arles.

⁴ Ci-dessous, p. 169, note 3.

⁵ Les rapports de S. Césaire avec S. Ailbe d'Emly, dont parle Mabillon (*Annales Ordinis Sancti Benedicti*, t. I, p. 20, livre I, n^o XLVIII), dans le « suburbanac insulae monasterium » ont été transformés par Joseph Gazay (*Annales du Midi*, t. LI, 1939, p. 278, note 2) en un lien avec S. Hilaire, certainement apocryphe.

⁶ S. JÉRÔME, prologue du *Comm. in Zachariam*, P.L., t. XXV, col. 416.

⁷ Que des évêques, sortis de Marseille, comme Rustique de Narbonne, ou de Lérins, comme Fauste de Riez, se soient entourés de moines, la chose est probable.

le monastère fondé sur la rive opposée de l'Yonne par S. Germain. Celui-ci s'en était fait comme le directeur spirituel. Il s'y rendait aussi souvent que dans sa cathédrale ¹.

Le cas devient tout à fait différent et ce ne saurait être un pur hasard : il y a des traces, quoique fort effacées, de la toponymie auxerroise dans les premiers récits concernant Patrice, et même peut-être deux vestiges assez clairs dans ses propres écrits, l'un par allusion, l'autre *ex silentio*. Commençons par ceux-ci.

I. *Epistula* (BHL. 6493), chap. 14 : *Consuetudo Romanorum Gallorum Christianorum : mittunt viros sanctos idoneos ad Francos et ceteras gentes cum tot milia solidorum ad redimendos captivos baptizatos* ². Combien de noms barbares auraient pu figurer dans cette phrase au lieu de celui des Francs ! Au premier tiers du ^{ve} siècle, époque où se placerait le séjour de S. Patrice à Auxerre, on signale les Vandales, les Alains, les Visigoths, les Burgondes (ceux-ci bien proches déjà), les Saxons également, ravageant les côtes. Mais les Francs, et les Francs seuls, devaient retenir en particulier, à ce moment, l'attention d'un homme dont la famille résidait toujours en Grande-Bretagne et qui rêvait de convertir l'Irlande, où conduisait la route normale par la Grande-Bretagne : ce sont les Francs, en effet, qui, s'établissant autour de Boulogne, menacent de bloquer le passage ³.

Aucun de ces noms n'a laissé de trace dans les écrits ou la légende de S. Patrice.

¹ CONSTANCE, *Vita Germani* (BHL. 3453), chap. 9, éd. LEVISON, p. 256-257.

² Le rachat des captifs, une des principales œuvres de charité de la Gaule romaine, occupait le même rang encore sous les Mérovingiens. Des références nombreuses ont été réunies par J. G. Garvin (*The Vitas Sanctorum Patrum Emeritensium*, Washington, 1946, p. 420-421) ; le passage de l'*Epistula*, pourtant bien intéressant, paraît avoir échappé à tout le monde. Quant à l'horrible crime que S. Patrice reproche à Coroticus et qui fait le principal sujet de son *Epistula*, celui d'avoir vendu des baptisés à des païens, il ne semble mentionné qu'une seule fois dans un concile mérovingien (Reims, 630, ou mieux 624-625, canon 11) : celui qui vend des chrétiens à des Juifs ou à des païens est privé de la communion, peine assez douce, pour l'époque, et qui frappe bien des abus divers. S. Patrice est donc un tenant de la discipline plus sévère d'un âge précédent. Un faussaire n'aurait pas inventé exactement ce détail topique, qui, à sa manière, caractérise une période, mais il est bien vrai que, sous cette forme un peu générale, tout le monde avait pu entendre parler d'une coutume aussi louable, même sans résider en Gaule. Ce qui importe ici, nous allons le montrer, c'est le nom des Francs.

³ Dans le volume *Saint Germain d'Auxerre et son temps*, Communications présentées à l'occasion du XIX^e Congrès de l'Association Bourguignonne des

On a cru pouvoir fixer avec précision, en l'année 431, la prise de Tournai par les Francs. C'est apparemment un peu trop tôt. Cambrai et Courtrai semblent avoir été occupés avant Tournai. En toute hypothèse, le danger auquel doit penser Patrice, vivant à Auxerre, c'est celui d'être coupé de la Grande-Bretagne par les Francs ¹. Si vraiment la *Notitia Dignitatum* décrit l'appareil militaire réel et que la date extrême de rédaction de ses portions les plus récentes soit 432, nous ne voyons rien qui empêche un homme partant d'Auxerre en 431 ou 432 de passer par Sens, Paris, Senlis et Amiens pour atteindre Boulogne dans une sécurité relative. C'est dans la jeunesse de Majorien, bien avant son accession à la pourpre (en 457), que se passe l'épisode de *Vicus Helena*, qui suppose l'Artois envahi ², peut-être vers 446 ³. S'il y a des contingents germaniques dans la région, en 432, ils sont encore nominalement au service de Rome ⁴. Le péril, cependant, était réel, à plus ou

Sociétés Savantes (29 juillet - 2 août 1948), publication de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne (Auxerre, 1950), p. 146, M. G. de Plinval note, à propos des *Campagnes de Saint Germain en Grande-Bretagne contre les Pélagiens* : « Une tradition locale très nettement affirmée fixe à Saint-Germain-des-Vaux, à 20 kilomètres à l'ouest de Cherbourg, le point d'embarquement de saint Germain. Cela rend plus vraisemblable l'épisode de la tempête survenue au cours de la traversée. L'installation toute récente des Francs au nord de la Somme devait rendre inutilisable ou dangereuse la route de Boulogne. » Il s'agit du premier voyage de S. Germain en Grande-Bretagne, daté de 429. Voir ci-dessous, p. 177, note 3.

¹ Le travail le plus moderne, qui résume tout ce que l'on a écrit sur les Francs, est celui de W. J. DE BOONE, *De Franken van hun eerste optreden tot de dood van Childerik* (Amsterdam, 1954). L'auteur y reprend tous les textes classiques et relève, période par période, les trouvailles monétaires faites dans le nord de la Gaule, y compris la Belgique, les Pays-Bas et la Rhénanie. M. Jacques Breuer nous fait aimablement savoir que le cimetière de Haillot, près d'Andenne, découvert depuis peu et dont la description va paraître sous sa direction dans les *Annales de la Société archéologique de Namur*, t. XLVIII, 2 (1956), n'apportera aucun changement à la chronologie.

² SIDOINE APOLLINAIRE, *Carmen V*, vers 205-259. *Vicus Helena*, à notre avis, n'a pas encore été identifié de façon satisfaisante, mais le poète écrit : *patentes Atrebatum terras pervaserat* (vers 212-213 ; « étendus » ou « laissés sans défense », le sens est incertain).

³ Date suggérée, après d'autres érudits, par Charles Verlinden, dans une étude qui est à lire tout entière, *De Franken en Aëtius (Bijdragen voor de Geschiedenis van Nederland*, t. I, 1946, p. 1-15) ; résumé français, du même auteur, *Les Origines de la Frontière linguistique en Belgique* (Bruxelles, 1955), p. 53-55.

⁴ L'indication de la somme, *tot milia solidorum*, couvrant un nombre de rançons d'ailleurs indéterminé, reste trop vague pour qu'il y ait quelque

moins longue échéance, et tout homme bien informé, tel que devait l'être S. Germain, n'ignorait pas que les Francs visaient la Grande-Bretagne¹.

Un point des plus importants, car il fixe une date, n'a jamais été remarqué par les commentateurs, à qui il suffit de rappeler vaguement que les Francs, non encore chrétiens, étaient les ennemis des Romains (ce qui ne fut pas vrai au cours des longues périodes où ces barbares comptaient parmi les *foederati*). Nous soulignerons donc que, pour faire des prisonniers, il faut l'état de guerre. Or, les recherches consciencieuses de Charles Verlinden ont montré qu'Aétius avait entrepris en tout, après une coexistence pacifique assez prolongée, trois expéditions contre les Francs, en 428, en 431-432 et en 448. Cette dernière paraît trop tardive. Les deux premières, au contraire, étaient tout à fait d'actualité, et S. Patrice, s'il résidait à Auxerre, ne pouvait manquer d'en être frappé. A tout prendre, c'est plutôt entre 428 et 431 que nous situerions ces rachats de prisonniers chrétiens enlevés par les Francs, à l'époque où S. Germain fit son premier voyage en Grande-Bretagne et dut traverser, à l'aller et au retour, la Gaule du nord-ouest.

II. Au chapitre 29 de la *Confessio*, en dépit de la suggestion faite par certains critiques, il ne semble pas que *Designatus* soit le nom propre du père spirituel qui avait révélé le péché ancien de Patrice². Bien au contraire, nous croyons que Patrice ne pro-

espoir d'en tirer une date, même si l'histoire de la dévaluation du sou était parfaitement connue et si une idée du montant des contributions de guerre pouvait se tirer de quelques arrangements des cités gauloises, par exemple, avec les Francs.

¹ La Chronique gauloise de 452 place en 441-442 la conquête d'une bonne partie de l'île par les Saxons, mais ce terme s'applique à des envahisseurs par mer, d'origine germanique, quelque nom qu'ils aient porté sur le continent. E. T. Leeds, le premier, a montré la participation des Francs, sur une grande échelle, dans la migration des Jutes vers le Kent, qu'il place à peu près exactement au milieu du v^e siècle. Quoique commandés par des chefs Jutes, les Francs, plus nombreux, ont marqué de leur empreinte la culture et les coutumes du Kent, telles qu'elles apparaîtront au vi^e siècle, et l'archéologie confirme sur ce point les conclusions tirées naguère des institutions politiques et sociales (C. F. C. HAWKES, *The Jutes of Kent*, dans *Dark-Age Britain, Studies presented to E. T. Leeds*, éd. par D. B. HARDEN, Londres, 1956).

² *Deisignati* (génitif) est la variante de toute la famille non-irlandaise de manuscrits.

nonce pas ce nom, précisément parce que son père spirituel était Germain lui-même. Les *seniores* forment le groupe des supérieurs de la communauté à laquelle Patrice appartenait ou avait appartenu¹, mais parmi eux un chef comptait surtout, celui à qui tous obéissaient et dont l'influence était décisive en pareille matière. Quel autre alors mieux que Germain, l'évêque, le fondateur du monastère sur l'autre rive de l'Yonne, et qui s'y rendait si souvent ? C'est à lui, presque nécessairement, que Patrice a dû avouer sa faute, à la veille de son ordination sacerdotale². Il s'agissait, plus que vraisemblablement, d'une consultation privée sur un point fort délicat : Patrice devait-il faire connaître son péché de jeunesse, dont nous ignorons la nature et la gravité, avant le *scrutinium*, au risque de se le voir opposer en public à cet instant solennel et d'être mis au rang des pénitents, ce qui l'exclurait définitivement de la prêtrise³ ?

Mais pour quels motifs le nom de S. Germain n'apparaît-il pas dans la *Confessio* ? Est-ce parce que celle-ci s'adressait à des évêques de Grande-Bretagne hostiles à leur collègue d'Auxerre, des évêques de tendance pélagienne ou réputés tels, groupés autour du riche

¹ *Anal. Boll.*, t. LXIII (1945), p. 116-117.

² Nous continuons à admettre que Patrice a pu être ordonné diacre par S. Amatre ; mais, qu'il l'ait été par S. Germain ou par un autre, il a dû en tout cas ouvrir sa conscience à S. Germain au moment d'être élevé à la prêtrise.

³ La question se complique parce que l'application de cette règle canonique différerait selon les endroits et les personnes. On peut utiliser avec prudence, pour se représenter les habitudes au début du v^e siècle, ce qui se tire des écrits de S. Hilaire d'Arles, mais surtout le petit traité anonyme *De Septem ordinibus Ecclesiae*, qui circula longtemps sous le pavillon de S. Jérôme (éd. A. W. KALFF, *Pseudo-Hieronymi de Septem ordinibus Ecclesiae*, Wurzburg, s.d. [1938] ; cf. *P.L.*, t. XXX, col. 148-162, et G. MORIN, dans la *Revue Bénédictine*, t. XL, 1928, p. 310-318). M. É. Griffe, qui l'a examiné de nouveau récemment, le place sans hésitation en Gaule vers le début du v^e siècle (*L'apocryphe hiéronymien de Septem ordinibus Ecclesiae*, dans le *Bulletin de Littérature ecclésiastique*, t. LVII, 1956, p. 215-224). L'auteur de cet opuscule y traite, à l'intention d'un évêque, du choix des prêtres et des diacres, puis, plus rapidement, du choix des moines, sans doute ceux du monastère épiscopal. On y notera en particulier ce qui est dit là sur les pouvoirs que certains évêques accordent à leurs prêtres de prêcher, de bénir (dans les limites de leur diocèse), tandis que d'autres les leur refusent. Il semble clair qu'Auxerre était du nombre des diocèses où l'on n'écartait pas de ces fonctions les simples prêtres, et que c'est à bon droit que Muirchú (*BHL*. 6497) montre Patrice envoyé en mission alors qu'il n'est pas encore évêque.

Coroticus, et qui n'avaient pas gardé un excellent souvenir de la première visite de Germain dans leur île, en 429? Ou, au contraire, à ceux qui maintenaient avec Germain des rapports directs, à ceux qui l'avaient reçu en 429 et qui bientôt allaient le rappeler pour le même objet? Dans les deux cas, Patrice n'avait aucun intérêt à prononcer le nom de l'évêque d'Auxerre: auprès des premiers, d'avoir été le disciple de Germain n'était pas une recommandation; pour les seconds, entièrement dévoués à Germain, le but de la *Confessio* était précisément de leur expliquer que Patrice avait réussi à se faire envoyer en Irlande, selon la volonté de Dieu et par une suite quasi miraculeuse de dispositions providentielles, alors que Germain, son évêque, ne voulait pas en entendre parler; et ainsi que celui-ci n'avait pas hésité à révéler ce péché ancien du candidat, afin de l'exclure (définitivement ou provisoirement) de l'épiscopat. Patrice n'avait pas à s'en vanter et à nommer celui qui lui avait fait cette peine, celui qui en conscience s'était cru obligé de s'opposer à la vocation divine sur lui.

On ne manquerait pas de lui objecter, du reste: « Vous n'êtes qu'un imaginaire et un mystique. Germain, ce grand saint, ce grand administrateur, avait bien vu ce que vous valiez. » La discussion que rappelle S. Patrice dans ce passage n'avait pas eu lieu à Auxerre, mais en Grande-Bretagne, et sans doute en présence des évêques britanniques et avec leur avis, dans l'ensemble des mesures prises pour la restauration catholique de l'île, en 429.

La *Confessio* de S. Patrice donne fort peu de noms propres: tout juste, au début, ce qu'il en faut pour identifier l'auteur lui-même (un tel, fils d'un tel, diacre, petit-fils d'un tel, prêtre, de tel village ¹). Dans la même phrase, il s'appelle *peccator*. Quelques générations plus tard, cette épithète est devenue presque obligatoire pour un évêque parlant de lui-même ². Patrice en avait assez dit pour se faire exactement connaître.

¹ Patrice, en effet, s'adresse à des correspondants qui sont en mesure de vérifier ces détails, aux évêques de Grande-Bretagne.

² Constance de Lyon (peut-être prêtre), l'auteur de la *Vita Germani*, prend ce titre de *peccator* dans la suscription des deux lettres qui servent de préface à son œuvre; et cela lui a valu d'être tenu pour un évêque. Voir la note de Levison, *Bischof Germanus von Auxerre*, dans *Neues Archiv*, t. XXIX (1904), p. 108.

Si maintenant, après avoir examiné les écrits de S. Patrice, nous nous tournons vers les sources les plus anciennes qui le concernent¹, nous découvrons un certain nombre de noms (de personnes comme de lieux) qui se rattachent à Auxerre : très abîmés, très déformés, sans doute, mais il est remarquable que tous ceux que l'on réussit à déterminer comme provenant du continent ramènent toujours à Auxerre.

C'est d'abord le nom de cette ville même, sous des formes diverses et qui peuvent remonter à la prononciation locale² ; c'est ensuite celui de la première *mansio* sur la route conduisant d'Auxerre vers le nord (et, normalement, vers l'Irlande), le seul nom de village gaulois qui apparaisse dans un document irlandais antérieur à l'an mille, et sous des graphies tellement corrompues que l'on doit se représenter une bien longue tradition manuscrite derrière les mentions qui en sont faites³. Ce n'est pas là une addition introduite par quelque voyageur qui aurait forgé toute cette histoire (des compagnons de Palladius rapportant la nouvelle de sa mort et rencontrant précisément Patrice à cet endroit), et qui n'aurait noté le nom, sans signaler que c'était là justement la première étape de Patrice rentrant d'Auxerre en Irlande. S'il avait inventé ce détail, pour mettre en lumière une intervention divine ou pour tout autre motif, il n'aurait pas manqué d'y insister, et lourdement. Mais non, *Ebmoria*, *Curbia*, *Euboria* ou *Eboria* sont simplement donnés pour le nom de l'endroit où le fait s'est passé, rien de plus. L'identification avec Avrolles, à douze lieues gauloises d'Auxerre, est récente⁴.

Et Muirchú (*BHL*. 6497), ou celui de ses prédécesseurs chez qui il aurait puisé le renseignement, a si peu notion de la proximité d'Auxerre qu'il ne songe même pas à faire rentrer Patrice auprès de son propre évêque, S. Germain, pour être consacré. Il l'envoie à *Amathorex*, évêque des environs : il ignore donc qu'Ebroica est à côté d'Auxerre et qu'Amator (car c'est lui qu'il faut ici reconnaître) avait été l'évêque de cette ville avant S. Germain⁵. En fait, Muir-

¹ En particulier celles qui ont été transcrites dans le Livre d'Armagh, notamment Muirchú et Tírechán, auxquels s'ajoutent les commentaires anciens d'hymnes sur S. Patrice, sa Vie tripartite, les Vies latines antérieures à Jocelin.

² *Anal. Boll.*, t. LXIII (1945), p. 75.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ A la suite de Zimmer, nous avons suggéré (*ibid.*, p. 76) que la mention de S. Amatre comme consécrateur de S. Patrice provenait de ce que la cérémo-

chú ne sait rien d'autre que ce qu'il avance, et la chose vraiment étrange est que ces deux noms méconnaissables (trois, peut-être, s'il faut compter *Alsiodorum* pour Auxerre) ne peuvent provenir que d'une tradition auxerroise, et qu'aucun autre nom dans le récit ne mène à aucune autre ville, à aucun autre village de Gaule, à aucun évêque gaulois d'un autre siècle¹.

nie aurait eu lieu dans la basilique de Saint-Amatre, en dehors de la ville. Il faudrait revoir et peut-être rejeter cette théorie : bien que la sépulture de S. Amatre fût là dès l'origine, la basilique ne paraît avoir été édiflée qu'à une époque plus tardive (mais encore dans le v^e siècle). Même si le fait de la consécration de la basilique de Saint-Amatre est impossible, il se peut pourtant qu'un informateur, ayant visité la Gaule, ait rapporté d'Auxerre un renseignement un peu vague ou ambigu, et que l'on ait compris, en Irlande, que S. Patrice avait été consacré *ad Sancti Amatoris, ad Domni Amatoris*. Telle aurait été l'origine de l'erreur.

¹ Faut-il rappeler ici, avec toutes les réserves qui s'imposent, une curieuse note chronologique sur S. Patrice, au Livre d'Armagh, fin du fol. 8^v, col. 2 ? Elle s'écarte très notablement de la chronologie de Tírechán (qui se lit au folio suivant, col. 2) et se termine par les mots : *Haec Constans in Gallis invenit*. Devant les diverses graphies, plus ou moins équivalentes, qui se substituent l'une à l'autre dans cette liste de noms gaulois que nous venons d'aligner, on se demande si le compilateur n'attribuerait pas cette chronologie à *Constantius*, le Lyonnais, auteur de la *Vita Germani*. Ceci ne signifierait nullement que les renseignements en question proviennent réellement d'un écrit authentique de Constance de Lyon. Il suffit que, dans un paquet de notes ou de documents, conservé à Armagh, ces indications chronologiques aient figuré, soit à la fin, soit transcrites sur un espace resté blanc, après un texte ou des extraits concernant Germain d'Auxerre, lesquels auraient été fort correctement attribués à *Constantius, alias Constans*. On comparera la manière dont des extraits hétéroclites, devenus inintelligibles dans leur brièveté, ont été insérés, à la fin des *Notulae*, dans le même Livre d'Armagh, parce qu'ils allaient avec le restant et que la consigne était de ne rien omettre. Le P. Edmond Hogan, dans sa note à cet endroit (*Anal. Boll.*, t. I, 1882, p. 584), opinait que *Constans in Gallis* était sans doute l'auteur d'une Vie de S. Martin ; Martin est un lapsus pour Germain, mais cet excellent connaisseur avait vu juste. Il y aurait lieu de comparer, pour le style et le fond, Muirchú à Constance. Faute d'avoir redressé cette réflexion de Hogan, Levison n'a pas songé que Muirchú pouvait avoir connu et imité l'auteur de la *Vita Germani*, ou même l'aurait copié à l'occasion. Si l'on possédait le *Martinellus* en Irlande dans une recension de grande valeur et précisément à Armagh, pourquoi n'y aurait-on pas eu la Vie de S. Germain d'Auxerre, très semblable comme origine, bien que de quatre-vingts ans postérieure ? Mais ne circulait-il pas en Irlande quelque autre *Vita* de Germain d'Auxerre, que, de confiance, on attribuait à *Constantius, alias Constans* ? Ce document présumé n'aurait-il pas consisté en notes chronologiques

La tradition irlandaise ancienne ne sait rien de S. Martin, rien de S. Hilaire ou de S. Honorat, et bien peu de chose sur S. Germain : mais tout ce qu'elle rapporte ici est juste, le nom de son prédécesseur, celui de son siège et celui d'un village voisin. Plus et mieux : elle a gardé le nom primitif, très tôt disparu, du monastère épiscopal, fondé par S. Germain devant Auxerre¹, où S. Patrice fut

et biographiques concernant des personnages « d'intérêt auxerrois », comme l'était Patrice ? Il eût été facile de mettre le tout au compte de Constantius, *alias* Constans. Ce serait aussi la source de Grégoire de Tours, qui place à Rome (et non à Ravenne) la mort de Germain et lui accorde un épiscopat de trente ans, détail qui manque à la *Vita* écrite par Constance ; à cette même collection chronologique remonterait le témoignage du *Missale Francorum* sur l'épiscopat de trente ans de S. Germain, ainsi que peut-être certains passages des *Gesta episcoporum Autessiodorensium*, compilés entre 872 et 879 (LEVISON, dans le *Neues Archiv*, t. c., pp. 145, 150, 166) ; c'est enfin à ce document que seraient empruntés les détails chronologiques consignés dans le Livre d'Armagh, fol. 8^v, col. 2. Nous n'entrerons pas ici dans la question des listes épiscopales auxerroises et de leur chronologie. Il y faudrait un chapitre entier. Contentons-nous d'observer que le total de 30 ans et 25 jours, assigné à S. Germain, semble obtenu de façon bien curieuse et rédigé avec une précision illusoire. Le chiffre de 25 jours montre que le compilateur avait accès vraisemblablement à ce « calendrier où étaient représentés tous les anciens souvenirs des origines et de la succession épiscopale », que « l'église d'Auxerre possédait dès la fin du VI^e siècle » (DUCHESNE, *Fastes épiscopaux*, t. II², p. 432). On y trouvait la date de consécration de S. Germain (7 juillet) et celle de sa mort (31 juillet). Duchesne (t. c., p. 439) suggère que « la précision des 25 jours, fournie par les *Gesta*, semble bien provenir d'une épitaphe » (p. 439), et, d'autre part, assez étrangement, que « la vacance de trente jours que les *Gesta* marquent entre Amator et Germain, est sûrement inexacte ». Et pourtant les deux indications, dont il admet l'une et rejette l'autre, doivent sortir de la même inscription. L'illustre critique oublie que l'élection de Germain, fonctionnaire civil en charge, requérait, avant de devenir exécutoire par l'ordination du candidat, l'assentiment de hautes autorités que seul le hasard aurait pu faire rencontrer précisément sur place ce jour-là : d'où ce délai de quelques semaines, preuve inattendue, mais indubitable, d'authenticité. Quant au nombre d'années, chiffre rond de trente ans, si le compilateur ne l'a pas pris à l'épitaphe ou au document que nous supposons, ce serait une approximation : les autres évêques d'Auxerre, au V^e siècle, d'après ces listes, ont siégé pendant une durée moyenne fort comparable.

¹ *In conspectu oppidi, interposito Icauna flumine, monasterium conlocavit*, écrit Constance, *Vita Germani* (BHL. 3453), chap. 6, éd. LEVISON, p. 256. Les variantes du nom *Icauna* sont : *Hicauna*, *Incauna*, *Ycauna*, *Icana*¹ et *Cauna* ; un manuscrit le remplace par *uno*. La *Vita S. Amatoris* d'Étienne l'Africain (BHL. 356) situe cet établissement *contra alveum fluminis Ycaunensis* (chap. 18, éd. DURU, p. 147) ; un diplôme du 18 juillet 635 écrit : *super fluvium Ioina*

son disciple, et elle croit savoir que ce monastère était établi sur une île. Il s'agit en fait d'une presqu'île, entourée sur trois faces par deux cours d'eau : l'Yonne et un de ses affluents, qui s'écoule parallèlement à la rivière avant de s'y jeter. Voici ce que notait Tírechán :

Septem aliis annis ambulavit et navigavit in fluctibus et in campis-tribus locis et in convallibus montanis per Gallias atque Italiam totam atque in insolis quae sunt in mari Terreno, ut ipse dixit in commemoratione laborum. Erat autem in una ex insolis, quae dicitur Aralanensis, annis triginta, mihi testante Ultano episcopo ¹.

Deux sources sont nettement distinguées : la première phrase remonte à une parole de S. Patrice lui-même ², la seconde au témoignage de S. Ultán. A cause du contexte, cependant, les commentateurs sont excusables d'avoir songé à placer l'*insola Aralanensis* dans la mer Tyrrhénienne, en suggérant une erreur de copie pour *insola Lerinensis* ³. Maintes autres conjectures ont

(M.G., *Diplomata Imperii*, t. I, éd. G. H. PERTZ, p. 154, ligne 27), tandis que le testament de l'évêque Vigile, mort en 683, présente les formes *super fluvio Igauna* et *Icaunae* (J.-M. PARDESSUS, *Diplomata*, t. II, p. 152). On pourrait vraisemblablement ajouter quelques formes aux dépouillements de M. QUANTIN, *Dictionnaire topographique du département de l'Yonne* (Paris, 1862), p. 36, mais celles que nous avons alignées suffisent à montrer l'évolution du nom de rivière jusqu'au VII^e siècle finissant, à partir de *Egona* (Itinéraire de Ravenne, deux fois) ou de *DEAE ICAVNI* (datif, inscription d'Auxerre, *CIL*. XIII, 2921).

¹ *BHL*. 6496, Livre d'Armagh, fol. 9^r, col. 2. Ultán, évêque d'Ard Brecáin, mourut en 657 selon les *Annales d'Ulster*, en 655 selon celles d'Inisfallen.

² Il est inutile de disserter ici de cette œuvre du saint et de ses rapports avec les *Dicta Patricii* (*BHL*. 6494).

³ Voici, selon des notes qu'a complétées pour nous fort obligeamment M. L. Bieler, les plus anciens témoins après Tírechán, dont le texte que nous lisons dans le Livre d'Armagh n'est pas nécessairement l'ancêtre direct de toute cette tradition. *Vita* II (*BHL*. 6504-6505), chap. 22, manuscrit de Saint-Hubert utilisé par Colgan : *Patricius quando pervenit ad Germanum in insula Aralanensi nomine... triginta tunc annos impleverat*. *Vita* IV (*BHL*. 6503), chap. 26, avec certains manuscrits de la *Vita* II : *Arelatensis nomen est insulae in qua Germanus docuit Patricium triginta annis*. *Vita Tripartita* (*BHL*. 6509), dans la portion qui ne nous est connue que par la paraphrase latine de Colgan (p. 122, col. 1) : *Aralanensis vocabatur insula*. Les témoins du texte original irlandais de la Vie Tripartite manquent, il est vrai, mais un abrégé a conservé en latin le nom *Alanensis* (sic) ; bien que ce manuscrit (le Stowe C. IV. 3 de la Royal Irish Academy, à Dublin) ne date que du XVII^e siècle, la version qu'il

été proposées, mais cette discussion, qui durait depuis des siècles, a été close définitivement par une magistrale intervention de M. René Louis¹, montrant que le toponyme correspondant à l'épithète *Aralanensis* a survécu jusqu'au XIII^e siècle au moins, où il apparaît sous la forme *Orgelena* (latinisation du français Orgelaine), sans doute réfection cléricale **Aurea-lana*², le terme gaulois n'étant plus compris. Orgelaine était un lieu dit, à huit cents mètres au nord de l'ancien Champ de Saint-Cosme, sur le site de la Ferme des Iles actuelle, rive droite de l'Yonne, précisément à l'endroit où ont dû s'étendre les terres de l'ancien *monasterium Aralanense*, qui, après avoir été sous l'invocation des Saints-Cosme-et-Damien³, est appelé par S. Aunaire, au siècle suivant, *monasterium Domni Mariani*⁴. Il avait donc changé de nom deux fois, à l'époque

contient doit être antérieure à la Vie irlandaise médiévale (ou homélie) du Livre de Lismore; celle-ci, en effet, renferme des interpolations empruntées à la version du manuscrit Stowe. La même leçon *Alanensis* se rencontre déjà dans les gloses, assez anciennes, de l'hymne *Genair Pátraic* (au vers 16), et celles-ci reposent pour une bonne part sur une recension perdue de la plus vieille Vie irlandaise de S. Patrice. *Arelatensis* est une correction ou une *lectio facilior*; *Alanensis* semble sortir d'une confusion entre l'abréviation insulaire pour *quia*, en latin, et le groupe *ar*, que le même sigle représente en irlandais à partir du XI^e siècle au plus tard.

¹ *Le Séjour de Saint Patrice à Auxerre*, dans *Mélanges d'histoire du moyen âge dédiés à la mémoire de Louis Halphen* avec une préface de C.-E. PERRIN (Paris, 1951), p. 449-451; le même érudit avait indiqué déjà, très brièvement cette solution, trois ans plus tôt, *L'Eglise d'Auxerre et ses évêques avant sain, Germain*, dans *Saint Germain d'Auxerre et son temps*, p. 86, note 111; voir enfin, toujours de la même plume, *Autessiodurum Christianum, Les Églises d'Auxerre des origines au XI^e siècle* (Paris, 1952), p. 14 (cf. *Anal. Boll.*, t. LXXII, 1954, p. 267-270).

² Ainsi *Auream Montem* donne Orgemont, *Auream Vallem* donne Orgeval.

³ Les *Gesta episcoporum Autessiodorensium* (chez DURU, *Bibliothèque historique de l'Yonne*, t. I, p. 318) écrivent de S. Germain: *Fecit et monasterium in honore sanctorum martyrum Cosme et Damiani, et monachos esse constituit*. Il ne nous paraît pas démontré que ce patronage remonte à l'époque du fondateur lui-même, ni surtout que le monastère ait existé avant l'épiscopat de S. Germain (idée à laquelle M. Louis, dans sa plus récente notice, semble renoncer, *Autessiodurum Christianum*, p. 14). Quant à la date de la dédicace en l'honneur des Saints-Cosme-et-Damien, il est vain de tenter une détermination plus exacte aussi longtemps que l'on ignorera quand et comment S. Germain put se procurer de leurs reliques.

⁴ Aunaire occupa le siège d'Auxerre de 573 (au moins) à 605. Son témoignage semble confirmé indépendamment par les *Gesta episcoporum Autessiodo-*

où Ultán, dans la lointaine Irlande, le désignait encore à Tírechán sous son appellation première, tirée du fonds même et de sa configuration, non de ses patronages successifs.

Aux considérations développées par M. R. Louis, on peut ajouter que ce toponyme gaulois est représenté ailleurs qu'à Auxerre, pour une terre entourée d'eau sur trois côtés : c'est, sur la rive gauche, dans la dernière grande boucle de la Seine, le vieux nom de la forêt de Brotonne, ou plutôt de ce qui en reste¹. L'étymologie celtique n'est pas claire², mais il s'agit très certainement

rensiun, dans un passage se rapportant au VI^e siècle (DURU, t. c., p. 330) : *monasterium quod Dominus Germanus construxit, ubi Sanctus Marianus requiescit*.

¹ Au sud de Caudebec (arrondissement d'Yvetot, Seine-Maritime). Anciennes formes dans le *Liber Historiae Francorum*, chap. 25, éd. KRUSCH, M.G., Script. rer. merov., t. II, p. 282 : *in silva confugit in Arelauno* (recension A), *Aurelauno* (recension B), avec les variantes *Areliano*, *Auriliano*, *Aulina* corrigé de *Aurilinuao*, *Aurolano*, *Arlauno* ; cf. chap. 38, éd. cit., p. 307 : *Arelauno silva ingressus est*. Plusieurs manuscrits omettent ces cinq mots au chap. 25, et Grégoire de Tours, rapportant les mêmes faits, n'a pas cette localisation ; il écrit simplement : *in silva confugit* (*Historia Francorum*, III, 28, éd. KRUSCH et LEVISON, M.G., Script. rer. merov., t. I, 1 [1951], p. 124). Aucun manuscrit de Grégoire de Tours ne tente d'identifier cette forêt. Le contexte montre qu'il s'agit bien de celle de Brotonne. Les événements racontés se passent vers l'année 534. La Vie de S. Condé ou Condède († après 680), du IX^e siècle au plus tôt, mentionne trois fois la même forêt domaniale : *Arelaunum regium predium* (BHL. 1907, chap. 2, éd. LEVISON, p. 647), *in insulam vocabulo Belcinnacam, vicinam fisco Arelauno, quae undique ambiebatur fluvio Sequanae* (chap. 3, ibid.) et *in saltu Arelaunensi* (chap. 4, ibid.) ; l'endroit, qui n'est plus une île, s'appelle aujourd'hui Belsignac, identification certaine. On trouve de *Arlauno foreste, infra ipsam forestem Arlaunum*, au chapitre 6, intitulé *De Arlauno sylva*, des *Gesta abbatum Fontanellensium* (éd. G. H. PERTZ, M.G., Script., t. II, p. 278-279). Peu avant 811, l'auteur de la Vie de S. Lambert, abbé de Fontenelle, puis évêque de Lyon (BHL. 4675), situe une donation de Childéric II, faite en 673, *Arlauno iocundo palatio* (éd. LEVISON, p. 611). Le nom gaulois d'Arlon dans le Luxembourg belge (*Orolauno vicus* [sic], Itinéraire d'Antonin ; OROLAVNENSES), inscription trouvée sur place en 1936 et publiée par MM. J. BREUER et J. VANNÉRUS dans le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, Classe des Lettres, 1938, p. 136), serait un troisième parallèle exact si l'initiale O n'était pas si clairement attestée. On se souviendra cependant que l'évolution phonétique, donnant *Arlon* en français, *Arel* en allemand, indique assez nettement une prononciation locale *Ar-* pour que plus d'un philologue, avant 1936, se soit cru autorisé à corriger en *Arolauno* la leçon de l'Itinéraire d'Antonin (cf. P. GOESSLER, dans PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. XVIII, 1 [1939], col. 1144-1146).

² On discerne avec certitude le préfixe *are* « devant » (comme dans *Arecomici*,

d'un toponyme auxerrois, le nom même du fonds, remontant aux origines du monastère, avant que celui-ci pût recevoir le nom des saints ou du saint dont on y vénérerait successivement les reliques.

Ce précieux indice du séjour de S. Patrice à Auxerre, *arana in electro*, vient ainsi fournir, de façon assez inattendue, une détermination chronologique qui n'avait pas été remarquée encore et qui cadre fort bien avec la première moitié de l'épiscopat de S. Germain. Le détail n'est pas de ceux qu'un faussaire pouvait inventer, ni même sans doute recueillir, après deux siècles écoulés depuis le changement de nom du monastère. C'est l'écho authentique, dans les plus vieux documents d'origine irlandaise que nous puissions atteindre, d'une tradition qui remonte à S. Patrice lui-même et qui montre en lui, très nettement, un disciple de S. Germain¹.

Un mot encore à l'adresse de ceux qui s'évertuent soit à vieillir S. Patrice d'une génération, sinon de plusieurs, soit à le rajeunir

Aremorici, *Areclūta*), souvent réduit par syncope à *ar*, lequel, en toponymie, signifierait parfois « à l'est de » (K. H. SCHMIDT, *Die Komposition in gallischen Personennamen*, dans la *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. XXVI, 1957, p. 132-133). Le second élément pourrait être celui que représente en français *laune* : étang des *Launes*, dans la Camargue, Bouches-du-Rhône ; « *Launa*, vulgo *Laune*, fluvii brachiolum », avec le diminutif *Launestellus*, près de Bourg-Saint-Andéol, Ardèche, selon DU CANGE, i.v., dans des actes du xiv^e siècle qu'il est difficile d'identifier, le Dictionnaire topographique de l'Ardèche étant encore inédit. Bien que satisfaisant pour le sens, il est phonétiquement interdit de voir dans ce second élément une des formes connues de *lendh-* « liquide (substantif), source », qui a donné en gaulois le toponyme *Lindomagus* et en Suisse l'hydronyme *Limmat*, ainsi que des mots signifiant « eau, étang, lac », dans les langues celtiques modernes (J. POKORNY, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, t. I, p. 675). On songe à la dernière partie des noms propres gaulois *-vellauno-* (en composition notamment *Cassivellauni*, *Vercassivellauni*, *Catuvellauni* etc.), *-launo-* (en composition *Catalauni*) : ce terme doit être mis en rapport avec l'irlandais *lóg*, *lúach* « récompense », le gallois *golud* « richesse », le vieux-norrois *laun* « récompense » (SCHMIDT, t. c., p. 288-289).

¹ L'identification, exactement sur place, du lieu dit Orgelaine permet de renoncer aux efforts que nous avons tentés pour expliquer *Aralanensis* comme une corruption de l'épithète *Icaunensis*, tirée du nom de l'Yonne (ci-dessus, p. 169, note 1) et précédée des lettres *ar*, lecture celtique d'une abréviation insulaire qui s'interprétait soit en latin (*quia*) soit en irlandais (*ar*) et prêtait à confusion (ci-dessus, p. 169, note 3).

d'un bon demi-siècle ¹. L'attitude de l'auteur de l'*Epistula* et de la *Confessio* au regard du monachisme est bien celle d'un évêque formé en Gaule dans le premier tiers du ^{ve} siècle qui s'adresse, quelques années plus tard, à ses collègues britanniques : il ne le présente ni comme une nouveauté inconnue encore de ses correspondants ni comme une institution déjà tout à fait entrée dans les mœurs, mais exactement comme un évêque missionnaire, de nos jours, parlerait à ses frères d'Europe de l'Action Catholique ou même de la Légion de Marie, fleurissant dans ses chrétientés ². Même si l'on y rencontrait parfois déjà quelques moines, les monastères épiscopaux organisés n'existaient sans doute pas en Grande-Bretagne, vers 445, date vers laquelle nous plaçons l'*Epistula* et la *Confessio*. L'Église y était toujours épiscopale à l'ancienne mode, avec des prélats relativement riches et bien dotés, peu enclins à pratiquer l'ascèse, bref, tels qu'on les rencontrait nombreux sur le continent. Le monachisme, pour ceux-ci, devait être quelque chose de bien neuf ³, en effet, comme dans tout l'ouest et le nord de l'Europe, exception faite de la Gaule seule ⁴.

¹ Choisissons un exemple extrême, déjà un peu lointain, pour éviter d'entrer dans des controverses toutes récentes, et renvoyons aux *Anal. Boll.*, t. LI (1933), p. 213, à propos du livre de J. R. ARDILL, *St. Patrick, A.D. 180*.

² *Et filii (sic) Scottorum et filiae (sic) regularum monachi et virgines Christi enumerare nequeo* (*Epistula*, chap. 12) ; *Filii Scottorum et filiae regularum monachi et virgines Christi esse videntur* (*Confessio*, chap. 41, phrase développée dans le chapitre suivant, lequel conduit au chapitre 43, avec son rappel des *fratres* de Gaule, cité ci-dessus, p. 158). Pour bien montrer qu'il s'agit de cette chose nouvelle, le monachisme, il le distingue expressément des catégories traditionnelles qui y ressemblent (*praeter viduas et continentes*, chap. 42). Afin de donner aux mots toute leur valeur, rappelons-nous que *Scotti* est, à l'époque, un terme presque péjoratif et que S. Patrice n'y recourt guère qu'ici et dans un *Dictum* (*BHL*. 6493) où il a le même sens plénier (*Ecclesia Scottorum, immo Romanorum*, « Église de pirates, non pas, mais de civilisés ») : les *Scotti* sont les pirates de l'ouest ; les *Saxones*, les pirates de Germanie. Traduire donc, en insistant un peu : « Les fils des pirates et les filles de leurs chefs de guerre sont devenus moines et moniales. » Des esclaves aussi sont mentionnées, par opposition, semble-t-il, à ces jeunes gens et jeunes filles de la noblesse indigène (parmi lesquelles notamment *una benedicta Scotta genetiva nobilis pulcherrima adulta*, chap. 42), et ce ne sont pas seulement, à notre avis, des prisonnières ramenées de Grande-Bretagne ou de Gaule, mais des Irlandaises (fin du même chapitre).

³ Le Breton Pélage resta laïc et ne fut ni moine, ni ami ou partisan des moines.

⁴ Ci-dessus, p. 159-161.

Quoique moins précise de sa nature, cette considération étaie et confirme la conclusion que nous tirons des pages précédentes : les références à la Gaule, les noms gaulois, dans les écrits de S. Patrice et dans ses plus anciennes Vies, s'accordent tous, et parfois à l'insu de ceux qui nous les transmettent, pour faire du futur apôtre des Irlandais un disciple de S. Germain, à Auxerre, pendant la première moitié environ de l'épiscopat de celui-ci, soit de 418 à 432, et aucun d'eux ne contredit cette vue.

28. La seconde visite de S. Germain d'Auxerre en Grande-Bretagne.

Les démons jouent un grand rôle dans l'imagination du biographe de S. Germain, Constance (*BHL*. 3453), comme chez la plupart des hagiographes ses contemporains. Il n'est pas toujours aisé de distinguer dans quels cas ces messagers infernaux ne sont que des êtres métaphoriques et remplacent, sous une plume chrétienne, les dieux de la mythologie, censés intervenir à chaque pas dans l'épopée et dans l'histoire. Un passage de Constance, à tout le moins, comporte une explication fort naturelle.

Le pontife gaulois, alors presque au terme de sa carrière et dans tout l'éclat de sa renommée, est rappelé en Grande-Bretagne par tous les évêques de l'île, qu'il avait visitée quelques années auparavant (en 429) ; il s'agit de prendre des mesures contre une renaissance du paganisme, limitée, du reste ¹. Germain, qui a choisi pour compagnon Sévère (identifié par Bède avec l'évêque de Trèves), s'embarque sans retard et, contrairement à la fois précédente, où une horrible tempête l'avait assailli, tout est calme, les vents et les courants sont favorables ². Constance poursuit :

Interea sinistri spiritus, pervolantes per totam insulam, Germanum venire invitis vaticinationibus nuntiabant, in tantum ut Elafius

¹ *Interea ex Britanniis nuntiatur, Pelagianam perversitatem iterato paucis auctoribus dilatari, rursusque ad beatissimum virum preces sacerdotum omnium deferuntur, ut causam Dei, quam prius obtinuerat, tutaretur* (chap. 25, éd. LEVISON, p. 269).

² *Adiuncto itaque Severo, episcopo totius sanctitatis, mare, Christo auctore, conscenditur ; ad itineris tranquillitatem elementa consentiunt ; navigium venti, fluctus, aera prosequantur* (ibid.).

quidam, regionis illius primus, in occursum sanctorum sine ulla manifesti nuntii relatione properaverit. (...) Hunc Elafium provincia tota subsequitur ; veniunt sacerdotes, occurrit inscia multitudo, confestim benedictio et sermonis divini doctrina profunditur ¹.

Tel est le récit de l'homme de lettres lyonnais qui, une génération après la mort de S. Germain, avait réuni, à Auxerre et peut-être ailleurs, auprès des témoins de sa vie, les éléments de sa biographie. Les voyageurs ont été frappés de ce que, sans qu'apparemment leur visite eût été annoncée, un représentant de l'autorité se fût trouvé au port pour les attendre. En réalité, ils avaient été repérés de très loin et signalés bien des heures d'avance. La côte était gardée soigneusement, en ces années où les incursions saxonnes étaient toujours à craindre, et d'une manière tellement parfaite et ingénieuse que les Bretons préférèrent ne point trahir un secret militaire que l'archéologie n'a révélé que depuis peu.

Parmi les tours de garde, celles de la côte du Yorkshire, qui appartiennent à la fin du iv^e siècle, sont particulièrement intéressantes dans les détails de leur construction comme par leur utilisation tactique. Massives et hautes, elles se dressent au centre d'un fortin. Les sémaphores dirigent leurs signaux, normalement, non vers l'intérieur, mais vers la mer, la disposition du terrain étant telle, parfois, que cette seconde direction soit la seule praticable. C'est qu'à défaut de télescopes à bord des embarcations, à défaut aussi de mâts très élevés, les vigies qui occupent ces tours servent d'yeux à la flotte : par temps clair, la vue s'étend à une grande distance et assurément, pour certains points de la côte sud, jusqu'au rivage gaulois opposé.

Des postes similaires ont été découverts ailleurs qu'en Yorkshire : dans le nord du comté actuel de Devon, pour défendre les approches des ports de la Severn ², et au lieu dit Nunnery, sur la petite île d'Alderney, à dix milles vers l'ouest du cap de la Hague ³. Le plan n'est pas partout identique. Ailleurs, la tour centrale a disparu

¹ Chap. 26, éd. cit., p. 270.

² J. P. BUSHE-FOX, *Some Notes on Roman Coast Defences*, 3. *North Devon Signal Stations*, dans le *Journal of Roman Studies*, t. XXII (1932), p. 71-72, avec la planche XIX ; photographie aérienne de K. J. St. Joseph, *ibid.*, t. XLV (1955), planche XXI, 2.

³ T. D. KENDRICK, *The Archaeology of the Channel Islands*, t. I (London, 1928), p. 255, figure 126.

sans laisser de traces, mais ce qui a pu être identifié jusqu'à présent montre assez que l'existence d'un semblable système de guet doit être présumée sur la côte méridionale de l'Angleterre et qu'avec un peu de chance on exhumerait les restes de la tour d'où fut aperçu le navire de S. Germain¹.

Il est même permis de circonscrire les recherches. Un autre détail, en effet, doit prendre toute sa valeur : *Elafius*², le seul Britannique nommé par Constance (à part S. Alban de Verulam, et celui-ci à l'occasion du premier voyage), n'est pas un inconnu. Plus que probablement, il est identique à cet *Elesa* que les généalogistes du « New Wessex » donnent pour père à Cerdic, lequel aurait régné (comprenons, plus modestement, qu'il aurait détenu l'autorité) dès le dernier quart du ve siècle. Le père d'Elesa, Gewis, sera, chez les compilateurs de ce qui deviendra la Chronique anglo-saxonne, l'éponyme des Gewisse, race royale des Saxons occidentaux. Le territoire sur lequel s'étendait son autorité paraît donc

¹ Ce système de défense remontait au iv^e siècle, nous l'avons dit. Pour la date approximative, voir l'inscription *CIL.* VII, 268, qui provient d'une de ces constructions, édifiée à Ravenscar (Yorkshire, North Riding) par un certain *Vindicianus magister* sur l'ordre d'un *Iustinianus praepositus*. M. R. G. Goodchild, qui l'a récemment étudiée (*The Ravenscar Inscription*, dans *The Antiquaries Journal*, t. XXXII, 1952, p. 185-188), observe que ce Justinien peut avoir été un *praepositus limitis*, c'est-à-dire un commandant de gardes-frontière (*limitanei*), organisation bien connue par des textes épigraphiques africains et, qui, quoique passée sous silence dans la *Notitia Dignitatum*, doit avoir existé en Grande-Bretagne, comme complément de l'établissement légionnaire. Dans l'insécurité générale qui suivit l'abandon de la Grande-Bretagne par les troupes régulières, tout donnait à penser que les *limitanei* furent maintenus (ou remplacés par des *foederati*) et que le système de défense resta en place pendant quelques générations. La *Vita Germani* de Constance vient en témoigner. « Gildas », que l'on tient pour si mal informé de bien des choses, en sait assez long sur ces tours de guet, laissées, selon lui, par les Romains, lors de leur départ, à la garde des *Britanni* : *In litore quoque oceani ad meridianam plagam, quo naves eorum habebantur, quia et inde barbaricae ferae bestiae timebantur, turres per intervalla ad prospectum maris collocant, et valedicunt tamquam ultra non reversuri* (*De Excidio*, chap. 18, éd. MOMMSEN, M.G., Auct. Ant., t. XIII, p. 35, lignes 5-7).

² C'est la graphie adoptée par Levison, d'après un très bon manuscrit, que confirment la plupart de ceux de Bède (celui-ci, en effet, transcrit le passage, *Historia ecclesiastica*, livre I, chap. 21 ; un témoin de Bède porte *Elabius*) ; les graphies *Helafius*, *Elafus*, *Elaphus*, se rencontrent dans d'autres manuscrits de BHL. 3453.

avoir compris au moins le canton des *Belgae*, de l'île de Wight à la baie de Bristol, avec pour principale cité *Venta Belgarum* (aujourd'hui Winchester)¹. Ceci donne à penser que la pression franque sur la route de Boulogne, qui se faisait sentir, vers 445, bien plus fortement qu'une quinzaine d'années auparavant², avait conduit S. Germain, pour sa seconde traversée, à choisir un itinéraire plus à l'ouest, peut-être par Rouen et l'estuaire de la Seine³. C'est donc du côté de Portsmouth ou de Southampton qu'il conviendra de chercher, peut-être à Porchester, sinon sur l'île même de Wight, pourvue d'une tour de guet à Carisbrooke⁴.

Elafius est qualifié de *regionis illius primus*. Lors de sa première visite en Grande-Bretagne, S. Germain, dont la présence est signalée plus à l'est, à *Verulamium* (aujourd'hui St. Albans)⁵, est mis en rapport avec un *vir tribuniciae potestatis*, qui reste anonyme⁶. Ce titre a prêté à bien des discussions érudites⁷. Il suppose une

¹ Le mot *regio*, de l'expression *regionis illius primus*, est repris un peu plus bas par *provincia tota* (ci-dessus, p. 175). *Venta Belgarum* était dans la province de *Britannia Prima*. Il n'est pas assuré, cependant, que Constance donne à *provincia* sa valeur exacte et technique. Ce territoire semble renfermer plusieurs *civitates*, car il compte plusieurs évêques (*veniunt sacerdotes*, terme qui, chez Constance, signifie bien exclusivement « évêque »).

² Voir ci-dessus, p. 161-163.

³ Saint-Germain-des-Vaux, à l'ouest de Cherbourg, conviendrait aussi. M. G. de Plinval y situe l'embarquement de S. Germain lors de son premier voyage (voir ci-dessus, p. 161, note 3). C'est possible, mais le fait que, lors de sa deuxième visite, l'évêque d'Auxerre soit accueilli par Elafius, rend la seconde traversée au moins également probable. En faveur de son opinion, M. de Plinval souligne que, sur le parcours le plus long, le risque de tempête était plus grand en cours de route, et Constance, en effet, décrit à tout le moins une violente bourrasque (chap. 13, éd. LEVISON, p. 259-260). Il aurait pu ajouter qu'à ce moment, toujours d'après Constance, aucune des deux côtes n'était visible, on était en plein mer : *donec ad aequor medium perveniret, ubi, porrectis in longum visibus, nihil aliud quam caelum videretur et maria* (ibid., p. 260). Amplification littéraire, peut-être. Le point de départ (*de sinu Gallico*, ibid., p. 259) est trop peu précis pour hasarder autre chose que des hypothèses.

⁴ Pevensey (l'antique Anderida), dans le Sussex, est sans doute un peu trop à l'est ; une inscription signale en cet endroit une remise en état de la tour (*Ephemeris Epigraphica*, IX, 1281).

⁵ CONSTANCE, chap. 16, éd. LEVISON, p. 262.

⁶ Chap. 15, p. 261.

⁷ Voir notre conclusion, *Anal. Boll.*, t. LXIX (1951), p. 420-421. C. E. Stevens (*Gildas Sapiens*, dans *The English Historical Review*, t. LVI, 1941, p. 364) conclut que Constance, dont la rigueur est extrême dans l'emploi de la titulature (cf. LEVISON, *Neues Archiv*, t. c., p. 141), ne peut signifier ici qu'un membre

certaine persistance de l'organisation ou du moins de l'administration et de la titulature romaines, plus nette assurément que les souvenirs bien effacés qui se retrouveront plus tard dans les généalogies celtiques ¹. Irons-nous jusqu'à supposer qu'un glissement s'était produit déjà vers l'année 445 et que le *vir tribuniciae potestatis* avait été remplacé par un personnage vaguement qualifié de *regionis illius primus*? C'est en 409, d'après Zosime ², qu'Honorius avait levé, en faveur des cités de Grande-Bretagne, les interdictions de la *Lex Iulia Maiestatis*, en les avisant de se garder elles-mêmes, faute de troupes régulières ³.

de la *Schola notariorum*, chargé de maintenir le contact entre le gouvernement central de l'Empire et les *civitates* des Breagnes, provisoirement indépendantes ; un tel personnage aurait normalement reçu le titre de *tribunus*.

¹ Ainsi dans celle de Howell Dda (x^e siècle), éd. A. W. WADE-EVANS, *Nennius's History of the Britons* (Londres, 1938), p. 100, généalogie n° 1, qui donne pour ancêtres à Cunedda : Aeternus, fils de Paternus Pesrud, fils de Tacitus. *Pesrud*, en gallois plus moderne *Paisrudd*, signifie « à la tunique rouge », de *pais* (latin *pexa* [*tunica*]) et *rhudd* « rouge ». En Orient aussi, la *toga* a signifié un manteau écarlate. Sortie de mode dès l'époque de Juvénal, elle était restée en usage comme vêtement officiel, et celui-ci, depuis le second siècle au moins, n'était plus blanc, mais d'une teinte pourpre tirant sur l'écarlate. Pour Malalas d'Antioche, au vi^e siècle, par exemple, la *toga* était un manteau couleur de sang, interdit aux gens du commun, apanage des rois et des plus hauts fonctionnaires (F. C. BURKITT, *Toga in the East*, dans le *Journal of Theological Studies*, t. XXIII, 1921-1922, p. 281). Comparer, dans la description que donne Gildas d'Aurelius Ambrosius : *qui solus Romanae gentis... occisis... parentibus purpura nimirum indutis superfuera* (*De Excidio*, chap. 25, éd. MOMMSEN, p. 40, lignes 12-13), ce que Bède paraphrase : *parentibus regium nomen et insigne ferentibus* (*Hist. eccl.*, I, 16).

² VI, 10, 2 ; cf. E. A. THOMPSON, *Zosimus on the End of Roman Britain*, dans *Antiquity*, t. XXX (1956), p. 163-167.

³ On comparera la *Novella* I, 20, de Théodose, qui, en 440, fait une concession semblable en général, lorsque Genséric menace les côtes de l'Empire, et surtout, pour l'époque d'Honorius, les constitutions du 17 et du 19 avril 406, *Codex Theodosianus*, VII, XIII, 16 et 17 (voir N. H. BAYNES, *A Note on Professor Bury's History of the Later Roman Empire*, dans le *Journal of Roman Studies*, t. XII, 1922, p. 217-218), et la lettre d'Honorius adressée en 408 aux chefs des milices locales rassemblés à Pampelune (Émilienne DEMOUGEOT, *Une lettre de l'empereur Honorius sur l'hospitium des soldats*, dans la *Revue historique de Droit français et étranger*, 4^e série, 34^e année, 1956, p. 46-49). La comparaison des documents de 408 et de 409 vient montrer, de façon fort inattendue, que la Grande-Bretagne était bien réellement abandonnée par les troupes régulières et que le gouvernement central ne l'ignorait pas, en 409 : pour le nord de l'Espagne, en effet, on se préoccupe du sort des soldats ; pour la Grande-Bretagne, il n'en est plus question, ils ont disparu.

Regionis illius primus, expression qui n'a rien d'officiel, décrit assez bien l'autorité de fait, sous la plume hésitante de Constance, qui ne pouvait se faire une idée précise de la situation politique en Grande-Bretagne vers 445, mais qui normalement désigne chacun par son titre correct. En fait, Constance ne pouvait plus nettement indiquer, quoique assurément à son insu, à quel officier de la *Notitia Dignitatum* avait succédé, tant bien que mal et partiellement sans doute, cet *Elafius, regionis illius primus*, dont les hommes surveillent la côte et qui se porte immédiatement au devant d'un vaisseau qui l'aborde. Ce ne peut être que celui de *comes litoris Saxonici*, commandant les forts de la côte depuis le Wash jusqu'au Solent ¹.

Un dernier point : d'après Constance, dont le témoignage n'est pas suspect et repose sur les dires des compagnons de S. Germain, Elafius amène à ce dernier un fils, dont le nom n'est pas donné, *quem in ipso flore adulescentiae debilitas dolenda damnaverat* ². C'est bien alors l'âge de l'infirme, quoique la phrase citée puisse indiquer seulement le début de la paralysie que le saint va guérir miraculeusement : le chapitre suivant l'appelle *adulescentem*. Il paraît impossible que ce garçon ou ce jeune homme soit Cerdic, si ce dernier a régné de 495 à 534, comme le veut la Chronique anglo-saxonne : il serait mort au moins centenaire. Rien n'empêche, dira-t-on, que Cerdic ait été un frère beaucoup plus jeune du miraculé. Mais les généalogies royales du Wessex portent ici l'empreinte d'une anomalie trop peu remarquée et que nous n'avons pas à tenter de rectifier : Cerdic (roi de 495 à 534) aurait eu lui-même un fils, Crioda, qui ne régna pas et que certaines listes omettent ; Cynric, fils de Cerdic selon les uns, de Crioda selon les autres, aurait régné de 534 à 560, suivi sur le trône par son fils

¹ Ammien Marcellin, XXVII, 8, 1, emploie l'expression de *comes maritimi tractus*. C. E. Stevens (*Gildas Sapiens*, dans *The English Historical Review*, t. LVI, 1941, p. 365-366) incline à voir en Elafius un des premiers *reges* mentionnés par « Gildas » (*De Excidio*, chap. 21). Il traduit *primus regionis* par « first man of Britain » et compare les fonctions usurpées en Gaule, vers la même époque, par Aegidius et son fils Syagrius, qui prit même le titre de roi des Romains. Certaines monnaies trouvées à Richborough pourraient avoir conservé d'autres noms de « rois des Romains » dans le sud de la Grande-Bretagne. Mais la correspondance du nom d'Elafius avec *Elesa* a échappé à Stevens, ainsi que le lien qu'elle indique avec le territoire des *Belgae*.

² Chap. 26, éd. LEVISON, p. 270.

Ceawlin, de 560 à 592¹. Ces indications ne conduisent-elles pas à supposer qu'un règne a été omis, celui de Crioda, et que Cerdic appartenait à la génération précédente, la fleur de son âge se plaçant dans la seconde moitié du v^e siècle²?

29. Le dernier voyage de S. Germain d'Auxerre.

Le jour de la mort de S. Germain, 31 juillet, se tire avec certitude du martyrologe hiéronymien, à cette date. La tradition manuscrite de ce martyrologe, on ne l'ignore pas, conduit précisément à Auxerre, sous Aunaire, évêque de 573 (au moins) à 605. Une attestation liturgique aussi ferme est au-dessus de tout soupçon. Deux autres mentions du même saint dans ce martyrologe auxerrois écartent l'hypothèse d'une confusion entre le *natalis* et l'anniversaire de la déposition des reliques. S. Germain avait rendu le dernier soupir à Ravenne, nous le savons par son biographe Constance, qui écrivit vers l'année 480³. Il avait exprimé la volonté d'être ramené dans sa ville épiscopale. Son désir fut réalisé sans retard⁴. Or, le martyrologe hiéronymien rappelle au 22 septembre l'*adventus et exceptio corporis sancti Germani episcopi et confessoris ab Italia*, et, au 1^{er} octobre, commémore une troisième fois le même saint : cet anniversaire ne peut être que celui de l'inhumation solennelle à Auxerre⁵. Tout ceci s'accorde avec le témoignage de Grégoire de Tours⁶, qui semble avoir eu accès à une source différente de Constance⁷.

¹ Références chez W. G. SEARLE, *Anglo-Saxon Bishops, Kings and Nobles* (Cambridge, 1899), p. 330.

² C. E. Stevens (p. 369-370) soutient fermement, contre Chadwick, l'origine celtique de Cerdic. Il suggère de voir en lui un Breton renégat, à la tête des Gewisse, et voit en Cynric le petit-fils de Cerdic (p. 371).

³ *BHL*. 3453, chap. 35-44, éd. LEVISON, p. 276-282.

⁴ Chap. 42, 44-46, éd. cit., p. 281-282.

⁵ *Comm. martyr. hieron.*, pp. 522, 536 ; H. DELEHAYE, *Quelques dates du martyrologe hiéronymien*, dans *Anal. Boll.*, t. XLIX (1931), p. 32-34.

⁶ *In gloria confessorum*, chap. 40, éd. KRUSCH, M.G., *Scr. rer. merov.*, t. I, p. 772-773 ; *Germanus autem gloriosus confessor in urbe Roma (sic) obiit. Exinde vero levatus post dies sexaginta ad civitatem Audisiodoro (sic) delatus, sepulturae mandatus est*. Pour être tout à fait exact, 61 jours entiers séparent la date de mort du saint de celle de sa sépulture.

⁷ Ci-dessus, p. 167, note 1.

Celui-ci nous apprend que S. Germain s'était rendu en Italie en exécution d'une promesse faite à Goar, roi des Alains. Il s'était engagé à obtenir la confirmation impériale ou celle d'Aétius au sujet des ménagements consentis par ce chef barbare en faveur des habitants de l'Armorique¹. Un détail chronologique assez utile n'a pas été noté jusqu'ici dans le récit de Constance. Afin de le mettre en valeur, nous procéderons à rebours depuis la date du décès, 31 juillet, qui est bien fixée.

Germain fut emporté au septième jour de sa maladie². Celle-ci avait donc débuté le 25 juillet. Une demi-douzaine d'événements prodigieux ou édifiants sont expressément rapportés au séjour de l'évêque gaulois dans la ville impériale, avant qu'il ne dût s'aliter, ce qui suppose une certaine durée, deux ou trois semaines plutôt que quelques jours³. Le tableau n'est nullement celui d'un homme pressé, qui n'aurait fait que d'arriver et songerait déjà à repartir. Le trajet d'Auxerre à Ravenne n'avait pas été remarquable non plus par sa rapidité : non seulement des nouvelles de Gaule ont pu rattraper le négociateur⁴, mais Constance écrit en propres termes, au moment où les voyageurs quittent Milan : *iter sensim moris felicibus carpit*⁵. Ce sont donc de courtes étapes. Dans le même chapitre, une autre indication, encore plus significative : afin d'obliger ce *Leporius, vir spectabilis*, qui habite à quelque distance de la route et qui se contentera d'une prière, si le saint voyageur est pressé, celui-ci, passant outre aux réclamations de ses compagnons, fait un crochet : le chapitre 34 nous le décrit s'installant dans le domaine de Leporius, guérissant les gens à la ronde et ne repartant que le troisième jour.

C'est le chapitre 32, à son début, qui fournit, à qui sait le lire, une date vraiment précise. Les Gaulois viennent d'atteindre Milan. Germain tente de rester inaperçu⁶. Un démoniaque révèle à hauts cris l'entrée de l'évêque d'Auxerre dans la basilique ambrosienne, où une très grande solennité en l'honneur de certains saints, que

¹ CONSTANCE, *Vita Germani*, chap. 28-29, éd. cit., p. 271-272.

² *Septimo incommodi die ad caelos anima fidelis et beata transfertur* (chap. 42, éd. cit., p. 281).

³ Après le récit de quelques miracles, Constance écrit : *Factum est ut post dies aliquot sequeretur incommodum* (début du chap. 42, éd. cit., p. 281).

⁴ Chap. 40, éd. cit., p. 280.

⁵ Chap. 33, éd. cit., p. 275.

⁶ Fin du chap. 31, éd. cit., p. 274.

Constance ne nomme pas, a rassemblé non seulement un grand concours de peuple, mais encore plusieurs évêques¹. Une seule solennité, dans la cité de S. Ambroise, à cette époque de l'année, était capable de réunir la foule et les évêques du voisinage : celle des martyrs Gervais et Protas, célébrée le 19 juin². Leurs corps reposaient dans la basilique ambrosienne, où ils ont été retrouvés en 1684. C'étaient les principaux patrons de la ville depuis que S. Ambroise les avait exhumés et fait vénérer, quelque soixante ans plus tôt, au début de l'été de 386³. La date de cette célébration est abondamment attestée par les plus anciens martyrologues occidentaux comme par d'autres textes. Aucune commémoration d'autres saints locaux (car il faut noter le pluriel) qui puisse provoquer un tel rassemblement d'évêques, à Milan, au v^e siècle, ne se rencontre au calendrier de cette Église vers la fin de juin ou le début de juillet. Donc, le 19 juin, S. Germain était à Milan.

Les éléments fournis par Constance dans sa *Vita Germani* ne permettent pas, semble-t-il, de déterminer à eux seuls en quelle année exactement mourut son héros. Fixons pourtant un ou deux points de repère.

S. Germain promet au roi Goar de solliciter lui-même l'agrément d'Aëtius ou l'agrément impérial⁴. Il prend alors le chemin de

¹ *Erat autem dies sanctorum sollemnitate venerabilis, qui in unum plures collegerat sacerdotes. Et dum missa sacris misteris celebratur ad altare, inognitus et inprovisus ingreditur. Et plus loin : Episcopi omnes sanctum Dei digna humilitate venerantur.*

² Il est indubitable qu'à Milan l'anniversaire le plus solennel des cérémonies de l'an 386 était, non celui du 17 juin, où les corps des martyrs avaient été retrouvés, mais bien celui du 19 juin, qui avait vu leur transfert dans la basilique ambrosienne et la dédicace de celle-ci ; voir l'excellente étude de Jean DOIGNON, *Perspectives ambrosiennes : Gervais et Protas, génies de Milan*, dans le *Mémorial Gustave Bardy*, qui forme le tome II (1956) de la *Revue des Études Augustiniennes*, p. 313-334.

³ Carlo MARCORA, *Il Santorale Ambrosiano* (= *Archivio Ambrosiano*, t. V), Milan, 1953, p. 70-73. Que Constance n'ait pas nommé les saints du jour, Gervais et Protas, qu'il n'en ait peut-être même pas connu les noms, la chose est moins étrange qu'il ne semble à première vue : la fête des deux martyrs n'est pas indiquée au sacramentaire léonien, elle n'apparaîtra que dans le gélasien (MARCORA, op. c., p. 72) et elle ne se célébrait assurément pas encore dans l'Église de Lyon, à laquelle appartenait Constance et dont peut-être il était prêtre.

⁴ CONSTANCE, *Vita Germani*, chap. 28, éd. LEVISON, p. 272 : *ea conditione ut venia, quam ipse praestiterat, ab imperatore vel ab Aetio peteretur.*

l'Italie. Cela implique, dans la pensée de son biographe, qu'Aétius n'est pas en Gaule à ce moment-là. Quand il s'est agi, quelques années plus tôt, d'obtenir des *potestates summae*¹ un allègement d'impôts, S. Germain n'avait pas poussé plus loin qu'Arles². Ce n'est donc pas sans nécessité que, devenu vieux, il franchit les Alpes. Il n'est pas permis, pourtant, de tirer une indication chronologique précise du renseignement ainsi obtenu. Aétius, ces années-là, résidait normalement en Italie.

Une chose est en tout cas certaine : la mort à Ravenne du saint évêque d'Auxerre se place après l'an 444. C'est ce qui ressort, nous allons le montrer, de la mention de S. Germain chez l'auteur de la Vie de S. Hilaire d'Arles (*BHL*. 3882). Nous sommes au tout premier début de l'affaire, admirablement contée par Duchesne³, qui devait coûter à S. Hilaire l'exercice de ses droits primatiaux sur la province de Viennoise. Au cours d'une visite que S. Hilaire fait à son ami S. Germain d'Auxerre, il apprend que l'ordination de l'évêque récemment installé à Besançon, Chelidonius, est entachée de graves irrégularités. Par les soins d'Hilaire et de Germain, un concile se réunit, probablement à Besançon, et, les faits ayant paru prouvés, Chelidonius est déposé et pourvu d'un successeur⁴. Le préfet des Gaules, à la requête de S. Hilaire, fit le nécessaire pour évincer Chelidonius et obtenir la reconnaissance de son successeur Importunus. Mais Chelidonius ne se tint pas pour battu. Il se rendit à Rome et déféra au pape Léon la sentence d'Hilaire et de ses collègues. Léon accueillit Chelidonius avec faveur, l'admit à la communion ecclésiastique au rang des évêques

¹ SALVIEN, *De Gubernatione Dei*, V, 35, éd. F. PAULY, p. 113.

² A. E. THOMPSON, ci-dessus, p. 135-138.

³ *Fastes épiscopaux*, tome I^{er}, p. 114-119.

⁴ *In excursibus autem quis, ut dignum est, explicabit, quantum eius praesentia profectum contulerit civitatibus Gallicanis, sanctum Germanum saepius expetendo, cum quo sacerdotum ministrorumque vitam, necnon profectus excessusque tractabat? Ubi eius adventus innotuit, flammata ad utrosque nobilium et mediocrium studia convolarunt, astruentes Celidonium internuptam suo adhibuisse consortio (quod apostolicae sedis auctoritas et canonum prohibent statuta), simul ingerentes, saeculi administratione perfunctum, capitali aliquos condemnasse sententia. Tanta rei novitate permoti, testes imperant praeparari.* Le pluriel *imperant* montre assez que S. Germain est bien sur place et qu'il agit de concert avec S. Hilaire. Nous prenons le texte à l'excellente édition de M. S. Cavallin, *Vitae Sanctorum Honorati et Hilarii episcoporum Arelatensium* (Lund, 1952), chap. 21, p. 98.

et ouvrit une enquête. Hilaire, à cette nouvelle, arriva bientôt à Rome, pour protester, bien que le voyage fût pénible, en plein hiver¹. Mais, faute d'avoir amené des témoins, il vit la procédure en passe de tourner contre lui. Il annonça hautement l'intention de s'abstenir et même de s'en aller. On eut beau le surveiller. Il réussit à partir inaperçu et rentra à Arles. Vivement irrité, le pape Léon poursuivit l'enquête, rendit son siège à Chelidonius et se retourna contre l'évêque d'Arles. Il adressa à tous les évêques de la province de Viennoise une lettre, très dure pour Hilaire, le dépouillant de toute juridiction en dehors de son propre diocèse². Ce document célèbre n'est point daté, mais un rescrit de Valentinien III porte officiellement la condamnation d'Hilaire à la connaissance du patrice Aétius, le 8 juillet 445³. Les actes du synode gaulois qui condamna Chelidonius et dont S. Germain fit sans doute partie n'ont pas été conservés⁴. Chelidonius ne doit pas avoir perdu beaucoup de temps avant de porter sa plainte à Rome. Le jugement prononcé en sa faveur étant de peu antérieur au rescrit du 8 juillet 445, on peut tenir pour certain que le concile gaulois (de Besançon?) appartient à l'automne de l'année précédente, 444. Celle-ci, alors, n'est certainement pas celle où Germain d'Auxerre se porta à la rencontre de Goar au début du printemps, et ensuite partit pour Ravenne, où il devait mourir en juillet.

¹ Chap. 21, éd. CAVALLIN, *ibid.*

² La situation privilégiée du siège arlésien sera plus que rétablie, deux générations plus tard. Sa juridiction sera expressément étendue, au-delà des limites de la Gaule, jusqu'à l'ensemble de la péninsule ibérique, comme en font foi ces lignes du pape Symmaque à S. Césaire : *Ut circa ea quae tam in Galliae quam in Hispaniae provinciis de causa religionis emergerint, solertia tuae fraternitatis invigilet* (lettre du 11 juin 514 = JAFFÉ 769).

³ *Novellae Valentiniani III*, tit. xvi. *Quod recens maxime testatur exemplum*, déclare ce document officiel en guise d'introduction au récit des agissements qu'il reproche à l'évêque d'Arles. On verra, sur cette pièce, les observations de W. Ensslin dans l'étude qu'il a consacrée aux deux titres suivants, *Valentinians III. Novellen XVII und XVIII von 445. Ein Beitrag zur Stellung von Staat und Kirche*, dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, Rom. Abteilung, t. LVII (1937), p. 367-378. Elle est datée de Rome : S. Germain n'a donc pu se rendre à Ravenne au début de ce mois de juillet 445 pour y rencontrer Valentinien III. Ensslin tient pour probable que l'empereur passa à Rome également toute l'année 446 et note que sa présence y est attestée du 13 mars au 3 juin 447 (PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, seconde série, t. VII, 2 [1948], col. 2246). Le 3 juin 448, il est à Ravenne (*Novellae*, tit. xxvi).

⁴ HEFELE-LECLERCQ, *Histoire des Conciles*, t. II, 1, p. 477, note 4.

A la rigueur, 444 pourrait être l'année où S. Germain visita la Grande-Bretagne pour la seconde fois, à condition que cette visite ne se soit pas prolongée jusqu'à l'hiver. S. Hilaire, qui voyageait beaucoup en dehors de sa province et prenait des allures primatiales (ce qui lui vaudra les reproches de S. Léon), serait venu, vers la fin de l'été, s'informer à Auxerre du résultat de cette expédition lointaine. Il y aurait entendu les bruits fâcheux qui circulaient à propos de Chelidonius et, sur place, aurait décidé, avec Germain, de réunir le concile gaulois où l'évêque de Besançon fut démis, au cours de l'automne.

En conclusion, la rencontre de S. Germain avec Goar se place, au plus tôt, au printemps de l'année suivante, 445.

30. La tradition manuscrite du *De Excidio* attribué à Gildas.

Le *De Excidio*, dont une portion notable est utilisée, sinon transcrite, par Bède, au premier livre de son Histoire ecclésiastique, comme le plus ancien ou même l'unique document qui le renseigne sur l'histoire de la Grande-Bretagne avant l'époque de S. Grégoire le Grand, reste pour nous, à part une simple mention du nom de S. Alban chez Constance, le biographe de S. Germain d'Auxerre (*BHL*. 3453), un des plus respectables témoins de la Passion du martyr de Verulamium. C'est aussi le seul document qui semble permettre de jeter un regard d'ensemble sur la période la plus obscure de l'histoire des Églises celtiques, de celles du futur Pays de Galles en particulier, coupées, par la force des choses, de presque tout contact avec le reste de la chrétienté occidentale, et précisément au moment de cette floraison religieuse et monastique que l'on a appelée l'Age des Saints. Ce texte, des plus difficiles, offre encore bien des énigmes. Quelques points, cependant, peuvent être précisés, en vue d'une étude critique.

Tout d'abord, il est possible de démontrer avec une certitude à peu près absolue que le manuscrit C (sigle de Mommsen pour le Cottonien Vitellius A. vi) provient bien de Saint-Augustin de Cantorbéry, quoique M. R. James ait laissé ceci en suspens ¹.

¹ *The Ancient Libraries of Canterbury and Dover* (Cambridge, 1903), p. LXX,

Nous lisons dans l'ancien catalogue de cette bibliothèque, composé entre 1491 et 1497 :

887 15 Liber Gylde sapientis historiographi (*sic*) britonum
cum A 2^o fo. in prohemio gabaonitarum D.9.G.3.

888 16 Compilacio Gilde sapientis de gestis Britonum in
quaterno cum B 2^o fo. mulieribus D.9.G.3¹.

James tient pour probable l'identité du Vitellius A. vi et de l'un ou de l'autre des deux manuscrits ainsi décrits comme appartenant, à la fin du x^v^e siècle, à Saint-Augustin de Cantorbéry. C'est certainement le premier, car le second n'entre pas en ligne de compte, le mot *mulieribus* ne figurant nulle part dans les premières pages du Gildas de Mommsen, ni dans le texte, ni dans les variantes ; il faut chercher ce *mulieribus* chez un autre historien des origines britanniques, chez Nennius : *cum mille hominibus de viris et mulieribus* ².

La portion de texte qui précède, dans l'ouvrage de Nennius, suffit à couvrir le recto et le verso d'un premier feuillet. Or, on n'ignore pas que, dans plus d'un manuscrit, l'œuvre de Nennius est attribuée à Gildas. Si en fait l'un de ces témoins survivants porte, au second folio, en tête, le mot *mulieribus*, c'est donc l'ancien n^o 888 de Saint-Augustin de Cantorbéry. Les descriptions des manuscrits de Nennius qui, au titre même, attribuent son œuvre à Gildas sont trop peu détaillées, dans l'introduction particulière de Mommsen à son édition de Nennius, pour décider si le second « Gildas » de Saint-Augustin de Cantorbéry a survécu ou non.

Quant au premier « Gildas », le n^o 887 du catalogue ancien de Saint-Augustin, c'est très certainement notre Vitellius A. vi. La vérification directe n'est plus permise, ce manuscrit, mutilé du début, ayant perdu son folio 2. Il est aisé pourtant de calculer que, dans le texte du *De Excidio*, la portion qui précède *Gabaoni-*

note 1, et p. 518. Au reste, en ces deux endroits, ainsi qu'à la p. 531, le Vitellius A. vi est rangé parmi les manuscrits perdus ; sans doute n'avait-il pas encore retrouvé sa place au rayon, après avoir été examiné, quelques années auparavant, par Edward Maunde Thompson, en vue précisément de fournir à Mommsen des renseignements pour son édition. Le *Catalogue of the Cotton Manuscripts* de Thomas Smith (Londres, 1696), composé avant l'incendie qui ravagea cette belle bibliothèque, montre que Sir Robert Cotton n'avait pas réuni moins de quatre manuscrits du *De Excidio* (Julius D. v, Caligula A. viii, Vitellius A. vi et Vitellius E. i), sans parler des extraits du même ouvrage dans le Tiberius E. viii et le Nero D. viii.

¹ JAMES, op. c., p. 293.

² MOMMSEN, *M.G.*, Auct. ant., t. XIII, p. 154, col. 1, ligne 12.

*tarum*¹, si l'on réserve la place d'une initiale ornée, remplirait fort bien le premier feuillet, recto et verso, du Vitellius A. vi.

Bale, le fameux bibliographe du xvi^e siècle, a laissé des notes concernant des manuscrits qui parfois ont disparu depuis. On en doit l'édition à Reginald Lane Poole et à Mary Bateson². Nous y lisons : « Gildas abbas dicit in flebili sermone : Tunc scias adesse divinum, ubi humanum cessat auxilium », avec la référence : « Guilhelmus Botoner in Antiquitatibus 114. » Guillaume Botoner n'est autre que cet auteur du xv^e siècle, plus connu sous le nom de Guillaume de Worcester, dont les voyages littéraires et archéologiques à travers l'Angleterre ne sont encore accessibles que dans une édition bien imparfaite³. Sa citation n'est exactement conforme à la teneur d'aucun des manuscrits de Gildas dont nous disposons⁴. En a-t-il connu un qui aurait disparu depuis ? L'aurait-il encore utilisé ou cité en d'autres endroits ? Le titre en était-il *Flebilis sermo* ? C'est, en tout cas, le seul passage allégué par Bale qui provienne du vrai Gildas (nous voulons dire, des écrits attribués à Gildas dans l'édition de Mommsen, par exemple), et non de Nennius ou de quelque autre compilateur plus tardif encore. Bale, ce diligent investigateur, qui avait accès aux collections de Leland, ne paraît avoir rencontré nulle part un exemplaire manuscrit de l'œuvre que Polydore Virgile avait imprimée quelques années auparavant.

L'antiquaire du Roi, Jean Leland, fournit à son tour de longs extraits pris au premier tiers de l'œuvre attribuée à Gildas, et notamment l'ensemble du *De Excidio* proprement dit⁵. Il a connu certes l'édition *princeps* donnée par Polydore Virgile en 1525, mais ses dossiers mériteraient un examen attentif, tant il lui arrive souvent de corriger un imprimé grâce à sa connaissance directe des manuscrits. Leland avait accès, en effet, à des témoins qui ont péri depuis son époque, où les bibliothèques monastiques étaient encore accessibles et presque intactes.

¹ Ibid., p. 25, ligne 17.

² John BALE, *Index Britanniae Scriptorum*, dans *Anecdota Oxoniensia, Mediaeval and Modern Series*, part ix (Oxford, 1902), p. 93.

³ Cf. *Anal. Boll.*, t. LXXIV (1956), p. 187, note 2. Sir Edmund Craster veut bien nous faire savoir que M. John Harvey, l'historien de l'architecture anglaise médiévale, en prépare une nouvelle édition.

⁴ Voir ci-dessous, p. 193. . . ⁵ *Collectanea* (Londres, 1770), t. II, p. 61-73.

Une dernière remarque à propos de la tradition manuscrite : Mommsen, dans l'établissement de son texte, a plus d'une fois rejeté ou révoqué en doute un témoignage cependant fort important et qui, en quelques endroits, permet de remonter avec assurance jusqu'à l'original, nous voulons dire son manuscrit A, aujourd'hui à Avranches et provenant du Mont-Saint-Michel. C'est une recension d'époque assez basse, librement refaite par un arrangeur, du reste très adroit et surtout soucieux de rendre un peu plus intelligibles les passages difficiles. Il a conservé quelques leçons tellement supérieures au reste de la tradition que l'on doit présumer pour son exemplaire une date très haute : nous n'hésiterions pas à suggérer l'époque même de Bède, en comparant le témoin, du même âge à peu près, qui a fourni au glossaire de Leyde une série de mots fort précieuse¹. L'histoire de la bibliothèque du Mont-Saint-Michel n'a pas été écrite encore. Il faudrait d'abord en rassembler patiemment les éléments dans les divers dépôts où les a dispersés la tourmente révolutionnaire². Mais il est à noter qu'une des pièces les plus remarquables, aujourd'hui également à Avranches, ait été un Évangélaire, en onciales, provenant d'un scriptorium anglais du début du VIII^e siècle³, et non pas northombrien, mais plutôt du sud de l'Angleterre, c'est-à-dire du Wessex, sinon de la Mercie, région moins connue encore⁴. Or, tout donne à penser que l'œuvre de « Gildas », ignorée encore de Bède dans le premier quart du VIII^e siècle, s'est propagée à partir du Wessex (sans doute

¹ Elle permet de corriger le texte de Mommsen sur plus d'un point et de reprendre l'histoire de la tradition manuscrite ; cf. Paul GROSJEAN, *Remarques sur le De Excidio attribué à Gildas*, dans *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, t. XXV (1955), p. 155-176 ; et sur le glossaire de Corpus Christi College, à Cambridge, p. 176-187.

² L'étude de M^{me} Geneviève Nortier, *Les Bibliothèques médiévales des Abbayes bénédictines de Normandie*, qui a commencé de paraître dans la *Revue Mabillon*, t. XLVII (1957), p. 1-33, viendra combler cette lacune dans un prochain avenir. L'auteur annonce (p. 2) son intention de consacrer un chapitre au Mont-Saint-Michel.

³ E. A. LOWE, *Codices Latini Antiquiores*, t. VI, n° 730.

⁴ M. Kenneth Sisam, en effet, ayant été frappé par une particularité de la lettre G qui s'y rencontre, a demandé à M. Lowe un nouvel examen et écrit ce qui suit : « Dr. Lowe tells me that he knows of no other certain examples and thinks it unlikely that the capital G occurs even occasionally in Northumbrian uncials » (*Canterbury, Lichfield and the Vespasian Psalter*, dans *The Review of English Studies*, N.S., t. VII, 1956, p. 115, note 3).

de Malmesbury, de Glastonbury ou de Winchester), en passant peut-être par Cantorbéry. Les « découvertes » de documents faites par Daniel de Winchester et par Nothelm de Cantorbéry, qui les ont transmis à Bède, ont un caractère quelque peu inquiétant. Elles semblent préluder à la composition de cette histoire officielle que représente pour nous la Chronique anglo-saxonne.

31. Quelques citations dans le *De Excidio*.

La date précise du *De Excidio* attribué à Gildas et de l'*Epistula* qui le renferme reste controversée. Il n'est donc pas inutile de rassembler quelques notes sur les citations que contient cet ouvrage. Mommsen a relevé déjà trois réminiscences virgiliennes¹. Avec de la patience, on en grossirait assurément le nombre. Ce serait peine perdue. Tous les écrivains du haut moyen âge, pour peu qu'ils soient cultivés, le donnent à entendre à leurs lecteurs par

¹ M.G., Auct. ant., t. XIII, p. 6. On observera que toutes les trois figurent dans le *De Excidio* proprement dit. GILDAS, chap. 6, éd. MOMMSEN, p. 30, ligne 11 : *gelida per ossa tremore currente* ; VIRGILE, *Énéide*, 6, 54, et 12, 447 : *gelidusque per ima cucurrit Ossa tremor*. GILDAS, chap. 17, éd. cit., p. 34, ligne 15 : *ast uno obiecta evincit gurgite moles* ; *Énéide*, 2, 497 : *oppositasque evicit gurgite moles*. GILDAS, chap. 26, éd. cit., p. 40, ligne 10 : *innumeris onerantes aethera votis* ; *Énéide*, 9, 24 : *multa deos orans, oneravitque aethera votis*. La dette de « Gildas » envers Orose a été mise en lumière par M. C. E. Stevens, dans un article excellent, auquel il suffira de renvoyer une fois pour toutes, *Gildas Sapiens*, dans *The English Historical Review*, t. LVI (1941), p. 353-373. De la liste des auteurs que Mommsen croyait voir cités par Gildas, il faut sans doute rayer Perse et Claudien (les mots en question semblent pris à une sorte de glossaire, influencé par l'hispérique ou connu des écrivains hispériques), certainement Porphyre, que Gildas ne connaît que par Eusèbe-Rufin ; mais il faut ajouter Sulpice Sévère ou Prudence, probablement l'un et l'autre, ainsi que le *Carmen paschale* de Sedulius (P. GROSJEAN, *Romana Stigmata chez Gildas*, dans *Hommages à Max Niedermann*, Collection Latomus, t. XXIII, Bruxelles, 1956, p. 128-139). Mommsen a noté un parallélisme indéniable entre l'expression de « Gildas », à propos de l'empereur Maximus, *ut duos imperatores legitimos, unum Roma, alium religiosissima vita pelleret* (chap. 13, p. 33, lignes 6-7), et celle de Sulpice Sévère concernant le même personnage, *qui imperatores unum regno, alterum vita expulisset* (*Vita Martini*, BHL. 5610, chap. 20, 2) ; nous noterons que le Livre d'Armagh, fol. 198^v, col. 2, écrit : *imperatores .ii. unum de regno et alterum de vita expulisset*. C. E. Stevens (l. c., p. 356) y voit l'influence de quelque source commune perdue plutôt qu'une imitation directe de Sulpice Sévère par « Gildas ».

de tels emprunts. Plus intéressant est le terme rare *epimenia*, qui ne se retrouve guère que chez Juvénal¹, ainsi que le sens particulier de « meute (de chiens) » donné à *catasta*, qui ne se retrouve que chez Aldhelm².

Un passage difficile renferme une citation poétique qui n'a pu être identifiée jusqu'ici. Il s'éclairera peut-être grâce à une éméndation qui paraît s'imposer. Mommsen lit, dans l'invective à Cuneglasus :

Quid, preter innumerabiles casus, propria uxore pulsa, furciferam germanam eius, perpetuam Deo viduitatis castimoniam promittentem, ut poeta ait, summam ceu teneritudinem caelicolarum, tota animi veneratione, vel potius hebetudine nympharum contra interdictum Apostoli denegantis posse adulteros regni caelestis esse municipes, suspicis³ ?

Nympharum n'est pas à sa place après *hebetudine*⁴ et doit dépendre de *teneritudinem*. Polydore Virgile l'a vu. Il introduit cette correction (de son propre chef, car il n'avait sous les yeux que notre manuscrit C). Il ne s'est pas demandé si *caelicolarum* ou *nympharum* n'était pas une glose insérée à tort dans le texte, supposition plausible, ou si l'ordre des mots ne devait pas être plutôt *nympharum caelicolarum* que *caelicolarum nympharum*.

Reste le témoignage des glossaires latins d'origine anglo-saxonne, auxquels Mommsen n'a jamais recours. Nous lisons dans *Abstrusa*, par exemple, CE 47 *caelicolae : dii caelestes <vel> qui caelum colunt* ;

¹ GILDAS, chap. 23, éd. cit., p. 39, ligne 7 : *Item queruntur non affluenter sibi epimenia contribui* ; JUVÉNAL, *Satura* 7, 120 : *Maurorum epimenia*. C. E. Stevens (*Gildas Sapiens*, p. 369) observe que « Gildas » emploie correctement *annona* et *hospites*, termes techniques de la *foederatio*, et ajoute : « *epimenia*, though not elsewhere found, looks like another ». Nous croirions plutôt que « Gildas », fatigué des mots ordinaires, en introduit un tout nouveau, selon le principe général de la *variatio sermonis*.

² P. GROSJEAN, *Remarques sur le De Excidio*, t. c., p. 157, note 1.

³ Chap. 32, éd. MOMMSEN, p. 44, lignes 7-11. L'allusion à S. Paul vise le chap. 5, 19, de l'Épître aux Galates. Les manuscrits dont on dispose pour ce passage sont A, C et D, plus les anciennes éditions P (Polydore Virgile) et Q (Josselin). En voici les variantes : (*casus*) *criminum casus* A ; (*germanam eius*) *e. g.* A ; (*perpetuam Deo viduitatis castimoniam promittentem*) que *perpetua viduitatis castimonia promissa Christo erat consecrata* A ; (*ut poeta ait - hebetudine nympharum*) om. A ; (*ceu*) seu DQ ; (*hebetudine*) *hebitudine* DQ ; *nympharum* est placé par P après *caelicolarum* ; (*denegantis posse*) *dicentis non posse* A ; (*adulteros*) *adulteres* D ; (*regni caelestis esse municipes*) *m. e. r. c. A.*

⁴ « Gildas » emploie aussi *hebetatus* (chap. 35, éd. MOMMSEN, p. 46, ligne 16), *hebetes* (chap. 66, éd. cit., p. 62, ligne 27) et *hebes* (chap. 107, éd. cit., p. 83, ligne 22).

NI 8-9 *nympha: virgo caelestis vel numen aquae; nympha: dea aquarum*. Ni *hebetudo*, ni *habitus* ne figurent dans *Abstrusa*. Au glossaire de Corpus Christi: C 43 *caelicola: qui colit caelum*; H 14 *habitudines: geberu* (en anglo-saxon, « manières, maintien »; vient d'OROSE, 5, 7, 4, *habitudinis*); H 21 *habitus: fortitudo*; N 111 *nimba: virgo caelestis*. La glose de Leyde, *nemphe: ministri nequam*, certainement prise à un texte du *De Excidio*, n'est qu'une corruption de *numina aquarum*. La plus utile contribution est celle du glossaire de Leyde, permettant de conclure avec certitude que le mot *nympharum* appartenait bien au texte dans un manuscrit antérieur à la fin du VIII^e siècle: s'il n'avait pas figuré dans le texte, il ne serait pas non plus à sa place dans ce glossaire, où l'ordre des mots du *De Excidio* est conservé.

On peut donc sans hésitation rétablir comme suit le passage dans un manuscrit perdu (celui qui a donné naissance aux gloses du type *nympha: virgo caelestis*): *perpetuam Deo viduitatis castimoniam promittentem, ut poeta ait, summam ceu teneritudinem nympharum caelicularum*, les deux derniers mots surmontés chacun de leur glose (*virgo*, pour *nympharum*, et *caelestis*, pour *caelicularum*). D'où, dans les glossaires, *nympha: virgo caelestis*, les deux termes étant restés joints l'un à l'autre, comme s'ils eussent formé l'interprétation du substantif (explication erronée, du reste, ainsi que nous allons l'indiquer).

Un autre manuscrit perdu, celui d'où sortent les paquets de gloses conservés ensemble à Leyde, portait certainement dans le texte le mot *nympharum*, surmonté de la glose *numen aquarum*, *numina aquarum* ou *numinum aquarum*. Il n'est pas démontrable que, dans ce second manuscrit, *caelicularum* ait déjà été séparé de *nympharum*, à quoi il se rapportait; *caelicularum* n'étant pas glosé dans la collection de Leyde, on ne saurait rien affirmer.

Faut-il aussi se demander si toute l'incise (*ut poeta ait, summam ceu teneritudinem nympharum caelicularum tota animi veneratione vel potius hebetudine*), qui manque au manuscrit A, ne serait pas une interpolation? Mais ce témoin, originaire du Mont-Saint-Michel, se permet souvent d'arranger et d'alléger les passages difficiles. Nous ne croyons pas que, dans ces cas, il faille le suivre.

Par quel accident *caelicularum* s'est-il détaché du mot *nympharum*, auquel il appartenait comme épithète, dans un ancêtre de nos manuscrits C et D (et aussi dans l'ancêtre du manuscrit A, si cette faute même a provoqué le remaniement que nous y constatons)? Une erreur de lecture dans un texte disposé comme suit, par exemple, suffit à l'expliquer:

summam ceu teneritudinem nympharum
caelicularum tota animi veneratione vel potius hebetudine,

le mot *caelicularum* ayant été lu une ligne plus bas. Les deux terminaisons, assez semblables, de *teneritudinem* et de *hebetudine* occasionnaient l'hésitation et, par conséquent, la méprise.

Peut-être maintenant y aura-t-il moyen d'identifier l'auteur cité par « Gildas », si tant est que son œuvre ait survécu. C'était certainement un chrétien : en bonne mythologie, les nymphes, quoiqu'elles comptent parmi les divinités, n'habitent point le ciel, mais la terre. L'expression est donc métaphorique et comme christianisée pour dire : « les vierges qui sont au ciel », « les saintes vierges ». *Nympharum caelicularum*, leçon très probable, est tolérable comme fin d'hexamètre. Quel poète chrétien a donc écrit : *summam ceu teneritudinem* (citation approximative) *nympharum caelicularum* (citation vraisemblablement littérale) ? Nous ne réussissons pas à le découvrir. Le mot *teneritudo* n'est pas rare (il figure notamment dans la Vulgate), non plus que *caelicola*. Rien dans le *Thesaurus Linguae Latinae*, non plus que chez Aldhelm, ne met sur la voie ¹.

Nous nous sommes demandé si le poète ainsi allégué avait vraiment existé et si l'auteur du *De Excidio*, que nous soupçonnons d'être un faussaire, n'avait pas lui-même fourni ce bout de vers. Le comble eût été qu'Aldhelm s'y citât lui-même, comme il le fait en deux endroits de ses œuvres ². Mais aucun des mots qui semblent appartenir à la citation ne conduit à un vers conservé d'Aldhelm et, du reste, s'il s'était cité, ce grand technicien de la métrique eût présenté quelque chose de moins bancal que ce qui précède la fin d'hexamètre *nympharum caelicularum* — à moins que, par souci de ne rien écrire qui ne semblât provenir d'un Celte inculte des temps révolus, il ait fait exprès un vers impossible à scander.

Laissons là cette citation énigmatique et indiquons-en trois autres qui n'ont pas été identifiées, elles non plus. Mommsen, prudemment, passe à côté en détournant les yeux ³.

¹ BAXTER et JOHNSON, *Medieval Latin Word List*, i.v., citent : *teneritudo* « tendresse de cœur », vers l'an 731 ; nous ne savons de quel auteur ils l'ont tiré.

² Avec, pour introduction, *de quo poeta ait* (éd. EHWALD, M.G., Auct. ant., t. XV, p. 485, ligne 14) ou bien *ut versidicus ait* (ibid., p. 493, ligne 17).

³ Les mots : *divina, ut dicitur, statera terrae totius ponderatrice librata*, ajoutés par « Gildas » (chap. 3, éd. MOMMSEN, p. 28, ligne 7) à son modèle Orose, ne sont sans doute qu'une allusion aux passages de l'Écriture qui joignent *statera* à *pondus*. Le proverbe cité à la fin du chap. 6 (éd. MOMMSEN, p. 30, ligne 13) : *Britanni nec in bello fortes nec in pace fideles*, ne semble pas avoir été repéré ailleurs.

I. Quia, ut bene quidam nostrum ait, non agitur de qualitate peccati, sed de transgressione mandati ¹.

II. Heu quis victurus est, ut quidam ante nos ait, quando ista a civibus perficiantur, si tamen usquam perfici possunt, « quoniam invenitur ab his qui non temptant illum, apparet autem eis qui fidem habent in eum » ².

III. Sicut bene quidam nostrorum ait : Optabiliter cupimus, ut hostes ecclesiae sint nostri quoque absque ullo foedere hostes, et amici ac defensores nostri non solum foederati sed etiam patres ac domini habeantur ³.

Ajoutons-en une quatrième, de Philon d'Alexandrie, que Mommsen n'a pas cru pouvoir déterminer avec exactitude ⁴. Le texte du *De Excidio* est le suivant : *secundum illud Philonis, « Necessesse est adesse divinum, ubi humanum cessat auxilium »* ⁵. La référence n'a pas échappé à la sagacité de W. Levison, qui en a retrouvé les termes mêmes chez Eusèbe-Rufin ⁶, et Gildas a recouru à cet auteur en d'autres endroits encore ⁷. La même phrase reparait, à peine modifiée, chez un écrivain anglo-saxon ou, plus exactement, mercien, du VIII^e siècle, qui peut parfaitement, sur ce point, être tributaire de « Gildas » ⁸. Elle revient sous la plume d'Éginhard, dans une lettre écrite, semble-t-il, vers la fin de l'année 833 : *et iuxta verba Filonis impleretur divinum quando humanum cessat auxi-*

¹ Chap. 37, éd. MOMMSEN, p. 49, ligne 10.

² Chap. 62, éd. cit., p. 60, lignes 18-19 ; les derniers mots, depuis *quoniam*, sont de l'Écriture (*Sap.* 1, 2).

³ Chap. 92, éd. cit., p. 77, lignes 7-8.

⁴ Voir ce qu'il en dit aux pages 6 et 36 ; cf. ci-dessus, p. 187.

⁵ Chap. 20, éd. cit., p. 36, ligne 10.

⁶ *Hist. eccl.*, II, 5, 5 (éd. SCHWARTZ, t. I, p. 119). Ces mots sont mis sur les lèvres de Philon : *Egressus autem Filo cum iniuria ait ad Iudaeos, qui sibi adstabant : Bono animo nos esse oportet, quibus iratus est Gaius, quia necesse est adesse divinum, ubi humanum cessat auxilium*. Tous les témoins survivants de Rufin semblent porter *Filo* ; tous ceux de Gildas ont *Philonis*. La source d'Eusèbe est en définitive Josèphe, *Ἰουδαϊκὴ Ἀρχαιολογία*, 18, 260, tout à la fin (éd. NABER, t. IV, p. 184).

⁷ Au chapitre 67, où il mentionne les hérésiarques Nicolas et Novatus (*sic*), aux chapitres 74 et 75, pour des extraits de la lettre de S. Ignace d'Antioche aux Romains et à propos de S. Polycarpe et de S. Basile (cf. MOMMSEN, p. 7).

⁸ Dans la *Vita Guthlaci* de Félix (*BHL.* 3723), écrite entre 721 et 749, peut-être entre 730 et 740, nous lisons : *ut, quando humanum consilium defecisset, divinum adesset* (ch. 49, éd. B. COLGRAVE, *Felix's Life of St. Guthlac*, Cambridge, 1956, p. 148).

*lium*¹. Il est permis de conjecturer que ce dernier avait lu le *De Excidio* dans l'exemplaire d'Alcuin² et avait consigné dans ses tablettes cette expression remarquable. D'où il suivrait que l'exemplaire d'Alcuin renfermait ce passage, lequel appartient, notons-le, au *De Excidio* proprement dit, non à l'*Epistula*.

Autre petite question à résoudre : l'auteur du *De Excidio* cite un proverbe dont nous ne décelons aucune trace ailleurs³. Voici le texte : *Impetrant sibi annonas dari ; quae multo tempore imperitiae clauserunt, ut dicitur, canis faucem*⁴.

32. Émendations au texte du *De Excidio*.

1. On ne comprend guère, à première vue, la phrase : *quod... tam crebris direptionibus vacuaretur omnis regio totius cibi baculo, excepto venatoriae artis solacio*⁵. Les manuscrits témoins de ce passage sont A, D et X, avec les éditions anciennes de Polydore Virgile et de Josselin, représentant pour nous le manuscrit C, détérioré lors de l'incendie de la bibliothèque Cottonienne. Aucune variante significative, sauf *insula* dans A, au lieu de *regio*. Les mots difficiles *baculo* et *solacio* sont donc incontestés. Tous deux appellent des remarques. *Baculo*, qui semble étrange, doit pourtant être admis : c'est une réminiscence scripturaire, que Mommsen n'a pas notée⁶. Pour le second, *solacio*, comparer *solamina* et *solaminia* (pluriels de *solamen* et de *solaminium* respectivement), mots hispériques qui signifient simplement « vivres, victuailles, nourriture ». Aldhelm, qui emploie une fois *solamen*, l'explique par un génitif dépendant⁷. La phrase de « Gildas », ainsi rendue

¹ *Epistula* 31, éd. DUEMMER, M.G., *Epist. karol.*, t. III, p. 125.

² Voir ci-dessous, p. 226. *Iuxta verba Filonis*, chez Éginhard, est bien plus proche de *secundum illud Philonis*, leçon de nos manuscrits de « Gildas », que de l'expression de Rufin, sauf pour la graphie de l'initiale, F au lieu de Ph.

³ Le *Thesaurus Linguae Latinae*, au mot *faux*, n'a même pas la référence à Gildas, pourtant intéressante, ne fût-ce qu'à cause de son accusatif singulier.

⁴ Chap. 23, éd. MOMMSEN, p. 39, lignes 6-7.

⁵ Chap. 19, éd. MOMMSEN, p. 53, ligne 26.

⁶ Dans la Vulgate, *Levit.* 26, 26 : *postquam confregero baculum panis vestri* ; *Ézéchiél* 4, 16 : *conteram baculum panis* ; id., 5, 16 : *conteram vobis baculum panis*.

⁷ *De Virginitate*, vers 2517 : *solamina victus*. Ce sens spécialisé de *solamen* et de *solaminium* a été mis en lumière par Max Niedermann, *Essais d'étymologie et de critique verbale latines* (Neuchâtel, 1918), p. 77-78.

intelligible, ne saurait être qu'une exagération oratoire. Il est invraisemblable que, même aux pires moments de « l'invasion saxonne » (et à supposer qu'une telle invasion du territoire entier se soit réellement produite), tout le pays (ou toute l'île, s'il fallait préférer la leçon du manuscrit d'Avranches) ait jamais été réduit à vivre du seul produit de la chasse. Le contraire est prouvé, archéologiquement et historiquement : les villages ont continué. C'est un des nombreux endroits qui montrent combien « Gildas » était mal informé des faits sur lesquels trop souvent on se plaît à accueillir son témoignage.

2. Au chapitre 72, le mot *fortior* se lit deux fois de suite ¹. Cette répétition proviendrait des manuscrits A et D, ainsi que de l'ancienne édition de Josselin. Elle dépare aussi le texte de Hugh Williams. Que ce soit une coquille typographique ou un bourdon de copiste, il n'y a point de raison de la conserver.

3. C'est peut-être aussi une faute d'impression que *tum*, alors que l'on attend *cum*, dans une phrase adressée au tyran Maglocunus : *Sed monita tibi profecto non desunt, tum habueris praeceptorem paene totius Britanniae magistrum elegantem* ², où tous les témoins paraissent s'accorder, sauf, encore une fois, le manuscrit d'Avranches, qui modifie légèrement l'expression. Quel peut avoir été, du reste, ce *magister elegans* ? On a songé à S. Illtyd, sans fournir jusqu'ici de preuve solide de cette allégation.

4. Voici encore un passage difficile. Notre auteur vient de rapporter que les *Hiberni* et les *Picti* ont cessé leurs attaques. Il poursuit :

In talibus itaque indutiis desolato populo saeva cicatrix obducitur. Fame alia virulentiore tacitus pullulante, quiescente autem vastitate, tantis abundantiarum copiis insula affluebat, ut nulla habere tales retro aetas meminisset, cum quibus omnimodis et luxuria crescit ³.

Hugh Williams rend ainsi ces lignes : « During such truces, consequently, the ugly scar is healed for the deserted people. While another more poisonous hunger was silently growing on the other hand, and

¹ Éd. MOMMSEN, p. 66, lignes 32 et 33.

² Chap. 35, éd. cit., p. 47, lignes 14-15.

³ Chap. 21, éd. cit., p. 36, lignes 18-21.

the devastation quieting down, the island was becoming rich with so many resources of affluence that no age remembered the possession of such afterwards : along with the resources of every kind, luxury also grew. »

Le sens du début paraît être plutôt : « Une horrible cicatrice se forme sur (la blessure de) ce peuple abandonné ¹. » Et vers la fin, il faut comprendre *retro aetas* dans le sens de « une époque antérieure ». Nous dirions donc : « telles qu'aucune époque antérieure ne se souvenait d'en avoir connu ». *Luxuria*, au reste, signifie-t-il ici « luxe » ou « luxure » ? Ce serait plutôt le second, à cause des mots qui viennent immédiatement après : *Crevit etenim germinae praepollenti, ita ut competenter eodem tempore diceretur, omnino talis audiret fornicatio, qualis nec inter gentes*, rappel de S. Paul, 1 Cor. 5, 1.

La vraie difficulté, cependant, réside dans *tacitus*. M. Vincent Bulhart a suggéré récemment de lire *tacititus*, adverbe très rare dont il signale d'autres exemples ². Sans nier la possibilité de *tacititus*, nous nous demandons pourtant s'il ne faudrait pas supposer plutôt *tacitius* « de façon plus silencieuse ». Ces comparatifs, d'adjectifs ou d'adverbes, correspondent mieux, semble-t-il, au style du *De Excidio*. On attend quelque adverbe au comparatif : serait-ce *trucius*, *atrocious*, peut-être *acrius* ou *latius*, qui aurait été écrit primitivement au lieu du *tacitus* que portent les manuscrits ? Les témoins sont ici A, C, D, P, Q et X, et leurs leçons : *tacitus* AC, *tactus* DX, *tacite* chez P et Q, c'est-à-dire chez les éditeurs du xvi^e siècle, Polydore Virgile et Josselin, où *tacite* est une correction arbitraire de leur part, puisqu'ils avaient sous les yeux le manuscrit C, qui porte *tacitus*. Il a été question plus haut déjà d'une famine (la première par rapport à *alia*, si *alia* est bien, comme il semble, une épithète de *fame* et non l'accusatif pluriel *alia*, sous-entendu *loca*). En tout cas, *pullulare*, en hispérique, veut dire *populari* : c'est la signification à donner ici à ce mot.

5. Une autre remarque de M. V. Bulhart ³ n'est assurément guère motivée et le passage qu'elle vise doit s'expliquer par une citation de l'Écriture. A « Gildas », qu'il qualifie avec bonheur de « *kühner novator verborum* », M. Bulhart attribue la substantivation de l'ad-

¹ Cf. *Ierem.* 8, 22, cité par « Gildas », chap. 49, éd. cit., p. 55, ligne 13.

² « Andere Beispiele sind zu finden bei Leumann⁵, 179, § 159, Niedermann, Mus. Helv. 7. 154 » (*Lexikalisches zum Spätlatein*, dans les *Wiener Studien*, t. LXVII, 1954, p. 152).

³ *Wiener Studien*, t. c., p. 148.

jectif *auxiliarium* dans le passage *ita ut intueri poterit*¹ *auxiliarium caelestis exercitus*². M. Bulhart coupe là, comme si le sens était complet, et montre ainsi qu'il tient *auxiliarium* pour le neutre singulier d'*auxiliarius*, remplaçant (approximativement) le substantif *auxilium* — ce qui, en effet, serait remarquable, pour ne pas dire extraordinaire. Mais la phrase continue. La voici tout entière : *ita ut intueri pot<u>erit auxiliarium caelestis exercitus armorum curruum seu* (*ceu*, manuscrit d'Avranches et édition de Josselin) *equitum ignito vultu fulgentium*. Ceci est un rappel scripturaire³, dont voici le texte selon la Vulgate : *Et aperuit Dominus oculos pueri et vidit : et ecce mons plenus equorum et curruum igneorum in circuitu Elisei*. On voit que le double génitif *auxiliarium... armorum* dépend de *curruum*, régi lui-même par *plenum* ; donc : « plein de chars de <soldats> auxiliaires armés » ou « plein de chars d'hommes armés venant à son secours ». *Auxiliares*, s'il est substantivé, vient d'*auxiliaris*, au sens de (*militēs*) *auxiliares*, dont on possède de nombreux exemples classiques⁴. Les chars ne sont pas armés, mais bien les hommes, ce qui rend plus acceptable peut-être *seu* que *ceu*.

6. En sens contraire, le même latiniste observe⁵ que « Gildas » emploie aussi un substantif pour un adjectif, dans la phrase : *Reges habet Britannia, sed tyrannos ; iudices habet, sed impios*⁶. Cette

¹ Le manuscrit d'Avranches et l'édition de Josselin portent *poterit* ; le manuscrit D, *poterint* ; il n'y a pas d'autre témoin. Sans doute faut-il lire *potuerit*, l'auteur du *De Excidio* n'étant pas coutumier de pareils manquements à la lexicographie ou à la syntaxe. On sait pourtant que les auteurs insulaires hésitent parfois dans l'expression du potentiel et de l'irréel ; voir ci-dessous, p. 199. Aussi longtemps que le texte des écrits attribués à Gildas n'aura pas fait l'objet d'une édition tout à fait satisfaisante ainsi que d'une étude linguistique et grammaticale complète, la prudence s'imposera.

² Chap. 72, éd. MOMMSEN, p. 66, ligne 31.

³ 4 *Reg.* 17, 6.

⁴ Dans le *De Excidio* également, chap. 17, éd. cit., p. 34, ligne 16 : *auxiliares egregii*.

⁵ *Wiener Studien*, t. c., p. 154.

⁶ Chap. 27, éd. cit., p. 41, ligne 15 ; et ailleurs, dans son Pénitentiel, même édition, p. 89 : *fornicationem sive naturalem sive sodomitam*. Le passage parallèle, au début du chap. 66 (éd. cit., p. 62, lignes 3-5), offre un mélange de substantifs apposés et d'adjectifs épithètes : *Sacerdotes habet Britannia, sed insipientes ; quam plurimos ministros, sed impudentes ; clericos, sed raptos sub-*

remarque n'avance guère, sans doute, la critique d'émendation de passages qui n'en avaient nul besoin. Elle évitera, cependant, de risquer des conjectures inutiles, comme eussent été *tyrannicos* (et *sodomiticam*).

7. Nous lisons aussi *organorum* au lieu de *organum* dans la citation d'Amos, 5, 23, faite selon une version latine pré-Vulgate : *psalmum organorum tuorum non audiam*¹. *Organorum* est, encore une fois, la leçon du manuscrit d'Avranches, trop souvent rejeté par Mommsen. Le seul autre témoin, à cet endroit, est D, qui porte *organum* (lequel semble inacceptable comme génitif pluriel), soutenu par les éditions anciennes de Polydore Virgile et de Josselin. Les LXX ont *ψαλμὸν ὄργανῶν σου*.

8. Nous sommes fort tenté de suggérer encore une autre correction, sur un point de syntaxe, mais avec prudence : on n'ignore pas, en effet, qu'assez tôt, et à une époque qui varie selon les pays et l'éducation reçue, les écrivains mêmes qui se piquaient d'une scrupuleuse fidélité à la grammaire latine (« Gildas » est assurément du nombre) ont hésité beaucoup dans l'application de la concordance des temps et des modes qui traduisent l'irréel et l'hypothétique. Les formes du subjonctif parfait, chez des auteurs pourtant assez réguliers, au moyen âge, notamment en Irlande, remplacent le subjonctif imparfait et le plus-que-parfait. Dans la phrase : *pastores, qui exemplo esse omni plebi debuerint...*, *torpebant*², on attendrait *debuerant* ; *debuissent* serait moins correct, *debuerint* ne l'est pas du tout. Il faut donc rétablir *debuerant*, qui est la leçon des manuscrits A, D et X, témoins excellents, rejetée en variante par Mommsen. Celui-ci a suivi presque mécaniquement le manuscrit C, qui est le meilleur à bien des points de vue et est soutenu ici, comme d'habitude, par les éditeurs du xvi^e siècle, Polydore Virgile et Josselin. Le leçon *debuerant* est pourtant assurée. C'est le manuscrit C qui semble s'être permis une « correction » conforme

dolos ; *pastores, ut dicuntur, sed occisioni animarum lupos paratos*. On remarquera, selon l'usage ancien, *sacerdotes* au sens d'évêques, *ministros* pour les simples prêtres, *clericos* pour le bas clergé ; comparer le passage de la *Vita Hilarii*, cité ci-dessus, p. 183, note 4.

¹ Chap. 85, éd. MOMMSEN, p. 73, ligne 15.

² Chap. 21, éd. cit., p. 37, ligne 16.

à la grammaire habituelle de son temps (le ^x^e siècle, il faut s'en souvenir), au lieu de transcrire simplement *debuerant*, tout à fait classique après un *verbum volendi*. L'auteur du *De Excidio* proprement dit n'a pas plus de style qu'Aldhelm, mais n'est pas un plus mauvais grammairien que lui... et pour cause, car il est de son école, sans doute ¹.

9. L'habitude est tellement prise de tenir le *De Excidio* pour un ouvrage d'une latinité étrange que même Mommsen a parfois laissé subsister dans son texte (s'il ne les a pas introduites et volontairement préférées à des leçons normales) certaines tournures inadmissibles. En veut-on un exemple? Prenons la dernière phrase du premier chapitre : *Quorum priores, ni fallor, cum lacrimis forte, quae ex Dei caritate profluunt, alii enim atque cum tristitia, sed quae de indignatione et pusillanimitate deprehensae conscientiae extorquetur, illud excipient* ². Nous disposons, à cet endroit, des manuscrits A et X (et même deux fois de ce dernier, car il répète le passage à la fin), ainsi que des deux éditions anciennes P et Q (Polydore Virgile et Josselin), qui remplacent C, notre meilleur témoin, malheureusement mutilé. Voici leurs leçons pour le redoublement de conjonctions *enim atque*, qui choque dans ce contexte : *enim atque* P (les deux fois) ; *enim* X ; *vero* A ; om. Q. Il semble clair que C portait *enim*, lequel a été admis dans son édition par Polydore Virgile, qui ne s'est pas inquiété de la difficulté, tandis que Josselin, afin d'obtenir une phrase moins bancal, supprimait hardiment le mot. La bonne leçon n'est-elle pas *vero*, dans ce manuscrit d'Avranches, provenant du Mont-Saint-Michel, trop souvent négligé par Mommsen et qui, malgré sa date relativement récente (fin du ^{xiii}^e siècle), n'est pas toujours si mauvais ³?

10. Un autre passage est certainement presque inintelligible si l'on adopte les leçons et la ponctuation de Mommsen. « Gildas » vient de citer le verset de l'Isaïe, 1, 10 : *Audite verbum Domini, principes Sodomorum ; percipite legem Domini, populus Gomorrhæ.*

¹ Voir ci-dessous, p. 212-222.

² Chap. 1, éd. cit., p. 27, lignes 24-26.

³ S'il fallait expliquer paléographiquement comme une erreur mécanique la leçon de X (*alii enim atque cum tristitia*), on imaginerait un original *alii non absque tristitia*, surmonté de la glose *cum* (portant sur *non absque*), laquelle serait entrée dans le texte, tandis que *non absque* devenait *enim atque*.

Il poursuit :

Notandum sane quod iniqui reges principes Sodomorum vocantur. Prohibens namque Dominus sacrificia et dona sibi a talibus offerri, et nos inhiantes suscipimus quae Deo ab omni natione sunt non placita, eademque egenis et paene nihil habentibus distribui in perniciem nostram non sinimus, cum latis divitiis oneratis, sordibus peccatorum intentis, ait : « Ne afferatis ultra sacrificium frustra ; incensum abominatio est mihi » ¹.

Les manuscrits sont A, C et D, et nous disposons de Q, l'édition ancienne de Josselin, laquelle ne nous est ici d'aucun secours, puisqu'elle repose sur deux manuscrits conservés et lisibles, C et D. Le manuscrit A, dont on connaît les efforts de simplification, saute la première phrase (de *Notandum à vocantur*) et continue, avec une autre omission : *Prohibens etiam Dominus sacrificia et dona sibi a talibus offerri, sordibus peccatorum involutis ait: Ne offeratis ultra sacrificium frustra; incensum abominatio est mihi.* Le manuscrit D lit *nostra* au lieu de *nostram*, simple erreur ; la première main de D, avant correction, avait écrit *dictis* au lieu de *divitiis*, erreur également négligeable. Aucune autre variante.

Hugh Williams, dans son édition, a déjà tenté de remédier à la difficulté. Il attire l'attention sur l'extrême singularité des mots *et nos inhiantes suscipimus* etc. ². C'est pourquoi il place entre parenthèses ce passage (depuis *et nos inhiantes* jusqu'à *sinimus*). Faudrait-il le rayer comme une interpolation ? La chose est difficile à décider, dans le cas d'un auteur (sinon de plusieurs auteurs) qui usent et abusent des incises et anacoluthes ³. Ce qui rend toute la phrase quasi incompréhensible, c'est aussi, en partie, la conjonction *et*, à laquelle il faudrait donner un sens beaucoup plus nettement adversatif que d'habitude chez « Gildas ». On attendrait au moins *autem*, peut-être *vero* ou *sed*. Faut-il conjecturer *at* ? En tout cas, au lieu de *ab omni natione*, il convient sans aucun doute de lire *abominationi* et de rayer sans pitié du texte la glose *non placita*, qui s'y est fourvoyée.

¹ Chap. 42, éd. cit., p. 51, lignes 25-30.

² « It is difficult to decide who is meant by this *we*. The reference may be to the clergy, of whom Gildas himself was one, in their love of gifts, which, by being selfishly withheld from the needy, will bring about the deserved reprobation and ruin. The use of the words *sacrificia et dona* in the previous sentence supports such a view : *et* may, in this way, take the meaning *although* » (p. 106, note 2, au § 41).

³ Il y aurait lieu d'examiner si l'auteur de cette partie de l'ouvrage recourt souvent aux pronoms de la première personne du pluriel en s'assimilant à ceux dont il fustige les défauts, du moins quand il s'agit du clergé. Et même s'il ne lui arrivait pas de le faire ailleurs, ce pourrait être ici une parenthèse.

Le *cum* qui vient après la parenthèse n'est pas la conjonction, ainsi qu'on pourrait le croire, mais bien la préposition : si nous l'interprétons comme introduisant *ait*, nous n'aurions plus de verbe principal. L'expression *cum latis divitiis oneratis* peut signifier *iis qui latis divitiis onerantur*. Quoique assez étrange, son but serait précis : celui d'empêcher, tant bien que mal, la confusion du datif (*oneratis*) avec l'ablatif (*latis divitiis*). *Latus*, accompagnant un substantif signifiant « richesse », se rencontre du reste ailleurs encore dans le *De Excidio* ¹. *Intentis* est aussi l'effet de quelque erreur de copie : le mot est trop faible et ne va guère avec *sordibus peccatorum*. Nous conjecturons que celui qui le remplace dans le manuscrit d'Avranches, *involutis*, est une simplification de la bonne leçon et qu'il faut restituer *intortis*.

En conclusion nous lirions :

Prohibens namque Dominus sacrificia et dona sibi a talibus offerri — at nos inhiantes suscipimus quae Deo abominationi sunt (*glose* : non placita) eademque egenis et paene nihil habentibus distribui, in perniciem nostram, non sinimus —, cum latis divitiis oneratis, sordibus peccatorum intortis, ait : « Ne afferatis etc.

11. Encore un mot incompris qui ne doit pas rester inexplicable, *condebitorum* dans la phrase : *cognita condebitorum reversione et reditus denegatione solito confidentiores* ². Il s'agit des ennemis, Scots et Pictes, qui reprennent courage en apprenant le départ des Romains et leur refus de revenir. *Condebitorum*, appliqué aux Romains, n'offre pas de sens. Il est attesté pourtant par tous les manuscrits (D et X, qui ne sont pas les meilleurs) et par les éditions anciennes de Polydore Virgile et de Josselin, qui représentent pour nous ici le manuscrit C, beaucoup moins mauvais. Mommsen sent la difficulté et suggère, en note : « fortasse *quondam victorum* », conjecture très peu satisfaisante, tout à fait arbitraire et paléographiquement insoutenable.

Condebitor ne semble se rencontrer que deux fois en latin et chez « Gildas » seulement ³, d'abord au passage qui nous occupe et

¹ On pourrait conjecturer aussi, au lieu de *cum latis*, ou bien *cumulatis* (en comparant *cumulatur*, chap. 100, éd. MOMMSEN, p. 80, ligne 31, et *cumulatorium*, chap. 110, éd. cit., p. 85, ligne 20) ou bien même *conlotis* (ainsi au chap. 23 éd. cit., p. 39, ligne 2, *cum manipularibus* est à lire certainement *conmanipularibus*, terme attesté deux fois ailleurs, chap. 27 et 40, éd. cit., p. 41, ligne 23, et p. 50, ligne 17).

² Chap. 19, éd. MOMMSEN, p. 35, ligne 13.

³ Mis à part les glossaires, qui le lui empruntent.

aussi plus haut : *Praeoccupabant igitur se mutuo talibus obiectionibus vel multo his mordacioribus, veluti condebiteores, sensus mei hi, non parvo (ut dixi) tempore, cum legerim tempus esse loquendi et tacendi, et in quadam ac si angusta timoris porticu luctabantur*¹. L'idée de débiteur est là confirmée, deux lignes plus loin, par son contraire². Bède, au chapitre 12 de son premier livre, où il copie largement et presque mot pour mot le *De Excidio*, introduit, avant de résumer ce passage, un terme qui n'est pas celui de sa source, *socii*³, nous mettant ainsi sur la voie.

Il faut lire *contribulorum*. Mommsen, nullement amateur de glossaires, n'a pas songé à la possibilité de cette forme, pourtant bien attestée, pour le classique *contribulium*⁴. Si l'on avait la chance de découvrir un glossaire où le lemme fût le génitif pluriel *contribulorum*, on aurait sans doute mis la main sur un témoin direct de ce mot dans un manuscrit perdu de Gildas. En tout cas, ce terme, appliqué ainsi aux Romains, est à verser au dossier, déjà bien fourni, des expressions où « Gildas » présente ses compatriotes, les habitants de la Grande-Bretagne, comme unis par le sang aux Romains de l'Empire.

¹ Chap. 1, éd. MOMMSEN, p. 27, ligne 9-12. On ne dispose à cet endroit que du manuscrit d'Avranches et des éditions de Polydore Virgile et de Josselin. Il n'y a pas lieu de commencer une nouvelle phrase après *sensus mei*, comme le fait Mommsen, ni de supprimer *et* après *tacendi* (comme Polydore Virgile, contre Josselin, qui paraît avoir suivi le manuscrit perdu C). « Gildas » compare les hésitations de ses sentiments contraires à une discussion entre débiteurs associés, soucieux chacun de ne point s'acquitter de la dette commune.

² *Obtinuit vicique tandem aliquando creditor* (éd. cit., p. 27, lignes 13-14). Le mot est repris dans le glossaire de Corpus Christi (*condebiteores* : *gescolan*, éd. W. M. LINDSAY, *The Corpus Glossary*, p. 48, C 826 ; *gescolan*, en vieil anglais, est le nominatif pluriel de *gescola*, « débiteur »).

³ Éd. PLUMMER, p. 27 : *valedicunt sociis tanquam ultra non reversuri. Quibus ad sua remeantibus, cognita Scotti Pictique reditus denegatione, redeunt confestim etc.*

⁴ GOETZ, *Thesaurus Glossarum emendatarum*, i.v. ; W. M. LINDSAY, op. c., i. v. *contribulius* : *meig vel <con>sanguin(eus)*, p. 41, C 516 (avec les références additionnelles), fournissant la traduction en vieil anglais *meig*, à lire *mæg*, « parent ». Le glossaire d'Épinal donne le même équivalent vieil-anglais (*contribulus* : *meeg*). Les recherches de Lindsay ont montré que ce dernier recueil ne contient que peu ou pas de mots pris à Gildas ; voir aussi P. GROSJEAN, *Remarques sur le De Excidio*, dans *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, t. XXV (1955), p. 179, note 5. Le mot *contribulus* peut avoir été pris par le glossaire d'Épinal à un manuscrit d'Eusèbe, traduit par Rufin, *Hist. eccl.*, II, 15, 1. Il se rencontre chez Bachiarius et chez Cassiodore. « Gildas » connaît aussi la forme normale *contribulis* (chap. 39 et 43, variante).

33. La Bible de « Gildas ».

Si, comme il est permis de le penser, le *De Excidio*, en partie du moins, est un faux de la fin du VI^e ou du début du VII^e siècle, passant sous le manteau d'un grand clerc celtique du VI^e, dont le souvenir était bien vague et les œuvres conservées fort peu nombreuses, n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que bon nombre des citations de l'Écriture alignées en si grande abondance proviennent d'une ancienne version latine différente de celle qui était courante en Angleterre aux environs de l'an 700¹? Pourquoi cet étonnement? N'est-ce pas l'enfance de l'art, pour un faussaire assez érudit et qui n'a pu manquer de s'apercevoir que les citations scripturaires, chez les rares auteurs celtiques des époques antérieures, s'écartaient de la version utilisée par ses contemporains et par lui-même, que de recourir, dans son travail de « forgerie », à un exemplaire pré-Vulgate, afin de donner le change? Nous observons que ces citations, qui forment, par endroits, l'ossature même de l'*Epistola*, dans ses deux derniers tiers, ne sont pas faites de mémoire : elles suivent scrupuleusement l'ordre des livres, des chapitres et des versets, et n'ont pu être rédigées qu'en feuilletant une Bible, la plume à la main. C'était la partie la plus facile de cette composition en style ancien : il suffisait à un faussaire de copier, dans le plus grand nombre de cas possible, un exemplaire « celtique ». L'analyse détaillée des citations implicites et non directes, ainsi que des allusions qui se rencontrent çà et là dans tout le *De Excidio*, afin

¹ Sur la Bible de Gildas, voir l'excellente étude de F. C. BURKITT, dans la *Revue Bénédictine*, t. XLVI (1934), p. 206-215. Il ne lui manque que d'avoir distingué les diverses sections de l'œuvre, *De Excidio* proprement dit et *Epistola*, passages d'origine liturgique etc., comme nous allons le montrer. Elle rend périmés les essais précédents, de Haddan et Stubbs, ainsi que de Hugh Williams. Nous ne voyons qu'un point à y ajouter, après la publication faite récemment dans *Vigiliae Christianae*, t. VIII (1954), p. 83-86, de quelques *Fragments de Jérémie selon la Vetus Latina*, retrouvés par Dom Michel Huglo, de Solesmes, dans le *Missale Antiquum* de Bénévent (Bibliothèque capitulaire, VI, 33, du X^e siècle). Un seul de ces fragments correspond à une citation du *De Excidio* ; c'est le n° 11 (HUGLO, p. 84) = *Ierem.* 22, 3 = « Gildas », éd. MOMMSEN, p. 56, lignes 17-19. Le texte de « Gildas » est là tout différent de l'ancienne version latine attestée par le missel de Bénévent ; il est conforme à la Vulgate, sans mélange.

de déterminer si son auteur ne se serait pas trahi par des réminiscences de la Vulgate, son texte habituel, quand il compose de source et ne transcrit plus, serait une tâche intéressante, mais extrêmement délicate. Nous la laissons aux exégètes qu'occupent spécialement les anciennes versions latines de la Bible. Dom Jean Laporte, qui examinait récemment les citations de S. Colomban, notait que la Bible de ce dernier paraît dans l'ensemble plus ancienne que celle de Gildas ¹.

Mais certaines sections de « Gildas » se prêtent à des investigations plus particulières et plus immédiatement rémunératrices. Ce sont les détails curieux et assez précis que l'on peut glaner dans l'*Epistola* concernant les leçons usitées lors d'une ordination sacerdotale (y compris celle des diacres) ou d'une consécration épiscopale ². Jamais, semble-t-il, ils n'ont retenu l'attention des spécialistes de la liturgie celtique ³. Nous en dirions autant de l'onction royale, à laquelle le *De Excidio* fait allusion également : ceci pourtant peut n'être qu'un rappel de l'histoire d'Israël. Nul ne paraît avoir pris connaissance du très utile commentaire que donne de ces passages Hugh Williams, dans l'édition de Gildas qu'il a malheureusement laissée inachevée ⁴. Cela est fort bien fait, vu les documents dont il disposait, il y a un demi-siècle.

Une question reste pourtant à soulever : les textes de l'Écriture que cite là « Gildas » ne seraient-ils pas, plus qu'ailleurs ou autrement qu'ailleurs, différents de celui dont il se sert pour les mêmes livres dans le reste du *De Excidio* ? On sait combien la liturgie, en général, est conservatrice. Aux exégètes, aux liturgistes, aux spécialistes des anciennes versions latines de suivre cette voie.

Que si vraiment le texte scripturaire de « Gildas » pour ces portions diffère de son texte ordinaire, il serait permis d'en déduire que l'auteur, quel qu'il fût et quelle que fût son époque, a réellement

¹ *Étude d'authenticité des œuvres attribuées à saint Colomban*, dans la *Revue Mabillon*, t. XLV (1955), p. 26, note 86.

² Chap. 106-109, éd. MOMMSEN, p. 82-85.

³ Voir, par exemple, F. E. WARREN, *The Liturgy and Ritual of the Celtic Church* (Oxford, 1881), ou les articles de Jenner et de Gougau dans la *Catholic Encyclopedia* et le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*.

⁴ Dans une très longue note placée entre les chapitres 105 et 106 du texte (au tome II de son édition, p. 230-238), ainsi que dans les notes au chapitre 106 (t. c., p. 238-244).

recouru à un rituel, lectionnaire ou sacramentaire. Si, au contraire, c'était bien le même texte, toute conclusion resterait douteuse : il est fort possible, en effet, que l'ouvrage liturgique utilisé ait marqué simplement l'*incipit* et le *desinit* des passages à réciter ; et que, par conséquent, « Gildas » soit revenu à son propre exemplaire de ces livres de l'Écriture pour remonter à la source et en tirer les phrases les mieux appropriées à son but.

C'est le lieu de rappeler une suggestion de M. Owen Chadwick ¹, selon qui Gildas, à l'époque où il écrivit, n'aurait encore été que diacre. L'hypothèse peut sembler, au premier abord, bien improbable : un diacre eût manqué de l'autorité nécessaire pour des invectives du genre de celles que contient le *De Excidio*, et il aurait certes mentionné, au début, son humble rang dans la hiérarchie, parmi ses longues excuses sur la grande liberté qu'il prend. Mais, si Gildas était en effet au rang des diacres, une remarque psychologique viendrait à point : c'est que les candidats à la prêtrise (ou même à l'épiscopat) s'intéressent toujours très vivement au rituel des cérémonies qui les feront prêtres ou évêques.

S'il fallait conclure, au contraire, que l'essentiel du *De Excidio* n'est pas un faux et que l'auteur en est bien Gildas, écrivain du ^{vi}^e siècle, c'est assurément, du point de vue littéraire et psychologique, une heureuse inspiration qui l'a conduit à terminer son œuvre par le rappel des paroles qui avaient été prononcées, au moment de leur ordination ou de leur consécration, sur ceux à qui s'adresse son discours, diacres, prêtres, évêques. Si l'ouvrage est apocryphe, au moins dans cette partie, on se représente bien comment le faussaire, vers la fin du ^{vii}^e siècle, s'est acquitté de sa tâche : après avoir réuni une multitude de textes de l'un et de l'autre Testament, et selon des versions anciennes, autant que possible, il aurait mis à contribution un formulaire antique (ou regardé comme tel) de consécration et d'ordination, de façon à achever, aussi naturellement qu'il le pouvait, selon des sources d'apparence respectable, le devoir de rédaction qu'il s'était imposé.

On voit par ces considérations combien il serait intéressant de recueillir, sur ces passages, l'opinion d'un exégète familiarisé avec

¹ *The Journal of Theological Studies*, N.S., t. V (1954), p. 78-81 ; cf. nos remarques dans *Fritz Saxl, 1898-1948*, éd. par D. J. GORDON (Londres, 1957), p. 70-71.

la *Vetus Latina* et surtout d'un liturgiste exactement informé des détails de la cérémonie d'ordination et de consécration. Hugh Williams n'était ni l'un ni l'autre. Combien curieux, par exemple, il serait de constater que la version employée ici soit beaucoup moins ancienne que l'époque où l'on place communément le « vrai » Gildas, le ^{vi}^e siècle ¹!

34. S. Jérôme, Pélage et Gildas.

Une autre considération, négligée jusqu'ici, peut aider à déterminer dans quel milieu et à quelle époque a été composé le *De Excidio* ou à tout le moins l'ensemble formé par les deux derniers tiers (du chapitre 37 à la fin). En plusieurs endroits, l'auteur, après s'être fait l'écho des plus effrayantes malédictions de l'Écriture, se hâte d'y coudre un bout de commentaire qui écarte toute apparence d'exagération. De quelle outrance tient-il ainsi à dissiper le soupçon? D'une interprétation hérétique, évidemment, et peut-être en rapport, sinon avec le pélagianisme, du moins avec le système de ses plus sévères opposants, qui en prend le contre-pied. Pour l'histoire des idées, on comparera, par exemple, le petit traité *De Induratione cordis Pharaonis*, que son dernier éditeur, M. de Plinval, voudrait attribuer à Pélage en personne. Serait-il vrai que les provinces de Bretagne eussent été profondément pélagiennes au ^v^e siècle? Et, par la véhémence même d'une réaction dont il a l'air de se défendre, « Gildas » en serait-il le témoin attardé? Mais ce « Gildas » qui nous parle et qui se fait écouter avec respect depuis douze cents et quelques années, que sait-il du ^v^e siècle? Pour ne rien dire de Palladius et de Patrice, qui touchent plutôt à l'Irlande, il ne paraît pas avoir jamais entendu parler de la double

¹ Une observation de Hugh Williams mérite l'attention, à cause de l'excellente connaissance du *De Excidio* qu'il avait tirée du travail même de traduction : « Gildas, in this part, » (le chap. 106 certainement et peut-être aussi le chap. 107) « is somewhat more frequent and copious than elsewhere in interjectory vehement remarks » (p. 242, en note). Nous trouvons là un indice du mode même de composition : des citations parsemées de réflexions oratoires très violentes. Ou bien « Gildas » démarquerait-il quelque sermon qui aurait circulé sous un nom illustre, celui, par exemple, de S. Césaire ou de S. Augustin, ou peut-être d'un auteur d'homélies plus récent encore et postérieur à la date supposée du « vrai » Gildas, le ^{vi}^e siècle?

mission de S. Germain d'Auxerre dans son île, mission dirigée explicitement contre le pélagianisme. Alors, donc, ou bien il en est vraiment ignorant ou bien le *De Excidio* qui lui est attribué est l'œuvre d'un faussaire qui, assez bien informé lui-même, comme ne pouvait manquer de l'être un élève de Malmesbury¹, a cru devoir se composer un personnage de Celte inculte, tel qu'il s'imaginait ceux de l'époque, déjà lointaine, du « vrai » Gildas². Aux hérésiologues de suivre cette piste.

Mommsen, dans son édition, a relevé, en une même phrase de « Gildas », un double emprunt tacite à S. Jérôme³. « Gildas » paraît comprendre le passage *Neque enim Britanni, fertilis provincia tyrannorum* etc. comme si ces mots constituaient une citation de Porphyre, allégué dans la phrase précédente, mais cette attribution n'est rien moins que certaine. Il est permis tout aussi bien de supposer que S. Jérôme développe, à sa manière et avec ses propres expressions, l'objection soulevée, contre la miséricorde de Dieu, par son adversaire. Voici, en faveur de cette deuxième hypothèse, un argument qui ne semble pas avoir été proposé jusqu'à présent :

¹ Que l'on se rappelle, par exemple, le nombre de pièces hagiographiques diverses dont dut faire usage Aldhelm, rien que pour ses deux traités *De Virginitate*.

² Voici trois passages, presque au hasard. « *Scidit, inquit, Deus regnum Israel a te hodie et dedit illud proximo tuo meliori te. Porro triumphator in Israel non parcat et paenitudine non flectetur, neque enim homo est, ut agat paenitentiam* », subauditur : *super duris malorum praecordiis* (chap. 37, éd. MOMMSEN, p. 49, lignes 18-20). *Quasi placoris vicissitudinem adiungens, ait...* (chap. 42, éd. cit., p. 52, ligne 1). « *Si mutare potest Aethiops pellem suam aut pardus varietates suas, et vos poteritis bene facere, cum didiceritis malum* », subauditur : *quia non vultis* (chap. 50, éd. cit., p. 55-56).

³ Gildas écrit : *Ita ut Porphyrius, rabidus orientalis adversus Ecclesiam canis, dementiae suae ac vanitatis stilo hoc etiam adnecteret : « Britannia, inquit, fertilis provincia tyrannorum »* (chap. 4, éd. cit., p. 29, ligne 16). Cf. JÉRÔME, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, préface, éd. RICHARDSON, p. 2, lignes 14-15 : *Discant igitur Celsus, Porphyrius, Iulianus, rabidi adversus Christum canes ;* ID., *Epistula* 133, ad Ctesiphontem, IX, 3-4, éd. HILBERG, p. 255 : *Accusa eum (Deum scilicet) iniquitatis... et ad extremum (quod solet nobis obicere contubernalis vester Porphyrius) qua ratione clemens et misericors Deus ab Adam usque ad Moysen et a Moyse usque ad adventum Christi passus sit universas gentes perire ignorantia legis et mandatorum Dei. Neque enim Britanni, fertilis provincia tyrannorum, et Scythiae gentes omnesque usque ad oceanum per circuitum barbarae nationes Moysen prophetasque cognoverant.* Aux mots *Scythiae*, les variantes sont les suivantes : *Scythie, Scythicae, Scit(h)icae, Scoticae*.

nous le tirons de la comparaison d'un autre endroit du même Père, écrit vers cette époque. L'épître 133, à Ctésiphon¹, appartient à la même période de la controverse contre Pélage que le commentaire sur Ézéchiel. Or, dans ce dernier, la Grande-Bretagne et l'Irlande sont réunies, en ce passage fameux qui caractérise l'hérésiarque britannique².

Avec une autre phrase du même ouvrage, où S. Jérôme reproche à Rufin de s'être laissé alourdir de bouillies irlandaises³, ces mots ont donné lieu à des interprétations fort diverses⁴. Karl Müller a bien vu que le sujet principal à qui s'adressent les invectives de S. Jérôme est le Diable, identifié au Pluton de la Fable, et que son porte-parole, ce chien assimilé à Cerbère, ne saurait être que Pélage lui-même. C'était aussi, sur ce point, la conclusion de J.H. Todd, dans une étude bien conduite⁵, et celle de J.B. Bury⁶.

¹ Elle s'intitule, dans le Palatinus lat. 178, du x^e siècle, *contra heresim Pelagii*, et tel est bien son principal objet.

² *Ipseque* (Diabolus scilicet) *mutus latrat per Albinum canem, grandem et corpulentum et qui calcibus magis possit saevire quam dentibus (habet enim progeniem scotticae gentis, de Britannorum vicinia), qui iuxta fabulas poetarum instar Cerberi spiritali percutiendus est clava, ut aeterno cum suo magistro Plutone silentio conticescat. Verum haec alias* (In *Heremiam*, III, 1, 3-4, éd. REITER, p. 151). Les variantes intéressantes sont les suivantes : *Alpinum* est la leçon des principaux manuscrits ; le Parisinus 9528, du ix^e siècle, porte *Alpimum*, à lire sans doute *Alpinium* ; l'Augiensis CCXXX, début du même siècle, le Vercellensis CLIV. 50, le Monacensis 1445, ont *Albinum*. Le mot semble tiré de l'ancien nom donné à l'île de Bretagne, Ἀλβίων, Ἀλονίον, *Albion* ; il faut donc lire *Albinum*, bien que Reiter, dans son édition, accepte *Alpinum*. Sur le mot *scotticae*, accord de tous les manuscrits, sauf la variante *scoticae*, purement graphique.

³ *Nec recordatur stolidissimus et Scottorum pultibus praegravatus nos in ipso dixisse opere...* (In *Hieremiam*, prologue, 4, éd. REITER, p. 4). Notons en passant que le pluriel de *puls* n'est pas classique ; il se rencontre ailleurs, sous la plume de S. Jérôme, dans la Vulgate, *Levit.* 23, 14, et chez le médecin africain Caelius Aurelianus (du v^e siècle, sans doute), *Passionum acutarum* lib. I, 11, 95. C'est bien de Rufin qu'il est question, et non de Pélage, dans cette phrase du prologue à Jérémie, mais le fantôme de son maître prétendu n'est pas bien loin, quelques lignes plus haut.

⁴ On trouvera ces interprétations énumérées chez Karl Müller, *Der heilige Patrick*, Anhang : *Pelagius Heimat*, dans les *Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1931, Phil.-Hist. Klasse, p. 113-115.

⁵ *St. Patrick, Apostle of Ireland* (Dublin, 1864), p. 190, note 1.

⁶ *The Origin of Pelagius*, dans *Hermathena*, n^o XXX (1904), p. 26-35 : « The grammatical subject of all the verbs from *non passus est* to *interpretatur* is

Mais, si Pélage est originaire de Grande-Bretagne (et aucun contemporain, sauf Jérôme, ne semble même mentionner un autre pays comme sa patrie), pourquoi l'ermite de Bethléem, et lui seul, dans les deux passages que nous venons de citer, s'exprime-t-il de telle sorte qu'il ait donné lieu à pas mal d'érudits d'assigner à l'hérésiarque une naissance irlandaise ?

Dans les développements oratoires de S. Jérôme, à ce moment de sa carrière littéraire, il est permis de dire, croyons-nous, que la Grande-Bretagne évoquait l'Irlande et que la première expression géographique appelait comme spontanément la seconde¹. Or, un motif spécial invitait à mentionner l'Irlande au cours de cette comparaison de Pélage à Cerbère et du Diable à Pluton : c'est la renommée des chiens irlandais, pour le cirque et pour la chasse, plus d'une fois soulignée à propos de la cargaison de pareils animaux que transportait le vaisseau de S. Patrice, lors de son évasion d'Irlande².

Arrien, sous les Antonins, avait consacré aux chiens celtiques (c'est-à-dire gaulois, à en juger par le mot *ver-tragos*, « aux pieds rapides ») les trois premiers chapitres tout entiers de sa *Cynégétique* — et ce ne sont pas les moins intéressants. La Grande-Bretagne envoyait à Rome ses bouledogues, tandis que la Gaule, depuis longtemps, lui donnait des spécialistes de la chasse au lièvre, fort appréciés, quoiqu'un peu trop portés à donner de la voix intempestivement³. Mais ceux d'Irlande n'étaient devenus célèbres que tout récemment, et c'est une allusion au goût du jour que se permet ici S. Jérôme, lequel, en son ermitage de Terre Sainte, manquait rarement l'occasion de faire sentir comme il restait au courant

diabolus : no other name is mentioned. It is the devil himself who—acting, of course, it is implied, through human agents—*tacet, criminatur, mittit epistolas*. And *ipse mutus latrat*, which immediately follows, can grammatically refer only to the devil. This is the plain meaning of Jerome's words. In the last sentence the *diabolus* becomes Pluto, to suit the simile of Cerberus. I am unable to see how any other interpretation is possible without doing violence to the author's language » (BURY, p. 29). Karl Müller ne semble pas avoir connu ces deux prédécesseurs publiant à Dublin.

¹ Ainsi viennent ensemble, sous des plumes contemporaines, la Chine et le Japon, l'Australie et la Nouvelle-Zélande, l'Égypte et le Soudan, l'Algérie et la Tunisie, la Belgique et les Pays-Bas, l'Espagne et le Portugal, la Suède et la Norvège, ou même, encore aujourd'hui, l'Angleterre et l'Irlande, pour ne donner que les premiers exemples qui viennent à l'esprit.

² *Confessio* (BHL. 6492), chap. 18-20.

³ CATULLE, 42, 9.

ANAL. BOLL. LXXV. — 14.

des goûts et des préoccupations de la Ville¹. Voici, en effet, ce que nous lisons dans une lettre adressée par Q. Aurelius Symmachus Eusebius, l'orateur et épistolier, vers la fin de l'année 393, à son *frater* (beau-frère ou parent) Virius Nicomachus Flavianus. Il s'agissait de remercier le bon oncle ou vieux cousin d'avoir fait parvenir un magnifique cadeau, en vue des jeux qui allaient se donner pour la questure du petit Q. Fabius Memmius Symmachus, fils unique de l'orateur, âgé d'une dizaine d'années seulement².

Ce souvenir ne paraît pas avoir été évoqué par les érudits à l'occasion des lignes transcrites ci-dessus du grand commentaire sur Jérémie. Nous traduirions, en appuyant sur l'allusion : « Le Diable est muet. Il se fait entendre par les aboiements d'un chien venu d'Albion, bête énorme et bien en chair³, et capable de nuire plus encore par les pattes que par les dents. C'est qu'il est issu, ce chien, de la fameuse race irlandaise — non loin de la Grande-Bretagne, comme chacun le sait —, ce chien qu'il faut assommer d'un coup de massue spirituelle, comme le Cerbère de la Fable, afin de le réduire à un éternel silence, en même temps que Pluton, son maître. »

On ne peut donc rien tirer de là quant à une origine irlandaise de Pélage : le rappel d'une race canine bien connue n'a pas ici plus de valeur d'état civil que lorsque nous qualifions un sauveteur héroïque de vrai Terre-Neuve ou d'authentique Saint-Bernard.

Quant au prologue du même commentaire, où Rufin est traité de grand imbécile, alourdi de bouillies irlandaises, nous y verrons la même habitude de parler d'Irlande quand on veut dire l'Angleterre (ou le contraire)⁴. L'allusion est plus méchante encore : Jérôme

¹ Il n'est peut-être pas exagéré de trouver une allusion à la même nouveauté dans un vers de Prudence : *Semiſer et Scottus ſentit cane milite peior* (*Apotheosis*, 216, éd. BERGMAN, p. 90).

² C'est l'épître 72 du livre II : *Symmachus Flaviano fratri. Editioni muneris nostri et usitata et insolita a te conferuntur. Ita omnia ad conciliandum quaestori nostro plebis favorem, et solemnium rerum largus et novarum repertor excogitas, ut nunc septem scoticorum canum probavit oblatio, quos praelusionis die ita Roma mirata est ut ferreis caveis putaret advectos. Ergo et huius rei causa et praeterea munerum ceterorum quantas possum maximas gratias tibi ago, licet in his quae studiosae fratribus pro magnitudine animi tui tribuis, beneficium te non putes praestare, sed sumere. Vale.*

³ Tel était l'aspect physique de Pélage, on le sait d'ailleurs.

⁴ Cette coutume n'est pas tout à fait perdue : pour bien de nos contemporains, sur le continent, Patrick et Brigit sont, par exemple, des prénoms anglais.

ne se fait-il pas l'écho de bruits qui couraient et selon lesquels les *Attecotti*, souvent confondus avec les *Scotti* (entendez les Irlandais), se délectaient de chair humaine¹? Mets de sauvages, ragoûts d'anthropophages, brouets infâmes et indigestes des barbares les plus éloignés vers l'Occident, tout cela se valait comme injures, car, pour s'en repaître, il fallait n'être ni distingué, ni même civilisé. Voilà toute la portée de l'expression. On n'y cherchera pas une détermination d'origine ou de race irlandaise.

La lettre à Ctésiphon appartient à la même période. Il ne semble guère douteux que, les mêmes termes s'appelant encore une fois l'un l'autre, ce soit bien *Scotiae* ou *scoticae* qu'il faille lire. On conçoit que ce passage de S. Jérôme ait passionné les érudits du haut moyen âge, en Grande-Bretagne, qui, nous pouvons l'imaginer, lisaient le nom de leur pays et celui de l'île voisine dans une lettre du grand pourfendeur d'hérétiques. Possédaient-ils une collection complète ou même seulement abondante des lettres de S. Jérôme? Ce n'est ni certain ni probable. La lettre 133, à cause de son sujet, faisait partie peut-être d'une sorte de dossier anti-pélagien, qui pourrait avoir été constitué et apporté d'outre-mer par S. Germain d'Auxerre, lors d'une de ses deux visites en Grande-Bretagne. L'objet principal de la première, à tout le moins, n'était-il pas de s'opposer doctrinalement aux sectateurs de Pélage?

¹ Il est bien vrai que *puls* signifie proprement une bouillie de farine, et qui n'est pas nécessairement au lait; mais le passage de S. Jérôme vaut d'être transcrit: c'est dans son second livre contre Jovinien, écrit peu après 392, chap. 7, qu'il rappelait un souvenir de jeunesse, peut-être embelli ou exagéré pour l'occasion. *Cum ipse adolescentulus viderim Atticotos* (variante: *Scotos*), *gentem Britannicam, humanis vesci carnibus: et cum per silvas porcorum greges et armentorum pecudumque reperiant, pastorum nates et feminarum et papillas solere abscindere et has solas ciborum delicias arbitrari. Scotorum natio uxores proprias non habet et quasi Platonis Politiam legerit et Catonis sectetur exemplum, nulla apud eos coniux propria est, sed, ut cuique libitum fuerit, pecudum more lasciviunt.* Ces romstecks de berger n'ont existé peut-être que sur les lèvres d'une nourrice gauloise, soucieuse d'écarter le petit garçon d'un feu de camp de ces barbares. Jérôme met les *Scotti* et les *Atticotti* dans le même sac, pour ce qui est de leurs mœurs, dans son épître 69, 3 (éd. LABOURT, t. II, p. 196): *Ne honesta iungant matrimonia, sed, Scottorum et Atticottorum ritu ac de Re publica Platonis, promiscuas uxores, communes liberos habeant.* Les deux noms de peuple reviennent ensemble, avec d'autres, chez Ammien Marcellin, 26, 4, 5 (à l'année 365), et 27, 8, 5 (à l'année 368).

35. Le De Excidio à Malmesbury à la fin du VII^e siècle.

Vers la fin de son premier chapitre, l'auteur du *De Excidio* s'interpelle lui-même et se reproche d'avoir gardé un trop long silence devant les excès dont il était le témoin. Transcrivons quatre lignes de l'édition de Mommsen¹, en complétant seulement la ponctuation :

« Quid ? » (mihimet aio). « Tibine, miser, veluti conspicuo ac summo doctori, talis cura committitur, ut obstes ictibus tam violenti torrentis ? Et contra hunc inolitorum scelerum funem, per tot annorum spatia interrupte lateque protractum, serves depositum tibi creditum et taceas ? »

Le texte de ce passage est établi par Mommsen d'après les deux éditions anciennes, celle de Polydore Virgile (P) et celle de Josselin (Q), qui tiennent lieu, vaille que vaille, du bon manuscrit Vitellius A. VI (C), du XI^e siècle, provenant de Saint-Augustin de Cantorbéry² et aujourd'hui mutilé du début. Il existe pourtant une autre recension dans le manuscrit d'Avranches (fin du XII^e siècle), autrefois au Mont-Saint-Michel³. Quoique fortement retravaillée, elle mérite plus d'attention que ne lui en accorde d'habitude l'*apparatus* des *Monumenta*. En voici la teneur, reconstituée d'après les variantes de Mommsen :

Quid vero dicam de meipso, qui ceteros redarguo, me autem ipsum corrigere non sufficio ? Tibine (tibi me *cod.*), miser, talis cura committitur, veluti conspicuo ac summo doctori, ut obsistas ictibus tam violenti torrentis vel dirumpas funes inolitorum scelerum per tot annorum spatia interrupte inscideque (*sic leg.* ; iuscideque MOMMSEN) pertractum⁴ ? An servas tacens depositum tibi creditum ?

Accorder une aussi pleine confiance aux imprimés et négliger tout à fait le manuscrit, c'est une solution simple, mais fort mécanique. Nous n'ignorons pas que le texte du Mont-Saint-Michel, dès que « Gildas » se montre plus obscur que de coutume, facilite la besogne au lecteur en coupant par-ci et en paraphrasant par-là.

¹ *M.G.*, Auct. ant., t. XIII, p. 27, lignes 3-6.

² Voir ci-dessus, p. 185-187.

³ Voir ci-dessus, p. 188-189.

⁴ D'après les variantes de Mommsen, A porterait : *funes... pertractum* (non *funem... pertractum*, ni *funes... pertractos*). Il faut soupçonner une erreur d'impression, sans importance, du reste, quoique *funis* se lise généralement au pluriel dans les glossaires.

Il garde pourtant, plus d'une fois, d'excellentes leçons¹. Nous en avons ici un exemple, cet *inscide*, dont Mommsen n'a su que faire (et pour cause, car la transcription était mauvaise et il trouvait dans ses notes *iuscide*), est attesté deux fois, et de façon indubitable, exactement à cet endroit², par le glossaire de Leyde, mais avec une nouvelle faute de lecture qui empêche de le reconnaître du premier coup d'œil, d'autant plus que, parmi les mots provenant de « Gildas » dans ce glossaire, c'est le seul qui soit pourvu d'une glose anglo-saxonne, et non latine.

Avant d'examiner de plus près ce terme nouveau, achevons la comparaison qui s'impose entre les deux recensions, celle des imprimés, d'une part, et, de l'autre, le remaniement d'Avranches. *Obstes* et *obsistas* se valent à peu près, de même que *protractum* et *pertractum*, mais « se taire contre un câble » est assurément moins naturel que de « rompre des câbles ». Nous sommes tenté sur ce point de préférer la leçon du manuscrit, bien que son recenseur soit fort capable d'avoir arbitrairement remplacé une métaphore peu claire par une autre plus naturelle. En outre, le témoin du Mont-Saint-Michel garde un *an* qui pourrait être la trace subsistante d'une interrogation disjonctive dans le texte original. Quant à *interrupte*, à lire *ininterrupte*³ ou mieux sans doute *indirupte*⁴, il nous met sur la voie en marquant la valeur réelle de cet énigmatique *inscide*, auquel il est joint très étroitement.

Il faut comprendre, en effet, « sans rupture et sans coupure ». *Inscide*, qui ne paraît attesté nulle part ailleurs en latin⁵, est un

¹ P. GROSJEAN, *Remarques sur le De Excidio*, dans *Archivum Latinitatis Medii Aevi*, t. XXV (1955), p. 161, note 1, et p. 173, note 2.

² C'est-à-dire joint à d'autres gloses se référant à des passages tout à fait voisins du même auteur, qui l'encadrent.

³ Émendation conjecturale de M. V. Bulhart, communiquée par lui au *Thesaurus Linguae Latinae*, i.v. *ininterrupte*.

⁴ Émendation conjecturale de l'humaniste anglais anonyme qui a annoté l'exemplaire de Josselin aujourd'hui conservé à Heidelberg (sigle *H* dans l'édition MOMMSEN); *indirupte* est un mot de « Gildas » (chap. 75 et 107, éd. cit., p. 69, ligne 12, et p. 83, ligne 9).

⁵ Les éditions modernes de Du Cange présentent comme suit un article *inscidus* : « *στυφός οἶνον*. *Stringor vini*, seu vis astringendi. Suppl. Antiquarii. [*Adde ex Castigat. ad utrumque Glossar. Germ. *Viscidus*.] » On ne voit pas bien ce que ferait ici le caractère astringent d'un vin, ni à quels compilateurs remontent les références, mais il s'agit évidemment de la glose *στυφός οἶνος* : *uiscidus*, qui se rencontre parmi les *Glossae graeco-latinae* de Laon, éd. G. GOETZ, *Corpus Glossariorum Latinorum*, t. II, p. 439, 33. *Στυφός* signifie bien « carac-

néologisme que Gildas, fécond créateur de mots, comme l'on sait, a tiré du verbe *scindere* avec *in* au sens négatif. Ce sens convient exactement au passage : *funem... indirupte inscideque protractum* (ou *pertractum*), « un câble tiré en longueur, sans être rompu ni coupé ». C'est bien ainsi que le glossateur original l'avait entendu. Le manuscrit de Leyde, qui n'est qu'une copie d'extraits, pris à des auteurs divers¹, et dont le scribe croyait avoir affaire à une interprétation latine, et non anglo-saxonne, porte *uiscide* : *uisccerade*, et répète, un peu plus loin, le lemme *uiscide*, sans y joindre d'interprétation². La fausse leçon *uiscide* pour *inscide* a empêché le scribe de reconnaître dans l'interprétation qu'il avait sous les yeux l'anglo-saxon *unscērade*, de sens adverbial, formé avec le préfixe négatif *un* à partir du verbe *scēran* ou *scēaran*, équivalent exact du latin *scindere*, « couper ». L'adverbe latin *inscide*, que le recenseur du manuscrit du Mont-Saint-Michel n'a certes pas inventé, car tous ses efforts tendent plutôt à éliminer de l'original les mots difficiles, se lisait donc bien à cet endroit du *De Excidio*, et il semble qu'il faille l'introduire dans le texte en lieu et place de *late*, admis par Mommsen³. Le manuscrit d'Avranches a donc gardé là, une fois de plus, une bonne leçon⁴.

tère astringent ». Ceci conduit à penser que le sens faussement attribué par la glose de Laon à *inscidus* dérive d'une mauvaise leçon du passage de Théodore Priscien, cité ci-dessous, p. 217, note 2. Les derniers mots « Germ. *Viscidus* », ne sont qu'une référence, mal comprise ou mal transcrite, au *germanitatis viscide* du *Carmen rhythmicum* d'Æthelwald, dont nous parlerons bientôt, ci-dessous, p. 215-218.

¹ P. GROSJEAN, *Remarques*, p. 167-168.

² J. H. HESSELS, *A Late Eighth-Century Latin-Anglo-Saxon Glossary preserved in the Library of the Leiden University* (Cambridge, 1906), pp. 10, 42 ; GROSJEAN, t. c., pp. 156, 160.

³ *Inscide* ne saurait être une ancienne glose latine d'*indirupte*. Le contraire, à la rigueur, serait plus vraisemblable, car, sinon l'adverbe *indirupte*, du moins le participe *indiruptus*, est usité et intelligible, tandis qu'*inscide* n'est ni l'un ni l'autre. L'expression redoublée *indirupte inscideque*, où un néologisme ne se laisse comprendre qu'à l'aide du contexte, semble, d'ailleurs, plus conforme au style de « Gildas » que ne serait *inscide lateque*. Cette dernière expression n'est attestée, au reste, ni par les anciennes éditions, qui représentent pour nous le manuscrit Cottonien (elles portent : *interrupte lateque*), ni par le manuscrit du Mont-Saint-Michel (*interrupte uiscideque*), et le glossaire de Leyde, témoin le plus ancien que l'on puisse atteindre, montre qu'*inscide* se lisait à cet endroit. Il n'est guère à supposer, en effet, qu'il y ait eu glose sur glose, l'anglo-saxon expliquant *inscide* qui aurait été lui-même une glose latine d'*indirupte*.

⁴ C'est à tort, on le verra tantôt, que nous avons suggéré de l'admettre sous la forme *viscide* (*Remarques*, t. c., p. 156, note 3).

La situation, qui n'est pas simple, se complique encore du fait de l'existence de *viscide*, adverbe d'une rareté extrême, qui ne se rencontre qu'une seule fois dans un texte littéraire — et cela, chose remarquable, chez l'un des deux premiers auteurs qui montrent une connaissance quelconque du *De Excidio*, en un échange de correspondance entre eux, chez Æthelwald, le royal disciple d'Aldhelm de Malmesbury, dans un petit poème qu'il adresse à son maître, en l'accompagnant d'une lettre qui en garantit absolument l'authenticité¹ :

Omnes hii in Domino
(Bini sane pro saeculo)
Erant iuncti bitumine
Germanitatis viscide.

¹ On s'étonne de voir M. S. T. Collins, *Corruptions in Christian Latin Poetry*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. L (1949), p. 70, citer la pièce comme « ascribed to Æthelwald », alors que l'origine en est si formellement attestée. Dans le *Carmen rhythmicum III*, vers 35-40, le même érudit propose par conjecture une correction à l'édition d'Ehwald. Voici le texte : *Illos, illos Omnipotens / Trudat aeternis tenebris, / Ubi typo teterrimus / Tostos globorum gremiis / Girat torquens gurgitibus / Atri ignis ultricibus*. Le manuscrit, unique, porte : *typo terrimus tortis globorum gremiis*. M. Collins écrit : *Ubi Typho teterrimus / Factus (ou Ortus) glebarum gremiis / Girat*, ce qui, sans doute, s'accorde mieux avec la mythologie ; mais il oublie que *torquens* (ou *girat*, qui est bien un verbe actif chez Aldhelm) est ainsi privé de complément direct, que le pluriel de *globus*, chez Aldhelm (où il revient 7 fois), s'emploie exclusivement avec les mots *prunae*, *clibanus*, *carbones*, *flammae*, si bien qu'il finit, chez son disciple et imitateur, par prendre lui-même le sens de « flammes » ; et tout ceci rend moins admissible la conjecture *glebarum* au lieu de *globorum*. Dans cette description de l'enfer, Ehwald a vu plus juste en écrivant *tostis globorum gremiis* (au lieu de *tortis*, qui était la solution de Jaffé et de Dümmler), partant de l'idée du feu (comme instrument de supplice), que *globi* évoquait chez Ehwald, le meilleur connaisseur d'Aldhelm et de son école. Aux yeux d'Æthelwald, Typhon ne représente plus du tout le géant de la Fable. Il est devenu comme un nom commun, « un diable », d'où « le Diable », acception qui ne se rencontre pas dans les *Hisperica Famina* et ne semble pas reparaitre ailleurs avant l'époque carolingienne. Nous croirions donc volontiers que c'est chez Æthelwald que l'ont trouvée les glossaires anglo-saxons, qui le traduisent par « dragon » : *Corpus T* 180 *tipo* : *draca* ; *Abstrusa TI* 8 *typho* : *draco* ; *Épinal* 27 E 23 *tipo* : *droco* ; *Erfurt* 1, 398, 20 *tipo* : *draco*. Les *Glossae Vergilianae* donnent *tyfum* : *ignem flans* (cf. VIRGILE, *Énéide*, 9, 716), mais le singulier *tipo* est trop bien attesté dans les glossaires anglo-saxons pour ne pas remonter au poème d'Æthelwald, seul auteur britannique où il semble figurer. C'est chez Æthelwald, du reste, que les mêmes glossateurs ont rencontré le mot *u<i>scide*, non moins rare ; nous le montrerons à l'instant, ci-dessous, p. 218.

L'unique manuscrit porte : *uscide* ; la correction, excellente, est de Jaffé¹. Ehwald, dans son index², fait de *viscide* l'ablatif d'un mot *viscis*, *viscidis*, qui ne se rencontre nulle part ailleurs, que l'on sache³. Il n'a pas remarqué que, par une accumulation d'emprunts caractéristiques, Æthelwald faisait ici parade de sa connaissance du *De Excidio*⁴. En conséquence, il est plus que vraisemblable que son *viscide* sort de l'introduction de « Gildas », où il trouvait ce mot, lequel ne saurait être là qu'un adverbe (*interrupte inscideque protractum* ou *pertractum*), mais il lisait *viscide*, comme le glossaire de Leyde. D'autre part, le seul témoin du *Carmen rhythmicum* d'Æthelwald, le Vindobonensis 751, est du ix^e siècle et distingue assez scrupuleusement *e* de *ae* (*ę*) pour qu'il ne faille pas voir dans *viscide* le génitif de l'épithète *viscidus* (qui serait, en ce cas, apposée à *germanitatis*).

Viscide, non plus que *viscidus*, ne se rencontre pas chez Aldhelm, mais *viscus* signifie chez lui un lien étroit⁵. On voit, par les deux exemples de sa prose cités en note, qu'Aldhelm accumule autour de *viscus* une série de termes suggérant la même idée d'étroite adhérence : *glutinosius lentescit*, *glutinatam... lentesceret*. Æthelwald, quoi qu'il ait opté, *rhythmi causa*, pour *bitumen*, à l'ablatif, et pour l'adverbe *viscide*, reste bien dans la tradition de Malmes-

¹ Elle est admise dans son édition par Ehwald, p. 350 ; ce sont les vers 73-76 du *Carmen rhythmicum II*, selon la numérotation d'Ehwald.

² P. 751, col. 2.

³ L'apposition de deux substantifs s'expliquerait, d'ailleurs, bien difficilement dans cette phrase.

⁴ Le *Carmen rhythmicum* qui porte le n° I chez Ehwald, *Aldhelmi Opera*, et qui est de la même école de Malmesbury, n'est certainement pas d'Æthelwald. Une étude attentive de cet anonyme de Malmesbury, trop longue pour l'insérer ici en note, montre, du reste, qu'il recourt beaucoup plus fréquemment à l'hispanique, beaucoup moins à « Gildas ».

⁵ *Heia! praestantissime et amantissime fili mi, priscæ paternitatis memor, inextricabilis verae dilectionis ligatura tanto strictius et enixius per succiduas saeculorum aetates indisruptis restibus reliquum nodetur in aevum, quanto constat, quod isdem concatenatae dilectionis viscus sacro et septiformi misteriorum numero glutinosius lentescit* (*De Metris et Enigmatibus ac Pedum Regulis*, V, éd. EHWALD, p. 75, lignes 12-15). Les deux autres emplois de *viscus* chez Aldhelm sont : *ut quicquid lectitando et scrutando enixius rimaretur, velut visco glutinatum praepropere in praecordiis puerilibus lentesceret* (*De Virginitate* en prose, éd. cit., p. 277, lignes 1-2) ; *Nititur intactam donorum fallere visco* (*De Virginitate*, vers 1936).

bury, ou plutôt dans l'imitation scolaire de son maître. *Germanitas* aussi est un mot favori d'Aldhelm, qui y recourt six fois dans ses œuvres, sans compter une vingtaine d'emplois de *germanus*.

Aucun texte littéraire, que nous sachions, sauf ce vers d'Æthelwald, n'utilise l'adverbe *viscide*. Les glossateurs, il fallait s'y attendre, ne l'ignorent pas. Ducange relève *viscide* : *fortiter*, dans un glossaire manuscrit de la version latine d'*Alexander Iatroscophistes* (c'est-à-dire d'Alexandre de Tralles), version qui remonte peut-être au ^{vi}e siècle¹. *Viscidus* (avec le comparatif *viscidior*) appartient au vocabulaire médical. Nous n'irons pas chercher en quel endroit exact le traducteur latin ancien d'Alexandre de Tralles a bien pu recourir à l'adverbe en question : cet auteur embrasse toute la médecine, de la tête aux pieds (sauf la chirurgie et la gynécologie), et il est pour le moins fort douteux que la version latine de son œuvre soit parvenue à Malmesbury dès la fin du ^{vii}e siècle.

D'autres médecins recourent au terme *viscidus*. C'est d'abord Théodore Priscien², qui écrivait en latin vers l'an 400 et fut beaucoup lu et plusieurs fois résumé au cours du moyen âge³. En outre, le comparatif *viscidior* se rencontre dans le *De Diaeta*, parfois attribué au même Théodore Priscien, mais qui est en réalité un opusculé de l'école de Salerne, et de longtemps postérieur⁴. Ajoutons-y quelques exemples dans la traduction latine (du ^{vi}e siècle, semble-t-il) des œuvres du médecin et botaniste Dioscoride, ainsi que dans celle d'Oribase, *De Simplicibus*, mélangée d'extraits d'autres auteurs (à peu près de la même époque que le Dioscoride latin) et que l'on cite généralement sous le titre, du reste faux, de *Dynamidia*⁵. Le plus ancien emploi du mot semble se trouver

¹ *Viscide* : *fortiter*, sans doute emprunté à Du Cange, se trouve chez W.-H. Maigne d'Arnis, *Lexicon manuale ad scriptores mediae et infimae latinitatis... ou Recueil de mots de la basse latinité* (Paris, 1858), i. v.

² THEODORI PRISCIANI *Euporiston libri III*, éd. Valentin ROSE (Leipzig, 1894), I, 58 : *gluten taurinum in* (variante : *cum*) *aceto viscido coctum et solutum*. Deux gloses, citées par Rose, p. 549 (*viscidum* : *mordicativum pungens linguam acuti saporis* ; et *viscidum* : *amarum*), semblent de pures inventions de lexicographes qui ne songent pas au sens, assuré par l'étymologie, de « collant, gluant » et ont en vue l'*acetum viscidum* de Théodore Priscien.

³ Martin SCHANZ, *Geschichte der römischen Literatur*, t. IV, 2 (Munich, 1920), p. 227.

⁴ *Viscidioris cibi*, au chap. 18 ; cf. SCHANZ, t. c., 2, p. 278.

⁵ Prol. 2 et 3 ; cf. SCHANZ, t. c., 2, p. 301, supplément au n° 1136.

chez Q. Gargialis Martialis, dès le III^e siècle ¹. *Viscidus* n'est donc pas seulement rare, mais tout à fait technique.

Un certain nombre de glossaires anglo-saxons connaissent aussi le terme, généralement sous la forme (*h*)*uscide* ². Celle-ci paraît indiquer comme source, non point le *De Excidio* (pour lequel le seul glossaire qui soit un témoin parfaitement sûr, car il a gardé les lemmes dans l'ordre du texte, est celui de Leyde), mais bien plutôt le poème d'Æthelwald, dont l'unique manuscrit porte *uscide*, et non *uiscide*.

Notons qu'Æthelwald, en lisant *uiscide* pour *inscide* au premier chapitre de « Gildas », commet sur ce point la même erreur que le glossaire de Leyde, où le mot revient deux fois sous la forme *uiscide*. C'est une indication qu'il convient de ne pas perdre de vue dans la critique du *De Excidio* : les plus anciens auteurs qui semblent l'avoir connu se rattachent à l'école de Malmesbury, car à Æthelwald il faut joindre Aldhelm lui-même, nous allons le montrer à l'instant. D'autre part, le plus vénérable témoin du texte, à part Bède, est le manuscrit de Leyde, qui fournit une série d'excellentes leçons, en dépit des accidents entraînés par deux transcriptions successives. Tout cela ne suggère-t-il pas que l'origine du *De Excidio* doit se chercher dans le Wessex, à Malmesbury, à Glastonbury ou à Winchester, ou du moins que le *De Excidio*, tel que nous le lisons, a passé par là ?

Autre indice fort probant et qui n'a pas été remarqué non plus jusqu'ici : *devotare*, le fréquentatif de *devovery*, dans le sens bien spécifié de « vouer aux puissances infernales, maudire », est un mot cher à Aldhelm, qui l'emploie deux fois en vers et une fois en prose ³. Or, un de ces passages est caractéristique : c'est celui où, à propos de Balaam, Aldhelm écrit : *devotaturus populum* ⁴,

¹ *De Arboribus pomiferis*, 9, 11.

² W. M. LINDSAY, *The Corpus Glossary*, p. 91 (H 154 *huscide*) et p. 186 (U 294 *uscide*) ; glossaires d'Épinal (*uscidae*) et d'Erfurt (*viscide*), éd. Henry SWEET, *The Oldest English Texts* (= *Early English Text Society*, t. LXXXIII, 1885), p. 104, n° 1063.

³ *De Virginitate*, vers 58 et 2510 ; *De Virginitate* en prose, éd. EHWALD, p. 272, ligne 4.

⁴ *De Virginitate* en vers, Prologue, vers 58-59 : *Devotaturus populum cum pergere vatis Vellet et insonem verborum sternere telis*.

reprenant ainsi l'expression même de « Gildas » concernant le même Balaam : *devotaturi populum*¹. Voilà une véritable citation de « Gildas » chez Aldhelm.

Dans la phrase de « Gildas », *salva sanctarum animarum reverentia, si tamen multae inventae sint, quae arduis caeli id temporis a sanctis angelis veherentur*², l'expression *ardua caeli* semble hispérique, à première vue, ou du moins celtique, car *arduus* correspond presque, pour le sens comme pour la forme, à *ard*, « élevé, haut » (représenté en gaulois, en gaélique et en brittonique). Cependant, les deux mots ne se retrouvent conjoints ni dans les *Hisperica Famina* ni chez Aldhelm. Le datif, après *veherentur*, est curieux. Il le serait moins après *adveherentur* ou *inveherentur*, qui, du reste, est dans la pensée de l'écrivain. Polydore Virgile, dans son édition du *De Excidio*, a cru qu'une correction s'imposait. Il met : *ad ardua*.

Les *Hisperica Famina* n'emploient le mot *ardua* qu'une seule fois, dans la recension A, aux vers 452-455 :

Hic florens amplo nitore exomiat drimus.
 Urbana inmensi amplectitur moenia globi,
 In quibus turrita multiformi compage astant tuguria.
 Ardua campanaeus collokat septa situs³.

Dri<mus> semble expliqué par *camp<us>* dans un passage, malheureusement mutilé, de la recension D, vers 6⁴. C'est peut-être une adaptation fantaisiste du grec *δρόμος*, qui a le sens de « champ (de course) ». Mais le plus curieux est la ressemblance indéniable du vers A 453 avec certaines expressions d'un passage d'Aldhelm presque identique à une phrase du *De Excidio*⁵.

¹ *Affectum saltem intellegibilis asinae eatenus elinguis non refugito spiritu Dei afflatae, nolentis se vehiculum fore tiarati magi devotaturi populum Dei* (chap. 1, éd. MOMMSEN, p. 27, lignes 15-17). La leçon originale est bien *devotaturi* (et non *devoturi*, accepté par Mommsen). Nous avons pu le montrer grâce aux glossaires du VIII^e siècle, confirmés par le manuscrit du Mont-Saint-Michel, aujourd'hui à Avranches (*Remarques*, t. c., pp. 161, 179-180).

² Chap. 24, éd. MOMMSEN, p. 39, lignes 24-25.

³ *The Hisperica Famina*, éd. F. J. H. JENKINSON (Cambridge, 1908), p. 16.

⁴ JENKINSON, op. c., p. 43.

⁵ *Turrem... minaci proceritate in edito porrectam et forti liturae compage constructam* (*De Virginitate* en prose, éd. cit., p. 301, lignes 4-5); *murorum, turrium, serratarum, portarum, domorum, quarum culmina minaci proceritate porrecta in edito forti compage pangebantur* (*De Excidio*, éd. cit., p. 28, lignes

Très remarquable, à notre avis, est le fait que *viscide*, chez Æthelwald, aussi bien que *devotaturus* chez Aldhelm, proviennent tous deux du prologue de « Gildas »¹. Ne dirait-on pas que ce morceau d'éloquence a servie de texte scolaire à Malmesbury ? Mais ce n'est peut-être pas la seule partie des écrits de « Gildas » qu'Æthelwald a connue. Dans sa lettre à Aldhelm, accompagnant l'envoi de quelques poèmes, nous notons, en trois lignes, trois mots fort rares, qui sont tous trois de « Gildas »². C'est d'abord *ambronibus* comme adjectif épithète, employé une fois seulement ailleurs, s'il faut se fier au *Thesaurus Linguae Latinae*, C'est ensuite le mot *hebitudinis*³ et enfin *epimenia*⁴, qui peut à la rigueur être emprunté à Juvénal⁵, mais cette provenance n'est guère probable dans un contexte aussi « gilda-

14-15). La ressemblance a été notée déjà par Jenkinson, dans son introduction, op. c., p. xxi.

¹ Chap. 1 de l'édition de Mommsen.

² Æthelwald écrit : *Quibus ad integrum exuberantis ingenii epulis ambronibus siticulosae intelligentiae faucibus avidè absumptis* (EHWALD, p. 495-496). Le *Thesaurus* ne cite que Gildas, éd. MOMMSEN, p. 34, ligne 1 ; cependant nous en trouvons au moins deux exemples supplémentaires chez Aldhelm (*ambronis orci faucibus tradidit*, *De Virginitate* en prose, éd. cit., p. 241, ligne 13 ; et *buccis ambronibus* (glosé : *avidis*), *ibid.*, p. 239, ligne 14 ; comme substantif, le mot se lit deux fois aussi chez Aldhelm, *De Virginitate*, vers 2498, et *In Sancti Petri*, vers 31. Nous observons, toutefois, qu'en coupant autrement la phrase du *De Excidio*, on ferait du mot un substantif et même un nom de tribu : *Illi priores inimici, ac si Ambrones, lupi profunda fame rabidi, siccis faucibus ovile transilientes* (chap. 16, éd. MOMMSEN, p. 33-34). C'est ainsi que l'ont compris plusieurs traducteurs et, si « Gildas », comme c'est possible, connaît la glose de Festus, soit directement, soit par un abrégé, le sens serait bien celui-là : *Ambrones fuerunt gens quaedam gallica, qui subita inundatione maris cum amisissent sedes suas, rapinis et praedationibus se suosque alere coeperunt ; eos et Cimbro Teotonosque C. Marius delevit* (FESTUS, *De Verborum Significatu*, 17, éd. W. M. LINDSAY, *Glossaria Latina*, t. IV, p. 111) ; cf. PSEUDO-PLACIDUS, A 83 : *Ambronem : perditae improbitatis, a gente Gallorum qui cum Cimbris Teutonisque grassantes periere* (éd. LINDSAY, t. c., p. 54), et toute la série des gloses alignées par Goetz, *Thesaurus Glossarum emendatarum*, i. v.

³ *De Excidio*, chap. 32, éd. MOMMSEN, p. 44, ligne 9 (*hebetudine*, dans les manuscrits A et C, ainsi que dans l'édition de Polydore Virgile ; *habitudine*, manuscrit D et édition de Josselin). *Habitus* revient deux fois chez Aldhelm. *Hebetudo* est un mot de « Gildas » : *O desperabilem crudamque mentis hebetudinem !* (chap. 23, éd. cit., p. 38, ligne 16 ; ainsi Polydore Virgile et Josselin contre *hebitudinem*, leçon de tous les manuscrits, A, C, D et X).

⁴ Chap. 23, éd. MOMMSEN, p. 39, ligne 7.

⁵ *Sat.* 7, 120 ; voir ci-dessus, p. 190.

sien ». Rappelons que c'est dans un poème annexé à la même lettre qu'Æthelwald recourt au mot *viscide*, issu aussi de « Gildas ».

Sans le moindre doute, Æthelwald connaît cet auteur et le donne à entendre de cette manière, en tout semblable à celle de son maître Aldhelm, qui, dans sa célèbre épître à Eahfrid, par une cascade de termes « hispériques », démontre sa science parfaite de la latinité spéciale qui a cours en Irlande dans les milieux distingués. La lettre d'Æthelwald et ses poèmes rythmiques sont donc bien, comme le notait Ehwald, un document qui nous renseigne, non moins que les écrits d'Aldhelm en personne, sur les pratiques courantes à Malmesbury ¹.

Il n'est pas aisé de prouver que la curieuse prière, attribuée à Gildas, qui porte le nom de *Lorica*, soit antérieure à l'époque d'Aldhelm, ni qu'elle ait circulé dès lors sous le nom du célèbre moine gallois ², mais il convient de signaler une rencontre de mots qui ne saurait être fortuite, entre le titre même, *Lorica*, et le vers 30, *tuta pelta protegente singula*, d'une part, et, d'autre part, un bout de phrase d'Aldhelm : *loricam fidei inextricabilem, cum tuta pelle protecti* ³.

Fixons les dates, autant que possible. Le *De Virginitate* en prose est le plus ancien des deux ouvrages d'Aldhelm sur ce sujet. Sa dédicace mentionne S^{te} Cuthburga dans le groupe des moniales de Barking et appartient donc à la brève période où cette princesse, peu après son mariage avec le roi Eadfrith de Northombrie, qui avait eu lieu en 685, vivait retirée à Barking, en attendant d'être abbesse de Wimborne. Ceci était un fait accompli depuis un temps assez long déjà en 705, année de la déclaration d'Aldhelm concernant la succession de ses monastères ⁴. Quant au *De Virginitate* en vers, il est antérieur à la mort de Théodore de Cantorbéry (19 septembre 690). En effet, dans sa lettre à Eahfrid, qui se termine par un centon de son propre poème *De Virginitate*, Aldhelm fait l'éloge de Théodore comme d'un homme encore vivant ⁵. Eh-

¹ « In hisce scholae Malmesburiensis habemus documentum » (EHWALD, p. 520).

² P. GROSJEAN, *Sur quelques exégètes irlandais du VII^e siècle*, dans *Sacris Erudiri*, t. VII (1955), p. 94.

³ *De Virginitate* en prose, chap. XI, éd. EHWALD, p. 240, lignes 11-12.

⁴ *In monasterio quod iuxta fluvium qui dicitur Winburna situm est, cui venerandi regis nostri germana Cuthburga praesidet* (EHWALD, p. 515, lignes 15-16).

⁵ EHWALD, p. 492, ligne 17.

wald place le second *De Virginitate* vers l'année 686¹, ce qui semble bien le plus tôt possible. Quant à la lettre d'Æthelwald à Aldhelm et aux *Carmina rhythmica* qui l'accompagnaient, ils sont antérieurs à l'épiscopat d'Aldhelm, lequel succéda à une partie du diocèse de Haeddi, évêque de Winchester, après la mort de ce dernier (7 juillet 705).

36. Le *De Excidio* chez Bède et chez Alcuin.

Bède n'avait certes pas encore accès à cette pièce en 703, quand il composa les *Chronica minora*, insérées dans son *Liber de Temporibus* : il n'en tire rien ni ne mentionne le nom de Gildas, sous lequel elle devait circuler quelques années plus tard. La première en date des références de Bède au *De Excidio* proprement dit semble se rencontrer dans la grande Chronique, écrite en 725 et qui fait partie de son ouvrage *De Temporum Ratione*. Son Histoire ecclésiastique, terminée en 731, fait au *De Excidio* de très larges emprunts.

Mais Bède a-t-il connu cet ouvrage tel qu'il se lit dans les manuscrits, de plusieurs siècles plus récents, qui nous l'ont conservé, et tel que le présente, par exemple, Mommsen², sous le titre, toujours courant, mais non exactement porté par aucun des témoins survivants, *De Excidio et Conquestu Britanniae*³? L'ensemble, en

¹ Id., p. 487, note.

² M.G., Auct. ant., t. XIII, p. 1-85, en 109 chapitres.

³ Ce titre est extrait de celui que présentent les deux éditeurs anciens, Polydore Virgile et Josselin, qui ont eu sous les yeux le bon manuscrit Cottonien (Vitellius A. vi, sigle C chez Mommsen), aujourd'hui mutilé du début. Le catalogue de la même bibliothèque Cottonienne composé en 1696, alors que ce manuscrit était complet, écrit : « Gildas de Excidio Britanniae » (MOMMSEN, p. 10). Il est certes permis de douter que ce titre soit original, même s'il a réellement figuré dans le plus ancien manuscrit qui nous soit parvenu (ce qui est déjà douteux). En effet, les deux chapitres du glossaire de Leyde, édité par Hessels (ci-dessus, p. 214, note 2), qui donnent des mots pris à « Gildas », ne marquent en tête de liste ni le titre de l'ouvrage, ni le nom de l'auteur. Comme la plupart des autres chapitres de ce glossaire portent leur référence, ce pourrait être un signe que cet opuscule (qui comprenait certainement l'*Epistola* et le *De Excidio*) était anonyme et sans titre dans le manuscrit utilisé pour ce glossaire de la fin du VIII^e siècle, manuscrit sans doute aussi ancien que celui que permettent d'atteindre les citations de Bède. Nous observerons, du reste, que l'attribution à Gildas de toute l'œuvre (ou des deux œuvres, si l'on préfère) repose entièrement, pour la période ancienne, sur Bède et sur Alcuin.

effet, se décompose en deux parties dont le caractère est bien différent : d'abord une *Epistola*, de tournure homilétique et farcie de citations de l'Écriture, qui forme, avec son introduction, les chapitres 1 et 27-110¹ ; puis, le *De Excidio* proprement dit, aux allures de traité historique, inséré entre l'introduction et l'*Epistola*². Ce *De Excidio* peut avoir été, à l'origine, un document séparé de l'*Epistola*, ou même l'œuvre d'un autre auteur que Gildas³.

En dépit du fait que les chapitres 27-110 mentionnent par leurs noms, avec des détails fort précieux, plusieurs rois gallois, qui y sont copieusement invectivés, en dépit de l'utilité évidente de ces passages pour la polémique de Bède contre les tenants des coutumes celtiques, l'historien de l'Église d'Angleterre n'en fait nulle part usage : ses citations sont toutes prises au *De Excidio* proprement dit⁴. Cela donne à penser que Bède a connu et employé le *De Excidio* comme une pièce à part. On objecte que la mention ex-

¹ MOMMSEN, de la page 25 à la page 27, ligne 26, et de la page 41, ligne 15, à la page 85.

² Chapitres 2 à 26 (MOMMSEN, de la page 27, ligne 27-28, à la page 41, ligne 14). Le chap. 2 semble avoir été quelque peu modifié pour ménager la transition, au moment de l'insertion de l'*Epistola* dans l'ensemble.

³ M. C. E. Stevens l'exprimait de façon très mesurée : « Though more than one editor since the eighteenth century has followed the lead of a manuscript which omitted the almost unreadable later chapters, and has treated it as two works, historical and denunciatory, there can be no serious doubt that the *De Excidio* is a single whole. The transition from narration to invective is smooth and gradual, and the narration can only be brought to an end at all by the gratuitous assumption of wholesale interpolation at the join. Nevertheless, it is the fact that the chapters of historical narration fit somewhat loosely into the general scheme. In his preface, Gildas explains that denunciation is his purpose, but adds that before fulfilling his promise he will give details of the previous history of Britain (chapter 2). He does not explain why he proposes to do this nor what its relevance will be to his denunciations. In fact it has no relevance, for there is no reference in the denunciations back to the history. Indeed the historical section intrudes so uneasily into a work which otherwise has a general coherence of structure, that while interpolation, as explained, can hardly be in question, one is tempted to think of it as an afterthought embedded by the author himself in a previously composed text. It might even be the result of a second edition » (*Gildas Sapiens*, dans *The English Historical Review*, t. LXVI, 1941, p. 353-354). On sent les hésitations du critique : la preuve n'a jamais été donnée philologiquement que les deux portions fussent de la même main.

⁴ C'est-à-dire aux chapitres 2-26.

plicite de Gildas qui conclut les extraits donnés par Bède ¹ ne peut être qu'un rappel d'une expression de Gildas lui-même dans son *Epistola*, au chapitre 37 ². C'est peut-être oublier la conclusion du *De Excidio* proprement dit : *si qua liberius de his, immo lugubrius..., non tam disceptavero quam deflevero* ³, qui appelle également les termes de Bède (*flebili sermone describit*) ⁴ et donne à penser, à tout le moins, que Bède arrêta là sa lecture. Cependant, les *alia inenarrabilium scelerum facta*, dont parle Bède, ne correspondent pas mal à la matière des chapitres 27-36, première partie de l'*Epistola*.

Il semble bien, en tout cas, que Bède ait régulièrement dépouillé le *De Excidio* proprement dit, d'un bout à l'autre, sans revenir en arrière, en tournant les feuillets comme les présentait son manuscrit. Il l'a mis en œuvre jusqu'au moment où il composa le chapitre 22 de son premier livre, achevant l'histoire des premiers siècles. Le chapitre 23 ouvre le récit de la mission de S. Augustin de Cantorbéry. On ne croira pas facilement que Bède se soit donné la peine de lire ou de relire ce que nous appelons l'*Epistola*, même si celle-ci, dans son exemplaire, était jointe au *De Excidio*, puisque, si même il connaissait ce texte et l'attribuait à Gildas, il ne le tenait peut-être pas pour une source historique et du moins avait formé déjà le dessein de ne point s'en servir, comme il aurait pu le faire, en en tirant, par exemple, les noms des princes gallois fustigés par Gildas. La phrase de Bède que nous avons citée paraît même suggérer que son exemplaire portait à cet endroit un colophon contenant ce nom d'auteur. Le *De Excidio* aurait donc formé une pièce séparée, à tout le moins dans sa présentation ⁵.

¹ *Inter alia inenarrabilium scelerum facta quae historicus eorum Gildus (sic) flebili sermone describit* (*Hist. eccl.*, livre I, chap. 22, éd. PLUMMER, t. I, p. 42).

² *Flebilis haec querulaque malorum aevi eius historia* (éd. MOMMSEN, p. 48, ligne 15). On n'a pas assez remarqué que cette phrase même exclut le *De Excidio* proprement dit (chap. 3-26), qui traite d'une époque antérieure ; elle ne vise que les chapitres 27-36.

³ Bède, en ce début de son premier livre, a tout le temps au bout de la plume cette épithète *flebilis*. Ainsi, au chapitre 12 (éd. PLUMMER, p. 27, ligne 2), les mots *legati flebili voce* se substituent à *queruli legati* de « Gildas » (chap. 17, éd. MOMMSEN, p. 34, ligne 4).

⁴ Avant-dernière phrase du chapitre 26 (éd. cit., p. 41, lignes 10-12).

⁵ Les gloses prises à « Gildas » pour le glossaire de Corpus Christi (éd. W. M. LINDSAY, ci-dessus, p. 218, note 2) se distribuent d'une façon fort spéciale, qui

Une autre hypothèse, également probable, en l'absence de témoins remontant à une aussi haute époque, c'est que la seconde des deux pièces, l'*Epistola*, était précédée d'un titre l'attribuant à Gildas (ou plutôt à *Gildus*) et que Bède aurait commis l'erreur, fort naturelle, d'attribuer au même auteur celle qui précédait, le *De Excidio* proprement dit. On trouve un exemple d'une méprise toute pareille au chapitre 27 du même livre de l'Histoire ecclésiastique, qui donne comme provenant de S. Grégoire le Grand un ensemble de pièces dont certaines, dans la teneur où elles sont là transcrites, sont assurément inauthentiques.

L'ensemble de ces considérations nous donnerait donc une idée de l'état du texte de « Gildas » que Bède avait sous les yeux.

Après Aldhelm, son disciple Æthelwald et Bède, qui a largement puisé dans les chapitres 3-26 de « Gildas », le plus ancien témoin exactement daté du *De Excidio* est Alcuin, dans deux lettres, l'une de 793 (après le 8 juin), à Æthelhard, archevêque de Cantorbéry¹, et l'autre, de l'an 797, *nobilissimae genti et populo laudabili et regno imperiali Cantuariorum*².

En 793, Alcuin était encore en fonction au palais d'Aix-la-Chapelle ; en 797, devenu abbé de Tours, il ne disposait peut-être plus du volume qui lui avait servi à écrire sa phrase de 793 à Æthelhard : ce second passage semble plutôt une adaptation du premier, dont assurément l'érudit carolingien avait conservé le texte dans

pourrait s'expliquer en supposant que l'exemplaire, du VIII^e siècle, d'où elles sortent n'aurait contenu que les chapitres 1-26, c'est-à-dire ce qui, dans l'ensemble, est historique ou se prétend tel (la seule portion, du reste, d'où Bède tire ses citations). Selon un indice, il faut peut-être y joindre les chapitres 27-36, ce qui nous mène exactement au chapitre 37 (d'où Bède pourrait avoir pris le mot *flebilis*). Serait-ce donc là un exemplaire semblable à celui que Bède avait utilisé ou cet exemplaire même ? Comme Bède ne cite pas un mot de la préface (chapitre 1), la chose est difficile à déterminer. Pour le détail des gloses, voir P. GROSJEAN, *Remarques sur le De Excidio*, t. c., p. 183-185.

¹ *Legitur in libro Gildi (sic) Bretonum sapientissimi, quod idem ipsi Bretones propter rapinas et avaritiam principum, propter iniquitatem et iniustitiam iudicium, propter desidiam et pigritiam praedicationis episcoporum, propter luxuriam (sic) et malos mores populi, patriam perdiderunt (Epist. 17, éd. E. DUEMMER, M.G., Epist. karol., t. II [1895], p. 47, lignes 17-20).*

² *Discite Gyldum (sic) Brittonem sapientissimum et videte ex quibus causis parentes Brittonum perdiderunt regnum et patriam, et considerate vosmetipsos, et in vobis paene similia invenietis (Epist. 129, éd. cit., p. 192, lignes 17-19).*

son dossier de correspondance. Mais Alcuin avait-il vraiment en main, à Aix, en 793, un exemplaire du *De Excidio* ? On pourrait en douter, et l'imaginer recourant à des réminiscences qui remontaient à l'époque de son enseignement à York. Du reste, ce qu'il en dit rappelle l'*Epistola* plutôt que le *De Excidio* à proprement parler, et l'on se demanderait donc s'il a connu le texte composite qui nous est parvenu. En tout cas, ce qu'il en tire dans sa lettre de 793 ne peut provenir de la connaissance qu'il en aurait eue par l'Histoire ecclésiastique de Bède uniquement : l'épithète *sapientissimus* est prise au titre mis en tête d'un exemplaire du *De Excidio* ou au colophon inscrit à la fin. Le reste donne une idée assez exacte du contenu de l'*Epistola* et des grandes divisions de sa partie centrale, invectives contre les rois, les juges et les prêtres, que Bède ne détermine pas de la sorte ; bref, les souvenirs qui devaient se presser sous la plume d'un lecteur intelligent, même des années après avoir lu « Gildas ».

Cependant, un heureux accident paraît permettre d'élucider ce petit point : Éginhard, dans une de ses lettres, cite une expression de Philon d'Alexandrie qui se trouve dans le *De Excidio*¹. Il n'est pas impossible qu'il l'ait empruntée à l'exemplaire laissé par Alcuin à l'école palatine. Ce manuscrit donc, comme tous ceux qui subsistent, aurait renfermé à la fois l'*Epistola* et le *De Excidio*.

Le plus grave, c'est que, si Alcuin avait retenu, comme tout le monde, les accusations passionnées de « Gildas » contre les Bretons, leurs princes et leurs prêtres, il paraît avoir oublié que ces Bretons n'avaient rien de commun avec les gens de Cantorbéry. Ceux-ci, en effet, descendaient ou prétendaient descendre de ces Saxons que « Gildas » avait représentés comme les ennemis jurés de ceux pour qui il écrivait. Ainsi, les réflexions d'Alcuin sur les *Brettones*, envoyées au peuple et à l'impérial royaume de Cantorbéry, non seulement manquaient d'adresse, mais manquaient leur adresse.

Paul GROSJEAN.

¹ Voir ci-dessus, p. 193-194.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Élie le prophète. Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1956, 2 vol., 270 et 318 pp., ill., cartes (= *Études carmélitaines*, 35^e année).

Une vingtaine d'écrivains — exégètes, historiens, liturgistes, psychologues religieux — ont élaboré de concert cet ouvrage consacré à la prestigieuse figure d'Élie, dont la « puissance archétypale », comme écrit le P. Bruno de Jésus-Marie (t. II, p. 13), continue d'animer la vie des Carmes.

Le premier volume (*Élie selon les Écritures et les traditions chrétiennes*) groupe une série d'études qui pour la plupart ne sont pas du ressort de ce Bulletin. Signalons pourtant : *Le souvenir d'Élie chez les Pères grecs* (p. 131-158), un des derniers articles du regretté chanoine G. Bardy ; les pages sobres et judicieuses de Dom B. Botte, intitulées *Le culte du prophète Élie dans l'Église chrétienne* (p. 208-218) ; ainsi qu'une *Iconographie du prophète Élie* (p. 233-270), par L. Réau, qui s'étend sur de nombreux siècles et de nombreux pays.

C'est en parcourant le tome II (*Au Carmel, dans le Judaïsme et l'Islam*) que notre intérêt professionnel a été stimulé plus particulièrement par le problème, jadis si âprement controversé, des origines de l'Ordre des Carmes. Rappelons d'abord que, du point de vue de l'historien, cette question est traitée aujourd'hui dans le sens de Papebroch par tous les bons érudits (ainsi C. Kopp, *Elias und Christentum auf dem Karmel*, Paderborn, 1929 [cf. *Anal. Boll.* XLVIII, 424] ; le P. François de Sainte-Marie, dans *Les plus vieux textes du Carmel*, Paris, 1945 [cf. *Anal. Boll.* LXV, 306-308] ; le P. Melchior de Sainte-Marie, art. *Carmel*, dans le *Dictionnaire d'hist. et de géogr. ecclésiastiques*, t. XI, 1949, col. 1070-1104). Les théologiens et les auteurs spirituels qui s'en étaient mêlés autrefois, abordaient le plus souvent sans méthode appropriée le terrain des faits (« suffragia theologorum, caecorum scilicet de coloribus », comme Papebroch l'écrivait, non sans humour, à son ami Du Cange dans une lettre du 17 novembre 1683, citée récemment par nous au cours d'une communication sur *Du Cange et les Acta Sanctorum* [dans *Bulletin de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, 1956, p. 567]). Ils se sont apaisés, de nos jours, en adoptant la thèse d'une filiation dans la sphère de l'esprit, le Carme se reconnaissant un véritable disciple d'Élie

par son idéal de prière et de contemplation, de solitude et d'austérité, dont le rayonnement doit aider les âmes à rencontrer Dieu. Curieux retour des choses : c'est à Papebroch lui-même que le P. Bruno de Jésus-Marie, après d'autres (t. II, p. 12 ; cf. p. 131), fait remonter le mérite d'avoir indiqué cette solution, « basée sur l'exemplarité », pour sortir de l'impasse d'une succession « historico-canonique » ininterrompue à partir d'Élie, qu'il est décidément impossible de défendre. A cet égard, les articles qui remplissent la première moitié du second volume ne peuvent qu'édifier le lecteur. Le P. Rudolf Hendriks, dans *La succession héréditaire* (p. 34-81), constate d'abord l'absence du thème élianique dans les documents de l'Ordre jusqu'en 1280 ; il analyse ensuite les textes où apparaît et se développe d'une manière de plus en plus explicite la tradition légendaire. Sur l'« esprit élianique » qui dès lors s'établit dans l'Ordre, on peut lire l'abondant exposé du P. Élisée de la Nativité, sous le titre : *Les Carmes imitateurs d'Élie* (p. 82-116). Quant à la controverse elle-même qui se déchaîna au xvii^e siècle, c'est le P. Louis-Marie du Christ qui en traite, de façon fort impartiale, dans un raccourci dont le ton, parfois, est celui d'une réparation envers Papebroch : *La succession élianique devant la critique* (p. 117-133). Ajoutons, en toute équité, que ce n'est pas du disciple de Bollandus que partirent, comme on le répète encore, les « attaques » et les « assauts ». Enregistrant les faits de l'histoire, il les exposa non sans y mettre beaucoup de discrétion et, s'il se vit obligé de répondre aux coups, ce n'est pas lui, mais l'adversaire, qui fit tomber des « foudres ».

Notons, enfin, un article du P. Pascal Kallenberg sur *Le culte liturgique d'Élie dans l'Ordre du Carmel* (p. 134-150). Et n'oublions pas de louer les beaux clichés dont s'orne l'ouvrage ; ils reproduisent soit des paysages du Mont Carmel ou du Sinaï, soit des œuvres d'art.

M. COENS.

Otto WIMMER. *Handbuch der Namen und Heiligen, mit einer Geschichte des christlichen Kalenders*. Innsbruck, Tyrolia-Verlag, 1956, 560 pp.

Walter DURIG, *Geburtstag und Namenstag*. Eine liturgiegeschichtliche Studie. Munich, Karl Zink, 1954, 112 pp.

Rien n'est plus décevant que de consulter des répertoires hagiologiques ou des catalogues de prénoms chrétiens élaborés avec une intention louable, certes, mais sans compétence, et qui répètent indéfiniment les mêmes erreurs et les mêmes fantaisies, sans souci des efforts faits par la critique pour les éliminer. Conscient de cet écueil et désireux de l'éviter, M. l'abbé Wimmer, avant de rédiger son manuel, s'est mis sérieusement à l'étude. L'histoire du calendrier et de ses fêtes l'a retenu d'abord assez longuement (p. 25-86), puis le choix des saints dont, après un tri sévère, il a groupé les notices. Établies d'après un plan bien défini, celles-ci serviront à éclairer la dévotion tant du clergé que des fidèles envers les patrons de baptême.

Il s'agit, notons-le, des chrétiens habitant les pays de race germanique. Brièvement et dans la mesure où la chose est possible, on renseigne sur la signification du nom, l'identité du saint et son *curriculum vitae*, la date de sa fête, ses attributs iconographiques et ses patronages. Parfois, un livre de vulgarisation est indiqué à la suite de la notice. En tout, 1115 noms de saints ont été rangés par ordre alphabétique dans cette seconde partie (p. 87-472). Suivent encore cinq Tables fort commodes, pour aider le chercheur à s'orienter rapidement à travers le recueil.

Le résultat peut être regardé, dans l'ensemble, comme satisfaisant ; forcément, c'est du travail de seconde main, mais appliqué. Il reflète la qualité diverse des publications qui ont été consultées par l'auteur comme offrant des garanties scientifiques. La « benützte Literatur », énumérée à la fin du volume, est exclusivement allemande. Nous croyons que le commentaire du martyrologe romain paru comme Propylée des *Acta Sanctorum* de décembre (1940) aurait pu rendre maint service.

On nous permettra de formuler quelques critiques.

Le but essentiellement pratique, d'ordre pastoral, que s'est assigné M. W. lui a dicté dans son avant-propos des assertions qui paraîtront bien rigoureuses à d'aucuns, notamment en ce qui concerne l'interprétation du souhait de l'Église (C.I.C. 761) de voir imposer aux baptisés un nom « chrétien » (*christianum imponatur nomen*). M. W. l'entend des seuls noms de saints et, qui plus est, des saints dont le culte a été dûment reconnu ; à des noms tels que *Alan, Alfred, Baldwin, Christian, Edgar, Jolanda* et autres, classés dans la liste des « Nicht-Heiligen » (p. 498-505), le prêtre devrait ajouter, en principe, un vrai nom de saint. Que *Christian* puisse ne pas être un nom « chrétien », voilà un beau paradoxe ! (Signalons, au reste, à M. W. un martyr *Christian* dans le groupe des « Cinq frères » annoncés par le martyrologe romain au 12 novembre.) Et quel sera, pour les saints du moyen âge, le critère certain d'un culte régulièrement introduit et approuvé ? L'auteur assure, p. 14, qu'à l'aide de son manuel le ministre du baptême, du moins en terre germanique, pourra pratiquement écarter, comme ne répondant pas à celui d'un patron céleste, tout nom qui ne figure pas dans le présent répertoire. C'est bien vite dit. Parmi les saints belges qui s'y trouvent admis en assez grand nombre, on chercherait en vain, par exemple, la très authentique S^{te} Godelive de Ghistelles, une des patronnes les plus vénérées de la Flandre. Autre omission : S. Vaast (*Vedastus*), évêque d'Arras. C'est lui, plutôt que S. Arbogast (indiqué par M. W., p. 116), qui est généralement adopté comme patron des Gaston.

D'autre part, l'obligation que l'auteur croit devoir imposer au prêtre de faire préciser l'exacte identité du patron choisi (de quel S. Albert, de quel S. Félix, de quelle S^{te} Marguerite s'agit-il ? le culte, en l'occurrence, a-t-il été officiellement approuvé ?) pourrait provoquer quelquefois autour des fonts baptismaux un débat critique bien éloigné des préoccupations, et de la science, non seulement du simple fidèle mais aussi de son curé. *Est modus in rebus*. Quels parents allemands, désireux d'appeler leur fils Gotthelf, s'aviseraient avec M. W. (p. 218) d'appuyer ce choix sur le motif, estimé nécessaire et suffisant, qu'on

peut lui donner pour patron ... S. Elzéar de Sabran, l'hébreu Eléazar signifiant, nous explique-t-on, « Dieu aide ». Ailleurs, p. 118, Arthur est assimilé à Artemius, ce qui ne saurait convaincre personne.

Était-il bien utile d'indiquer, pour tous les noms, le sens étymologique ? *Nomen, omen*, nous dit M. W. Mais que de fois cette signification sera purement conjecturale ou même controuvée. Que le nom de la mère de S. Augustin, à Thagaste, ait pu signifier à la fois « die Einsame » et « die Mahnende » a de quoi surprendre le lecteur (*Monika*, p. 340) ; que, pour *Corbinianus* (p. 289), on lui laisse le choix entre « Befreier von Sorgen » et « Körblein » ne l'étonnera pas moins. Quant à *Bonifatius*, correctement écrit avec un *t*, il est formé de *bonum* et de *fatum* ; il n'a donc pas le sens de « Wohltäter » (p. 139). Fréquemment, d'ailleurs, l'édification ne gagnera rien à ces étymologies. Quel *omen* favorable un enfant pieux cherchera-t-il dans un prénom dont il apprend qu'il signifie « gardien de l'ours », « fort comme un sanglier », ou « celle qui combat avec le glaive » ? Sans compter les noms païens à caractère souvent mythologique, que portèrent les premiers martyrs.

Quelques sondages dans le fond même des notices montrent, une fois de plus, que l'exactitude parfaite est chose bien rare en ce genre de publications, qui exigent un contrôle et des vérifications continuelles de la part de l'auteur ou de ses aides. La notice de S^{te} Renelde (p. 391), par exemple, appelle plusieurs corrections. Cette vierge martyre serait née « zu Condé bei Bar-le-Duc (Nord-frankreich) » ; elle serait morte « in Saintes (südöstlich von Rochefort, West-frankreich) », où reposeraient ses restes. Le lecteur français ouvrira de grands yeux, et non moins le lecteur belge, indûment dépossédé d'une des patronnes qui sont chères à son pays. Condé-sur-l'Escaut (dép. Nord), considéré d'ailleurs à tort comme le *Condacum* de la Vie de S^{te} Renelde (cf. *Anal. Boll.* LXIX, 1951, 348-387), a été confondu ici avec Condé-en-Barrois (dép. Meuse) ; et Saintes, localité située en Brabant, à 7 km. au sud-ouest de Hal, dans l'arrondissement de Bruxelles, avec Saintes, ville française de la Charente-Inférieure. Et pourtant S^{te} Renelde avait déjà été mentionnée, à deux reprises, comme fille de S^{te} Amelberge (p. 103) et comme sœur de S^{te} Gudule (p. 222).

Le lieu où est honorée S^{te} Ermeline, une autre vierge brabançonne, est Meldert (non « Meldaert », p. 231). M. W. a placé erronément en Belgique les localités de Sint-Oedenrode (« *Sint-Oden-Roey*, Südb brabant, Zentralbelgien », p. 349) et d'Oirschot (« Nordbelgien », p. 351), appartenant l'une et l'autre au royaume des Pays-Bas. On corrigera, dans ce sens, l'Index n° IV, où les saints ont été distribués par pays. Saint-Hubert en Ardenne ne s'appelle pas aujourd'hui (« *jetzt* ») Andain ; c'est à l'origine, avant la translation du corps de l'évêque de Liège, que le site se dénommait *Andainum*. P. 373, au nom de Petrus Faber il est ajouté, entre parenthèses : « Faure, Lafèvre », pour Favre, Lefebvre.

Ce compte rendu était rédigé, lorsque nous lûmes la bonne étude de M. W. Dürig, professeur à la Faculté de théologie de Ratisbonne, sur un problème connexe : le chrétien célèbre-t-il de préférence le jour anniversaire de son entrée en cette vie (« *Geburtstag* ») ou celui de sa fête patronale (« *Namenstag* ») ? Nous en détachons quelques considérations, dont certaines rejoignent ce que nous avons dit plus haut touchant les noms de baptême. N'omettons pas, pourtant,

de signaler les pages où l'auteur analyse, en bon connaisseur de la littérature patristique et de la liturgie, l'attitude des générations chrétiennes successives vis-à-vis du *dies natalis*, au sens de la naissance corporelle, déjà célébrée dans une intention religieuse par les Anciens. Cette attitude, comme on sait, a beaucoup varié : celle, hostile, d'un Origène était dictée par son mépris du corps, prison de l'âme ; d'autres mirent l'accent sur la faute originelle qui entache le nouveau-né ; mais il y a aussi, dans certains sacramentaires occidentaux, la messe votive pour l'anniversaire de la naissance corporelle, avec ses belles oraisons *in natale genuinum*.

La seconde partie traite du « Namenstag ». Quelle est la portée de la célébration d'un pareil jour ? Entend-on honorer la nouvelle naissance du chrétien par le baptême, que rappelle le prénom qui lui fut alors imposé ? Une action pastorale en vue de promouvoir la dévotion des fidèles à l'égard du baptême est assurément louable ; encore ne faut-il pas, comme on l'a fait, invoquer des arguments sans consistance, de nature historique. Aux origines, constate M. D., les noms des chrétiens, de consonance souvent très païenne, n'étaient nullement placés sous le signe du baptême. C'est S. Jean Chrysostome qui, un des premiers, exhortases ou ailles à adopter pour leurs enfants des noms de saints personnages plutôt que des noms d'aïeux ou des noms arbitrairement choisis. Il fut suivi par d'autres pasteurs, grecs ou orientaux. En Occident, au contraire, on n'observe aucune initiative du moins explicite, dans ce sens, de la part des Églises avant l'époque du Concile de Trente. Dans les régions germaniques conquises au christianisme les prénoms proprement chrétiens ne s'introduisirent que lentement, sous l'influence des Croisades, notamment, et du zèle des Ordres mendiants, deux facteurs qui contribuèrent à la diffusion du culte de nombreux saints, de leurs reliques, de leur légendes etc. Après que l'assemblée tridentine, dans sa 25^e session, eut loué la dévotion envers les saints, le *Catechismus Romanus* de 1566 recommanda l'usage de choisir un prénom parmi eux ; il rejetait de façon expresse les vocables empruntés au paganisme et à ses héros souvent scandaleux. Cette exhortation passa dès 1614 dans le Rituel de l'Église, sous la forme suivante : « Et quoniam iis qui baptizantur, tamquam Dei filiis in Christo regenerandis et in eius militiam adscribendis, nomen imponitur, curet [parochus] ne obscœna, fabulosa aut ridicula vel inanium deorum vel impiorum ethnicorum hominum nomina imponantur, sed potius, quatenus fieri potest, sanctorum, quorum exemplo fideles ad pie vivendum excitentur et patrociniis protegantur. » De bons commentateurs font observer que cette rubrique est *hortatoria*, non *praeceptiva* ; il n'est pas dit non plus que les noms doivent être pris dans le catalogue des saints canonisés. Nous avons cité plus haut le canon 761 du droit ecclésiastique actuel, demandant au prêtre de veiller à ce que le prénom du baptisé soit « chrétien » ; il s'efforcera d'écarter les vocables nettement profanes blâmés par le Rituel et, s'il ne peut l'obtenir, il ajoutera un nom de saint. L'examen des rituels du baptême à

travers les âges et dans les régions les plus diverses fait constater, note encore M. D., que le choix du prénom est l'affaire des parents et que l'Église n'a jamais prétendu les en déposséder. Ce choix précède la question que pose le prêtre : *Quis (quae) vocaris ?* ou *Quo nomine vocandus est ?* ainsi que les fonctions liturgiques. Ceux qui tendent aujourd'hui à vivifier la célébration du « Namenstag » comme une sorte d'anniversaire du « Tauftag » feraient bien, estime l'auteur, de ne pas chercher leur principal argument dans une relation interne et essentielle qui existerait entre la « Namengebung » et le sacrement.

M. COENS.

Vies des Saints et des Bienheureux, par les RR. PP. Bénédictins de Paris. Tome XII : *Décembre*. Paris, Letouzey et Ané, 1956, 882 pp.

S'il était d'usage, dans nos disciplines scientifiques, de signaler certaines actions spécialement méritoires par une citation à l'ordre du jour, on en pourrait décerner une, assurément, aux RR. PP. Jacques Dubois et Paul Antin, dont l'effort à la fois probe, courageux et anonyme a su mener à bonne fin l'œuvre entreprise jadis par Dom Baudot et Dom Chaussin. Sans retarder aucunement la marche de la collection, ils ont donné aux volumes, à partir du VI^e, une ampleur nouvelle et une qualité toujours meilleure.

Le tome XII, qui contient les Vies des saints de décembre, vient de paraître et ne le cède en rien aux précédents : même érudition souriante, même intrépidité de jugement en face des cas difficiles, même virtuosité dans la présentation littéraire. Il s'agit, bien entendu, d'un recueil de vulgarisation, et l'on n'attend pas que les rédacteurs reprennent, sur nouveaux frais, l'étude de chacun des problèmes, innombrables autant que complexes, que pose l'hagiographie critique. Du moins ont-ils visé à reproduire fidèlement les conclusions qui leur paraissaient les plus plausibles du travail d'autrui. Et ceci exige, avec beaucoup de lectures, une sagacité toujours en éveil. Autre mérite : l'écueil de la monotonie a été fort habilement évité dans le traitement des notices, qui ne sont jamais calquées sur le même patron et débutent fréquemment par un biais inattendu. Les textes cités, enfin, ont toujours été traduits en bon français, ce qui est loin d'être un jeu d'enfants.

Au seuil du mois de décembre, on rencontre la grande figure de S. Éloi ; rappelons que Dom Dubois l'avait présentée déjà, avec de luxueux clichés, dans la revue belge *Industrie* (t. IX, 1955, p. 746-750 : *Le vrai visage de S. Éloi*). A propos du zèle apostolique de l'évêque de Noyon-Tournai, l'auteur nous dit, p. 36, qu'il « choisit Anvers comme centre de son action missionnaire ». Cette assertion n'est sans doute pas exacte ; elle ne cadre certes pas avec le récent exposé et les nouvelles hypothèses émises par l'abbé J. Noterdaeme et Dom E. Dekkers dans leur article : *Sint Eligius in de pagus Flandrensis*, paru dans *Sacris Erudiri*, t. VII (1955), p. 140-161. Ces auteurs inclinent à chercher les *Andoverpensens* de la *Vita Eligii* (lib. II, c. 3) le long du littoral de la mer du Nord, en Flandre zélandaise, plutôt qu'à Anvers, jusqu'où S. Éloi n'aurait

jamais pénétré — pas plus qu'à Gand, — hors de son diocèse. Il aurait limité son action à la partie nord-ouest de celui-ci, où dans la zone côtière on trouve les *Flandrenses*, les *Fresiones*, les *Suevi* et les autres *barbari circa maris litora degentes*, mentionnés, avec les *Andoverpenses*, dans le même passage. Le terme *aanwerp*, *aanworp* (terrain alluvial le long d'une rive, endiguement) n'est pas rare, nous dit-on, dans la toponymie de ces parages. Feu le chanoine Prims, l'historien d'Anvers, aurait frémi, assurément, en lisant tout cela. On ne nous précise point, au reste, où il conviendrait désormais de situer l'*Andoverpis* dont il est question dans un chapitre suivant de la *Vita* et qui apparaît bien comme un locatif (c. 8 : *Multum praeterea in Flandria laboravit, iugi instantia Andoverpis pugnavit*). Les arguments développés par les deux critiques flamands méritent notre intérêt, mais, de leur propre aveu, réclament encore des éclaircissements.

Le même jour, 1^{er} du mois, la Compagnie de Jésus célèbre la mémoire du B. Edmond Campion, un des principaux martyrs du règne d'Élisabeth. Ce *scholar*, ce *gentleman*, « d'une audace gaie, d'une vie intérieure profonde, humble et fier, beau type d'homme et de chrétien », est une des figures le plus agréablement présentées de tout le volume. D'autres notices de saints jésuites sont, de même, très soignées ; citons les plus importantes, celles de S. François Xavier (3 déc.) et de S. Pierre Canisius (21 déc.), toutes deux bien à jour d'après les travaux des PP. G. Schurhammer et J. Brodrick.

Le rédacteur de la notice de S^{te} Barbe (4 déc.) engage ses lecteurs à être « dévots, à travers elle, surtout à Dieu » ; le critique, explique-t-il, qui remonte aux sources du culte, parfois si considérable, de plus d'un saint dit « auxiliaire » (ou « auxiliateur ») trouve trop souvent, hélas, des légendes sans valeur historique. La fête de S. Nicolas de Myre (6 déc.) nous vaut, de même, quelques pages d'un pittoresque attachant mais qui, faute de données authentiques sur la vie du thaumaturge, traitent surtout de son culte, de ses patronages variés ainsi que de son folklore, toujours vivace en de nombreux pays. Mais les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Le 5, par exemple, nous donne à lire, pour une plus réelle édification, les Actes admirables de S^{te} Crispine, martyre de Théveste, l'histoire détaillée de S. Sabas d'après Cyrille de Scythopolis, relevée de-ci de-là d'un trait piquant, et les épisodes qui nous restent de la Vie de S. Nizier, évêque de Trèves. Quant au 7, il nous apporte un beau portrait moral de S. Ambroise.

Inutile de poursuivre plus avant cette énumération ; les acquéreurs ne boudront pas, nous le savons, devant la lecture du volume. Contentons-nous d'ajouter encore quelques remarques détachées.

Le cas, bien embrouillé, de S. Lucius de Coire (p. 96-99) a fait récemment l'objet d'une publication de Dom Iso Müller, dont le P. B. de Gaiffier rend compte ci-dessous. Notre collègue est cité, p. 307, à propos de S^{te} Eulalie de Merida, suppliciée censément par ordre du préfet Dacien. On signale que, dans son article *Sub Daciano praeside* (ici même, t. LXXII, p. 378-396), le P. de Gaiffier conclut qu'on pourrait retrancher le nom du fameux préfet de la notice de plusieurs saints du martyrologe romain, entre autres « de S^{te} Eulalie et de S^{te} Julie » ; mais les auteurs font observer que Dacien « n'est pas nommé

dans l'annonce de S^{te} Julie ». Matériellement, c'est vrai ; il est par trop évident, néanmoins, que Dacien est aussi présent dans cette annonce que dans celle qui la précède, au 10 décembre, puisque Julie y est appelée la compagne fidèle d'Eulalie dans un seul et même supplice (« quae beatae Eulaliae socia fuit et illi ad passionem properanti comes individua adhaesit »).

Au sujet du persécuteur Rictiovar, évoqué dans la notice des SS. Fuscien, Victorin et Gentien (p. 337), on trouvera un complément d'information dans notre analyse d'un ancien fragment, récemment retrouvé, de la Passion de S. Just, martyr de Beauvais (ici même, t. LXXIV, p. 86-114). Sur S^{te} Wivine, honorée à Grand-Bigard près de Bruxelles (p. 503-504), on peut consulter à présent un mémoire bien documenté de M^{me} F. Godding-Ganshof : *Le prieuré de Grand-Bigard depuis sa fondation jusqu'en 1381*, dans *Annales de la Soc. royale d'archéologie de Bruxelles*, t. XLVIII (1956), p. 9-70. De même, à la bibliographie de S^{te} Begge d'Andenne (p. 505), il convient d'ajouter la longue et excellente notice que lui a consacrée en 1934 le regretté chanoine F. Baix, dans le *Dict. d'hist. et de géog. ecclésiastiques*, t. VII, col. 441-448.

Aux spécialistes des études hagiographiques nous recommandons dans le présent volume les pages où il est traité du pape S. Damase (11 déc.) et de S. Adon, archevêque de Vienne et martyrologiste (16 déc.). Du premier, on nous dit, p. 340, que « parmi les pontifes romains du IV^e siècle il est probablement le pape le plus proche de nous par ses goûts d'intellectuel et d'archéologue ». Le second, compilateur peu scrupuleux et dont la critique a fréquemment l'occasion de se méfier, n'est pas précisément désigné pour être le patron de nos études : « Adon s'est-il demandé si la morale obligeait l'historien à rechercher la vérité ? Il est dommage qu'il ne nous ait laissé sur ce point aucune confiance » (p. 489).

Exprimons l'espoir qu'après avoir dressé les Tables générales de la collection, les auteurs continuent d'exploiter, pour l'utilité du public chrétien, l'expérience qu'ils ont acquise au cours de plusieurs années d'un patient et dur labeur.

M. COENS.

F. VAN DER MEER. *Saint Augustin, pasteur d'âmes*. Colmar-Paris, Éditions Alsatia, 1955, 2 vol., 496 et 568 pp., illustrations et cartes.

Othmar PERLER. *L'église principale et les autres sanctuaires chrétiens d'Hippone-la-Royale d'après les textes de saint Augustin*, dans *Revue des Études Augustiniennes*, t. I (1955), p. 299-343.

W. H. C. FRENCH. *The Donatist Church. A Movement of Protest in Roman North Africa*. Oxford, Clarendon Press, 1952, xvi-360 pp., cartes.

En rendant compte de diverses publications relatives à S. Augustin, le P. Peeters remarquait que les historiens s'étendent longuement sur la période antérieure à la conversion et sont fort brefs au sujet des années passées à Hippone, et il ajoutait : « Quand viendra le biographe qui aura la bonne inspiration de nous montrer ce grand homme dans l'obscurité où il accepta de vivre ? » (*Anal. Boll.* XLIX, 1931,

426). M. H.-I. Marrou, faisant sienne la réflexion de notre regretté confrère, remarquait : « Il y a là une lacune à combler, mais la tâche est redoutable » (*Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris, 1938, p. 333). Je ne sais si M. F. van der Meer a eu sous les yeux ces deux passages, mais il est certain qu'il a voulu combler cette lacune : « Le pécheur est connu de tous, et par là-même le converti. Mais le saint ? » (I, p. 13) ; il est certain aussi que si la tâche était redoutable, l'auteur s'en est acquitté de brillante manière, ainsi que l'atteste le légitime succès qui accueillit son bel ouvrage.

L'original, rédigé en néerlandais, a paru en 1946 ; il fut ensuite traduit en allemand (1951), puis en français. La version française a bénéficié de quelques améliorations. Tout d'abord, l'auteur a tenu compte du résultat des fouilles exécutées au cours des dernières années à Hippone par M. Erwan Marec. (Lors du Congrès Augustinien réuni à Paris en 1954, le savant archéologue a donné un aperçu substantiel de ses découvertes : *Les dernières fouilles d'Hippo Regius*, dans *Augustinus magister*, t. I, p. 1-18). De plus, M. H. Chirat, professeur à l'Université de Strasbourg, a mis les notes à jour. Quatre traducteurs, M. É. Viale, M. Jourjon, F. Darcy, M. Blondet, ont uni leurs efforts pour donner une version fidèle et claire.

On s'étonne, après avoir lu ce livre passionnant, qu'il ait fallu attendre si longtemps avant qu'un historien nous offre cette vue d'ensemble de l'apostolat d'Augustin. Dans la première partie, l'auteur décrit la ville d'Hippone, la campagne environnante, la population : païens, Juifs, Donatistes et hérétiques, catholiques, clergé, ascètes ; dans la seconde et la troisième, il décrit les cérémonies du culte et la prédication ; enfin, dans la quatrième, les traits les plus marquants de la piété populaire.

L'hagiographie bénéficie largement de l'exposé de M. v. d. M., non seulement parce qu'il fait apparaître dans mille détails concrets le comportement de celui qui, peu à peu, au milieu de tracas de tout genre, est devenu saint Augustin, mais aussi parce que l'histoire de la crise donatiste (t. I, p. 143-215) et la description de la piété populaire (t. II, p. 289-416) sont pleines d'enseignements pour qui s'intéresse au culte des martyrs. Peu d'ouvrages évoquent d'une manière aussi vivante les cérémonies qui se célébraient près de la tombe des martyrs et l'atmosphère religieuse de ces communautés chrétiennes du IV^e et du V^e siècle. « Si nous parcourons d'un coup d'œil ce que dit Augustin sur le culte des martyrs, nous avons l'impression qu'il en a bien discerné le légitime fondement, mais qu'en même temps, il a signalé les dangers auxquels ce culte peut donner lieu, et il s'est appliqué à les éliminer » (II, p. 324). Avec pénétration et un constant souci des nuances, M. v. d. M. parle de la « foi aux miracles ». « Personne, dit-il, n'était moins superstitieux que saint Augustin, mais il était crédule comme ses contemporains » (II, p. 411). Un saint, un génie reste un homme de son temps, il en partage les grandeurs et les faiblesses. « Les grands esprits de cette époque, Jean Chrysostome, Jérôme, Paulin de Nole, nous dépeignent

dans leurs lettres et leurs sermons à qui mieux mieux et sans réserve aucune les scènes étranges qui se déroulaient auprès des saints tombeaux » (II, p. 386). Il semble qu'après l'arrivée des reliques de S. Étienne à Hippone, S. Augustin se soit sensiblement départi de la réserve qu'il gardait auparavant.

M. v. d. M. passe en revue les saints particulièrement célébrés par le saint évêque ; à côté de martyres africains, on rencontre dans cette liste des espagnols, des romains. « Il (Augustin) sait bien que, s'il y a de bonnes relations de martyrs, il y en a aussi d'inauthentiques ; à propos des saints locaux, il dit : il n'existe guère de *gesta* qui les concernent » (II, p. 317). La surenchère donatiste, le zèle intempestif des briseurs d'idoles provoquent sa réprobation. Il l'affirme explicitement à propos des soixante chrétiens tués par les païens à *Colonia Sufetana* pour avoir détruit des statues. « On ne sait par quel hasard, dit M. v. d. M., ils ont trouvé place dans notre martyrologe » (II, p. 318). C'en'est pas le hasard ; en fait, les compilateurs du martyrologe romain ont souvent inséré des notices d'après des sources littéraires qui ne contenaient aucune trace de culte. C'est le cas de ces pseudo-martyrs (cf. *Comm. martyr. rom.*, p. 369).

L'ouvrage de M. v. d. M. est non seulement un beau livre de lecture, mais grâce à de bonnes tables un utile instrument de travail.

En terminant, signalons que M^{lle} Ch. Mohrmann a publié en 1948 la traduction néerlandaise de divers sermons de S. Augustin (*Sint Augustinus. Preken voor het volk*, Utrecht, dans la collection *Monumenta christiana*, I). Un des chapitres de l'introduction, intitulé *Augustinus als Kanselredenaar*, reprend, en les résumant, quelques points du livre de M. v. d. M.

Lors du Congrès Augustinien, M. l'abbé O. Perler a eu l'occasion de visiter les fouilles d'Hippone sous la direction de M. E. Marec. A la lumière des découvertes récentes, il a relu les passages des œuvres de S. Augustin dans lesquels le saint fait allusion aux monuments chrétiens de sa ville épiscopale. Au sujet du culte de quelques saints locaux, l'histoire de ces églises offre un intérêt tout particulier ; qu'il suffise de citer les noms suivants : S. Léonce, S. Théogène, les VIII martyrs, les XX martyrs, sans oublier la *memoria* de S. Étienne. Léonce, évêque d'Hippone qui ne fut pas martyr, avait fondé une basilique dans laquelle chaque année on célébrait sa fête. C'est une des plus anciennes attestations d'un saint confesseur. M. P. dit qu'il ignore la date anniversaire des VIII martyrs. Le P. Delehaye a proposé le 1^{er} novembre, jour où le calendrier de Carthage mentionne les *Sancti Octavi* (*Origines du culte des martyrs*², p. 396). Le professeur de Fribourg aurait eu intérêt à consulter l'article que Dom C. Lambot a publié ici même (LXVII, 1949, 249-266) sur *Les sermons de saint Augustin pour les fêtes de martyrs*.

Le livre érudit et dense de M. Frend est le fruit d'un long labeur. Il fut présenté comme thèse à la veille de la guerre de 1940 ; malgré les difficultés de la période troublée qui suivit, l'auteur n'a cessé de perfectionner et d'enrichir son travail, qui finalement parut en 1952.

Il comporte deux caractéristiques qui en montrent l'intérêt. Et d'abord, c'est la « préhistoire » tout autant que l'histoire du donatisme qu'il retrace en détail ; dès avant que le schisme n'éclatât, il existait des tendances que Donat et ses adeptes exploiteront adroitement ; aussi M. F. réserve-t-il plusieurs chapitres à la situation religieuse, économique, sociale, géographique de l'Église chrétienne d'Afrique. De plus, l'auteur, grâce à l'aide de savants français qui ont réalisé des fouilles si fructueuses dans tout le territoire de l'Afrique du Nord, a mis largement à profit le résultat de ces recherches. Il a dressé des cartes pour indiquer la répartition des centres du culte catholique et donatiste dans l'Afrique proconsulaire, la Byzacène, la Numidie et la Maurétanie sétifienne. Les seconds sont particulièrement nombreux dans les hauts plateaux. Ces populations, plus frustes, converties plus tardivement que celles de la côte et des grandes villes, ne renoncèrent pas entièrement à leurs pratiques ancestrales. Farouchement indépendantes, elles ne furent jamais profondément romanisées et gardèrent toujours une certaine hostilité à l'égard de l'Empire. Il y avait là des germes de scission, un terrain favorable à la naissance d'une Église nationale. « La donatisme est le type d'une église chrétienne séparée ou réformée », a-t-on dit. C'est aussi l'avis de M. F. (Sur le sens du schisme donatiste, on lira quelques pages très personnelles du regretté Ch. Courtois dans son livre *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 135-147.)

Pour avoir fixé principalement son attention sur les facteurs géographiques et sociaux qui ont favorisé le schisme, l'auteur s'est moins intéressé à l'aspect théologique du problème. *Non omnia possumus omnes*. Par ailleurs, il a parfaitement vu combien, dans les communautés chrétiennes d'Afrique, les martyrs ont joué un rôle important et combien, même avant le donatisme, les héros de la foi y jouissaient d'un grand prestige. On eût même souhaité qu'il groupât davantage tout ce qui a trait à cet important sujet, qui, par des biais divers, revient fréquemment dans son exposé. Il a mis souvent à contribution les Actes de l'hagiographie africaine, qui, comme on le sait, est particulièrement riche. En appendice (p. 337), M. F. donne la liste des *Acta Martyrum* qu'il considère comme de provenance donatiste (Donatist Texts). N'y avait-il pas lieu de distinguer ? Les *Acta Crispinae* (BHL. 1889), par exemple, ont simplement subi quelques interpolations qui leur ont donné « une teinte donatiste ». A propos des *Acta Saturnini* (BHL. 7492), le P. Delehaye écrivait dès 1921 : « La mise en œuvre a été faite par un hagiographe donatiste, qui en a fait une arme à l'usage de la secte, » et plus loin, il note : « Le fond du récit traditionnel n'est pas atteint » (*Les Passions des martyrs*, p. 116). De même les Actes de Maxima, Donatilla et Secunda (BHL. 5809) « représentent un texte historique, peut-être d'origine donatiste, remanié et interpolé » (*Anal. Boll.* LIV, 1936, 297). Comme Passions appartenant en propre aux Donatistes, notre illustre confrère n'en retenait que trois : le *Sermo de Passione Donati*

(BHL. 2303b), la *Passio Marculi* (BHL. 5271), la *Passio Isaaci* (BHL. 4473). M. F. a, semble-t-il, un peu tendance à majorer les traces du donatisme ; ne subodore-t-il pas un donatisme d'avant la lettre dans la *Passio Perpetuae* ? « Had this been written in A. D. 306 instead of A. D. 206 it would immediately have invited comparison with the *Acta Saturnini*, and have become known as one of the most interesting documents on the origins of Donatism » (p. 116).

M. F. allègue abondamment les sources dont il s'inspire et en reproduit de nombreux extraits. Ceux-ci ne sont-ils pas parfois trop fragmentés ? Une fois replacés dans leur contexte, ils n'offrent pas exactement le sens que la note laisse entendre. P. 122, l'auteur affirme : « The Bishop of Rome had personally no special position. The Keys of St. Peter were in the hands of all faithful Christians, not in his alone, » et il cite cette réflexion de Tertullien : *Claves... quas hic unusquisque (non uniusquisque) interrogatus atque confessus feret secum* (Scorpiace, 10). Les points de suspension doivent être suppléés par cette phrase : *Memento claves eius hic Dominum Petro et per eum ecclesiae reliquisse, quas hic unusquisque etc.*, phrase, du reste, que M. F. cite plus haut.

On ne voit pas pourquoi, à quelques lignes de distance, la même œuvre d'un Père de l'Église est transcrite d'après Migne, et ensuite d'après le *Corpus* de Vienne. Quelques erreurs se sont glissées dans les notes (p. 113, lire *P. L.* II, col. 964 et non 1014 ; p. 120, *P. L.* 1016 et non 1069 ; p. 122, *P. L.* II, 920 et non 969). Le texte du *de Pudicitia* de la note 8, p. 122, est assez estropié.

B. DE GAIFFIER.

Oskar LOORITS. *Der heilige Georg in der russischen Volksüberlieferung Estlands*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1955, xiii-144 pp., ill. (= *Ost-europa-Institut an der freien Universität Berlin. Slavistische Veröffentlichungen*, t. 7).

Il y a pour ainsi dire une histoire « lointaine » et une histoire « prochaine » de cette publication, qui valent toutes deux d'être racontées, dans les termes mêmes de l'auteur. La première est dans l'introduction, p. x-xi : « Die russische Bevölkerung Estlands ist sowohl nach der Zeit der Einwanderung wie auch nach der Herkunft recht gemischt und infolgedessen kann ihre Volksüberlieferung als ein gutes Hilfsmittel zur Erforschung der russischen Folklore im ganzen dienen, im einzelnen aber die Bedeutung der kulturellen Beziehungen zwischen den einzelnen Landschaften und die Rolle wichtigerer Mittelpunkt in verschiedenen Zeiten erhellen. Dazu kommt noch die grosse Bedeutung der örtlichen russischen Überlieferung für die estnische Volkskunde. Deshalb habe ich als Leiter der Estnischen Archivs für Volkskunde seit seiner Begründung im Jahre 1927 systematisch angefangen, auch die russische Volksüberlieferung durch Stipendiaten und Korrespondenten, meist Studenten und Schüler, zu sammeln. Anfang 1941 waren 15 Bände mit an 10.000 Seiten russischen volkskundlichen Materials aus allen genannten Gegenden ge-

sammelt. Um dem Leser eine Vorstellung von diesem Material zu geben, habe ich als Beispiel einen Tag aus dem Volkskalender, und zwar den Georgstag gewählt, der schon terminologisch und noch mehr durch die Verschiedenartigkeit seiner Traditionen Einblicke in die Verzweigungen und die heterogene Herkunft der russischen Volksüberlieferungen Estlands gewährt. » Voilà donc clairement définis le but et les sources de cette publication.

Son histoire « prochaine » est des plus curieuses et bien caractéristique, hélas, de notre époque : on la lit dans l'avant-propos, daté du 24 février 1954, à Uppsala : « Die vorliegende Übersicht ist von mir im Herbst 1940 verfasst worden, und zwar auf Verlangen des kommunistischen Prorektors der Universität Tartu (Dorpat), ich solle mich als Volkskundler irgendwie aktiv an der antireligiösen Propaganda beteiligen. Da ich nicht einverstanden war, mich als Wissenschaftler in den Dienst politischer Reklame zu stellen, reichte ich eine sich auf der Höhe sachlicher Untersuchung haltende Abhandlung ein, deren Zensierung mehrere Monate in Anspruch genommen hat, bis das Buch schliesslich Anfang Juli 1941 gedruckt werden sollte. Da brach aber die Schlacht um die Stadt an, die zwei Wochen dauerte. Als die Nazis siegten, liessen sie mein Buch nicht mehr herausgeben. Nur ein einziges Exemplar ist es mir gelungen zu retten, das ich auch ins Exil mitgebracht habe und erst jetzt veröffentlichen kann. Ich habe mich zu keiner Änderung oder Umarbeitung der Abhandlung veranlasst gesehen, vielmehr lege ich diese Übersicht in derselben Gestalt vor, die ich ihr zur Zeit der kommunistischen Herrschaft gegeben hatte. »

Il était bon d'être averti, car le lecteur n'eût pas manqué de sur-sauter dès le premier paragraphe du livre, où S. Georges le victorieux est dit avoir été mis à Byzance et plus encore dans la Russie tsariste au service d'un militarisme et d'un impérialisme également dénués de scrupules. Le ton se calme ensuite et c'est à un ouvrage scientifique de valeur sérieuse et de réel intérêt que nous avons affaire, tel qu'il faudrait souhaiter qu'il en existât davantage. Peut-être cependant les circonstances dans lesquelles est née cette monographie ont-elles nui à un certain équilibre entre les deux patronages qui se sont partagé S. Georges : celui de l'aristocratie, à cause des exploits du guerrier, et celui de la paysannerie, à cause de l'étymologie du nom grec.

Dans le livre, c'est ce dernier patronage qui l'emporte, et on ne peut s'en plaindre, étant donné la saveur et le pittoresque de certains textes (reproduits en russe et traduits en allemand), notamment dans le chapitre III : *Das Weiberfest am Georgstag*, et dans le chapitre V : *Der heilige Georg in den Märchen der Setukesen*, où l'on voit les SS. Nicolas et Élie aux côtés de S. Georges. Le conte intitulé : « Der Schwager der Sonne » est bien ce qu'on peut imaginer de plus populairement fantastique. Signalons pour finir le document folklorique précieux que représentent les illustrations des pages 115-122 et dont M. L. dit, dans son avant-propos : « Die einzige wesentliche

Änderung beschränkt sich darauf, dass es mir jetzt möglich geworden ist, der Abhandlung noch acht besonders bezeichnende und in wissenschaftlicher Hinsicht höchst wertvolle Lichtbildaufnahmen beizufügen, deren Veröffentlichung von der kommunistischen Zensur unter keiner Bedingung gestattet wurde, da Abbildungen kirchlichen Brauchs als völlig unzulässig galten. » P. DEVOS.

Antoine GUILLAUMONT. *L'Asceticon copte de l'abbé Isaïe. Fragments sahidiques édités et traduits*. Le Caire, 1956, xii-117 pp. (= *Publications de l'Institut français d'archéologie orientale. Bibliothèque d'études coptes*, t. 5).

En 1911, le moine jordanite Augoustinos publiait à Jérusalem *Toῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν ἀββᾶ Ἰσαίου λόγοι καὶ*, traités dont le tome XL de la Patrologie grecque n'avait encore accueilli que la version latine faite au xvi^e siècle par Zinus. L'identité de cet Isaïe est controversée. Dans son introduction, Augoustinos s'en tenait à l'opinion traditionnelle des Grecs, selon lesquels il serait l'Isaïe, moine égyptien du iv^e siècle, mentionné par la *Lettre* de l'évêque Ammon (BHG. 1397), l'*Histoire lausiaque*, l'*Historia monachorum* et les *Apophthegmata Patrum*. Cependant, déjà en 1899, Krüger avait raisonnablement proposé de voir en cet auteur le moine monophysite Isaïe, mort en 488 près de Gaza, connu par divers ouvrages monophysites conservés en syriaque, notamment sa biographie BHO. 550, où il est dit avoir composé « de nombreux écrits sur l'exhortation et autres pratiques de la vie monastique ». Comme par ailleurs cette Vie le fait naître et vivre quelque temps en Égypte, probablement à Scété, M. Guillaumont, se ralliant après d'autres à la thèse de Krüger, identifie aussi à ce personnage l'Isaïe, moine de Scété et disciple d'Achillas, dont parlent les *Apophthegmes*, quitte à le distinguer de l'Isaïe de la *Lettre* d'Ammon, de l'*Historia lausiaca* et de l'*Historia monachorum*, lequel est du iv^e siècle.

C'est ce qu'il a eu l'occasion d'exposer en deux articles précédents, l'un paru ici même : *Une notice syriaque inédite* (à savoir celle de Dadīsoʿ Qaṭraya) *sur la vie de l'abbé Isaïe* (Anal. Boll., t. 67 [1949], = *Mélanges Paul Peeters*, I), l'autre dans les *Coptic Studies in honor of Walter Ewing Crum* (= *Bulletin of the Byzantine Institute*, II, Boston, 1950) : *La recension copte de l'« Asceticon » de l'abbé Isaïe*.

Cette seconde étude, qui reprenait la matière d'une communication faite en 1948 au xxi^e Congrès des Orientalistes, expliquait pourquoi il était préférable de donner le pas à l'étude de la recension copte de l'Asceticon sur celle de sa recension syriaque, pourtant capitale pour la connaissance de la rédaction originale, et annonçait une édition (texte, traduction et notes) des fragments des manuscrits coptes, dont étaient donnés un premier signalement et une analyse.

C'est cette édition que nous procure aujourd'hui M. G., d'après dix-sept fragments dispersés appartenant à deux manuscrits sahi-

diques des ^xe et ^{xi}e siècles, plus deux autres courts fragments de deux codices étrangers entre eux et différents des précédents. La traduction suit. Édition et traduction se veulent le plus fidèles possible, l'une à la lettre des manuscrits, l'autre à la lettre du copte ; toutes deux sont exemplaires, de même que les index, notamment celui des mots transcrits du grec.

Quant aux « notes » annoncées, sans doute se joindront-elles à « une étude systématique qui sera faite dans un travail d'ensemble sur la doctrine du moine Isaïe » (p. XI, note 2) et où sera repris le problème de l'identité de l'auteur, dont il n'est plus autrement question dans ce volume. Grâce à la présente publication (pp. 39-40, 97-98), ceux qui ont les *Coptic Studies in honor of W. E. Crum* pourront compléter, en haut de la p. 57, le signalement du *fragment VI*, parmi les fragments non classés : il s'agit du *Paris.*, B. N., fonds copte, vol. 131^r, fol. 76. Un seul nouveau fragment, en provenance de Leyde, est venu s'ajouter à ceux de la liste de 1950. P. DEVOS.

Hubert VANDERHOVEN, François MASAI, P. B. CORBETT. *Aux sources du monachisme bénédictin*, t. I : *La Règle du Maître*. Édition diplomatique des manuscrits latins 12205 et 12634 de Paris. Bruxelles, 1953, 339 pp., planches (= *Les publications de Scriptorium*, t. III).

Depuis que dom M. Alamo, en 1938, et surtout dom A. Genestout, en 1940, ont soulevé la question de la priorité de la *Regula Magistri* par rapport au code de S. Benoît, de très nombreuses études ont été consacrées à ce problème. Une solution ralliant tous les suffrages n'a pas encore été trouvée, mais ce n'est pas en vain que des chercheurs tenaces et qualifiés ont tâché de faire la lumière. L'an dernier, au congrès d'études sur le haut moyen âge, tenu à Spolète, des spécialistes ont pris pour thème de leur communication cet intéressant sujet. Ils ont souligné les progrès réalisés dans la connaissance des documents monastiques et montré qu'il y avait lieu de poursuivre les enquêtes dans des directions diverses, afin de n'omettre aucune donnée qui apporterait peut-être des éléments utiles à la controverse.

Parmi les multiples travaux parus au cours des dernières années, le beau volume du P. H. Vanderhoven et de MM. Masai et Corbett mérite une mention toute particulière. Afin de fournir aux historiens une base sûre, ces auteurs ont présenté une édition diplomatique des deux plus anciens témoins de la *Regula*, à savoir les manuscrits 12205 et 12634 (qui ne contient que des *excerpta*) de la Bibliothèque nationale de Paris. On ne pouvait, en effet, se contenter de l'édition de Migne, lequel reproduit le texte de Brockie (Augsbourg, 1759), qui, lui-même, n'était que la réimpression de l'édition posthume d'Holstenius (Rome, 1661 ; Paris, 1663). Cette dernière dépend du texte recueilli par Benoît d'Aniane ; or ce compilateur, comme on sait, n'hésitait pas à amender les œuvres qu'il transcrivait.

Grâce aux soins des éditeurs, nous avons sous les yeux la reproduction fidèle des deux manuscrits précités, avec, pour le premier,

les variantes du manuscrit 28118 de Munich et des extraits du Parisinus 12634.

Le titre ne laisse pas deviner que cet important volume offre un intérêt qui dépasse l'édition diplomatique des plus vénérables témoins de la Règle du Maître. En effet les prolégomènes ne se limitent pas à décrire minutieusement les manuscrits et à définir les principes adoptés dans la présentation du texte. Ils contiennent, par exemple, dans les pages relatives à la date des deux codices parisiens (p. 42-60), maintes considérations neuves et précises sur l'histoire des ateliers d'écriture. Paléographes et éditeurs d'œuvres anciennes liront avec profit les réflexions des savants auteurs au terme de cet examen consciencieux ; on peut désormais conclure que les deux copies ont été exécutées vers l'an 600 ; le 12634 étant vraisemblablement antérieur au 12205.

Dans cette édition, seules les citations de la Bible ont été identifiées. La Règle du Maître pose aussi quelques problèmes qui touchent à l'hagiographie, car elle contient divers emprunts à des Vies de saints, à savoir la Vie de S. Silvestre (*BHL.* 7725-7742), la Passion de S. Sébastien (*BHL.* 7543), celle de S^{te} Eugénie (*BHL.* 2666, 2667, 2666a, c), sans oublier la *Visio Pauli* (*BHL.* 6580-6582, 6582b, d, f, g, i). Nous ne croyons pas que ces emprunts aient fait l'objet d'une étude détaillée. Les mentions relatives aux Actes de S^{te} Eugénie (ch. xi, xxxiii et xcv de la *Regula*) sont particulièrement intéressantes. A leur sujet, le P. C. Silva-Tarouca écrivait jadis : « In essa — *Regula Magistri* — ripetutamente vediamo l'autore ricorrere ad esempi presi in una vita di santa Eugenia, il cui testo del resto sembra sconosciuto » (*Memorie della pontificia Accademia romana di archeologia*, t. I, 1, 1923, p. 185). Les deux principales recensions de la *Passio S. Eugeniae* (*BHL.* 2666, 2667) ont été étudiées par le P. Delehaye (*Étude sur le Légendier romain*, p. 175-178), qui revendique la priorité pour le texte publié par Mombritius (*BHL.* 2667). D'après Dom Cappuyns, c'est celui que l'auteur de la *Regula Magistri* aurait eu sous les yeux (*L'auteur de la Regula Magistri : Cassiodore, dans Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, t. XV, 1948, p. 241-242 ; cf. F. VANDENBROUCKE, *La règle bénédictine et la Regula Magistri*, dans *Revue Bénédictine*, t. LXII, 1952, p. 251). Il y aurait peut-être lieu de confronter également les recensions 2666a, 2666c. Signalons enfin que le regretté Mgr M. Andrieu, en éditant les *Ordines*, a été amené à s'enquérir de l'extension du culte de la sainte romaine : « C'est surtout en pays de liturgie gallicane, écrivait-il, et notamment dans la sphère d'influence de Luxeuil que son culte semble s'être développé » (*Les Ordines Romani du haut moyen âge*, t. III, 1951, p. 171). Au sujet des plus anciennes allusions à la *Passio S. Eugeniae*, voir ci-dessus, p. 38-39.

Le volume se présente dans une typographie impeccable ; on admirera tout particulièrement le beau caractère de l'édition diplomatique. Le second volume, intitulé *Genèse de la Règle des monastères*, paraîtra, espérons-le, bientôt.

B. DE GAIFFIER.

Jean DORESSE. *Au pays de la Reine de Saba. L'Éthiopie antique et moderne*. Paris, Albert Guillot, 1956, grand in-4°, 172 pp., cartes, nombreuses illustrations en noir et en couleur (Coll. *Les hauts lieux de l'histoire*, 7).

Enrico CERULLI. *Storia della letteratura etiopica*. Milan, Nuova Accademia editrice, 1956, in-8°, 279 pp., ill. (= *Storia delle letterature di tutto il mondo*, 11).

André CAQUOT. *La Reine de Saba et le bois de la croix selon une tradition éthiopienne*. Extr. des *Annales d'Éthiopie*, t. I^{er} (Paris, Klincksieck, 1955), p. 137-147.

Sous quelque angle et à quelque époque qu'on se plaise à l'envisager, l'Éthiopie, cette mosaïque de races et de langues, est un pays qui ne ressemble à aucun autre. Cette « différence » en même temps que sa relative unité, il la doit à la qualité particulière, aussi indéfinissable qu'indéniable, de son christianisme tenace. Avant-poste de l'Église aux frontières du paganisme dès le iv^e siècle, comme le prouvent des témoignages précis que beaucoup de peuples pourraient lui envier, îlot battu par les vagues musulmanes, mais résistant et finissant toujours par émerger, la nuance de sa foi et de ses rites chrétiens, fortement teintés de traditions bibliques, le met à part également des autres nations chrétiennes, même orientales, même monophysites, même voisines, telle cette Égypte copte dont il a été pourtant largement tributaire.

Tout cela, qui le rend aujourd'hui encore si déroutant, a le don aussi de lui attacher singulièrement ceux qui y ont vécu, comme le révèle un certain ton de leurs écrits. On sent cette note de vibrante sympathie traverser le volume de M. Doresse, composé à la gloire de l'Éthiopie au lendemain d'un jubilé où elle « commémora non seulement vingt-cinq années d'un des plus grands règnes qu'elle ait connus, mais encore vingt-cinq siècles de civilisation et d'indépendance ».

Ces vingt-cinq siècles qui conduisent de l'Éthiopie d'Axoum à celle d'Addis Ababa sont passés en revue en quatorze chapitres dont les deux derniers, dans un effort de synthèse finale, embrassent « églises, monastères, manuscrits », puis « la vie et l'âme de l'Éthiopie ». Tout en faisant sobrement le point de ce qu'ont permis de connaître les monuments déjà inventoriés, l'auteur laisse entendre ce qu'il y aurait encore lieu de chercher, pour être moins ignorants d'un pays que noient notamment, du vii^e au xii^e siècle, les « ténèbres de l'histoire ».

Lui-même d'ailleurs a contribué à ce progrès de l'exploration par des découvertes archéologiques auxquelles son livre fait allusion (p. 35-39) ; un article du récent premier tome des *Annales d'Éthiopie* (publiées par la Section d'archéologie du Gouvernement Impérial d'Éthiopie) les détaille, p. 17-41 : *Les monuments recueillis à Maqallé (Tigré)*, par A. Caquot et A. J. Drewes.

Si les monuments figurés ont la priorité dans la présente monographie, les documents littéraires ne sont pas négligés pour autant. Et l'on

sait l'auteur assez averti en matière d'hagiographie pour être sûr que les réserves qu'appelle, du point de vue historique, la littérature d'édification courante, seront faites avec la compréhension, mais aussi la vigueur qui s'imposent. Ainsi, à la p. 76, où il est dit, à propos des récits exaltant Takla Haïmanot et son couvent de Dabra Libanos : « voilà qui trahit la puissante intervention de l'Église copte dans l'établissement de cette série de pieuses fourberies ! » Il est peu de pays, en effet, où se fasse plus sentir le besoin de ne pas séparer les textes hagiographiques de leur contexte historique, des remous, tendances et rivalités dont ils sont l'expression, la recherche de la puissance et de l'influence s'y étant souvent exercée aux dépens de celle de la vérité.

Les formules heureuses abondent dans cet ouvrage, dont le style a quelque chose d'évocatuer et même de somptueux, à l'égal de la typographie, très soignée, et de la luxueuse illustration, due en majeure partie aux clichés pris par M. D. On peut regretter l'absence de références reliant ces illustrations au texte, comme aussi de notes et d'index faisant valoir une érudition dissimulée, mais partout présente. Il reste que ce volume, dans une collection qui vise peut-être avant tout à la beauté, sert aussi magnifiquement la vérité. Il comble une lacune, et non seulement dans les pays de langue française ; car le livre récent de Murad Kamil, *Das Land des Negus* (Innsbruck, 1953), bourré de faits intéressants, les présente de façon désordonnée et incomplète, le but de l'auteur étant d'ailleurs atteint : « Ich hoffe, dass diese Skizze dem Leser ein anschauliches Bild vom Lande des Negus vermitteln wird. »

De même que M. Dorese, M. E. Cerulli s'attache, dans son manuel de littérature éthiopienne, à ce qui fait la « différence », l'originalité du génie de ce peuple. Soulignant d'emblée les deux aspects apparemment contradictoires de cette littérature, voici comment il présente le premier (l'autre étant la tendance à la sclérose des formes) : « Uno (aspetto) è la sua ricettività, per così dire, attivissima. Voglio dire che, per quanto facilmente gli Etiopi nella loro storia abbiano tolto ispirazioni e dottrine da quelle fonti greche, siriane, arabo-cristiane, occidentali, che hanno avuto successivamente a disposizione, tuttavia questa ricezione non è mai stata passiva e letterale. Anzi si può dire appunto che è tipicamente etiopico l'accogliere e trasformare, immediatamente o progressivamente, i dati dell'esperienze culturali e letterarie straniere, a tal punto che nemmeno le traduzioni in etiopico sono sempre traduzioni, nel senso nostro della parola ; ma frequentemente hanno aggiunte, supplementi, qualche volta travisamenti, qualche altra volta addirittura inserzioni di dati originali, in tal numero da soverchiare quelli trasferiti nella lettera della traduzione. Prova, questa, notevole della intensità di reazione della tradizione locale, per quanto noi possiamo oggi seguirla ricordandone il passato. » L'auteur ajoute que cela vaut à toutes les époques de cette histoire. Personne, actuellement, n'était mieux placé que lui

pour en juger et en donner des exemples, puisque à chacune des périodes envisagées, il pourrait se référer à ses travaux antérieurs et, considérant les progrès accomplis en ce domaine, déclarer en toute vérité : *Quorum pars magna fui*. Ne retenons en particulier que les « Miracles de Marie », qui forment, à plus d'un égard, la partie centrale du livre.

A côté de cette autorité, la grande qualité de ce manuel de littérature, ainsi que nous l'avons appelé ci-dessus, est d'être plus et mieux que cela : une anthologie de textes caractéristiques traduits, qui permettent de contrôler, de savourer en quelque sorte, les jugements émis. Beaucoup de ces textes non seulement paraissent pour la première fois en traduction, mais souvent leur original gézéz non plus n'a pas été édité. C'est la connaissance familière qu'il a des fonds éthiopiens inédits aussi bien que des documents déjà livrés au public qui permet à M. Cerulli de se servir des uns aussi bien que des autres. Ainsi, dans le chapitre IV, intitulé : *Il secolo XV: l'età di Zara Jakob*, et dont le sous-titre est : *Le leggende agiografiche*, si on possède une édition des deux premiers extraits relatifs au cycle des moines en lutte avec Amda Sion I^{er} (Actes de Philippe, troisième abbé de Dabra Libanos, et de Basalota Mikael, abbé de Dabra Gol), le troisième extrait (Actes de Samuel, abbé de Dabra Wagag) et certains du cycle des rois Zaguè (Actes de Maskal Kebra et de Yemerhanna Krestos) sont encore inédits, de même que le texte concernant l'abbé fondateur de Saint-Étienne de Haïk, Jésus Moa, qui suit.

Est inédit aussi, l'extrait traduit (p. 172-175) de « La porte de la foi », que M. C. appelle un des ouvrages les plus curieux de la littérature éthiopienne. Son auteur est Enbakom, abbé de Dabra Libanos ; Lanfranco Ricci vient de faire paraître la première partie de la traduction de sa Vie inédite dans la *Rassegna di Studi Etiopici*, t. 13 (1954), p. 91-120, sous le titre : *Le Vite di Enbāqom e di Yoħannes abbati di Dabra Libānos di Scioa*. C'est Enbakom qui, en 1553, « nell' infuriare della lotta contro l'invasione musulmana », traduisit de l'arabe en éthiopien le roman chrétien de Barlaam et Joasaph, dont la paternité, dans cette tradition, est attribuée à un Jean, moine de Gethsémani.

On lira aussi avec intérêt ce que suggère M. C. à propos du premier nom de la capitale des rois Zaguè, p. 36-37 : « Noi conosciamo come la città, prima di assumere il nome del Re Zaguè Lalibelà, aveva avuto il nome di Rohà, che ancora conserva nei documenti. Rohà è il nome siriano di Edessa. Perché la capitale degli Zaguè portava quel nome ? Le ricerche future potranno dire se, ad esempio, questo fatto non dipenda dalla diffusione, in Etiopia, della leggenda di Abgar, re di Edessa, e della sua corrispondenza epistolare con Gesù. È vero che noi abbiamo oggi la *Leggenda etiopica di Abgar* in manoscritti recenti del XVII secolo ; ma il trapianto del nome Rohà in Etiopia, ed addirittura per la capitale del regno, presuppone una celebrità ed una ricorrenza molto forte con testi religiosi ; ed appunto la corrispondenza del re Abgar con Gesù era un testo (apocrifo) di antica e vene-

rabile diffusion nell'Oriente Cristiano. Sarà giunta quella corrispondenza, nella versione oggi ricevuta in Etiopia od in altra più antica, nella letteratura del paese all'epoca degli Zagùè o prima di loro? I noti rapporti tra l'Etiopia e la Chiesa monofisita siriana non lo farebbero ritenere tanto inverosimile. » Voilà comment M. C. tente de percer les « ténèbres de l'histoire ». On reconnaît bien là une démarche familière à son esprit, pénétré de l'importance des échanges d'ordre culturel que les peuples ont eus entre eux. Quant à la délicatesse de son jugement, elle tient dans cette phrase qui sert de conclusion au paragraphe sur cette supercherie littéraire forgée par le P. Juste d'Urbain et découverte par Conti Rossini qu'étaient « La recherche de Zara Yakob » et « La recherche de Walda Heywat » : « Siamo quindi fuori della storia etiopica ; ed in una vicenda, che se è psicologicamente importante, deve, anche e supra tutto, essere oggetto di caritatevole comprensione » (p. 246).

Comme pour le livre précédent, on a le plaisir de dire que l'appréhension historique de la littérature hagiographique éthiopienne est marquée au coin de la même critique ferme qui n'exclut pas, elle non plus, la compréhension.

M. Dorese et M. Cerulli n'ont parlé qu'en passant de la rencontre de la Reine de Saba et de Salomon et des commentaires auxquels elle a donné lieu. Le premier écrit, p. 15 : « On connaît des variantes de cette tradition qui rappellent ce que les légendes arabes disent de la belle Bilkis, — nom que ces dernières donnent à la reine du livre biblique. Les unes prêtent à Makeda (nom de la Reine du Midi, selon le *Kebra Nagast*, du *xiv^e* siècle) des pieds d'ânesse et non de femme : pour l'obliger à les lui révéler, Salomon la fait passer sur un dallage de verre si limpide que, le prenant pour de l'eau, elle relève sa robe. » Le propos de l'article de M. Caquot dans les *Annales d'Éthiopie* est justement, nous dit-il, « de signaler une « amplification » de l'histoire traditionnelle concernant la rencontre de Salomon et de la Reine de Saba et de montrer que cette « amplification » n'est pas propre à l'Éthiopie, mais se rattache à tout le cycle médiéval de la Reine de Saba : il s'agit de l'épisode narrant comment la reine fut guérie d'une hideuse infirmité par le contact du bois miraculeux qui allait devenir la croix du Christ, épisode que la tradition occidentale a également connu. »

L'élément du pied de bête, ainsi que le montre l'auteur, est essentiel dans la légende d'origine juive, passée ensuite dans la tradition musulmane, de la Reine de Saba. En provenance de l'Égypte chrétienne, il apparaît aussi dans la tradition éthiopienne (autre que celle qui est consignée dans le *Kebra Nagast*), en liaison avec le serpent Arwê, qui régnait primitivement sur l'Éthiopie, mais fut tué de telle façon que son sang gicla sur le pied, aussitôt métamorphosé en sabot d'âne, d'une femme identifiée à la Reine de Saba. M. Caquot, se demandant enfin pourquoi la guérison doit survenir dès que le pied monstrueux foulera le seuil du palais de Salomon, en trouve la réponse dans deux textes : un manuscrit gé'ez intitulé *Histoire des rois de Gondar* et

un *Tarika Nagast* amharique de la Bibliothèque nationale d'Addis Ababa. C'est que le bois qui forme le seuil du palais est une partie de l'Arbre de vie qui deviendra aussi l'arbre de la croix et du salut par excellence. « Ainsi, conclut M. Caquot, la tradition éthiopienne rejoint un des thèmes favoris de la légende de la Reine de Saba dans l'Occident médiéval. » Comme le souligne en terminant l'auteur, voici un exemple typique, dans sa complexité dont il n'est donné ici qu'une faible idée, des échanges chers à M. Cerulli. P. DEVOS.

Jacques RYCKMANS. *La persécution des chrétiens himyarites au sixième siècle*. Stamboul, 1956, 24 pp., 5 planches (= *Uitgaven van het Nederlands historisch-archaeologisch Instituut te Istanbul*, I).

Werner CASSEL. *Entdeckungen in Arabien*. Cologne, West-deutscher Verlag, 1954, 32 pp. (= *Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen*, Geisteswissenschaften, Heft 30).

Sidney SMITH. *Events in Arabia in the 6th Century A.D.* Extr. du *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, t. 16 (1954), p. 425-468, avec une carte.

Les inscriptions sabéennes *Ry 507* et *508*, devenues fameuses aussitôt leur découverte en 1952 et éditées par M. le chanoine Gonzague Ryckmans dans *Le Muséon*, t. 66 (1953), p. 284-303, appelaient le commentateur suivant sous la plume de M. Jacques Ryckmans (ibid., p. 331) : « Les textes *Ry 507* et *508* fournissent pour la première fois le nom exact — Yūsuf 'As'ar — de ḏū-Nuwās, le roi persécuteur des chrétiens du Naḡrān, nom que les traditions arabe et chrétienne avaient, sans doute volontairement, voué à l'oubli. Ce n'est pas le seul mérite de ces textes ; ils nous donnent en effet, et pour la première fois, des informations directes sur le début de la guerre entre Abyssins et Himyarites au 6^e siècle de notre ère. Ces informations permettent désormais de placer le début des hostilités au plus tard en 517, soit près de 5 ans plus tôt qu'on ne le pensait généralement. »

La présente étude du même auteur vient apporter une retouche à cette dernière phrase, ainsi qu'à la note qui ornait le bas de la page : « Nous nous en tenons à l'équivalence généralement admise : 640 de l'ère sabéenne = 525 de notre ère (сн 621). Les nouveaux textes, qui révèlent que la guerre avait commencé huit ans avant la date de сн 621, rendent peu probable l'hypothèse de E. Glaser... selon laquelle сн 621 se rapporterait à la première partie de la campagne, qui aurait eu lieu en 522. »

Nous n'entrerons pas dans le détail des explications concernant les inscriptions *Ist. 7608 bis* et *CIH 621* qui permettent à M. J. R. de dire que « l'ère sabéenne aurait débuté en 109 avant J.-C. », plutôt qu'en 115 ou à une autre date, comprise entre 128 et 108 ; l'exégèse de *Ry 510, 508* et *507* le confirme dans cette manière de voir. Ce qui nous intéresse, c'est que les deux derniers textes, ramenés de 517 à 524, sont dits faire allusion à des événements ayant immédiatement précédé la persécution des chrétiens du Naḡrān par

le roi Yūsuf 'As'ar, vassal du négus 'Ellā 'Ašbeḥa qui se mettra ensuite en campagne pour le punir.

Ces événements, on les connaissait jusqu'à présent grâce surtout à la Passion des martyrs du Naḡrān, *BHG.* 166, au *Livre* syriaque des *Himyarites* et à la *Lettre* de Syméon de Beit Aršam à Syméon, métropolitę de Gabūla, *BHO.* 99 et suivants. La confrontation de ces pièces avec les textes nouveaux amène à un examen de la datation qu'elles semblaient autoriser : « Il faut alors vérifier si l'année traditionnelle de la grande persécution — 523 — et celle de la seconde expédition éthiopienne, qui mit fin au règne de dū-Nuwās — 525 — sont exactes. Or, si la date de 525 paraît bien établie dans les traditions, celle de 523 y est fixée de façon beaucoup moins sûre, et il y a lieu de croire que cette date a été obtenue à la suite d'une confusion. »

Aussi M. J. R. préfère-t-il placer en 524 la persécution du Naḡrān, gardant pour la première et la seconde expédition du négus 'Ellā 'Ašbeḥa les dates respectives de 523 et de 525. Ce qui lui permet de vérifier une fois de plus l'année 109 avant J.-C. comme début de l'ère sabéenne, puisque l'inscription *Ry 507* est datée de 633 sab., de même que *Ry 508* qui se rapporte aux mêmes faits historiques. Nous ne croyons cependant pas que l'auteur puisse faire admettre que la Passion *BHG.* 166 se laisse infléchir en ce sens, comme il s'y essaie : « Dans le prologue du *Martyrium* (§ 1), cette date [= l'année 523] paraît viser l'événement mentionné dans le titre (et le titre seul) : le ' martyr de Saint Aréthas et de ses compagnons dans la ville de Negran '. Toutefois ce titre, différent dans les diverses versions, et distinct de celui du *Livre des Himyarites*, est évidemment une addition postérieure des hagiographes. En fait, le prologue du *Martyrium* [= *BHG.* 166] apparaît comme un ensemble indépendant, consacré à la première expédition du Négus. Il est séparé du récit proprement dit par une brève description de la chrétienté du Najrān (§ 2, sqq.), qui introduit les rétroactes immédiats de la persécution : défait par le Négus, le roi himyarite parvient à échapper à son adversaire ; après le départ de celui-ci, il commence ses menées contre les chrétiens, avant d'entamer la grande persécution. Il apparaît donc que la date liminaire de 523 qui, dans le *Martyrium*, est présentée comme celle de la persécution, était simplement reprise du récit qui servait de base à cette composition, récit dans lequel cette date concernait l'événement mentionné là : la première expédition du Négus. A cette datation aurait ensuite été ajouté le mois — octobre — des martyres, et elle aurait contaminé par ailleurs la date donnée au cours du texte (§ 20) » (p. 20-21).

Cette argumentation ne pourra guère convaincre ceux qui lisent à la suite les unes des autres les notations chronologiques du « prologue » et du § 20. Prologue : *Ἔτους πέμπτου τῆς βασιλείας Ἰουστίνου... ἐν ἰνδικτιῶνι δευτέρῳ, κατὰ δὲ Ἀντιόχειαν τῆς Συρίας ἔτους πέμπτου καὶ τριακοστοῦ ὀκτακοσιοστοῦ, μηνὸς ὑπερβερεταίου, ὃς ἐστὶν ὀκτώβριος, ἐπισκοπεύοντος κ. τ. λ.* § 20 : *Καὶ οὕτως οἱ ἅγιοι κλίναντες τοὺς αὐχένas ἐτελειώθησαν πάντες, ἐν μηνὶ ὑπερβερεταίῳ, ὃς ἐστὶν ὀκ-*

τόβριος, κδ', ἰνδικτιῶνος δευτέρας. Ces notations chronologiques, on le voit, ont essentiellement trait au même fait, qui est celui du martyre, conformément d'ailleurs aux traditions de ce genre de littérature. S'il y a eu transfert, c'est de ce centre de la Passion au « prologue », et non pas inversement.

Cela est d'autant plus notable que la datation par le moyen de l'indiction échappe en l'occurrence à toute critique (de même que plus loin, au § 29), ce qui n'est pas le cas, par exemple, de la datation à l'aide des années du règne de Justin, lequel débuta en juillet 518. Nous laisserons ici de côté la difficulté que pourrait faire aussi à la thèse de M. J. R. la lettre de Syméon Beit Aršam, établissant « qu'en janvier 835 séleucide (524) le roi de Hira fut mis au courant des martyres perpétrés l'hiver précédent, donc en 523 », puisque la composition de cette lettre a prêté à contestation. Quant à la conversion en novembre julien du mois d'hyperberetaios, telle que l'opère l'auteur, nous n'en voyons pas la raison, car hyperberetaios commence le 1^{er} octobre, selon le calendrier d'Antioche.

Au lendemain de l'édition de ces textes par M. G. Ryckmans et de leur commentaire par M. J. Ryckmans, et avant que celui-ci n'eût fait connaître ses nouvelles positions, d'autres ont suggéré, pour différents motifs, de déplacer la date de départ de l'ère sabéenne, par rapport à l'année 115 avant J.-C., généralement reçue. Citons notamment M. Caskel, qui écrit : « Es gibt gute Gründe, die eine Verschiebung dieses Datums um 2 (oder 3?) Jahre auf 117 (118) wahrscheinlich machen » (p. 6 ; cf. p. 30). Il étudie entre autres les inscriptions Ry 507 et 508.

De même, M. S. Smith, dont le savant exposé ne brille malheureusement pas par la clarté, se déclare à différentes reprises en faveur de la date de 118. A notre point de vue, nous signalerons surtout ses paragraphes intitulés : III. *The Career of 'Abraha* ; VI. *The Invasion of 'Ella 'Aṣṣbeḥa* ; VII. *Dhu Nuwās* ; VIII. *The Religious Struggle*.

Il faut se réjouir qu'à la lumière des inscriptions nouvellement relevées, le caractère historique des pièces hagiographiques concernant les martyrs du Naḡrān ait pris un saisissant relief. L'*ἄλυσις* ou chaîne de fer barrant une partie du Bāb el Mandeb, dont parle la Passion BHG. 166 aux §§ 32-33, ne se retrouve-t-elle pas dans Ry 507 et 508 ? Quant aux discussions sur le début de l'ère sabéenne, elles sont sans doute encore loin de leur terme, et il sera intéressant de voir ce que dira de cette question M^{lle} Jacqueline Pirenne, qui en a déjà renouvelé tant, lorsqu'elle en arrivera à ce point de la *Paléographie des inscriptions sud-arabes*, déjà étudiée *Des origines jusqu'à l'époque himyarite* (= *Verhandelungen van de koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, Klasse der Letteren, Verhandeling n° 26*, Bruxelles, 1956). D'ores et déjà, on ne saurait trop féliciter ni remercier, pour les beaux résultats qu'ils ont procurés à toutes sortes de sciences, les participants à l'*Expédition en Arabie Centrale*, dont le récit alerte et pittoresque vient d'être

fait, sous ce titre, par un des membres de la mission, M. Philippe Lippens (Paris, Adrien-Maisonneuve, 1956, xi-215 pp., cartes et planches, avec une Préface de H. StJ. B. Philby et un Avant-propos du chanoine G. Ryckmans). P. DEVOS.

JAKUB DE VORAGINE. *Złota Legenda. Wybór* (Jacques de Voragine. La Légende dorée. Choix de textes), traduction de Janina PLEZIOWA, introduction et notes de Marian PLEZIA. Varsovie, Pax, 1955, LXXXVIII-768 pp., nombreuses illustrations.

C'est un chef-d'œuvre dont on ne saurait trop féliciter l'édition polonaise que ce volume de plus de neuf cents pages, digne en tout point d'abriter un choix des plus représentatifs de la *Légende dorée*. Parlons d'abord de sa présentation extérieure. La qualité du papier, l'élégance des lettrines et de la typographie, la finesse ravissante des 12 illustrations en héliogravure, reproduisant pour la plupart des détails de tableaux appartenant à des collections nationales, le bon goût des gravures sont autant d'éléments qui se répondent et concourent à faire l'agrément émerveillé du lecteur. Ils sont aussi une indication du but poursuivi par les éditeurs et qui est tout simplement de gagner une large audience actuelle à la *Légende dorée*.

Une traduction scientifique n'étant possible que sur la base d'une édition critique que la Légende attend et attendra sans doute longtemps encore, on a veillé à ne pas effaroucher le lecteur par la masse de la *Légende* dans son intégralité, et, parmi les 80 notices retenues (sur 182 que comporte l'édition de Graesse, communément suivie ici), on a élagué ce qui alourdissait inutilement, en signalant d'ailleurs chaque fois ces coupures dans la note introduisant chaque extrait. La langue de la traduction s'est efforcée de ne pas trop s'éloigner de l'usage courant et a été maniée assez souplesment. Cinq des 80 notices ont été choisies parmi les suppléments dont les manuscrits de la *Légende dorée* n'ont pas tardé à se grossir, en Pologne ou ailleurs, à savoir les notices de S. Adalbert, de S. Florian, de S. Stanislas ainsi que de la translation de ses reliques, enfin de S. Werner.

Une bonne préface générale d'une cinquantaine de pages, suivie d'un résumé en latin, français, italien, anglais et allemand, fait le point des résultats acquis en ce qui concerne la personne et l'œuvre de Jacques de Voragine. Les auteurs sont bien au courant de la littérature, même la plus récente, relative au sujet, et reconnaissent tout ce qu'ils doivent aux recherches du P. Poncelet consignées dans *Le légendier de Pierre Calo* (1910). Ils ne sont en désaccord avec lui que sur l'avis qu'il émettait de la sorte : « Le titre donné : « lectures » sur la vie des saints, et le contenu de l'ouvrage semblent indiquer que Jacques s'est surtout proposé de mettre aux mains des fidèles un livre de lectures édifiantes, et non pas de composer un manuel à l'usage des prédicateurs. » Les auteurs estiment que « ce point de vue est contredit par le fait même qu'elle a été écrite en langue

latine, inaccessible (bien que la connaissance de cette langue ait été très répandue à cette époque) à la majorité des fidèles. » Mais ne serait-il pas plus vrai de dire qu'on n'eût pas trouvé beaucoup de gens sachant lire en dehors des clercs qui justement comprenaient le latin? Cette préface spécifie que le présent ouvrage constitue la deuxième traduction moderne de la *Légende dorée* en langue polonaise, la première étant celle du poète L. Staff, entreprise en 1922 et restée inachevée.

P. DEVOS.

ISO MÜLLER, O.S.B. *Die karolingische Luciusvita*, dans *Jahresbericht der Historisch-Antiquarischen Gesellschaft von Graubünden*, t. 85 (1955, paru en 1956), p. 1-51.

ID. *Zur karolingischen Hagiographie. Kritik der Luciusvita*. Extrait des *Schweizer Beiträge zur Allgemeinen Geschichte*, t. XIV (1956), p. 5-28.

ID. *Die Verehrung des hl. Lucius im 9.-12. Jh.* Extrait de la *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte*, t. XLVIII (1954), p. 96-126.

Le P. I. Müller, à qui nous devons une histoire bien documentée de l'abbaye de Disentis (cf. *Anal. Boll.* LXXIII, 1955, 509), a entrepris de reviser le dossier de plusieurs saints de la Suisse. Après avoir étudié celui de S. Placide (cf. *ibid.*), il a consacré une série d'articles à S. Lucius, qui, d'après la tradition, serait le premier apôtre de la région de Coire. Dans une prochaine étude, il examinera la *Vita* et les *Miracula* de S. Florin (*BHL.* 3063-3065).

Si le culte de S. Lucius est assez ancien dans le territoire des Grisons, la légende *BHL.* 5024 n'est pas antérieure à la fin du VIII^e siècle. Elle a fondu en un seul personnage le roi Lucius de Grande-Bretagne et l'homonyme de Rhétie, en y ajoutant des épisodes divers (apostolat à Bordeaux, à Augsbourg) et l'intervention de Timothée, disciple de Paul. Ainsi Lucius devenait le contemporain des apôtres et propageait l'évangile dans les Alpes dès le premier siècle.

Le P. M. a jugé, nous ne dirons pas nécessaire, mais utile de republier la *Vita* *BHL.* 5024, qui figure dans les *Monumenta Germaniae* (cf. *Anal. Boll.* XVI, 1897, 84). S'il n'a pu améliorer l'édition de B. Krusch que sur trois ou quatre points, il a identifié avec un soin extrême, que d'aucuns jugeront excessif, les citations dont l'hagiographe a émaillé son récit. Ce sont, en ordre principal, des passages bibliques. On y rencontre aussi des réminiscences de prières liturgiques et de la Passion de S^{te} Agnès.

Pour établir le texte, l'éditeur a eu recours aux trois manuscrits utilisés par B. Krusch et qui sont du IX^e-XI^e siècle. Puisqu'il se donnait la peine de réimprimer cette *Vita*, il y avait peut-être lieu d'examiner si quelques copies plus récentes méritaient ou non d'entrer en ligne de compte, par exemple, celle du *Légendier* de Greven (cf. *Anal. Boll.* LIV, 1936, 336), celle de Fulda Aa 96, qui n'est autre

que le *Passionale* de Blaubeuren (xv^e siècle), compilé par Barthélemy Krafft. Les *Collectanea* des Bollandistes, conservés à la Bibliothèque royale de Bruxelles, comprennent (n^o 8964) trois anciennes copies, dont une a été collationnée sur le *Passionnaire* de Blaubeuren et un manuscrit d'Augsbourg.

Le P. M. donne ensuite le résultat de l'étude philologique du texte. Comme il fallait s'y attendre, ce document, farci de latin biblique, présente très peu d'originalité et ne porte pas de traces de formes vulgaires : « Es fehlen die typisch vulgären Formen » (*Die karol. Luciusvita*, p. 31). Le chapitre : *Der Inhalt der Vita*, résume l'article plus développé paru dans les *Schweizer Beiträge*. Ce dernier décompose la *Vita* en trois sections, dont il présente une analyse détaillée : 1. *Der apostolische Reiseroman* (c. I-VII), dont, du point de vue historique, il n'y a rien à retenir ; 2. *Der churrätische Missionar* (c. VIII-XVI). Il n'est pas exclu que quelques traits proviennent de traditions anciennes ; 3. *Der stadtchurische Heilige* (c. XVII-XX). Quelques maigres données éparses dans ces paragraphes témoignent qu'il s'agit d'un écrivain très postérieur au iv^e siècle.

Dans le dernier article — mais qui, en fait, a paru le premier, — le P. M. a réuni les attestations du culte de S. Lucius entre le ix^e et le xii^e siècle. Il commence par les reliques, étudie ensuite la toponymie et enfin passe en revue les mentions des martyrologes et des calendriers. En ce qui concerne les martyrologes, il rappelle que c'est Notker († 912) qui le premier a introduit la notice de S. Lucius. Il ajoute : « Notker hat die Nachricht über den Papst Eleutherus und seinen Briefwechsel unmittelbar aus dem *Martyrologium Bedae*, das 731 datiert, genommen » (p. 115). En fait, la compilation de Bède n'a pas cette mention et le texte auquel le P. M. se réfère provient de l'édition de Bâle de 1563, dans laquelle l'œuvre de Bède est surchargée d'additions, dont plusieurs dérivent d'Adon (cf. *Anal. Boll.* LXI, 1943, 88-90). Notker a suivi Adon et résumé la Passion (cf. *Comm. marty. rom.*, pp. 209, 563).

A propos de l'éloge de S. Éleuthère et du roi Lucius dans le martyrologe romain (26 mars), nous profitons de l'occasion qui nous est offerte pour compléter sur deux points la notice du commentaire donné dans le *Propylaeum decembris*. Et tout d'abord, au sujet de la date de culte de S. Éleuthère. Le *Liber Pontificalis* affirme qu'il est mort *VIII kal. iun.* (24 mai), mais des manuscrits de cette compilation donnent parfois *VIII kal.* (25 mai), parfois *VII kal.* (26 mai). Adon, qui le premier a commémoré S. Éleuthère, a eu sous les yeux une copie du *Liber Pontificalis* qui signalait la mort le 25 mai. Pierre de Natalibus, Molanus, Galesini l'ont placé au 26, jour qui a été retenu par le Martyrologe romain. Dès l'édition princeps de ce dernier, le libellé de la notice spécifiait que les envoyés du pape Éleuthère à Lucius s'appelaient *Fugatius et Damianus*. Ces deux noms, qui se lisaient dans Galesini, proviennent indirectement de Geoffroy de Monmouth, non sans avoir subi une série de déformations. Voici quelques chaînons. L'historien anglais avait écrit :

Faganus et *Duванus*; chez Martin de Troppau, on lit : *Fuganum* et *Dimianum* (variantes : *Dumanum*, *Dymianum*, *Damianum*); chez Pierre de Natalibus : *Fuganum* et *Damianum*.

Dans sa recherche sur les calendriers, le P. M. avait pour guide l'excellent travail du P. Munding, *Die Kalendarien von St. Gallen*, dans lequel sont inventoriés 21 manuscrits datant des ix^e, x^e et xi^e siècles.

S. Lucius de Coire est fêté le 3 décembre et, comme le note le P. M., il n'a aucun rapport avec le Lucius qui figure au 1^{er} décembre dans l'Hiéronymien. Mais il ne faut pas rattacher ce dernier à Rome, sur la foi du martyrologe romain; vraisemblablement c'est un martyr africain (*Comm. martyr. rom.*, p. 557).

Signalons deux petites erreurs : l'abrégé hiéronymien de Dublin s'appelle le *Cambrense* (= Gallois) et non *Cambracense*; p. 115, lire t. 10 et non 6 du *Dict. d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*.

B. DE GAIFFIER.

Bischof Ulrich und der Augsburger Religionsfriede. Neue Quellenforschungen zum Augsburger Gedenkjahr. Augsburg, Seitz, 1955, xiv-414 pp., 56 fig. (= *Zeitschrift des historischen Vereins für Schwaben*, t. 61).

Eduard GEBELE. *Tausend Jahre Ungarn-Schlacht*. Augsburg, 1955, 56 pp., 22 pl. (= *Schwäbische Blätter*, t. VI, 2-3).

Friedrich ZOEPFL. *Das Bistum Augsburg und seine Bischöfe im Mittelalter*. Munich, Schnell et Steiner, 1955, xxviii-644 pp., 48 pl. (= *Das Bistum Augsburg*, I).

Les commémorations jubilaires ne manquent pas, généralement, d'agir comme un stimulant sur l'activité des historiens d'une ville ou d'une région. Il convient de s'en réjouir, chaque fois que ces efforts concertés aboutissent, non à des compilations hâtives ou conventionnelles, mais à un vrai renouvellement de nos connaissances sur un événement ou une figure du passé. C'est ainsi qu'à Wurtzbourg, sous l'égide de S. Kilian, puis à Fulda, sous celle de S. Boniface, on a vu récemment se déployer un florissant *revival* de l'investigation érudite, dont nous avons rendu compte ici même (LXXI, p. 450-463; LXXIII, p. 462-495). En 1955, Augsburg et la Souabe ont eu leur tour d'évoquer une grande date de leur histoire, à savoir la fameuse journée du Lechfeld (10 août 955), où Otton I^{er} arrêta définitivement les incursions dévastatrices des hordes hongroises en Occident. Les Augsbourgeois se sont souvenus, en outre, de la « Paix de religion », qui fut signée en leur cité le 25 septembre 1555.

De la victoire du Lechfeld, le roi Otton et, avec lui, la postérité attribuèrent pour une part le mérite à S. Ulric, évêque et défenseur d'Augsbourg. On ne s'étonnera donc pas que ce personnage, éminent à tant d'égards et dont la carrière (890-973) nous est connue par une *Vita* de réelle valeur (BHL. 8359), paraisse à l'avant-plan de nom-

breux travaux publiés en 1955. Déjà au seuil de l'année jubilaire, le regretté Peter Dörfler lui consacra, à l'intention du grand public, la dernière de ces attachantes biographies dont il avait le secret : *St. Ulrich, der grosse Bischoff und Reichsfürst* (Augsbourg, 1955). Un *Jubiläums-Jahrbuch* du diocèse était publié ensuite par les soins de MM. L. Schwarz et G. von Pölnitz ; il renferme diverses contributions à l'histoire de S. Ulric et de son culte, signées notamment par Mgr A. Bigelmair, F. Zoepfl et d'autres. Nous ne l'avons pas reçu.

Du tome LXI de la Société historique de Souabe, dédié tout entier à l'« Augsburger Gedenkjahr », on a pu lire, ci-dessus, le titre un peu déroutant, qui a l'air de réunir deux choses disparates. S. Ulric et la Paix de religion y sont traités séparément, bien entendu, chacun des sujets occupant une moitié du volume.

Nous y relevons d'abord un mémoire considérable, abondamment documenté et illustré, de M. Karl Haupt : *Die Ulrichsvita in der mittellalterlichen Malerei* (p. 1-160). On trouvera là, rangés avec méthode et commentés non sans quelque faconde, tous les éléments parallèles de la tradition littéraire et iconographique concernant le célèbre patron d'Augsbourg, depuis une miniature du manuscrit 573 de Vienne, du XI^e siècle (dédicace en tête de la *Vita Udalrici* de Berne), jusqu'aux scènes d'un retable peint par Holbein le Vieux. Sont ainsi passés en revue les épisodes marquants de la Vie de S. Ulric, certains de ses miracles (notamment le sauvetage, des flots de la Wertach, d'un cavalier près de s'y noyer, ce qui contribua plus tard au renom du saint comme « Wasserheiliger »), ses attributs particuliers (l'apparition de la *dextera Dei* au-dessus de l'évêque tandis qu'il consacre à l'autel ; la *crux victorialis* qu'il aurait reçue des mains d'un ange pendant la bataille du Lechfeld ; le poisson qui, à l'origine, caractérisait seulement le « saint des eaux », d'après F. Zoepfl, mais qui, plus tard, donna naissance à une légende, assez grotesque, d'un rôti de viande métamorphosé en poisson par Ulric, un jour d'abstinence). Les sources hagiographiques tant allemandes que latines, d'où dérive cette iconographie — images isolées ou représentations cycliques — ont été recensées, datées et caractérisées avec soin par M. H. Notons ici que la plus ancienne Vie de S. Ulric en images remonte au XII^e siècle. Elle est malheureusement perdue. On peut, toutefois, s'en faire une idée grâce à la série des vers latins qui avaient été placés par l'abbé-artiste Udascalc (1126-1149) sous chacun des épisodes. Ces vers ont été recueillis au XV^e siècle par F. W. Witmer, religieux du monastère des Saints-Ulric-et-Afra, dans son *Catalogus abbatum*. Les dessins au trait, sans doute assez frustes, étaient groupés sur un tissu appelé *velum quadragesimale*, qui demeurerait exposé aux yeux des fidèles pendant la durée du carême. En tête, on lisait : *Hinc Udalrici signatur vita beati*. A titre d'exemple, nous mentionnons l'épisode où la recluse S^{te} Wiborade annonce à S. Ulric son futur épiscopat : *Quod sit adepturus docet haec ius pontificatus*. Rappelons les hexamètres semblables, plus tardifs, il est vrai, qui, à Notre-Dame de Bruges, ornaient les tapisseries de la Vie de S. Boniface (voir notre article, dans *Sankt Bonifatius*, Gedenkgabe, Fulda, 1954, p. 526). M. H. croit pouvoir établir un lien entre le voile « quadragesimal » d'Augsbourg et un passage de la première *Vita Udalrici*, § 4 : *Etenim tempus quadragesimae quanta devotione celebraret*

sermo mihi non sufficit ad narrandum (éd. WAITZ, p. 391). Ce rapprochement ne paraît guère fondé. Un *magnus pannus lineus*, de date plus tardive, œuvre d'un sacristain de Saint-Antoine de Viennois et destiné à exhiber au public la Vie en images du grand ermite, a été signalé ici même (t. LVI, p. 155).

Dans le même recueil, la plume autorisée de Mgr Bigelmair a consacré un article au lieu de naissance de S. Ulric, ce point d'histoire étant sujet à controverse : *Der Geburtsort des hl. Bischofs Udalrich von Augsburg* (p. 161-177). Écartons d'abord, avec l'auteur, le château des comtes de Kyburg près de Winterthur, en Suisse, où pour des raisons d'attaches familiales, une tradition locale a voulu placer le berceau d'Ulric ; les arguments tirés de la chronologie suffisent à la réfuter. Personne d'ailleurs ne la défend plus. De même, le manoir seigneurial de Dillingen ne doit pas être retenu, son premier occupant ayant été Richwin, neveu d'Ulric, ou tout au plus tôt Dietpald, frère du saint, qui tomba glorieusement au Lechfeld. Les parents de l'évêque, Hupald et Dietpich, ne portaient pas le titre de comtes de Dillingen ; celui-ci appartient aux générations postérieures de la famille de S. Ulric. L'antique château de leur race se trouvait à Wittislingen, et c'est là que de nombreux historiens, notamment le P. R. Bauerreiss (*Kirchengeschichte Bayerns*, t. I, p. 33) et P. Dörfner (op. c., p. 24), situent la naissance du saint. Mgr B., comme auparavant déjà M. F. Zoepfl (dans son excellente notice *Udalrich, Bischof von Augsburg*, publiée parmi les *Lebensbilder aus dem bayerischen Schwaben*, Munich, 1952, p. 30-56), préfère s'en tenir à la déclaration que le jeune Ulric lui-même fit au pape Serge III, qui l'interrogeait sur ses origines : *De provincia Alamannia et de civitate Augusta oriundus sum, versorque in servicio Adalberonis eiusdem civitatis episcopi* (*Vita I*, § 1 : éd. WAITZ, p. 387). Ces paroles transmises par un biographe contemporain, le prêtre Gérard, Mgr B. les tient non seulement pour authentiques, mais encore il les regarde comme susceptibles, dans le contexte de la *Vita*, d'une seule et unique interprétation : c'est la ville d'Augsbourg qui est ici désignée. Au reste, ajoute-t-il, les châtellains de Wittislingen ont fort bien pu posséder aussi une demeure dans la cité. Admettons-le. Nous craignons, cependant, que les partisans du manoir ancestral, qui estiment pour leur part que *civitas* doit signifier le diocèse, ne se laissent pas aisément convaincre. Qu'on nous permette une remarque de caractère psychologique. Supposons que S. Ulric soit, de fait, né au château de ses parents ; la teneur de sa réponse au pape, même très exactement rapportée, comme on le prétend, par son biographe Gérard, devait-elle, pour autant, être considérée comme contraire à la réalité ? La question posée au jeune voyageur était la suivante : *de qua provincia vel civitate esset natus*. Ces termes réclamaient-ils la désignation d'une localité obscure et vraisemblablement inconnue du pontife, telle que Wittislingen ? N'appelaient-ils pas plutôt une indication assez large et assez claire pour être immédiatement comprise ? On aurait tort, croyons-nous, d'interpréter le passage de la *Vita* comme une pièce d'état civil. De nos jours encore, un prêtre de la région parisienne, munichoise ou londonienne, interrogé au cours d'une audience au Vatican, ne déclarera-t-il pas qu'il est de Paris, de Munich ou de Londres, même s'il est originaire de Juvisy, de Pasing ou de Dartford ? Et n'oublions pas qu'au moment où Gérard rédige sa biographie, Ulric avait illustré par un long épiscopat la *civitas* d'Augsbourg.

Mentionnons enfin par leur titre, assez parlant, les trois autres contributions

du volume qui se rapportent à l'histoire et au culte de S. Ulric : *Die heilige Lanze und der heilige Ulrich auf dem Widmungsbild des Heinrichsakramentars* (p. 179-192), par M. Albert Bühler ; *Der hl. Ulrich auf schwäbischen Jesuitenbühnen* (p. 193-200), par M. Adolf Layer ; *St. Ulrich und Paderborn* (p. 201-212), par M. Alfred Cohausz.

Dans sa brochure *Tausend Jahre Ungarn-Schlacht*, M. Gebele a étudié d'une manière très fouillée l'objet principal de l'année jubilaire d'Augsbourg. Il analyse les antécédents de la célèbre journée du Lechfeld, décrit les péripéties de la bataille, discute au sujet de sa localisation exacte et recueille les échos de l'événement dans la tradition littéraire et artistique. Bien qu'absent du titre de la monographie, S. Ulric y occupe une place importante, que nous signalons aux spécialistes de l'hagiographie. Ceux-ci pourront tirer notamment profit du tableau de la transmission manuscrite des *Vitae Udalrici*, dressé en appendice par M. G. L'illustration, qui compte plusieurs planches rares et originales, retiendra aussi leur attention.

A plusieurs reprises nous avons nommé, ci-dessus, le professeur F. Zoepfl. C'est lui qui depuis plusieurs années s'occupe d'édifier le monument le plus durable à la gloire des évêques d'Augsbourg. Non seulement le premier fascicule des *Regesten der Bischöfe und des Domkapitels von Augsburg* a paru en 1955 sous sa direction, avec une introduction de sa main, mais le tome I^{er} de son histoire du diocèse, opportunément terminé, est venu donner un cadre scientifique aux manifestations diverses du souvenir. Ce volume, d'une large envergure et illustré avec goût, a été conçu comme une suite de chapitres consacrés respectivement à chacun des évêques qui se sont succédé sur le siège d'Augsbourg depuis le haut moyen âge jusqu'aux premières années du xvi^e siècle. Si l'on excepte les pages initiales où sont esquissées les origines chrétiennes et la formation du diocèse, ainsi que le tableau rétrospectif qui clôture le volume, c'est surtout un chroniqueur qui tient la plume. La documentation, tant manuscrite qu'imprimée, est d'une richesse impressionnante et touche aux aspects les plus variés — religieux, politique, économique, administratif et social — du déroulement de la vie de l'Église en Souabe. La critique est, en général, prudente et bien pesée ; le ton du récit demeure sobre et clair, malgré l'accumulation des faits et les redites. Les nombreux travaux d'histoire ecclésiastique publiés en ces derniers temps dans la même région ou dans les provinces limitrophes — nous songeons surtout aux livres du P. R. Bauerreiss, de MM. H. Tüchle, R. Heuberger, M. Heuwieser, J. Zibermayr — permettent des confrontations intéressantes sur quelques points souvent débattus. Ils touchent notamment à la fondation des premières chrétientés en Rhétie, ainsi qu'à l'organisation ecclésiastique introduite en Bavière par S. Boniface.

Citons, par exemple, le problème que pose le diocèse de Neuburg-Staffelsee. M. Z. incline nettement à lui refuser la haute antiquité que d'aucuns lui attri-

buent. Notons encore que l'auteur se prononce pour l'existence d'une autorité épiscopale chez les fidèles d'Augusta Vindelicorum dans le courant, ou au moins dès la fin du IV^e siècle. Il y a des indices pour admettre une dépendance, aux origines, à l'égard de la métropole de Milan, mais elle n'est pas explicitement attestée. Il est possible que, plus tard, y succéda pour un temps l'influence d'Aquilée. M. Z. accepterait de voir dans le *Valentinus episcopus Raetiarum*, mentionné par Eugippius dans sa *Vita Severini*, un ancien évêque soit de Passau, soit même d'Augsbourg, bien que son nom manque aux catalogues épiscopaux, tardifs il est vrai, de ce dernier siège. Augsbourg et Passau ont pu, aux V^e et VI^e siècles, perdre leur caractère de cités épiscopales, à la suite de l'invasion des Alamans et des Huns, et leurs chefs spirituels trouver un séjour plus sûr dans le sud.

A propos du paganisme des Alamans, l'auteur rappelle qu'on a voulu voir un témoignage de leur fidélité au dieu Ziu dans une glose de la *Notitia Galliarum*, où on lit : *civitas Augustensis id est ciesburc*. M. Z. rejette cette forme comme une fausse lecture d'*acsburg* (ou *oesburc*, *ogesburc*). D'avance, il s'opposait donc à la thèse exposée depuis lors par H. Rosenfeld : *Alamannischer Ziu-Kult und SS. Ulrich- und Afra-Verehrung in Augsburg* (dans *Archiv für Kulturgeschichte*, t. XXVII, 1955, p. 306-335). M. R. non seulement revendique l'authenticité de la forme *ciesburc*, ville de Ziu, mais disserte longuement pour établir, en somme, que la propagande chrétienne s'est efforcée d'abord, sans grand succès, de substituer au culte du dieu alaman celui de la martyre S^{te} Afra et ensuite, plus efficacement, celui de S. Ulric, puissante personnalité masculine, issue de l'antique terroir local et symbole de sainteté. M. R. fait observer que S. Ulric prit bientôt le pas sur S^{te} Afra, même dans la dénomination du monastère qui s'élevait, à Augsbourg, sur la colline appelée autrefois *Zisenberg*. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la démonstration ingénieuse, trop ingénieuse, de M. R., que M. Z. ne manquera sans doute pas de passer au crible de la critique. Est-ce que vraiment, à la fin du X^e siècle, le prestige du dieu Ziu était encore assez vivace dans le cœur des Augsbourgeois pour qu'on s'avisât de le neutraliser par celui de S. Ulric ?

Traitant des Vies successives de S. Magnus de Füssen, M. Z. nous apprend, en passant, que M. E. Gebele, dont nous avons déjà cité le nom, a consacré en 1953 une dissertation doctorale à cet apôtre des Alamans ; son travail, présenté à l'université de Munich, est demeuré malheureusement à l'état de dactylographie.

Outre S^{te} Afra et S. Ulric, patrons principaux d'Augsbourg, l'histoire de nombreux autres saints est évoquée dans cet ouvrage, qui couvre plus de dix siècles. On n'attend pas que nous les énumérions tous.

Parmi les évêques d'Augsbourg du VIII^e siècle, on entoure d'une certaine vénération Wicterp, Tozzo et Sintpert (ou Simpert) ; ce dernier reçut sa fête, le 13 octobre, et devint le troisième patron du diocèse. Adalbéron (887-909), tuteur de Louis l'Enfant, jouit aussi d'un culte populaire, sans toutefois être inscrit dans les anciens calendriers. Ulric I^{er} (923-973) fut canonisé à Rome, comme chacun sait, par le pape Jean XV à l'occasion du synode du Latran

(993) et sur les instances de l'évêque Liutold ; sa fête tombe le 4 juillet. Certaines fondations monastiques du diocèse eurent aussi leurs pieux personnages ou des corps saints dont les évêques firent l'élévation, la translation ou la reconnaissance ; on les retrouvera dans les bonnes tables qui terminent le volume.

Page 36, note 7, l'imprimeur a curieusement travesti en *Herkula* la B^{ee} Herluca de Bernried.

M. COENS.

Henry VILLETARD. *Office de saint Savinien et de saint Potentien, premiers évêques de Sens*. Paris, Picard, 1956, xii-114 pp. (= *Bibliothèque musicologique*, V).

Plus personne ne cherchera à démontrer qu'Odoranne, moine de Saint-Pierre-le-Vif († 1046), est l'auteur de l'office des SS. Savinien et Potentien, honorés comme premiers évêques de Sens. Des objections majeures s'y opposent : cette pièce ne figure pas dans le catalogue de ses œuvres ; le texte qu'on en possède fut ajouté à la fin du XII^e siècle dans le manuscrit du moine sénonais. Mais en soumettant l'office en question à une analyse plus poussée, aussi bien littéraire que musicale, Mgr Villetard († 1955) constata entre les écrits d'Odoranne et l'office qu'il publie d'incontestables analogies. Sa position serait donc que, si Odoranne n'a pas composé l'office, « il a parfaitement pu le remanier » (p. 37). Soit. Il faut admettre, toutefois, que l'office a encore subi d'autres influences : on y reconnaît des emprunts littéraires à des écrits postérieurs à Odoranne, telle la Passion *BHL*. 7432.

En effet, les Actes de S. Savinien ont été mis à profit, comme il est naturel, par le compilateur de l'office ; dès lors, celui-ci est, à la fois, témoin de ceux-là et *terminus ante quem* pour les dater. En 1912, A. Fliche avait tenté, dans une thèse secondaire présentée à l'Université de Paris (*Les Vies de saint Savinien, premier évêque de Sens*), d'établir la succession des Vies de Savinien. Il distinguait trois rédactions : 1. la plus ancienne, d'après lui, le « panégyrique » (*BHL*. 7432-33) ; 2. l'ensemble de Vies nommé « Grande Passion » (*BHL*. 7416-27) ; 3. la Passion abrégée (*BHL*. 7431). Joseph Perrin, historien et archéologue sénonais, s'efforça de réfuter les arguments de Fliche et de démontrer, en se basant, notamment, sur les Actes de S. Sanctien (*BHL*. 7487), que les trois rédactions de la Vie de S. Savinien sont contemporaines. Elles auraient été toutes trois composées, non pas durant le XI^e siècle, mais entre les années 847 et 868 ; la troisième rédaction serait peut-être la plus ancienne (*Le martyrium de saint Sanctien, de sainte Béate et de saint Augustin*, Sens, 1929, p. 187-198). C'est la chronologie de Perrin que suit Villetard ; elle lui permet de vieillir un peu l'office et de l'attribuer indirectement et partiellement à Odoranne. Mais les arguments de Perrin, pas plus que ceux de Fliche, n'ont pu convaincre les historiens (voir, par exemple, L. LEVILLAIN dans *Le Moyen Age*, t. XL,

1930, p. 199-203 ; *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XV, 1, 1950, col. 1207-1218).

Nulle part dans son travail, V. ne renvoie aux numéros de la *Bibliotheca hagiographica latina* ; c'eût été cependant fort commode pour aider le lecteur à identifier les sources ; références qu'on aurait aussi aimé trouver occasionnellement dans la section intitulée *Analecta liturgica* (p. 63-90), où l'auteur réunit toutes les pièces liturgiques composées en l'honneur des SS. Savinien et Potentien.

Nous laisserons à de plus compétents d'exposer l'intérêt des pages où l'auteur étudie l'originalité musicale de l'office. D'autre part, il y a dans la publication de Mgr V. une richesse que nous devons mentionner : son catalogue, sinon exhaustif, du moins très étendu, des livres liturgiques de l'ancien diocèse de Sens (p. 91-114). Simple nomenclature, avec date et lieu de dépôt ; mais, pour l'historien de l'Église de Sens, cette liste sera d'un inestimable secours.

J. VAN DER STRAETEN.

Marianna SCHRADER et Adelgundis FÜHRKÖTTER. *Die Echtheit des Schrifttums der heiligen Hildegard von Bingen*. Quellenkritische Untersuchungen. Cologne et Graz, Böhlau, 1956, xi-208 pp., ill. (= *Beihefte zum Archiv für Kulturgeschichte*, 6).

Hildegard van Bingen. Keuze uit de geschriften, vertaald en ingeleid door Willibrord LAMPEN. Utrecht et Anvers, Spectrum, 1956, 168 pp. (= *Monumenta christiana*, 2^e série, t. 3).

Plusieurs historiens, parmi lesquels les plus connus sont W. Preger, P. von Winterfeld et B. Schmeidler, avaient émis des doutes sur l'authenticité de quelques œuvres de S^{te} Hildegarde de Bingen. L'étendue de la « Bildungswelt » dont elles témoignent, le cercle étonnamment large et varié des correspondants de la moniale et certaines contradictions dans les données de son autobiographie les mettaient en défiance. Deux religieuses bénédictines de l'abbaye d'Eibingen, M. Schrader et A. Fürhkötter, ont établi l'originalité des titres contestés, non point en réfutant une à une les objections, mais, sans négliger d'y répondre quand l'occasion s'en présentait, en attaquant le sujet par un autre biais.

Après un premier chapitre, dans lequel elles recensent les témoignages contemporains où se retrouve la trace de *tous* les ouvrages de la sainte — témoignages qui prouvent que, si falsification il y a, elle a dû avoir lieu presque sous les yeux mêmes d'Hildegarde —, nos deux historiennes étudient la tradition manuscrite avec un soin, une minutie et une compétence dignes d'éloges. Cette étude forme la base sur laquelle repose toute la discussion de l'authenticité. Le point de départ de la recherche est le suivant. Il subsiste encore deux fragments d'ouvrages contemporains de S^{te} Hildegarde, issus du scriptorium de Rupertsberg : une liste de biens du monastère et un nécrologe. Trois mains s'y distinguent nettement : A, A¹ et B ;

le lecteur peut en juger par lui-même, grâce aux reproductions photographiques. Se servant de ces fragments comme d'une « clef paléographique », M. S. et A. F. examinent les manuscrits du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècle contenant les œuvres de la voyante. Deux codices émergent et retiennent par la suite toute l'attention : le n° 881 de Vienne (=W), composé au Rupertsberg entre 1164 et 1170, et le theol. phil. in-4° 253 de Stuttgart (=Z), écrit de 1154 à 1170 en partie à Rupertsberg, en partie à Zwiefalten, abbaye toute proche et en relations étroites avec celle de S^{te} Hildegarde.

L'exposé de la tradition manuscrite occupe la moitié de l'ouvrage. Il fournit à lui seul d'excellents arguments en faveur de l'authenticité : un faussaire aurait-il pu travailler à Rupertsberg, sous les yeux de l'abbesse ? Nos auteurs examinent ensuite la valeur historique de quelques lettres d'Hildegarde (chap. III). Certaines, on le sait, furent vivement contestées, notamment la lettre d'Hildegarde à S. Bernard et la réponse de ce dernier, les *Papstbriefe*, les *Kaiserbriefe*. Une fois connu le texte exact — et le contexte — de ces missives, les objections se résolvent aisément.

En effet, la méprise, bien involontaire, des critiques, avait été de prendre pour texte de base celui du manuscrit 2 de Wiesbaden, considéré comme le plus ancien. Ce géant (= R : Riesencodex) — il pèse 15 kilos — est, avec tous les égards qui lui sont dus, ramené à sa juste valeur. Il fut composé par Wescelin († 1185), neveu de la sainte, prévôt de Saint-André à Cologne et frère d'Arnould, archevêque de Trèves. Après la mort en 1173 de Volmar, premier secrétaire de la voyante de Bingen, Wescelin avait aidé Hildegarde dans la rédaction de ses écrits ; Alexandre III l'avait également chargé de missions fort délicates en faveur du Mont-Saint-Rupert. Il était donc un peu de la maison. Après la mort de sa tante (1179), il projeta de réunir en une petite somme de spiritualité toutes les œuvres religieuses de la messagère de Dieu (d'où l'absence dans R des ouvrages de physique et de médecine). C'est lui qui conçut le plan du recueil et veilla à son exécution, y mettant d'ailleurs lui-même la main. Son rôle fut spécialement important quant au corpus des lettres : il en groupa plusieurs en une, fit des transpositions et des suppressions, changea le nom de certains destinataires. On verra dans le livre de M. S. et A. F. combien est impressionnante la liste des modifications apportées. Le manuscrit de Wiesbaden demande donc à être utilisé avec une grande circonspection. A côté de textes copiés littéralement, il en contient d'autres légèrement tronqués, mais non falsifiés, car ils reproduisent fidèlement la substance de l'original, ainsi qu'il apparaît par la collation avec W et Z. R fut composé non point entre les années 1150 et 1180, comme l'avait d'abord pensé M. J. Schomer (voir ici même, t. LVI, 1938, p. 202), mais entre 1180 et 1190 ; du vivant de la sainte, nous l'avons dit, la chose semble difficilement concevable ; il contient, d'ailleurs, des lettres qui, datant des dernières années de sa vie, ne se trouvent pas dans W et Z.

Pour ce qui regarde la question des différents collaborateurs de la sainte, parmi lesquels on compte Volmar et Wescelin, M. S. et A. F. reprennent les conclusions générales établies jadis par Dom I. Herwegen (*Revue bénédictine*, t. XXI, 1904, p. 192 et suiv.), en précisant ou en rectifiant tel ou tel point (par exemple, à propos de Richarde de Stade, qui fut abbesse non d'Hildesheim mais de Birsim, aujourd'hui Bassum, près de Brême).

Ce qui précède aura fait entrevoir au lecteur l'importance du livre de M. S. et A. F. C'est un travail sérieux, fruit d'une recherche fort poussée et fort longue — déjà en 1936, M. S. publiait des études sur S^{te} Hildegarde (*Anal. Boll.*, t. c., p. 201). Grâce à un exposé clair et sobre, la lecture de l'ouvrage est aisée, captivante même. Dom Herwegen et bien avant lui le cardinal Pitra souhaitaient une édition critique des œuvres complètes d'Hildegarde. Les moniales d'Eibingen auront sans doute à cœur d'élever ce monument à la gloire de leur patronne et fondatrice. Le terrain est en grande partie déblayé par cette belle étude, qui en est quasiment l'introduction terminée en grande partie. En la complétant (pour les écrits scientifiques principalement), on veillera à corriger çà et là quelques vétilles, à la p. 101 (lettre n° 20, lire *P. L.* 153 B-D et non 145 A-B), ou aux pp. 188 et 198 (lire *Delehaye* et non *Delahaye*).

Le P. W. Lampen ne s'est pas placé au même point de vue historique et critique ; il n'a eu d'autre ambition que de faire connaître au public de langue néerlandaise un auteur célèbre du moyen âge allemand, comme se le propose la collection dans laquelle il publie son anthologie. Les textes choisis ont été traduits sur les éditions du cardinal Pitra (*Analecta sacra*, t. VII) et de Migne (*P.L.*, t. 197). Cette dernière remonte en définitive à la version de R ; il y aura donc, pour les lettres surtout, plus d'une rectification à y apporter. Quant aux extraits des œuvres théologiques, on peut se demander s'ils seront tous intelligibles pour le lecteur moyen et s'il n'aurait pas fallu les accompagner de quelques notes explicatives. Le langage allégorique de la voyante de Bingen ne lui a-t-il pas valu le surnom de Sibylle?

J. VAN DER STRAETEN

Francis GUTTON. *La chevalerie militaire en Espagne. L'Ordre de Calatrava*. Paris, Lethielleux, 1955, 240 pp., illustrations et cartes (= *Commission d'histoire de l'Ordre de Cîteaux*, IV).

La préface écrite par l'abbé général des Cisterciens, le R. P. G. Sortais, ainsi que l'introduction rédigée par le regretté directeur de la Casa Velasquez, Maurice Legendre, nous expliquent l'origine de ce livre. M. Gutton a passé plusieurs années dans les régions où l'Ordre de Calatrava a lutté contre les Maures. Les vestiges des forteresses construites par les chevaliers ont éveillé sa curiosité et peu à peu il a réuni une documentation dont l'essentiel a été retenu dans l'élaboration du présent travail.

La partie principale retrace le rôle considérable joué par l'Ordre

de Calatrava dans la *Reconquista* depuis sa fondation au xii^e siècle jusqu'à la prise de Grenade. Viennent ensuite des indications plus brèves sur les vicissitudes de l'Ordre jusqu'au xx^e siècle. Ce n'est pas un des moindres mérites de ce volume que d'avoir décrit les adoucissements successifs, les adaptations de la règle. Comme il arrive souvent, une institution qui eut ses périodes de gloire et aussi d'activité efficace perd au cours des temps son utilité, mais maintient jalousement les signes d'un ancien prestige.

C'est un cistercien, S. Raymond de Fitero, qui a fondé Calatrava. Né, semble-t-il, dans le midi de la France, il devint abbé de l'abbaye navarroise de Fitero, fille du monastère de Morimond. Sanche III, en 1157, voyant que les chevaliers du Temple ne voulaient plus assurer la défense de Kalaat-Rawaah, au sud de Tolède, cherchait de nouveaux défenseurs. Raymond, sur les instances d'un de ses religieux, ancien soldat, Diego Velazquez, se présenta. Il réussit dans son entreprise. La vie de ce courageux abbé est mal connue et on regrette que M. G. n'ait pas groupé plus méthodiquement ce que les documents — qui devraient être contrôlés avec soin — nous apprennent à son sujet. Une biographie critique du fondateur fait défaut.

P. 31, l'auteur affirme que Raymond de Fitero a été placé par l'Église sur les autels. En fait, l'histoire du culte mériterait d'être reprise. En 1658, Bollandus remarquait : « De legitima apotheosi nusquam legimus » (*Act. SS.*, Feb. t. I, p. 254). Ce n'est qu'au début du xviii^e siècle que la célébration de la fête fut concédée à l'Ordre des Feuillants, puis à l'Espagne. Elle est fixée tantôt le 1^{er} février, tantôt le 15 mars. L'étude des livres liturgiques apporterait-elle un peu de lumière sur ce point ? Les quelques sondages que nous avons faits sont peu encourageants. Il faudrait aussi interroger le dossier relatif à S. Raymond parmi les procès de canonisation conservés à la Bibliothèque nationale de Paris (cf. *Anal. Boll.* V, 157).

Deux célèbres auteurs cisterciens, Chrysostome Henriquez (1594-1632) et Ange Manrique (1577-1649), se sont particulièrement intéressés dans leurs compilations aux fastes de Calatrava ; le premier venait d'être désigné comme prieur de l'Ordre, quand il mourut à Louvain. A. Manrique fut nommé à sa place.

L'ordre militaire d'Avis est une filiale portugaise de Calatrava. Au sujet de l'extension de ce dernier en Portugal, l'auteur n'a pu prendre connaissance du livre de Aurea L. Javierre Mur, *La Orden de Calatrava en Portugal* (Madrid, 1952 ; cf. M. COCHERIL, *Les monastères cisterciens du Nord du Portugal*, dans *Collectanea Ord. Cisterciensium ref.*, t. XIX, 1957, p. 66).

Les rapports de l'Ordre de Calatrava avec Cîteaux et particulièrement avec l'abbaye de Morimond sont assez complexes et le P. Jean de la Croix Bouton leur a consacré quelques pages à la fin du volume. Après avoir lu la bibliographie, un peu décevante, réunie par M. G. (p. 208-210), il est utile de se référer à celle de son collaborateur cistercien, p. 232-234.

B. DE GAIFFIER.

M.-M. LEBRETON, J. LECLERCQ, C. H. TALBOT, *Analecta monastica*, 3^e série. Rome, Herder, 1955, 206 pp. (= *Studia Anselmiana*, 37).

Les deux premières séries des *Analecta monastica* contenaient des textes monastiques publiés et commentés par Dom Jean Leclercq. Dans cette nouvelle série, nous trouvons d'abord un mémoire considérable de M. C. H. Talbot, *The Liber confortatorius of Goscelin of Saint Bertin* (p. 1-117). Dom Wilmart avait souligné l'importance de cet écrivain du xi^e siècle. Flamand d'origine, Goscelin entra au monastère de Saint-Bertin, puis, sur les instances de Herman, évêque de Ramsbury — plus tard de Sherborne et de Salisbury —, il passa en Angleterre vers 1058. Son œuvre hagiographique est considérable et une des principales *Vitae* sorties de sa plume, celle de S^{te} Édith, a été imprimée ici même par Dom Wilmart (LVI, 1938, 5-101, 265-307). Le savant bénédictin avait aussi attiré l'attention sur un écrit de Goscelin, intitulé *Liber confortatorius*. Dans un article de la *Revue bénédictine*, intitulé : *Ève et Goscelin* (t. 46, 1934, p. 414-438 ; t. 50, 1938, p. 42-83), il en donnait une analyse très détaillée, qui en montrait l'intérêt. Goscelin s'était attaché à la formation d'une jeune moniale, d'origine danoise, Ève, qui était entrée au monastère royal de Wilton. Sans l'avertir, elle quitta l'Angleterre et se retira à Angers dans une recluserie. Fort peiné de ce départ, Goscelin lui adressa une longue lettre : *Liber confortatorius*, presque un volume (*nec te absterreat hic liber pro epistola*), d'abord pour lui dire toute sa tristesse, mais aussi pour l'exhorter à persévérer dans la vocation qu'elle avait choisie. Nous sommes reconnaissant à M. T. d'avoir imprimé intégralement cette missive, conservée dans un seul manuscrit (British Museum, Sloane, n^o 3103, xii^e siècle) ; car, malgré sa longueur, elle ne lasse pas le lecteur ; elle révèle aussi d'une manière vivante divers aspects de la vie religieuse du moyen âge. Il est peut-être regrettable que M. T., jugeant que Dom Wilmart avait illustré de nombreux éclaircissements le résumé détaillé qu'il avait donné du *Liber*, ait été porté à réduire sa propre annotation. On n'aura pas toujours la possibilité d'avoir simultanément sous les yeux l'édition de M. T. et le commentaire de Dom Wilmart.

Goscelin fait preuve d'une étonnante connaissance de la littérature hagiographique. Tout son exposé est parsemé d'exemples, *exempla moventia*, pour reprendre l'expression d'un cistercien. S'il est presque toujours possible de retrouver les sources auxquelles le moine a puisé, parfois cependant les recherches de Dom Wilmart et de M. T. n'ont pas abouti. Qui est par exemple ce *sanctus Trudgaudus* (p. 91) ? Alors que l'érudit bénédictin avait suggéré seulement de l'identifier avec l'abbé homonyme de Saint-Bertin de la fin du x^e siècle, M. T. adopte sans restriction cette hypothèse. En fait, le problème reste posé. Énumérant les vierges qui viendront à la rencontre d'Ève lors de son entrée en paradis, Goscelin cite : Thècle, Agnès, Cécile et Argine Catherine. Dom Wilmart a lu *Argiva*. Il ne s'agit pas d'une sainte inconnue mais de la « grecque » Catherine. Nous avons déjà

signalé ici (LXXIV, 1956, 281) l'histoire du triple péché de l'ermite. Le *Liber confortatorius* présente un abrégé d'une recension où le héros s'appelle *sanctus Alexander* (p. 104-105) et le roi, Gundoforus. De plus, on y retrouve le thème de l'enfant volé par le diable : *infantulum... furtim a cunis rapuit* (p. 104 ; cf. *Anal. Boll.* LVII, 1939, 204-205). Arrêtons là nos remarques, car il y aura peut-être lieu de revenir sur ce document où l'hagiographie a une si large part.

M^{lle} M.-M. Lebreton présente une collection de sermons de Julien, moine de Vézelay au XII^e siècle. Ils sont dédiés à l'abbé du monastère, Ponce de Monboisier (1138-1161), qui eut à faire face à de nombreuses difficultés ; mais de celles-ci on ne trouve pas trace dans les extraits publiés par M^{lle} L.

Pour réaliser l'inventaire méthodique des manuscrits de S. Bernard, le P. J. Leclercq a eu l'occasion de visiter de nombreuses bibliothèques. Sa recherche principale ne l'a pas empêché de jeter un coup d'œil curieux sur d'autres textes et d'y noter les documents qui permettent de mieux connaître l'atmosphère spirituelle des cloîtres médiévaux. Les quatre études qu'il donne ici viennent enrichir la longue série de travaux qu'il a déjà publiés sur ce sujet.

Outre un sermon de l'archevêque de Milan, Grossolano, sur le chapitre monastique, il imprime huit lettres d'Odon d'Ourcamp, mort cardinal-évêque de Tusculum vers 1171, et des lettres de moines qui tâchent d'éveiller la vocation claustrale chez leurs correspondants ; enfin un petit dialogue d'un moine Raoul, dans lequel *Ratio* explique à un *peccator* la valeur de la vêtue « ad succurrendum », c'est-à-dire de l'usage qui consistait à imposer l'habit monastique au moment de la mort afin de « mourir sous le froc ». De la plupart de ces documents, y compris les sermons de Julien de Vézelay, se dégage la prééminence de l'état religieux, qui assure le salut. « Il n'est jamais question de faire du bien à autrui, fût-ce par la prière », remarque Dom L. (p. 197).

Seuls les passages qui se présentaient comme des citations explicites de l'Écriture ont été identifiés. Une lecture rapide ne révélera pas toujours les versets bibliques dont ces écrits sont truffés. Par exemple, la même sentence du Lévitique : *Omne quod habet divisam ungulam et ruminat in pecoribus comedetis* (11, 3), est exploitée par deux auteurs d'une manière presque semblable : *Mundum est animal quod ruminat et ungulam findit* (p. 150) ; *Qui ea sedulo ruminat mundum est animal et fissam ungulam habet* (p. 179). De même, p. 156 et p. 178, un passage du Cantique des cantiques (4, 14) est allégué pour célébrer la beauté de la vie religieuse ; ailleurs, c'est la même formule liturgique qui revient sous deux plumes différentes. Ces coïncidences permettront peut-être un jour de déceler une certaine filiation entre ces écrits.

Quelques fautes d'impression ont échappé : p. 173, l. 33, il faut *desideravi* ; p. 193, l. 34, lire *nos* ; p. 153, *consuli*.

B. DE GAIFFIER.

Le P. A. FALCINI, O. F. M., a présenté le 11 mars 1940 à l'*Athenaeum Antonianum* de Rome une thèse d'histoire ecclésiastique sur les origines du christianisme dans l'Étrurie romaine. La guerre l'ayant empêché de publier son mémoire, il en a imprimé quelques chapitres (*Le origini del cristianesimo nell' Etruria romana*. Florence, 1952, 64 pp.). Il passe d'abord en revue les sources littéraires et monumentales. Formé à bonne école, il apprécie à leur juste valeur les divers genres de Passions. Souvent, ce sont les plus récentes qui revendiquent pour leur héros la plus vénérable antiquité. De la seconde partie de sa thèse, où il étudie l'introduction du christianisme dans les principales villes de l'Étrurie, il ne donne ici que les pages relatives à Chiusi et à Fiesole. Il est à souhaiter qu'il puisse faire paraître l'ensemble de son travail. Dans ce cas, il y aurait lieu d'adopter pour chaque notice un plan net, qui mette bien en valeur les données du problème, sans trop se préoccuper d'opinions désormais périmées. Afin d'alléger l'exposé et de le rendre en même temps plus précis, les Passions pourraient être spécifiées par leur numéro de la *BHL*.
B. G.

Il est regrettable qu'avant de rédiger sa monographie *San Cristobal* (Santander, édition privée, 1952, 155 pp., 60 illustrations), le P. M. CÁSCON, S. J., n'ait pas consulté les deux ouvrages suivants : A. MASSEON, *Saint Christophe* (Paris, 1933) ; H.-Fr. ROSENFELD, *Der hl. Christophorus, seine Verehrung und seine Legende* (Leipzig, 1937 ; cf. *Anal. Boll.* LVI, 1938, 190-192). Il aurait évité de mêler la légende et l'histoire. Du point de vue de l'iconographie, son livre rendra service, car il a réuni de nombreuses œuvres d'art surtout espagnoles. La sculpture de l'église de Saint-Lesmes à Burgos ne représente-t-elle pas plutôt S. Julien l'hospitalier ?
B. G.

Dans ses *Études historiques sur la Galice et le Portugal du VI^e au XII^e siècle*, l'abbé Pierre David avait dressé le tableau des saints vénérés au moyen âge dans la région d'entre Minho et Mondego (cf. *Anal. Boll.* LXVI, 1948, 305). Ces études de toponymie — d'hagiotoponymie, comme disait l'auteur — ont stimulé d'autres chercheurs. Joseph M. PIEL, professeur à l'Université de Coïmbre, a publié un mémoire intitulé : *Os nomes dos santos tradicionais hispânicos na toponímia peninsular* (extrait de *Biblos*, t. XXV-XXVI, 1950, 110 pp.) et M. Luis LÓPEZ SANTOS, de son côté, traite un sujet très voisin : *Influjo de la vida cristiana en los nombres de pueblos españoles* (extrait des *Archivos Leoneses*, t. V, 1951, 217 pp.). Ces deux monographies rendront de grands services à ceux qui s'intéressent à l'extension du culte des saints. Il est parfois très malaisé d'identifier le vocable d'un patron sous les diverses formes dialectales qu'il a reçues au cours des siècles, d'autant plus que souvent le mot *saint* est agglutiné à celui du martyr ou du confesseur. Des tables permettent de bénéficier des nombreuses informations rassemblées dans ces dissertations. En parcourant les titres des ouvrages cités par

MM. P. et L. S., on constate que depuis l'article du P. Delehay, *Loca Sanctorum* (*Anal. Boll.* XLVIII, 1930, 5-64), la bibliographie des travaux relatifs à l'hagiotoponymie ne cesse de s'enrichir et constitue un apport désormais indispensable aux études hagiographiques. Les fautes d'impression déparent malheureusement les titres des livres étrangers mentionnés par M. L. S. P. 86 lire : *Saint-tyves* et non *Sayntires* ; p. 87 : *Trois saints, nés d'une épitaphe romaine*, et non : *Frois saints nes d'une epithafe romaine*. B. G.

Dom Gérard FRANÇOIS, O. S. B., moine de Maredsous, est mort, chargé d'ans et de mérites, le 15 novembre 1955. Depuis sa jeunesse, il s'était intéressé à l'histoire du monastère de Brogne, fondé au x^e siècle par son patron, S. Gérard, et, plus particulièrement, aux vestiges matériels qui en subsistent dans la localité de Saint-Gérard (prov. de Namur, canton de Fosse). À défaut de la monographie détaillée qu'il avait rêvé d'écrire, Dom François a pu rédiger du moins, pendant sa dernière maladie, une précieuse esquisse, enrichie d'une importante illustration photographique : *Notice archéologique sur l'ancienne abbaye de Saint-Gérard* (Éditions de Maredsous, 1956, 40 pp., 47 pl., frontispice). Cette étude est basée sur les documents les plus variés — textes narratifs, pièces d'archives, plans terriers, gravures et estampes — et sur une investigation personnelle très assidue non seulement des parties encore existantes de l'édifice mais aussi de celles qui furent démolies lors des aménagements qu'on y fit en 1902. Pour décrire les divers aspects du monastère au cours des âges — Brogne ne fut jamais un établissement très considérable —, l'auteur s'est servi notamment des textes qui se rapportent à la translation de S. Eugène et qui furent publiés dans nos *Analecta*, d'une *Histoire de l'abbaye de Saint-Gérard* compilée en 1711 par Dom Eugène Massart et demeurée manuscrite (Bibliothèque de Maredsous), ainsi que d'une description des lieux adressée par le même religieux à Dom René Massuet, historiographe de la Congrégation de Saint-Maur à Paris (Bibl. nationale, fonds lat. 12673). Dans le domaine de l'iconographie, on peut signaler une vue d'ensemble de l'abbaye, remarquable quoiqu'un peu fantaisiste, qui fut peinte sous forme de gouache, en 1604, par Adrien de Montigny pour l'*Album du duc de Croy* (Paris, Bibl. nation., Cabinet des Estampes, sous la cote Vg Belgique 76) ; elle se trouve reproduite, en couleurs, comme frontispice de la présente brochure. La conjecture tient évidemment aussi une large place dans ces évocations du passé architectural de Brogne, à partir d'éléments forcément lacunaires. Pages 36-37, il est fait mention des trois chasses d'argent que possédait la sacristie — celles de S. Gérard, de S. Eugène, des Saints Innocents — et d'autres reliquaires. On nous rappelle ici que vers 1645 Mgr Engelbert Desbois envoya, de Namur, à Mgr Nicolas de Haudion, évêque de Bruges, une côte de S. Gérard en échange d'une relique de S^{te} Godelive de Ghistelles, « en vue, nous dit-on, d'obtenir la pro-

tection de ces saints contre toute invasion de protestantisme dans leurs diocèses respectifs ». L'auteur ajoute : « La côte de S. Gérard fut cédée en 1913 à Maredsous par Madame l'Abbesse de Sainte-Godelieve, qui la possédait. La relique de S^{te} Godelieve avait été donnée aux Bénédictines de la Paix à Namur ; nous ignorons ce qu'elle est devenue. » Sur la nature de cette dernière relique, voir le commentaire de Sollerius, dans *Act. SS.*, Iul. II, 395F-396A. M. C.

Pour célébrer le huitième centenaire de la mort de S. Atton, religieux de Vallombreuse, évêque de Pistoie († 1153), Mgr Sabatino FERRALI a publié une petite monographie (*Vita di S. Atto, monaco Vallombrosano e vescovo di Pistoia*. Pistoie, 1953, 79 pp., illustrations), qui a le mérite d'éviter le ton du panégyrique et de ne s'avancer qu'avec circonspection et prudence sur les chemins de l'histoire. L'auteur a pris soin de consulter non seulement les imprimés, mais aussi les manuscrits. On trouvera à la fin du volume le *Vitae fragmentum*, encore inédit, qui avait été catalogué sous le numéro 745b de la *BHL*. Les paragraphes relatifs aux miracles ont été omis. Atton a été hagiographe et nous lui devons une *Vita* de S. Jean Gualbert (*BHL*. 4398), republiée dans les *Monumenta Germaniae*, dont nous avons signalé le plus ancien manuscrit dans le fonds Chigi (cf. *Anal. Boll.* XLVIII, 1930, 412-413). Les principales variantes de ce témoin ont été reproduites à la fin du volume des *Monumenta* (Scriptores, t. XXX, 2, p. 1495). C'est sous le pontificat d'Atton que fut transférée dans la cathédrale de Pistoie une relique de S. Jacques, provenant de Compostelle (*BHL*. 4079). L'autel d'argent où elle est déposée vient d'être restauré. (Voir S. FERRALI, *L'altare argenteo di S. Jacopo in cattedrale di Pistoia*. Florence, 1956.)

B. G.

La Faculté d'histoire médiévale de l'université d'Utrecht inaugure une collection consacrée aux *Fontes minores medii aevi* en publiant des lettres de Jeanne d'Arc (*De Brieven van Jeanne d'Arc*, uitgegeven door Johanna Maria VAN WINTER en D. Th. ENKLAAR. Groningen, Wolters, 1954, 62 pp.). On sait que, des vingt-cinq missives attribuées à la Pucelle d'Orléans, quatre sont certainement fausses, les vingt et une autres n'ont pas été écrites par la sainte (elle ne savait ni lire ni écrire), mais proviennent d'elle, soit qu'un scribe les ait prises sous sa dictée, soit qu'il les ait composées selon ses indications. Les auteurs ont réuni toutes les données sur les éditions, les mentions et les traces de ces vingt-cinq lettres ; dix d'entre elles sont intégralement rééditées, parmi lesquelles les quatre faux. Élégamment présentée, cette brochure sera un instrument de travail commode et fort instructif pour les étudiants en histoire, auxquels elle est destinée.

V. D. S.

A l'occasion du deux-centième anniversaire de la naissance de S. Clément-Marie Hofbauer (1751-1820), le P. Édouard HOSP, rédemptoriste autrichien, a publié une nouvelle biographie de son illustre confrère et compatriote (*Der heilige Klemens Maria Hofbauer*. Vienne, Herder, 1951, 264 pp.). Le rôle que joua S. Clément dans l'établissement et la diffusion de sa congrégation en Autriche, en Suisse et en Pologne lui valut le titre de second fondateur et (depuis 1913) de second patron des Rédemptoristes. C'est l'apôtre de Vienne et de Varsovie que l'auteur dépeint principalement ; il n'alourdit son récit par aucune note ou référence. Écrit d'un point de vue pastoral, cet ouvrage ne s'adresse d'ailleurs pas aux spécialistes.

V. D. S.

Les usagers de la Bibliothèque Vaticane passent, en franchissant la porte Sainte-Anne, à côté d'une imposante tour, basse et trapue, vestige de la Rome du xv^e siècle. Mgr P. Frutaz retrace l'histoire de ce monument archéologique qui fut construit par le pape humaniste Nicolas V (*Il Torrione di Niccolò V in Vaticano*. Roma, Ente per l'Enciclopedia Cattolica, 1956, 120 pp., nombreuses illustrations). Le volume, somptueusement imprimé, a été offert à S. S. Pie XII en l'année du cinquième centenaire de la mort de Nicolas V. L'auteur rappelle les diverses destinations de cet édifice, qui, élevé pour compléter le système défensif du Vatican, abrite aujourd'hui, après avoir été restauré intérieurement et extérieurement, l'*Institutum religionis operibus tutandis*. Rien n'a été omis pour que ce beau livre fût en même temps un ouvrage d'érudition ; le texte et les notes commentent les belles planches, qui retiendront l'attention de tous ceux qui aiment à suivre sur d'anciennes vues cavalières les transformations de Rome.

B. G.

A la chronique allemande des évêques de Wurtzbourg, rédigée au xvi^e siècle par le comte de Zimmern et publiée en 1952 par M. W. Engel dans la série des *Fränkische Chroniken* de la Société d'histoire francconienne, a succédé, comme tome III de cette collection, la chronique similaire d'Eichstätt, que le même auteur acheva vers 1535 : *Die Eichstättler Bischofschronik des Grafen Wilhelm Werner von Zimmern*, eingeleitet und herausgegeben von Wilhelm KRAFT (Wurtzbourg, Schöningh, 1956, gr. in-8°, 92 pp.). Dans l'introduction, l'éditeur étudie brièvement la position d'Eichstätt au point de vue culturel et détermine ensuite les sources dont le comte de Zimmern pouvait disposer pour écrire l'histoire des évêques d'Eichstätt. On sait le rôle joué par le premier d'entre eux, l'Anglo-saxon S. Willibald, et par ses proches, S. Wynnebald, abbé d'Heidenheim, son frère, et St^e Walburge, sa sœur. Depuis l'heureux déchiffrement d'un cryptogramme par M. B. Bischoff en 1931, on sait aussi que les remarquables Vies des deux frères (*BHL*. 8931 et 8996) ont été composées par une moniale appelée Hugelburc, qui appartenait à leur entourage. Dans

cette Anglo-saxonne, M. K. non seulement voit une parente de S. Willibald, mais pour des motifs fort ténus, qui n'ont pu nous convaincre, il incline à l'identifier avec une énigmatique S^{te} Gepirgis. Cette « sainte », inconnue par ailleurs, n'apparaît qu'au x^{ve} siècle dans un aperçu généalogique de la famille du premier évêque d'Eichstätt. S^{te} Gunthild, vierge, et S^{te} Gepirgis y sont mentionnées, à la fin, comme *sodales* de S^{te} Walburge (ms. 87 des archives diocésaines d'Eichstätt). Signalons ici que dans une étude parue en 1930 dans la *Zeitschrift für bayerische Kirchengeschichte* (t. V, p. 1-16), sur le culte de S^{te} Gunthild à Suffersheim, M. K. rattachait cette vierge à la lignée seigneuriale des Pappenheim ; à Suffersheim, elle aurait fondé l'église. La tradition locale, par contre, l'honore comme une servante d'humble origine (voir *Act. SS.*, Sept. VI, 530-535). Ces questions mériteraient assurément une étude ultérieure, plus étoffée.

M. C.

La collection *Les Saints par l'image* vient de s'enrichir d'un nouveau volume consacré à *Sainte Bernadette* (Textes et légendes de Mgr F. TROCHU ; 184 photos de L. VON MATT. Bruges, Desclée de Brouwer, 288 pp.). Comme on le voit, le texte est de l'hagiographe bien connu, auteur d'une récente biographie de la voyante (cf. *Anal. Boll.* LXXIII, 1955, 273-274) ; il consiste en anecdotes et en descriptions adroitement mises en rapport avec l'illustration. Lecture d'édification ou même — pourquoi pas ? — d'agrément pour les uns, ce livre pourra être considéré par d'autres comme un précieux dossier, rassemblant d'intéressants documents sur la sainte et son milieu : souvenirs personnels de Bernadette (objets, écrits) ; images du cadre géographique et historique, en particulier du village de Lourdes au temps des apparitions (indispensables pour bien comprendre l'histoire de celles-ci) ; vues de la ville actuelle, dont certains aspects sont condamnés à disparaître à la suite de travaux projetés en vue des fêtes du centenaire (1858-1958). L'index topographique et analytique rendra d'indubitables services.

V. D. S.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

- ABADAL, R. D'. *La expedición de Carlomagno a Zaragoza en 778*. Extr. de *Coloquios de Roncesvalles* (Zaragoza, 1956), 33 pp.
- ANCIAUX, P. *Le sacrement de Pénitence*. Louvain et Paris, Nauwelaerts, 1957, 168 pp. (= *Questions de morale*).
- AUBERT, R. *Monseigneur Dupanloup et le Syllabus*. Extr. de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. LI (1956), pp. 79-142, 471-512, 837-915.
- AYOUTANTI, A. ; TILLYARD, H. J. W. *The Hymns of the Hirmologium*. Part III, 2. Copenhagen, Munksgaard, 1956, ix-95 pp. (= *Monumenta musicae byzantinae*, Transcripta, t. VIII).
- BAGATTI, B. *Scavo di un monastero al « Dominus flevit »*. — *Un acquerello del P. Horn (1727) di un distrutto musaico del S. Sepolcro*. Extr. de *Studii biblici franciscani Liber annuus*, t. VI (1955-1956), pp. 240-270, 271-278.
- BALLÈNDRAS, N. I. *Ἀσματικὴ Ἀκολουθία τοῦ ἁγίου ἱερομάρτυρος Λεωνίδου ἐπισκόπου Ἀθηνῶν*. Athènes, 1956, 45 pp.
- BARRÉ, H. *La fête mariale du 18 décembre à Bénévent au VIII^e siècle*. Extr. des *Ephemerides mariologicae*, t. VI (Madrid, 1956), p. 451-461.
- BARRETT, C. K. *The New Testament Background : Selected Documents*. London, S.P.C.K., 1956, xxiv-276 pp.
- BATAILLON, M. *Jean d'Avila retrouvé*. Extr. du *Bulletin hispanique*, t. LVII (1955), p. 5-44.
- BAZIRE, J. ; COLLEDGE, E. *The Chastising of God's Children and The Treatise of Perfection of the Sons of God*. Oxford, Blackwell, 1957, x-359 pp.
- BERNARDINUS SENENSIS. *Opera omnia*, t. III-V : *Quadragesimale de Evangelio aeterno*. Quaracchi, Collegio S. Bonaventura, 1956, 3 vol. in-fol., lxxii-487, 551, 643 pp.
- BONMANN, O. *Johannes Kapistran der « Apostel Europas »*. Extr. de *Stimmen der Zeit*, t. CLIX (1956), 12 pp.
- BROUTIN, P., S.J. *La Réforme pastorale en France au XVII^e siècle*. Paris et Tournai, Desclée, 1956, 2 vol., ix-372, 567 pp.
- BRUNACCI, A. *Leggende e culto di S. Rufino in Assisi*. Perugia, 1955, 92 pp., 4 pl. Extr. du *Bollettino della Deputazione di storia patria per l'Umbria*, t. XLV (1948).
- BRUNEL, C. *Recettes médicales, alchimiques et astrologiques du XV^e siècle en langue vulgaire des Pyrénées*. Toulouse, Privat, 1956, xxx-157 pp. (= *Bibliothèque méridionale*).
- CALLAEY, F. *Origine e sviluppo della festa del « Corpus Domini »*. Extr. de *Euntes docete*, t. X (Roma, 1957), p. 3-33.
- COMBALUZIER, F. *Les livres liturgiques de Faremoutiers*. Extr. de *Sainte Fare et Faremoutiers* (Faremoutiers, 1956), p. 227-256.
- DARROUZÈS, J. *Les observances monastiques de Dionysiou au XVI^e siècle*. Extr. de *Ἐπετηρίς τῆς ἐταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. XXVI (1956), p. 334-339.

- *Un recueil épistolaire byzantin : le ms. de Patmos 706*. Extr. de la *Revue des études byzantines*, t. XIV (1956), p. 87-121.
- DEKKERS, E. *Un nouveau manuscrit du commentaire de Théodore de Mopsueste aux Épîtres de S. Paul*. Extr. de *Sacris erudiri*, t. VI (1954), p. 429-433.
- DELPINI, F. *Divorzio e separazione dei coniugi nel diritto romano e nella dottrina della Chiesa fino al secolo V*. Torino, Marietti, 1956, 138 pp. (= *Scrinium theologicum*, fasc. 5),
- DEVOS, P. *Les SS. Cyrille et Méthode. Récents progrès critiques au service de l'Union*. Extr. de la *Nouvelle Revue théologique*, t. LXXIX (1957), p. 61-74.
- DE WITTE, Ch.-M. *Notes sur la découverte des ossements de S. Benoît et de S^{te} Scolastique au Mont-Cassin en 1484*. Extr. de *Benedictina*, t. X (1956), p. 259-266.
- DÖLGER, Fr. *Byzantinische Diplomatie*. Ettal, Buch-Kunstverlag, 1956, xvi-419 pp., 27 pl.
- *Photios*. Extr. de *Wissenschaftliche Zeitschrift der Ernst Moritz Arndt-Universität Greifswald, Gesellschafts- und sprachwissenschaftliche Reihe*, t. V (1955-1956), p. 59-61.
- DOLLE, R. *Léon le Grand. Sermons*, t. II. Paris, Éd. du Cerf, 1957, 93 + 80 pp. (= *Sources chrétiennes*, t. XLIX).
- DOMÍNGUEZ-DEL VAL, U. *El martirio, argumento apologético en la « Ciudad de Dios »*. Extr. de *Estudios sobre la « Ciudad de Dios »*, fasc. 1 (El Escorial, 1955), p. 527-542.
- *Patrologia española*, 4^e éd. Madrid, Espasa-Calpe, 1956, 132 pp.
- *¿ Una pieza litúrgica de San Leandro de Sevilla?* Extr. de *La Ciudad de Dios*, t. CLXIX (1956), p. 285-295.
- DORRESSE, J. *Les premiers monuments chrétiens de l'Éthiopie et l'église archaïque de Yéha*. Extr. de *Novum Testamentum*, t. I (Leiden, 1956), p. 210-224.
- DOWNEY, G. *The Church of All Saints (Church of St. Theophano) near the Church of the Holy Apostles at Constantinople*. Extr. de *Dumbarton Oaks Papers*, t. IX-X (1956), p. 301-305.
- *Education in the Christian Roman Empire : Christian and Pagan Theories under Constantine and his Successors*. Extr. de *Speculum*, t. XXXII (1957), p. 48-61.
- DUVAL, P.-M. *Les dieux de la Gaule*. Paris, Presses Universitaires, 1957, 136 pp.
- ELLARD, G. J. *Master Alcuin, Liturgist*. Chicago, Loyola University Press, 1956, xiii-266 pp. (= *Jesuit Studies*).
- Fare (Sainte) et Faremoutiers*. Abbaye de Faremoutiers, 1956, xii-412 pp., 12 pl.
- FOLLIERI, E. *Epigrammi sugli Evangelisti dai codici Barberiniani greci 352 e 520*. Extr. du *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, N. S., t. X (1956), pp. 60-80, 135-156.
- FOREVILLE, R. *A propos d'un « oraculum vive vocis » de Martin V en 1420*. Extr. de *Archivum latinitatis medii aevi*, t. XXV (1955), p. 29-39.
- *Charles d'Orléans et le « vin de S. Thomas »*. Extr. des *Cahiers d'histoire et de folklore*, t. I (1955), p. 22-32.
- GARITTE, G.; HALLEUX, A. DE. *Le sermon géorgien du moine Martyrius et son modèle syriaque*. Extr. du *Muséon*, t. LXIX (1956), p. 243-312.
- GARZYA, A. *Un opusculé inédit de Nicolas Cabasilas (« Contra Gregorae inepitias »)*. Extr. de *Byzantion*, t. XXIV (1954), p. 521-532.

- *Versi inediti di Nicola Cabasila*. Extr. du *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, N. S., t. X (1956), p. 51-59.
- GERHARDT, D. *Das Petrus-Bekenntnis in der Slavenmission*. Extr. de *Byzantion*, t. XXIV (1954), p. 533-544.
- GIANNELLI, C. *Ramenta byzantina*, 1: *Un epigramma di Nicola Idruntino sulla Κόμησις di Maria*; 2: *Cristoforo di Mitilene*; 3: *Una lettera di Libanio*. Extr. de *Classica et Mediaevalia*, t. XVII (1956), p. 35-46.
- GIOVANELLI, G. *Gli inni sacri di S. Bartolomeo Juniore, confondatore e IV egumeno di Grottaferrata*. Grottaferrata, Badia, 1955, 525 pp. (= *Innografi italo-greci*, t. III).
- HALKIN, F. *Hagiographie grecque et patrologie*. Extr. de *Texte und Untersuchungen*, t. LXIV: *Studia patristica*, t. II (Berlin, 1957), p. 465-467.
- *Une Passion grecque abrégée de sainte Lucie*. Extr. de *Classica et Mediaevalia*, t. XVII (1956, *Mélanges Carsten Høeg*), p. 71-74.
- HALKIN, L.-E. *La Réforme en Belgique sous Charles-Quint*. Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1957, 133 pp. (= *Collection « Notre Passé »*).
- HOMBURGER, O. *Eine spätkarolingische Schule von Corbie*. Extr. de *Karolingische und ottonische Kunst* (Wiesbaden, 1957), p. 413-426, fig. 168-184.
- HUYGHEBAERT, N. N. *Anecdota Aldenburgensia. Uit de geschiedenis van de St. Pietersabdij te Oudenburg in de XVI^e eeuw*. Extr. de *Sacris erudiri*, t. VIII (1956), p. 331-348.
- JOSI, E. *Pio XII e l'archeologia cristiana*. Extr. de *Pio XII Pont. Max. postridie kalendas martias MDCCCLXXVI-MDCCCCLVI* (Roma, 1956), p. 331-361.
- KERN, L. *Sur les rouleaux des morts*. Extr. de *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, t. XIV (1956), p. 139-147, 2 pl.
- KHAWAM, R. R. *Romanos le Mélode. Le Christ Rédempteur*. Paris, Beauchesne, 1956, in-12, 183 pp.
- KÖSTER, K. *Leben u. Geschichte der Christina von Retters (1269-1291)*. Extr. de *Archiv für mittelhheinische Kirchengeschichte*, t. VIII (1956), p. 241-269.
- *Neusser Pilgerzeichen und Wallfahrtsmedaillen. Ein Beitrag zur Geschichte der Quirinus-Verehrung*. Extr. de *Neusser Jahrbuch für Kunst, Kulturgeschichte und Heimatkunde*, 1956, p. 15-28, 14 ill.
- KUNZELMANN, A. *Briefe des seligen P. Stefanus Bellesini*. Extr. de *Augustiniana*, t. VI (1956), p. 697-748.
- LAGARDE, G. DE. *La naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen âge*, t. I: *Bilan du XIII^e siècle*, 3^e éd. Louvain, Nauwelaerts, 1956, xii-217 pp.
- LAMBERT, E. *Études médiévales*. Toulouse, Privat-Didier, 1956, 2 vol. in-4^e, xix-275, 301 pp.
- LAMPEN, W. B. *Joannes Discalceatus, O. Min. (1278-1349)*. Extr. des *Collectanea franciscana*, t. 26 (1956), p. 421-424.
- *Gehörte der hl. Cornelius von Wijk, Märtyrer von Gorcum, zum ersten Orden?* Extr. de *Franziskanische Studien*, t. XXXVIII (1956), p. 404-407.
- LAOURDAS, B. *Βυζαντινά και μεταβυζαντινά ἐγκώμια εἰς τὸν Ἅγιον Δημήτριον*. Extr. de *Μακεδονικά*, t. IV (1956), p. 47-162.
- *Συμειῶν Θεσσαλονίκης, Ἀκριβῆς διάταξις τῆς ἐορτῆς τοῦ ἁγίου Δημητρίου*. Extr. de *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, t. XXXIX (1956), p. 327-342.
- LASCARIS, M. Th. *Μιχαὴλ θ' Παλαιολόγος ἐν ἐπιγραφῇ τοῦ Ἁγίου Δημη-*

- τρίου Θεσσαλονίκης. Extr. de l'Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς, 1953-1954, t. II, p. 4-10.
- LAURENTIUS A BRUNDUSIO. *Opera omnia*, t. X, pars 2. Venezia-Mestre, Frati Minori Cappuccini, 1956, in-4°, xi-528 pp., 7 pl.
- LECLERCQ, J. *Aspects historiques du mystère monastique*. Extr. de *Convivium*, N. S., t. VI (Torino, 1956), p. 641-649.
- *Pierre le Vénérable et l'érémisme clunisien*. Extr. de *Studia Anselmiana*, fasc. 40: *Petrus Venerabilis, 1156-1956* (Romae, 1956), p. 99-120.
- LEFORT, L.-Th. *Athanasiana coptica*. Extr. du *Muséon*, t. LXIX (1956), p. 233-241.
- LEMERLE, P. *L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident. Recherches sur « La geste d'Umur pacha »*. Paris, Presses Universitaires, 1957, in-4°, 276 pp., 5 pl. (= *Bibliothèque byzantine, Études*, t. II).
- LEMOINE, E. *Philoxène de Mabboug. Homélies*. Paris, Éd. du Cerf, 1956, 564 pp. (= *Sources chrétiennes*, t. XLIV).
- LIEFTINCK, G. I. *De nouveaux fragments de la Chronique cassinienne de Léon de Marsico dans un psautier de Stavelot (Leyde, Bibl. Univ., B. P. L. 2602)*. Extr. de *Scriptorium*, t. X (1956), p. 96-98.
- MALLARDO, D. *Il nuovo « Proprium officiorum et missarum archidioecesis Neapolitanae »*. Napoli, 1957, 26 pp.
- MANSELLI, R. *Una designazione dell'eresia catara: « Arriana Heresis »*. Extr. du *Bullettino dell'Istituto st. ital. per il medio evo*, 68 (1956), p. 233-246.
- MAZZOTTI, M. *Appunti per la storia della cattedra eburnea di Ravenna*. Extr. de *Studi Romagnoli*, t. V (Faenza, 1954), p. 483-492.
- *L'attività edilizia di Massimiano di Pola*. Extr. de *Felix Ravenna*, fasc. 71 (1956), p. 5-30, 7 ill.
- Mélanges Christian Courtois et William Marçais* (= *La Nouvelle Clio*, t. VII-IX, 1955-1957, fasc. 1-6). Bruxelles, 310 pp.
- Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier*. Athènes, 1956, 2 vol., VIII-419, VIII-498 pp., 17 + 38 pl. (= *Collection de l'Institut français d'Athènes*, 92-93).
- MÉLIKOFF-SAYAR, I. *Le Destân d'Umûr Pacha (Düstûrnâme-i Enverî)*. Texte, traduction et notes. Paris, Presses Univ., 1954, in-4°, 157 pp. (= *Bibliothèque byzantine, Documents*, t. II).
- MERCATI, S. G. *Nota sul codex Hauniensis 1343*. Extr. de *Classica et Mediaevalia*, t. XVII (*Mélanges Carsten Høeg*, 1956), p. 109-118.
- MOEREELS, L. *Lofrede op S. Ignatius in 1656 door N. van Couwerven, abt van St. Michiels-Abdij*. Extr. de *Ons geestelijk Erf*, t. 30 (1956), p. 244-280.
- MOHLBERG, L. C.; EIZENHÖFER, L.; SIFFRIN, P. *Missale Francorum*. Roma, Herder, 1957, xxvi-107 pp., 6 fac-similés (= *Rerum ecclesiasticarum documenta*, ser. maior, t. II).
- OLPHE-GALLIARD, M. *S. Ignace de Loyola maître spirituel. — Les Exercices spirituels et la liturgie*. Extr. de la *Revue d'ascétique et de mystique*, t. XXXII (1956), pp. 113-127, 225-236.
- ONASCH, K. *Der cyrillo-methodianische Gedanke in der Kirchengeschichte des Mittelalters*. Extr. de *Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg*, Ges.-Sprachw., t. VI, 1 (1956), p. 27-40.
- ORLANDOS, A. K. *Ἀρχεῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος*, t. VIII (1955-1956), fasc. 1-2 (Athènes, 1956), 207 pp.

- Papers read at the Conference on Diocesan and Local History*. Easter, 1956. Dublin, Gill, 1956, 31 pp. (= *Proceedings of the Irish Catholic Historical Committee*).
- PAREDI, A. *Testi milanesi nel Sacramentario Leoniano*. Extr. de *Studi in onore di Mons. Angelo Mercati* (Milano, 1956), p. 329-339.
- PERTUSI, A. *Angelo Mai scopritore ed editore di testi greci classici e bizantini*. Extr. de *Bergomum*, 1954, p. 167-193.
- *L'atteggiamento spirituale della più antica storiografia bizantina*. Extr. de *Aevum*, t. XXX (1956), p. 134-166.
- PETIT, P. *Les étudiants de Libanius*. Thèse. Paris, Nouvelles éditions latines, 1956, 206 pp. (= *Études prosopographiques*, t. I).
- *Libanius et la vie municipale à Antioche au IV^e siècle après J.-C.* Paris, Geuthner, 1956, in-4°, 446 pp. (= *Bibliothèque archéologique et historique*, t. LXII).
- PICHARD, M. *Le roman de Callimaque et de Chrysorrhoe*. Paris, Les Belles Lettres, 1956, XL-119 + 92 pp. (= *Collection byzantine*).
- POHLMANN, C. *Kanzel und Ritiro. Der Volksmissionar Leonhard von Porto Maurizio*. Werl/Westf., Dietrich-Coelde-Verlag, 1955, xxiii-244 pp. (= *Franziskanische Forschungen*, t. XII).
- RÉAU, L. *Iconographie de l'art chrétien*, t. II, 1^{re} partie: *Ancien Testament*. Paris, Presses Universitaires, 1956, in-4°, viii-470 pp., 32 pl.
- Relics (The) of St. Cuthbert*. Studies by various authors, edited by C. F. BATTISCOMBE. Durham, Chapter of the Cathedral, 1956, in-fol., xv-561 pp., 58 pl.
- ROMB, A. M. *Mission to Cathay. The Biography of Blessed Odoric of Pordenone*. Paterson (N. J.), St. Anthony Guild Press, 1956, x-153 pp.
- RYCKMANS, G. *Het oude Arabië en de Bijbel*. Extr. de *Jaarbericht van het voor-aziatisch-egyptisch Genootschap « Ex Oriente Lux »*, fasc. 14 (1955-1956), p. 73-84, pl. III-VI.
- SANTIN, A. *Il significato di una ricorrenza. San Massimiano di Pola*. Extr. du *Bollettino economico* (Ravenna), 1956, 15 pp.
- SANTOS OTERO, A. DE. *Los Evangelios apócrifos*. Madrid, Editorial Católica, 1956, xvi-761 pp., 32 pl. (= *Biblioteca de autores cristianos*, t. CXLVIII).
- SAXER, V. *Le statut juridique de Vézelay des origines à la fin du XII^e siècle*. Extr. de la *Revue de droit canonique*, t. VI (1956), p. 225-262.
- SEPPELT, F. X. *Geschichte der Päpste*, t. II, 2^e éd.; t. III, 1^{re} éd. München, Kösel-Verlag, 1955, 1956, 2 vol., 454, 648 pp.
- SERRA, G. *Del mito e delle origini della voce « Balma », « antro, cavità sotto roccia, grotta eremitica »*. Extr. de *Studi in onore di Aristide Calderini e Roberto Paribeni*, t. I (Milano, 1956), p. 391-402.
- SIMONETTI, M. *Introduzione all'edizione critica dell'« Apologia » di Rufino contra S. Girolamo*. Extr. de *Maia*, N. S., t. VIII (Torino, 1956), 28 pp.
- *Qualche osservazione a proposito dell'origine degli Atti dei martiri*. Extr. de la *Revue des études augustinienes*, t. II (*Mémorial Gustave Bardy*, 1956), p. 39-57.
- SOUPLET, M. S. *Firmin, septième évêque de Verdun, patron des œuvres charitables*. Verdun, Œuvre de N.-D. de Verdun, 1956, 58 pp. (= *Collection « Les Saints de Verdun »*).
- Stad en Abdij van Sint-Truiden (693-1060-1956). Tentoonstelling 14 tot 22 juli 1956*. Sint-Truiden, Stadsbestuur en Sint-Trudo Comité, 1956, 48 pp.

- STRACKE, D. A. *Over de « Vita Eligii »*. Extr. de *Bijdragen tot de geschiedenis*, 3^e sér., t. VIII (1956), pp. 90-137, 160-206, 221-269.
- TAMISIER, R. *La Bible livre de prière*. Paris, Fayard, 1956, 325 pp. (= *Textes pour l'histoire sacrée*).
- TESSIER, G. *Calendriers du moyen âge*. Paris, Institut de France, 1955, in-4^o, 12 pp.
- THOMPSON, E. A. *Der gotische Bischof Goddas*. Extr. de *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur*, t. LXXXVI (1955-1956), p. 275-278.
- TISSOT, G. *Ambroise de Milan. Traité sur l'Evangile de S. Luc*, t. I. Paris, Éd. du Cerf, 1956, 275 + 270 pp. (= *Sources chrétiennes*, t. XLV).
- TÓMADAKIS, N. B. Ἦσαν βάρβαροι αἱ Ἀθῆναι ἐπὶ Μιχαὴλ Χωνιάτου; Extr. de Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς φιλοσοφικῆς σχολῆς τοῦ πανεπιστημίου Ἀθηνῶν, 1956-1957, p. 88-109.
- Tudors (*The Great*). Edited by K. GARVIN. 2^e éd., London, Eyre and Spottiswoode, 1956, xxiv-296 pp.
- VEIT, L. A.; LENHART, L. *Kirche und Volksfrömmigkeit im Zeitalter des Barock*. Freiburg i. Br., Herder, 1956, xi-332 pp.
- VERBRACKEN, P. *Le texte du Commentaire sur les Rois attribué à S. Grégoire*. Extr. de la *Revue bénédictine*, t. LXVI (1956), p. 39-62.
- *Le Commentaire de S. Grégoire sur le Premier Livre des Rois*. Ibid., p. 159-217.
- WEIGEL, H. *Neue Veröffentlichungen zur Patrozinienkunde*. Extr. de *Blätter für deutsche Landesgeschichte*, t. XCVI (1956), p. 401-425.
- WELLESZ, E. *The Akathistos Hymn*. Copenhagen, Munksgaard, 1957, xcii-108 pp. (= *Monumenta musicae byzantinae*, Transcripta, t. IX).
- WENDEHORST, A. *Albertus Magnus und die Kirchenreform*. Extr. de *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, t. LXIV (1956), p. 241-261.
- WILSDORF, C. *Note sur un faux diplôme du roi Dagobert I^{er} en faveur de l'abbaye de Haslach*. Extr. de la *Revue d'Alsace*, t. XCV (1956), p. 76-81.
- WISPLINGHOFF, E. *Untersuchungen zur ältesten Geschichte des Stiftes S. Simeon in Trier*. Extr. de *Archiv für mittelhheinische Kirchengeschichte*, t. VII (1956), p. 76-93.
- WYCZAWSKI, H. E. *Biogostawiony Jan z Dukli*. Kraków, Kuria metropolitalna, 1957, 95 pp.
- ZIBERMAYR, I. *Noricum, Baiern und Österreich*. 2^e éd., Horn, F. Berger, 1956, xxii-555 pp., 4 cartes.
- ABRANCHES VIOTTI, H. *A causa de beatificação do Ven. Padre José de Anchieta*. Rio de Janeiro, Mensageiro de Coração de Jesus, 1953, 28 pp.
- ARNALDI, G. *Giovanni Immonide e la cultura a Roma al tempo di Giovanni VIII*. Extr. du *Bollettino storico italiano per il medio evo*, fasc. 68 (1956), p. 33-89.
- Asprenas. *Comunicazioni e conferenze durante il 1956*. Napoli, Accademia ecclesiastica « S. Pietro in Vinculis », 1957, 223 pp.
- BANFI, F. *Le fonti per la storia di S. Giovanni da Capestrano*. Extr. de *Studi francescani*, t. LIII (1956), 48 pp.
- *La prima biografia a stampa di S. Giovanni da Capestrano (Como, 1479)*. Extr. du *Bullettino della Deputazione Abruzzese di storia patria*, 1956, p. 71-98,

- CHADWICK, H. *St. Peter and St. Paul in Rome : The Problem of the « Memoria apostolorum ad Catacumbas »*. Extr. du *Journal of Theological Studies*, 1957, p. 31-52.
- DEKKERS, E. *La bibliothèque de Saint-Riquier au moyen âge*. Trad. par J. GORDARD. Extr. du *Bulletin des Antiquaires de Picardie*, 1956, p. 157-197.
- DENHOLM-YOUNG, N. *The Life of Edward the Second*. Edinburgh, Nelson, 1957, 150 + 145 pp. (= *Medieval Texts*).
- DOUILLET, J. *Qu'est-ce qu'un saint?* Paris, Fayard, 1957, 124 pp.
- FERGUSON, J. *Pelagius*. Cambridge, Heffer, 1956, ix-206 pp.
- GAIFFIER, B. DE. *Une citation de l'Harmonie évangélique de Théophile d'Antioche dans le « Liber Sancti Iacobi »*. Extr. des *Mélanges en l'honneur de Mgr Michel Andrieu* (Strasbourg, 1956), p. 173-179.
- JOANNOU, P. *Christliche Metaphysik in Byzanz. I: Die Illuminationslehre des Michael Psellos und Joannes Italos*. Ettal, Buch-Kunstverlag, 1956, viii-152 pp. (= *Studia patristica et byzantina*, 3).
- *Joannes Italos. Quaestiones Quodlibetales*. Editio princeps. Ibid., 1956, xv-192 pp. (= *Studia patristica et byzantina*, 4).
- LA FUYE, M. DE ; BABEAU, É.-A. *Madame Élisabeth (1764-1794)*. Paris, Lethiellieux, 1957, 289 pp.
- MARTINS, M. *Peregrinações e libros de milagros na nossa idade média*, 2^e éd. Lisboa, Brotéria, 1957, 211 pp.
- MASSERON, A. *La Vie de S. Antoine de Padoue* par Jean RIGAULD. Traduction, introduction et notes. Paris, Éditions franciscaines, 1956, 152 pp.
- NIERMEYER, J. F. *Mediae latinitatis Lexicon minus*, fasc. 3-4. Leiden, Brill, 1956, p. 193-384.
- ORLANDI, St. *Il B. Lorenzo da Ripafratta, campione della Riforma domenicana nel sec. XV*. Firenze, Ediz. « Il Rosario », 1956, xvi-105 pp., 6 pl.
- Reportorium novum*. Dublin Diocesan Historical Record, t. I, fasc. 1-2 (1955-1956), xii-524 pp., 28 pl.
- SALVATORE, A. M. *Lettere e scritti di S. Giovan Giuseppe della Croce*. Roma, Centro Edizioni Francescane, 1956, 130 pp.
- STUDER, B. *Die theologische Arbeitsweise des Johannes von Damaskus*. Ettal, Buch-Kunstverlag, 1956, xvii-141 pp. (= *Studia patristica et byzantina*, 2).
- TERTULLIEN. *Traité de la Prescription contre les Hérétiques*. Introd., texte et notes de R.-F. REFOULÉ. Trad. de P. DE LABRIOLLE. Paris, Édit. du Cerf, 1957, 152 + 65 pp. (= *Sources chrétiennes*, 46).
- THOMSON, R. L. *Pwyll Pendewic Dyuet*. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1957, xxxi-72 pp. (= *Mediaeval and Modern Welsh Series*, t. I).
- WALKER, G. S. M. S. *Columbani opera*. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1957, xciv-247 pp. (= *Scriptores latini Hiberniae*, t. II).
- WONISCH, O. *Das St. Lambrecht Passionsspiel von 1606. Passio Domini und Dialogus in Epiphania Domini des Johannes Geiger*. Wien, Museum für Volkskunde, 1957, viii-96 pp.

HAGIOGRAPHIE DU PICENUM

VIE DE S. ELPIDIUS. PASSION DE S^{te} FRANCA

L'analyse des légendiers de la bibliothèque capitulaire de Spolète nous a fait découvrir deux textes inédits : une *Vita S. Elpidii confessoris*¹ et une *Passio S. Francae*². Nous les présentons ci-après, munis d'une brève introduction.

I. VITA S. ELPIDII CONFESSORIS.

De nombreux saints ont porté ce nom, mais très peu possèdent une *Vita* ou une *Passio*³. Le nôtre appartient à la région des Marches⁴, tout au moins au point de vue du culte. Nos prédé-

¹ *Les légendiers de Spolète*, dans *Anal. Boll.*, t. LXXIV (1956) p. 340 ; cf. p. 323.

² *Ibid.*, p. 329 ; cf. p. 323.

³ Dans son pèlerinage en Orient, Éthérie signale près de Carrhes, en Mésopotamie, le *martyrium* d'un moine Helpidius, par ailleurs inconnu, dont la fête, le 23 avril, réunissait une foule de chrétiens (éd. H. PÉRRÉ, p. 174-175). Le martyrologe hiéronymien ne mentionne que deux saints Elpidius, l'un en Arménie (27 avril et 2 mai ; cf. *Comm. martyr. hieron.*, pp. 213, 226), l'autre à Ancyre (4 sept., *ibid.*, p. 487). Dans le Synaxaire de Constantinople nous trouvons au 15 novembre les martyrs Elpide, Eustochius et Marcel sous Julien l'apostat (la Passion est perdue, cf. *Anal. Boll.*, t. LXXIV, 1956, pp. 26, 48) ; au 15 janvier (voir aussi le 16 et le 20) les saints Elpide, Danax et Hélène ; au 7 mars, en même temps que Basile et d'autres évêques, martyrisés à Cherson, figure un S. Elpidius (cf. *BHG.*² 266, 267). Le martyrologe romain, outre les saints Elpide des 7 mars, 2 mai, 4 septembre et 15 novembre, commémore, le 1^{er} septembre, un martyr d'Afrique, le 2 du même mois, l'évêque de Lyon et le saint du Picenum. En Campanie, Atella compte parmi ses saints évêques un S. Elpidius (cf. F. LANZONI, *Le diocesi d'Italia*², p. 205 ; *BHL.* 1541). La suite de cet article nous permettra de signaler d'autres saints personnages appelés Elpidius.

⁴ La petite localité de *Sant' Elpidio al mare*, au nord de Fermo, entre les vallées du Chienti et du Tenna, porte ce nom depuis une époque très ancienne. Dans un acte de 1079 il est question de la *plebs beati S. Elpidii* (M. CATALANUS,

cesseurs en ont traité dans le tome I^{er} de septembre ¹. Sauf une collection de miracles du xvii^e siècle, ils n'avaient pu trouver aucune Vie ancienne. Suivant une opinion dont nous montrerons plus loin l'origine, ils identifièrent, non sans hésitation, le saint vénéré dans le Picenum avec l'abbé Elpidius dont Pallade a retracé l'existence dans l'Histoire Lausiaque ². Le texte que nous imprimons ci-dessous montre qu'au xii^e siècle, l'hagiographe qui l'a rédigé ne songeait pas à cette identification.

La *Vita* fut transcrite dans le tome II du légendier de San Felice de Narco, fol. 236-237^v, durant les dernières années du xii^e siècle ³. En voici brièvement le résumé.

Converti à l'âge de 18 ans, Elpidius passe 9 ans dans les exercices d'une ascèse rigoureuse. Il se rend ensuite *in civitatem Antonii imperatoris* afin d'y prêcher l'évangile. Arrêté sur l'ordre de l'empereur, il défend si bien la cause du christianisme devant le prince que celui-ci se convertit et, avec lui, son peuple. Un comte, nommé Priscien, est jeté en prison pour avoir marqué son opposition à la décision de l'empereur. Finalement, il demande lui aussi le baptême. Après un an et sept mois, Antonius meurt. Des Sarrasins ravagent le pays et Elpidius est incarcéré par leur chef, Aurelianus. Enfermé dans un cachot, il y demeure 3 ans. Miraculeusement délivré, il amène Aurélien à la foi. Sur l'ordre d'un ange, il retourne dans sa patrie : *in provincia Cesarea, que nominatur Vallis Olivaria*.

De ecclesia Firmana eiusque episcopis et archiepiscopis commentarius, Fermo, 1783, p. 328). On trouvera d'autres mentions de cette ville dans G. DE MINICIS, *Cronache della città di Fermo* (= *Documenti di Storia italiana*, t. IV, Florence, 1870), passim, et dans P. SELLA, *Rationes decimarum Italiae nei secoli XIII et XIV. Marchia* (= *Studi e Testi*, n° 148), i. v. A quelques kilomètres, sur le bord de l'Adriatique, se trouve Porto S. Elpidio. Plus à l'intérieur des terres, au sud-ouest de Fermo, s'élève S. Elpidio Morico, qui apparaît dans les *Rationes decimarum* à la fin du xiii^e siècle (P. SELLA, op. c., p. 493). D'après N. Medaglia (*Memorie istoriche della città di Cluana detta oggi volgarmente terra di S. Elpidio*, Macerata, 1692, p. 52), ce serait en 1407 qu'aurait été construite l'église de ce bourg placée sous le patronage de S. Elpidius. En 1512, clergé et fidèles auraient demandé à la collégiale de S. Elpidio al mare quelques reliques du saint (ibid., p. 52-54). Ces brèves indications suffisent à montrer que, dans cette région des Marches, on vénérât particulièrement un S. Elpidius.

¹ Act. SS., Sept. t. I (1746), p. 378-88 : *De sancto Elpidio abbate, patrono oppidi S. Elpidii in Piceno*, commentaire du bollandiste Jean Stilting.

² Chapitre cvi de l'édition de MIGNE (*P. G.*, t. 34) ; xlviii de l'édition de BUTLER.

³ *Anal. Boll.*, t. c., p. 322.

Dorothée, frère d'Elpidius, l'accueille et, peu après, le saint meurt, un 24 novembre.

Du point de vue de la topographie et de la chronologie, cette *Vita* est vraiment décevante. L'empereur ou roi Antonius, la cité mystérieuse où il règne, la province de Césarée, la *Vallis Olivaria*, rien ne permet de situer l'action dans le temps ou dans l'espace. Nous nous trouvons en présence d'une pièce de basse époque, vraisemblablement de peu antérieure au ^{xii}^e siècle, date à laquelle elle fut transcrite dans le Légendier de San Felice.

Tout porte à croire qu'elle n'a pas joui d'une grande diffusion : non seulement nous n'en connaissons jusqu'ici qu'une copie, mais aussi elle n'a laissé presque aucune trace, ainsi que nous le verrons plus loin. Ajoutons qu'à partir du ^{xvi}^e siècle, les érudits locaux se sont montrés peu favorables à l'égard de notre *Vita* et ont sans doute contribué à la rejeter dans l'ombre. Il n'est pas difficile de découvrir les raisons de leur mépris. Peu à peu, ils ont été amenés à identifier S. Elpidius avec le moine célèbre par Pallade et dont l'histoire est beaucoup mieux attestée.

Voici les étapes successives par lesquelles s'est opérée cette identification, qui, on le devine, est entièrement arbitraire. Au ch. 106 (ou 48) de l'Histoire Lausiaque, Pallade évoque en quelques traits la vie pénitente d'un ermite cappadocien, Elpidius, qui se retira en Palestine dans le couvent de Timothée, chorévêque de Cappadoce. Elpidius, dont nous ignorons la date de mort, ne semble pas avoir été inscrit dans les fastes d'une Église. Au ^{xiii}^e siècle, il pénètre dans les grandes compilations occidentales, par exemple dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais¹. Celui-ci se contente de résumer le chapitre de Pallade et ne fournit aucune date de culte.

Au ^{xiv}^e siècle, Pierre de Natalibus, qui rapproche volontiers dans son vaste recueil les saints homonymes, place la notice d'Elpidius de Cappadoce immédiatement après celle du saint évêque de Lyon, dont la fête se célèbre le 2 septembre, et sans hésiter il écrit à la fin de l'esquisse biographique empruntée à Pallade : *Elpidius igitur post annos predictos ad Cappadociam regressus et presbyter factus fratres et sorores in unum collegit et, cenobio constructo, in*

¹ L. xvii, c. 90 (éd. Venise, 1591, t. IV, fol. 234). Le saint est appelé *Elphidius*.

*pace quievit. Cuius festum agitur III non. septembres*¹. Ces dernières phrases ne mentionnent pas seulement une date fantaisiste, mais elles parlent d'un retour d'Elpidius en Cappadoce et de la fondation d'un monastère. Pierre de Natalibus a confondu ici Elpidius avec son disciple Sisinnius, dont Pallade relate la vie au chapitre suivant de l'Histoire Lausiaque.

Désormais, les hagiographes enregistreront sans défiance l'affirmation de Pierre de Natalibus. Au xvi^e siècle, François Maurolycus annonce au 2 septembre : « Eodem die, apud praefatam urbem (Lyon), S. Elpidii episcopi. Item in Cappadocia Elpidii abbatis abstinencia conspicui². » Quelques années plus tard, en 1583, les rédacteurs du martyrologe romain modifient cette notice et écrivent : « In Piceno item sancti Elpidii abbatis, cuius nomine oppidum appellatum, sacrum eius corpus se possidere congaudet³. »

Le libellé de la notice semble vouloir se maintenir dans une certaine imprécision. Elle annonce seulement la fête d'un saint du Picenum dont le corps repose à S. Elpidio. Mais en fait, malgré cette circonspection, il n'est pas douteux que, dans la pensée des compilateurs, ce saint ne soit celui célébré par Pallade. L'annotation de Baronius, en 1586, confirme, malgré des formules hésitantes, cette manière de voir : « Elpidius abbas. De quo et Petrus in catal. lib. 8, c. 28 ; cumque cappadocem genere fuisse scribat, illum esse putamus de quo praeclara Palladius narrat cap. 37 (sic). Est celebris memoria huius in Piceno, nam praecipue colitur in oppido, quod ab eius nomine S. Elpidius appellatur. » On est un peu surpris de lire : « illum esse putamus... ». En effet, si Elpidius commémoré par le martyrologe romain est le saint mentionné par Pierre de Natalibus, il n'y a aucun doute que ce soit celui dont Pallade a transmis le souvenir. La phrase suivante affirme que les habitants de Sant' Elpidio vénèrent le moine de Palestine (*memoria huius*, c'est-à-dire *de quo praeclara Palladius narrat*)⁴.

¹ L. VIII, c. 27. Pierre de Natalibus donne à Elpidius le titre d'abbé : *De sancto Elpidio abbate*.

² *Martyrologium* (Venise, 1568). Dans cette édition, les deux saints ne figurent pas parmi les noms de la *Tabula nominum sanctorum*. L'édition de Venise de 1577 a comblé cette lacune.

³ Cf. *Comm. martyr. rom.* (1940), p. 376. Le commentaire de cette notice doit être amendé en deux points. C'est bien P. de Natalibus qui confère à Elpidius le titre d'abbé ; et il n'identifie pas le saint du Picenum avec celui de Cappadoce.

⁴ Baronius tient à signaler deux autres Elpidius ; le premier, prêtre romain,

Sous quelles influences Baronius ou ses collègues ont-ils été amenés à insérer dans la compilation officielle une notice aux données si douteuses ?

Vers 1577, des érudits locaux se sont intéressés au passé de la petite cité de S. Elpidio, à savoir Andrea Bacci ¹ et Camillo Medaglia ².

Le premier, parlant des incursions des Sarrasins, énumère les diverses appellations de Sant' Elpidio au cours des âges : « E delle prime fù Cluana, che per nome imbastardito da Saraceni si disse Cluanello, e Monte Cluello, e fù poi detto Sant' Elpidio sotto la cui esemplar vita e dottrina ammaestrata quella città è cresciuta nella fede ³ ». Rappelant ensuite que les « istorie ecclesiastiche » gardent le souvenir de deux saints Elpidius, l'évêque de Lyon et le saint moine de Cappadoce, il est assez hésitant sur l'identité du patron de la cité qui porte son nom ⁴.

Presque en même temps, Camille Medaglia composait son mé-

envoyé en Orient en 341 par le pape Jules I^{er}, n'a jamais eu de culte ; le second est un saint, fort obscur, de la région des Marseilles ; l'évêque de Metz Thierry rapporta ses reliques en Gaule vers 969. Cf. FR. LANZONI, *Le diocesi d'Italia*, pp. 364, 479.

¹ Célèbre médecin, né à S. Elpidio en 1524 et mort à Rome en 1600. L. FERRARI, *Onomasticon* (Milan, 1947), p. 60. N. Medaglia (op. c., p. 78) dit expressément que c'est à la fin de 1576 que Bacci rédigea son opuscule *L'Origine dell' antica città di Cluana che hoggi è la nobil terra di S. Elpidio*. Resté inédit, N. Medaglia le publia dans ses *Memorie istoriche* (p. 121-142). Il fut réimprimé à part sous le titre : *Notizie dell' antica Cluana oggi S. Elpidio* (Macerata, 1716). A. Bacci croyait que Sant' Elpidio s'élevait sur le site de l'antique Cluana (cf. G. COLUCCI, *Dell' antica città di Cluana, dans Delle antichità Picene*, t. VIII, Fermo, 1790, p. 67-89 ; PAULY-WISSOWA, *Real-Encyclopädie*, t. IV, col. 111).

² La famille Medaglia s'appela primitivement Egidiucci. En 1525, Costanzo Egidiucci trouva non loin de Sant' Elpidio une grande quantité de « medaglie ». C'est à la suite de cette découverte que la famille changea de nom. Vers 1577, Camillo Medaglia composa l'histoire de Cluana, qui fut publiée par son descendant Natale Medaglia à la fin de ses *Memorie istoriche*, p. 145-183, sous le titre : *Municipii S. Elpidii centum ac quindecim circiter ab hinc annis a D. Camillo Medallio scriptis illustrati... liber primus*.

³ Éd. de 1692, p. 132 ; éd. de 1716, p. 26.

⁴ Dans son article : *Saints d'Istrie et de Dalmatie* (*Anal. Boll.*, t. XVIII, 1899, p. 388-389), le P. Delehaye rappelle que, par suite d'homonymie, on a parfois remplacé un saint local peu connu par un saint des Gaules ; à Parenzo, les SS. Proiectus et Acolythus ont été identifiés avec les SS. Proiectus et Eli-dius, Acolithus de Clermont.

moire sur l'histoire de la cité de S. Elpidio. D'après l'édition de cette œuvre par son parent, Natale Medaglia, un siècle plus tard, on voit qu'il a opté pour S. Elpidius de Cappadoce¹. Mais il ne s'est pas contenté de s'inspirer de la biographie de Pallade ; il a amalgamé à ce récit diverses traditions locales, parmi lesquelles nous trouvons quelques traits empruntés à la *Vita S. Elpidii* que nous publions ci-après.

Les principaux épisodes de la Vie de S. Elpidius, telle que l'a « reconstituée » Medaglia, sont les suivants : Elpidius, né en Cappadoce, y mène pendant 25 ans une existence toute consacrée aux pratiques de l'ascèse. La vénération dont il est l'objet le décide à quitter son pays. Sous la conduite d'un ange, il arrive à Rome, visite la tombe des Apôtres, puis, toujours mû par l'esprit de Dieu, il choisit comme champ d'apostolat le Picenum, où il arrive un 24 novembre. L'idolâtrie y règne encore. Il a la bonne fortune d'y rencontrer deux autres apôtres, Enesius et Eustase². Arrêtés, les missionnaires sont mis en prison. Ils s'en évadent miraculeusement. A la vue de ce miracle, le préfet et les habitants se convertissent en grand nombre, six ou sept mille³. Elpidius meurt un 2 septembre.

La plupart des épisodes proviennent soit de Pallade, soit de la *Vita* que nous éditons. Quelques-uns, par exemple le voyage à Rome, la visite à la tombe des Apôtres, la mort dans le Picenum, ont été ajoutés, on devine dans quel but : rehausser le prestige de l'apôtre et aussi expliquer la présence du corps à Sant' Elpidio, qu'aucune des deux légendes ne justifiait. Medaglia est-il responsable de ces additions ? Il ne semble pas. En effet, il cite un auteur, Gregorius Lazzarius⁴, qui résumait comme suit la biographie de S. Elpidius : « Elpidius sanctus abbas et vitae sanctitate illustris fuit natione Asiaticus in civitate Cordilensi Cappadociae nobilibus parentibus ortus, qui veniens Romam post visitationem piorum locorum petiit Picaenum, et divino lumine inspiratus in loco per-

¹ N. MEDAGLIA, op. c., p. 163-168 ; cf. p. 36.

² Ces deux noms proviennent de Pallade : ϕ (Elpidius) *συντελειώθη και Αινεσιός τις ἀνὴρ ἀξιόλογος και Εὐστάθιος ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ*.

³ L'évasion de la prison et la conversion du peuple sont deux traits empruntés à la Vie publiée ci-dessous.

⁴ Nous n'avons rencontré cet auteur dans aucun répertoire. Il est antérieur à 1577 puisque C. Medaglia cite son ouvrage (N. MEDAGLIA, op. c., p. 163-164).

manere constituit ubi ex ruinis Cluanae civitatis fuit factum oppidum, quod Cluellum et post Elpidii obitum ab eius nomine vocatus est sanctus Elpidius, cuius anima die 2 septembris ad coelum evolavit ¹. »

Les chapitres de Medaglia ne font que diluer et paraphraser cette notice en s'inspirant de Pallade et de notre texte. Il a connu certainement ce dernier, car il y fait une allusion précise mais très dénigrante : « Ne à dir' il vero può far vacillare si classiche autoritadi un certo libro d'Autore incerto, intitolato la Republica Elpidiense, che tuttavia si conserva nella chiesa dell' insigne collegiata di S. Elpidio, con asserire, che alli 24 novembre se ne morisse, imperciòche non porta il detto libro altre ragioni, che la sua assertiva *stat pro ratione voluntas*, hor' Rè et ora Imperatore nomina Antonio, che negl' annali non si rinviene in quei tempi, ne pur Antonino, mà Valentianino il giovane lo scetro imperiale stringeva, e come vogliam credere, che in altre parti ancora non habbia errato ²? »

Medaglia cite également d'anciennes peintures accompagnées de « légendes », qui étaient conservées dans la collégiale de Sant' Elpidio al mare et à Sant' Elpidio Morico ³.

Ces anciennes peintures ont disparu ; nous en avons trouvé une description détaillée dans des notes manuscrites envoyées de Fermo à Rome au bollandiste Janninck par le P. Dominique Pierantoni ⁴. Nous les publions ci-dessous ⁵. Elles concordent avec la version

¹ N. MEDAGLIA, op. c., p. 56 ; cf. p. 164.

² Ibid., p. 57. C. Medaglia parle en termes tout aussi méprisants de notre *Vita* : « Haec igitur parva me dixisse volui... ut legentibus monumenta illa, nullius auctoritate munita, nullius scriptis confirmata, aliquantulum suspecta sint » (ibid., p. 167).

³ « Diffusamente apparisce colle loro iscrizioni nelle antichissime figure, che lineate in tavola si rimirano tanto nella chiesa primaria, hoggi collegiata di S. Elpidio, quanto in una rurale di S. Elpidio Morico, che oggi giorno viene volgarmente chiamato Elpiduccio » (ibid., p. 49 ; cf. p. 45).

⁴ Né en 1646 et mort à Rome en 1727. Cf. C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VI, col. 733. Ces informations, conservées dans un volume de *Collectanea* (Bibl. des Bollandistes, ms. 136, fol. 265-272), ont été copiées d'après les notes de N. Medaglia, avant que celui-ci n'imprime son livre sur S. Elpidio. Elles font, en grande partie, double emploi avec l'imprimé de 1692.

⁵ Le P. Jean Stilling (voir plus loin) a résumé cette description des peintures dans son commentaire des *Acta Sanctorum*.

de la Vie de S. Elpidius telle que nous la lisons dans le résumé de G. Lazzari et de C. Medaglia.

E¹ perche sin qui mancandomi li precitati autori sarrò necessitato servirmi di otto antichissime pitture con la descrizione antichissima di ciascheduna di esse con caratteri gotiche, ritrovandosi queste nella chiesa dell' insigne collegiata di S. Elpidio a mare ed in un'altra chiesa antichissima rurale del castello di S. Elpidio Morico, castello e diocesi Firmana, dalle di cui descrizioni sarò constretto con ogni sincerità di seguire il santo discorso della Vita dell' Abbate Elpidio.

La prima già descritta² che al santo gli si inviò dalla celeste onnipotenza un' angelo che additandogli nell' acque vicino al lido una barche (*sic*) che gli offeriva sestesso per pilota in Roma.

La seconda pittura dimostra quando S. Elpidio partì da Roma e se ne andò nel Piceno dove per appunto ove il popolo Chiellesse edificava la città di Chiello³ s'avvidde per divina revelatione che quel popolo idolatrava e perciò avanti di porre il piede dentro quei muri, si pose in oratione e nel buio della notte gli apparve un spirito celeste, il quale assicurò il detto santo che la mattina avanti il spuntar del sole l'averebbe ritrovato due coadiutori veri seguaci del crocefisso Gesù, cioè Ennesio ed Eustasio fratelli carnali. *Erat autem cum hoc athleta Christi Ennesius vir magnus et honestus ac frater eius Eustasius quibus una vita continentię atque eadem consumatio in Christo*⁴.

La terza pittura, appena comparso il sole nell' oriente, s'abattè Elpidio con Ennesio ed Eustasio, s'abbracciarono insieme e si risolvero di dare il proprio sangue per Christo ò à Cristo quelle anime, postovi il piede in Chiello che tutto fuoco di carità cominciò à predicare a tutti indifferentemente in publico ed in privato la forza dell' unica e vera fede di Cristo, che giunse poi la nuova al prefetto di Chiello, lo fece à se chiamare.

La quarta pittura, il santo abbate Elpidio si porta dal detto prefetto nel palazzo dove venerano gli idoli eretti nella di lui stanza, dopo varie dispute circa la nostra vera e cattolica religione, ordinò il predetto prefetto alla sua famiglia che il santo fosse ritenuto prigioniero e guardato da molti custodi.

¹ Fol. 266.

² Fol. 265v: *Extat in tabulis antiquis cum sua subscriptione*, lit-on en marge, et en face: che giunse ivi della celeste onnipotenza una barcha che per pilota vi stava un angelo, il quale vicinatosi à lido s'offerì se stesso; a questa vista conobbe Elpidio secondati i suoi voti dall' eterna Provvidenza e se ne andò in Roma. Gregorio Lazzario nella vita del santo lib 4. che già degl' huomini santi, e lo conferma una pittura antichissima con simile discriptione già di sopra detta con caratteri gotiche.

³ Autre forme de Cluana ou Cluello; cf. N. MEDAGLIA, op. c., p. 6.

⁴ Ce passage est transcrit d'après la traduction latine de Pallade publiée par A. Lipomanus (BHL. 6532); cf. N. MEDAGLIA, op. c., p. 51.

La quinta pittura, si vede il santo dentro alla prigione con le guardie appresso riguardato.

La sesta pittura, vi si vede trè spiriti celesti in sembianza di nerboruti Giovani con tre masse ferrate fà che si spezzano le porte della medesima prigione e da quella immediatamente si libera il santo. Saputo ciò il detto prefetto con gran meraviglia s'ammira del prodigio.

Settima pittura, il detto prefetto veduto il meraviglioso miracolo e coll' efficacia del dire del santo richiede instantemente il santo battesimo. Onde in tal dimanda, il santo rispose che prima spessassero ed annichilassero gli idoli che l'haverebbe rigenerato per mezzo del sacro fonte à Cristo dove che tutto ordinò e si vedono tutti gl' idoli in fragmenti per terra.

L'ottava et ultima pittura, essendosi da vicino e da luoghi lontano saputo la fama del santo apostolo Elpidio che dalle boscaglie dell' infedeltà haveva recuperato alla cattolica fede loro agnelle perdute ove si fà vedere il medesimo Prefetto dentro un fonte con una moltitudine di popolo appresso si battezza dal santo con l'assistenza delli già nominati coadiutori Ennesio ed Eustasio. Tutte queste otto descritte pitture sono di antichissima mano con le discrizzioni di sotto ad esse con caratteri gotiche, sicche qui terminano le pitture che dagli Antichi hanno procurato tener particolar memoria del santo abbate. Assieme con queste alcuni manoscritti di una eruditissima penna di molti secoli e di nobili geroglifici intagliati si vedono nel archa di marmo et una discrizzione ricavata da una lapide, laquale era incastrata nel muro dietro l'altare del santo, se il tempio, che intiero rovinò nell' anno 1629 ¹, non havesse seppelita nelle sue macerie la detta pietra in minutissimi pezzi, si perdè ed a suo luogo descriverolla ².

¹ L'église de S. Elpidio s'écroula le 28 décembre 1628 (N. MEDAGLIA, op. c., p. 93). Plus haut (p. 52), Medaglia place en 1629 cette catastrophe.

² Il est regrettable que nous ne puissions connaître la date de cette série de peintures. Sont-elles « antichissime » comme le prétend Medaglia ? On peut en douter, car elles reflètent trop exactement la version de la légende arrivée à son dernier stade d'évolution. En outre, l'iconographie de S. Elpidius pose un problème qu'ont remarqué les écrivains du xvi^e et du xvii^e siècle. Le saint est représenté non comme un moine ou un abbé, mais « in veste di cavaliere », par exemple au palais communal de Sant' Elpidio a Mare et dans l'église de Sant' Elpidio Morico (*Inventario degli oggetti d'arte d'Italia*, t. VIII, *Province di Ancona e Ascoli Piceno* [Rome, 1936], pp. 286, 341-342 ; L. SERRA, *L'arte nelle Marche*, t. II [Rome, 1934], p. 392-394 ; R. VAN MARLE, *The Development of the Italian Schools of Painting*, t. XVIII [La Haye, 1936], p. 80-82). D'où provient ce type iconographique ? Dans la légende publiée ci-dessous, il est dit expressément que S. Elpidius n'est pas prêtre. Apôtre du Picenum, il a converti d'abord les païens de l'empereur Antoine ; ensuite les Sarrasins. D'après Camille et Natale Medaglia (op. c., p. 57-59), ce serait pour commémorer l'apparition miraculeuse du saint lors du siège de la ville, que les peintres l'auraient représenté en guerrier.

Voilà d'après quelles sources vers 1577 G. Lazzari, A. Bacci, et C. Medaglia retraçaient la vie de S. Elpidius. Les deux derniers ont séjourné à Rome. A. Bacci, arrivé dans la Ville Éternelle dès 1567, se lia d'amitié avec le cardinal Ascanio Colonna. A la mort de Grégoire XIII, il devint le médecin de son successeur, Sixte-Quint. Quant à Camillo Medaglia, nous savons qu'il fit ses études à Rome ¹.

N'est-il pas vraisemblable que c'est par leur intermédiaire que le clergé et les fidèles de Sant' Elpidio firent des instances auprès de Grégoire XIII pour obtenir l'approbation d'un office propre ? Le 28 septembre 1580, le pape « si compiacque... di ascriverlo (S. Elpidio) nel catalogo de Santi sotto il titolo di confessore abbate, col permetterne la solennizzazione della festa con doppio officio alli 2 di settembre, nel qual giorno appunto ricevè l'anima sua l'eterno guiderdone » ².

Bien que Baronius se réfère uniquement à Pierre de Natalibus, son annotation à la notice du 2 septembre reflète l'opinion des érudits locaux qui, quelques années auparavant, s'étaient efforcés de tirer S. Elpidius de l'oubli.

Quand, en 1746, le P. Jean Stilting rédigea le commentaire consacré au saint du Picenum, il s'inspira des notes recueillies par le P. Dominique Pierantoni ³, mais en les soumettant à une judicieuse critique. Pouvait-on identifier le saint abbé vénéré à S. Elpidio avec le moine commémoré par Pallade ? Après avoir rappelé que ni Pierre de Natalibus ni le martyrologe romain — ce qui est contestable ⁴ — n'affirment l'identité des deux personnages, il crut cependant pouvoir l'admettre, mais à une condition : S. Elpidius de Cappadoce n'est jamais venu en Italie ; quant aux reliques qui sont conservées à Sant' Elpidio, on ne peut prouver qu'elles aient été apportées d'Orient ⁵. Si le P. Stilting avait eu connaissance de la

¹ N. MEDAGLIA, op. c., p. 114.

² Ibid., pp. 36, 56. Cf. *Act. SS.*, t. c., p. 379.

³ Voir plus haut, p. 283.

⁴ Stilting, commentant l'annotation de Baronius, remarque : « Dubitationem aliquam clare hic insinuat Baronius, ita tamen ut propensus sit in sententiam Elpidianorum » (*Act. SS.*, t. c., p. 383).

⁵ Voici le titre qu'il donne à ce paragraphe de sa dissertation : « Inquiritur utrum sit S. Elpidius abbas a Palladio laudatus qui apud Elpidianos colitur ; hic certo vivus in Picenum non venit, sed mortui corpus verosimiliter eo delatum » (*Act. SS.*, t. c., p. 382).

Vita du Légendier de Spolète, il se serait rendu compte que l'identification du saint italien avec le saint oriental était une invention relativement tardive ; il aurait remarqué également que la vraie date de fête était le 24 novembre et non le 2 septembre. La première a été ou passée sous silence ou considérée arbitrairement comme l'anniversaire de l'arrivée des missionnaires dans les Marches par tous ceux qui tenaient à faire prévaloir la thèse de l'origine orientale de S. Elpidius¹.

Que la date du 2 septembre soit arbitraire et en désaccord avec la tradition, ce n'est pas seulement la *Vita S. Elpidii* qui le prouve ; celle du 24 novembre est aussi attestée par des documents anciens. Un bréviaire franciscain de la seconde moitié du XIII^e siècle, qui fut ensuite adapté pour l'Église de Fermo annonce, le 24 novembre : *SS. Elpidii, Valentini, p... spi et Flaviani m.*² Au XVI^e siècle, c'était encore en novembre que les statuts de la ville de Sant' Elpidio marquaient la fête du saint patron³.

¹ N. MEDAGLIA, op. c., p. 57 ; voir plus haut, p. 282. C. Medaglia a la loyauté de noter que la date anniversaire du 2 septembre fait difficulté : « Agitur festum D. Elpidii IV nonas septembris, ut plurimi summae auctoritatis historici testantur, quod quidem primo aspectu multis mirum videbitur cum tantum VIII idus maias aut VIII kalendas decembris dies Elpidio dicati more maiorum ab Elpidiano coetu celebrentur » (op. c., p. 166). Il faut, dit-il, garder ces trois dates : le 2 septembre, on commémore le *Natalis* du saint ; le 8 mai, la consécration de l'église à S. Elpidius ; le 24 novembre, l'arrivée des missionnaires dans les Marches. N. Medaglia explique d'une manière différente la fête du 8 mai. Celle-ci rappellerait l'intervention miraculeuse de S. Elpidius au moment où les barbares encerclaient la ville. On aurait aperçu un guerrier, monté sur un cheval, semant la terreur dans le camp ennemi (op. c., p. 57-59). Au sujet de cette apparition, N. Medaglia ajoute « Non vi è autore sin' ora (che io sappia) che di questa apparitione ne habbia lasciata la memoria alle stampe ; io l'hò cavata da certi manuscritti antichissimi di più secoli » (p. 58).

² Le calendrier de ce bréviaire, conservé dans la sacristie de la cathédrale de Fermo, a été publié par M. Catalani (op. c., p. 63 ; cf. p. 49-50), puis par M. Serafino Prete (*I santi martiri Alessandro e Filippo nella Chiesa Fermana*, Cité du Vatican, 1941, pages non numérotées à la fin du volume ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXI, 1943, p. 264). Catalani place la fête de S. Elpidius le 23 novembre (*IX kal. dec.*). Nous croyons que c'est une erreur, d'autant plus que S. Elpidius est aussi fêté le 24 novembre. M. S. Prete veut bien nous faire savoir que la commémoration de S. Elpidius et des trois autres saints est ajoutée en marge. Elle se réfère au 24 novembre.

³ Cf. *Act. SS.*, t. c., p. 379. Les statuts de S. Elpidio ont été publiés en 1571, à Macerata ; cf. L. MANZONI, *Bibliografia statutaria e storica italiana*, t. I (Bologne, 1876), p. 434 ; voir aussi t. II, p. 367.

En conclusion, nous dirons donc que vers le ^x^e siècle un hagiographe du cru a composé la *Vita* que nous éditons, pour célébrer un saint vénéré dans les Marches. C'est une pièce sans valeur. Au ^{xvi}^e siècle, peut-être précisément à cause de la pauvreté de ce document, on tâche de doter le saint mystérieux d'une biographie plus consistante et pour ce faire on l'identifie avec le moine homonyme de Cappadoce, quitte à changer la date de sa fête. Ce changement de date ne devait pas être le dernier.

Dans les *Officia Sanctorum pro S. Ecclesia Firmana*, publiés à Fermo en 1794 ¹, l'office de S. Elpidius est placé au 16 octobre. Pourquoi ce nouveau changement, d'autant plus étrange qu'à la fin du troisième nocturne il est dit expressément : « Demum gloriosus abbas, summis pro Christi religione laboribus erumnisque perfunctus, quarto nonas septembris, imperatore Theodosio seniore, efflavit spiritum » ? N'est-ce pas parce que le même jour on célébrait un quasi homonyme, S. Eliphius ² ?

II. PASSIO S. FRANCAE.

Cette sainte, que nous n'avons rencontrée dans aucun répertoire, appartient au ^x^e siècle. Dans le manuscrit de Spolète, sa Vie est intitulée *Passio* ³ ; mais comme la fin du récit fait défaut, nous ignorons les circonstances de la mort de cette humble recluse, qui a héroïquement défendu sa chasteté. L'auteur est un moine presque contemporain, qui écrit à la requête de son abbé, Hunaldus ⁴ ; il n'indique malheureusement pas le nom de l'abbaye. Franca ⁵ a

¹ *Pars quarta. Officia quae pertinent ad partem autumnalem*, p. 48-51. *L'Ordo divini officii* du diocèse de Fermo, publié dans cette ville en 1845, annonce S. Elpidius le 16 octobre.

² *Act. SS.*, Oct. t. VII, p. 799-816 ; cf. *Anal. Boll.*, t. LXXXIV (1956), p. 42.

³ *Anal. Boll.*, t. c., p. 329.

⁴ Sur différentes graphies de ce nom, qui n'est pas rare au moyen âge, voir I. GIORGI et U. BALZANI, *Il regesto di Farfa* di Gregorio di Catino, t. I (Rome, 1914), p. CXLIV.

⁵ Le nom de *Franca* se rencontre assez fréquemment dans des chartes du moyen âge au ^x^e et au ^x^e siècles ; voir, par exemple, L. ALLODI et G. LEVI, *Il regesto Sublacense del secolo XI* (Rome, 1895), pp. 72, 218 ; I. GIORGI et U. BALZANI, op. c., t. I, p. XCIX ; E. LASINI, *Regesto di Camaldoli*, t. III (Rome, 1914), p. 184. Au ^{xiii}^e siècle, une bienheureuse cistercienne, abbesse à Plaisance, a porté ce nom ; cf. *BHL.* 3092, 3093.

vécu au temps des empereurs Otton III († 1002) et Henri II († 1024). Elle appartenait à une famille de Fermo. Son père, Firmin, ne put la décider à se marier. Après la mort de sa mère, elle vécut comme recluse, près d'une église, sous la direction du prêtre desservant. Celui-ci voulut séduire la pieuse jeune fille, qui résista énergiquement. Elle se réfugia ensuite à Fermo près de l'évêque, le priant de la consacrer à Dieu. Ayant obtenu la réalisation de son désir, elle se retira près du sanctuaire de S. Michel situé à *Vallis Pontana*¹. Ici, elle fut également sollicitée par un prêtre indigne. Malgré les mauvais traitements et les menaces, elle triomphe de la tentation et réussit à se sauver dans un endroit désert. Découverte par des pasteurs, ceux-ci indiquent le lieu de sa retraite. Le prêtre l'y poursuit, la frappe et la ramène chez lui. Franca retourne dans la solitude, où une pieuse dame, avertie par Dieu, vient la secourir. C'est à cet endroit que s'arrête le récit.

Comme on le voit, cette *Passio* ne présente aucune trace de merveilleux. Les indications chronologiques et topographiques, hélas ! trop peu nombreuses, sont de bon aloi. La conduite lamentable des deux prêtres ne rappelle-t-elle pas la dépravation de nombreux clercs en cette première moitié du XI^e siècle, dépravation contre laquelle lutteront bientôt de courageux réformateurs ?

Morte le 1^{er} janvier, l'Office rédigé en son honneur a été placé à cette date dans le légendier. Il n'est donc pas douteux que la communauté de San Felice de Narco, d'où provient le manuscrit, célébrait la commémoration de S^{te} Franca. L'examen méthodique des calendriers et des bréviaires des Marches et de l'Ombrie fournirait sans doute de nouvelles preuves de l'existence du culte de cette sainte, jusqu'ici inconnue.

B. DE GAIFFIER.

¹ Voir plus bas, p. 296.

VITA S. ELPIDII

*e codice Bibliothecae cathedralis Spoletanae,
de quo Anal. Boll., t. LXXIV (1956), p. 340.*

Incipit Vita S. Elpidii confessoris (1).

1. Puer autem Elpidius erat decem et octo annorum quando ad Christum conversus est, et per alios novem annos et per omnes edomadas duos dies ¹ in edomada biduanum ieiunium faciebat, cotidie legem Dei adimplebat. Deinde predicans verbum Domini et amonens et docens populum et fecit enim per suam predicationem convertere sex milia hominum antequam in civitatem Antonii imperatoris venisset. Deinde venit autem in civitatem Antonii imperatoris, predicans verbum Dei. Antonius imperator dixit : « Unde est iste homo tam pulcher, tam lucidus ², tam benignus, tam splendidus ? » Sanctus Elpidius respondit : « Ego in provincia[m] tua[m] natus fui ; ego servus Christi liberatus a diabolo. Audi me, imperator, crede in Iesum Christum filium Dei vivi et derelinque ydola surda et muta et manufacta (2) et adora Iesum Christum filium Dei vivi. » Antonius imperator dixit contra sanctum Elpidium : « Quis est Christus ? » Sanctus Elpidius respondit : « Christus est qui fecit celum et terram, mare et omnia que in eis sunt (3) ». Antonius imperator dixit : « Christum ³ es ausus nominare quem ego nolo audire. » Sanctus Elpidius respondit : « Ipse est Christus ⁴ qui fecit hominem ad imaginem et similitudinem suam (4) ». Antonius dicit : « Ego non credam, nec ministri mei, nec derelinquo deum nostrum Iovem. » Sanctus Elpidius respondit : « Audi me rex, crede in Deum vivum et verum et adora Iesum Christum filium Dei vivi et abrenuntia pompa diaboli. » Respondit imperator et dixit [fol. 236^r] contra sanctum Elpidium : « Christum <...> dicas in Iudea crucifixus fuit et se<...> » Sanctus Elpidius respondit : « Veritas est quia crucifixus fuit et sepultus et die tertia resurrexit a mortuis. »

2. Antonius imperator dixit contra sanctum Elpidium : « Audi me, Elpidi, et crede michi et adora Deum nostrum Iovem ; ego dimidium regni mei tibi dabo (5). » Sanctus Elpidius respondit : « Ego non derelinquo Deum meum vivum et verum et ego omnia que ab illo peto

¹ duos dies *in ras.*

² ludicus *cod.* ; cf. plus loin, p. 293.

³ Christus *prius cod.*

⁴ *hr̄xs cod.*

(1) La partie supérieure des folios de la *Vita S. Elpidii* et de la *Passio S. Francæ* a été rongée. C'est ce qui explique les quelques lacunes signalées dans le texte. La division en paragraphes a été introduite par nous.

(2) Cf. *Dan.* 14, 4 ; *Ps.* 113, 5-6.

(3) Cf. *Ps.* 113, 5.

(4) Cf. *Gen.* 1, 26.

(5) Cf. *Esther* 5, 3, 6 ; 7, 2.

ap se michi dabit. » Respondit imperator, dixit ad Elpidium : « Habeo unicam filiam meam, que nominatur Silva Natalis ; est vultus eius qualis radium solis ; si tu credideris mihi, ego dabo tibi eam et totum regnum tu iudicabis, aurum et argentum et servos et liberos et vestimenta inextimabilia et deum meum qui ad similitudinem meam de auro et argento et eramento fabricatus est. » Sanctus Elpidius respondit : « Ego non adoro demonia, quia surda et muta et caduca sunt ac de lapide et eramento et auro et argento fabricatus est, quia diabolus semper in eo est. » Respondit imperator et dixit contra Elpidium : « Elpidi, crede mihi et recede ab ista doctrina, omnia tu iudicabis super me. » Sanctus Elpidius dixit : « O insensate, iam tibi dixi, non adoro ydola surda et muta. Crede in Deum vivum et in Hiesum Christum, filium Dei vivi, qui in utero Marie virginis descendit, quem Gabriel angelus annuntiavit quia ipse est Christus, quem Iudei crucifixerunt et sepultus est et die tertia resurrexit a mortuis et post dies quadraginta ad celos ascendit et quinquagesima die inflammavit apostolos suos de Spiritu sancto et dixit : Predicate vos per universum mundum, ite, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti ; qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit ; qui non crediderit, condemnabitur (1). »

3. Respondit imperator et dixit : « Audi me, Elpidi, quia video gratiam Dei et sapientiam manere in te, magus es tu <...> » Sanctus Elpidius dixit : « Bene <...> recede ab ore diaboli. » Imperator <...> quicumque michi dici<...>s ego facio. » Sanctus Elpidius respondit : « Fac venire omnia idola tua, frange et incende. » Rex iam fecit omnia ydola sua venire et fecit sicut precepit ei sanctus Elpidius. « Elpidi, famule Dei, festina me baptizare. » Sanctus Elpidius dixit : « Audi, rex, que ego tibi dico. Si non venerint fratres mei, qui in aliena civitate sunt, ego autem solus non possum hoc facere (2). » Respondit imperator contra sanctum Elpidium : « Ubi est illa civitas ? » Sanctus Elpidius : « Ergo da mihi indutias usque mane ; ego tibi ostendo sacerdotes qui te baptizent¹. » Respondit imperator : « Et ego tibi do indutias usque mane. » Sanctus Elpidius de ora² vespera inclinavit se in orationem usque ad mediam noctem ; deinde apparuit angelus Domini et dixit ei : « Elpidi, quid sunt iste preces quas tu facis ad Christum ? » Sanctus Elpidius caput suum ad celum levavit et vidit Gabrielem et dixit : « Recordatus est Dominus meus Iesus Christus, quia non derelinquit sperantes in se (3). » Totum

¹ baptizant *prius cod.*

² ore *cod.*

(1) Cf. *Matth.* 28, 19 ; *Mc.* 16, 16.

(2) J. Corblet signale quelques textes hagiographiques où l'on voit des catéchumènes en péril de mort privés de la grâce du baptême, parce qu'il n'y a pas de prêtres (*Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement de baptême*, t. I [Paris, 1881], p. 314).

(3) Cf. *Ps.* 9, 11 ; *Iudith* 6, 15.

palatium regis illuminatum est, sicut splendor solis, usque mane. Sanctus Elpidius contra angelum dixit : « Imperator omnia ydola sua iam dereliquit et adorat Dominum nostrum. » Angelus respondit contra sanctum Elpidium : « Elpidi, quid a Deo nostro petis ? » Sanctus Elpidius respondit : « Peto sacerdotes qui baptizent regem. » Angelus dixit contra sanctum Elpidium : « Ante oram mane primam sacerdotem tibi ostendam. »

4. Deinde ora mane prima apparuit sacerdos Dorotheus nomine in palatio regis. Sanctus Elpidius dixit : « Frater mi, Dorothee, unde venis ? » Deinde amplexus est et obsculavit eum. « Audi me, Elpidi sancte, ora matutina, quando ego surrexi et veni in ecclesiam, apparuit angelus Domini et dixit ad me : « Audi me, Dorothee, mandat tibi Salvator de celo quod vadas ad regem Antonnium ubi est Elpidius frater tuus (fol. 237^r) <...> et in tribulatione et in carcere sunt et locum nescio. » « Vade, quia conversus est ad Christum per predicationem beati Elpidii. » Dorotheus respondit : « Timeo ire et civitatem nescio. » Angelus Domini per verticem apprehendit me et posuit in palatio regis (1). » Respondit imperator et dixit contra sanctum Elpidium : « Quis est ille qui illuminavit palatium meum de media nocte usque mane et odor talis qualis numquam fuit ? » Sanctus Elpidius respondit : « Angelus Domini fuit qui confortavit. » Respondit imperator et dixit : « Benedictus Dominus, qui non derelinquis sperantes in te. » Sanctus Elpidius respondit contra regem : « Ecce sacerdos quem desideravi venire et baptizare te in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. » Deinde rex misit precones per totum regnum suum et fecit venire eos ante se et dixit eis : « Venit sanctus Elpidius in palatio meo et predicavit Deum vivum, qui fecit celum et terram et fundavit maria et omnia que in eis sunt et illum qui fecit hominem ad suam similitudinem et volatilia celi et bestias terre et angelos, solem et lunam et stellas. Ille est qui demersit demones in terram et ipse est quem Iudei crucifixerunt et sepultus die tertia resurrexit. Ille est qui Adam de inferno abstraxit ; ille est qui diabolum in infernum ligavit ; ipse est verus Deus. Iam desidero baptizari. » Deinde responderunt comites et servi et liberi : « Sicut et tu, in Deum vivum et verum nos credimus. »

5. Deinde respondit Priscianus comes tyrannus contra regem <et> dixit : « Audi me, rex : iste homo seductor et fallax est ; de tuo regno sex milia hominum fecit derelinquere deos nostros et Deo suo credere. » Dixit ei rex : « Audi me, Prisciane comes : derelinque deos vanos et crede in Deum vivum et verum quem sanctus Elpidius predicat. » Priscianus respondit : « Audi me, rex : si filiam tuam et totum regnum tuum mihi dare volueris, ego autem deum nostrum Io<vem non dere>linquo. » Respondit imperator et dixit <« ...> exemplo faciam te mori. » Imperator dixit ad ministros suos : « Mittite eum festinanter in carcerem et sigillate eum cum anulo meo (2) ;

(1) Cf. *Dan.* 14, 34-35.

(2) Cf. *Dan.* 6, 17.

nullus homo intret ad eum neque panem neque aquam ministret ei per septem dies. » Etiam pre nimia fame et siti Priscianus clamavit et dixit : « Elpidi sancte, festina me baptizare. » Sanctus Elpidius dixit : « Domine Iesu Christe, benedico te qui exaudisti clamorem meum. » Respondit imperator et dixit : « Elpidi sancte, quid dixisti ? » Elpidius respondit contra regem : « Priscianus comes iam festinat se baptizare. » Respondit imperator et dixit : « Gratias ago, Domine Iesu Christe, quia Priscianus tyrannus iam conversus est ad te. » Deinde Dorotheus sacerdos iussit venire aquam et benedixit et sanctificavit in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti et misit crisma. Respondit imperator et dixit contra Dorotheum sacerdotem : « In primis me baptiza[s], secundum Priscianum comitem, deinde filiam meam. » Dorotheus respondit : « Et ego vos baptizo in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. » Baptizavitque regem cum toto exercitu suo, cum tribus milibus hominum, exceptis parvulis et mulieribus.

6. Completus est annus unus et menses septem, et mortuus est Antonius imperator. Deinde autem surrexerunt gentes Saracenorum et incenderunt civitates et castella et homines predaverunt. Ibi erat sanctus Elpidius et minaverunt in terram Saracenorum in insulam Aureliani. Aurelianus dixit : « Unde est iste homo tam splendidus, tam lucidus ? » Sanctus Elpidius respondit : « Ego sum natus in provincia Antonii imperatoris, doctus a Iesu Christo filio Dei vivi. » Aurelianus dixit : « Quid est Iesus Christus ? » Elpidius respondit : « Filius Dei est qui descendit de celo et venit in utero virginis Marie. » Aurelianus dixit : « Iam crucifixus fuit in Iudea et sepultus. » Sanctus Elpidius respondit : « Veritas est quia crucifixus fuit et sepultus et die tertia resurrexit. Aureliane, crede in illum quia ipse est salvator omnium. » Aurelianus dixit : « Quod <...> si totum regnum michi <...> derelinquo deum nostrum <...> dixit : « O miseri vos qui perditis <...>. Aurelianus dixit : « Elpidi, crede michi et adora deos nostros ; omnia que tu volueris dabitur tibi. » Sanctus Elpidius respondit : « Iam dixi tibi, non adoro deos tuos, adoro Deum meum Iesum Christum. » Aurelianus dixit ministris suis : « Facite carcerem de saxis magnis et recludite eum in carcere festinanter. » Ministri sui fecerunt sicut precepit eis Aurelianus. Aurelianus iuravit et dixit quia per tres annos de carcere non exiret. Deinde complevit tres annos in carcere sanctus Elpidius, preces fundebat ad Christum in genu flexo et dixit : « Domine Iesu Christe, aperi michi istum carcerem, quia tempus est ut corpus meum patiatur refrigerium. » Deinde carcer apertus est. Angelus dixit ad sanctum Elpidium : « Noli timere qui <...> occidunt corpus, animam autem non possunt occidere (1). » Quia unius muri erat totus carcer ; ad vocem vero angeli omnis carcer contractus est quasi pulvis. Remansit autem solus Elpidius in medio carceris stans in oratione. Deinde apparuit mane prima Aurelianus et dixit contra sanctum El-

(1) *Matth.* 10, 28.

pidium : « Quid est hoc? Quis fregit carcerem quem ego de saxis fabricare feci, quem ego per tres annos constitui stare et modo arsus es<t> sicut ligna? » Sanctus Elpidius respondit : « Modo venit angelus Domini mei Iesu Christy, quia grandis necessitas erat michi. Quia tu iussisti me de septem in septem dies non manducare neque bibere, iam recordatus est mei Christus. » Aurelianus dixit contra sanctum Elpidium : « Ego me baptizo <in> nomine Dei tui. » Sanctus Elpidius dixit : « <F>ac mihi omnia ydola tua videre et frange et incende ea. » Modo iussit venire omnia ydola sua et fecit sicut precepit ei sanctus Elpidius. Respondit Elpidius et dixit : « Modo da mihi indutias usque mane et ego te baptizabo in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. » Deinde flexis genibus in terra oravit et dixit : « Deus meus, noli me derelinquere <...> et apparuit <...> Domini et Dorotheus sacerdos. Sanctus Elpidius dixit : « Recordatus est Dominus Deus Christus, <qui>a non dereliquit servos suos sperantes in se. » Aurelianus dixit contra sanctum Elpidium : « Festina me baptizare. »

7. Deinde Dorotheus iussit venire aquam et benedixit eam in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti et baptizavit Aurelianium cum duobus <milibus> hominum. Deinde apparuit angelus Domini et dixit contra sanctum Elpidium : « Mandat me vobis Salvator de celo ; venite ad mare et intrate in navicula, et revertimini im (*sic*) provincia<m> vestra<m>, quia basilica iam facta est in nomine vestro. » Deinde venerunt ad mare, et invenientes naviculam quam angelus Domini preparaverat [et] intraverunt ambo in naviculam et deduxit eos in provincia Cesarea que nominatur Vallis Olivaria ; ibi erat basilica sancta quam frater Dorotheus fabricaverat. Sanctus Elpidius dixit : « Audite, omnes fratres, que ego vobis dico, quia per tres annos in carcere steti sicut precepit michi Aurelianus. Recordatus fuit Christus mei, quia grande erat martyrium meum ; non commedebam ¹ neque ² bibebam de septem in septem dies. Videte, fratres, quia espiro. » Et iactavit <se in> sarcophagum ³ quod frater suus preparaverat. Expiravit VIII kalendas decembris <et> perrexit ad Christum. Deinde angeli animam suam ante Deum presentaverunt.

PASSIO S. FRANCAE

*e codice Bibliothecae cathedralis Spoletanae,
de quo Anal. Boll., t. LXXIV (1956), p. 329.*

Incipit prologus S. France.

1. Diu multumque <...> sum fratribus ut inusitatum mihi opus aripperem de conversatione silicet ac vita France omnipotentis Domini ⁴ famule ad edificationem legentium pariterque audientium aliquid eisdem depromere debere apicibus. Quibus super huiusmodi

¹ commetlebam *cod.*

³ sartaophagum *cod.*

² ñeque *cod.*

⁴ domine *cod.*

opere pretium duxi non cito assensum prebere, utpote perpendens mee imperitiae difficultatem vel, ut ita dicam, utrumne vera esse<nt> dubitans magnalia tanta queque de illa audieram. Quin potius timens ac verens illud psalmigraphi *perdes*, inquit, *eos*, ad Dominum, *qui loquuntur mendacium* (1). Sed quoniam sollicitus (*sic*) eos percunctans quatenus eiusdem Dei famule vitam ad plenum mee innotescerent parvitati, tunc iuxta eorum relationem comprobavi quod non sola haec parva que sequuntur, sed plura alia que hic minime depicta sunt, absque ulla cunctatione fore credenda. Quid multa? Iubente domno Hunaldo, meo videlicet honestissimo abbate, cuius iusionem (*sic*) postponere nequaquam valui, immo quia nec debui, sive certe eorumdem fratrum voluntati ultra obniti non debere arbitrans, tandem obediens, Domino iuvante, strictim, summatim huius materie opusculum initiavi describere. Malui etenim mea pro imperitia apud doctiloquos reprehensionis verecundiam perpeti quam in rigore mee consistere mentis. Presertim in divinis voluminibus cum legerim¹ quod celorum regnum non in politis versaretur faminibus sed in simplicibus atque verediciis. Exstitit namque hec felix virgo temporibus regum tertii Ottonis eiusque successoris clementissimi Henrici; obitum vero eius primo die mensis [a] ianuarii.

Passio eiusdem.

2. Tempore igitur predicti Octonis serenissimi regis fuit quidam Firminus nomine in Firminense urbe (2) habens filium duasque filias, quarum una Franca vocabatur. Hanc gestiens pater coniugio copulare suos (fol. 85r) <...> « filia mea nunc consul <...> adtente meum. Memorem te esse <cu>pio quod mater tua iam senio defessa hac de <...> fugatius educta erit; quocirca orton coniugio copulare quo temetissam honorifice regere valeas. » Que respondens dixit ei: « Scire te volo, pater, quia hac super re nequaquam audiam te, sed Deo meo memet devovam (3), cui, adiuvante ipso, iugiter famulari desidero. » Ad quam pater: « Quomodo hoc poteris agere, filia, cum nullus sit qui pro Dei amore te regat? » Cui illa: « Vere scio, inquit, quod Deus in se sperantes non derelinquit (4). Idcirco spem

¹ (c. 1.) *bis scriptum*.

(1) *Ps.* 5, 7.

(2) Au sujet de ce nom *Firminus de Fermo*, il n'est pas sans intérêt de transcrire la réflexion que Thierry d'Amorbach († 1027) fait dans la *Vie de S. Firmanus*, abbé dans le diocèse de Fermo, mort en 992: *Quia moris erat antiquitus, quatenus sibi ex propria patria dulcia conderent vocabula. Usus quippe ipse apud Italos usque in praesentiarum passim vigere visitur, potissimum tamen apud Romanos et Ravennates, ut uterque sexus ex urbium vocabulis nobilitatem trahat proprii nominis* (BHL. 3001; cf. *Anal. Boll.*, t. XVIII, 1899, p. 31).

(3) A. Blaise (*Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens*) a relevé une forme *devovunt*. Plus loin *vovam*.

(4) Cf. *Ps.* 9, 11; *Iudith* 6, 15.

multam habens in ipso, a mea devotione nullo modo quiesco. » Tunc pater eius cernens propositum firmum in Domino : « Et ego, dicit, consentiens una tecum te ipsam vovam omnipotenti Deo. » Hec ut audiens ancilla Christi gaudens oppido gratias egit altithrono Domino. Quam continuo in honore beate Marie Christi genitricis pater devovit Deo. Que in Christo amplius corroborata vacansque ieiuniis et orationibus die noctuque omnipotenti Deo suam pudicitiam commendare studebat. Deinde paucio interiecto tempore mater eius defuncta est. Ex quo quasi sola remanere cepit. Verum tamen magis ac magis sese in Domino confortabat, incessanter deposcens illum sibi fieri placidum. Tunc, relicto patre ac domo, cuidam inesit ecclesie ; ibi ferventi animo suo deserviebat Domino. Nam ministrabat ei sacerdos, ipsius ecclesie rector. Transactis autem duobus circiter annis, en antiquus ostis scilicet omnium malorum fautor, per eundem sacerdotem qui eam regere videbatur, libidinis bellum contra illam incipi[al]t. Nam quadam die ingressus ad eam predictus presbiter callide eam ita alloquitur, nitens animum eius ad amorem declinare libidinis : « Rogo te, mi soror, ne mihi celes quicquid tibi necesse ut, quoniam ego pro Dei omnipotentis amore, quo usque mihi vita comes fuerit, non te derelinquam, cupiens gratanter curam tui habere in omnibus. » Cui illa respondit : « Si tu pro Deo me vis regere, ego ab isto non recedam loco, serviens Deo tueque paternitati prout valuerio, ipso adiuvante. » Tunc ille, iam non valens suum nefandum celare desiderium, cepit eam temptare de flagitiosissimo libidinis vitio. At illa non muliebriter illi assensum prebuit, sed viriliter eum repudians atque deturpans ut debuit. Erat enim solidata in Christo. Ille vero miser, incentivo nimio accensus amore, non erubuit resipiscens, sed putans eam nimius ¹ terrere, pre ² pudor, e vestigio subiunxit : « Si mihi non vis assentire, exi de domo mea et perge quo volueris. Verumtamen pro certo scias quia ullus non erit qui te regere velit. Quomodo ergo vivere valebis ? » Cui tunc ita respondit : « Recede a me, minister Sathane, cur Deum tui in memoria non retines ? »

3. Post hec recedens inde venit ad episcopum Firmine civitatis, flagitans ut se consecraret. Tunc consecravit illa velamine sacro in honore silicet Marie alme Christi genitricis, ammonens ammodum quatenus in suo cepto proposito in finem usque perseveraret. Que mox, relicta patria, longius properans tandem impegit ad locum qui dicitur Vallis Pontana (1), ubi est constructa basilica ad honorem archangeli Michaelis, in qua fiebant plura miracula meritis eiusdem

¹ lege minis.

² lege proh.

(1) Nous croyons pouvoir identifier cette localité avec S. Angelo in Pontano, où s'élevait une église dédiée à S. Michel. Cf. G. AMADIO, *Toponomastica Marchigiana*, t. IV (Ascoli Piceno, 1955), p. 65 ; P. SELLA, *Rationes decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV. Marchia* (Cité du Vatican, 1950), p. 409, n° 4766 et passim (= *Studi e Testi*, 148).

silicet Michahelis. Erat denique valde infirma. Tunc dixit ei presbyter eiusdem ecclesie rector : « Oportet te, domina, hic manere, si forte infirmitate tui corporis queas carere. Nam plurimi egri huc veniunt quique pristinae sanitati restituti incolumes ad propria redeant. » Que fecit ita. Post multos autem dies, adest callidus insidiator, ille silicet qui per alium presbyterum, quomodo superius conculcatum est, in libidinum preceps conatus est Christi famulam precipitare ; per hunc enim supplere cupiens quod per alterum patrare non valuit. Sed sicut tunc ita et nunc devictus atque superatus ab ea relictus est inimicus. Denique sollicite hic inprudens sacerdos aptum cepit observare diem qua (*sic*) eam posset invenire solam. Qui tandem una dierum ingrediens ad eam ait : « Scire te volo quia ad hoc veni ut (fol. 85^v) michi consentias ; sin autem diversis penis te interficiam. » At illa : « Video, inquit, quoniam humani generis hostis te incipit male temptare ; attamen iam celerius respiscere stude et ad sanam redire mentem, ne amplius hec tam nefanda ex tuo hore audiam. » Cui ille : « Tu me predicas ? Fac continuo quod dico, si non velis variis cruciari penis. » Ad quem illa : « Recede a me, fili diaboli, ne Christi contamines famulam. In Domino confido, non timebo quid faciat mihi homo (1). Ob quam rem nichil te timeo, sed potius eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam (2). » Tunc ille, iam turpi illectus amore, iniecta manu apprehendit eam per capillos deiciens in terra et tandiu illam cecidit quousque cruor eius in terram deflueret. Illa autem, gratias agens Deo, dicebat : « Meis meritis meisque culpis hec tanta mala michi eveniunt. » Ex eo namque non solum ipse sacerdos verum etiam cuncti ex domo illius hostiliter insidiabantur ei.

4. Hac de re nimio tedio affecta, flens in corde suo dixit (versabatur siquidem in domo eius) : « Utilius est mihi ut de hac domo exeam magis quam hic degens animam meam perdam. Egrediens enim aut in carcerem aut in heremum vadam. » Tunc cogitare cepit quomodo clam egredi quivisset. Que nocte tandem egressa devenit in heremum. Plurimis namque diebus ibi degens omnibus incognita mansit. Transcursis autem iam diebus multis, a pastoribus agnita est qui dicebant ad eam : « Quomodo, domina Franca, in tam desertum et pavidum potes morari locum ? » Que ita eis respondens dixit : « In omni loco, fili, potest Deus inveniri ; sed unum expeto a vobis, silicet ne michi quid in Dei servitio impedimentum faciatis. » Per idem tempus indicatum est de illa eidem sacerdoti in cuius domum antea degerat quod in heremo moraretur. Tunc mox insania repletus carnali, dixit cuidam nepoti suo : « Surge et perge ad eam et tandiu illam cede donec penitus peniteat de hoc quod fecit. » Qui ambo pergentes venerunt ad eam. Cum autem appropinquarent ad illam, dixit ei impudicus sacerdos <...> ei dicens : « Licet peccatrix sim, tan<...> Domini me esse profiteor. » « Dic mihi, inquit, ob quam

(1) Ps. 55, 11.

(2) Matth. 10, 28.

rem hec facere voluisti ut ¹ clam fugiens dimittere nos. » Cui illa dixit : « <...> gestio mea delere peccata, Christo auxiliante. » « Quare, inquit presbyter, talia in domo nostra non vis agere ? » At illa dixit : « In omni loco Deus invenitur, sed non equaliter. » Tunc presbyter nimio furore dixit ad eam : « Exi nunc de cella ista, nam si celerius non exieris cum nimio dedecore inde te extraham. » Que ² cum eum super huiusmodi re audire minime vellet, introiens ipse in cellam apprehendensque eam deiecit in umo et tandiu illam cecidit quandiu lapsus ³ deficeret. Que iam non valens desistere ⁴, lugens ivit cum eo.

5. Deinde paucis diebus evolutis, de profectu sui subtilius perpendens, hec intra se dicebat : « Auditus habeo, immo et verum est quia plerique sancti patres, spretis eduliis utpote carnis ac vini vel etiam panis qui communis est omnibus, silicet tam carnalibus quam spiritualibus, deserta petentes, agrestis (*sic*) tantum herbis contenti indefessi suo deserviebant Creatori. Quid enim sum ego que taliter vivere non possim ? » Talia in corde revolvens, iterum est reversa ad heremum. Que tandiu ibi hominibus incognita fuit ut multi eam mortuam assererent. Nonnulli vero interemptam a bestiis autumabant. Cibi etenim eius erant tantummodo silvestre herbe. Ex quibus ita egrotare ceperat ut cito presenti se putaret vita carituram. Verum ⁵ Dominus, alitor omnium pius, sue dilecte non immemor famule, quandam religiosam huiusmodi per visionem alloquitur matronam : « Tu, inquit, in deliciis vivis et ancilla mea tali in loco fame cruciatur (1). Vade ergo quantotius ad eam, deferens congrua tecum alimonia. » Tunc illuciscente die cum preparatis escis venit ad eam mulier. Illa vero in terra iacebat veluti mortua. Attamen, dum sumpsisset cibum ab ea delatum, valde confortata orabat quod Dominus ei condignam retribueret mercedem in celis (*des. mutila*).

¹ lege et.

² bis scriptum.

³ an lassus ?

⁴ an resistere ?

⁵ verus cod.

(1) *Tu tibi delicias praeparas, et servus meus illo in loco fame cruciatur* (S. GRÉGOIRE, *Dialogues*, II, 1 ; voir aussi M. COENS, *La Vie ancienne de S. Front de Périgueux*, dans *Anal. Boll.*, t. XLVIII, 1930, p. 355).

TETRASTICI DI TEODORO PRODROMO

SULLE FESTE FISSE E SUI SANTI

DEL CALENDARIO BIZANTINO

I nuovi tetrastici giambici di Teodoro Prodromo, celebre poeta del secolo XII, sulle feste fisse e sui santi del calendario bizantino ¹, da porre accanto ai noti *Tetrasticha in Vetus et in Novum Testamentum* e ad altre minori collezioni di epigrammi dello stesso ², sono rimasti del tutto sconosciuti sino a quando non ebbi la fortuna di rintracciarne nel codice miscellaneo Vat. gr. 1702 l'unica copia (del sec. XIII ex.) che sembra esserci pervenuta. Dei nuovi epigrammi diedi notizia in una comunicazione al X^o Congresso internazionale di Studi Bizantini, tenuto a Costantinopoli nel settem-

¹ Nel corso dell' articolo designati colla sigla Tetr.

² Dall' unico esemplare posseduto di Tetr. non possiamo sapere se originariamente l'operetta comportasse, accanto alla redazione int rimetri giambici, un' altra redazione in esametri, secondo un procedimento caro all' a. e da lui applicato nel caso dei *Tetrasticha in Vetus et in Novum Testamentum* (ed. princeps in *Cyri Theodori Prodromi epigrammata* ecc., Basileae, ap. Io. Bebelium, 1536, ff. a 5^r - t <7>^r; ristampa in Migne, *P.G.* 133, 1101-1220), dei tetrastici sui ss. Tre Gerarchi (ed. di Basilea cit.; gli epigrammi su s. Gregorio Nazianzeno sono stati ristampati da I. SAJDAK, *Historia critica scho-liastar. et commentator. Gregorii Nazianzeni* [*Meletemata patristica*, I], Cracoviae, 1914, pp. 259-65) e dei 17 tetrastici sui ss. megalomartiri Teodoro, Giorgio e Demetrio (editi soltanto in redazione giambica da E. Miller tra le poesie di Manuele File, ma conservatici in redazione 'eroica' nel Vat. gr. 1702 [cf. il mio scritto citato nella nota seguente, p. 160], e anche, parzialmente, nel codice della Laurenziana *Acquisti e Doni* 341 [cf. C. GALLAVOTTI, *Novi Laurentiani codicis analecta*, in *Studi bizantini e neoellenici*, IV, Roma, 1935, p. 210]), oltre agli esempi editi da S. P. PAPADIMITRIU, *Feodor Prodrom*, Odessa, 1905, pp. 316-24. Dei tetrastici in onore dei ss. Megalomartiri conto dare prossimamente un' edizione nella Miscellanea in onore di L. Castiglioni.

bre 1955¹, annunciando la mia intenzione di pubblicarne quanto prima il testo. Ad essi seguiranno, in un avvenire che vorrei sperare non troppo lontano, i *μονόστιχα* dello stesso autore e sullo stesso argomento², già noti da un pezzo ma tuttora inediti, ed altri calendari metrici bizantini meno conosciuti (sui quali non mi soffermo), oltre ai distici di Cristoforo Mitileneo (sec. XI)³, accessibili soltanto nelle varie edizioni e ristampe dei Menei o nel *Μέγας Συναξαριστής* di Costantino Dukakes, in forma ben lungi dal soddisfare alle esigenze della critica⁴. Sarà, così, possibile disporre di un'edizione completa, anche se probabilmente dispersa in varie sedi, di queste curiose e non del tutto spregevoli composizioni, delle quali già nel 1904 L. Sternbach aveva lasciato sperar prosima la pubblicazione integrale in questa stessa rivista⁵.

Ad evitare fastidiose ripetizioni e per non abusare della cortese ospitalità offertami dai Bollandisti rimando alla mia comunicazione sopraccitata per quanto riguarda le notizie sul codice da cui sono tratti i nuovi epigrammi e la piccola antologia poetica (in prevalenza prodromea) di cui fanno parte. Mi soffermerò, invece, con una certa ampiezza su due punti appena sfiorati in quello scritto: il problema delle fonti cui il poeta ha attinto e la metrica dei tetrastici.

Ma prima di tutto debbo ribadire, a conferma di quanto avevo precedentemente affermato⁶, che Tetr. non può assolutamente considerarsi come un « calendario metrico » nel vero senso della pa-

¹ C. GIANNELLI, *Un altro « calendario metrico » di Teodoro Prodromo* (in seguito citato come *Un altro calendario*), in *Ἑπετηρίς τῆς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, KE' (1955), pp. 158-69.

² Dei *μονόστιχα* (nel corso dell'articolo indicati colla sigla Mon.) ha quasi interamente preparata l'edizione una mia alunna, la dott.ssa M. Longo.

³ Ad una nuova edizione dei distici cristoforei attende il mio giovane amico dott. A. Komines.

⁴ Cf. A. PAPADOPULOS-KERAMEUS, *Σχέδιασμα περὶ τῶν λειτουργικῶν μνηαίων* ecc., in *Vizantijskij Vremennik*, I (1894), pp. 341-88, e per l'edizione pubblicata dal 1888 al 1901 dalla Congregazione di Propaganda C. KOROLEVSKIJ, *L'édition romaine des ménées grecques*, in *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata*, III (1949), pp. 30-40, 153-62 e 225-47, con alcune 'notes additionnelles', *ib.*, IV (1950), pp. 15 s. L'ed. romana è molto superiore alle precedenti, ma non senza pecche neppur essa e non poco difettosa proprio per quanto riguarda i sinassari, cf. p. 301, n. 2.

⁵ L. STERNBACH, *Spicilegium Prodromeum*, in *Rozprawy Akademii Umiejętności*, Wyd. filol., Ser. II, v. XXIV, w Krakowie, 1904, p. 337 n. 3, e cf. *Un altro calendario*, pp. 158 ss.

⁶ *Un altro calendario*, p. 164.

rola, a somiglianza di quello, celebre e ancor oggi in uso, di Cristoforo Mitileneo¹. Mentre questi, infatti, consacra un distico giam-bico (seguito da un esametro colla precisa data della memoria liturgica) ad ogni santo o gruppo di santi o avvenimento celebrato nell'ufficiatura oppure semplicemente ricordato nel sinassario (dopo la sesta ode del canone)², dando chiaramente a vedere che la sua opera è stata concepita in vista dell'uso liturgico³, Teodoro Prodromo ha proceduto con grande libertà, scegliendo il più delle volte un solo santo per giorno⁴ e viceversa consacrando più di un epi-

¹ Sulle imitazioni o meglio i plagî perpetrati ai danni di Cristoforo da parte di un poetucolo italo-greco (Nicola d'Otranto) cf. C. GIANNELLI, *Ramenta byzantina*, in *Classica et mediaevalia*, XVII, fasc. 1-2 (*Mélanges C. Høeg*), 1956, pp. 38-41.

² L'edizione di Propaganda non riporta spesso che una parte delle commemorazioni proprie del sinassario e dei relativi distici cristoforei, cosicchè bisogna ricorrere continuamente ad antiche edizioni di Venezia e ristampe moderne. Non è affatto vero, com'è sfuggito al THIELE in *Paulys Real-Encyclopädie*, Supplementband III, 1918, coll. 245 s., che nel calendario di Cristoforo 'auf jeden Tag kommen 2 Senare + 1 Hexameter': il KURTZ, *Die Gedichte des Christophoros Mitylenaios*, Leipzig, 1903, pp. iv s., da cui il Thiele dipende, parla di « Charakteristik eines jeden der am betreffenden Tage gefeierten Heiligen ».

³ Cristoforo di Mitilene è stato contemporaneo o quasi di un altro distinto poeta del sec. XI mediano, Giovanni Mauropode metr. di Eucaita, la cui attività liturgica è ben nota (sulla collezione di menei da lui stesso emendata e donata alla sua chiesa cf. la poesia 97 in *Iohannis Euchaitorum metropolitae quae in cod. Vat. gr. 676 supersunt*, ed. P. DE LAGARDE, Gottingae, 1882, pp. 50 s.; sulle altre riforme nel culto la testimonianza di Psello nell'encomio rivoltagli, cf. K. SATHAS, *Μεσαιωνική βιβλιοθήκη*, V, Venezia-Parigi, 1876, pp. 156 s.; sulla festa dei Tre Gerarchi da lui istituita e l'ufficiatura composta per quelli, accanto a tante altre per varie circostanze, cf. S. G. MERCATI, *Presunti giambi di Demetrio Triclinio ecc.*, in *Miscellanea liturg. in honorem L. Cuniberti Mohlberg*, II, Romae, 1948, pp. 419-27). Non sarà, per avventura, l'iniziativa di Cristoforo parallela a quelle dell'Eucaita, data la più che probabile conoscenza ed amicizia tra i due personaggi, anche se non ne resta alcun accenno nelle opere dell'uno e dell'altro?

⁴ Con alcune eccezioni in parte registrate in *Un altro calendario*, p. 163, alle quali si aggiungano il 1° gennaio (1 epigr. per la Circoncisione e 3 per s. Basilio), il 12 febr. (1 per Melezio d'Antiochia e 1 per i Martiri di Nicomedia), il 21 febr. (1 per Leone di Catania e 1 per s. Timoteo ap.) e il 27 dello stesso mese, se a questo giorno e non al 28 è attribuito s. Gelasio, cf. p. 302. Da notare, inoltre, che rimangono scoperti il 19 o il 20 febr. (a seconda che si attribuisca al 20 o al 19 l'epigr. per s. Archippo), il 28 dello stesso mese (se s. Gelasio è attribuito al 27) e certamente il 29 col povero s. Cassiano, negletto anche in Mon.

gramma a un santo o ad una festa che avevano particolarmente colpita la sua immaginazione e acceso il suo estro poetico ¹. Questa mancata aderenza all' uso liturgico non soltanto giustifica il titolo più vago che abbiamo prescelto, ma può anche spiegare la scarsa diffusione di Tetr. nel mondo bizantino. Il « calendario » prodromeo, per le sue lacune e le sue ipertrofie, non aveva alcuna possibilità di penetrare nella collezione dei Menei, dominata dall' analogia, ma molto più liturgica composizione di Cristoforo Mitileneo e di questa doveva subire la pericolosa concorrenza anche al di fuori del culto.

Alle discrepanze tra il calendario presupposto da Tetr. e l'uso moderno abbiamo già accennato altrove ², qui aggiungeremo soltanto una rettifica e pochi altri rilievi. In Tetr. è assegnato al 29 dicembre un epigramma sulla Fuga in Egitto (dopo quello sulla Strage degli Innocenti): tale avvenimento, ignoto al cod. Sirmondiano ³, è però ricordato il 26 dic., come nell' uso attuale, dai codici delle classi B ed M del Delehay (dalla classe C, meno Cb, il giorno stesso di Natale). Naturalmente ignoriamo se codesta peculiarità di Tetr. risale al sinassario di cui si serviva il Prodromo o è stata da lui voluta per accostare due avvenimenti strettamente connessi nella narrazione evangelica (*Matth.* II, 13-15 e 16-18). In molti casi Tetr. concorda colla classe M contro il cod. Sirmondiano ed altri sinassari (cf. p. es. i giorni 3-5 e 8 gennaio), ma sarebbe difficile riconoscere con sicurezza il tipo di sinassario tenuto presente dal Prodromo, perchè, non sentendosi egli legato strettamente all' uso liturgico, come Cristoforo di Mitilene, poteva sino ad un certo punto scegliere tra i santi o gruppi di santi che ricorrevano un determinato giorno quello che più rispondeva alle sue simpatie personali o alla sua ispirazione del momento. Qualche rara differenza s' incontra anche tra Tetr. e Mon.: i *μονόστιχα* hanno al 26 dic. la normale *Σύναξις τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου*, esclusa da Tetr.; inoltre, mentre Tetr. ha al 27 febr. s. Procopio (come nel cod. Sirmondiano, in molti altri e nell' uso moderno) e al 28 s. Gelasio (come i codd. Da, Db, F ecc.), Mon. ha s. Gelasio al 27 (come M ed Mv) e Procopio al 28, sì da far pensare, se non si tratta di un puro errore materiale nell' una o nell' altra operetta prodromea, che l'a. non avesse davanti lo stesso calendario quando componeva Mon. e quando componeva Tetr. Finalmente Mon., che presenta al 23 genn. i ss. Clemente ed Agatangelo e al 24 s. Xene, ci aiuta a correggere un probabile errore di Tetr., il quale assegna al 23 un epigramma all' apostolo Timoteo (normalmente

¹ Un altro calendario, *ib.*

² *Ib.*, pp. 163 s.

³ Cf. H. DELEHAYE, *Synaxarium Eccl. Cpolitanae e cod. Sirmondiano ecc. (Propylaeum ad Acta SS. Novembris)* (in seguito citato come *Synax. Cpol.*), Bruxellis, 1902, coll. 343-48.

ricordato il 22, insieme con s. Anastasio Persiano) e al 24, ossia ad una data affatto insolita, i ss. Clemente ed Agatangelo ¹.

Da quali fonti ha tratto Teodoro Prodromo le notizie poeticamente rielaborate nei suoi epigrammi? In genere, quanto vi è contenuto si ritrova, com'è facile immaginare, nei sinassari, e tutte le volte che il cod. Sirmondiano o i *synaxaria selecta* del Delehaye sono sufficienti per l'illustrazione dei fatti ricordati in Tetr. non abbiamo creduto di ricordarlo espressamente o di aggiungere altro nelle note al testo. Ma Teodoro Prodromo, come ogni Bizantino che si rispetti, era troppo versato nelle materie ecclesiastiche (agiografia, liturgia, innografia ecc.) per non avere saltuariamente attinto anche ad altre fonti, e infatti troviamo talora in Tetr. particolari ignoti ai sinassari ² o riscontriamo addirittura coincidenze verbali con altri testi. Tra codeste fonti sussidiarie possiamo riconoscerne con facilità almeno tre: le vite metafrastiche o premetafrastiche, l'ufficiatura liturgica ³ e testi poetici, quali il sinassario metrico di Cristoforo Mitileneo e altri scritti dello stesso Prodromo. Nelle pagine che seguono e nelle note al testo registreremo tutti gli esempi sicuri o probabili che abbiamo

¹ *Synax. Cpol.*, nell'indice.

² Così l'epigramma per s. Spiridione contiene un elemento assente dal sinassario Sirmondiano e, a quanto pare, dagli altri *synaxaria selecta* del Delehaye (la guarigione miracolosa di Costanzo, figlio di Costantino Magno, cui il santo era apparso in sogno), che si ricava, però, dalla Vita antica (BHG. 1647), § 8 (P. VAN DEN VEN, *La légende de S. Spyridon*, Louvain, 1953, p. 37 ss.) come dalla Vita metafrastica (BHG. 1648), § 16 ss. (P.G. 116, 437 ss.) e che ha trovato larga eco nell'ufficiatura, cf. *Μηναία*, ed. Rom., B', pp. 469-71.

³ Gli uffici liturgici potrebbero essere stati talvolta la fonte delle notizie accolte nei sinassari: sembrano indicarlo alcune consonanze verbali tra gli uni e le altre, e credo che un diligente esame ne farebbe aumentare il numero. Così ad es., a proposito del miracolo compiuto da Partenio di Lampsaco in favore dei βαφεῖς che per insidia diabolica non riuscivano più a tingere la porpora (epigr. 83), il cod. Sirmondiano ha la stessa frase (non ovvia) del canone di s. Giuseppe l'Innografo, cioè ἐνεργεῖν τοῖς βαφεῦσι τὰ πρόσφορα (Μηναία citt., I', p. 525, e *Synax. Cpol.*, col. 449). L'espressione non si ritrova nè nella Vita scritta da Crispino (BHG. 1422) nè nella Vita metafrastica (BHG. 1423) edita da V. V. Latyšev, in *Menologii anonymi byz. saec. X quae supersunt*, I, Petropoli, 1911, pp. 303-17 (cf. A. EHRHARD, *Überlieferung u. Bestand der hagiogr. u. homil. Lit. d. griech. Kirche*, II [Texte u. Untersuch., LI], 1938, pp. 593 e 600).

potuto constatare in proposito, senza avere, naturalmente, la pretesa di essere completi.

Così, è evidente la dipendenza dell' a. dalla Passione BHG. 646 nell' epigr. 5 (ss. Eustrazio e compagni). Il titolo di *ῥήτωρ* dato al *κομενταρήσιος* Eustrazio ricorda le parole pronunziate a riguardo del martire dal preside Lisia: *Φαίδρόν μοι τὴν τήμερον ὥς οὐ πώποτε τὸ δικαστήριον κατέστη... ῥήτορός μοι τοῦ δημίον τούτου καὶ ἀλιτηρίου προκειμένου e γυμνὸς τῷ σώματι, σχοινίοις διαταθεὶς χεῖρας καὶ πόδας ἠπλωμένος ἐν τῇ γῇ, ἐχέσθω τῆς δορυφορούσης αὐτὸν δημηγορίας* (P.G. 116, 473 B). E i vv. 3-4 dello stesso epigramma riecheggiano da vicino la risposta di Eustrazio a Mardario che gli domandava che cosa dovesse rispondere a Lisia: *Ἐπίμενε, ἀδελφὲ Μαρδάριε, μόνον λέγων Χριστιανὸς εἰμι, Χριστοῦ δοῦλος ὑπάρχω, καὶ μηδὲν ἔτερον ἀποκρίνον* (ib. 484 B), poi l'esortazione ad Oreste (che, condotto al supplizio, sembrava vacillare [*ἄν σκάζῃ δέ τις!*]), in seguito alla quale Oreste *ἐθάρσυνε καὶ... ἠπλώθη ὄλῳ τῷ σώματι ἐπὶ τοῦ πυρὸς κτλ.* (ib. 501 A-B).

Naturalmente non è da credere che l'a. abbia per ogni epigramma compiuto un vero e proprio spoglio di tutto il materiale che gli offrivano le varie fonti, oltre il sinassario che costituiva la traccia obbligata della sua esposizione poetica: gli errori e le confusioni in cui è caduto più di una volta mostrano che sovente Teodoro Prodromo non ricorreva ai libri ma attingeva direttamente ai suoi ricordi.

Nell' epigr. 6 (ss. Tirso e compagni) abbiamo già rilevata¹ una confusione tra la leggenda di Tirso e quella di Eleuterio, celebrato nell' epigramma successivo. Fu Eleuterio, infatti, a convertire e a battezzare i soldati che lo catturarono per ordine di Adriano². Ma non è questo l'unico caso di contaminazione tra fonti diverse che incontriamo in questo tetrastico. Abbiamo espresso l'ipotesi che i *μῆμοι* del v. 2 possano, per una distrazione dell' a., essere la stessa cosa dei *γόητες* della Vita metafrastica dei ss. Tirso e compagni. Ma, se ad *ἀρπάζω* si dà, come sembra ovvio nel contesto, la signifi-

¹ *Un altro calendario*, p. 165.

² Oltre la notizia del cod. Sirmondiano (*Synax. Cpol.*, col. 310) cf. la Vita pubblicata da P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *I martiri di s. Teodoto e di s. Ariadne* ecc. (*Studi e Testi*, 6), Roma, 1901, p. 159 (BHG. 568-570), e la notizia più vaga, ma equivalente, della Vita metafrastica (BHG. 571): *πολλοὺς αὐτῶν τὸ τῆς ἀληθείας ἐπέλαμψε φῶς* (P.G. 115, 140 A).

cato di 'convertire' (da 'strappare, conquistare a forza'), naturalissimo tra βάπτιζε... τοὺς... δημίους e τὸν κολαστὴν ὁ στυγερὸν προσλαμβάνον, dov' è mai nella Vita citata il minimo accenno ad una conversione di quei personaggi operata dal martire? Inclino, perciò, a credere che il Prodromo, per un' altra distrazione o un tiro giuocatogli dalla memoria, abbia qui inserito un elemento tratto dalla biografia di un altro santo che non sono in grado d'identificare, ad ogni modo non dalla Vita di s. Eleuterio. Invece la menzione del κολαστής (in senso lato) è probabilmente un altro particolare ricavato dalla leggenda di Eleuterio, che il *praefectus Urbis* Κορέμων ¹, δεινὸς βασάνους ἐξευρεῖν καινοτέρας, consiglia di sottoporre alla tortura del χαλκοῦς κλίβανος, convertendosi poi alle preghiere del martire e precedendolo nella decapitazione ². A Tirso, inoltre, non si addice neppure il v. 4, in cui il santo viene fatto perire di spada e in compagnia di altri, mentre egli, uscito indenne da numerosi tormenti, muore φρικτῇ τελευτῇ e da solo ³.

Nell' epigr. 15 (s. Sebastiano) il particolare della fustigazione come quello di un προτρέχειν del santo πρὸς τὴν σφαγὴν sono assenti tanto dalla Vita metafrastica (BHG. 1620) quanto dai sinassari: confusione, anche qui, colla vita di un altro santo o (molto più facilmente) utilizzazione di comunissimi τόποι?

Un altro evidente caso di confusione ci è offerto dall' epigr. 48 (s. Domnica). La santa venerata l'8 gennaio fu superiore di un monastero a Costantinopoli nel sec. v e non morì affatto martire, come apparirebbe dal tetrastico prodromeo. Non è senza interesse notare che un identico errore s'incontra nel cod. Sirmondiano, ma limitato alla rubrica del sinassario ⁴, mentre i dati biografici della notizia collimano perfettamente colla vita di s. Domnica egumena. Qui Teodoro Prodromo, forse sotto l'influsso di un titolo simile a quello del cod. Sirmondiano, dev' essersi ricordato di un' altra santa omonima o quasi, s. Ciriaca o Dominica di Tropea, venerata il 6 o 7 luglio ⁵. I vv. 1-2. sono messi in bocca al τύραννος (Massimiano), che, secondo un luogo comune dell' agiografia, passa dalle blandizie alle minacce e dalle minacce alle torture: a lui risponde il poeta, ispirandosi (mi sembra molto probabile) per le prime parole (πλανᾷ, τύραννε) alla risposta della santa a Massimiano secondo il testo p. es. del sinassario Mc: μὴ πλανῶ, Μαξιμιανέ, ὁδδέποτε μου κυριεύσεις Θεοῦ βοηθοῦντός μοι ⁶. Da rilevare che detta confusione non sembra trovarsi, invece, in Mon., dove il verso Ἐδὲμ κατοικεῖ γῆν λιποῦσα Δομνίκα, per se stesso perfettamente anodino, è però pre-

¹ Per altre forme del nome v. FRANCHI DE' CAVALIERI, *op. cit.*, p. 139, n. 2.

² P.G. 115, 133-35, e FRANCHI DE' CAVALIERI, *op. cit.*, pp. 154-56.

³ P.G. 116, 537 B.

⁴ *Synax. Cpol.*, col. 377.

⁵ V. la Vita in *Acta SS. Iulii*, II (1721), pp. 272-78 (BHG. 462).

⁶ *Synax. Cpol.*, coll. 804 ss.

ceduto dalla rubrica (molto probabilmente di fattura prodromea) ἡ ὁσία Δομνίκα εἰρήνῃ τελειοῦται¹. Questa differenza tra Tetr. e Mon., insieme colle altre già constatate, induce a pensare che l'epoca di composizione degli uni e degli altri sia separata da un notevole tratto di tempo.

Più facile è da spiegare il caso dell' epigramma 84 (s. Teodoro Stratelata). Nelle passioni edite (BHG. 1750-52) e nell' elogio di Niceta (BHG. 1753)² il santo chiede all' imperatore Licinio che gli sia consentito di portare a casa sua le statue degli dèi (senza nominarne alcuno in particolare) per rendere ad esse privati onori: e invece le riduce in pezzi e distribuisce questi ai poveri. Un frammento della statua di Artemide, riconosciuto come tale, serve al centurione Massenzio per denunciare il santo³. Giove non è mai espressamente nominato, ma il poeta lo ha scelto nella folla degli dèi anonimi come loro sovrano e soprattutto perchè il suo nome gli permetteva un giuoco di parole (Ζεύς-ζέσις v. 4), di quelli, tanto cari ai Bizantini, di cui il Prodromo ci ha dato numerosi esempi in Tetr.

Nell' epigr. 87 (s. Biagio di Sebastía) il martire estrae un osso dalla gola di un lupo. Secondo la Vita *Ἡνίκα ὁ καιρὸς* (P.G. 116, 817-30 [BHG. 276]) e la Vita edita da Latyšev (BHG. 277)⁴, rielaborazione della precedente inclusa nelle collezioni metafrastiche⁵, il santo guarisce anche gli animali in genere (P.G., vol. cit., 820 c; LATYŠEV, 48), toglie dalla gola di un fanciullo una spina di pesce (MIGNE, 820 c - 821; LATYŠEV, 48 s.) e restituisce ad una povera donna il maiale rapitole da un lupo (MIGNE, 821 A; LATYŠEV, 49); nel tetrastico prodromeo abbiamo un' evidente contaminazione dei tre elementi.

Ma il più bell' esempio di scherzo che ha giuocato la memoria a Teodoro Prodromo è quello che incontriamo nell' epigr. 107. Il 26 febbraio (secondo il cod. Sirmondiano e Sa) o il 27 o il 28 (secondo altri, il 27 nell' uso moderno) la Chiesa greca ricorda il celebre attore Gelasio, che, convertitosi durante una parodia del battesimo, subì immediatamente il martirio⁶. A lui non convengono davvero nè il πενθικὸς βίος nè le lagrime a cui si allude nell' epigramma. È sorta, quindi, una confusione con un altro santo, e questi non può essere che s. Bacco giuniore (s. VIII), un Melchita, che prima del battesimo si chiamava, secondo l'espressa testimonianza della sua vita e dei sinassari, Δαχάκ (Dahhak, nome proprio anche in arabo, come m'informa G. Levi Della Vida), che è l'esatta traduzione del

¹ Vat. gr. 305, f. 112^r.

² Ed. in *Acta SS. Nov.* IV (1925), p. 86a.

³ Cf. <G. VAN HOOFF>, *Acta graeca s. Theodori Ducis*, in *Anal. Boll.*, II (1883), pp. 363 ss., e H. DELEHAYE, *Les légendes grecques des saints militaires*, Paris, 1909, pp. 159 s. e 172 s.

⁴ *Op. cit.*, pp. 47-50.

⁵ A. EHRHARD, *op. e vol. cit.*, pp. 593 e 608.

⁶ Cf. *Anal. Boll.*, 29 (1910), pp. 263 s.

greco Γελάσιος¹. Costui, venerato ad una data che oscilla dal 15 al 18 dicembre², fu monaco nella laura di S. Saba in Palestina, quindi gli si conviene perfettamente il ricordo del πενθικός βίος (vita non di lutto, ma di penitenza e di compunzione³) da lui condotto, tanto più che il suo biografo fa chiaramente intendere che egli ebbe il dono delle lacrime⁴. L'ex-Gelasio, inoltre, morì martire dei Mussulmani. L'unico elemento che stona nell'insieme è la *ιεραρχίας στολή* (v. 4), mentre dalla vita di s. Bacco giuniore non risulta che egli sia stato nulla più di un semplice monaco.

A proposito dell'epigr. 16 (s. Bonifazio) ritengo di dover abbandonare l'interpretazione precedentemente data⁵ dei due primi versi:

Οὐχ αἰσχόνη τίς ἐστι Βονιφατίῳ
Τὸ συγκαθεύδειν Ἀγλαίδι κυρία,

cioè: « Non è una vergogna per Bonifazio giacersi con la sua padrona Aglaide » o piuttosto « Non è una vergogna per Aglaide, padrona, giacersi con Bonifazio (suo servo) », perchè, riportandosi il poeta al momento in cui il martirio di Bonifazio era già avvenuto (vv. 3-4), il termine *συγκαθεύδειν* (certo ambiguo e che può anche alludere discretamente — o meglio indiscretamente — ai passati colpevoli rapporti tra Bonifazio ed Aglaide) si riferirà meglio al riposare insieme dei loro corpi nella tomba fatta costruire da Aglaide per il santo⁶, nella quale sarebbe stata sepolta essa stessa. Teodoro Prodromo può aver tratto questo particolare dalla sua fantasia, ma può anche avere non rettamente interpretato in questo senso le parole della Vita metafrastica: *τὸν καλὸν ὑπνώσασα ὕπνον τῷ μάρτυρι προσέτεθη*⁷, che, però, non significano altro se non 'raggiunse il martire', 'si riunì al m.' (nell'altra vita); cf. il frequente uso biblico delle espressioni *προστίθεται πρὸς τὸν λαόν*, *πρὸς τοὺς πατέρας*. Comunque, l'antitesi tra l'Aglaide padrona di Bonifazio prima del martirio e l'Aglaide serva del suo antico servo dopo il martirio è direttamente ispirata dalle parole a lei rivolte dall'angelo per annunciarle l'imminente arrivo delle reliquie di Bonifazio: *Δέξαι τὸν ποτε μὲν δοῦλον ὑπάρχοντα σὸν... δέξαι τὸν πρὶν μὲν οἰκέτην, νυνὶ δὲ σου δεσπότην*⁸.

¹ *Δαχάκ...* ὅπερ ἐρμηνεύεται ἐλληνιστὶ Γελάσιος (*Synax. Cpol.*, col. 311) e *ὁς παρ' Ἑλλήσιν μεθερμηνεύμενος Γελάσιος προσηγόρευται* (F. COMBEFIS, *Christi martyrum lecta trias*, Parisiis, 1666, p. 69 [BHG. 209]).

² *Synax. Cpol.*, coll. 310-26.

³ Cf. I. HAUSHERR, *Penthos. La doctrine de la componction ecc.*, in *Orient. christ. analecta*, 142, Roma, 1944, *passim*, e soprattutto pp. 175 ss.

⁴ COMBEFIS, *op. cit.*, pp. 75-77, 82 e 88.

⁵ *Un altro calendario ecc.*, p. 169.

⁶ P.G. 115, 256 D (BHG. 281-82).

⁷ *Ib.* 257 A.

⁸ *Ib.* 256 c, e cf. la *Passio* edita dal Ruinart (BHG. 279-80), in *Acta... martyrum sincera*² etc., Amstelaedami, 1713, p. 290: *τόν ποτε δοῦλόν σου, νῦν δὲ ἡμέτερον ἀδελφὸν δέξαι ὥς δεσπότην, καὶ ἀνάπανσον καλῶς*. Per i passi paralleli dell'ufficiatura v. il commento al testo.

Frequenti sono, come abbiamo già avvertito, i casi in cui Tetr. ricorda da vicino luoghi dell'ufficiatura liturgica, tutti citati nel commento al testo, come pure i passi di Cristoforo di Mitilene e di Mon. o di altri scritti prodromei che furono presenti al poeta nella composizione di questo o quell'epigramma. E ricordiamo da ultimo le numerose citazioni o, più spesso, gli echi di passi della S. Scrittura, le une e gli altri indicati nell'apparato critico.

*
* *

Prosodia e metrica non presentano in Tetr. quasi nulla di notevole rispetto a quanto già conoscevamo dall'esame condotto su altre sue opere¹.

Le quantità — riconoscibili alla vista — di ε, η, ο, ω e dei dittonghi sono rispettate, all'infuori delle note eccezioni costituite dalle categorie dei nomi propri (p. es. vv. 33 Ἀγγαῖος², 61 Βονιφατίω, 77 e 205 Εὔας, 90 Εὐγενία, 111 Ἡρώδου ecc.) e delle espressioni poetiche o tecniche (vv. 31 ἐλευθεροβοῶ, 75 θεοφόρος, 100 e 252 κληρονόμον, -ος). Per le vocali 'dicrone' o ancipiti (α, ι, υ) Teodoro Prodromo segue, come negli altri suoi scritti, le regole osservate dai cosiddetti 'epigoni' del Hilberg, dei quali è uno dei maggiori rappresentanti³, cioè non si fa scrupolo di allungarle se brevi, o di abbreviarle se lunghe, al principio e nell'interno di parola (vv. 4 ἀγάπησις, 11 λύτης, 26 ἀρχιθντεῖ, 69 μάρτυρας, 83 μαρτυρικῶν⁴, contro 87 μαρτυροῦσιν e 116 μάρτυρες; 20 ἰνγγος, 46 κάμινος 58 μαστιγῶται, 138 ἐκδύεις ecc.), mentre ne rispetta la quantità originaria in fine di pa-

¹ Cf. specialmente I. HILBERG, *Kann Theodoros Prodromos d. Verfasser des Χριστὸς πάσχων sein?*, in *Wiener Studien*, VIII (1886), pp. 282-314; FR. KUHN, *Symbolae ad doctrinae περὶ διχρόνων historiam pertinentes*, in *Breslauer philol. Abhandl.*, VI, 3 (1892), pp. 75 s., 78 n. 1, 79, 86 s., 126; I. HILBERG, *Ein Accentgesetz d. byz. Jambographen*, in *Byz. Zeitschr.*, VII (1898), pp. 342 s., 355-357 e 360; P. MAAS, *Der byz. Zwölfsilber*, in *Byz. Zeitschr.*, XII (1903), pp. 288 ss., 293, 302 e 321.

² Non disponendo la tipografia dei segni necessari per indicare la quantità nel caso che la vocale in questione rechi l'accento o lo spirito o tutti e due, è lasciata cura al lettore d'individuare nelle parole citate le vocali o i dittonghi a cui si riferiscono le nostre osservazioni, tenendo presente lo schema metrico del trimetro giambico bizantino, che non ammette, nell'epoca in cui visse Teodoro Prodromo, soluzioni di una lunga in due brevi (per il 'dodecasillabismo' v. più avanti) e consente nelle sole sedi *dispari* la sostituzione dello spondeo al giambo.

³ HILBERG, *Kann Theodoros* ecc., pp. 292 e 304 ss.

⁴ Per ἀρχιθντεῖ e μάρτυρας (μαρτυρικῶν) vale anche il loro carattere di espressioni poetiche o tecniche.

rola (vv. 38 *θέαν*, 134 *ἔρριψας*, 147 *πνεύματι*, 237 *ἐξέφν* ecc.). Per il caso di *ψάλτα* (v. 97), accanto ad *ἀσκητά* (v. 150), abbiamo esempi paralleli nel romanzo prodromeo di Rodante e Dosicle (*συμπότα* e *τεχνίτα*)¹. Normale la *positio debilis* nel caso di vocale seguita da muta + liquida (vv. 121 *πετρῶν*, 129 *ἡρώθραιων*, 254 *τετραπλήν*, ma 10 *μετεχούσους*, 45 *τὸ φλέγειν*, 59 *προτρέχει*). Non mancano esempi di *positio debilis* nel caso di vocale davanti a muta + *v*, cf. i vv. 93 e 441 *τέκνον*, già documentato in Teodoro Prodromo², 102 *φάτνην*, 126 *ἐθνῶν*, 128 *ἔθνη* (ma 94 *ἐθνῶν*), 417 *ἔχνος*. Inoltre, accanto ad *ἀγνόν* (v. 82) ed *ἀγνοῦ* (v. 186), incontriamo *ἀγνωστα* (v. 210) e, in fine di verso (206), *ἔγνω*, licenza che secondo Hilberg³ Teodoro Prodromo « nie hat sich... erlaubt »; ma, a parte il fatto che *γινώσκειν* nel passo del Genesi cui allude l'a., e parecchie volte nella S. Scrittura, ha un'accezione speciale, che può farlo rientrare nelle espressioni tecniche e quindi nella categoria delle parole privilegiate, tre anni prima che uscisse l'articolo del Hilberg, E. Miller pubblicava⁴ una poesia di Teodoro Prodromo il cui primo verso ha alla fine proprio un *ἔγνω*! Un caso di *positio debilis* davanti a *βλ* (202 *βίβλω*), che a prima vista sarebbe riuscito ostico allo stesso Hilberg⁵, è giustificato dall'essere *βίβλος* parte di un titolo (*Πράξεων... ἐν βίβλω*), rientrando quindi, di pieno diritto, nella categoria dei termini privilegiati.

In Tetr. è sempre osservata, come di regola presso gli *epigoni*, la legge del dodecasillabismo, mentre riscontriamo una sola eccezione, cioè v. 148 *Βασίλειε*⁶, alla legge della parossitonèsi (legge Boissonade-

¹ *Ib.*, p. 306, e cf. K. HORNA, *Das Hodoiporikon des Konstantins Manasses*, in *Byz. Zeitschr.*, XIII (1904), p. 321.

² HILBERG, *ib.*, p. 290.

³ HILBERG, *ib.* e 313.

⁴ E. MILLER, *Poésies inédites de Théodore Prodrome*, in *Annuaire de l'Assoc. pour l'encouragement des études grecques*, XVII (1883), p. 52.

⁵ HILBERG, *art. cit.*, p. 313.

⁶ Un secondo esempio (v. 349) è più che incerto. Nel codice alle parole *Ἀντιόχου γῆ, χαῖρε* segue un *σ* e sopra la linea un segno che si avvicina al compendio tachigrafico per *ους*, ma si potrebbe forse leggere anche *καί* (sebbene lo scriba non usi mai quell'abbreviazione): nel primo caso (*σοῦς*) non si ha un senso plausibile, nel secondo rimane da spiegare il *σ* (che non è stato cancellato) e, comunque, leggendo *καί γάρ λέγοντες* dovremmo ammettere due gravi licenze, queste davvero inammissibili presso Teodoro Prodromo: l'è fatto lungo in una parola « non privilegiata » e uno spondeo in sesta sede. Il testo è certamente corrotto e l'ipotesi più plausibile che, a mio giudizio, si può formulare al riguardo è la seguente: il *σ* è il resto di un *σύν* che in un esemplare materialmente guasto non si leggeva più e ha dato origine alla corruttela segnalata, il *λέγοντες* risale ad un *λέγειν* in cui un accidente della pergamena o della carta o una macchia d'inchiostro rendeva illeggibile la desinenza o forse, se questa era resa coll'usuale compendio e si era parzialmente conservata sopra la linea, rendeva facile lo scambio con un *ον* (/) e apriva la via ad una « restituzione » di *λέγοντες* e all'eliminazione

Struve)¹. La lunga irrazionale è ammessa, naturalmente, nelle sole sedi dispari e, come di consueto, ricorrono vari casi in cui la presenza di un' incomoda lunga in posizione indebita viene mascherata dalla sostituzione dell' acuto al circonflesso o, nei sostantivi in -εια², dalla sostituzione di ι ad ει, cf. vv. 2 στύλος, 73 παιδεία (invece del molto più comune παιδεία), 114 κλίμαξ, 226 θλίβον (part. pres. di θλίβω), 367 βαθμίδος³. Anche qui i nomi propri godono del normale trattamento di favore: oltre agli esempi citati più sopra si vedano i vv. 20 Ὁρέστης, 154 Κωνσταντίνος, 266 Βασιλείου ecc.

A proposito delle cesure o piuttosto pause⁴, come preferisco chiamarle per le ottime ragioni addotte da P. Maas contro il termine 'cesura' nella poesia bizantina⁵, constatiamo la normale prevalenza della pausa dopo la quinta sillaba (P 5) sopra la pausa dopo la settima sillaba (P 7): rispettivamente 310 e 129 casi su 466 versi⁶.

del « superfluo » τῷ davanti ad esso. L'emendazione da noi introdotta ha il vantaggio di rispettare la prosodia e la metrica prodromea e di dare un senso plausibile al contesto.

¹ Un elenco di trimetri prodromei con chiusa non parossitona, ricavati dal romanzo di Rodante e Dosicle, in R. HERCHER, *Erotici scriptores graeci*, II, Lipsiae, 1859, pp. XLIII s., da completare con HILBERG, *Kann Theodoros* ecc., p. 282.

² È incredibile quanto queste semplici regole siano tenute in non cale da editori di testi bizantini. Ci limiteremo ad addurre due esempi molto lontani: A. HEISENBERG, *Georgii Acropolitae opera*, II, Lipsiae, 1903, p. 5 (Στίχοι ἐπιτύμβιοι εἰς Εἰρήνην), v. 70 σκύλα (invece di σκύλα), p. 6 v. 114 κρίνον (da emendare in κρίνων); M. GIGANTE, *Poeti italobizantini del sec. XIII (Collana di studi greci diretta da V. de Falco, XXII)*, Napoli, 1953, p. 57, n° V, v. 1 τληπαθείας (invece di τληπαθείας).

³ HILBERG, *art. cit.*, p. 309.

⁴ Da notare che lo scribe del cod. Vat. gr. 1702 si è spesso dato cura d'indicare il luogo esatto della pausa con un microscopico punto il cui valore metrico non può essere contestato, p. es. ai vv. 20, 22, 48, 74, 177, 242 e in numerosi altri: in parecchi di codesti versi alla pausa dopo la quinta sillaba segue un' apparente pausa dopo la settima, per cui si comprende meglio l'uso del punto che serviva a regolare il ritmo nella lettura (un uso analogo è segnalato p. es. da S. G. MERCATI, *Vita giambica di S. Nicola di Mira*, in *Roma e l'Oriente*, XI [1916], p. 234). Nello stesso codice Vaticano la pausa è talvolta resa evidente dalla mancata sostituzione dell' accento grave all'acuto nella parola ossitona che la precede, senza che segua alcun segno d'interpunzione, come ai vv. 10, 50, 74, 366 e 372.

⁵ MAAS, *Der byzant. Zwölfsilber* cit., p. 282.

⁶ Il v. 434 (ἄλλον λόγον τὸν ψυχοφόντην κτιννύει), in cui P 5 separerebbe l'articolo dal sostantivo a cui si riferisce, contro il concetto reale della « cesura » bizantina (HILBERG, *Ein Accentgesetz* cit., p. 350, e MAAS, *art. cit.*, p. 284), difficilmente sembra poter essere uscito dalla penna del Prodromo, quindi, se non si vuole ammettere una distrazione o un' improbabile licenza dell' a., della quale almeno a me non pare di aver notato esempi analoghi, non

Nei versi con P 5 il più delle volte (155 casi) l'accento cade come di solito sulla quinta sillaba del verso, ossia abbiamo il *Hochton* immediatamente prima della pausa: un po' più ridotto è il numero dei versi con accento sulla quarta sillaba (135) e ridottissimo quello dei versi con accento sulla terza, in genere poco amato e da alcuni autori completamente escluso (20 casi tra i quali vanno considerati a parte, anche se Teodoro Prodromo non condivide l'orrore di un Manuele File per la chiusa proparossitona prima di P 5, quelli in cui ricorrono nomi propri, p. es. v. 204 *Θεοδόσιον*, 318 *Ἰσίδωρον*, 329 *Παρθένιον* ecc., oppure termini tecnici, come ai vv. 355 *μόναρχον* e 466 *καλλίνικος*, epiteto normale dei martiri nella liturgia, o poetici, v. 20 *ἰγγος*)¹.

Nei versi con P 7 si nota l'assoluto rispetto della cosiddetta legge Hilberg (100 chiuse $\underline{\quad} \text{ — } \text{ — } \text{ — }$ e 29 $\underline{\quad} \text{ — } \text{ — }$): le eccezioni sono apparenti e dovute soltanto al ricorrere, prima della pausa, di un' enclitica monosillabica² che talora, per inconseguenza del copista, reca l'accento³. Così al v. 12 leggiamo *νεκροῖς συνωμίλεις δε*, al v. 174 *τῆς ἐπτάδος πλησθεὶς δε*, ed altri esempi analoghi troviamo ai vv. 15, 296, 359, 403 e 444, mentre ai vv. 31, 237 e 460 *μέν* e *γάρ* sono accentati contro la legge Hilberg, nonostante gli esempi che altri codici ci offrono del loro possibile valore di enclitiche⁴ e nonostante che non vi sia alcuna differenza p. es. tra il v. 237 (*Εὐθύμιος στεῖρας μὲν*) e il v. 12 (*νεκροῖς συνωμίλεις δε*) o tra la chiusa prima di P 7 del v. 31 (*ἐλευθεροβοᾷ γάρ*) e quella del v. 444 (*θνήσκει δ' ὁμως, θρηνεῖ δε*). In questi altri casi, contrastando l'accentazione dell' enclitica alla legge Hilberg, scrupolosamente rispettata da Teodoro Prodromo, abbiamo creduto lecito unificare la grafia scrivendo dappertutto *μεν*, *γαρ*, *δε* e relegando nell' apparato critico le lezioni del codice.

Diverso è il caso di *μέν*, *γάρ*, *δέ* enclitici prima di P 5 (quando la quarta sillaba reca un accento), dove nessuna 'legge', come quella di Hilberg, consigliava di eliminare l'accento, anzi la tendenza la

resta che correggere l'ordine delle parole in *τὸν λύκον ἄλλον, ψυχοφόντην, κτιννύει* (e la correzione è tutt' altro che soddisfacente).

¹ MAAS, *art. cit.*, p. 318.

² Per i Bizantini anche *μέν*, *δέ*, *γάρ* ecc. (in un caso in Tetr. anche *πρίν*, v. 273) possono essere considerate come enclitiche, e ciò vale tanto per la poesia giambica (cf. MAAS, *art. cit.*, p. 313) quanto per la poesia innografica (cf. P. MAAS, *Das Weihnachtslied des Romanos*, in *Byzant. Zeitschr.*, XXIV [1923-24], p. 10).

³ A proposito di una categoria di questi casi, p. es. *ἐνώσεως γάρ, παρρησιάζεται δέ* (cf. MAAS, *Der byzant. Zwölfsilber*, p. 313), grafie come *συνήκμασάς δε*, accanto a *ὁ κείμενος δέ* e *θρηνητρίαι δέ* (v. L. STERNBACH, *Spicilegium Prodromeum* cit., pp. 353-358, vv. 296 [v. appar. crit.], 130 e 202), oltre agli esempi paralleli nella poesia innografica (cf. MAAS, *Das Weihnachtslied* cit., *ibid.*), fanno ritenere possibile una lettura *ἐνώσεώς γαρ* e *παρρησιάζεται δε*.

⁴ Cf. STERNBACH, *art. cit.*, p. 349 in nota.

Hochton doveva favorirne la conservazione. Ma i due casi *Βαπτιστά*, *σύ δε* (v. 187) e *Ναί*, *Συμεών*, *σέ* (v. 313: nel codice *σε* è enclitico, l'accento nell' edizione è solo dovuto all' uso moderno di racchiudere il vocativo tra due virgole), accanto ai più frequenti esempi in cui l'accento è conservato (v. 59 *πρὸς τὴν σφαγὴν δέ*, 311 *ὁ Συμεὼν δέ*, 442 *ὡς ἐντολῆς δέ*, 465 *μαρτυρικῶς δέ*) trovano il loro appoggio in scritture analoghe di altri codici, anche prodromei¹.

Diverso ancora è il caso, parimenti documentato in altri codici del nostro autore², di un' enclitica nella terza sillaba (in Tetr. tanto prima di P 5 quanto prima di P 7): qui lo scriba del cod. Vaticano è nettamente per la conservazione dell' accento. Nella prima categoria (P 5), accanto a tre soli casi di enclisi (vv. 222 [*ἀφ' ἧν δε χρωτὸς*], 363 e 387), ne incontriamo ben 30 in cui l'accento è conservato (vv. 2, 11, 24, 35, 104 [che potrebbe molto meglio leggersi *θεός γαρ ἔστι*], 108, 159, 194, 211, 227, 231, 236, 251, 258, 260, 270, 282, 291, 294, 298, 316 [che potrebbe leggersi molto meglio *τοῦ μέν γαρ ἡ θεῖς*], 343, 347, 367, 379, 398, 399, 415, 419 e 438), sebbene anche qui la differenza di trattamento p. es. tra il v. 222 surriferito e il 227 (*Σατὰν δὲ μαθὼν*) o il 159 (*στανυρῶ γὰρ αὐτός*) non sia obiettivamente giustificabile. Analoghe osservazioni dobbiamo ripetere per i casi con P 7, dove, accanto al v. 411 con *δέ* enclitico alla terza sillaba, ricorrono undici esempi di *δέ* e *γάρ* accentati (vv. 76, 115, 147, 183, 207, 252, 287, 303, 346, 391 e 435). In questa e nella precedente categoria, trattandosi di una *tendenza* che non è giunta a divenire una vera e propria legge, come quella di Hilberg, e mancandoci i mezzi per distinguere quello che risale all' autore e quello che è proprio dello scriba, abbiamo creduto meglio imitare il cauto esempio dello Sternbach (ma senza giungere, com' egli fece, a 'ristabilire' l'accento

¹ *Ib.*, pp. 349-58, vv. 36, 155, 175 e 319, accanto ad esempi di accento conservato, come ai vv. 130 e 202. La spiegazione del fenomeno è abbastanza semplice: è stato già rilevato, infatti, che nella poesia innografica di due accenti in sillabe consecutive, naturalmente fastidiosi per il ritmo, uno è soggetto a scomparire (MAAS, *Das Weihnachtslied* cit., *ibid.*). Quale meraviglia che lo stesso fenomeno si ripeta nella poesia giambica bizantina e che quando uno dei due accenti cade su di una possibile enclitica, come *μὲν*, *δέ* ecc., esso scompaia anche materialmente, come al v. 306 *νῦν δε*? Più strano è, invece, il caso presentato dal v. 273 (*Ὡς ἀθλία πρην*, contro 165 *Ὡς φοινίκων πρην* e numerosi altri versi in cui la terza sillaba è accentata e la quinta è costituita da una possibile enclitica come *μὲν*, *δέ*, *γάρ*, cf. vv. 229, 230, 234 ecc.). Si potrebbe senz' altro pensare ad un errore di scrittura, se in un altro codice prodromeo non leggessimo *ἀντὶ κράνους δε* (STERNBACH, p. 360, v. 353). La risposta a questo e simili dubbi non potrà venire che da un lungo e paziente spoglio di mss. di poeti bizantini (delle edizioni è impossibile fidarsi), il quale potrà forse mettere in rilievo tendenze più o meno spiccate all' enclisi in relazione alla « cristallizzazione » del ritmo, su cui v. MAAS, *Der byzant. Zwölfsilber*, pp. 297-300.

² STERNBACH, *art. cit.*, pp. 349-57, vv. 7, 62, 63, 100, 204 e 266.

mancante)¹ e ci siamo in questo strettamente tenuti all' uso del manoscritto, per quanto irrazionale ed oscillante. Per veder chiaro in questa materia ancora fluida, nella quale sarebbe facile precipitare a conclusioni avventate, sarà bene attendere un esauriente studio condotto su un gran numero di codici: studio che il Maas invocava già nel 1903 e che nessuno, a quanto so, ha avuto ancora la pazienza d' intraprendere.

Un' ultima osservazione concerne l'uso da noi seguito di rendere evidente nella stampa la pausa del 'trimetro giambico' bizantino con uno spazio bianco. A ciò siamo stati indotti² dal desiderio di facilitare la lettura bizantina del dodecasillabo bizantino, del quale pausa ed accenti costituiscono il momento essenziale, mentre la parziale osservanza delle norme prosodiche e metriche dell' epoca classica, sebbene tanto utile per la critica del testo e per la soluzione di problemi relativi all' autenticità di questo o quel componimento (dati gli usi diversi delle diverse epoche e dei diversi autori), rappresenta un fenomeno affatto secondario. Inoltre, l'indicazione materiale della pausa serve a far comprendere subito perchè p. es. un' enclitica che viene dopo P 5 o P 7 ha l'accento. Così, al v. 161

Τί καινόν, εἰ σύστοιχος ἐστὶν ἀγγέλοις,

un' accentazione *σύστοιχος ἐστίν*, oltre a distruggere la pausa (obbligatoria nel dodecasillabo dei Bizantini), violerebbe la legge Hilberg.

Roma.

CIRO GIANNELLI.

¹ *Ib.*, 349 in nota e appar. crit. *passim*.

² Cf. l'art. di S. G. MERCATI *cit.* a p. 310, n. 4.

f. 84^v ὁ Ἀπὸ τῶν ἐν (1) τοῖς καθ' ἐκάστην
 ἡμέραν ἀγίοις τετραστίχων τοῦ
 σοφωτάτου Προδρόμου
 (e cod. Vat. gr. 1702).

<MHNI ΔΕΚΕΜΒΡΙΩΙ>

.

1

<ι>α' Λάκκος λεόντων Δανιήλ τὸν πρὶν φέρει,
 αἶρει δὲ τὸν νῦν Δανιήλ ἐκ γῆς στύλος ·
 εἰς δ' ὕψος ἐν φθάνουσιν οὐρανῶν ὁμως,
 Θεοῦ γὰρ ἀγάπησις ἦν ἀμφοῖν μία.

(1) Cf. *Un altro calendario*, p. 161, n. 1.

2 (1)

ἔτερον Τὸν νοῦν προάρας σαρκικοῦ παντὸς πόθου 5
καὶ σῶμα τῆς γῆς συμμετάρας ἐν στόλῳ
ἄσαρκος ὥσπερ, Δανιήλ, ἔξης, πάτερ,
τρανῶς δ' ὀρεῖς νῦν ἃ προώρας ἐκ στόλου.

3 (2)

ιβ' Ὡ δυσχίτων, ἄχαλκε, ἔυσσε Σπυρίδων, 10
εἶην ἐγὼ σός, δς μετεχρύσους ὄφεις,
νόσων δὲ λύτης βασιλεῦσιν ὠπτάνου¹,
νεκροῖς συνωμίλεις δε². μή μου³ γοῦν λάθῃ.

4 (3)

ιγ' Εὐστράτιον πῦρ, Αὐξέντιον τὸ ξίφος,
κλίνη δ' Ὀρέστην⁴ ἢ φλογώδης ἐξάγει,
Μαρδάριον τρεῖς δε⁵ τῶν ἀστραγάλων, 15
τῷ δ' Εὐγενίῳ τέρμα τῶν ποδῶν θλάσις⁶.

5 (4)

ἔτερον Ῥήτωρ μὲν Εὐστράτιος, ἀλλ' οὖν οἷς δέοι
ἐν οἷδε, Χριστόν, ἐκδιδάσκειν καὶ μόνον ·
μάρτυς ὁ Μαρδάριος, ἂν σκάζη⁷ δέ τις,
εἶ τῆς ἰνγγος (5), μάρτυς ἐστὶν Ὀρέστης. 20

6

ιδ' Βάπτιζε, Θύρσε, τοὺς σταλέντας⁸ δημίους,
ἄρπαζε μίμους, θλίβε⁹ τυράννου φρένας
καὶ τὸν κολαστὴν ὕστατον¹⁰ προσλαμβάνου,
ὁμοῦ δὲ πᾶσιν ἀρχενίζου τῷ ξίφει.

7

f. 85^r Μείραξ Ἐλευθέριος ἐν τρόποις γέρων · 25
ιε' ἀρχιθυτεῖ γοῦν καὶ Θεοῦ Λόγον σέβων

¹ ἐπτάνου cod. — ² cf. p. 311. — ³ sup. lin. — ⁴ Ὀρέστην. — ⁵ τρεῖς δε, cf. p. 311. — ⁶ θλασις. — ⁷ σκαζη. — ⁸ σταῦ. — ⁹ θλίβε. — ¹⁰ ὕστατους, illo ους per compend. expresso.

(1) Cf. *ib.*, p. 166.

(2) Cf. *ib.*, p. 168.

(3) Cf. *ib.*, p. 164.

(4) Cf. p. 304.

(5) Cf. il tetrastico εἰς Χρυσόστομον ἀπὸ Λιβανίου διδασκόμενον nell'ed. di Basilea *cit.* p. 299 n. 2, f. κ <7>^v: ὃ τῶν ἰνγγων ecc.

στέγει κολάσεις καὶ τομὴν διὰ ξίφους
καὶ τὴν τεκοῦσαν προσσφαγεῖσαν ¹ (1) λαμβάνει.

8

ἕτερον Ἐλευθερίου καὶ ξέης τὸ σαρκίον,
τὸν νοῦν, ὅμως, τύραννε, δοῦλον οὐ λάβης (2) · 30
ἐλευθεροβοᾷ ² γὰρ ³ ὡς Χριστὸν σέβει.
ὁρᾷς; δέρεν δίδωσι χαίρων τῷ ξίφει.

9

ις' Ὁ πρὶν προφήτης Ἀγγαῖος ⁴ Χριστοῦ τόκου
καὶ πρόδρομος νῦν τῶν ἑορτίων λόγων ·
σκιρτᾷ γάρ, οἴμαι, τὴν ὄρασιν νῦν βλέπων 35
πέρας λαβοῦσαν ἐξ ἀνάνδρου παρθένου.

10

ις' Οὐ πῦρ τὸ πῦρ νῦν (3); πῶς δὲ παῖδας οὐ φλέγει ⁵;
τοῦ δημιουργοῦ τὴν θέαν ὑπεστάλη.
φῶς γοῦν ἐκείνοις ⁶, πῦρ δὲ Χαλδαίοις μένει ⁷ ·
οὕτω γὰρ οἶδε καὶ τὸ πῦρ Θεὸν σέβειν. 40

11

ἕτερον Πῶς ἂν τὸ πῦρ ἐφλεξε συνδούλους νέους
κληθὲν παρ' αὐτῶν εὐλογεῖν τὸν δεσπότην;
τοὺς ὑπανάπτας τοιγαροῦν κύκλῳ φλέγει ⁸,
ὃν εὐλόγει ⁹ τέταρτον (4) ἰδὼν ἐν μέσῳ.

¹ προσσφαγεῖσαν, v. in comment. — ² litterae *vthero* sat *evanidae*, certae tamen. — ³ γὰρ, cf. p. 311. — ⁴ cf. *Agg.* II, 1-10 et 21-24. — ⁵ cf. *Dan.* III, 23 ss. — ⁶ ἐκείνας, illo *as* per compend. expresso. — ⁷ cf. *Dan.* III, 46-48. — ⁸ cf. *Dan.* III, 66 et 24. — ⁹ ἡυλόγει scil., cf. vv. 69 et 240 εὐρέθης.

(1) Anzia (o Evanzia), madre di Eleuterio, fu decapitata sul cadavere del figlio, cf. *P.G.* 115, 140 s., e P. FRANCHI DE' CAVALIERI, *op. cit.* (p. 304, n. 4), p. 161, ed anche *Μηναῖα*, ed. Rom., B', pp. 495 e 499.

(2) Ugual giuoco di parole nel distico di Cristoforo di Mitilene, *Μηναῖα*, *ib.*, p. 500: Ἐλευθέριος, ὡς ἀδουλόνους φύσει, / σπάθας θεωρῶν οὐκ ἐδουλοῦτο πλάνη.

(3) Cf. il v. 2 del tetrastico per il Roveto inconsunto in *P.G.* 133, 1118 B.

(4) Cf. *Μηναῖα*, *ib.*, p. 517: τρεῖς τοὺς ἐν καμίνῳ βεβλημένους* εἰδὼς ὁ κρατῶν (Nabuccodonosor, cf. *Dan.* III, 92)*, ὡς ἐθεάσατο τοῦ τετάρτου τὴν θέαν*, Υἱὸν προσηγόρευσε* τοῦ Θεοῦ ecc.

12

ἔτερον Πῦρ ὧδε ¹ καὶ σάρξ, ἀλλὰ μακρὰν τὸ φλέγειν · 45
 ἢ κάμινος γὰρ προγράφει νηδὺν Κόρης,
 ἄφλεκτον οὔσαν, καὶ Θεόν, τὸ πῦρ, φέρη (1).
 καινὸν τὸ πρῶτον · τοῦ Θεοῦ καὶ γὰρ τόκος.

13

Λάκκος λέοντας Δανιὴλ ἄμα φέρει,
 λυποῦσι δ' οὐδέν, καὶ τροφῆς τούτοις δέοι ², 50
 ἐπείπερ ἡδέσθησαν, οἶμαι, τὸν μέγαν
 ἰδόντες αὐτοῖς συγκατακεκριμένον.

14

Τρεῖς μὲν τὸ πῦρ ἔφριξε νηστευτὰς ³ νέους (2),
 ἐντόσιον δὲ πῦρ λεόντων ἀτρώφω
 οὐδὲν Δανιὴλ παρενοχλεῖ σαρκίῳ, 55
 ὥς κοινὸν αὐτοῖς καὶ τὸ θαῦμα συμμένη.

15

ιη' Σεβαστιανὸς ἀγνοεῖ τὸ σαρκίον,
 καὶ μαστιγῶται τὸν Θεὸν λέγων σέβειν,
 πρὸς τὴν σφαγὴν δὲ προτρέχει καὶ δημίῳ ·
 ἤδη γὰρ ἐγγὺς τὰς ἀμοιβὰς προβλέπει. 60

16

ιβ' Οὐκ αἰσχύνῃ τις ἐστὶ Βονιφατίῳ
 τὸ συγκαθεύδειν Ἀγλατῖδι κυρία.
 αἱ μάλιστα γάρ, ἢ σφαγὴ Χριστοῦ χάριν
 ὥς μάρτυρος τιθοῦσιν αὐτὴν δουλίδα (3).

¹ ὧδε. — ² cf. Dan. VI, 16 ss. — ³ cf. Dan. I, 8-16.

(1) Immagine frequentissima negli innografi, cf. p. es. l'inizio dell' ode 8^a del canone di s. Giovanni Damasceno per il Natale e di quello di s. Cosma per la stessa festa: οὐ γὰρ οὐδὲ ἐδέξατο (ἢ φλῶξ scil.) * φλέγει νέους, ὥς οὐδὲ πῦρ * τῆς θεότητος Παρθένου ἣν ὑπέδυν νηδύν (Μηναῖα, ib., p. 668).

(2) Il titolo di νηστευταί dato ai Tre fanciulli riecheggia anche passi dell'ufficiatura, p. es. Μιαραῖς οὐκ ἐχράνθητε * τροφαῖς e soprattutto Πῦρ οὐ κατεφλόγισε * τὰ καθαρῶματα σώματα * τῶν εὐσεβῶν * · διὰ γὰρ νηστείας * ψυχοτρόφον ἡρδεύοντο (Μηναῖα, ib., pp. 510 e 513).

(3) Cf. p. 307. Nell'ufficiatura: Δουλὸν σε προπέμψασα, * θεῖον δεσπότην ἀπέλαβεν e Δουλὸν ἐκπέμψασά σε, μάκαρ, * δεσπότην ἀληθῆ ὑποδέδεγμαι (Μηναῖα, ib., pp. 545 e 549).

17

ἔτερον *Τίς ἄν, Βονιφάτιε*¹, καιρὸν ἀρπάσοι 65
 ὡς αὐτός, ὥστε προσλαβέσθαι καὶ στέφος (1);
 εἵης μεσίτης, τοίνυν, ἀθλητὰ μέγα,
 πταίουσιν ἡμῖν ἰλεῶν τὸν δεσπότην.

18

ἔτερον *Μάρτυρας αἰτῶν* μάρτυς αὐτὸς εὐρέθης (2),
 ἔσχεις δ' ὑπουργὸν τοῦ τάφου τὴν κυρίαν, 70
 ἧ² συντρυφᾷς νῦν ἀπαθῶς Ἐδὲμ μέσον ·
 εἶ σοι, Βονιφάτιε, τοῦ χρηστοῦ τέλους!

19

κ' *Ἦν μὲν θεοκράτητος,* ὦν ἐν³ παιδίᾳ⁴,
*Ἰγνάτιος*⁵ πρίν, ἐγγραφεὶς δ' ἐν ἀνδράσι
 θεοφόρος νῦν ἐστίν ἐξ ἀγνοῦ βίου, 75
 f. 85^v βρωθεὶς δὲ τοῖς λέουσι καὶ θεὸς θέσει.

20

κα' *Ἰουλιανήν,* τῆς Εὐᾶς ἀπεγγόνην,
 οὐ γλυκύτης ἤττησεν⁶ εὐφθάρτου βίου,
 ἀλλ' ἐκ βασάνων, ὣν ὑπὲρ Χριστοῦ στέγει,
 τὰ τῆς φλογίνης νῶτα ἑομφαίας⁷ βλέπει. 80

21

κβ' *Ναί, τῶν φρονίμων*⁸ ἦσθα⁹ παρθένων μία,
Ἀναστασία, τὸν γὰρ ἀγνόν σου βίον
 μαρτυρικοῖς αἵμασι¹⁰ παιδρύνεις πλέον
 καὶ συμπορεύῃ τῷ νοητῷ νυμφίῳ.

¹ Βονιφατ'. — ² ἧι. — ³ sup. lin. — ⁴ παιδίας, illo as per compend.
 τ'
 expresso. — ⁵ Ἰγνα'. — ⁶ ἤττησεν. — ⁷ cf. Gen. III, 24. — ⁸ cf. Matth.
 XXV, 1-11. — ⁹ ἦσθα. — ¹⁰ αἵμασιν.

(1) Il senso dei due primi versi è: « Chi, o Bonifazio, potrà, come tu (αὐτός) hai fatto, afferrare l'occasione (di pentirsi) in modo da conseguire anche la corona del martirio? » Per l'uso bizantino dell'ottativo futuro cf. É. RENAUD, *Étude de la langue et du style de M. Psellos*, Paris, 1920, p. 119.

(2) Cf. il distico di Cristoforo di Mitilene: *Ζητῶν Βονιφάτιος ὅστ᾽ αὐτὸν μαρτύρων / ἐαυτὸν εὖρε μάρτυρα τμηθεὶς ξίφει* (Μηναῖα ib., p. 548).

22

κγ' ὦ νῆσε Κρήτη, μὴ μεγαλαύχει μάτην 85
ὥς θῆρας οὐ τρέφουσα (1) · θῆρας γὰρ τρέφεις,
τοὺς σοὺς ἐποίκουσ· μαρτυροῦσιν οἱ Δέκα,
ὧν σαρκία ξέουσιν ὥς τὰ θηρία.

23

κδ' Μέγιστος ὄντως ἀρραβὼν (2) σωτηρίας 90
τῇ παρθένῳ σοι νυμφικῶς, Εὐγενία,
αἱ βάσανοι, τὸ ξίφος, ἃ στερεῶς στέγεις ·
νυμφὼν ἰδοῦ¹, πρόελθε, Χριστῷ συντρύφα.

24

Τίκ<τ>εις, Ἀβραάμ, ἐν βαθεῖ γήρᾳ τέκνον²,
δι' οὗ πατὴρ πέφηνας ἐθνῶν μυρίων³,
τὴν δ' εὐλογίαν⁴ ἐσχάτοις ἐπὶ χρόνοις 95
ἀπέγγονός σοι παρθενόβλαστος νέμει.

25

Δαυιδ̄ προφῆτα⁵, βασιλεῦ, ψάλτα, πάτερ,
ὥς προβλέπεις εὖ τὸν Θεοῦ Λόγον τόκον!
ἐκ σπέρματος γὰρ σοῦ⁶ Κόρη⁷ σποραῖς δίχα
ἰδοὺ προήκεν⁸ σοῦ θρόνου κληρονόμον. 100

26 (3)

κε' ὦ τῆς πενίας τοῦ βρέφους τοῦ πλουσίου!
ῥακενδυτεῖ, σπήλαιον οἰκεῖ καὶ φάτιν⁹,
ἀλλ' οὐδὲν φυλάσσει τὴν τεκοῦσαν παρθένον ·
Θεὸς γάρ ἐστι¹⁰, δῆλον ἐκ τῶν ἀγγέλων¹¹.

27

κς' ὦς καινὸς ἀστήρ¹² οὗτος ἐστηκὼς τρέχων (4)! 105

¹ cf. v. 440. — ² cf. Gen. XXI, 1 ss. — ³ ib. XIII, 16 et XVII, 5. —
⁴ ib., XII, 3. — ⁵ προφῆτα. — ⁶ cf. Ps. II, XXI, CIX et II Sam. XXII,
1-7. — ⁷ κόρης. — ⁸ προήκεν. — ⁹ cf. Luc. II, 6-7. — ¹⁰ cf. p. 312. —
¹¹ cf. Luc. II, 9-14. — ¹² cf. Matth. II, 9.

(1) Cf. Ps. Aristot., *mirab. ausc.*, 83 (BEKKER, 836 b); Ellano, *Anim.*, III, 32 e specialmente V, 2; Plutarco, *De cap. ex inim. util.* 1.

(2) ἀρράβων = arra, caparra richiama ἀρράβωνες = sponsali.

(3) Cf. *Un altro calendario*, p. 167.

(4) La stella, mentre si muove a guisa di cometa, si ferma sul luogo dov'era il Fanciullo, contro tutte le leggi dell' astronomia.

τοῖς γοῦν μάγοις εἶ κρίσεως τῶν ἀστέρων ¹.
 ὁ γὰρ κυηθεὶς βασιλεὺς γῆς καὶ πόλου,
 σμύρνα δὲ δεῖγμα, λίβανος καὶ χρυσίον ².

28

Οὐχ ἐν ³ βοᾷ νῦν αἶμα πρὸς Θεὸν ⁴ μόνον,
 ἀλλ' αἱμάτων θάλασσα καινουργουμένη 110
 βρεφῶν σφαγέντων, ἐκμανέντος Ἑρῳδου ⁵.
 σκώληξιν οὐκοῦν ἐκδοθεὶς ἀνηρέθη ⁶.

29

κζ' Ὡς στερεὰ βάθρα λιθίνων ἐκ βαθμίδων
 ἢ πρὸς Θεὸν φέρουσα λαμβάνει κλίμαξ (1)!
 πρῶτος γὰρ ὁ Στέφανος ἐκθνήσκει λίθοις ⁷. 115
 πατεῖτε ταύτην, μάρτυρες, θαρδάλεως.

30 (2)

κη' Πρόβατα δισμύρια Χριστοῦ ποιμένος
 δεινοῖς μαγείοις δυσσεβοῦς βασιλέως
 αὐλὴν παρ' αὐτὴν τοῦ νεῶ συνεφλέγη,
 ὁ δ' εἰς Ἑδὲμ μετῆρεν αὐτὰ τὴν χλόην ⁸. 120

31

κθ' Ἀρ' ⁹ ἐκ πετρῶν ἦν Ἀβραὰμ παῖς ¹⁰ Ἑρῳδῆς
 μὴ καρδιαλγῶν εἰς βρεφῶν τόσων φόνους;
 πλὴν ἄλλα ταῦτα κόλπος Ἀβραὰμ ¹¹ φέρει (3)
 πρὸ τοῦ σφαγίου τοῦ ξένου (4) τεθυμμένα.

32

f. 86r Φυγὼν Ἰησοῦς εἰς πόλεις Αἰγυπτίας ¹² 125
 κλησιν προδηλοῖ τῶν ἐθνῶν τὴν ἐσχάτην.

¹ *ib.* II, 2. — ² *ib.* II, 11. — ³ ἐν *cod.* — ⁴ *cf.* Gen. IV, 10. — ⁵ *cf.* Matth. II, 16. — ⁶ *cf.* Act. XII, 21-23. — ⁷ *cf.* Act. VII, 57 ss. — ⁸ *cf.* Ps. XXII, 2. — ⁹ Ἀρ' *cod.* — ¹⁰ *cf.* Matth. III, 9. — ¹¹ *cf.* Luc. XVI, 22. — ¹² *cf.* Matth. II, 13 ss.

(1) *Cf.* *Un altro calendario*, pp. 167 s., e *Μηναια*, *ib.*, p. 694: ὡς βαθμίδες καὶ κλίμακες* πρὸς οὐράνιον ἄνοδον* αἱ τῶν λίθων νιφάδες σοι γεγόνασιν.

(2) *Cf.* *Un altro calendario*, p. 167.

(3) *Cf.* il *μονόστιχον* di Teodoro Prodromo in onore degli stessi: *Βρέφη σφαγέντα κόλπος Ἀβραὰμ δέχου* (Vat. gr. 305, f. 112r).

(4) Ossia prima della morte in croce di Cristo.

Σαλήμ προφητῶν καὶ γὰρ ἐκ φονευτρίας ¹
τὸ κράτος ἤρθη καὶ μετήλθεν εἰς ἔθνη ².

33

λ' Καὶ παρθενίας ἡρώθραιεν ἡ χάρις
τὴν Ἀνυσίαν, ἐκ δὲ τοῦ μαρτυρίου 130
ἔβαπτε μᾶλλον αἱμάτων ἐρυθρότης.
σήμεντρα ταῦτα τῆς βασιλείας δύο.

34

λα' Δεσμῶ, Μελάνη, συνδεθεῖσα νυμφίου
ἐξόριπας αὐτοῦ τὸν ζυγὸν θείοις λόγοις,
ὧ καὶ συνασκήσασα μυρίοις πόνοις 135
ἐχιονώθης καρδίαν ὑπὲρ γάλα (1).

ΜΗΝΙ ΙΑΝΟΥΑΡΙΩΙ

35

Περιτομὴν νόμιμον ὑποστάς, Λόγε ³,
χιτῶνας Ἀδάμ ἐκδύεις δερματίνους
παρακοῆς τε ⁴ συγκαλύπτεις αἰσχύνην ⁵
καὶ σαββατισμὸν προγράφεις τῆς ὁγδόης. 140

36

α' Τίς ἄν σε, Βασίλειε, τολμῶν αἰνέσει,
δν ἤνεσε φθάσασα γλῶσσα πυρίνη
θηγοροῦντος συμπνόου Γρηγορίου (2);
μόνον σέβων γοῦν θνητὸν ἄγγελον κρίνω (3).

¹ cf. *Matth.* XXIII, 37 et *Luc.* XIII, 34. — ² cf. *Matth.* XXI 43. — ³ cf. *Luc.* II, 21. — ⁴ τέ. — ⁵ cf. *Gen.* III, 21.

(1) Cf. il μονόστιχον come sopra: *Νύμφην Μελάνην, Χριστέ, λευκὴν δέχον* (*Vat.* 305, *ib.*).

(2) Cf. l'orazione 43 di s. Gregorio Naz., *In laudem Basilii Magni*, P.G. 36, 493-605. Per l'espressione γλῶσσα πυρίνη cf. l'epigr. III a s. Gregorio Naz. dello stesso Prodromo, in *SAJDAK*, *op. cit.* (p. 299, n. 2), p. 259: *Θεός σε, Γρηγόριε, πῦρ πνέον στόμα* ecc.

(3) Cf. il tetrastico di Teodoro Prodromo *εἰς τὸν θάνατον Βασιλείου*, ed. *Basil. cit.*, f. κ <7> r: *Ἐξησας ὡς ἄσαρκος ἀγγέλου βίον*.

37

ἕτερον Οὐ συλλογισμοῖς οὐδὲ ῥητόρων νόμοις 145
 τῶν Εὐνομίου πλεκτανῶν λύεις βρόχους,
 Θεῶ δὲ τῷ Πνεύματι προσπνέοντί σοι,
 ὑφ' οὗ θεωθεῖς ζῆς θανῶν, Βασίλειε (1).

38

ἕτερον Μοναῖς μερισθεῖς οὐρανῶν εἰς μυρίαῖς, 150
 ἀσκητά, μάρτυς, ἱεράρχα, παρθένε,
 ἔμψυχε, Βασίλειε, τῶν καλῶν νόμε,
 μέμνησο καμου, δογμάτων σεπτῶν βάσις (2).

39 (3)

β' Ῥώμης μεσίτης τῆς πάλαι καὶ τῆς νέας
 Σίλβεστρος ὄφθη βαπτίσας Κωνσταντῖνον,
 ὡς Ἰωάννης διαθηκῶν τῶν δύο, 155
 παύων Παλαιάν, τῇ Νέᾳ δ' ἀρχὴν νέμων.

40

Σίλβεστρε σεπτέ, σοὶ χάρις κεῖται πόση
 Κωνσταντῖνον πλύναντι λουτρῷ τιμίῳ!
 σταυρῷ γὰρ αὐτὸς τοὺς ἐναντίους τρέπων
 Χριστοῦ κρατύνει τῶν ἀποστόλων λόγους. 160

41

γ' Τί καινόν, εἰ σύστοιχος ἐστὶν ἀγγέλοις
 Μαλαχίας, δς ἀγγέλοις συνωμίλει
 καὶ κλῆσιν εἶχεν ἀγγέλου (4) καί, τὸ πλεόν,
 προσεῖδε τὰ κρύφια καὶ τοῖς ἀγγέλοις;

42

γ' Ὡς φοινίκων πρὶν ἑβδομήκοντα κλάδοι 165

(1) Cf. il distico di Cristoforo Mitileneo, *Μηναῖα*, Γ', p. 18: Ζῆ Βασίλειος, καὶ θανῶν, ἐν Κυρίῳ.

(2) Cf. *Μηναῖα*, ib., p. 17: βάσις τῶν δογμάτων.

(3) Cf. *Un altro calendario*, pp. 168 s.

(4) Cf. il distico di Cristoforo Mitileneo (*Μηναῖα*, ib., p. 52): Ὁ κλῆσιν αὐτῶν ἀγγέλου Μαλαχίας / αὐχεῖ μάλιστα τὴν μετ' ἀγγέλων στάσιν, e negli sticherà del vespro (ib., p. 41): Ἄγγελος* ἀγγελομιμήτω σου βίω* ἐπὶ τῆς γῆς ἐχρημάτισας* καὶ προσηγορίαν ἀγγέλου* παναρμονίως ἐπλούτησας.

τὸν Ἰσραήλ ἔψυχον ἐν καύσῳ (1) θέρει¹,
 οὕτω μαθητῶν ἑβδομήκοντα στίφος
 παθῶν φλογὸς σῶζουσιν Ἰσραήλ νέον.

43

δ' Ἐν ἱπικῳ, Γόρδιε, σαντὸν ἐκφάνας
 κήρυκα Χριστοῦ τὴν κάραν τέμνον ξίφει, 170
 τὴν σάρκα δ' ἐξ² αἵματος ἐξερυθράνας
 λευκὸς προέρχον καὶ Θεῷ³ στέφος δέχον.

44 (2)

ε' Οὐχ ἐπταπύλων ἐξέφνης Θηβῶν, Παῦλε,
 τῆς ἐπτάδος πλησθεῖς δε⁴ τῶν χαρισμάτων
 f. 86^v τοῦ πανσθενοῦς Πνεύματος ἀσκήσει ξένη 175
 πύλην Ἐδὲμ διήλθες εἰς παῦλαν πόνων.

45

Κήρυσσε, φωνή⁵, λύχνε (3), λάμπε προφθάνων,
 τὸν νυμφίον⁶ δείκνυε τῷ κόσμῳ, φίλε,
 μείζων προφητῶν⁷ τῷ προφητῶν δεσπότη
 ὑπηρέτει πλύνοντα τὴν βροτῶν φύσιν. 180

46

ς' Τετραὸς ποταμῶν⁸, σὸν Ἰορδάνη στ<ρ>έφον (4)

¹ cf. Num. XXXIII, 9. — ² ἐξ. — ³ malim καὶ Θεοῦ. — ⁴ cf. p. 311. —
⁵ cf. Luc. III, 4; φῶνη, al. man. emend. in φωνή. — ⁶ cf. Ioh. III, 29
 etc.; νυ cod., al. man. integravit. — ⁷ cf. Matth. XI, 9-11. — ⁸ cf. Gen. II,
 10-14; Ps. CXIII, 3 et 5.

(1) Καῦσος è qui aggettivo (« ardente », detto di febbre), come in due passi di Galeno, a torto citati in forma dubitativa dall' ed. Didotiana del *Thes. linguae graecae*, s.v., e in altro passo della stessa opera (il comment. al *de victu aculorum* di Ippocrate), cioè τὴν ἔννοιαν ἔχομεν τοῦ καύσου πυρετοῦ (ed. G. HELMREICH, in *Corpus med. graecor.* V, 9, 1, p. 282), dove il valore aggettivale di καῦσος non sembra poter essere contestato.

(2) Cf. *Un altro calendario*, pp. 166 s. Il μονόστιχον relativo ('Εξ ἐπταπύλων εἰς πόλον, Παῦλε, πύλην, Vat. 305, loc. cit.) contiene un errore storico che qui è stato corretto.

(3) Cf. *Μηναῖα*, ib., pp. 134 (Πῶς φωτίσει ὁ λύχνος τὸ φῶς), 661 (Λύχνε φωτὸς τοῦ ἀύλου) e numerosi altri passi. In GIGANTE, *Poeti italobizantini* citati p. 310, n. 2, il verso di Giovanni Grasso Τί λύχνε φωτὸς δειλλας (l. δειλιᾶς,) τρέμεις ὁλος, p. 58, è reso (ib., p. 23): « Perchè, o lampada della viltà di uomo, tremi tutta » ecc. l

(4) Cf. *Μηναῖα*, ib., pp. 133 (ἔγγινται ὁ Ἰορδάνης* καὶ τῶν ἰδίων ναμά-

πρὸς τὴν Ἐδέμ σου, 'χαῖρε' δ' αὐτῇ προστάλει ·
 Ἀδὰμ γὰρ οἰκήσῃς σοῦ¹ πάλιν μέσον
 Θεῷ καθαρθεὶς σαρκικῶς λελουμένῳ.

47

ζ' Ὡς μακαρίζω σοῦ² θεοπτρίας κόρας 185
 καὶ χεῖρα σοῦ³ ψαύσασαν ἄγνοῦ δεσπότου,
 Βαπτιστά! σύ δε⁴ τὸν φέροντα τὸ πτύον⁵
 λίταζε Χριστὸν συμφορεῖν⁶ με τῷ σίτῳ.

48

η' Δομνίκα γυνή, πρῶτα χρηστοῖς χρηστέον,
 αἰθῆς φοβήτρους, εἶτα βασάνων βίᾳ'. 190
 πλανᾷ, τύραννε · νοῦν γὰρ ἀνδρεῖον φέρει.
 ὀρᾷς; ἐτμήθη καὶ φορεῖ νίκης στέφος.

49

θ' Ὡ νίπτρα, Πολύενυτε, σαρκίον ξένα!
 σαντοῦ γὰρ αὐτὸς καὶ κολυμβήθρα γίνῃ
 καὶ ρεῖθρον εἰς βάπτισμα τμηθεὶς τῷ ξίφει (1) · 195
 τοιοῦδε λουτροῦ μάρτυς αὐτὸς ἀνέβης.

50

ι' Ὑπνωσε Γρηγόριος ὕπνον τὸν τίνα;
 τὸν τῶν θανάτων. ἄρα συνθάνοι λόγος;
 κίνδυνος ἂν ἦν, ἀλλὰ τῇ Νυσσαέων
 ἀφήκεν αὐτὸν⁷ ἐμπνέοντα ταῖς βίβλοις (2). 200

¹ cf. p. 313. — ² σου, cf. *ib.* — ³ σοῦ. — ⁴ cf. p. 312. — ⁵ cf. *Matth.* III, 12. — ⁶ συμφοραῖς ob facilem inter compendia pro αἰς et εἰν confusionem. — ⁷ τὸν λόγον scil.

των ἐπέχει τὸ ρεῦμα,* Δεσπότην ὁρῶν ὑπνόμενον), 139 (Ὁ Ἰορδάνης ἐστράφη εἰς τὰ ὀπίσω, dalla preghiera per la benedizione dell' acqua) e 143 (ἐστράφη ὁ Ἰορδάνης ποταμὸς εἰς τὰ ὀπίσω, * μὴ τολμῶν λειτουργῆσαι σοι).

(1) Cf. *Μηναῖα*, *ib.*, p. 182 (ἐν τῷ ἰδίῳ σου αἵματι βαπτισθεὶς) e soprattutto p. 187 (τῇ τῶν σῶν αἱμάτων βαπτισθεὶς κολυμβήθρῃ).

(2) Cf. il μονόστιχον relativo (*Val. gr.* 305, *ib.*): Ζῆς καὶ θανάων, ζῆς, Νυσσαεῦ, τοῖς βίβλοις, e il tetrastico XXVII per s. Gregorio Nazianzeno (*SAJDAK*, *op. cit.*, p. 265): βίβλοις πνέεις.

51

ια' <K>οινὸς κατ' ἀρχὰς τοῖς ἀποστολῶις βίος,
ὥς Πράξεων ἔγραψε Λουκᾶς ἐν βίβλῳ¹.
τούτου προαγὸν² (1) ἐν μονοτρόποις βλέπων
Θεοδόσιον ἰσαπόστολον κρίνω.

52

ιβ' Τατιανὴ παῖς τῆς Εὔας μὲν τῆς πάλαι, 205
ἐν παρθένοις δ' ἦν. τὸν γὰρ Ἀδὰμ οὐκ ἔγνω³.
ᾧφει δὲ μὴ πεισθεῖσα⁴, τυράνῳ πλάνῳ,
πεισθεῖσα⁵ (2) θνήσκει, ζῇ δὲ τῆς Ἐδέμ μέσον.

53

ιγ' Ὑδασι πολλοῖς ἡ τρίβος Στρατονίκῳ,
ἔχνη δ' ἄγνωστα ψαλμικῶς⁶ σὺν Ἐρμούῳ. 210
ἄμφω γὰρ Ἰστροῦ πρὸς ῥοὰς ἐρῶιμμένοι
εἰς οὐρανὸς ἀνήλθον, ὃ καινὴ τρίβος!

54

ιδ' Πέτρα κρυβεῖς πρὶν ἐν Σινᾷ Μωσῆς βλέπει
Θεοῦ τὰ νῶτα⁷ (3), τὸ πρόσωπον δ' ἀββάδες,
οὓς βάρβαροι σφάττονσιν ἐγκεκρυμμένους 215
ὄρους Σιναιὶν καὶ Παῖθον ταῖς πέτραις.

55

ιε' Ἐχαιρε Σατὰν καθορῶν Ἰωάννην
φίλτρου τεκόντων ὄψεως ἡττημένον (4),

¹ cf. *Act.* II, 45 et IV, 32. — ² littera α omnino incerta, v. in comment. — ³ cf. *Gen.* IV, 1. — ⁴ *ib.* III, 1 ss. — ⁵ *ποθεῖσα*, v. in comment. — ⁶ cf. *Ps.* LXXVI, 20. — ⁷ cf. *Ex.* XXXIII, 21-23.

(1) Ignoto ai lessici, ma legittimo composto di ἀγός ed unica lettura possibile, sebbene α sia incerto. Cf. Cristoforo di Mitilene (*Μηναῖα*, *ib.*, p. 210): Κοινοῦ Θεοδόσιος Ἡ γ ε μ ὦ ν βίον.

(2) Tra le varie torture a cui fu sottoposta Taziana secondo la sua Vita (*BHG.* 1699) vi fu quella (a cui sopravvisse!) di essere segata κατὰ μέλος (cf. *Val. gr.* 1638, f. 195^v). Πεισθεῖσα, invece dell' assurdo ποθεῖσα, permette, inoltre, un perfetto λογοπαίγνιον col πεισθεῖσα del v. precedente.

(3) Cf. *Μηναῖα*, *ib.*, pp. 483 e 536: Ἐν τῷ ὄρει τῷ Σινᾷ* πάλαι κατεῖδε Μωϋσῆς* τὰ ὀπίσθια Θεοῦ ecc.

(4) Cf. il cod. Sirmondiano, in *Synax. Cpol.*, col. 393: Ἐπεὶ δὲ τῷ πρὸς τοὺς φύσαντας φίλτρῳ ὁ πονηρὸς αὐτὸν ἔνυττε.

ὁ δ' ἄλλ' ἐνίκα συγκαλύπτων τὴν σχέσιν.
οὐκοῦν καλύβην ἐκλιπὼν πόλον φθάνει. 220

56

ις' Σέβων ἄλυσιν οὐχὶ σίδηρον σέβω,
ἄφην δε¹ χρωτὸς πρωταποστόλου Πέτρου ·
ὥς γὰρ τὰ σουδάρια πλουτεῖ τὴν χάριν
καὶ θαυματουργεῖ, τοῦ σθένους σου, Χριστέ μου!

57

f. 87r Ἀντώνιος σάρξ, ἄλλ' ἐν ἀσκήσει ξένη 225
ις' ἄσαρκος ὥσπερ πᾶν ἐκαρτέρει θλίβον²,
Σατὰν δὲ μαθὼν καὶ διάρας τὰς πάγας
σὺν ἀγγέλοις νῦν φῶς Θεοῦ χαίρει βλέπων.

58

ιη' Ὡς μυρίοι μὲν Ἀθανασίου πόνοι,
ὥς μυρίαὶ δὲ συγγραφαὶ καὶ Κυρίλλον!
σέβω μὲν ἄμφω, τοῦ δὲ Κυρίλλον τέως
σπεισαμένον γέγηθα³ τῷ Χρυσοστόμῳ (1). 230

59

ιθ' Ὡ κλήσεων πράγματα προγραφαμένων!
μακαρίους γὰρ τοὺς Μακαρίους κρίνω,
Αἰγύπτιον τε καὶ τὸν Ἀλεξανδρέα · 235
ὁδοὶ γὰρ αὐτῶν ἐν νόμῳ τοῦ Κυρίου⁴.

60

κ' Εὐθύμιος στείρας μεν⁵ ἐξέφν τόκος,
ἄλλ' ὥς Ἰσαὰκ Ἰακώβ, πολλοὺς κύει
γαστρὸς κρατοῦντας · οὐ γὰρ Ἡσαῦ τις φάγος⁶
ἐν τοῖς μονασταῖς, ὧν κατήρξεν, εὐρέθη. 240

61

κα' Σοφοῦ τεμὼν, τύραννε, γλῶσσαν Μαξίμου
δοκεῖς σιγῇσαι τοῦτον, ἄλλ' αὐτὸς πλέον

¹ cf. p. 312. — ² θλίβον scil., cf. p. 310. — ³ γήθα, metro sensuque neglectis, v. in comment. — ⁴ cf. Ps. CXVIII, 1. — ⁵ cf. p. 311. — ⁶ cf. Gen. XXV, 29 ss.

(1) L'a. allude alla riconciliazione di Cirillo colla memoria del Crisostomo e all' inserzione di questi nei dittici della Chiesa alessandrina, forse dietro le preghiere di s. Isidoro Pelusiota.

πιστοὺς κρατύνει τὴν τομὴν ταύτης στέγων ·
λαλεῖ γὰρ ἔργοις, ὥς λαλοῦσι καὶ λίθοι ¹.

62

κβ' Χριστὸς κνηθεῖς δῶρα Περσῶν λαμβάνει, 245
Πέρσης δ' Ἀναστάσιος αὐτῷ προσφέρει
βίον καθαρόν, μυστικὴν εὐωδίαν ²,
σαρκὸς νέκρωσιν (1), ἢ βίαν ³ βρόχου στέγει.

63

κγ' Τέκνον σε, Τιμόθεε, Παύλου ⁴ μαρτύρων
οὐδὲν πλεον σοι πρὸς κλέος γράφειν ἔχω · 250
Χριστοῦ γὰρ εἰ παῖς, οὐ μιμητὴς ἦν Παῦλος,
ἐπεὶ δὲ παῖς, ὥς φησι, καὶ κληρονόμος ⁵.

64

κδ' Ἔχεις περισσὴν ἐν κόποις, ἐν βασάνοις,
Κλήμη, τετραπλὴν τῶν χρόνων τὴν ἐπιτάδα · 255
οὐδεὶς τὸ λοιπὸν Ἀγαθαγγέλω φθόνος
σοὶ συσφαγέντι, καὶ στέφη πλείω λάβης.

65

Δούσης ⁶ κόνιν γῆ τῆς Ξένης, οὐδὲν ξένον,
ξένον δὲ τοῦτο, πῶς φύσις θηλυτέρα
ἰσαγγέλω ἐζησεν ἐξ ἀσιτίας ·
ἔρωσ γὰρ αὐτὴν εἶχε Χριστοῦ νυμφίον. 260

66

κε' Εἴρηκε, Γρηγόριε, καὶ τῇ σῇ πλάσει
Τριάς τὸ ποιήσωμεν ἄνθρωπον ⁷ πάλιν (2),
τῶν αἰρετικῶν ὥς ἀποφράξῃ στόμα ·
ταύτης τὸ ταῦτόν σὺ τρανοῖς γὰρ τῇ κτίσει.

¹ cf. Luc. XIX, 40. — ² cf. II Cor. II, 15 et Phil. IV, 18. — ³ ἢν βίαν.
— ⁴ cf. I Tim. I, 2 et 18; II Tim. I, 1 et II, 1. — ⁵ cf. Rom. VIII, 17 et Gal. IV, 7. — ⁶ Διδοῦσης (Δι rubricatoris err.), metro neglecto. — ⁷ cf. Gen. I, 26.

(1) Π βλος καθαρὸς corrisponde all' oro, la μυστικὴ εὐωδία all' incenso e la σαρκὸς νέκρωσις alla mirra offerta dai Magi.

(2) Cf. l'epigr. II su s. Gregorio Naz. (САДЯК, op. cit., p. 259): Ἡ Τριάς αὐτὶς ἔειπε · ποιήσωμεν (sic, l. ποιήσωμεν, come ha il Vat. gr. 305, f. 22^v) βροτὸν ἄνδρα.

67

Τίς ἄν σε, Γρηγόριε, θαρόων αινέσῃ, 265
 τοῦ σοῦ σιγῶντος συμπνόου Βασιλείου;
 πλὴν πατρικῶς μέμνησο τῶν σῶν τεκνίων,
 σοῦ τῶν λιθασμῶν, ὡς ἔφης, μεμνημένων (1).

68

κς' Ὁ Ξενοφῶν οὐκ οἶδε τήνδε γῆν ξένην,
 Θεοῦ δὲ πᾶσαν τὴν ἔρημον γοῦν φθάσας 270
 νιὸς ἀνεγνώρισεν, ἀσκήσας δ' ἅμα
 σὸν μητρὶ τέκνων γῆν κατοικεῖ πραέων¹.

69

κς' Ὡς, ἀθλία πρὶν², ἡ πόλις Κωνσταντίνου,
 γλώσσης ἀναιδῶς χρυσέας στερουμένη,
 τρισολβία νῦν νεκρὸν εἰσδεδεγμένη 275
 Ἰωάννην, δς πᾶσιν εἰρήνην λέγει!

70

f. 87^v Ἐφραὶμ συρίζει, γλῶσσα πρὸς δ' ἑλληνίδα³
 <κη>(2) μέτεισιν εὐχαῖς τοῦ σοφοῦ Βασιλείου (3),
 δι' ἧς ποταμὸν τῶν λόγων (4) αὐτὸς βλύσας
 μετῆλθεν, ἔνθα⁴ τῆς τρυφῆς ὕδωρ⁵ βρέει. 280

71

<κθ'> Ὅσοις διδόσθω τοῖς Ἰγνατίου σέβας.
 Χριστοῦ γὰρ αὐτὸς ἀράγει θεθεῖς πόθῳ
 λέουσι σάρκας ἐκδιδοῖ θανεῖν θέλων.
 ναί, σεπτὰ ταῦτα καὶ Θεοῦ γὰρ ἦν θύτης.

¹ cf. Ps. XXXVI, 11 et Matth. V, 5. — ² cf. p. 312 n. 1. — ³ ἑλληνίδα.
 — ⁴ ἔνθα. — ⁵ cf. Ps. XXXV, 9 et v. 383.

(1) Cf. la conclusione dell' ep. 94 di s. Gregorio Naz. in P.G. 37, 169 A.

(2) A partire di qui, per il cattivo restauro del codice, mancano le note numerali apposte in margine, ma la restituzione è quasi sempre sicura, eccetto i casi indicati a pp. 301 n. 4 e 302.

(3) Cf. Menol. Basil., in P.G. 117, 284 B: una narrazione più diffusa si trova nella Laudatio de Basilio Magno et s. Ephraem Syro (BHG. 255 e 591), attribuita a s. Anfilochio; cf. I. S. ASSEMANI, S. Ephraem Syri opera omnia, I, Romae, 1732, p. xxxvi.

(4) Cf. s. Gregorio Nissen de vita s. p. Ephraem Syri: Ἐφραὶμ ὁ νοητὸς ὄντως τῆς Ἐκκλησίας Εὐφράτης, P.G. 46, 824 A (BHG. 583), e v. il comm. all' epigr. 114.

72

<λ'> Ῥώμης παλαιᾶς Ἰππόλυτον τὸν πάπαν 285
 τύραννος ἐκδοῦς τῇ θαλάσσῃ συμπνίγει ·
 λαλοῦν γὰρ οὐκ ἔστεξεν αὐτοῦ τὸ στόμα
 σάρκωσιν Υἱοῦ, Τριάδος φύσιν μίαν.

73

<λα'> Ἦδειξε Κῦρος¹ συσφαγεῖς Ἰωάννῃ, 290
 ὥς οὐ νόσους ἔλυνον ἱατρῶν νόμοις,
 σθένει δὲ Χριστοῦ · καὶ γὰρ ἐκ τῶν ὀστέων
 ἰδοὺ ποταμὸς θαυμάτων ἀναβρύει.

ΜΗΝΙ ΦΕΒΡΟΥΑΡΙΩΙ

74

<α'> Τρύφων ἱατρός, ἀλλὰ χάριτος γέμων, 295
 κῆρυξ δὲ μᾶλλον τοῦ βροτωθέντος Λόγον ·
 διώκεται γοῦν, κρίνεται δίκης ξίφος,
 πρὸ τῆς τομῆς θανάων δε² τέμνεται νέκυς.

75

<β'>(1) Τύπον παλαιοῦ Συμεὼν σφῶζει νόμον³ ·
 ζωὴ γὰρ αὐτοῦ καὶ σκιά λήγει νόμον,
 Θεοῦ φανέντος σαρκικῶς ἐκ παρθένου,
 ἥ δ' Ἄννα χάριν εἰκονίζει τοῦ νόμου⁴. 300

76

Τὸν Ἐμμανουήλ⁵, Συμεὼν, ἰδοὺ βλέπεις ·
 Ἥσαϊτου γοῦν μὴ ξέσης τὸ βιβλίον,
 ἰδὼν δὲ τὴν ἄνανδρον αὐτοῦ μητέρα,
 ὁποῖος ἔσται τοῦτο τὸ βρέφος λέγει⁶.

77

Χριστοῦ σε κύκνον, Συμεὼν, θαρρόων λέγω · 305
 λελεύκασαι γάρ, νῦν δε⁷ πρὸς τέλος φθάσας

¹ Κύρος. — ² cf. p. 311. — ³ cf. *Luc.* II, 29 ss. — ⁴ *ib.* II, 36 ss. —
⁵ cf. *Is.* VII, 14. — ⁶ cf. *Luc.* II, 30-32. — ⁷ cf. p. 312 n. 1.

(1) Impossibile sapere quanti dei cinque epigrammi che seguono sono da attribuire all' Irapante e quanti alla successiva commemorazione di S. Simeone (3 febr.).

λάλος τις ¹ ἦσθα καὶ προφάσεις τῇ Κόρη,
ὧς καρδιώξει ², τοῦ βρέφους σταυρουμένον.

78

Ὁ μὲν Δανιὴλ τοῦ Θεοῦ δόξαν βλέπων
ὄρᾳ παλαιὸν ἡμερῶν ἐπὶ θρόνον ³ (1), 310
ὁ Συμεὼν δὲ τὸν Θεὸν βρέφος βλέπει.
τὰ γὰρ παλαιὰ νῦν μετῴλητον εἰς νέα ⁴.

79

Ναί, Συμεὼν, σὲ ⁵ Δανιὲς ἐν ψαλμοῖς γράφει,
καὶ μακροτήτος ἡμερῶν πεπλησμένον ⁶, 315
Θεοῦ τὸ σωτήριον ⁷ ἰδόντα ξένον.
τοῦ μὲν γὰρ ἡ θρίξ, τοῦ δὲ μάρτυς τὸ στόμα.

80

<δ'> Πηλονσίῳ σὰρξ ἐμπεριγράφει μόνῳ
τὸν Ἰσίδωρον, ἡ δὲ πνεύματος χάρις
ἐκ τῆς γραφίδος τῆς κύκλῳ διαγράφει.
ἐπιστολῶν διέλθε τοὺς τόσους τόμους! 320

81

<ε'> Κἂν φυσικῶς ὑπνώσας εἰρκτικῆς ἐν ζόφῳ,
ἀλλ' εὐτρεπίσει μαρτυρικόν σοι στέφος
ὁ ψυχοκράτωρ, Ἀγάθη, σοῦ ⁸ νυμφίος.
μεμνήσεται γὰρ τῶν δι' αὐτὸν μαστίγων.

82

<ς'> Χριστοῦ πρόβατα ποιμένας ὁ Βονκόλος 325
πρὸς τὸν καλὸν μετῴληθε Χριστὸν ποιμένα ⁹,
f. 88^r καὶ νῦν κατοικῶν | εἰς Ἐδὲμ ζῶσαν χλόην ¹⁰
τὸ τῶν πόνων μίσθωμα λαμπρὸν λαμβάνει.

¹ λάλος τις iuxta Byzantinorum consuetudinem. — ² cf. Luc. II, 35. —
³ cf. Dan. VII, 9. — ⁴ cf. II Cor. V, 17. — ⁵ σε, cf. p. 312. — ⁶ cf. Ps. XC,
16. — ⁷ cf. Luc. II, 30 et III, 6. — ⁸ σου, cf. p. 312. — ⁹ cf. Ioh. X, 11 et
14. — ¹⁰ cf. Ps. XXII, 2.

(1) Cf. Μηναῖα, ib., pp. 478 e 491 : Ὁ παλαιὸς ἡμερῶν... σήμερον βρέφος
ὄραται, p. 479 : Ὁ παλαιὸς ἡμερῶν νηπιάσας σαρκί, e 481 : Νηπιάζει
δι' ἐμὲ * ὁ παλαιὸς τῶν ἡμερῶν.

83

- <ζ'> Τὸν Παρθένιον, Λαμψάκον τὸν ἀστέρα,
φαίνουσι κόσμῳ φῶτα πολλὰ θαυμάτων (1), 330
Σατὰν διωγμός, πλῆθος ἄγρας ἰχθύων,
νεκρῶν ἔγερσις, εὐβάφεια πορφύρας.

84

- <η'> Ὡς καλὸν ἀντίποινον, ὦ στρατηλάτα,
ὁ χρύσεος Ζεὺς συγκοπεῖς ἡνεγκέ σοι (2)!
συνεγράφησ' γὰρ χριστομαρτύρων στίφει 335
στεῖξας ζέσιν, μάστιγας, ἔκτομήν, ξίφος ¹.

85

- <θ'> Ναί, ναί, κολαστά, τὸν Σαπρίκιον ξέε.
τί γὰρ μισεῖ φιλοῦντα τὸν Νικηφόρον;
ὁρᾷς; σὸν αὐτῷ καὶ Θεοῦ ῥίπτει πόθον,
ὁ δ' ἐξ ἀγάπης τέμνεται κάραν ξίφει. 340

86

- <ι'> Ὁ Χαραλάμης τῆς δορᾶς ἐκδὺς πάχος
δερμάτινον χιτῶνα τὸν πρὶν ² ἐξέδν,
ξίφει δὲ θανῶν, ὥσπερ οὐ θνήσκειν νόμος,
Ἐδὲμ διῆλθε τὴν φλογόκλειστον πύλην ³.

87

- <ια'> Γυναῖκας ὁ Βλάσιος ἀνδρίζει λόγοις, 345
παῖδας δὲ τοῖς γέρουσιν εἰς νοῦν ἐγγράφει,
ὁστοῦν δὲ λαιμοῦ καὶ λύκον συνεκσπάσας
κάραν τέλος δίδωσιν ἀκμῇ τοῦ ξίφους.

88

- <ιβ'> Ἄντιόχον γῆ, χαῖρε ⁴· σὸν γὰρ τῷ λέγειν ⁵
Μελετίου κρύπτουσι τὴν θείαν κόνιν· 350
ὥς χρυσίτης γὰρ ἐκνικᾷς πᾶσαν χθόνα,
στίλβοντος αὐτοῦ καὶ καθάρσει καὶ λόγῳ.

¹ malim ἔκτομῆς ξίφος. — ² cf. Gen. III, 21. — ³ ib. III, 24. — ⁴ cf. v. 449. — ⁵ σοὺς γὰρ λέγοντες, cf. p. 309 n. 6.

(1) Cf. Μηναῖα, ib., pp. 524 (Τῆς Λαμψάκον ὁ μέγας θαυματουργός... ἀστράπτεις τοῖς πέρασι* τῷ φωτὶ τῶν ἰάσεων) e 530 (Ἄδυστος ἀστήρ* γενόμενος ἐν βίῳ* ἀνατολαῖς τῶν θείων ἔργων σου).

(2) Cf. p. 306.

89

Οἱ χίλιοι τρεῖς μάρτυρες διὰ ξίφους ·
οἱ πάντες οὖν εἶς, καὶ γὰρ ἡ πίστις μία
πρὸς τὴν μόναρχον Τριάδος θεαρχίαν · 355
ἐντεῦθεν αὐτοῖς εἰς Ἐδὲμ λήξεις μία.

90

<ιγ'> Μαρτινιανέ, φλόξ φλογὸς σφάζει πόθου,
ἀλλ' ἐνθεν ὕδωρ τῆς θαλάσσης παφλάσαν
καίειν βιάζει, φλόξ δε¹ τοῦ θείου πόθου
νικᾷ Σατὰν πηγνύντα μυρίας πάγας. 360

91

Μαρτινιανὸν ὥς Ἀδὰμ Σατὰν ὄφει
σπεύδει γυναικὶ τῆς Ἐδὲμ² ῥιπτεῖν πάλαι,
αὐτός δε³ πυρὶ σαρκικὴν φλόγα σβέσας
γυμνὸς παθῶν πρόσσεισι τῷ ζωῆς ξύλῳ⁴.

92

<ιδ'> Ζηλῶ σε, βουνέ, κλήσεώς σου τῆς νέας, 365
Ἀξεντίου γάρ, οὐχὶ γῆς βουνὸς λέγη ·
τιμῶ δὲ μᾶλλον, σοῦ γὰρ ὥς ἐκ βαθμίδος
εἰς ὕψος αὐτὸν⁵ οὐρανῶν ὄρους φθάνει.

93

<ιε'> Τί σοι Φιλήμων ἐλλογήσεται, Παῦλε,
ἐλευθεροῦντι τὴν Ὀνησίμου τύχην, 370
δς καὶ ξενίας τῆς ἑαυτοῦ προσδέη⁶;
ἀρκεῖς δμως σὺ συγγράφων τὴν ἐγγύην.

94

Φυγάδα δοῦλον⁷ τοῦ Φιλήμονος Παῦλος
Ὀνήσιμον κατέσχε καὶ θύτην χρίει,
τῷ δ' ἀσεβεῖς φέρουσι τῶν σκελῶν θλάσεις 375
ἐλευθεροστομοῦντι τὰ Χριστοῦ πάθη.

95

<ις'> Ὁ Πάμφιλος καὶ δοῦλος ἐστὶ καὶ φίλος
τοῦ δουλογραφηθέντος, ὡς βροτοῦ, Λόγου⁸,

¹ cf. p. 311. — ² cf. Gen. III, 1 ss. — ³ cf. p. 312. — ⁴ Gen. III, 22 et 24. — ⁵ corr. ex αὐτός. — ⁶ cf. Philem. 18 et 22. — ⁷ δῶλον. — ⁸ cf. Luc. II, 1 ss.

θύσας δὲ τοῦτον καὶ τυθεῖς διὰ ξίφους
αὐτοῦ τραπέζης δαιτυμῶν ὥφθη φίλος ¹. 380

96

<ιζ'> Κτείνεις δράκοντα, τὴν Ῥέαν, Τήρων, φλέγεις,
βουνευρίδων μάστιγας εὐψύχως στέγεις,
θνήσκεις φλογισθεῖς · νῦν τρυφῆς ὕδωρ ² πίνεις,
θαυματοβρυτεῖς, μὴ δ' ἐμοῦ, μάρτυς, λάθῃ.

97 (1)

<ιη'> Ῥώμης σέβω Λέοντα παλαιᾷς πάπαν · 385
τῆς Τριάδος γὰρ ἐκλαλῶν φύσιν μίαν,
Υἱόν δε ³ Πατρὸς προσλαβόντα σαρκίον
λόγων βρυχηθμοῖς αἰρετικὸν ἐκτρέπει.

98

<ιθ' vel κ'> Μισῶν ὁ Παῦλος τοὺς ἀποστόλους πάλαι 390
τὰ πέπλα τηρεῖ τῶν λιθαστῶν Στεφάνου ⁴,
φιλῶν δὲ νῦν, Ἀρχιππε, πείθει σε στέγειν
βολὰς λίθων, στέφανον ὡς νίκης λάβῃς.

99 (2)

<κα'> Ποιμὴν Κατάνης, καὶ ἀφνυνώττη ⁵, Λέων,
ἀλλ' οὖν βλέπει κρύφια τῆς Ἑδέμ πλάτη ·
καὶ γὰρ διώξας ἀρεπενδύτους λύκους ⁶ 395
τοῦ παγκάλου πρόβατον ὥφθη ποιμένος ⁷.

100

<κα'> Τιμᾷ μόναρχον Τιμόθεος Τριάδα,
διπλοῦν δὲ Χριστὸν ὥς πρόσωπον ἐν σέβει,
ψυχῆς δὲ τριττὸν ὥσπερ εἰς ἐν συνδέων
πρὸς τὰς αὐλούς τρεῖς μετῆλθε τριάδας (3). 400

101 (4)

<κβ'> Ποιμὴν ὁ Προτέριος Ἀλεξανδρέων
διώκεται μὲν θηρίοις τοῦ καλάμου ⁸,

¹ cf. *Luc.* XXII, 28-30. — ² cf. *Ps.* XXXV, 9 et v. 280. — ³ cf. p. 312. —
⁴ cf. *Act.*, VII, 58. — ⁵ cf. *Gen.* XLIX, 9 ; *Num.* XXIV, 9 ; *Deut.* XXXIII,
20. — ⁶ *Matth.* VII, 15. — ⁷ cf. *Ioh.* X, 11 et 14. — ⁸ cf. *Ps.* LXVII, 31 et
v. in comment.

(1) Cf. *Un altro calendario*, pp. 165 s.

(2) Cf. *ib.*

(3) Cioè i nove cori angelici.

(4) Il testo del *Synax. Cpol.*, a cui il poeta evidentemente s'ispira qui e in

θείας κολυμβήθρας δε ¹ συμπεσὼν μέσον
ἀκμαῖς καλάμων συγκοπεῖς ἀπεπνίγη.

102

<κγ'> Σμύρνης τὸ θαῦμα τὸν Πολύκαρπον σέβω 405
πυρὶ φλεγέντα καὶ τεραστίῳ λόγῳ
καρπὸν πολύχουν ² ἐντεθησανυρικότα (1)
Χριστῷ γεωργῷ καρδιακῶν ἀνθράκων (2).

103

<κδ'> Τί συγκαλύπτεις, γῆ, κάραν τοῦ Προδροῦμον;
βοῶντος ³ ἐστί, μηνύει δὲ τὸν τόπον, 410
πιστοὶ δε ⁴ συσκιρτῶσι ταύτης εὐρέσει,
ἦν πρὶν κόρης ὄρχησις ἀνείλε ξίφει ⁵.

104

<κε'> Οὐδὲν ταρασσει τὴν Ταρασίον φρένα,
κὰν τοὺς βρυχηθμοὺς τοῦ λέοντος μανθάνῃ (3) ·
Χριστοῦ γὰρ αὐτὸς προσκυνῶν τὴν εἰκόνα 415
τοῦτον τρανῶς νῦν, οὐκ ἐν εἰκόνι, βλέπει.

105

<κς'> Ὁ Πορφύριος κατ' ἔχνος Μωσῇ τρέχων,
Αἴγυπτον ἰδὼν τῶν γραφῶν ἔγνω βάθος (4),

¹ cf. p. 311. — ² cf. *Ioh.* XII, 24; *Matth.* XIII, 8 etc. — ³ cf. *Luc.* III, 4.
⁴ — cf. p. 312. — ⁵ cf. *Matth.* XIV, 6 ss.

Mon. (*Προτέριον κτείνουσιν ἀκμαὶ καλάμων*, Vat. gr. 305, f. 113r), perchè le altre fonti non hanno il particolare dell' uccisione mediante canne aguzze, non ci dà modo di decidere se i *θηρία τοῦ καλάμου* sono vere e proprie bestie feroci (i coccodrilli del Delta), ai cui assalti Proterio sarebbe stato esposto dopo la sua fuga da Alessandria (dove poi ritornò in seguito ad una visione del profeta Isaia) oppure i suoi persecutori monofisiti, che l'uccisero appunto con delle canne nel battistero alessandrino *θηρίων πᾶσαν ὑπερακοντίσαντες ἀγριότητα*, come si esprimono i vescovi e il clero egiziano ortodosso nella lettera all' imperatore Leone (inclusa nella *Storia eccl.* di Evagrio, l. II, c. 8, in P.G. 86, 2, 2525 c).

(1) L'immagine è suggerita dal miracolo compiuto dal santo col riempire prodigiosamente il granaio della sua nutrice, cf. *Synax. Cpol.*, col. 485.

(2) Cf. *Μηναῖα*, Δ', p. 3: *Καρδίας ταῖς ἀθλαξι * σπόρον τὸν θεῖον εἰσδέδεξαι*.

(3) Allusione all' imp. Leone IV.

(4) Cf. la Vita di Porfirio scritta da Marco Diacono: *ἔχων καὶ τὸ διακριτικὸν τῆς θείας γραφῆς καὶ διαλύων τὰ ἐν αὐτῇ ἀπορούμενα* (edd. GRÉ-

Γάζης δὲ ποιμὴν ἐνθέως κεχρισμένος
ἐπαγγελίας γῆν κατοικεῖ πρᾶέων ¹.

420

106

<κζ'> Δεκάπολις, σέβω σε τοῦ Προκοπίου ·
τῆς εἰκόνης γὰρ τοῦ θεανθρώπου Λόγον
ὑπερμαχῆσας νῦν μίαν οἰκεῖ πόλιν (1),
ἧς δημιουργὸς εἰς Θεὸς καὶ τεχνίτης.

107

<κζ' Ὁ Γελάσιος πενθικὸν ζήσας βίον
vel κη'> παρακαλεῖται νῦν ἐπὶ χλόης ² τόπω,
τοῖς δακρύοις δ' αἵματα σαρκὸς συμφύρας
καινὴν στολὴν ἔβαψεν ἱεραρχίας (2).

425

f. 89^r

<ΜΗΝΙ ΜΑΡΤΙΩ>

108

<α'> Πόρνον ³ βίου ῥύπασμα πᾶν Εὐδοκία
ἀσκητικῶν ἔπλυνεν ἰδρώτων χύσει
καὶ μαρτυρικῶν ⁴ αἱμάτων ἀποβλύσει ·
νυμφεύεται γοῦν τῷ Θεῷ σὺν παρθένοις ⁵.

430

109

<β'> Νέστωρ συναθλῶν ἐκ ξίφους Τριβιμίω (3) ⁶
ἄλλον λύκον τὸν (4) ψυχοφόντην κτιννύει,

¹ cf. Ps. XXXVI, 11 et Matth. V, 5 nec non v. 448. — ² cf. Ps. XXII, 2 (cf. ib. v. 4 : ἡ ῥάβδος σου καὶ ἡ βακτηρία σου, αὐταί με παρῆκα - $\tau\theta$).

λ ε σ α ν). — ³ πόρνον. — ⁴ μαρ. — ⁵ cf. Matth. XXV, 10. — ⁶ τρικιμῖω, sed cf. Synax. Cpol. pluries cit., pp. 500 s.

GOIRE-KUGENER, 1930, pp. 8-9 [BHG. 1570]) e ἦν γὰρ ἱκανὸς ὁ μακάριος πᾶν νομιζόμενον εἶναι δυσχερὲς τῶν τῆς θείας γραφῆς ἐπιλύσαι, τοῦτο δὲ εἶχεν ἀπὸ χαρίσματος πνεύματος ἁγίου (ib. 11-13).

(1) Cf. Cristoforo di Mitilene (Μηναῖα, Γ', p. 680) : Οὐδέν, Δεκαπολίτα, γῆς πᾶσαι πόλεις / πρὸς τὴν νοητὴν ἔνθαπερ τάττει πόλιν.

(2) Cf. pp. 306 s.

(3) Il cod. Sirmondiano ha μαχαίραις τὰς κεφαλὰς ἀποτέμνονται (Synax. Cpol., col. 500), mentre il cod. Rc e le vite greca (BHG. 1328) e latina (BHL. 6068) parlano di morte per crocifissione (nè l'una nè l'altra fanno menzione di Tribimio).

(4) Cf. p. 310, n. 6.

νίκης δὲ τὸν στέφανον ἔξ ὕψους φέρων 435
κοινὸν μετ' αὐτοῦ τοῦτον εἰσφέρειν θέλει.

110

<γ'> Ὡς εἶγε τῆς σῆς, Εὐτρόπιε, καρδίας!
σέβων γὰρ αὐτὸς Χριστὸν ἐσταυρωμένον ¹
ποθεῖς γενέσθαι καὶ συνεσταυρωμένος ·
ὁ σταυρὸς ἰδοῦ ², θνήσκε καὶ ζωῆς τύχης. 440

111

<δ'> Ἀδὰμ προῆλθε, καὶ Γεράσιμος τέκνον,
ὥς ἐντολῆς δὲ τοῦ Θεοῦ πάσης φύλαξ
θηρῶν κατήρχεν ὥς Ἀδὰμ πρὸ τοῦ ξύλου ³ ·
θνήσκει δ' ὁμως ⁴, θρηνεῖ δε ⁵ τοῦτον θῆρ λέων.

112

<ε'> Ὡς ὠραίσθης τὰς ποδῶν βάσεις ⁶, Κόνων, 445
ἡλων σιδηρῶν τὰς διατρήσεις στέγων ⁷!
τοὺς πετρνοδάκτας ⁸ συμπατήσας οὖν ὄφεις (1)
ἐπαγγελίας γῆν πατεῖς τῶν πραέων ⁹.

113

<ς'> Ἀμωρίον γῆ, χαῖρε ¹⁰, βρούσις γὰρ ξένη
προῆλθεν ἐκ σοῦ μαρτυρικῶν αἱμάτων, 450
τεσσαράκοντα καὶ δύο σχοῦσα φλέβας
ἀνδρῶν σταθηρῶν συγκοπέντων ἐκ ξίφους.

114

<ζ'> Χερσῶν ¹¹ τὸν Ἐφραιμ εὔρεν Εὐφράτην νέον (2)
ταύτην καταρδεύοντα πηγαίοις λόγοις ·
ὃς καὶ πολύχουν συγκομίζει τὸν στάχυν 455
στεῖξας φορᾶς κώλυμα τῆς πρὶν τὸ ξίφος.

¹ cf. I Cor. II, 2. — ² cf. v. 92. — ³ cf. Gen. I, 28. — ⁴ ib. III, 3-5 et 19. — ⁵ cf. p. 311. — ⁶ cf. Is. LII, 7 et Rom. X, 15. — ⁷ γέγων cod. — ⁸ cf. Gen. III, 15. — ⁹ cf. v. 420. — ¹⁰ cf. v. 349. — ¹¹ Περσῶν (accentum nota), rubricatoris err.

(1) Cf. Μηναῖα, ib., p. 23 : τὸν πολυμήχανον* ἐτροπώσω ὄφιν* καὶ τοῦτον ὑπέταξας* ποσὶν ὠραιότατοις σου.

(2) Cf. nota all' epigr. 70.

115

<η'> Θεοφύλακτε, τίς σε συλήσει λόγος,
 ὥς ἐκλαλήσαι πρὸς Θεὸν βλασφημίαν;
 οὐδείς· τὸ λοιπὸν ἐξορίζου καὶ στέγε,
 ἐκ Νικομηδείας γὰρ ¹ οὐρανὸν φθάσεις. 460

116

<θ'> Εἰλκυσσε σὸν δίκτυον ² ἐκ λίμνης, Λόγε,
 οὐκ ἰχθύας μὲν, τετράκις δ' ἄνδρας δέκα (1)

<MHNI MAIΩI>

.
 <κβ'> Ὁ Βασιλίσκος τὴν νοητὴν ἀσπίδα
 πτέρνῃ πατήσας ³ οὐκ ἐπλήγη τὸν πόδα (2),
 μαρτυρικῶς δὲ πλήττεται τὸν ἀχένα 465
 καὶ καλλίνικος γίνεται στεφηνφόρος.

¹ γὰρ, cf. p. 311. — ² cf. *Luc.* V, 4 ss. — ³ cf. *Gen.* III, 15.

(1) Per la lacuna che si apre a questo punto cf. *Un altro calendario*, p. 162.

(2) Cf. *Μηναῖα*, E', pp. 145 (*Τοὺς σοὺς πόδας ὑπέδησαν * ταῖς κρηπίσιν ἡλώσαντες... 'μεθ ὧν κατεπάτησας * κεφαλὴν δυσμενοῦς * καὶ τελείως συνέτριψας*), 147 (*Αἱ βάσεις σου τοῖς ἥλοις, Θεόφρον, ἐμπεπαρμέναι * ἐχθροῦ πολυμήχανον * κάραν τελείως συνέθλασαν*), oltre al distico cristoforeo (*ib.*, p. 148): Ὁ Βασιλίσκος ἐκτομῇ δοὺς τὴν κάραν / πατεῖ νοητοῦ βασιλίσκου τὴν κάραν.

ADDITIONAL NOTE

ON THE OFFICE OF S. FINNIAN OF CLONARD

Since my edition of the Office of St. Finnian of Clonard, from ms Brussels Bibl. Roy. 8590-8, appeared in *Analecta Bollandiana* LXXIII (1955) 342 ff., Mr Christopher Hohler, of the Courtauld Institute, University of London, has kindly drawn my attention to another manuscript containing Finnian's Office, Bodleian ms Canon. Lit. 215 ff. 406^v-9^v. This is a 15th century Sarum Missal, with Offices of Patrick, Brigit, Columba and Finnian added. The kalendar (f. 181^v) includes St. Finnian at 12 December, with a duplex feast of nine lessons: *Sancti Finiani episcopi et confessoris Midie*. The Bodleian ms, like Lambeth ms 213, was evidently intended for use in Meath and the Anglicized east.

G. M. Dreves, *Analecta Hymnica* XIII (1892) 137-40, edits the antiphons and responses from the Office, but not the long hymns for Vespers, Matins, Lauds and Second Vespers, the Collects and the Lessons. The text of the Bodleian Office is the same as that of the Brussels Office, except for the Lessons. The Brussels Office does not seem to have been copied from the Bodleian ms, since there are frequent differences in the readings. Both scribes were using the same text of the Office, and making independent abbreviations for the Lessons. The Bodleian Lessons are printed below.

They are of interest because they throw further light on the Life of St. Finnian, and support the conclusions concerning the *stemma* of the *Vitae* put forward in *Anal. Boll.* LXXIII. 348. It was there suggested that the Office was based on a Life in more than one book, written up by the Anglo-Normans in an artificial semi-rhyming prose style. The extant Latin Lives of Finnian in Codex Salmanticensis (14th century) and Bodleian ms Rawl. B 485 (c. 1350) go back to an abbreviation of this Life.

The Lessons in Bodl. ms Canon. Lit. 215 are not identical with those of the Office of Finnian already edited from the Brussels

ms. But the ninth Lesson of Bodl. is almost verbally identical with the first Lesson of Brussels, and the seventh, eighth and ninth Lessons of Bodl. are closely paralleled by the opening of the abbreviated Rawlinson Life. It is clear that the Lessons from both Offices and the extant Lives are all related, and that all the Latin texts go back ultimately to the same original—to the lost Anglo-Norman Life.

What connection, if any, has the Anglo-Norman Life with Irish sources? I have elsewhere maintained (*Irish Historical Studies* IX [1954] 13-27) that the Irish Life is based on traditions of the 9th century, that some of its elements are much earlier than the contents of the Latin Lives, and that the Irish Life is in many ways the more interesting document. The first six Lessons of the Bodl. Office seem to be copied from the Prologue of the Anglo-Norman Life. The scribe (presumably the compiler of the original Prologue and not the compiler of the Office) here states that he is collecting a few of Finnian's miracles and translating them from Irish into Latin. The priority of an Irish Life, from which the extant Irish Life is descended, is thus established. The Anglo-Norman invaders accepted Finnian as patron of Meath, and in providing a new Latin Life they drew on an Irish text already in circulation.

THE LESSONS FROM BODL. MS. CANON. LIT. 215.

1. Fuit vir egregie vite, sancte conversacionis, gratia Spiritus Sancti plenus, nomine Finianus. Iste vero Finianus a nobili patre erat genitus, a nobili matre conceptus, a nobili prosapia exortus.

2. Honestissime natus et nutritus et in puerilibus annis moribus honestis et disciplinis instructus erat. Ita ut mire indolis excellencia coevos superaret.

3. Cumque ad annos discrecionis accederet, ut ¹ dignus Christo athleta, huius vite momentanee caduca contempnens, calcatis temporalibus deliciis, celitus eterna toto animo diligere, soli Deo placere studuit.

4. Viri igitur prefati beatissimi miracula non omnia, sed pauca ex discipulorum suorum scriptis iuxta parvam sensioli mei capacita-tem expressa ², in eius memoriam de hibernico in latino translata, relinquo.

5. In huius igitur sanctissimi viri concepcione et nativitate et conversacione multa Dominus ibi operabatur miracula.

¹ et *cod.* — ² expressi *cod.*

6. Illico a sua conceptione in qua Deus eum mirabiliter formavit in visceribus maternis, prelibata tamen generis excellencia, incipio.

7. Pater vero Finiani erat vite venerabilis, Deo et omni populo amabilis, nomine Fintanus, de genere Ultonensi avorum stemate preclarus, cuius gradibus stematis ad regem Hibernie Rudrage et ultra ad Clemmianum ³ in rerum substantia ascendit.

8. Fintanus vero, tempore congruo, uxorem nobilem duxit Thaleciam, que gratia Spiritus Sancti concepit ab eo.

9. Talecie ⁴ vero dormienti post conceptionem, visum est flammam igneam sua intrasse ora, et postea albam avem ex ore suo evolasse et in summitate cuiusdam arboris stetisse et ibidem alas suas extendisse, et aves totius Hibernie advolasse et ab illa ave saciatis fuisse.

Cambridge.

Kathleen HUGHES.

³ *sic cod.* The *Book of Leinster* gives Finnian's genealogy back to Rudraige, and concludes : « ut ante in genealogia Conaill Cernaig ». *Clemmianum* appears to be a misreading of this name (in an abbreviated form) by a scribe who probably knew no Irish. — ⁴ *Talecia cod.*

LA «SCRIPTURA DE SANCTO FRONTO NOVA» ATTRIBUÉE AU CHORÉVÊQUE GAUZBERT

Lorsqu'en 1930 nous publiâmes ici même la plus ancienne Vie de S. Front, évêque de Périgueux ¹, nous fîmes observer que ce texte, d'une facture malhabile et d'une latinité barbare, n'avait pu donner toujours satisfaction au clergé local. On aurait beau le soumettre au travail de la lime grammaticale, il contient, dans sa première partie, des éléments nettement inconciliables ; quant à la seconde, empruntée à la biographie d'un homonyme oriental, S. Fronton de Nitrie ², elle a été introduite fort gauchement dans la trame du récit, lequel, au surplus, se tait sur l'activité épiscopale du saint, sur sa mort et son culte à Périgueux.

Cette *Vita Fronti*, qu'on lisait depuis 1636 dans le recueil des *Ecclesiae gallicanae historiae* de François Bosquet ³, où elle apparaît fort retouchée, se trouve déjà transcrite dans un légendier de la première moitié du ix^e siècle (Paris, Bibl. nation., lat. 5643). Elle se lit aussi dans le *Passionarium maius* de Saint-Gall (Zurich, C. 10. i) des confins du ix^e et du x^e siècle. Il ne faut donc pas opiner, avec Mgr Duchesne ⁴, qu'elle pourrait être le *rifacimento* composé après le milieu du x^e siècle dont fait mention Adémar de Chabannes dans ses Actes du concile tenu à Limoges en 1031 ⁵. Remarquons, au reste, que la notice du martyrologe de Rhaban Maur ⁶, sur laquelle s'appuyait Mgr Duchesne pour

¹ Dans *Anal. Boll.*, t. XLVIII, p. 324-360. Ce texte représente la forme primitive de la Vie *BHL*. 3182. Rappelons que la graphie originale du nom est *Frontus*, -ti, qui se transformera plus tard en *Fronto*, -tonis.

² Sur les diverses rédactions de la *Vita Frontonii abbatis* (voir *BHL*. 3189-3193) et sur l'emploi qu'en firent certains adaptateurs, il faut lire l'article d'A. VACCARI, S.J., *La leggenda di S. Frontonio*, dans *Anal. Boll.*, t. LXVII (1949), p. 309-326.

³ T. II, p. 5-13.

⁴ *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II² (1910), p. 130-134.

⁵ On biffera donc, dans la *BHL*, au n° 3182 le nom de Gauzbert.

⁶ Au 1^{er} octobre, qui semble bien être la plus ancienne date de culte, tôt remplacée par le 25 du même mois.

postuler une biographie antérieure, reproduit, à l'état natif, la première phrase du texte de la *Vita* dans la recension que nous en avons donnée. On comprend d'ailleurs fort bien que l'auteur des *Fastes épiscopaux* n'ait attaché qu'un prix médiocre à cette rédaction passablement incohérente, qu'il ne connaissait, ajoutons-le, qu'à travers les manuscrits tardifs utilisés par Bosquet.

On y apprend tout d'abord que Front naquit de parents chrétiens à Lanquais (*Linocassio*), non loin de la Dordogne¹. Dès son enfance, il s'initia au psautier ; adulte, il se retira du monde avec deux compagnons, après s'être tondu le crâne. Dans le cas d'un saint qu'on transformera plus tard en un des 72 disciples du Christ, originaire de la Lycaonie, il y a ici, semble-t-il, quelques éléments à retenir qui pourraient remonter à une vraie tradition locale².

Ce qui suit est déjà moins vraisemblable et trahit l'intention, chez l'hagiographe, de rattacher son héros à l'époque des origines chrétiennes. Un *praeses* nommé Squirius, ennemi du christianisme, aurait volontiers fait mettre à mort le jeune Front ; toutefois, par égard pour sa noble naissance, nous dit-on, il lui interdit seulement la tonsure. Brimé de la sorte, Front décide se s'éloigner. Il s'en va visiter les Pères qui se sanctifient dans les déserts d'Égypte. Sa rencontre avec l'un d'eux, Apollonius, donne lieu à un éclatant miracle. A Rome, où l'Esprit Saint le conduit ensuite, il guérit la fille d'un sénateur qui était possédée de plusieurs démons.

Là-dessus, nous nous engageons encore plus avant dans l'anachronisme. S. Pierre, qui gouvernait alors l'Église, apprend l'exploit du voyageur étranger. Il mande auprès de lui S. Front, le sacre premier évêque de Périgueux, avec mission de porter à ses compatriotes les lumières de l'Évangile. L'auteur aurait-il oublié qu'au début de son récit, Front nous était présenté comme le rejeton d'une famille périgourdine très imbue des traditions chrétiennes ? Il reparle pourtant de Squirius, dont le souvenir fâcheux hante encore S. Front et le fait trembler. Mais S. Pierre réconforte son envoyé et lui adjoint un prêtre nommé Georges, celui-là même dont

¹ Dans l'arrondissement de Bergerac, canton de Lalinde. On écrit aussi Lenquais. Voir V^{te} DE GOURGUES, *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne* (Paris, 1873), p. 174-175. Pour nombre de points de ce genre concernant le commentaire de la *Vita*, on voudra bien se reporter à notre article précédent : *La Vie ancienne de S. Front de Périgueux*.

² C'est le lieu de rappeler que les traditions apostolicistes qui prévalurent dans les siècles suivants en plusieurs diocèses de France et qu'au xix^e siècle encore on tenta de maintenir ou de restaurer en les qualifiant de « vénérables », reposent en réalité sur de simples « fictions de lettrés ». La suite de notre introduction fournira de nouvelles preuves de cette assertion, tant de fois répétée par Mgr Duchesne.

on fera plus tard le premier évêque du Puy. Au cours du trajet se place l'épisode, maintes fois répété par d'autres hagiographes, de la mort de ce compagnon et de sa résurrection opérée par le contact du bâton pastoral du prince des Apôtres. A la vue du prodige, de nombreux assistants demandent le baptême. Ils sont reçus par S. Front dans la « cléricature ». Ayant poursuivi sa route, il entre enfin à Périgueux avec 70 disciples.

Ici le récit tourne court ou plutôt il reprend *ex abrupto*, cette fois sous la forme d'une allocution, la vie de S. Front, laquelle démarque pour une part, nous l'avons dit, la *Vita Frontonii abbatis*. On dirait que les deux textes ont été cousus ensemble, vaille que vaille, sans aucun souci de la vraisemblance. L'Orient se mêle curieusement à l'Occident. *Quid nuper in Cappadotiis gestum sit, referam*, annonce sans sourciller le narrateur, et il poursuit : *Erat quidam senex a prima aetate Deo devotus et a beatissimo Petro urbis Romae episcopus ordinatus* (ceci est bien mal exprimé!), *nomine Frontus. Hic vero septuaginta monachus in civitate Petrocoricis, in qua natus est, ad serviendum Domino congregavit* (ch. 8). Puis, comme s'il ne l'avait pas encore nommé, l'hagiographe introduit dans son récit le persécuteur Squirius : *a quodam praeside ipsius civitatis nomine Squirio assidue propter opera Christi persequabantur*. De fonctions épiscopales, il n'est nulle part question. Nous n'avons pas à résumer ici le long épisode, qui suit, du séjour de Front et de ses « moines » dans le désert. Ils y sont sauvés de la disette par une caravane de 70 chameaux chargés de vivres, envoyés par ledit Squirius. Semoncé avec quelque rudesse par le ciel, ce *praeses*, doublé d'un riche propriétaire, s'était décidé non sans de vives inquiétudes à laisser partir ses bêtes, privées de tout conducteur, à la recherche des solitaires affamés. Squirius finira par se convertir et recevra le baptême des mains de S. Front. Sur cette cérémonie la *Vita* se termine, sans plus, par quelques paroles d'édification.

L'auteur anonyme de cette rhapsodie, composée hâtivement et à peu de frais, a manifestement pris la plume pour enrichir de thèmes nouveaux les maigres données périgourdines — orales ou écrites — concernant un saint local appelé Front, personnage dont S. Géry de Cambrai, au *vi^e* siècle, visita le tombeau (*sepulchrum beati Frontis*, var. *Fronti, confessoris*)¹. Le principal élément susceptible de rénover et de grandir aux yeux des fidèles le prestige du saint est, évidemment, son envoi par S. Pierre en Gaule comme premier évêque de leur cité. Le fait est affirmé, bien qu'il ne s'harmonise guère avec le reste de la *Vita*. Toutefois, on est encore loin de la surenchère qui naîtra un jour des prétentions rivales ou,

¹ *Vita Gaugerici ep.*, ch. 11 (éd. KRUSCH, p. 656).

du moins, concurrentes, passionnément défendues en des diocèses voisins. Dans son interminable Vie de S. Front, en majeure partie inédite, le Pseudo-Sébal¹ fera de son héros un membre de la tribu de Juda qu'on voit s'attacher aux pas du Sauveur. Non content d'évangéliser Périgueux sur l'ordre de S. Pierre, on lui fera parcourir en apôtre de vastes régions de la Gaule.

Mais revenons au x^e siècle. D'après l'attestation d'Adémar de Chabannes, nous l'avons rappelé, un premier remaniement de la Vie de S. Front avait été rédigé contre espèces sonnantes, à la demande du clergé de Périgueux. Le moine de Saint-Cybard ne mentionne ce texte que pour le déprécier, sachant que ses adversaires y pouvaient trouver, plus aisément que dans la *Vita* primitive, des arguments peu favorables à sa propre thèse, si jalousement exclusive, concernant S. Martial. Voyons cela de plus près.

Sur l'acharnement quasi pathologique d'Adémar à faire prévaloir, dans l'histoire et dans le culte liturgique, le titre d'apôtre *proprii nominis* de S. Martial, on ne peut omettre de lire une série d'articles publiés en 1925, 1926 et 1931 par l'abbé Louis Saltet dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique*, organe de l'Institut catholique de Toulouse². Ils ont été trop rarement mis à profit par la critique³. Après une pénétrante analyse de l'homme et de

¹ BHL. 3183.

² Nous avons énuméré les trois premiers dans notre précédente étude sur S. Front (p. 325, note 4). Il faut y ajouter un autre, plus récent que celle-ci, et qui groupe les résultats obtenus : *Un cas de mythomanie historique bien documenté : Adémar de Chabannes (988-1034)*, paru dans le même *Bulletin* de Toulouse, t. XXXII (1931), p. 149-165. L'indication : *à suivre*, à la fin de cet article, ne s'est pas vérifiée. Mgr Saltet est mort en 1952. Un *Hommage* lui a été rendu, ainsi qu'à son œuvre, par Mgr E. Griffe dans le *Bulletin* de Toulouse (t. LIII, 1952, p. 193-215).

³ Il n'en est pas fait mention dans la refonte des *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter* de WATTENBACH-HOLTZMANN, t. I, 2 (1939), p. 310-311. D'autre part, dans l'article *Limoges*, au tome IX (1930) de son *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, Dom Henri Leclercq n'a pas exploité les conclusions de Saltet avec assez de précision ni de logique. (Il en va de même des résultats de notre étude sur la *Vita Fronti*, admis par Dom Leclercq mais insuffisamment intégrés à son exposé dans l'article *Périgueux*, au tome XIV, 1939, du même *Dictionnaire*.) M. R. Limouzin-Lamothe, qui en 1951 a publié *Le diocèse de Limoges des origines à la fin du moyen âge*, signale les études de L. Saltet parues en 1925 et 1926, mais non celle qui les compléta en 1931 ; peut-être ne s'est-il pas rallié aux conclusions, fort radicales, de cette dernière.

ses écrits, le regretté professeur n'hésitait pas à taxer Adémar de mythomanie. On sait que, stimulé soit par la malveillance soit par la vanité, ou encore par le désir d'imposer au monde, parfois pour des motifs de zèle religieux, la louange d'un personnage magnifié sans mesure, le mythomane invente, déforme et transforme à son gré ; devenu, dirait-on, la première dupe de son illusion, il forge en outre, de toutes pièces, selon les besoins de la cause, les arguments — et, quelquefois, les documents — qui doivent emporter la conviction. C'est ainsi qu'au cours de la campagne d'Adémar en faveur de S. Martial, quatre documents virent le jour, que L. Saltet regarde comme autant de faux caractérisés. Non seulement ils portent la marque personnelle du fougueux partisan, mais ils devaient servir de riposte efficace aux objections des adversaires, notamment à celles du lombard Benoît, prieur de Cluse, qui était entré publiquement en discussion avec Adémar. Voici ces faux, qui engagent successivement l'autorité des diverses instances ecclésiastiques compétentes : 1^o) une lettre de Jean XIX (1024-1033) à Jourdain, évêque de Limoges, et à tout le clergé des Gaules ; 2^o) un édit d'Aymon, archevêque de Bourges (1031) ; 3^o) un canon du concile de Bourges du 1^{er} novembre 1031 ; 4^o) une longue controverse sur l'apostolicité de S. Martial insérée par Adémar dans sa relation des Actes du concile de Limoges (18 et 19 novembre 1031), la partie authentique étant consacrée à l'observance de la Paix de Dieu et à des points de discipline. Seul, ce quatrième texte, à l'endroit duquel Mgr Duchesne avait déjà exprimé sa défiance, nous intéresse ici plus particulièrement.

On y voit, en effet, intervenir un clerc de Périgueux, qui n'est pas nommé. Il entre en discussion avec Géraud, abbé de Solignac, qu'on présente comme entièrement gagné à la thèse prônée par Adémar. L'humble Périgourdin, on va le voir, se fait rudement rabrouer par l'altier Limousin.

Interea in concilio illo, cum quidam ex clericis Petratoricae urbis cum patre monasterii Solemniacensis altercaretur, et diceret : « Eodem modo sanctum Frontum possumus dicere apostolum, » ille coram omnibus sic ei respondit : « Tace, inquam, frater ; melius est ut sileas, quia, quando nos in scholis magistrorum mel et lac bibebamus, tu solam ruminabas fabam. Scripturam de sancto Fronto novam, cuius auctoritate niteris, Gauzbertus noster edidit, luci causa ¹, qui sub huius Lemovicæ sedis episcopo Hildegario chorepi-

¹ On ne sait s'il convient d'y chercher une allusion à 1 *Petr.* 5, 2 : *neque turpis luci gratia*.

scopus nobis extitit. Qua autem ratione ille potest esse apostolus, qui indigena Petracoricensis fuit? Profecto, si ibi a puero psalterium didicit, sicut in eius gestis legitur, et ibi clericus est factus, iam ibi sacerdotium et christianitas erat, ubi scholae Scripturarum divinarum, ubi clericatus ordo erat. Legitur eum potius eremitam vixisse quam episcopum. Dicere nescis quae signa ille operatus est ut Petracoricenses converteret. Potius ille eos Deo acquisivit qui omnem Aquitaniam cum Stephano principe Galliarum ad fidem traxit. Neque Frontus, neque Saturninus, neque Dionysius leguntur mortuos suscitasse. Et utique sine suscitatione mortuorum, sine ostensione signorum primi gentiles non potuerunt credere... Nimirum hac in re etiam Martialis ostenditur vere apostolus esse, eo quod, ut multam Deo gentilitatem acquireret, ut fructum multum afferret, sex mortuos tanquam vere apostolus suscitavit...¹.

Le discours qu'Adémar prête à l'abbé Géraud² prétend bien démontrer que, si le titre d'apôtre au sens strict revient de droit à S. Martial, il ne convient nullement à d'autres missionnaires de la Gaule, tels que, par exemple, S. Front. En effet, même envoyés par S. Pierre, ils n'ont pas été, comme les Douze, disciples du Sauveur, ils n'ont pas évangélisé de vastes territoires, ils n'ont pas fait les miracles éclatants propres aux Apôtres; autant de privilèges qu'attribue à S. Martial son second biographe, le faux Aurélien³.

Dans le cas de S. Front, on oppose deux rédactions de sa Vie, à savoir des *Gesta* anciens et une *scriptura nova*, œuvre intéressée du chorévêque Gauzbert. Les *Gesta*, ceux-là mêmes que nous avons publiés en 1930, faisaient naître S. Front sur les bords de la Dordogne, et lui donnaient, on s'en souvient, des parents chrétiens et une éducation pieuse. L'usage du psautier et le port de la tonsure montraient, en outre, à n'en pas douter, que la région était déjà convertie au christianisme. Or, dans le remaniement que nous publions ci-dessous comme étant le texte attribuable à Gauzbert, il en va tout autrement. Front est natif de Lanquais, sans doute, mais c'est par les lumières de sa raison que dans un milieu encore païen il s'élève

¹ P.L., t. 142, col. 1360.

² Le moine de Saint-Cybard s'était déjà servi des mêmes arguments dans sa fameuse Lettre sur l'apostolicité de S. Martial, écrite vers 1030 : ... *Petragegorius quoque manifestum sit fuisse christianitatem ante Frontum, cum ipsa eius gesta doceant eum inde natum comam sibi totondisse et in Egyptum ad eremitam Apollonium profectum fuisse* (P.L., t. 141, col. 99-100).

³ BHL. 5552.

par étapes à la connaissance du vrai Dieu. Il étudie, non le psautier, mais les traités des philosophes ; la vie monastique et la tonsure lui sont inconnues. Au cours d'un voyage à Rome, où la Providence le conduit, sans aucunement le faire passer par les solitudes de l'Égypte, il s'initie à la doctrine du Christ et, enfin, reçoit le baptême des mains de S. Pierre. Sa mission en Gaule, où il annoncerait l'Évangile à ses compatriotes, était, dès lors, amenée de façon plus naturelle que dans les *Gesta* primitifs. On comprend fort bien que, pour mieux confondre l'objectant de Périgueux, Géraud ait fait appel au texte le plus ancien, attestant la naissance de S. Front dans un Périgord déjà christianisé. Assez justement, il fait observer que, d'après ces *Gesta*, S. Front vécut en ermite retiré du monde plutôt qu'en évêque préposé à un diocèse. De plus, ajoute-t-il, Front ne s'est montré ni grand thaumaturge ni puissant propagateur de l'Évangile. C'est bien plutôt Martial qui, en convertissant toute l'Aquitaine, gagna le Périgord à la nouvelle foi. Ainsi, à nouveau, l'argument d'un adversaire se retourne contre lui et sert au triomphe de la cause adémarienne.

Avant de laisser cette célèbre controverse au sujet du patron de Limoges, relevons un fait piquant. C'est grâce à deux manuscrits limousins, provenant de Saint-Martial, que nous connaissons aujourd'hui la Vie remaniée de S. Front, si peu appréciée par Géraud de Solignac. Nous les avons signalés déjà en 1930¹ et on les trouvera décrits ci-dessous. Notons ici que le premier, du XII^e siècle, porte une trace irrécusable de son origine : en tête d'une énumération de missionnaires envoyés par S. Pierre en Gaule et en Italie (ch. 2), un nom — apparemment celui de S. Front — a été gratté et remplacé, d'une façon voyante, par celui de S. Martial ; le second manuscrit, plus tardif, a entériné simplement cette substitution, destinée à venger l'honneur limousin.

Gauzbert, qualifié de chorévêque à Limoges sous Hildegaire (969-992), ne nous est pas autrement connu avec certitude. Sans doute avait-il des accointances avec Périgueux, où le clergé devait lui reconnaître une certaine habileté à manier la phrase latine. Le texte qu'on lui demanda était destiné à être lu en public le jour de la fête de S. Front. Alors que l'ancienne *Vita* entraînait directement en matière, sans prologue, la nouvelle débute par un exorde

¹ T. c., p. 335-336.

assez pompeux qui a pour thème l'*Euntes, docete* évangélique, se développant en deux étapes : l'envoi des Apôtres par le Christ et celui des missionnaires par S. Pierre. Le discours oral se révèle, par exemple, au ch. 5, où S. Front guérit la fille d'un sénateur romain : *Comparemus, fratres, si placet, hoc miraculum, si tamen magnis comparare liceat minima* ¹, *Chananeae filie...* Le miracle posthume sur lequel se clôt la Vie (ch. 22) est exposé devant une assistance de fidèles : *unum dumtaxat presentie vestre, prout vires suppetunt, retexam.* Il se termine par une prière, adressée au patron du lieu : *Te patrocinate hic tuus grex, licet pusillus, adversitatum equo animo omne ferat detrimentum nec ullius paveat iactare discrimen dum te noverit adiutorem*, etc. Le lieu est, peut-on croire, l'église de Périgueux dédiée au saint, vers laquelle se pressent les infirmes (*ad huius sancti propiciatorium*) et où se trouve, est-il dit, le *beati viri mausoleum*.

Seul le dernier miracle constitue un élément vraiment nouveau, ajouté à la Vie ancienne, dont Gauzbert reproduit dans l'ensemble les faits essentiels et même, parfois, la teneur originale ². Nous avons indiqué, ci-dessus, les assouplissements apportés aux premiers chapitres, afin de leur donner un air de vraisemblance. Notons que le remanieur place au temps de Néron le baptême, à Rome, de S. Front par le prince des Apôtres : *Ea tempestate ex Cesarum familia Nero imperii romani gubernacula retinebat, vir mulierum corruptor, dieque ex die sibi suisque nequior* (ch. 4).

Le lieu où S. Front ressuscite le prêtre Georges n'est pas nommé. Le remanieur se contente de répéter, d'après le récit primitif, que Georges mourut le troisième jour après le départ de Rome. Le fait se situe donc en Italie. Les 70 disciples que Front se choisit parmi les assistants que le prodige a convertis sont, par conséquent, des gens de ce pays, et l'on peut s'étonner qu'après leur entrée à Périgueux (*cum quibus Deum glorificans urbem ingreditur Petragoricam*, ch. 7), S. Front ne paraisse guère s'occuper que de ces Italiens, vivant en communauté avec eux (*cum eis habitans*) et les

¹ Cette citation implicite du poète des Géorgiques montre du moins que l'hagiographe avait quelque culture.

² Nous n'avons pas cru devoir souligner ce dernier point, dans notre édition, par un artifice typographique, comme on le fait parfois. Il suffira, pour être fixé, de comparer, par exemple, le début du ch. 3 avec les premières phrases de la Vie ancienne, et, de part et d'autre, le ch. 5.

conduisant, par la suite, dans la solitude. Gauzbert aurait pu tenter ici quelque arrangement supplémentaire où l'évangélisation des Périgourdins aurait occupé, dès ce moment, la place qui convenait.

Du moins le remanieur a-t-il amendé le passage, assez ridicule, de la première *Vita* où l'hagiographe avait introduit sans désenparer, après l'arrivée à Périgueux, l'histoire de S. Fronton de Nitrie, adaptée à son propre héros. On se souvient que certains copistes, soucieux d'opérer là une suture, rendirent cet épisode encore plus grotesque en le plaçant, à la manière d'un discours, dans la bouche de S. Front lui-même (*ita dicens : Edificationis vestre...*)¹. Rien de pareil chez Gauzbert. Ayant présenté la mission de S. Front et de ses compagnons comme le premier établissement du christianisme en Périgord, il situe à cet endroit de son récit la persécution déclenchée par le *praeses* Squirius. Ce juge est nommé ici par lui pour la première fois. Il fait comparaître Front et le menace du pire des châtiments ; finalement, il se borne à lui interdire le port de la tonsure, comme dans le texte primitif. C'est alors que S. Front, à grand renfort de citations scripturaires, plus opportunes les unes que les autres (*cum persecuti vos fuerint in una civitate, fugite in aliam*, etc., ch. 9), engage son troupeau de disciples à se retirer avec lui, non dans un autre centre d'apostolat, mais au désert ! En cours de route se place le miracle du dragon et des serpents exterminés ; après quoi s'ouvre le long épisode emprunté à la *Vita Frontonii abbatis*.

C'est comme *deus ex machina* de cette aventure au désert que Squirius rentre en scène. Devenu, par une intervention céleste, le bienfaiteur des solitaires en proie à la disette, le juge païen se tourne vers la vraie religion, lorsqu'il voit, contre toute attente, revenir vers ses écuries les 70 chameaux partis sans conducteur. Squirius se rend auprès de S. Front et lui demande, en des termes d'une dévotion exubérante, la grâce du baptême.

Ici se terminait la Vie ancienne. Gauzbert — ou son mandant — s'est rendu compte que l'histoire d'un évêque gaulois ne pouvait s'ensabler ainsi dans un désert. Il a donc ajouté, à l'intention du public de Périgueux, l'épilogue que celui-ci était en droit d'attendre. Le baptême de Squirius, nous est-il conté, fit grande impression, à tel point qu'à son exemple tout le *pagus* de Périgueux se con-

¹ Voir notre édition, p. 349.

vertit. Sans tarder, S. Front revient en ville avec ses disciples. On détruit les temples avec les statues des faux dieux ; on construit des églises pour y instaurer le culte chrétien. Lorsque S. Front, comblé de mérites, alla jouir de la récompense éternelle, son corps demeura, pour la postérité, une source intarissable de faveurs spirituelles et de guérisons (ch. 20).

Pour mieux inciter les fidèles à la dévotion envers leur saint, l'hagiographe relate, avec de curieux détails, un miracle récent qu'on lui a raconté à Périgueux (*quod fidelibus narrantibus didici, qui se visu atque tactu ea procul dubio experiri autumant*, ch. 21). C'est celui auquel nous avons déjà fait allusion ci-dessus¹. Il s'agit d'un miracle d'incubation². Certains malades, attendant le soulagement de leurs maux, se sont endormis dans le narthex de l'église (*vestibulum, atrium templi*). Pendant la nuit, ils sont touchés soudain par le bienfait céleste (*ut sensere in se irruisse beneficia*) ; aussitôt ils se font ouvrir les portes (*basilicae obseratas valvas sibi patefieri*) pour aller avertir de leur heureuse fortune quelques autres infirmes qui avaient seulement trouvé place dans une annexe adossée au mur extérieur du sanctuaire (*in appendice iuxta ecclesiam* ; plus loin : *cellula*) et y avaient allumé un feu pour se garantir du froid nocturne. Ces retardataires sont guéris à leur tour. Tous ensemble, ils rentrent à l'église, et le reste de la nuit se passe en actions de grâces auprès du tombeau de S. Front. Sur ces entrefaites se produit encore un événement de caractère surnaturel, assez déroutant : un essaim d'abeilles s'introduit par une fenêtre et s'acharne cruellement sur les miraculés. Était-ce pour châtier les uns qui s'étaient attardés dans la chaleur d'un feu, et les autres, dont le premier soin n'avait pas été d'aller remercier le saint³ ? Était-ce plutôt pour stimuler par cette épreuve les forces nouvelles qui venaient d'être rendues aux malades ? Toujours est-il que les abeilles blessent jusqu'au sang leurs victimes ;

¹ P. 347.

² On trouvera de nombreux exemples de ce genre de guérisons dans deux articles parus ici même : H. DELEHAYE, *Les recueils antiques des Miracles des saints* (t. XLIII, 1925, pp. 5-85, 305-325), et D. MALLARDO, *L'incubazione nella cristianità medievale napoletana* (t. LXVII, 1949, p. 465-498).

³ On songe au verset 12 du Ps. 117 : *circumdederunt me apes*, ou à Deut. 1, 44 : *sicut solent apes persequi*. Les abeilles, dans la croyance populaire, jouissent du pouvoir de discerner les bons, qui n'ont rien à se reprocher, des autres, et se montrent hostiles envers ces derniers.

celles-ci, toutefois, en se défendant des piqures, ne sentent jamais que leurs mains touchent les bestioles. En même temps, une vive lumière illumine les vitraux (*basilicae vitreas*) et jusqu'aux profondeurs de l'édifice (*templi penitralia*). De partout le peuple accourt et rend gloire à Dieu.

Nous signalons ce Miracle aux spécialistes des coutumes religieuses, ainsi qu'aux archéologues qui s'intéressent à l'église Saint-Front de Périgueux à travers les âges.

La *scriptura nova* de Gauzbert n'eut pas grande diffusion. Elle fut supplantée, un siècle plus tard, par une troisième recension, très étendue, de la Vie, celle qui fut attribuée faussement à l'évêque Sébald (*BHL*. 3183) ¹. D'après celle-ci, S. Front apparaît nanti d'un état-civil oriental, à la faveur duquel on le présentera désormais comme un propre disciple du Christ en Palestine. Notons que le miracle d'incubation relaté par Gauzbert a été retenu par le pseudo-Sébald, qui en a légèrement retouché la forme.

Avant d'imprimer la deuxième *Vita* de S. Front, il nous reste à rappeler où nous l'avons retrouvée. Son texte ne se lit *in extenso*, du moins à notre connaissance, que dans le manuscrit latin 5365 de la Bibliothèque nationale de Paris, aux fol. 105^v-108^v. Ce recueil hagiographique ², du plus grand format (0^m, 51 × 0,37), comptant 253 feuillets à deux colonnes, date du XII^e siècle. Il est originaire de Saint-Martial de Limoges, où il portait le n^o 204 ; avant la Révolution, il était entré dans la bibliothèque du Roi (*Regius*, C. 3594 b). Les injures du temps ne lui furent pas épargnées. Il porte les traces d'un incendie. Les lettrines qui l'ornaient ont été excisées par des mains rapaces, avec perte de texte aux versos respectifs. C'est ainsi que dix demi-lignes manquent au fol. 108, dans le récit du miracle posthume de S. Front ; leur équivalent se trouve heureusement dans la *Vita* du pseudo-Sébald, dont nous avons sous les yeux une copie, insérée par nos prédécesseurs dans leurs *Collectanea* du 25 octobre (manuscrit de Bruxelles, Bibl. royale, 8921, fol. 159-183^v) ³.

¹ C'est un dérivé de cette Vie, le texte *BHL*. 3185, qui fut publié dans les *Acta Sanctorum* (Oct. t. XI, p. 407-413) ; le commentaire du P. J. Van Hecke, qui le précède, est malheureusement très déficient.

² Voir *Catal. Lat. Paris.*, t. II, p. 377-384.

³ Décrit par J. VAN DEN GHEYN, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. V, p. 506-509.

Outre le texte du manuscrit 5365, que nous publions, nous nous sommes servi, subsidiairement, du manuscrit 810 du même fonds, un lectionnaire du xiv^e siècle, provenant, lui aussi, de Saint-Martial de Limoges (n^o 56, plus tard Regius 5594, 2)¹. Il contient, fol. 73v-77, des leçons historiques *in natali sancti Frontonis*, qui reproduisent sous une forme souvent condensée l'œuvre de Gauzbert. De nombreux discours et des citations bibliques ont été élaguées ; le miracle posthume n'y figure pas. A part de multiples bévues d'un scribe ignorant², le texte s'apparente d'assez près à celui du manuscrit que nous suivons ; ce qui s'explique aisément par leur commune origine. Il ne s'agit pourtant pas d'une dépendance directe, quelques rares bonnes leçons ayant été conservées par l'épitomé. De ce dernier (= *Ep.*), nous n'avons retenu que fort peu de variantes.

La division en chapitres a été introduite par nous.

Maurice COENS.

¹ Voir *Catal. Lat. Paris.*, t. III, p. 530-531 (dans le Supplément) ; et Ph. LAUER, *Catalogue général des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. I (Paris, 1939), p. 281-282.

² Par exemple : *Nanenorum* pour *Treverorum* ; *unico sub pectore* pour *niveo s. p.* ; *cenatoris filiam* pour *senatoris f.* ; *universis in tenebris* pour *immersos i. l.* ; *sarcinis* pour *sarculis* ; *demoniacus in loco* pour *demoratus i. l.*, etc.

VITA S. FRONTI EP. PETRAGORICENSIS

(*ex cod. Paris. Bibl. Nat. lat. 5365, fol. 105^v-108^v*)

Incipit vita sancti Frontonis episcopi et confessoris.

1. Salvator et redemptor omnium hominum Dominus noster Iesusf. 105^v
Christus, postquam ex beatissima virgine Maria carnem humanam dignatus est suscipere¹, atque post mortem carnis infernaliam claustra
5 voluit dirumpere, ut hii qui in tenebris et in umbra mortis erant constituti (1) ad supernam possint patriam evolare, antequam ad Patris ascenderet dexteram, sicut ex lectione evangelica novimus, ad ultimum, recumbentibus discipulis suis, apparuit eis dicens inter alia : « Euntes, inquit, docete omnes gentes, baptizantes eos in no-
mine Patris et Filii et Spiritus sancti, docentes eos servare omnia

1. — ¹ accipere *Ep.*

(1) Cf. *Ps.* 106, 10.

quecumque mandavi vobis » (1). His eos allocutus, in celum, nube famulante, est sublevatus, atque ad dexteram paterne maiestatis consensu glorioso collocatus. Porro discipuli per orbem universum profecti predicaverunt ubique, Domino cooperante et sermonem confirmante, sequentibus signis (2). Ex quibus Andreas Achaïam, Bartholomeus Indiam, Iohannes et Philippus minorem Asiam, Matheus Ethiopiam, uterque Iacobus cum Mathia Iudeam, Simon Chananeus cum Iuda Iacobi Egiptum et Parthiam predicare aggressi sunt (3).

2. At primus et princeps eorundem apostolorum beatissimus Petrus cum sibi socio et coapostolo Paulo ad fidem Christi converso, 10 perlustratis prius diversis regionibus predicando, tandem Romane urbis astitit menibus, ut, quia eadem Romana urbs principatum tenebat et caput totius orbis, recte illic predicaret doctrinam christianitatis. Petrus, a petra dictus apostolus Christi, quia iuxta socii f. 106 eius Pauli vocem : « petra autem erat Christus » (4), | nec immerito 15 quia eadem iam ei predixerat : « Tu es Petrus et super hanc petram edificabo ecclesiam meam, et porte inferi non prevalebunt adversus eam (5). » Qui videlicet beatus Petrus commendatam sibi aecclesiam toto orbe amplificare studens, diversis per Italiam et Galliam episcopos destinavit urbibus, qui fidei semina spargentes a cultu 20 gentilitatis miseros populos ad cultum converterent Deitatis. Quorum scilicet presulum hii eminentiores fuerunt : <Fronto Petragoricensium¹>, Apollinaris Ravennensium, Valerius Treverorum, Ursinus Bituricensium, Saturninus Tholosacium², Austremonius Arvernorum (6). Inter quos precipuus et Deo dilectus beatus extitit 52 Fronto. Quem isdem beatus Petrus apostolus sanctis operibus intentum aspiciens, quia ex terra³ Aquitania ad eum causa fidei ex urbe Petragorica advenerat, predictae urbi antistitem ordinatum remisit atque ovium Christi curam habere permisit.

2. — ¹ (Fr. Petr.) *Haec, ni fallimur, legebantur antequam, loco eraso, manus posterior scripsit* : Marcialis Lemovicis ; Marcialis Lemovicensium *Ep. prima manu*. — ² Tholosanorum *Ep.* — ³ (e. t.) *ita forte legendum ; exteriora cod., Ep.*

(1) *Matth.* 28, 19.

(2) *Marc.* 16, 20.

(3) Avec Pierre, dont il est traité aussitôt après (ch. 2), cela fait onze noms. Thomas a été omis. Sur les missions respectives des Apôtres, comparer Th. SCHERMANN, *Propheten- und Apostellegenden* (Leipzig, 1907), p. 239-285. On remarquera que les deux Jacques (*uterque Iacobus*) n'ont pas été dissociés, ni l'Espagne mentionnée à propos du Majeur.

(4) *1 Cor.* 10, 3.

(5) *Matth.* 16, 18.

(6) On s'étonne de ne trouver dans ce choix d'*eminentiores* ni Trophime d'Arles, ni Paul de Narbonne, ni Gatien de Tours, ni Denis de Paris, ni Marcial de Limoges. Ce dernier, omis peut-être à Périgueux pour des motifs intéressés, a pris la place de S. Front dans nos deux manuscrits limousins.

3. Hic porro beatus ¹ vir Fronto Petragorice regionis finibus loco qui dicitur Linocassus (1) inclitum sumpsit exordium. Quem mater egregia niveo sub pectore gestans ut gemmam conspicuam genuit, cunisque infantium more locavit. Iamque septimum ætatis puer
 5 Dei contigerat annum (2), cum mater eius nomine Frontonia litterarum eum studiis commodare decrevit. Quorum scientiam in brevi colligens, cuncta philosophorum ingenia mentis acumine comprehendit (3). Cumque iuventutis annos attigisset, eodem quo Cornelius, de quo in Actibus apostolorum legitur (4), fidei spiritu re-
 10 pletus falsorum non deorum sed demoniorum simulachra ceremoniasque cepit respuere, ratione intellectus cognoscens quia simulacra gentium argentum opera essent manuum hominum, quorum similes essent qui facerent ea, et omnes qui confiderent in eis (5). Tunc quippe temporis noviter exortum in tenebris lumen misericors et
 15 miserator Dominus (6) per suos famulos religionis christiane diffuderat karismata propicius. Apostoli namque, ut supra diximus, per orbem diffusi modo palam modo clam evangelice predicationis verbum disseminare studebant, quorum iam sonus in omnem terram exierat et in fines orbis terre verba eorundem (7) convenerant, qui-
 20 que, iuxta Ysaïam prophetam, iam tunc ut nubes volabant, quia columbe ad fenestras suas iam facti erant (8). Pluebant quippe verbis et chuscabant miraculis. Ad fenestras quoque suas columbe erant, quia ipsius avis simplicitatem secuti, secularibus minime inhiabant ² cupiditatibus.

25 4. Ea tempestate ex Cesarum familia Nero imperii romani gubernacula retinebat, vir mulierum corruptor, dieque ex die sibi suisque nequior (9). Cuius temporibus, ut supra iam prelibavimus, apostolorum princeps beatissimus Petrus eam que totius orbis monarchiam tenebat romanam deveniens urbem, circumquaque predica-
 30 tionis sue diffuderat opinionem. Neque enim in abscondito neque sub modio lucernam posuerat, sed supra candelabrum, ut lumen viderent domum ecclesie ingredientiæ (10). Huius porro apostoli

3. — ¹ beatissimus *Ep.* — ² inhiabant *cod.*

(1) Lanquais, ou Lenquais, dans le département de la Dordogne. *Vita I: ex loco qui dicitur Linocassio*; voir notre édition, p. 343, et l'introduction, pp. 326 et 331.

(2) Ce détail précis a été ajouté à la Vie ancienne.

(3) Les *mistica dogmata* et les *beati David psalmigrafa* ont été soigneusement omis.

(4) *Act.* 10.

(5) Cf. *Ps.* 113, 8.

(6) Cf. *Ps.* 111, 4.

(7) *Ps.* 18, 5; *Rom* 10, 18.

(8) *Is.* 60, 8.

(9) La Vie antérieure ne faisait pas mention de l'empereur Néron.

(10) *Luc.* 11, 33.

celebrem opinionem beatus de quo nobis est sermo Fronto comperiens, spiritu, ut credimus, divino tactus, Romam aggressus, presentie eius se obtulit aspectibus. Cumque beatus apostolus animi eius devotionem cordisque persensisset sinceritatem, baptismi ei gratiam contradens secum manere hortabatur. Sed longe aliud divina preordinans clementia famulum suum alia reservabat ad exercicia. 5

5. Factum est autem, beato Frontone illuc commorante, puellam quandam cuiusdam senatoris filiam, quam per continuos XIII^{clm} annos demones vexaverant, hoc modo ab eo curari. Namque ipsius vicinam presentiam nullatenus ferentes, demones in hec verba prorumpere ceperunt : « O Gallia, que tanta ac talia misisti nobis tormenta ! O quanta a Deo est ¹ huius hominis virtus ante cuius conspectum assistere penitus non valemus ! » Hęc demonibus proloquantibus, sine mora eadem puella beatissimi Frontonis sese prostravit pedibus. At ille intrepidus preces Domino fundere cępit, 15 dicens : « Alte sedis dominator Deus, resides qui vertice cęli, cuius maiestati vocibus continuis angelica resultat turba, ter sanctus Dominus, vivida sacraque potestas, adesto nunc famuli tui supplicibus precibus, et hanc iuris tui ancillam, quam sevus hostis inhabitat, pia miseratione salvare et ab his digneris demonibus liberare (1). » 20 Hac oratione completa, ilico curata est puella que diu fuerat sathane iuri tradita. Fertur autem ipsa hora fulgur e celo cecidisse, teterrimosque demones effugasse. Comparemus, fratres, si placet, hoc miraculum, si tamen magnis comparare liceat minima (2), Chananee filie, que simili modo ut hec a Domino legitur fide matris curata (3). 25 Cuius matris fidem beatus Fronto in huius curatione puelle imitatus est, dum parentum illius non extante fide ipse pro ea patrem ipse gessit et matrem, dum fidem fideliter fidei adhibuit dominice. Domini namque voci fideliter credebat dicenti : « Amen dico vobis, quia qui credit in me, opera que ego facio et ipse faciet, et maiora horum faciet (4) ».

6. Sed ut ad textum redeamus narrationis, cum huiusmodi insigne et preclarum miraculum per eum gestum cognovisset beatus Petrus apostolus honoratius eum habere cepit et, cognita bonorum operum illius conversatione, secum eum voluit permanere. Verum, Spiritu 35

5. — ¹ (a Deo est) ita videtur legendum, cum Vita I, c. 5 ; adest cod. ; est Ep.

(1) Cet exorcisme, au rythme fortement marqué — il débute comme une hymne — a été conservé par le remanieur de la Vie ancienne moyennant quelques retouches de détail et deux inversions qui rompent la cadence (Vita I, c. 5 : *turba resultat, liberare digneris*). On rencontre deux invocations semblables de caractère aussi solennel, dans la Vita S. Leonardi Nobiliacensis, c. 7 et 10 (Act. SS., Nov. III, 152 et 154).

(2) Cf. VERG., Georg. IV, 176.

(3) Matth. 15, 22-28.

(4) Ioh. 14, 12.

sancto revelante, sciens eum divinitus preordinatum gentilibus verbum predicationis evangelizare, plebi sue illum ¹ ex qua natus erat dignum duxit destinare urbemque Petragorice episcopale honus as-sumere. Porro vir beatus, gentilium et contribulium suorum feros
 5 mores | utpote Gallorum metuens (1), illo ire differebat. Attamen f. 106^v
 apostolica roboratus auctoritate et commonitus exortatione, adiuncto sibi venerabili viro Georgio quodam presbytero, iniunctum sibi aggreditur opus. Proficiscentibus vero eis, tertia die cepti itineris Georgius presbyter viam aggressus est universe carnis. Cuius
 10 obitum beatus graviter accipiens Fronto, cum lacrimis gemituque socium et cooperatorem suum condidit tumulo, iterque destinatum deserens, apostolum ilico repetit et mesto corde datum sibi comitem morte praeceptum voce conqueritur flebili. Cui post multa consolationis verba baculum quem casu gerebat apostolus porri-
 15 gens : « Ne doleas, inquit, sed hunc sumens baculum defuncti accede ad tumulum. Quem ubi humo detexeris hocque baculo post orationem tetigeris, ilico consurgens tecum itinera perget cepte predicationis. »

20 7. Igitur beatus Fronto, apostoli accepto baculo, cum locum devenisset quo socii membra sepulture mandaverat, innumera que ad hoc spectaculum convenerat paganorum multitudine circumseptus, firmo mentis robore humo detexit corpus. Quo detecto, apostoli baculum superponit. Mirum dictu ! Mox defuncti pallor in ruborem convertitur, exanimis animatur, defunctus in vivum mutatur.
 25 Hinc ¹ Deo laudes ; gratiarum Deo ab utroque sexu referuntur actiones. Paganorum interea quam diximus multitudo tale per servum suum intuens miraculum ea hora convertitur ad Dominum, baptismi sibi per beatum presulem largiri deposcens lavacrum. Quorum petitionem vir Dei gaudenter assentiens, fonte eos regenerationis abluit, quosdamque illorum clericatus ² ordinis honore hæc referens sublimavit : « Gloria tibi, perpetue et precelse omnipotens Deus, qui immersos in tenebris in lumine veritatis adducis et ex eis gaudia [mihi famulo tuo ministras solacii ! » His dictis, iter cum suis ³ arripiens hortabatur cunctos in Spiritu sancto corda mentis
 35 credulea firmare. Atque ex ipsis LXX^{ta} more quondam in heremo Moysi viros elegit (2). Cum quibus Deum glorificans urbem ingreditur Petragoricam.

6. — ¹ illam *cod.*, *Ep.*

7. — ¹ Ita recte *Ep.* ; hunc *cod.* — ² clericalis *Ep.* — ³ ita *Ep.* (ut saepe *infra etiam cod.*), hic sociis *cod.*

(1) La crainte d'affronter les farouches Gaulois, ses compatriotes, qui fait reculer un instant S. Front, remplace, dans la perspective nouvelle où s'est placé le remanieur, les fâcheux souvenirs que, d'après la Vie ancienne, le saint avait conservés du persécuteur Squirius.

(2) *Num.* 11, 16.

8. In qua cum eis habitans cotidie in opere Domini succrescebat, formam tenens primitive aecclesie, de qua in Actibus legitur apostolorum : « Multitudinis credentium erat cor unum et anima una » (1). Nec quisquam suum ibi aliquid esse dicebat, sed erant illis omnia communia (2). Quam scilicet religionis formam beatus cum suis 5 retinens Fronto, laudabatur a pluribus, precipue a fidei cultoribus. Sed quia iuxta Apostoli vocem omnes qui pie volunt vivere in Christo Iesu persecutionem paciuntur (3), a quodam ipsius civitatis preside, Squirio nomine, assidue pro Christi nomine persecutionem paciebatur. Et quos beatus antistes in Christo regenerabat, preses mox, ut 10 agnoverat, punire decreverat. Eundem quoque beatum virum, missis apparitoribus suis, iubebat suis sistere¹ conspectibus. Et proloquens ita eum proterve spiritu superbo alloquitur : « Cum nuper te, Fronto, delirum et amentem fuisse noverim, miror valde cur nove religionis culturam in nostris horis annuncians, malis tuis addens 15 peiora, a cultu deorum huius plebis mentes subvertere conaris. » Cui beatus respondit Fronto : « Bonum est sperare in Domino quam sperare in principibus ; melius est confidere in Domino quam in principibus (4). » His beati viri verbis preses in ira commotus, mortis interitum cepit ei comminare. Sed quia nobilium procreatus erat 20 germine natalium ac proinde plebis suffragio fultus, id minime implere prevaluit. Interim, quia aliud non poterat, clericatus illi tonsuram interdixerat (5).

9. His et huiusmodi persecutionum tediis affectus vir Deo plenus, sancti Spiritus fervore accensus, inito consilio, relicta civitate, di- 25 cente Domino : « Cum persecuti vos fuerint in una civitate, fugite in aliam (6) », cum omni suppellectili sua heremum expetit nudus, allocutus prius fratres huiusmodi verbis : « Eia, fratres karissimi, quid nobis cum mundo cui crucifixi esse debemus ? Nichil hic positum in eo lucri nobis accrescit, immo magnum patimur anime detrimentum, 30 eo quod secularibus admixti videmur, dicente beato Apostolo : Corrumpunt mores bonos colloquia mala (7). Nichilominus iuxta Salvatoris vocem dicentis : Quid prodest homini si mundum universum lucretur, anime vero sue detrimentum paciatur (8) ? Nichil utique. Hoc anime periculosum detrimentum non tam rex inclitus 35

8. — ¹ assisti *Ep.*

(1) *Act.* 4, 32.

(2) *Ibid.*

(3) 2 *Tim.* 3, 12.

(4) *Ps.* 117, 9, où on lit, toutefois : *quam sperare in homine.*

(5) Tout cet épisode est repris à la Vie ancienne, où il se présentait dès le ch. 3.

(6) *Matth.* 10, 23.

(7) 1 *Cor.* 15, 33.

(8) *Matth.* 16, 26.

quam propheta providens David precavendo suspirans aiebat : Quis dabit michi pennas sicut columbe et volabo et requiescam (1) ? Unde seipsum consolans subsequitur : Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine (2). Hinc per Ysaïam Dominus alloquitur populum :
 15 Exite de medio Babilonis et immundum ne tetigeritis (3) et resalvate animas vestras et eritis mihi in filios et filias, dicit Dominus. »
 Haec audientes, fratres omnes simul gavisi sunt. Dehinc, expleta ipsius hora diei nona, assumptis secum sarculis holerumque seminibus diversis, pari sententia parique consilio civitatem egressi, car-
 10 debant viam non ignote solitudinis.

10. Confectoque itinere per invia deserti dextrorum XL milia quingentorum pervenit vir Dei cum suis ad locum qui dicitur Noiallis (4), vicinum fluminis Dornonię¹, quo draco ingentis magnitudinis cum innumerabili cubans serpentium multitudine pestifera² degebat.
 15 Quo viso, hii qui fuerant sanctum Dei Frontonem secuti nimio metu perculsi retrogradum | iter arripuerunt³ universi. Quos vir Dei ver- f. 107
 bis castigatoriis ammonitos correxit, docens eos potius timere debere Creatorem quam creaturam. Conversusque orationi incubuit ; non baculi terrestris timore, verum virtute celesti, illic inventam
 20 anguium numerositatem valde procul expulit. Namque solo verbi eius imperio idem tremefacti serpentes nusquam comparuerunt. Quibus propulsis, vir Dei ibi tentoria⁴ fixit. Quo diu demoratus <est> in loco, quam⁵ ipse quam sui, angelicam quantum in terris est vitam sectati, operam dantes assidue lectioni cotidieque orationi
 25 nec non sacrarum vigiliarum pernoctationi. Noverant quippe Apostolum ita se promerende aeternae vite egisse¹ dicendo Chorintiis :
 « In ieiuniis, in vigiliis et in nuditate (5). »

11. Quarum rerum inter eos exercicia administrari humani generis inimicus solito sibi more invidens, diabolus quosdam illorum in mur-
 30 murationis malum impellere conabatur, dicentes : « Numquid solum-

10. — ¹ Dordonie *Ep.* (*Vita I*, c. 9 : Dorononiae). — ² pestifero *cod.*, *Ep.* — ³ ita *Ep.* ; arripere *cod.* — ⁴ temptoria *Ep.* — ⁵ ita *cod.*, pro tam ? ; quem *Ep.* — ⁶ hic ~~deest~~ aliquid.

(1) *Ps.* 54, 7.

(2) *Ps.* 54, 8.

(3) *Cf. Is.* 52, 11.

(4) *Vita I* : ad locum qui vocatur Noioalus (ch. 9). Ce nom s'est conservé dans celui du village de Nojals (arr. de Bergerac). Voir notre édition, p. 330-331, où nous signalons notamment l'antique chapelle Saint-Front de Colubri, qui s'élève sur le territoire actuel de Couze-et-Saint-Front, dans le canton de Lalinde. C'est en aval de Lalinde, sur la Dordogne, que la tradition populaire situe le miracle du dragon expulsé, au lieu dit « le Saut de la Gratusse », distant de Lanquais d'une bonne heure de marche.

(5) *Cf. 2 Cor.* 11, 27.

modo in heremi latibulis floret castitas? Numquid non in urbibus est Deo carior, ubi, quanto maior est occasio, tantum, si illic continentes fuerimus inventi, castitas nostra Deo erit acceptior? Redeamus itaque in urbem de qua sumus egressi, cum Deum ubique esse noverimus. Aut forte in heremo exaudiuntur orantes? Quis illic cybo potest pasci angelorum, ubi illi communis est habitatio ferarum bestiarum? Regressi igitur ad locum natalium nostrorum (1), serviamus illic regi seculorum. » Hec Dei servis inter se sub specie quasi boni consilii antiquo hoste suadente dicentibus, numquam ab eorum corde proinde laus Dei aberat, numquam psalmorum gratissima vox absistebat. Verum, illorum murmurationes agnoscens, Fronto estuare cepit anxius orationique intentus Dominum rogabat attentius quo murmurationis huius malum eorum auferret a cordibus. Et quia non dissimiliter causa penurie cyborum murmurabant, isdem Dei athleta omnipotentis flagitabat auxilium, quatinus servis suis in deserto largiri dignaretur edulium.

12. Quadam vero die, matutinalibus psalmodiis expletis, convocatos fratres allocutus est, dicens : « Filioli, quid turbati estis et cogitationes ascendunt in cordibus vestris (2)? Nolite, fratres, nolite paupertatis causa contra Creatorem murmurare, sed discite in eius misericordia sperare, expectantes eum non inopem sed largum esse datorem. Scitote scriptum esse : Reminiscamini quoniam non affligit Dominus fame animam iusti (3). Oculi enim eius super timentes eum, ut eripiat a morte animas eorum et alat eos in fame (4). Si malis et improbis meretricibus et latronibus escam Deus largitur in tempore, multo magis se timentes bonis omnibus faciet affluentes, teste Psalmista, qui ait : Inquirentes Dominum non deficient omni bono (5). Nolite, queso, in diffidentia remanere. Reddet enim Deus ab alto sua promissa sibi famulantibus. Aut forte mendacem faciemus eum? Ipse enim suos commonet fideles dicens : Nolite solliciti esse, dicentes : Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur ¹? Hec enim gentes inquirunt. Querite autem primum regnum Dei et iusticiam eius (6). Si regnum Dei querere nos Dominus monet, ipsi quid de aescarum corporalium cogitationibus sollicitamur? Non oportet autem carnem fragilem pinguefactam ver-

12. — ¹ (q. o.) cooperiemur *cod.*

(1) L'hagiographe, en faisant de ces anachorètes d'authentiques Périgourdins, oublie que les 70 compagnons de S. Front — à qui seront envoyés, plus loin, les 70 chameaux ravitailleurs — avaient été choisis par le saint au cœur de l'Italie. Voir plus haut, ch. 7.

(2) *Luc.* 24, 38.

(3) *Prov.* 10, 3.

(4) *Ps.* 32, 18-19.

(5) *Ps.* 33, 11.

(6) *Matth.* 6, 31-33.

mibus exhibere. Honore ieiuniorum aliquantulum asellus gravandus est, ne superbire incipiat, si nimium sacietur ordeo. Comedat igitur paleas, ne recalcitret et ad iracundiam provocet dominum suum.

13. Propter corpoream carnis curam, filioli, nolite murmurare, sed
 5 ferte potius sessorem animarum vestrarum (1) et cogitationum Christum, dicente Apostolo : Glorificate et portate Deum in corpore vestro (2), ut pascatur spiritus desiderio anime, querendo spiritualia mentis benignitate. Obsecro, quare effimini modice fidei? Saltem corporalibus exemplis doceri potestis ; quid de invisibilibus de-
 10 beatis? Corvus hic visibilis naturali odoratu ubi cadaver fuerit adesse cernitur, et tamen hæc ipsius natura Domini fit iussione, dicente psalmo : Qui dat iumentis escam ipsorum, et pullis corvorum invocantibus eum (3). Unde, si tanta est Deo cura iumentorum et avium, quanto magis nostri, quos sanguinis sui precio mercatus est,
 15 erit misertus. Numquid non nostis quondam Heliam in deserto, Iezabelis aliquando regine ¹ et idolatrie minas fugitantem, corvis ² alimenta deferentibus pastum (4)? Confisi igitur deque Christi presumentes misericordia, serviamus ei in timore et disciplina. Quid si, peccatis nostris merentibus, famis penuria deficere ceperimus, in hoc
 20 magis Dominum quasi arguere, ut ita dicam, poterimus, dicendo ei cum Propheta : Propter te, Domine, fame afficimur tota die ; estimati sumus ut oves occisionis (5). Nam si verbi tui pabulo animas nostras oportuit pasci, corpora quoque, si placuisset tibi, debuit terrenis relevare cibus ob servitutem tui. Quapropter, sufferentia
 25 servorum tuorum iam comprobata, confer servis tuis, queso, necessaria corporis adiumenta. »

14. His et huiusmodi pluribus verbis discipulos beatus exortatus Fronto, ad presens murmurationis malum eorum depulit a cordibus. Attamen interim indesinenter pro eis orabat, ne multa fieret eis
 30 mora probationis, | neve longinqua turbatio fame averteret eos a f. 107^v divine servitutis religione. Tamen non multo post adest Dominus servi sui precibus et ei consolator atque adiutor factus est in oportunitatibus (6). Persecutorem Squirium, cuius minas beatus Fronto cum suis minime ferens deserta heremi fugiendo expetierat, angelica
 35 visitatio adiit, hiisque ¹ eum allocutus est verbis : « Quid tu hic

13. — ¹ pro hac *add. cod.* — ² corvus *cod.*

14. — ¹ ita *Ep.* ; isque *cod.*

(1) Cette expression démarque 1 *Petr.* 2, 25 : *episcopus animarum vestrarum*, le mot *sessor* étant employé au sens d'évêque (celui qui siège), ayant charge d'âmes.

(2) 1 *Cor.* 6, 20.

(3) *Ps.* 146, 9.

(4) Cf. 3 *Reg.* 17.

(5) Cf. *Ps.* 43, 22.

(6) Cf. *Ps.* 9, 10.

epularis splendide in divitiis (1), et servi mei in deserto pereunt fame? Proinde surge festinus, accelerans eis escarum subsidia mittere velocius. Quod si distuleris, divine in te iracundie furorem experieris. » Ad hec sompno excitatus Squirius, quasi quondam rex Babilonius (2), corde trepidus sollicitis cogitationibus estuans, illu-
 cescente die utiles et necessarios sibi convocans amicos, aperit eis
 quid nocturna viderit visione. Nec mora. Perquirat ab eis si quis-
 quam eorum nosset locum habitationis Christi servorum, ubinam
 scilicet morarentur qui novi habitatores montium suarum regionum
 essent, aut quæ via illorum duceret ad habitaculum. Quibus se nes-
 cire profitentibus, ea die preses conticuit.

15. Subsecuta vero nocte ab antedicto angelo visitatus, et quam ob rem iussionis suæ contemptor extitisset increpatus, ad ultimum gravissima plagarum est cede maceratus. Qui iterato amicis congregatis predictam sibi visionem per angelum duplicatam mani-
 festat et plagas sibi illatas plorando replicat, et quid sibi ex hinc
 agendum esset sollicite ab eis perquirat, adiungens timere se ne deinceps priora sibi ob hoc, Domino indignante, verbera accrescerent. Amicis interea multa super hæc sermocinantibus, et quid facto opus
 esset sollicite perquirentibus, unus prudentior cunctis, divino forte
 tactus spiritu, ait : « Audi, preses, consilium meum, forsitan utilitati
 tue profuturum. Si hoc divinæ iussionis est, poteris probare hoc
 modo. Cum sint tibi cameli quam plurimi, iube eos onerari esca-
 rum largitate quæ servis Dei illis sint in cybo ; sine eos per viam
 honestos abire sine ductoribus. Si enim a Deo cæli est hæc visitatio,
 ipse deducet eos suis famulis sine dubio. Depositis enim honeribus
 animalia tua revocabit illesa, et agnosces Dei illius mirabilia qui
 tibi per angelum suum precepit famulis suis mittere cibaria. Para
 ergo cor tuum Domino in utroque super hac¹ visitatione (3). » Hec
 cum predictus consiliarius perorasset, tam ipsi presidi quam eius
 domesticis consilium istud dinoscitur placuisse. Unde factum est
 ut honeratos in crastinum camelos sineret abire, luens eos pluri-
 mum ex die discessionis eorum donec reverterentur. Erant autem
 cameli circiter (4) LXX^{ta}.

15. — ¹ ac *cod.*

(1) Cf. *Luc.* 16, 19. Le thème se retrouve, par exemple, dans S. Grégoire, *Dial.* II, 1 (éd. MORICCA, p. 77).

(2) Le roi Balthazar ; cf. *Dan.* 5.

(3) Le remanieur, sans y prendre garde, a conservé à cette harangue son tour chrétien, qui paraît assez déplacé en l'occurrence, Squirius étant un adversaire déclaré de la nouvelle religion. Le passage a été emprunté, comme on sait, par l'auteur de la Vie ancienne à la *Vita Frontonii abbatis*, où le discours ne s'adressait pas à un juge païen.

(4) Cet adverbe a été ajouté par le remanieur. A la fin du chapitre suivant, le chiffre de 70 et sa moitié, 35, sont néanmoins retenus.

16. Factum est autem ipsius diei hora VIII, cum eiusdem horę nonę cursum consueta oratione fratres Deo persolverent, beatum Frontonem foras excubare. Qui venientium camelorum fragorem audiens, respexit viditque camelos una venientes. Atque per Spiritum¹ divinum sciens aliquot² cibaria direxisse Dominum servis suis letusque effectus, gratias Deo reddidit cum immensis beneficiis. Deinde, accersitis discipulis, ita eos affatur : « Laudate, inquires, Dominum Deum nostrum, qui non despexit sperantes in se, sed implevit misericordiam suam mittendo nobis in heremo desideratam alimoniam. Quam ob rem, camelis ipsis³ prius exoneratis lotisque eorum pedibus (1), date cibaria protinus. » Quod viri Dei preceptum statim a fratribus impletum est. In crastinum autem factum est ut sacci refunderentur et cameli dimitterentur ire quo venerant. Dei vero servus Fronto venerabilis vocatis simul fratribus ait : « En Deus omnipotens per omnipotentem eque Filium suum misertus est nostri, dirigens nobis alimoniam per gratiam Spiritus sancti. Et quia sine iniuria laboris nostri divinitatis eius angelus camelos escis honestos nobis direxit, nequaquam decet omnia nobis servare cibaria, sed, dimidiam retinentes, alteram medietatem illi qui misit Domino causa sacrificii remittamus. » Placuit sermo iubentis fratribus inseditque timor omnium sensibus, ut deinceps obedirent ei in omnibus. Recluduntur itaque sacci xxx^{ta} et v^{que} camelorum fratrum in horreis et totidem nichilominus honora aliorum eiusdem numeri camelorum parciuntur septuagenis camelis, ne forte unde istis requies esset honeris inde aliis accresceret gravitas laboris.

17. Dimissi itaque a viro Dei atque a fratribus cameli, suis quoque quibus ornati venerant decorati faleris, retroactum iter sospites et alacres repetere ceperunt viam qua venerant itineris. Squirius interea preses animalium suorum absentiam inremediabiliter lugens ac si omnem facultatis sue domus spem perdidisset, sine consolatione plangebat, ob hoc maxime quia predictorum animalium ductor qui reduceret deerat. Intererat tamen velut quondam beato Iob presidi aliquantula amicorum consolatio (2), que interdum tristitie illius anxietatem temperato videretur linire solatio. Verum, diu illis inter spem metumque positis (3), quarta die post camelorum emissionem, omnium oculis vias circumspicientibus si forte aliqua spes reversionis illorum sese offerret, auditur subito quasi e longinquo omnium tinnulis auribus sonitus campanarum. Tunc preses et omnis que assistebat illi amicorum caterva necne domus eius

16. — ¹ Ita forte legendum ; sc̄m cod. — ² aliquos cod. — ³ ipsius cod.

(1) Vita I : Alimonia vobis ferentibus lavate pedes camelis (ch. 15). Sur ce geste insolite et sur l'exemple biblique, Gen. 24, 32, qu'il prétend imiter, voir A. VACCARI, t. c., p. 321-323.

(2) Cf. Iob 19, 21.

(3) Cf. TACIT., Hist., II, 2.

familia universa in admirationem versi, licet adhuc utpote gentiles Deum talia circa famulos suos agentem ¹ ignorarent, tamen multiplices ei gratias referebant, quia placuerat ² illi ex bonis pre-
 f. 108 sidis | suis servis in heremo subsidia mittere corporis. Leti itaque ex munere gratie cęlestis, leti quoque valde ob camelorum reditum, 5 universi gaudentes obviam eis pergunt et, quasi ex mortuis eos recepissent, salutationis eis obsequium ac si quibusdam fratribus karissimis reddebant.

18. Preses quoque, supra modum gaudio repletus non modico qui eos integro numero salvos receperat, Deum celi corde et ore labiis 10 exultationis benedicens, aiebat : « Voveo tibi, Domine Deus cęli, quia hoc munus anniversarium erit michi annis singulis, quod servis tuis deinceps reddere debeam ex bonis fructuum meorum a te mihi gratia tua datorum. Habeo iam, gratia tua concedente, comites et socios qui mecum non ignota via pergant, quia iam dudum eis 15 vota mea ferentes per angelum tuum viam illis habitaculi servorum suorum demonstrasti. » Hec preses Squirius cum magna cordis alacritate professus exclamavit voce magna, dicens : « Magnus es, Deus christianorum. Rogo et supplico maiestati tuę, demonstra michi viam et locum ubi famulus tuus moratur Fronto qui det michi 20 gratiam baptismi tui, quo merear christianus effici. » Hec preses Squirius dicens, sumptis secum aliquibus domus sue domesticis, aggreditur iter heremi, quo famulus ¹ Christi morabatur cum suis. Perveniens vero ad locum, ut vidit beatum Frontonem, ilico pedibus eius provolutus, flens et eiulans cepit clamare : « Ignosce michi, 25 pater, Christi famule, quia amarissima huc usque tibi intuli persecutionum pericula. Paratus sum enim ad Deum vivum christianorum, quem tu predicas et cui devotum exhibes famulatum, converti. Abnego paganos laqueos quibus actenus irretitus sum et amplecti desidero christianitatis cultum, quia agnosco Salvatorem omnium esse 30 Iesum Christum. Unde supplico largiri michi baptismi lavacrum a te quo merear purificari a sordibus idolorum. »

19. Hec dicente preside cum magna cordis devotione, beatus Fronto gaudio magno repletus est valde. Et baptizans eum in fide sanctę Trinitatis vocavit nomen Georgium, iuxta nomen Georgii quondam 35 presbyteri venerabilis quem superior lectio per apostoli baculum, cooperante beato Frontone, declarat suscitatum a mortuis. Verum hic maioris miraculi signum fuit, dum alter prius a morte corporis minima, alter postmodum Georgius a morte anime suscitatur maxima. Denique, Squirio preside ad fidem Christi converso (1), omnis 40

17. — ¹ minime *add.*, *perperam*, *cod.* — ² *ita Ep.* ; placuerit *cod.*

18. — ¹ (q. f. C.) q. C. f. *Ep.* ; f. q. C. *cod.*

(1) Avec le baptême du juge Squirius se terminait la Vie ancienne. Tout ce qui suit est propre au remanieur, soucieux de fournir à ses mandants la biographie complète qu'ils désiraient pour illustrer la figure de S. Front devant leurs ouailles.

reliqua plebs pagi Petragorici ad fidem Christi convertitur, beatusque Fronto cum suis in urbem regreditur. Construuntur aecclesie, destruuntur templa, demoliuntur idolatrie, ad nichilum rediguntur simulachra universa ¹.

5 20. Igitur gloriosissimus pontifex Fronto, bono certamine certato cursuque vite consummato ac fide insolubiler servata (1), adeptus est in celis perpetuam coronam, quam ei omnium bonorum remunerato iam diu sanctitatis pro meritis preparaverat. Exanime vero corpus veris indiciis ostendit superstiti plebi quante sanctus Dei
10 famulus fuerat sanctitatis. Nam a tactu corporis omnis egritudo disparuit. Denique omnis posteritas post eius discessum semper in omnibus continuum illius persentit patrociniū. Sunt quidem et alia plurima memoriae relatu condigna post eius transitum mirifice ostensa, que si cuncta stilo eloqui commendari studeremus per singula, credimus ante deficere scribendi diluvia quam cuncta tractari ad plenum illius miracula (2).

21. Illa tamen que modernis ac pene recentibus ¹ ad memoriam succedunt omittens, unum dumtaxat presentie vestre (3), prout vires suppetunt, retexam, quod fidelibus narrantibus didici, qui se
20 visu atque tactu ea procul dubio experiri autumant. Nam, ut refertur, sanctissimi viri opinione per universum orbem longe lateque propagata, multi inbecilles ac demensis corporibus debilitantes ² ad huius sancti propiciatorium concurrerunt, quo sanctissimo ipsius interventu in optatum redintegrarentur statum. Sicque fit ut, plurimis quesitum adeptis donum, decem et octo voti impotes diutius celeste prestolarentur beneficium. Quorum quibusdam vestibulo in primo sopore iam quiescentibus ceterisque quodam in apendice iuxta temporis oportunitatem succenso igniculo sese refocilantibus (4), inauditum illabitur prodigium. Hii enim qui in atrio templi excu-
30 babant, ut sensere in se irruisse beneficia, e stratibus corpora velocius corripientes basilice obseratas valvas importunis ceperunt impulsibus opprimere atque sibi patefieri pariter clamare. Quibus reseratis, citato gressu ad eos qui se in apendice iuxta aecclesiam calefaciebant, devenere. Ad quos talibus usi sunt affatibus : « Quid
35 huius igniculi blande segniciei tamdiu immoramini? Nos optate

19. — ¹ *Hic desinit Ep.*

21. — ¹ succedentibus *add. cod.* — ² *ita cod. ; an potius legendum debilitati?*

(1) Cf. 2 Tim. 4, 7.

(2) Variante d'une formule souvent usitée par les hagiographes et qui remonte à Ioh. 21, 25.

(3) Ce terme implique un auditoire. Voir ci-dessus, p. 349, nos remarques sur ce miracle d'incubation et sur l'église où il se produit.

(4) Comme cet *appendix*, où on allume du feu, est appelé plus loin *cellula*, il s'agit, semble-t-il, non d'un simple appentis ou d'un hangar adossé au mur du sanctuaire, mais d'une sorte de petite annexe extérieure de l'édifice.

saluti restituimur, vos autem si nondum divina percepistis munera fatemini. » Ad hanc vocem omnes, prout imbecillitatis cuiusque³ aderat, in se Christi suscipit (1) dona saluberrima. Concitoque impetu, relictâ cellula, omnes simul intraver<unt ecclesiam..... ele> (2) vatis in celum oculis <..... lacrymas pre gau>dio fundentes omni- 5 p<otenti Deo et sancto Frontoni.....> gratias reddunt, ecce <lux.....> basilice vitreas irra<dians..... te>nebrarum a templo <.....> res satis mira atque <.....> et visu et sensu <.....> templi penitralia. f. 108^v N<am.....> super beati viri mau<soleum.....> |susurrantium examen apum in funiculo advolans asperis omnes aculeis ulcerat atque in- 10 festo vulnere omnes exagitat. Tunc e pluribus sanguis veluti ab ipsis vulneribus emanans omnium indumenta uberrimo fluxu cruentat. Quas illi per emisse lucis claritatem, utpote a se avertere nitescentes, hac⁴ illacque insectantes potius in vulnerum stimulatione quam manuum capacitate eas sentire postmodum fatebantur (3). 15 Sic illi, viribus corporis ad plenum receptis quesitumque munus saltim assecuti, totam pene in hoc actu transgere⁵ noctem. Ad hunc autem tumultum expergefacta cum magno impetu coeunte vicinia, omnis illa lucis choruscatio simul cum apum globo ab intuentium oculis evanuit. Illi vero que¹ manibus gestabant² accendentes luminaria, oculorum acie sine manu attractione per merita et orationes beati viri Frontonis egentium corpora divinitus innovata cognoscunt. Que nempè et quanta per incolarum precordia diffunditur exultatio, quis recitante stilo penitus enarrare sufficit? Tunc omnis populus in unam vocem prorumpens, immensa laudum 25 preconia altissimo Regi decantat, qui tanta per sui antistitis merita quarentibus beneficia prestat.

³ deest hic aliqua vox. — ⁴ ac cod. — ⁵ transigere cod. — ⁶ qui cod. — ⁷ impositum add. cod.

(1) Le singulier, de caractère distributif, paraît amené par le mot *cuiusque*, qui précède. Peut-être est-ce une pure faute du copiste pour *suscipiunt*.

(2) Cette lacune du texte et celles qui suivent ont été causées par le découpage d'une lettrine enluminée, au verso du feuillet. Voici, pour y suppléer, le passage correspondant, extrait de la Vie postérieure BHL. 3183 : *Ad hanc vocem omnes in se Christi dona saluberrima ceperunt, relictaque cellula, concito impetu, omnes simul intraverunt ecclesiam, et lacrymas pre gaudio fundentes Deo et sancto Frontoni gratias una voce reddiderunt. Tunc etiam repentina lux per omnes vitreas irradians noctem a monasterio expellit; in qua insuper luce res mira et humanis mentibus stupenda, visu tamen et sensu approbata, contigit. Nam per hiatum fenestre qui super beati Frontonis imminet sepulchrum examen sussurrantium apum in quodam funiculo advolans aculeatis spiculis omnes exulcerat atque infesto vulnere exagitat, ita ut plurimus sanguis velut ab ipsis vulneribus emanans indumenta eorum uberrimo fluxu cruentaret* (manuscrit de Bruxelles, Bibl. royale 8921, fol. 182).

(3) Sur cette étonnante irruption d'abeilles, voir nos observations ci-dessus, p. 349.

22. Quocirca ¹ te, sanctissime presul Fronto, submissis precibus exoramus vota et munera suscipe, preces attende, proque tuis vernaculis sollicitare Dominum continuis orationibus non desistas. Te patrocinate, hic tuus grex, licet pusillus, adversitatum equo animo
5 omne ferat detrimentum nec ullius paveat iactare discrimen, dum te noverit adiutorem. Predicabimus nos lingue ac vocis preconiiis tue sanctitatis preclara insignia. Tu nos meritorum tuorum subsidii transfer in ethera. Tuis sanctis preceptis atque doctrinis sacre religionis principale obtinuimus sacramentum, tuarum intercessio-
10 num suffragiis tecum in aula celestis regni cum sanctorum cetibus eternum participari mereamur convivium, favente ipso Domino nostro Iesu Christo, cui est honor et imperium cum Patre et sancto Spiritu per omnia secula seculorum. Amen (1).

Explicit vita sancti Frontonis episcopi.

22. — ¹ quod circa *cod.*

(1) La longue prière qui termine la *Vita* trahit assez le dessein d'intensifier chez les fidèles la dévotion envers le patron local, dont on espère voir la renommée s'amplifier et s'étendre.

UN NOUVEAU MANUSCRIT DE LA VITA SANCTAE ENIMIAE

C'est ici même ¹ qu'ont été publiés en dernier lieu la *Vita*, l'*Inventio* et les *Miracula* de S^{te} Énimie (*BHL.* 2549-2551). Cette vierge, alliée suivant la légende aux rois mérovingiens, est honorée à la date du 5 octobre après l'avoir été à celle du 6. Elle a donné son nom au bourg des rives du Tarn (arr. de Florac, Lozère) où était établi, gardant ses reliques, un prieuré de l'abbaye Saint-Chaffre du Monastier (arr. du Puy). Les trois récits ont été composés dans les premières années du xiii^e siècle. Ils n'étaient connus que par un manuscrit du xiv^e siècle, latin 913 de la Bibliothèque nationale de Paris. Voici qu'un nouveau manuscrit des deux premiers vient d'être découvert par M. Benjamin Bardy, sous-archiviste du département de la Lozère, qui a bien voulu nous offrir de le présenter.

Il s'agit d'un cahier muni d'une couverture de parchemin qui contient dix-huit feuillets de papier (305 sur 210 mm). Il est écrit d'une encre jaunie, par une même personne qui a transmis son nom, *Guyberny*, et la date de son travail, 1542. C'est l'année même où fut imprimé le premier bréviaire connu du diocèse de Mende ² et il est probable que la nouvelle copie est due à l'attention portée alors sur le propre des saints. Ce manuscrit appartient actuellement à M^e Caupert, notaire au bourg du Bleynard (arr. de Mende). En voici le contenu qui, pour plus grande précision des références, vient d'être divisé en cinquante-neuf chapitres.

¹ T. LVII (1939), p. 237-298.

² Conservé en un exemplaire unique. Cf. C. BRUNEL, *Les miracles de Saint Privat* (Paris, 1912), p. x, note 3, et du même, *Leçons des offices des saints du Gévaudan dans le bréviaire de Mende de 1542*, dans *Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère, Chroniques et Mélanges*, t. II (1909-1915), p. 205-212.

Fol. 1-14^v (ch. 1-44). Vita sancte Enimie virginis: Igitur post J. C. Domini nostri veram ac perfectam sumptam humanitatem... Par rapport au ms. 913, manque toute l'entrée en matière, jusqu'à *italia exultasse exordia*.

Fol. 14^v (ch. 45). Oratio in Revelatione sancte Enimie: Dompne sempiterno Deus qui hanc diem nobis honorabilem in beate virginis tue Enimie Revelatione tribuisti, da, quesumus, ecclesie tue in hac celebritate letitiam ut cujus membra pio amore veneratur in terris ejus intercessione sublevetur in celis. Per Dominum. *Ad nonam*. Sit nobis, Domine, beata Enimia virgo nostre fragilitatis adjutrix ut pro nobis tibi supplicans copiosius audiat. Per Dominum.

Oratio devota ad beatam Enimiam.

Ave virginum gemma Enimia,
ave regali stirpe Francorum generosa,
ave Regis Regum sponsa gloriosa,
ave Jesu Christi specialis amica.
Suppliciter te deprecamur, domina,
tua venerantibus preconia
et poscentibus patrocinia
implorata non deneges suffragia.

*

Dei virgo o electa ¹,
esto nobis advocata
et impetra gaudia
Ut nos tecum sine fine,
mundati ab omni sorde,
vivamus in gloria.

Ÿ. Domine exaudi. Et clamor. Oremus. Deus qui beatissime sponse tue virgini Enimie in hoc loco per ablutionem aque fontis Burle sanitatem a lepra corporis contulisti huncque locum ejus presentia corporali miraculis et reliquiis mirabiliter decorasti et eam de terreno ac transitorio regno cum labore et penitentia ad regnum celeste et perpetuum transtulisti, tribue nobis, quesumus, ut abluti aqua viva spirituali ejus meritis et precibus sanitatem mentis et corporis ac eternam patriam consequamur. Qui vivis et regnas. Adsis nobis, beata Enimia, et nunc et in mortis hora.

Fol. 15 (ch. 49). Inventio corporis beatissime Enimie virginis

¹ *O virgo Dei electa*, ms. ; leçon fautive. La strophe (8a 8a 7b 8c 8c 7b) comprend six vers de quatre pieds rythmiques. Les deux premiers sont deux trochées ou deux iambes. Les autres sont toujours deux trochées pour les vers de huit syllabes (rimes féminines) et un trochée suivi d'un trochée réduit au temps fort pour les vers de sept syllabes (rimes masculines).

xviii^o januarii celebratur per religiosos. Cum rex Clodoveus...
(fol. 16^v)... conscribere procuravimus. Explicit.

Virginum gemma Enimia
sponsaque Christi decora,
memor esto scriptoris
Et in mortis hora
ut mundus ab omni sorde
tecum vivat in gloria.
Amen ¹.

Fol. 16^v (ch. 58). Prosa in Inventione sancte Enimie ².

- | | |
|-----|--|
| I | Cantel chorus fidelium
invitat nos ad gaudium
Enimie inventio. |
| 4 | In illis quondam seculis
multis fulsit miraculis
illius revelatio. |
| II | Divina dispositio
dat quod diu sub modio
illius corpus latuit. |
| 10 | Pium Dei iudicium
frustrare desiderium
Dagoberti sic voluit. |
| III | Ut a Deo conceditur
per Johannem ostenditur
quo sanctum corpus jaceat. |
| 16 | Inde tanta fragrantia
exit quod, si facundia
promere temptet, stupeat. |
| IV | Tanta fuit amenitas
odoris et suavitas
quod Paradisus redolet. |

¹ Il est probable qu'on a voulu faire des vers octosyllabiques terminés par *a*, sans souci de rythme, dans une strophe qui peut être restituée ainsi : *Virgo gemma Enimia / sponsaque Christi decora / scriptorem istum memora / Et nunc et in mortis hora / ut mundus a sorde tota / tecum vivat in gloria.*

² Les leçons du ms. sont : 33 *quondam replevit*. — 38 *cereis lucem*. — 40 *cum* manque. Les corrections s'imposent par la structure de la pièce : sept strophes de six vers (8a 8a 8b 8c 8c 8b). Césure de la strophe après le vers 3. Vers comprenant quatre pieds rythmiques. Les deux premiers sont deux trochées ou deux iambes, les autres sont toujours deux iambes. Pièce inconnue du *Repertorium hymnologicum* d'Ulysse Chevalier.

- 22 Jam circumstantes reficit,
infirmos sanos efficit,
infirmittates abolet.
- V De celis nubes lucida
venit que sic est splendida
quod ebetatur oculus.
- 28 Vix qui presentes aderant
cognoscere se poterant
et mirabatur populus.
- VI Gaudendum omni homini,
hec est que domum Domini
replevit quondam ² celitus.
- 34 Cereorum lux moritur
atque prorsus extinguitur
luce missa divinitus.
- VII Cum in celis recipitur
lucem ² cereis redditur,
sic fecit Dei gratia.
- 40 Sanctis tuis cum ² precibus
illuminet nos Dominus,
virgo Dei Enimia!
Amen.

Si *Guy* primo ponatur, *ber* inde sequatur, *ny* simul jungatur, qui me scripsit et ecclesie dedit sic nuncupatur. Laus Deo. 1542.

Fol. 17 (ch. 59). Alia prosa in festo sancte Enimie ¹.

- I Nube carnis interrupta,
proles regis incorrupta
plauditur ¹ Enimia.
- 4 Nox et dies celebretur,
mens informis reformatur
ejus ¹ ex memoria.

¹ Leçons du ms. : 3 *laudetur*. — 6 *ex ejus memoria*. — 15 *divino judicio* — 21 *convivat ecclesia*. — 41 *sequitur agnum*. — 47 *deus est perpes*. — 49 *et magna suspiria*. Les corrections sont imposées par la structure de la pièce : dix strophes de six vers, avec césure après le troisième vers. Deux types de strophes : 8a 8a 7b 8c 8c 7b ou 7a 7a 7b 7c 7c 7b. Les vers sont tous composés de quatre trochées rythmiques, le temps faible final manquant dans les vers de sept syllabes. Les deux premières strophes sont du premier type. Après cette tête, on trouve alternance des deux types, 3 et 4 du premier, 5 et 6 du second, 7 et 8 du premier, 9 et 10 du second. Ce raffinement de structure rappelle celui de la métrique provençale (*coblas doblas*) du même temps.

- II Propter Christi paupertates
fugit reges et primates
habitu sub pauperi.
- 10 Fugit nostra Sunamitis
Adoniam virgo mitis,
regis juncta lateri.
- *
- III Ei pater sponsum querit
sed puellam lepra ferit
Dei ¹ ex judicio.
- 16 Que libenter stat ad penam
ut expectans Agni cenam,
leta de convivio.
- IV Ubi re non in figura
sed ab hostibus secura
convenit ¹ ecclesia.
- 22 Demum angeli sermone
in hac lota regione
sana fit Enimia.
- *
- V Vallis quondam sterilis
vim persentit virginis
facta modo fertilis.
- 28 Sola nam presentia
morbos et demonia
fugat virgo nobilis.
- VI Reddit Murte ² filium
spei sue gaudium
destinatum tumulis.
- 34 Quicquid hic Enimia
fecit sunt prodigia
satis digna titulis.
- *
- VII Nunc evasit vere mortem
et secundam tenet sortem,
summis data sedibus.
- 40 Castitatis compta velo
Agnum ¹ sequitur in celo,
virgo cum virginibus.

² *Murta* (var. de *Myrta*, nom d'arbrisseau qui est devenu nom de femme) est le nom de la mère dont le fils fut sauvé par l'intercession de S^{te} Énimie (*Vita*, éd. p. 268, 20). Il apparaît aussi (*salvavit Murte filium*) str. 2 d'une prose (*Repert. hymnol.* 19841) publiée (*Liturgische Reimofficien = Analecta hymnica Medii Aevi*, t. XIII, 1892, p. 128) par G. M. Dreves, qui, surpris, a corrigé en *morte*.

VIII Post hunc currit ipso duce
cernens ipsum plena luce
revelata facie.

46 Ipsi ³ civibus fortuna
perpes ¹ Deus est et una
et eternum hodie.

*

IX Magna ¹ et suspiria
magna cedant premia
et depellunt tedium.

52 Brevis luctus abiit,
jugis visus subiit
atque tenet bravium.

X Habes nunc denarium,
virgo, trahe filium
ad eternam patriam.

58 Habes datum optimum,
fac ut nostrum ultimum
jubilet victoriam !
Amen ³.

Le fol. 18 et dernier est resté blanc.

L'auteur de la seconde prose use d'un style recherché, ce qui apparaît notamment, str. II, par la citation de la *Sunamitis* et d'*Adonias* empruntée au *Lib. Regum*, I, II, 13-25. Cette préciosité rappelle celle des *Miracula sanctae Enimiae* et des *Miracula sancti Privati* écrits au début du XII^e siècle par un même auteur. C'est lui sans doute qui a composé aussi notre prose.

Le nouveau manuscrit a révélé, avec des oraisons, une nouvelle prose en l'honneur de S^{te} Énimie qui s'ajoute à celles, au nombre de huit, signalées par le *Repertorium hymnologicum*. Est-il susceptible d'améliorer la tradition des opuscles déjà connus ? Il ne

³ Cette prose (*Repert. hymnol.* 12410) figure aussi avec notation musicale dans le ms. 913, fol. 15d-18a, d'après lequel elle a été publiée par l'abbé P. Pourcher, *Acta sanctae virginis Enimiae* (Saint-Martin-de-Boubaux [Lozère], 1883), p. 155, et par G. M. Dreves, *Sequentiae ineditae* (Leipzig, 1890 ; *Analecta hymnica Medii Aevi*, t. VIII), n^o 156, p. 122. Seule variante de ce manuscrit 913 et meilleure leçon : vers 46 *ibi civibus*.

dérive pas du manuscrit de Paris, car il présente quelques leçons meilleures. Pour une nouvelle publication de la *Vita* et de l'*Inventio sanctae Enimiae*, il y aurait donc lieu de faire état des variantes qu'il offre. Après collation des deux sources, il est permis de dire que ces différences sont négligeables ; elles ne portent guère que sur la graphie et l'ordre des mots. Le manuscrit de Paris demeure la base de la tradition et la fonde suffisamment.

Paris.

Clovis BRUNEL.

NOTES D'HAGIOGRAPHIE CELTIQUE

37. Le souvenir de S. Kilian à Nivelles.

Nous avons examiné dans une Note précédente ¹ la fête à Nivelles, le 25 février, d'un Kyrianus, *sacerdos* et martyr. Diverses considérations permettaient de l'élucider et invitaient à identifier ce martyr pontife à S. Kilian de Wurtzbourg. Peu de temps avant sa mort récente, M. l'abbé Robert Hanon de Louvet ² nous en apportait une confirmation inattendue. Il la tirait des litanies que prescrit, pour la cérémonie *Ad visitandum infirmum*, un Rituel nivellois du xv^e siècle, manuscrit conservé à la Collégiale Sainte- Gertrude, fol. 13^v-15^v.

En voici les caractéristiques par comparaison aux *Litaniae Sanctorum* du bréviaire romain actuel. L'invocation est faite *pro eo vel pro ea*. S. Joseph est omis, ainsi que les évangélistes. Viennent alors S. Étienne, S. Lin, S. Clet, S. Clément, S. Sixte, S. Corneille, S. Cyprien, S. Laurent, S. Vincent, S. Lambert, S. Côme, S. Damien, S. Sébastien, S. Tiburce, S. Valérien, puis : *Sancte Dyonisi cum sociis tuis* ; *Sancte Gereon cum sociis tuis* ; *Sancte Ypolite cum sociis tuis* ; *Sancte Kyliane cum sociis tuis*, terminant la liste des martyrs.

Comme confesseurs, on trouve : S. Silvestre, S. Léon, S. Ambroise, S. Augustin, S. Martin, S. Nicolas, S. Grégoire, S. Aubin, S. Remi (*cum sociis tuis*), S. Léger, S. François, S. Dominique, S. Bavon, S. Trudon, S. Brice, S. Séverin, S. Jérôme, S. Aignan, S. Maurice (*cum sociis tuis*), S. Vaast, S. Syrus ³, S. Hubert (*Hugberte*), S. Romain,

¹ *Anal. Boll.*, t. LXII (1954), p. 352-357.

² On trouvera sur lui une notice signée J.S. (Jean Soille), au t. VII (1957) des *Annales de la Société archéologique et folklorique de Nivelles et du Brabant Wallon*.

³ Toujours par une S initiale à Nivelles ; en wallon Soyre (1291), Soire (1343), Soyr (1354) Voir une série d'attestations de ce nom chez R. Hanon de Louvet, *Contribution à l'Histoire de la Ville de Nivelles*, première série (Gembloux, 1948), p. 86. Ce serait donc un S. Syrus, et non S. Cyrique ou Cyriaque, comme nous l'avions cru (*Anal. Boll.*, t. c., p. 353, note 3). Il ne faudrait pourtant pas faire trop de fond sur ce critère. Très vraisemblablement, en effet, à la

S. Remacle, S. Servais, S. Protais, S. Drogon, S. Éloi, S. Gilles, S. Blaise, S. Marcel, S. Léonard, S. Calixte, S. Gratiën, S. Hilaire, S. Benoît, S. Amand, S. Aimé.

La liste des vierges, veuves et continentes, enfin, comporte les noms suivants : Félicité, Perpétue, Foi, Agnès, Cécile, Agathe, Lucie, Brigide, Sabine, Sophie, Geneviève, Marie-Madeleine, Marie l'Égyptienne, Marguerite, Catherine, Barbe, Gertrude, Renelde, Ode, Scolastique, Julienne, Christine, Anastasie, Benoîte, Élisabeth, Ursule, Walburge, Waudru, Aldegonde.

Nous ne prétendons pas expliquer et justifier la composition de ces litanies, remarquables à divers points de vue ¹ et par des erreurs diverses ², ainsi que par le grand nombre de saintes. Une réelle liberté régnait dans ces compilations.

date assez basse où remontent les cas jusqu'ici relevés, la prononciation des formes latines *Cyrus* et *Syrus*, *Cirus* et *Sirus* aurait été identique. Or, on écrivait comme on prononçait. Les graphies romanes n'autorisent pas non plus de conclusion ferme sur ce qu'avait pu être l'initiale du nom latin à l'époque, difficilement déterminable, où les paroissiens, l'empruntant à leur curé, l'auraient accommodé à leur parler quotidien. Dans l'hypothèse où *Syrus* seul serait correct, deux confesseurs pontifes restent en compétition : un évêque de Gênes (fêté le 29 juin), et un de Pavie (le 9 décembre). Ce dernier semble devoir l'emporter : il était connu et vénéré dans la partie allemande de l'Empire, au moyen âge (le 8 février à Freising, le 12 septembre à Augsbourg, à Mersebourg et à Metz). Faute de calendrier liturgique nivellois ancien (voir ci-dessous, Appendice, p. 377-379), nous laisserons aux chercheurs locaux d'examiner si quelques dates de célébration liturgique ou populaire, de foire ou de marché dans le quartier, etc., n'apporteraient pas une décision.

¹ Le fond original peut, en théorie, remonter très haut, pour ne pas dire jusqu'à l'époque où les influences irlandaises se firent ressentir le plus profondément à Nivelles, du vivant même de S^{te} Gertrude. Les rites de la visite des malades sont, en effet, caractéristiques de l'Irlande et J. F. Kenney n'en relève pas moins de cinq exemp^laires (*The Sources for the Early History of Ireland*, t. I, pp. 699, 701, 703-704). Ce sont le missel de Stowe, du VIII^e ou du IX^e siècle ; un fragment de Saint-Gall, écrit en Irlande au VIII^e siècle d'après E. A. Lowe, *Codices Latini Antiquiores*, t. VII, n° 991 ; le Livre de Mulling, VIII^e ou IX^e siècle ; une addition du VIII^e ou du IX^e siècle au Livre de Dimma ; une addition du XI^e siècle au Livre de Deer. Une *Commendatio animae*, d'écriture irlandaise et du X^e siècle au plus tard, se lit aussi parmi les fragments de Zurich (KENNEY, t. c., p. 704). En un article posthume, Robin Flower a mis en rapport les litanies de la visite des malades avec une série de textes, irlandais et autres, ainsi qu'avec les croix sculptées (*Irish High Crosses*, dans le *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, t. XVII, 1954, p. 87-97).

² S. Remi est invoqué avec des compagnons ; S. Maurice et ses compagnons sont placés au nombre des confesseurs, de même que S. Protais, attiré sans

Il suffira de faire ressortir l'empreinte nivelloise qui les marque. La ville possédait, parmi ses paroisses, celles de Saint-Nicolas, de Saint-Maurice et de Saint-Syr, attestées dès 1225 ¹. Son couvent de Franciscains remonte au XIII^e siècle ². Parmi les chapellenies de l'église-mère Notre-Dame, relevons celles de Saint-Martin (fondée en 1241), de Sainte-Marie-Madeleine au Charnier (fondée en 1267-1268), de Sainte-Élisabeth (fondée avant 1351), de Sainte-Catherine (fondée en 1373), de Sainte-Agnès (fondée en 1396) et plusieurs autres, de date inconnue : Saint-Amand, Saints-Côme-et-Damien, Sainte-Marguerite et Saint-Laurent ³. En la même église, un autel de Saint-Sixte ⁴, une chapelle de Saint-Hubert, un autel de Saint-Julien et un de Saint-Martin ⁵ ; en celle du Saint-Sépulcre, un autel de Saint-Blaise ⁶ ; enfin, parmi les reliques les plus considérables de la Collégiale, celles de S. Léonard, de S^{te} Barbe et des Onze mille Vierges ⁷.

Le fond est mérovingien, avec deux noms irlandais (Kilian et Brigid). Les saints favoris des Carolingiens y figurent aussi, puis ceux qu'aimait le moyen âge finissant (S. François, S. Dominique, S^{te} Marguerite, S^{te} Catherine, S^{te} Barbe, S^{te} Julienne, S^{te} Christine, S^{te} Élisabeth, S^{te} Ursule). S^{te} Benoîte, vierge et martyre à Origny, se rattacherait au groupe le plus ancien.

Les quatre invocations qui concluent le groupe des martyrs ne se rapportent à aucune paroisse, chapellenie ou confrérie, à aucun autel identifiés à Nivelles même. On serait tenté d'y voir plutôt, d'une part, l'influence exercée sur le monastère familial des Pippinides par l'abbaye parisienne de Saint-Denis, à laquelle conduit le culte de S. Hippolyte et des martyrs qui lui sont associés ⁸, d'autre part, l'influence de l'est, en pays allemand : S. Géréon et ses compagnons, pour Cologne et Bonn, sur les bords du Rhin ; S. Kilian et ses compagnons, pour Wurtzbourg, sur le Main et dans la marche de Bavière. Ces derniers, les plus éloignés de Nivelles par la distance, s'en rapprocheraient davantage à un autre point de vue : Irlandais vénéérés dans

doute par l'homophonie du nom de Servais, qui le précède et qui rappelle celui de son compagnon Gervais. Autres martyrs joints aux confesseurs : S. Blaise, S. Calixte, S. Gratien (qui ne peut être que le martyr de Picardie).

¹ Jules TARLIER et Alphonse WAUTERS, *Géographie et Histoire des Communes belges, Province de Brabant, Ville de Nivelles* (Bruxelles, 1862), p. 107, col. 2.

² Ibid., p. 146, col. 1.

³ Ibid., p. 109-110 ; J.-J. HOEBANX, *L'Abbaye de Nivelles des origines au XIV^e siècle* (Bruxelles, 1952), au tome XLVI des *Mémoires in-8° de la Classe des Lettres de l'Académie royale de Belgique*, p. 384, note 3.

⁴ *Vita Gertrudis*, BHL. 3490-3491, c. 4, éd. KRUSCH, p. 458.

⁵ TARLIER et WAUTERS, op. c., p. 134, col. 2.

⁶ Ibid., p. 139, col. 2.

⁷ Ibid., p. 135, col. 2.

⁸ Voir BHL. 1997-1998, 2000, 3968 ; *Liber de Reliquiis Ecclesiae Sancti Dionysii*, éd. A. DUCHESNE, *Historiae Francorum Scriptores*, t. III, p. 384-385.

l'Empire carolingien, ils rappelleraient, à Nivelles, l'époque où S^{te} Gertrude accueillit S. Feuillen.

Du reste, sauf S. Syr, rien d'extraordinaire : aussi bien les saints des litanies que la liste des paroisses et autels nivellois trouveraient ailleurs maints parallèles au x^v^e siècle.

L'arbitraire préside à la confection des litanies. Leurs silences n'autorisent que fort rarement des conclusions fermes. On note en passant l'absence des parents de S^{te} Gertrude, Pépin et Iduberge (*Itta*), dont l'accès au titre de Bienheureux fut, en effet, très tardif. S^{te} Brigide de Kildare est invoquée, mais non S. Patrice, dont la fête pourtant sert de point de repère à l'auteur de la *Vita* de S^{te} Gertrude (*BHL*. 3490-3491), qui détermine ainsi, dès le vii^e siècle, leur *natalis* à tous deux, le 17 mars. C'en est même la plus ancienne attestation, en ce qui concerne S. Patrice. Quelques critiques ont cru, bien à tort, pouvoir en déduire l'existence, à Nivelles, d'un culte de l'apôtre des Irlandais : il s'agit simplement d'un recours au martyrologe pour fixer un jour dans l'année, ce qui n'implique nullement que le saint de ce jour ait été l'objet d'une vénération liturgique formelle à l'endroit où se rencontre une mention de sa fête.

Non moins digne de remarque est l'absence des deux saints irlandais Feuillen et Ultain, car Nivelles entretint avec Fosse, dès l'origine, des relations étroites¹. A proprement parler ni Feuillen, ni Ultain, ni les compagnons de martyr du premier n'étaient

¹ Celles-ci s'aperçoivent surtout dans une cérémonie extra-liturgique, en ce sens qu'elle ne démontre pas qu'une fête fût annuellement célébrée à jour fixe : la procession des Bancroix, dont Nivelles était le centre, faisait une place d'honneur à la délégation de Fosse et, par une sorte d'aller et retour, la crosse de S. Ultain, conservée à Nivelles, était alors échangée, pour quelques jours, contre celle de S. Feuillen, qui se gardait à Fosse. Cette cérémonie, jusqu'alors mal exposée ou mal comprise, a été mise en lumière par M. Hanon de Louvet (*Les Processions de Bancroix à l'Église collégiale de Nivelles*, dans les *Annales de la Société archéologique et folklorique*, t. XIII, 1943, p. 161-188). Un *Ordonnaire* du x^v^e siècle, connu par une copie fragmentaire du xvii^e, plein de détails sur la suite de fêtes qui rehaussaient la semaine de la Pentecôte, explique même l'insertion dans le *Rituale*, un peu plus ancien, qui renferme nos litanies, d'une commémoration de S. Feuillen (HANON DE LOUVET, op. c., p. 178). L'érudite auteur note en passant que l'abbé Edmond Jamart, premier éditeur de ce fragment (dans les *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles*, t. I, 1879, p. 79), « n'a pas vu la relation qui existait entre ce rite et l'arrivée des croix de Fosse » à Nivelles, le lundi de la Pentecôte de chaque année.

vénérés à Nivelles au ^{xv}^e siècle. La commémoration de S. Feuillen lors de la procession des Bancroix ¹ n'est pas une preuve de culte à Nivelles ². Observons que nos litanies n'invoquent pas S. Feuillen, alors que le petit Rituel qui les contient transcrit tout au long le suffrage en l'honneur du patron de Fosse, pour le lundi de la Pentecôte.

APPENDICE : CALENDRIERS LITURGIQUES NIVELLOIS.

Les malheurs des temps modernes et surtout les incendies successifs ont détruit presque tous les calendriers liturgiques nivellois ³.

¹ « Feria II in festo Penthecostes in reditu processionis intrando ecclesiam cantant domicelle suffragium de sancta Gertrude. Et sacerdos dicit versum et collectam ut supra. Item fit suffragium de sancto Foillano. Sacerdos dicit versum *Posuisti, Domine*. Collecta. *Sancti Foillani martiris tui, Domine, nos oratio sancta conciliet, que sacris virtutibus veneranda refulget. Per Christum.* » (JAMART, dans les *Annales*, t.c., p. 79).

² Au ^{xv}^e siècle, lors des guerres avec les Liégeois qui désolèrent le pays de Namur, les reliques de S. Feuillen furent transportées de Fosse (alors en pays de Liège) à Nivelles, en juin 1430. M. Hanon de Louvet suggère que l'occasion en fut peut-être la Bancroix, le lundi de la Pentecôte tombant, cette année-là, le 5 juin (*Les Processions de Bancroix*, p. 182, note). Il est d'autant plus remarquable de constater que ce séjour temporaire des reliques de S. Feuillen à Nivelles ne semble pas y avoir implanté de culte véritable du patron de Fosse, en dépit de circonstances aussi favorables.

³ Le manuscrit D 47 de la Bibliothèque capitulaire de Padoue, fol. 1-136, est un sacramentaire exécuté pour un évêque ou pour une cathédrale, en Lotharingie, en 841-855, témoin très important du sacramentaire grégorien (K. MOHLBERG et A. BAUMSTARK, *Die älteste erreichbare Gestalt des Liber Sacramentorum anni circuli der römischen Kirche* [Münster, 1927]; K. GAMBER, *Wege zum Urgregorianum* [Beuron, 1956]). Dans la marge du fol. 88^r, une addition très ancienne, presque effacée : *Quintini et Foillani*, indique les noms à prononcer dans la collecte de la messe *in natale plurimorum sanctorum*. Dom Mohlberg conjecture que c'est le moine de Lobbes, Rathier, deux fois évêque de Vérone et entretemps, au milieu du ^{ix}^e siècle, évêque de Liège, qui amena ce sacramentaire dans l'Italie du nord, où on le trouve, précisément à Vérone, dans la première moitié du siècle suivant. S'il fallait en croire Dom Thomas Michels, Nivelles serait la seule origine possible du *Paduensis* D 47 (*Entstehungszeit und Heimat des Codex D 47 der Kapitelsbibliothek zu Padua*, dans *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, t. VII [1927], p. 24-36); mais ce critique, parti d'un préjugé en faveur de Nivelles, n'a pas voulu voir le centre du culte de S. Feuillen à Fosse même, qui, dépendant de Liège autant et plus que Nivelles, formait un *monasterium Scottorum* bien antérieur à Waulsort et bien plus renommé. Notger, qui fit tant pour Fosse, aurait-il hérité de son prédécesseur Rathier une

Le chanoine Victor Leroquais, au tome II de ses *Psautiers manuscrits latins des Bibliothèques publiques de France* (Mâcon, 1940-1941), p. 38, émettait, avec une louable prudence, l'hypothèse que le manuscrit de Paris, Bibliothèque nationale, latin 238 (psautier du nord de la France ou de la Belgique orientale, fin du XII^e ou début du XIII^e siècle), pourrait provenir de Nivelles. Il eût été plus circonspect encore s'il avait connu les litanies nivelloises du XV^e siècle que nous venons de signaler. Dans le calendrier du *Parisinus* 238, au 17 mars, pas de fête de S^{te} Gertrude, bien que celle-ci soit invoquée aux litanies de ce psautier. Certains noms coïncident, mais les deux listes sont en fait assez différentes pour interdire de placer le psautier à Nivelles. L'obit de *Philippus rex Francorum* (inscrit au 14 juillet, donc Philippe-Auguste, mort en 1223) et l'addition de S. Louis, au 25 août, ne semblent guère nivellois non plus. Leroquais relève deux invocations propres à l'Église de Troyes en Champagne. Sans doute faut-il chercher l'origine du *Parisinus* 238 plutôt vers l'ouest du diocèse de Cambrai.

Le Nivellois Edmond Jamart, né en 1840, successivement vicaire à Baisy-Thy, puis à Nivelles (Saint-Sépulcre), enfin curé de Baulers, a bien mérité de sa ville natale. Une note de sa main, dans notre exemplaire, l'indique comme auteur de l'opuscule anonyme *Vie et Miracles de Sainte Gertrude, patronne de Nivelles*, traduction nouvelle avec notes, etc., par M. l'abbé *** (Nivelles, 1868). Il a donné au tome I des *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles* (1879) un article sur *Saint Feuillen, son séjour et son culte à Nivelles*, où il signale (p. 79-80) deux livres liturgiques nivellois dont les traces semblent aujourd'hui perdues.

Le premier est un *Breviarium Romanum*, avec rubriques en français, portant la suscription : « Je suis à Mademoiselle Jenne de Brandebourg, chanoinesse de Nivelles, ce 5^e d'avril 1668. » Ce bréviaire appartenait, en mai 1879, à M. l'abbé Dulier¹. A la première page, écrite à la main, se lisait : « Après la commémoration de sainte Ger-

prédilection en faveur de ce monastère ? Lors d'une de ses visites, coïncidant, par exemple, avec un 31 octobre, Rathier a pu y célébrer la messe en l'honneur des deux martyrs du jour, Quentin et Feuillen, et faire inscrire leurs noms en marge. Liège même n'est peut-être pas à exclure, à cause de sa paroisse Saint-Pholien. En tout cas, s'il était démontrable que le manuscrit de Padoue provint de Nivelles, on n'en tirerait pas un calendrier de ce dernier monastère : à part les deux noms en marge du fol. 88^r, c'est l'usage romain du VII^e siècle qui y est représenté, non l'usage lotharingien du IX^e.

¹ Gustave-Joseph-Ghislain Dulier, né à Nivelles le 3 août 1837, ordonné à Malines le 21 décembre 1861, fut prêtre auxiliaire à Sainte-Gertrude de Nivelles à partir de l'année suivante et remplissait encore ces fonctions au moment où l'abbé Jamart composait son article (*Annuaire ecclésiastique* de l'Archevêché de Malines, 1864, p. 158 ; 1879, p. 92).

trude et aux vêpres, Commémoration de saint Feuillen. *O utinam nobis tantus sua dona Magister Impetret ac meritis nos super astra levet: Foillanus praesul sanctus* (leg. *satus*?) *alto germine regum Splendorem carnis vicit amore Dei*, » suivi du verset *Iustus ut palma* et de la collecte *Sancti Foillani martiris*, comme à l'entrée de la procession le lundi de la Pentecôte (ci-dessus, p. 377). Ces deux distiques évoquent l'humanisme renaissant plutôt qu'une tradition médiévale. Ils se conforment à l'usage, relativement moderne, des suffrages quotidiens multipliés en l'honneur de divers saints. Edmond Jamart, du reste, rappelle que, par un échange de politesses, on faisait à Fosse le suffrage de S^{te} Gertrude, après ceux de la Sainte Vierge, de S. Jean Baptiste, des SS. Apôtres, de S. Feuillen et de S. Lambert, à vêpres et à laudes. Il transcrit le double suffrage de S^{te} Gertrude, *ex Officiis Ecclesiae Collegatae Fossensis*, sans doute l'imprimé du XVIII^e siècle vu aussi par le P. Remi De Buck (p. 80, note 1).

Le second livre liturgique nivellois allégué par E. Jamart était un Processionnal portant le nom de « Marie-Albertine-Joseph, princesse de Rache, chanoinesse du N(oble) et V(énéable) Chapitre de Sainte-Gertrude, à Nivelles, 1742 ». Il renfermait une antienne mentionnant S. Feuillen, qui semble empruntée à une série constituant une sorte de biographie abrégée de la patronne de Nivelles : *Beatus praesul Foillanus, almae virginis Gertrudis contubernalis effectus, fidei fervorem, longanimitatem et caritatis dulcedinem illius iugiter inferebat sensibus*. On n'y verra pas non plus la preuve d'un culte de S. Feuillen à Nivelles. Nul doute que M. Hanon de Louvet ne l'eût mis en lumière s'il lui avait été donné d'achever son étude sur *La « Grande Procession » et la Fête de Nivelles sous l'Ancien Régime*, dont il a publié seulement la première partie, dans sa *Contribution à l'Histoire de la Ville de Nivelles*, première série, p. 11-45. E. Jamart n'indique pas où ce Processionnal était conservé en 1877 et Robert Hanon de Louvet ne le mentionne pas dans sa bibliographie (p. 12-14).

38. Chronologie de S. Feuillen.

Quelques manuscrits de la Vie de S. Fursy (BHL. 3209-3210, 3210a) comportent un appendice (BHL. 3211), qui concerne exclusivement son frère S. Feuillen. On ne le connaissait qu'à travers les biographes de ce dernier. Imprimé pour la première fois par les Bollandistes en 1889¹, il a été édité, treize ans après, par Bruno Krusch, qui l'a intitulé *Additamentum Nivialense de Fuillano*². Cette édition devra être un jour reprise. Il convient

¹ *Catal. Lat. Paris.*, t. I, p. 195-196.

² *M.G.*, Script. rer. merov., t. IV, p. 449-451.

de la compléter en recourant à divers suppléments¹, où sont relevées notamment les leçons du meilleur manuscrit, celui de Zurich, découvert trop tard. Les notes qui suivent aideront à la critique et au commentaire de ce texte, bref, mais intéressant.

Voici d'abord la liste des manuscrits connus des éditeurs des *Monumenta*, dans l'ordre des sigles qui leur ont été assignés :

- A 1 a : Zurich, fonds de Rheinau, manuscrit LXXXI, du ix^e siècle, entre les pages 352 et 378 ;
- C 1 b : Munich, Bibliothèque de l'État, latin 17137, du xii^e siècle, fol. 61-61^v, provenant de Schäftlarn ;
- D 1 : Paris, Bibliothèque nationale, latin 2768 A (de plusieurs mains du x^e-xi^e siècle, qui ne sont pas distinguées au *Catalogue général des manuscrits latins*, t. III [Paris, 1952], p. 60-63), fol. 71^v-73^v ; localisé à partir de 1477 au moins à Saint-Martial de Limoges (c'est un don de l'abbé Jacques II de Jouvion, mais qui portait déjà l'ex-libris de Saint-Martial du x^e-xi^e siècle)² ; assurément d'origine limousine, on y trouve les Miracles de S. Martial au vii^e-ix^e siècle (BHL. 5564) ainsi que le sermon sur S^{te} Valérie, martyre (BHL. 8475), écrit vers l'année 985, tous deux textes bien caractéristiques.
- D 2 a : *Magnum Legendarium Austriacum*, exemplaire de Melk, manuscrit F. 8, de la fin du xiii^e siècle, fol. 108-113 ;
- D 2 b : même collection, exemplaire de Heiligenkreuz, manuscrit 11, de la fin du xii^e siècle, fol. 45^v-48^r ;
- D 2 b* : Reun ou Rein, près de Gratwein, en Styrie, bibliothèque du monastère, manuscrit 51, de la fin du xii^e siècle, fol. 132^v-134^v ;
- D 2 c : Munich, Bibliothèque de l'État, latin 18583, du xi^e siècle, provenant de Tegernsee ;
- D 2 d : Lambach, bibliothèque du monastère, manuscrit LXXVII, du xii^e siècle, fol. 132^v-146 ;
- D 2 e : Vienne, Bibliothèque nationale, manuscrit 421, du xiii^e siècle, fol. 96-97, provenant de Salzbourg.

Les quatre manuscrits D 2 a, b, c et d s'accordent entre eux plus ou moins. Il n'a pas paru utile à Krusch de se livrer à un essai de généalogie.

Signalons quelques témoins que les *Monumenta* n'ont pas interrogés, en dépit de l'attention particulière que semble mériter le premier : Vaticanus latinus 5772, du début du xii^e siècle, provenant de Bobbio, fol. 49-49^v ³ ;

¹ *M.G.*, t.c., p. 780 ; t. VII (1920), p. 837-842.

² L. DELISLE, *Le Cabinet des manuscrits*, t. I, p. 392, note 10, et t. III, p. 370.

³ *Catal. Lat. Vatic* (1912), p. 150-151, n° 12.

Magnum Legendarium Austriacum, exemplaires d'Admont, de Lilienfeld et de Zwettl¹ ;

Trèves, Bibliothèque de la Ville, manuscrit 1176 (anciennement 1299), fol. 46-47, copie du xvii^e siècle, prise à un original non identifié².

Les manuscrits employés pour l'édition ne sont guère bons, observait Krusch³. L'ensemble, pourtant, lui a permis une reconstitution du texte assez satisfaisante pour que l'excellent *Turicensis*, venu au jour plus tard, confirmât la plupart de ses choix critiques.

On ne relève point, dans l'*Additamentum*, d'expression ou de tour de phrase qui évoque le latin irlandais du viii^e siècle, mais bien pourtant un indice de la formation irlandaise de l'auteur, clerc ou moine mérovingien et vivant à Nivelles : cette réflexion sur l'espace de temps qui sépara de l'assassinat la découverte des cadavres, 77 jours ou le 77^e jour⁴. Le souci prédominant de la valeur mystique des nombres est bien irlandais⁵. L'exemple qu'en fournit l'*Additamentum Niviale* compte parmi les plus anciens. Il s'inscrit à la même époque, à très peu d'années près, où florissaient, avec le pseudo-Augustin irlandais, les autres maîtres de l'école exégétique du Leinster⁶, et l'appartenance à ce groupe

¹ Cf. *Anal. Boll.*, t. XVII, p. 41.

² M. COENS, *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum Bibliothecae civitatis Treverensis*, dans *Anal. Boll.*, t. LII (1934), p. 237, n° 7.

³ *M.G.*, *Script. rer. merov.*, t. IV, p. 431.

⁴ *Et sic septuagesimo septimo die obitus sui sacrata inventa sunt corpora ; hoc numero mystice in multis divine scripture locis adnotato (ita D 1 ; adnotantem D 2 a ; adnotante D 2 bcd), ipso die inventa (sunt add. D 1) quo beatus Furseus, frater eius, ad Dominum de corpore migravit* (éd. KRUSCH, p. 451, lignes 9-12).

⁵ M. Bernhard Bischoff l'a souvent relevé, comme un critère d'origine insulaire, dans son étude récente, *Wendepunkte in der Geschichte der lateinischen Exegese im Frühmittelalter*, dans *Sacris Erudiri*, t. VI (1954), p. 189-281.

⁶ P. GROSJEAN, *Sur quelques exégètes irlandais du VII^e siècle*, dans *Sacris Erudiri*, t. VII (1955), p. 67-98. Le pseudo-Augustin composait en 655 son *De Mirabilibus Sanctae Scripturae* (p. 74) : son maître Manchianus (sans doute S. Manchán de Liath Mancháin) était mort en 652 (p. 92) ; S. Banbán, un autre maître du pseudo-Augustin, est probablement Banbán, fils de Donngaile, mort le 9 mai 685 ou 686 (p. 78-80) ; S. Laidcenn, fils de Báeth (*alias* de Báethbannach), mort en 661, fêté le 12 janvier, appartient au même groupe (p. 92-96), ainsi que d'autres, dont plusieurs ouvrages restent inédits. Ils sont appelés d'une épithète naguère encore énigmatique, *Carthaginenses*, en l'honneur de leur patron principal, S. Carthach (en latin *Carthagus*, en irlandais le plus souvent *Mo-Chuta*), fondateur de Rathan et de Les Mór, dans le sud de l'Irlande (p. 72).

de S. Fursy, frère de S. Feuillen et de S. Ultain, n'est pas à rejeter *a priori* ¹.

Nous ne démontrerons pas à nouveau que l'auteur de l'*Additamentum* n'était pas un des moines irlandais venus sur le continent avec S. Feuillen, après un séjour de quelques années en Est-Anglie, ni un Anglais qui, par aventure, se serait joint à eux, mais bien un clerc ou un moine (comme on voudra l'appeler) de l'Abbaye aux hommes de Nivelles. Son bref opusculé, composé encore, selon toute apparence, du vivant de S^{te} Gertrude ², est ainsi l'un des plus précieux documents de l'hagiographie mérovingienne ³. Qu'une remarque, pourtant, soit permise. Elle concerne les noms propres insulaires, où l'on conçoit qu'un hagiographe nivellois du VII^e siècle perde le peu de latin qu'il possédait.

Aucune difficulté pour S. Fursy, cité trois fois : c'est *Furseus* ⁴. Pour Feuillen, les témoins accessibles concordent sur *Foilnanus* (*Fuilnanus* dans le *Turicensis*), qui, en Irlande, sera nettement archaïsant dès la fin du siècle suivant ⁵. Ici aussi, tous les manu-

¹ Id., *ibid.*, p. 75, note 2.

² Peut-être même dans les quelques mois qui suivirent les événements, si la carrière de Grimoald se termina en effet en 656 ou en 657 (voir ci-dessous, p. 387, note 3). L'*Additamentum*, écrit à Nivelles, où la sœur de Grimoald, S^{te} Gertrude, était abbesse et sa fille, Wulfetrude, moniale, ne fait pas la moindre allusion à cette fin tragique du maire du palais.

³ C'est aussi, pour le dire en passant, le seul document biographique concernant un saint irlandais de la grande époque monastique qui se limite strictement aux faits et reste entièrement libre d'accrétions et de récits miraculeux, mis à part le songe prémonitoire de l'évêque Didon de Poitiers, lequel, dans les circonstances que nous indiquons ci-dessous (p. 391), était fort capable de l'imaginer pour édifier dûment ses hôtes.

⁴ Tous les manuscrits sont d'accord. Un grattage, dans le *Parisinus* D 1 (*Furseus*), ne paraît pas revêtir de signification particulière.

⁵ Aucune trace d'archaïsme dans le Martyrologe de Tallaght et dans le *Félire* d'Óengus, œuvres de la fin du VIII^e et du début du IX^e siècle. Ils écrivent régulièrement *Fáelán*, pour tous les personnages de ce nom. Observons, toutefois, que les manuscrits où nous lisons ces textes anciens sont notablement plus récents et que les copistes irlandais se faisaient une élégance de moderniser à fond les graphies, suivant en cela de véritables règles. Les traces de formes réellement antiques sont rarissimes. Il n'y a guère que cet *Auitren loco anchoritae* (Tallaght, 3 juin), à lire : *Aui Trenloco, anchoritae*, lequel serait devenu plus tard *Ui* (écrit *hUi*) *Trianlugo* (*The Martyrology of Tallaght*, éd. BEST et LAWLOR, pp. xx, 47, 260-261). — Au 16 janvier, Óengus ne parle que de S. Fursy, non de S. Feuillen. Il écrit : « En la fête de l'austère Fursa, montèrent

scrits sont bien d'accord. La présence de ce groupe *ln*, dans le nom de S. Feuillen, chez les biographes anciens de son frère S. Fursy également, montre que telle a dû être la prononciation entendue et notée sur le continent, vers le milieu du VII^e siècle¹.

Pour le roi Anna d'Est-Anglie, notre Nivellois emploie correctement d'abord, à l'ablatif, *Anna*, puis au génitif, non moins normalement *Anne*, dans le manuscrit D 1, tandis que plusieurs autres, plus proches, semble-t-il, de l'original mérovingien par leurs fantaisies orthographiques, portent *Annani*, et le meilleur témoin, le *Turicensis*, les deux fois *Annane*. Cette forme, qui ne pouvait

au Royaume neuf milliers (grandeur de triomphes!) et vingt grands milliers » (éd. STOKES², pp. 36, 470). N'en concluons pas, avec un commentateur du bas moyen âge, que vingt-neuf mille de ses religieux trépassèrent à Péronne avec Fursy (STOKES², p. 44, transcrivant une glose du manuscrit des Franciscains alors à Dublin, maintenant à Killiney). Péronne, d'abord, n'est pas le lieu où mourut S. Fursy. Il y fut transporté de Lagny. Ces milliers de martyrs, comme l'a montré le P. Delehaye (*Comm. marty. hieron.*, au 16 janvier), sont issus d'une confusion avec le chiffre d'une borne milliaire ; l'abrégé de l'hieronymien qui forme, au 16 janvier, la première section du Martyrologe de Tallaght porte : *et aliorum martirum .xxix*. Il s'agit, en tout cas, de martyrs provenant des listes de l'Église universelle, et non d'un groupe de vingt-trois mille Irlandais émigrés en France au VII^e siècle. Au reste, combien maigres étaient les connaissances des hagiographes irlandais sur S. Feuillen, on le voit par un autre martyrologe abrégé, celui du missel de Drummond (manuscrit du XI^e siècle, au château de Drummond, en Écosse), qui marque pour chaque jour, autant que possible, un saint irlandais au moins en fin de liste. Au 21 octobre, S. Feuillen devient un confesseur et est placé en Irlande : *Et in Hibernia sanctorum confessorum Faelain et Aeda* (éd. A. P. FORBES, *Kalendars of Scottish Saints*, Édimbourg, 1872, p. 27). *Aeda*, génitif d'Áed, est sans doute Áed Glas (Áed le Gris ou le Vert), que l'on trouve parfois au 29 octobre et dont on ne sait rien sinon qu'un Áed Glas, peut-être le même, est commémoré au 16 février ; à cette dernière date, il est décrit par certains auteurs comme évêque, de Ráith na nEpscop, endroit qui n'est pas identifié avec certitude ; la localisation est peut-être erronée, car elle est donnée, par d'autres érudits médiévaux, pour un S. Óengus fêté le 16 février. Le même martyrologe abrégé du missel de Drummond met aussi S. Fursy en Irlande, mais la notice, au 16 janvier, est plus correcte, sans aucun rappel de S. Feuillen : *Et apud Hiberniam natale sancti Fursey Scotigene confessoris atque abbatís celebratur* (éd. FORBES, p. 2).

¹ M. Tomas Ó Máille, grâce aux Annales d'Ulster, rédigées par tranches successives, réussit à démontrer que l'adoption de *ll* pour ce qui précédemment se notait *ln* doit s'être produite entre les années 780 et 832 (*The Language of the Annals of Ulster* [Manchester, 1910], p. 103). Il n'a pas recouru, pour confirmation, aux graphies du nom de Feuillen dans les textes hagiographiques mérovingiens et postérieurs, phénomène, sinon identique, du moins parallèle.

venir sous la plume d'un Irlandais ou d'un Angle, correspond aux ablatifs *Idobergane* et *It(t)ane*, pour *Iduberga* ou *It(t)a*, bien mérovingiens.

L'*Additamentum* serait-il incomplet dans tous les manuscrits ou du moins inconsiderément abrégé ? La dernière phrase le donnerait à penser. Elle rapporte le transfert et la déposition du corps de S. Feuillen à Fosse : *Viris undique nobilibus in obviam concurrentibus ac propriis gestantibus humeris, cum omni honore constitutus in loco est celeberrimo, nominato alio nomine Fossa, ubi prestantur beneficia orationum, adiuvente Domino* etc.¹. Ainsi le manuscrit de Paris, D 1, et celui de Zurich ; tous les autres omettent les quatre mots *nominato alio nomine Fossa*. Si originairement ces mots appartenaient au texte, il semble qu'il y ait une lacune. Cependant, ils peuvent se référer au passage, beaucoup plus haut, où la donation faite aux Irlandais porte son nom primitif : *in villa quae ex nomine fluminis decurrentis nuncupatur Bebrona*². On en déduira qu'à l'époque où le nom de *Fossa* fut introduit dans un texte qui ne le comportait pas, le monastère des *Scotti* près de la Biesme avait eu le temps de perdre son appellation primitive, et que ce fut avant l'an 900, puisque le manuscrit de Zurich est du ix^e siècle³.

S. Feuillen et ses compagnons furent mis à mort après qu'ils eurent récité matines, le jour de la Saint-Quentin, donc un 31 octobre ; les corps furent retrouvés au 16 janvier, jour de la Saint-Fursy. Les deux dates sont bien précisées dans l'*Additamentum* et, si besoin était, le témoignage du plus ancien martyrologe irlandais les confirmerait⁴. Ces deux indices chronologiques précis

¹ Éd. KRUSCH, p. 451, lignes 25-27.

² Ibid., p. 450, lignes 4-5.

³ L'épithète *Fossuensis* apparaît dès le vii^e siècle dans la *Vita Gertrudis* ancienne, éd. KRUSCH, *M.G.*, Script. rer. merov., t. II, p. 462.

⁴ Le martyrologe de Tallaght fournit normalement, pour chaque jour de l'année, après un abrégé de l'hiéronymien, une seconde section, liste de saints irlandais. Au 31 octobre, un accident est survenu dans la composition ou au cours de la copie : les mots *Failani martiris fratris Fursu* se lisent, en effet, en plein milieu des noms empruntés au martyrologe hiéronymien ; ils sont précédés pourtant du signe caractéristique qui marque, chaque jour, le début de la section « irlandaise », et ce même signe est répété, le même jour, 31 octobre, avant les mots *Cummiani abbatis et aliorum .lxiii. Gallicae*. C'est la fin du feuillet, après quoi un feuillet entier est perdu, causant une lacune (jusqu'au début du 17 décembre). *Gallica* vient de l'hiéronymien (31 octobre). Très

concernant S. Feuillen étaient donc connus en Irlande dès le dernier quart du VIII^e siècle. Le second n'a été signalé jusqu'à présent dans aucun martyrologe continental ancien et ne peut se tirer que des Vies de S. Feuillen du XI^e siècle, qui ont utilisé l'*Additamentum*¹, ou de la Vie de S. Fursy (*BHL*. 3209-3210, 3210a), dont

vraisemblablement, il faut assigner la même origine à *et aliorum .lxiii.*, mots qui ne conviennent certainement pas au *Cummianus abbas* dont le nom précède immédiatement. De pareils nombres de compagnons de martyre ne figurent que dans la première section, prise à l'hieronymien, jamais dans la section « irlandaise ». *Cummiani abbas* est certes irlandais : Commán, Commián, Commé(i)n, Cumméne, Cummine, Cuimméin, avec Mo-Chommóc et Mo-Chummóc pour hypocoristiques, sont des graphies diverses d'un nom très répandu ; le *Félire* de Máel Muire Ua Gormáin, dont l'auteur, au XI^e siècle, disposait d'un martyrologe irlandais de la fin du VIII^e, très semblable, jour après jour, à celui de Tallaght (seconde section), adopte la variante Commán et identifie le personnage : Commán Ua Ciaráin, abbé de Les Mór. Celui-ci ne se retrouve pas parmi les successeurs de S. Mo-Chutu de Les Mór dans les Annales d'Inisfallen, non plus que dans celles d'Ulster ou dans la compilation des Quatre Maîtres, dans les généalogies, ni dans la liste des saints homonymes. Ce motif ne suffit pas pour nier qu'un abbé de Les Mór ait répondu à cette description et ait été inscrit au martyrologe avant la fin du VIII^e siècle. Cependant le catalogue des abbés et évêques de Les Mór est relativement bien fourni et peut-être même complet pour le dernier quart du VIII^e siècle (dans les Annales d'Inisfallen, par exemple, cinq abbés, morts respectivement en 730, 752, 760, 768 et 774 ; chez les Quatre Maîtres, treize mentions d'abbés pour le VII^e et le VIII^e siècles). L'authentique Commán Ua Ciaráin ne serait-il pas l'abbé de Rechru, décrit comme tel dans les Annales et mort en 730 (date douteuse) selon les Quatre Maîtres, en 742 (date à rectifier ; lire : 743) selon les Annales d'Ulster ? Rien, en tout cas, dans le libellé du Martyrologe de Tallaght, n'invite à associer le nom de cet abbé irlandais, qu'il soit de Les Mór ou de Rechru, à celui de S. Feuillen comme un de ses compagnons. — Le *Félire* d'Óengus, composé vers l'an 800 (sans doute entre 797 et 808), commémore nommément, au 31 octobre, S. Quentin et S. Feuillen. Il rappelle en général les nombreux groupes de martyrs et de Pères qui figurent dans l'hieronymien en ce dernier jour du mois. — Au 16 janvier, en tête de la section « irlandaise », le martyrologe de Tallaght écrit : *Sancti Faelani* ; puis, vers le milieu de la même section : *Dormitatio Fursei*. Cette mention de S. Feuillen au jour anniversaire de la découverte de son cadavre semble unique dans le haut moyen âge. Elle reparaitra au XV^e siècle, chez Hermann Greven ; voir ci-dessous, p. 412. Dans l'index de son édition, p. 245, col. 1, M. R. I. Best, qui n'a pas songé à cette identification, pourtant certaine, range ce *Faelanus sanctus* du 16 janvier parmi ceux dont on ne connaît rien, sinon la date de sa fête.

¹ Ce sont la *Vita* I (*BHL*. 3070), écrite à Nivelles, et la *Vita* II (*BHL*. 3071), écrite à Fosse.

l'*Additamentum* est un appendice dans certains manuscrits. C'est ou bien cette *Vita Fursei* avec appendice, ou l'appendice seul, qui se lisait en Irlande peu de générations après les événements. Le compilateur de l'ancien martyrologe irlandais¹ l'aura ainsi trouvé pour l'inscrire au 31 octobre et au 16 janvier. Notons en passant que jamais, en Irlande, on ne mentionne de compagnons de S. Feuillen : les expressions du *Félire* d'Óengus n'autorisent pas à rapporter à ceux-ci les mots *co méit meithle* « avec une abondance de groupes ».

Les érudits irlandais, aux environs de l'an 780, n'ignoraient donc pas le jour exact de la mort de S. Feuillen, ni celui de la découverte de son cadavre, conformément au récit contemporain du clerc ou moine de Nivelles qui nous a laissé ce précieux *Additamentum* à la Vie de S. Fursy. Aucun des recueils d'annales irlandaises ne détermine pourtant l'année. Tout ce que l'on peut voir, c'est qu'à l'époque, difficile à préciser, où fut rédigé le *Catalogus Sanctorum Hiberniae secundum diversa tempora*, les savants insulaires plaçaient parmi les saints du troisième Ordre (ceux dont la mort survint dans les deux premiers tiers du VII^e siècle), un prêtre Fáelán, lequel ne peut guère être différent du patron de Fosse². Si cette identification est bien exacte, on en conclura que l'année où il mourut n'était pas moins exactement établie par les

¹ Ouvrage perdu et représenté pour nous, tant bien que mal, par le martyrologe de Tallaght, le modèle d'Óengus, le modèle du martyrologe de Drummond et le modèle de Máel Muire Ua Gormáin ; voir ci-dessus, p. 382, note 4, et p. 384, note 4.

² *Anal. Boll.*, t. LXXIII (1955), p. 315. Nous relevons en note, *ibid.*, que S. Fursy, frère de S. Feuillen, n'est nommé nulle part dans ce *Catalogus*, bien que la date de sa mort soit consignée dans les annales irlandaises. Ce détail suggère que la commémoration de S. Feuillen n'est point parvenue au compilateur par l'intermédiaire d'annales, mais plutôt par un texte « littéraire » ; nous n'en connaissons point en dehors de l'*Additamentum Nivialense*, qui, d'autre part, se rencontre le plus souvent, dans les manuscrits, en appendice à la Vie de son frère. On conclura que cet *Additamentum* a circulé aussi séparément et que les dates exactes de la mort et de l'Invention de S. Feuillen étaient connues en Irlande, peut-être à l'occasion du séjour qu'y aurait prolongé, bien involontairement, pendant vingt ans le futur Dagobert II, tonsuré et enseveli dans l'obscurité monastique par Didon de Poitiers, lequel conduisit ou envoya le jeune prince dans l'île ou dans une île voisine peu après l'Invention de S. Feuillen, dont il avait été le témoin oculaire, à Nivelles ; voir ci-dessous, p. 391.

érudits irlandais : il s'en fallait de peu qu'elle ne tombât en dehors des limites assignées au *Catalogus* ¹.

Cherchons à fixer l'année de sa mort, en partant de l'*Additamentum*. Elle se place entre le moment où l'une de ses bienfaitrices, la B^{se} Iduberge (ou Itte), reçut la récompense céleste et celui où l'autre, S^{te} Gertrude, qui dirigea les recherches pour retrouver les cadavres, abdiqua en faveur de sa nièce Wulfetrude ². Le premier de ces deux repères s'établit avec certitude : Itte ou Iduberge mourut douze ans après son époux Pépin († 640), donc en 652, et son obit se célébrait le 8 mai.

L'année où mourut S^{te} Gertrude, un dimanche 17 mars, se détermine plus malaisément : cet indice convient à 642, 653, 659 et 664. La première de ces dates est à rejeter : S^{te} Itte était encore de ce monde et l'*Additamentum*, source contemporaine et d'une autorité incontestable, indique que sa fille lui survécut. Les deux dernières sont trop tardives : Grimoald, présent à Nivelles auprès de sa sœur Gertrude, dans tout l'éclat de sa dignité, un 16 janvier, jour où fut retrouvé le cadavre de S. Feuillen (toujours d'après l'*Additamentum*), fut mis à mort presque certainement en 656 ou 657 et, en tout cas, en 662 au plus tard ³. La chronologie des

¹ C'est-à-dire au-delà de la « grande mortalité » qui désola l'Angleterre en 664 et l'Irlande un peu plus tard (*Anal. Boll.*, t. c., p. 304). On observera que S. Feuillen est rangé par l'auteur du *Catalogus*, non parmi les évêques, mais parmi les simples prêtres. C'est une marque d'ancienneté. Examiner à quelle époque et par qui, dans quel milieu, S. Feuillen fut d'abord qualifié de pontife nous entraînerait trop loin.

² Cette abdication n'eut lieu que trois mois avant la mort de S^{te} Gertrude. Première abbesse, fondatrice et fille de fondatrice, sœur de ce Grimoald, maire du palais, qui était le bienfaiteur insigne de la maison, Gertrude, même démise, avait certes encore, en fait, sinon en droit, beaucoup à dire. Aussi n'insisterons-nous pas sur cette période de trois mois : on peut remplacer ce second jalon, si l'on veut voir les choses autrement, par la date de la mort de S^{te} Gertrude.

³ Adorant ce qu'il avait brûlé, M. Léon Levillain a montré, en 1946 (*Encore la succession d'Austrasie au VII^e siècle*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. CVI, p. 296-306), qu'il n'y avait pas un iota à changer dans le récit du *Liber Historiae Francorum* : Grimoald fut mis à mort sur l'ordre de Clovis II, peut-être dès 656, en tout cas avant l'automne de 657 (mort de Clovis II). Son fils, Childebart l'Adopté, se maintint pourtant sur le trône et décéda de sa belle mort en 662. C'est à tort que l'on avait supposé que son père était resté maire du palais jusqu'à cette dernière date. — La carrière de Didon, évêque de Poitiers, présent à Nivelles lors de l'Invention de S. Feuillen, s'étendit (de 628 ou 629, peut-être) jusque bien après la fin de Grimoald. Elle n'offre

rois mérovingiens est fort compliquée, en ces années-là, et certains auteurs, récemment encore, ont cru l'hésitation permise entre les années 653 et 659 pour la mort de S^{te} Gertrude. Deux arguments, pourtant, d'inégale valeur, et tirés l'un et l'autre de l'*Additamentum*, doivent incliner en faveur de la seconde.

Si la première abbesse de Nivelles était morte en 653, il faudrait placer dans les dix derniers mois de sa vie une série d'événements : l'assassinat de S. Feuillen, le 31 octobre ; l'abdication de S^{te} Gertrude, remplacée par sa nièce Wulfetrude, en décembre ; la rencontre à Nivelles de son frère Grimoald avec Didon, évêque de Poitiers, au milieu de janvier, coïncidant avec l'Invention de S. Feuillen ; la translation solennelle à Fosse des restes de S. Feuillen, peu après ; enfin, la rédaction de l'*Additamentum*, à Nivelles : son auteur, en effet, ne présente pas la mort d'Itte comme toute récente et ne souffle mot de l'abdication de Gertrude et de son remplacement ; bien au contraire, il la montre directement intéressée aux affaires en cours. D'autre part, quoique assez avare d'indications chronologiques, la Vie ancienne de S^{te} Gertrude (*BHL*. 3490-3491) semble lui accorder une carrière de quelques années, plutôt que de quelques mois, après la mort de sa mère ¹.

donc pas de repère utilisable. Didon est nommé dans une charte du 1^{er} mars 669 ou 670 (PARDESSUS, n° 357, d'authenticité douteuse selon Duchesne, *Fastes épiscopaux*, t. II², p. 84). S. Barontus de Saint-Cyran, dans sa Vision (le 25 mars 678 ou 679), assure avoir contemplé Didon en enfer (*BHL*. 997, éd. LEVISON, p. 391). Ansoald, successeur de Didon, avait pris possession du siège de Poitiers dès 677 au plus tard.

¹ La mort d'Itte (c. 3) est suivie de considérations générales sur l'abbatiate de Gertrude (ibid.), du récit d'une vision que celle-ci eut à l'autel de Saint-Sixte (c. 4) et du miracle de la tempête apaisée lors d'un voyage du biographe (c. 5), enfin de l'abdication de Gertrude en faveur de sa nièce, dont les vertus sont louées et l'abbatiate retracé (c. 6). La décision prise par la première abbesse de renoncer à sa charge est introduite, au début du chapitre 6, par les mots *Post aliquot autem annos*, lesquels se réfèrent soit à la mort d'Itte (dernier événement daté), soit au miracle de la tempête apaisée (non daté). Pour soutenir à toute force l'hypothèse de la chronologie courte (celle qui place la mort de la sainte en 653 et par conséquent celle de S. Feuillen le 31 octobre 652), il faut nécessairement raisonner comme si les *aliquot anni* d'intervalle étaient, sous la plume du biographe, ou bien une simple transition, sans la moindre valeur chronologique, ou bien une allusion à la durée entière du gouvernement réel de Gertrude, qui, dès avant la mort de sa mère, était déjà à la tête du monastère double (nominalement, à tout le moins, car l'influence d'Itte, femme riche, respectée et expérimentée, ne put manquer de se faire sentir en bien des occasions).

Sur une autre difficulté, plus grave encore, personne, croyons-nous, n'a attiré l'attention. Toute la période d'activité de S. Feuillen sur le continent s'en trouverait excessivement réduite. Assassiné, dans cette hypothèse, le dernier jour d'octobre 652, il devrait avoir trouvé le temps, après le trépas de S. Fursy et le transfert de son corps à Péronne, de résider d'abord à Péronne, puis, lorsqu'il se vit contraint de chercher à Nivelles, pour lui et pour sa communauté d'exilés, une hospitalité plus large et plus bienveillante que celle d'Erchinoald¹, de demeurer quelque peu auprès d'Itte et de Gertrude, de mériter leur entière confiance et leur protection la plus efficace, enfin de fonder à Fosse un monastère définitif et de le fonder assez solidement pour lui assurer, sous des formes changeantes, il est vrai, une existence onze fois séculaire. Tout cela ne se réalise guère en deux ans. Or, l'expulsion du roi Anna d'Est-Anglie par le païen Penda de Mercie et la destruction, par les soldats de celui-ci, du monastère irlandais de Cnobheresburg, forçant S. Feuillen et ses moines, qu'il avait réussi à racheter de leur captivité, à gagner précipitamment le continent, ne peut correspondre qu'à la pression militaire des Merciens sur les Est-Angles, de Penda sur Anna, en 650².

¹ Les mots de l'*Additamentum* : *a patricio viros peregrinos despiciente expulsi sunt* (éd. KRUSCH, p. 450, ligne 1), ne signifient pas, sous la plume du narrateur, qu'Erchinoald ait soumis les exilés à un traitement comparable à celui que Penda, champion des païens, venait de leur faire subir. Le contraire de *despicere*, c'est ici pour lui *honorifice suscipere*, qu'il emploie, deux lignes plus bas, pour célébrer, par contraste, l'accueil que réservent aux malheureux *Scotti* S^{te} Gertrude, sa mère et son frère Grimoald (*ipso etiam Grimaldo praeside sanctis congratulante viris*), avec la donation de la villa de Bebrona (plus tard Fosse) et de tout le nécessaire (*predicta Dei famula Itane... cuncta necessaria ministrante*, *ibid.*, lignes 3-6). On conçoit qu'Erchinoald, très généreux bienfaiteur de Saint-Quentin, n'ait pas vu d'un fort bon œil le projet d'établir, à moins de quatre lieues, le monastère royal complet du bon Sigebert d'Est-Anglie, débarquant avec ses reliques, son mobilier et sa bibliothèque pour s'installer définitivement sur la tombe de leur ancien abbé, S. Fursy. Plus ou moins aimablement, mais sans ambages, il a invité ces pieux étrangers, après les avoir entretenus quelque temps, à se chercher d'autres protecteurs, plus à l'est, et les a expédiés, eux et leurs bagages, à Grimoald et aux saintes gens de sa famille, avec ses compliments, peut-être avec sa recommandation. Erchinoald, du reste, ne fut pas à ce point féroce qu'il interdit à quelques-uns de garder la tombe de leur patron et fondateur, dont il avait été l'ami, donnant ainsi le commencement à l'établissement, d'abord bien modeste, des *Scotti* à Péronne ; voir ci-dessous, p. 397, note 2.

² C'est la date qu'accepte, par exemple, R. H. Hodgkin (*A History of the Anglo-Saxons* [Oxford, 1935], p. 284), et aucune autre, semble-t-il, n'a été défendue depuis lors. L'Est-Anglie est la région de l'Heptarchie dont l'histoire est le moins documentée au VII^e siècle. Quand S. Feuillen et ses moines l'aban-

Pour ces motifs, la mort de ^{Ste} Gertrude doit être reculée jusqu'au 17 mars 659 et celle de S. Feuillen, qui se place après celle d'Iduberge (8 mai 652), être assignée au plus tôt à l'année 652, au plus tard à l'année 656, avec une moindre probabilité pour le début de cet intervalle 652-656. Malheureusement, les annales irlandaises, qui semblent indiquer correctement la mort de S. Fursy en 649, sont muettes sur celle de S. Feuillen.

Pouvons-nous, par une autre voie, espérer atteindre plus de précision? Il semble que oui. Un détail signalé par l'auteur de l'*Additamentum* n'a pas reçu l'attention qu'il mérite. Cet excellent témoin rapporte que, le 16 janvier qui suivit la mort de S. Feuillen,

donnèrent, leur protecteur, Anna, n'avait pas encore été mis hors de combat. Il ne le sera qu'en 654, au cours de la campagne où il périt. Il ne devait pas être bien loin de Cnobheresburg, en 650, car ce fut le bruit de son retour en force qui fit délivrer Feuillen et ses moines (*nunciato adventu supradicti Annane regis perterritis gentilibus*, écrit l'auteur de l'*Additamentum*, éd. KRUSCH, p. 449, ligne 23). L'expression s'applique bien à la situation de 650. Pourquoi, du reste, notre clerc ou moine nivellois serait-il mal informé? Il avait vécu avec les victimes de ces scènes tragiques. Un peu plus haut, notons les mots *expulso... rege Annane* : c'est l'exact équivalent du verbe anglais dont se sert la Chronique anglo-saxonne en 645, quand le même Penda réussit une entreprise identique contre un autre adversaire chrétien, Cenwalh de Wessex (*Her Cenwalh adriſen wæs from Pendan cyninge*, A ; *Her Cenwalh was adriſen of his rice fram Pendan cininge*, E). On soupçonne Penda d'avoir armé, dès 627 ou 628, le bras du guerrier païen Ricbeorht contre le roi Eorpwald d'Est-Anglie, baptisé peu auparavant. Une réaction païenne se fit immédiatement sentir (BÈDE, *Hist. Eccl.*, II, 15, avec les remarques de Plummer, t. II, p. 106). Ainsi débutait cette pression de la Mercie sur l'Est-Anglie, destinée à se prolonger pendant un quart de siècle. S. Fursy était parvenu en Est-Anglie quand le christianisme y fut restauré par Sigebert (roi de 630 ou 631 à 634), frère et successeur d'Eorpwald. Son protecteur, qui s'était fait moine, fut rappelé à la tête de ses troupes pour résister à une attaque de Penda. Il marcha au combat sans armes et y périt, en 644, au plus tard. Devant les nuées annonciatrices de l'orage imminent, S. Fursy avait pris le chemin de la solitude d'abord, de l'exil volontaire sur le continent ensuite, on ne sait en quelle année, mais certainement après 640, car Erchinoald, qui le reçut, était déjà maire du palais. Or, quand S. Fursy mourut, un 16 janvier, il était en route, s'il faut en croire le récit des *Virtutes* (BHL. 3213, du ix^e siècle, c. 14, éd. KRUSCH, p. 445), pour visiter, à Cnobheresburg, ses frères Feuillen et Ultain : *Et post spatium annorum contigit ei ut reverteretur in Saxoniam visitare proprios germanos suos, id est Foilnanum et Ultanum, quos dimisit ad regendum suum monasterium*. Quel motif pouvait pousser cet homme sage et prudent à reprendre le bâton du voyageur, en plein cœur de l'hiver, sinon le sentiment impérieux d'un devoir urgent, celui de mettre ses

Grimoald, maire du palais et frère de S^{te} Gertrude, venait d'arriver auprès d'elle avec Didon, évêque de Poitiers. Les pieux et illustres visiteurs, ajoute-t-il, étaient à Nivelles en pèlerinage¹. Le croie qui pourra. C'est ce qu'ils auront donné à entendre. Vers ce moment-là, pourtant, Grimoald et Didon étaient occupés de bien autres soucis que la visite des monastères. Ils conspiraient. Ils avaient de redoutables confidences à se communiquer, des mesures urgentes à prendre, et quel lieu plus propice aux entretiens secrets que le domicile de la dévote Gertrude ? C'est en 656 que Grimoald, après la mort de Sigebert III (1^{er} février), substituant sa descendance à celle des Mérovingiens, installa son propre fils, Childebart l'Adopté, sur le trône d'Austrasie, à la place qui revenait à Dagobert II. Celui-ci ne fut pas mis à mort, mais seulement tonsuré² et confié à Didon pour que l'évêque le fît disparaître en quelque pays lointain. L'enfant royal s'en tirait encore à bon compte. Vingt ans plus tard, ses partisans apprendront par des voyageurs qu'il avait été expédié en Irlande³ et prendront des mesures pour

moines d'Est-Anglie en garde contre les projets d'invasion que méditait Penda, et sans doute de les persuader de fuir à temps, avant que la campagne ne s'ouvrit avec la belle saison ? Ces considérations invitent à placer la mort de S. Fursy en 650 au plus tard, et peut-être dès 649, date fournie par les annales irlandaises (Annales d'Inisfallen, éd. S. MAC AIRT [Dublin, 1951], p. 92 ; Annales d'Ulster, t. I, éd. HENNESSY, aux années 649, 656 et 661 ; les répétitions des mêmes événements sous deux ou trois dates différentes, qui se remarquent dans les annales d'Ulster, s'expliqueront mieux, assurément, quand M. S. Mac Airt en aura donné l'édition critique qu'il prépare ; dans le cas présent, 656 et 661 sont à rejeter, comme postérieurs à la mort d'Iduberge, qui accueillit S. Feuillen après son séjour au tombeau de S. Fursy).

¹ *Cumque ibidem vir venerabilis Dido Pictavensis episcopus atque inluster vir Grimaldus maiorum domus locorum sanctorum visitandi gratia, ipso adventante die...* (éd. KRUSCH, p. 451, lignes 14-16).

² Espérons que cette description de l'opération est bien exacte et complète.

³ *Liber Historiae Francorum* (œuvre d'un moine de Saint-Denis, achevée vers 720), éd. KRUSCH, *M.G.*, Script. rer. merov., t. II, p. 316 : *Decedente vero tempore, defuncto Sighiberto rege, Grimoaldus (maiorum domus, add. B), filium eius parvulum nomine (nomen B) Dagobertum totundit Didonemque Pectavensem (Pectavense B) urbis episcopum in Scotia peregrinandum eum direxit, filium suum in regno constituens*. Pour le retour de Dagobert II, vingt ans après, et sa mise à mort, Eddius Stephanus, dans sa Vie de S. Wilfrid (*BHL*. 8889, cc. 28 et 33), est un témoin excellent et bien informé. On le souhaiterait moins réticent dans sa narration et plus bref dans les discours qu'il prête à ses personnages. Une expression est à noter chez lui (c. 28) : *ut eum (Dagobertum) de Scottia*

le rappeler. S. Wilfrid, toujours disposé à des entreprises aventurées, se chargea de le ramener en Angleterre, d'abord, puis de l'embarquer sur un navire qui faisait voile vers la terre des Francs.

Sigebert III, en 656, n'avait que vingt-sept ans¹. Sa mort, si elle fut naturelle, s'annonçait peut-être déjà par quelque grave maladie. Grimoald et Didon, dans ce cas, se seraient concertés pour agir sans le moindre délai, dès que le roi aurait rendu le dernier soupir. Leur réputation à tous deux est assez déplorable² pour permettre de suggérer qu'ils n'auraient pas manqué l'occasion d'accélérer quelque peu un trépas utile à leurs projets. Si l'ignorance de l'effet exact des poisons, dans le haut moyen âge, déconseillait cette méthode comme trop peu sûre, le recours à l'étouffement, très classique, sous des oreillers, s'indiquait, en cas de nécessité. Or, il était essentiel que toute l'affaire pût se régler au cœur de l'hiver, saison où les adversaires de Grimoald ne mettraient que bien difficilement des troupes en campagne. La coïncidence des dates (16 janvier, réunion à Nivelles, et 1^{er} février, mort du roi Sigebert) donne beaucoup à penser.

Résumons les résultats obtenus :

Arrivée de S. Fursy en Est-Anglie : entre 630-631 et 634, certainement. Son départ pour le continent : certainement en 640 au plus tôt, et probablement en 644 ou en 645.

(var. *Scottica*) et *Hibernia ad se* (Eboracum Wilfridus) *invitasset*, alors que l'enlèvement de Dagobert enfant est décrit comme suit : *navigando ad Hiberniam insulam... pervenit*. Faut-il rappeler ici que Bède, dans son Histoire ecclésiastique, une trentaine d'années plus tard, appelle aussi *Scottia* les établissements monastiques fondés par les Irlandais en Grande-Bretagne et les lieux circonvoisins, une sorte d'Irlande ecclésiastique ? Cette *Scottia*, du reste, ne coïncide que pour une portion minime avec la *Scotia* du XI^e siècle, l'Écosse actuelle ; voir la note de Plummer sur le chapitre 24 du livre III de Bède (t. II, p. 186). En conclura-t-on que la retraite, ou plutôt la prison, du jeune Dagobert n'était pas en Irlande même, mais à Iona, par exemple, plus accessible à des démarches de Wilfrid et beaucoup moins que l'Irlande en rapport avec le continent ? Eddius Stephanus à lui seul ne permet pas d'en décider. L'usage qu'il fait du terme *Scottia* n'a pas fait l'objet de recherches aussi poussées que celui de Bède et d'Adamnan. *Scottia et Hibernia* semble unique dans la littérature. Ceci mériterait d'être examiné avec attention pour l'histoire du mot et de son extension aux colonies irlandaises. *Scottica* n'est qu'une variante de *Scottia* et se lit déjà chez S. Jérôme (*Epistula* 133, citée ci-dessus, p. 207, note 3).

¹ KRUSCH, *M.G.*, Script. rer. merov., t. VII, pp. 477, 494.

² Voir ci-dessus, p. 387, note 3, la référence à la Vision de S. Barontus.

Sa mort : 16 janvier 649 ou 650.

Fuite de S. Feuillen vers le continent et arrivée des *Scotti* à Péronne : 650.

Fondation de Fosse : avant la mort de S^{te} Itte (8 mai 652).

Assassinat de S. Feuillen : un 31 octobre, certainement entre 652 et 656 (tous deux inclus) et sans doute vers la fin de cet intervalle ; plus que probablement en 655.

Découverte de ses reliques et conférence, à Nivelles, de Grimoald avec Didon de Poitiers : un 16 janvier ; plus que probablement en 656.

S^{te} Gertrude se démet de l'abbatiate : décembre 658, presque certainement.

Elle meurt : 17 mars 659, presque certainement.

39. Où fut assassiné S. Feuillen ?

Après avoir ainsi tenté de fixer plus exactement la date de l'assassinat de S. Feuillen, tâchons d'en bien déterminer l'endroit. Et d'abord, quant au motif du déplacement entrepris par le saint, il convient de donner toute leur valeur aux éléments d'une phrase de l'*Additamentum* :

Vir Domini Foilnanus (Fuilnanus A 1 a), de quo supra memoravimus, pro utilitate gregis sibi commissi iter adgrediens, die vigiliarum sanctissimi martyris Quintini missarum sollempnia in Nivialensi ecclesia decantans, senioribus supplicans fratribus, ut corpus illius, sicubi inter vias mors ei contigisset, a fratribus semper cum eo laborantibus karitatis intuitu requireretur, valedicens omnibus profectus est ¹.

Les moines celtiques jouissaient dès lors d'une réputation solidement établie de grands voyageurs, pour ne point dire de vagabonds et de gyrovagues. Cependant, si l'exil à cause du Christ était, dans leur ascèse une forme reconnue du martyre, ils tenaient pour abusifs les déplacements inutiles. Souvent leurs biographes insistent, sinon avec quelque lourdeur, du moins avec assez de naïveté, sur ce qu'ils ne se mettent en chemin, pour un déplacement quelque peu notable, que par l'ordre ou avec la permission de leur supérieur ou, s'ils sont abbés ou évêques, en vue seulement des intérêts qui leur sont confiés ou par piété ². Notre *Additamentum*

¹ BHL. 3211, éd. KRUSCH, p. 450, lignes 11-16.

² Nous attirions naguère l'attention sur cette caractéristique (*Anal. Boll.*, t. LXXIV, p. 489, note 1).

est sans doute ici un des tout premiers exemples de ce qui devait devenir une clause de style. Ce trait bien irlandais méritait d'être souligné : c'est un de ceux qui marquent l'influence qu'avait exercée, sur le clerc ou moine nivellois qui le rédigea, la formation ascétique reçue des exilés irlandais et nommément de S. Feuillen, au cours de leurs instructions spirituelles à l'Abbaye aux hommes, et dont l'ensemble ne peut avoir été l'œuvre de quelques mois seulement ¹.

D'autre part, on n'imagine guère que l'hagiographe ait cru devoir recourir à cette précaution oratoire et édifiante s'il n'avait été question que du simple retour de S. Feuillen, après la messe solennelle célébrée à Nivelles, jusqu'à sa résidence habituelle de Fosse ². *Pro utilitate gregis sibi commissi iter adgrediens* implique un déplacement d'importance, quelques jours au moins et non point quelques heures, une expédition assez longue pour que l'on craigne de mourir en route (*sicubi inter vias mors ei contigisset*), éventualité dans laquelle il incomberait aux « frères » de ramener le corps de l'abbé défunt. Ce voyage devait se poursuivre, au départ de Nivelles, dans une direction opposée à celle de Fosse ³.

¹ Ci-dessus, p. 389-390. C'est à tort que l'on a vu dans les mots *pro utilitate gregis sibi commissi* une allusion à quelque office liturgique à célébrer, lequel aurait déterminé le départ de Fosse pour Nivelles, strictement, et rien d'autre ; moins encore faut-il songer à une messe pour le repos de l'âme d'Iduberge, comme si celle-ci était morte récemment (voir ci-dessus, p. 387).

² L'idée du retour à Fosse remonte finalement à un développement littéraire et imaginaire des Vies médiévales de S. Feuillen et de S^{te} Gertrude, brochant sur le contenu sobre et précis de l'*Additamentum*. Elle est acceptée encore, comme toute naturelle, par Dom Cyrille Lambot, au début d'un article récent (*L'Oratoire du Martyrium de Saint Feuillen à Fosses*, dans les *Annales de la Fédération historique et archéologique de Belgique*, 35^e Congrès, Courtrai, 26-30 juillet 1953 [Courtrai, 1955], p. 59).

³ Aller de Nivelles à Fosse était peu de chose en vérité et presque quotidien : la *Vita Gertrudis* ancienne (BHL. 3490-3491, c. 7, éd. KRUSCH, p. 462-463) montre la sainte, vers ses derniers moments, dépêchant de Nivelles un messenger *ad illum peregrinum qui est semotius in monasterio que (sic) appellatur Fossuensis (sic)*, afin de lui demander quel jour elle devait mourir. Le saint homme fit répondre : « C'est aujourd'hui le 16 mars. Gertrude mourra demain. » Il ajouta : *Vade et tu velociter... Vade et tu, frater, festina.* Ce message parvint à Nivelles encore à temps pour que S^{te} Gertrude se résolut à passer cette dernière nuit dans la prière avec ses moniales. Afin de déterminer l'itinéraire suivi en cette occasion, il est commode de recourir à l'esquisse cartographique de M^{me} B. Delanne (*Histoire de la Ville de Nivelles* [Nivelles, 1944], annexe n° 12) : elle

Mais où se situe cette scène d'adieu ? Tous les auteurs, depuis que les Bollandistes ont fait connaître l'*Additamentum*¹, ont cru comprendre que c'était à Nivelles. Qu'on relise pourtant la phrase, malhabile à souhait, avec ses quatre participes présents accolés qui tiennent lieu de propositions circonstancielles, on s'apercevra que S. Feuillen, entreprenant un grand voyage dont la première étape sera Nivelles, où il célébrera la messe de la vigile de S. Quentin, est encore à Fosse et s'adresse à ses moines à lui, les *Scotti* de Fosse, qui ont partagé ses travaux dès le début (*fratribus semper cum eo laborantibus*), ceux qui l'ont suivi d'Irlande à Cnobheresburg, à Péronne, à Nivelles, enfin à Fosse. Observons en outre qu'il confie ses craintes et précise ses recommandations aux *seniores fratres* : selon la coutume la plus ancienne des Celtes, ceux-ci gouverneraient en son absence. Si ces sombres pressentiments ne l'avaient assailli qu'à Nivelles, c'est à S^{te} Gertrude qu'il eût adressé sa prière. Ce n'est pas devant elle, c'est — ainsi qu'il se doit — entre les mains de ceux qui détiendront l'autorité dans

met à profit et prolonge parfois, pour les environs mêmes de la *villa* mérovingienne de Nivelles, les ingénieuses découvertes de notre ami regretté P.-J. Lefèvre, inspirateur d'un relevé des mensurations antiques en lieues gauloises (P.-J. LEFÈVRE et L. JEANDRAIN, *Quelques vieux chemins du Roman Pays de Brabant*, dans *Le Folklore Brabançon*, t. XVI, n° 93-94, décembre 1936 et février 1937). P.-J. Lefèvre, que nous avons encore consulté sur ce point peu de temps avant sa mort, avait songé d'abord, pour conduire de Nivelles à Fosse, au VII^e siècle, au vieux chemin de Nivelles à Jodoigne, jusqu'à Mont-Saint-Guibert, puis à celui qui remonte le ruisseau de Gentinne vers Sombreffe ; de là, suivre la Sombre, la Ligne et l'Orneau vers la Sambre, où l'Orneau se jette non loin de l'embouchure de la Biesme, l'ancienne *Bebrona*, laquelle descend de Fosse et donnait son nom à la *villa* où s'établirent les moines irlandais. C'est le plus simple, mais un peu long. Plus directe était la vieille voie de Nivelles par Houtain et Marbaix jusqu'à Mazy, d'où un chemin descendait l'Orneau, vers Jemeppe, gué de la Sambre, à deux lieues gauloises de Fosse. Un courrier pressé aurait préféré, croyons-nous, rejoindre au plus près la voie romaine de Bavai à Tongres, encore utilisable de nos jours là où elle n'a pas été coupée par le chemin de fer. Il atteignait cette route un peu à l'est du hameau romain de Brunehaut-Liberchies (voir ci-dessous, p. 398, note 4) et l'empruntait jusque près de Sombreffe ou à Mazy, à moins qu'il n'existât un raccourci, sur la droite, vers un gué de la Sambre (Aiseau ou Jemeppe). Dans tous les cas, moins d'une journée à cheval, vers l'équinoxe. Le 16 mars 659, on pouvait compter sur près de 6 heures de jour, après midi vrai, plus une bonne demi-heure de crépuscule, et sur le clair de lune : c'était le surlendemain de la pleine lune.

¹ *Catal. Lat. Paris*, t. I (1889), p. 195-196.

son monastère principal quand il sera parti et qui seront, s'il meurt en route, les exécuteurs qualifiés de sa volonté, qu'il fait proprement élection de sépulture en leur signifiant, comme s'expriment si souvent les Vies des saints irlandais, quel doit être « le lieu de sa résurrection »¹.

Ce sont encore les habitudes monastiques irlandaises qui permettent d'interpréter dans leur sens authentique les mots *pro utilitate gregis sibi commissi*. L'auteur de l'*Additamentum*, comme S. Feuillen avant lui, doit songer à l'ensemble de ce qui s'appelait en Irlande la *parochia*, plus souvent *paruchia* : les établissements qui formaient une sorte de famille ou de congrégation monastique, reconnaissant, dans la plupart des cas, le même fondateur, ainsi la *paruchia Columbae*, la *paruchia Kerani*, la *paruchia Patricii*. De ce que S. Feuillen avait constitué en dernier lieu le monastère des *Scotti* de Fosse et y avait fait élection de sépulture, les hagiographes continentaux du moyen âge et les historiens qui leur ont succédé ont conclu qu'il fallait le tenir pour abbé de Fosse exclusivement. Aux yeux des Irlandais, au contraire, et de ceux qui partageaient leurs conceptions, il était le chef, le *princeps*, d'une *paruchia* comprenant, outre le soin spirituel du monastère double de Nivelles, certainement aussi Péronne, lieu de sépulture de son frère, dont il avait pris la place selon le droit celtique, et encore Lagny, première fondation de S. Fursy sur le continent.

¹ Celui qui voudra absolument tenir ces propositions participiales pour des circonstancielles de temps répondant, dans leur ordre même, à la succession des événements, et qui, par conséquent, place à Nivelles cette scène d'adieux et d'élection de sépulture, peut imaginer, par exemple, ou bien que les *seniores fratres*, compagnons des travaux du saint depuis le début, se trouvaient par hasard à Nivelles ce jour-là, ou qu'ils l'avaient suivi de Fosse jusqu'à Nivelles, sa première étape, où ainsi la séparation aurait eu lieu. Que la volonté du saint de reposer à Fosse ait été clairement intimée à qui de droit, et de façon solennelle, la chose apparaît nettement à la fin de l'*Additamentum* (éd. KRUSCH, p. 451, lignes 24-27), quand ceux de Nivelles se contentent de prélever quelques reliques et permettent le transfert du corps à Fosse, les nobles des Francs, c'est-à-dire la suite de Grimoald et de Didon, s'associant avec enthousiasme à la cérémonie. Si Nivelles, dans tout l'éclat de sa puissance et forte de l'appui de Grimoald, alors sur place, avait voulu s'y opposer, la communauté des *Scotti* exilés à Fosse n'aurait pu faire prévaloir son désir de posséder le corps de son fondateur. Feuillen avait bien pris ses précautions pour reposer parmi les siens, et non, comme c'était arrivé, moins de dix ans auparavant, à son frère Fursy, n'importe où en route, loin de son propre monastère.

Une expression de l'*Additamentum*¹ a prêté à croire que Péronne avait cessé d'exister comme monastère irlandais. Traube a montré que c'était là une erreur². Peu d'années après la mort de S. Feuillen, son frère S. Ultain y sera abbé (ce qui ne l'empêchera nullement, nous l'avons vu, de garder le gouvernement de Fosse et la direction spirituelle de Nivelles³). Péronne demeurera une institution irlandaise jusqu'à la fin du VIII^e siècle, sinon jusqu'à sa destruction par les Normands en 880. Son abbé Cellán, un Irlandais de nom

¹ *Quo non multo post a patricio viros peregrinos despiciente expulsi sunt* (éd. KRUSCH, p. 449-450) ; voir ci-dessus, p. 389, note 1.

² *Perrona Scottorum, ein Beitrag zur Ueberlieferungsgeschichte und zur Palaeographie des Mittelalters*, publié dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Bavière, Philos.-Philol. und Hist. Classe, t. IV (1900), p. 469-538, ainsi que dans L. TRAUBE, *Vorlesungen und Abhandlungen*, éd. Franz BOLL, t. III, p. 95-119. A notre sens, la tradition manuscrite continentale des œuvres authentiques de S. Patrice et celle de ses Vies anciennes passe aussi par Péronne. Le codex qui les renfermait peut avoir été du nombre de ceux que S. Feuillen, fuyant Cnobheresburg devant Penda, réussit à sauver avec les reliques, les vases et les vêtements sacrés, et à emporter au pays des Francs (*Monachis enim de captivitate redemptis, sanctis quoque inventis reliquit, sacro altaris ministerio et libris in navi oneratis, ipse posterum Francorum petivit terras* ; ainsi s'exprime l'*Additamentum Nivialense*, éd. KRUSCH, p. 449). Nous pouvons ajouter un nom à la liste de Traube, celui d'un abbé de la même *paruchia*, dont l'origine irlandaise n'a pas été reconnue jusqu'ici, Subne, le confident de S^{te} Aldegonde (morte en 684). Son nom, latinisé *Subnius*, a été imprimé par erreur *Subinus* : *Supradicta famula Dei Aldegunda de visionibus atque revelationibus spiritualibus quas Christus sponsus eius revelavit, cuidam viro religioso Subnio* (sic leg. ; *Subino* ED.) *abbati de Nivialensi monasterio narravit ordinanter et scribendo tradidit* (BHL. 244, éd. GHESQUIÈRE, p. 321). Faut-il comprendre que Subne gouvernait le monastère aux hommes de Nivelles ou bien que, d'abord moine à Nivelles, il avait été fait abbé, de Péronne, par exemple, et de Fosse ? *Subne*, plus tard *Suibne* et *Suibhne*, n'est pas rare en Irlande, sans qu'aucun des personnages ainsi désignés dans les martyrologes semble pouvoir être identifié à cet Irlandais, attaché, dans la seconde moitié du VII^e siècle, au monastère de Nivelles.

³ Sa crose abbatiale était conservée à Nivelles parmi les reliques, au XV^e siècle. C'est lui aussi, plus que probablement, que S^{te} Gertrude avait consulté à la veille de mourir (ci-dessus, p. 394, note 3). Il était, nous dit la *Vita Gertrudis*, ce jour-là, *semotius in monasterio*, autre coutume celtique qui n'a pas été reconnue dans ce passage : l'abbé se retire, pour le carême, dans un ermitage proche du monastère ou dans une cellule un peu à l'écart, quoique dans l'enceinte claustrale. Ces indications évoquent, à Fosse, l'oratoire de Saint-Ultrain.

et d'origine, correspondant d'Aldhelm de Malmesbury et auteur d'un distique sur S. Patrice¹, mourut en 706.

Quand S. Feuillen, quittant Nivelles dans une direction qui n'est pas celle de Fosse, entreprend un assez grand voyage *pro utilitate gregis sibi commissi*, il ne peut que se rendre aux monastères de sa *paruchia*, Lagny et Péronne, et d'abord, imagine-t-on, à ce dernier, sur la tombe du fondateur, son frère, où il passerait quelque temps, pour aller ensuite à Lagny et en revenir après l'hiver. Déjà bien âgé, il n'est pas étonnant qu'il ait pensé à la mort et signifié clairement qu'il désirait reposer à Fosse, non à Nivelles, Péronne ou Lagny.

Dans l'un comme dans l'autre cas, de Nivelles, situé à l'écart du réseau des routes romaines de la première classe, il lui fallait atteindre Bavai. Or, la journée était assez avancée déjà² : pour parvenir avant l'obscurité complète au hameau de Waudrez, l'ancienne *mutatio* que l'Itinéraire d'Antonin nomme *Vodgoriacum*, où les chevaux pourraient être soignés³ et où l'on passerait la nuit, car on ne pouvait compter atteindre Bavai ce jour-là, à 25 kilomètres au-delà Waudrez, il fallait se hâter.

Deux chemins s'ouvraient à lui : le premier, fréquenté et quotidiennement pratiqué, puisqu'il reliait au plus court la *villa* monastique à la grande voie romaine, allait de Nivelles à Brunehaut-Liberchies⁴ et débouchait presque à angle droit sur la chaussée,

¹ Le plus ancien texte non irlandais qui mentionne le séjour de S. Patrice en Gaule (*Anal. Boll.*, t. LXIII, p. 73) vient aussi de Péronne, comme la première mention de sa fête au 17 mars vient de Fosse.

² S. Feuillen avait chanté la messe solennelle, et le 30 octobre du calendrier julien, au VII^e siècle, dans une année précédant une bissextile, correspond au 3 novembre réel, ne laissant qu'environ 4 heures 45 minutes de midi vrai au coucher du soleil, plus un crépuscule de 35 minutes. Il ne fallait pas compter sur le clair de lune, en 655 : celle-ci devait être nouvelle dans 4 jours.

³ Ces montures devinrent la proie des assassins et sont mentionnées à ce propos, ainsi que des bagages : *eorum vestimenta et caballus (sic) et quicquid habebant foras transmittentes longe habitantibus vendiderunt* (*Additamentum*, éd. KRUSCH, p. 451, ligne 4).

⁴ M^{me} B. Delanne (sur le plan cité ci-dessus, p. 394, note 3) se contente de repasser d'un trait la route actuelle de Nivelles à Gosselies, tracée en 1847. La voie ancienne était un peu plus à l'ouest, dans la même direction générale sud-sud-est, et passait par le centre de Buzet. En effet, indice qui n'est pas négligeable, ce chemin, coupé maintenant en plus d'un endroit et presque abandonné, forme limite de communes et de paroisses entre Liberchies d'une

où l'on tournerait à droite pour Waudrez ; le second ¹ pointait directement sur Waudrez, à travers bois, au lieu d'obliger à parcourir les deux côtés d'un triangle, et assurait ainsi un gain fort appréciable de dix kilomètres au moins ², deux heures au pas de chevaux montés et chargés.

part, Luttre et Viesville de l'autre. C'est la « Taillie Voie » ou *Incisa Via* du moyen âge. A l'entrée d'un des sentiers qui y débouchent, venant de Luxensart, on signale des vestiges gallo-romains (R. HANON DE LOUVET, *Contribution à l'histoire de la ville de Nivelles*, p. 98).

¹ Toujours sur le plan cité de M^{me} Delanne, c'est la route actuelle, vers le sud-sud-ouest, de Nivelles à Péronnes-lez-Binche (commune belge, dans le canton judiciaire du Rœulx, qu'il ne faut pas confondre avec *Perrona Scottorum*), tout juste à côté de *Vodgoriacum* (Waudrez). Elle traverse Arquennes, puis Seneffe et Manage, pour atteindre la Haine entre Haine-Saint-Pierre et Haine-Saint-Paul. Ici, le tracé hésite — et le voyageur du VII^e siècle devait hésiter aussi, à moins de connaître admirablement le pays : il lui fallait sortir de la vallée, en remontant une pente qui alors était certainement boisée, pour gagner la voie romaine, très proche, mais invisible, en obliquant à droite. Mais ceci était contraire aux instructions générales reçues à Nivelles, lesquelles prescrivaient de laisser bien à gauche l'itinéraire, plus long, de la « Taillie Voie ». Or, ici, dans la vallée de la Haine, si l'on refusait de prendre nettement à gauche, on manquait la voie romaine de Waudrez. Vers la droite, à une distance totale de Nivelles égale à celle qui sépare cette *villa* de Waudrez, on arrive à Strépy, c'est-à-dire tout juste au point où, d'après des auteurs qui avaient tout oublié de *Vodgoriacum* (devenu simple village et remplacé par Binche comme point d'aboutissement du chemin) et qui paraissent les héritiers d'une tradition confirmée par l'existence d'un *altare* chez Hillin de Fosse (ci-dessous, p. 402), S. Feuillen fut attiré par un guide menteur, se vit obligé de passer la nuit et fut assassiné. Le franchissement de la Haine aurait été le point crucial. C'était aussi celui où l'on avait le plus de chance de rencontrer un passant à qui demander le chemin, quelque habitant de Strépy ou d'un peu plus loin, venant de Waudrez, qui rentrait chez lui, à la nuit tombante — exactement ce qui est arrivé : *Eademque nocte a quodam iniquo homine per devia ductus atque ad cuiusdam villule inhabitaculum iniquorum hominum domicilium intrantes, cum fallaci suscepti sunt humanitate* (*Additamentum*, éd. KRUSCH, p. 450, lignes 16-19). Sur le Chemin de Binche (au XV^e siècle, le Vieux chemin de Seneffe), qui s'embranchait à la Montoise Rue, à 600 mètres de la ville, voir R. HANON DE LOUVET, *op.c.*, p. 101.

² Ces distances sont prises à vol d'oiseau, les angles étant Nivelles, Brunehaut-Liberchies et Waudrez. Encore aujourd'hui, sur le terrain, l'avantage est notable. Au VII^e siècle, tout le pays au sud de Nivelles était boisé : la « Taillie Voie » traversait le Gros Bois de Nivelles avant d'atteindre, sur le plateau, près de la route romaine, des terres de très ancienne culture ; vers Waudrez, pis encore, c'était un chemin forestier de bout en bout, sauf peut-être à proximité de Waudrez même (DELANNE, *Histoire*, p. 69-79 ; HANON DE LOUVET, *Contribution*, p. 87-98).

L'*Additamentum* ne cite aucun nom de lieu, ni comme but du voyage, ni comme gîte d'étape¹. Les recherches ont commencé sans perte de temps, on l'imagine, et le seul détail digne de remarque dans ce vénérable document, c'est qu'elles ne s'étendirent pas, comme en principe il aurait fallu s'y attendre, à une vaste région, mais seulement au voisinage de Nivelles². On avait donc, dès le début des investigations, acquis la certitude que les quatre voyageurs n'étaient pas arrivés même à *Vodgoriacum*, point où leur itinéraire rejoignait la voie romaine. Leurs traces se perdaient immédiatement, dans les bois proches de Nivelles. Il ne servait à rien de les chercher plus loin. D'autre part, le récit de l'*Additamentum* interdit de situer tout à fait à proximité de Nivelles l'endroit où S. Feuillen fut mis à mort. La nuit était tombée, après plusieurs heures de chevauchée déjà³.

Les écrivains, postérieurs de plusieurs siècles, chez qui l'on peut recueillir des indications suppléant au silence de l'*Additamentum* et qui seraient l'écho d'une tradition locale, appartiennent à une époque qui, depuis longtemps, avait oublié ce qu'avait été la *paruchia* de S. Feuillen. Pour eux, Péronne, monastère disparu depuis 880, était seulement le nom d'un endroit où les *Scotti*, au débarqué, avaient fait une brève halte. Et pourtant, nous allons recueillir chez ces auteurs de basse époque plusieurs indications précieuses. Toutes jalonnent l'itinéraire qui vient d'être marqué en second lieu, ou présupposent que c'est bien celui où S. Feuillen s'était engagé : la forêt de Seneffe, Le Rœulx et même Soignies,

¹ Nous lisons simplement que l'inquiétude s'empara des frères (les *seniores* de Fosse, cités plus haut, pp. 393, 395) quand ils apprirent que les voyageurs n'avaient point atteint leur destination : *Sed cum ad dictum placitum minime pervenissent, conmoti fratres caritatis sollicitudine, eumque (conciti, variante) ubi et ubi denunciante quæsierunt* (éd. KRUSCH, p. 451, lignes 5-8). Le mot *placitum* ne semble pas revêtir son sens spécial de plaid ou assemblée publique. *Dictum* ne veut pas dire non plus « susdit » : il n'a été question, dans les phrases précédentes, de rien de tel. On traduira donc *ad dictum placitum* par : « à l'endroit convenu, au rendez-vous pris ».

² *Garetrudis, ... missis ubique per vicina loca cursoribus, tenebrarum negocium in lucem produxit claram* (ibid., lignes 7-9).

³ Le petit bois du Louvia, un reste de la forêt de Seneffe, près du village, n'est vraiment pas assez éloigné de Nivelles, et une tradition populaire, recueillie au siècle dernier sur les lèvres d'enfants de Seneffe, n'est pas du tout un indice sûr : « Tamignia, race de moutons, qui a tué Saint-Feuillen dans l' Louvia » (d'après N. Cloquet, cité par M^{me} Delanne, op. c., p. 179, note 82).

aucun de ces points n'étant de ceux où conduit la Taillie Voie, mais bien le Vieux chemin de Binche, c'est-à-dire celui de Waudrez.

Le témoin le plus ancien est Hillin, dans les dernières années du ^x^e siècle ou les premières du ^{xii}^e ¹, avec sa Vie métrique de S. Feuillen (*BHL*. 3076). Il se présente, par les initiales des huit premiers vers, comme *Hillinus cantor levita Fossensis cenobii*. Son œuvre est dédiée à Sigebert de Gembloux, son maître, lequel débuta dans l'enseignement vers 1071 et y persévéra jusqu'à sa mort, en 1112. Au § 33 ², le poète décrit une fontaine qui portait, de son temps, le nom de Saint-Feuillen, dans la Forêt Charbonnière. On racontait que l'abbé de Fosse s'y était reposé, en un site silvestre et charmant. Nous verrons que c'est au Rœulx. Hillin, très libre interprète de ses sources, renverse complètement la direction du dernier voyage de son héros : il le mène, avec ses compagnons, de l'abbaye d'Hautmont, où l'abbé de Fosse aurait visité S. Vincent Madelgaire, à celle de Soignies, et ceci, du moins, est quasi impossible ; en effet, si S. Vincent peut avoir fondé Hautmont avant 655, dès le début de sa conversion, on ne peut placer la construction de Soignies que bien plus tard dans sa carrière.

Voici les distiques d'Hillin. Le nom d'*Ampolines* semble y apparaître pour la première fois ³. Le poète fait ainsi parler des gens que S. Feuillen aurait rencontrés en route et à qui il aurait demandé son chemin :

Haec ad Sonephiam, referunt, ducit via villam,
Hic locus Ampolines fertur ab indigenis.
Talis et haec statio censetur nomine digno,
Nam semper pollens ambitus huius inest ⁴.

¹ *Act. SS.*, Oct. t. XIII, p. 372-373. M. Van der Essen (*Étude critique et littéraire sur les Vitae des Saints mérovingiens* [Louvain, 1907], p. 161) a cru pouvoir tirer d'un passage de l'*Archiv* de Pertz (t. VIII, 1843, p. 473) que celui-ci avait vu à Mons un manuscrit provenant de Fosse et antérieur à 1086. C'est une erreur : ce manuscrit vient du Rœulx et n'est pas antérieur au ^{xiii}^e siècle avancé (*Anal. Boll.*, t. IX, 1890, p. 270).

² *Act. SS.*, Oct. t. c., p. 433 E.

³ La Vie *BHL*. 3077, œuvre du célèbre Philippe de Harvengt (prieur de Bonne-Espérance dès 1130 ou 1131, abbé de 1157 à 1183), n'est qu'une mise en prose de la Vie métrique d'Hillin. Elle n'apporte pas, même à cet endroit, les précisions topographiques que l'on attendrait d'un auteur établi si longtemps à proximité de Strépy et du Rœulx.

⁴ *Act. SS.*, Oct. t. c., p. 403 F. *Sonephia*, comme l'on verra, représente Senneffe. Le second distique offre une étymologie d'*Ampolines* (*pollens ambitus*) ; plus tard, des érudits verront dans ce toponyme un souvenir d'Apollon.

Le même Hillin de Fosse, en prose, cette fois, composa un recueil de Miracles où, dès après le prologue, il situe très exactement un endroit de culte ¹. Celui-ci est identifié par l'auteur avec le lieu du martyre, pour la première fois aussi, semble-t-il, dans l'ensemble des documents écrits concernant S. Feuillen. C'est *Ampolinis* (nominatif singulier ou ablatif pluriel, la construction entortillée de la phrase permet l'une ou l'autre interprétation), au pays de Ha'naut, dans la Forêt Charbonnière, à côté de *Sterpeis* (nominatif ou génitif, pour la même raison), où fut répandu le sang des martyrs. Le tout est trop mal bâti pour permettre de décider, par ce passage seul, si c'est *Ampolinis* ou *Sterpeis* qui est donné pour le lieu même de l'assassinat. *Sterpeis* est aujourd'hui Strépy.

Ce qui suit a plus d'importance : Hillin affirme que, de son temps (et donc avant l'installation des chanoines), on voyait là un *atrium* (terre bénite, cimetière) et, au milieu, une petite église de bois et un autel sous l'invocation de S. Feuillen. Ces détails sont de grande valeur : un cimetière, une église et un autel de Saint-Feuillen, c'est l'essentiel d'un centre de chrétienté, pour ne pas dire d'une paroisse, préexistant à l'installation des Prémontrés (1125), et non pas, ainsi que les circonstances pouvaient le faire croire, une dénomination plus récente apportée de Fosse par le groupe des fondateurs. Ceux-ci, en effet, arrivaient de Saint-Feuillen de Fosse, ils apportaient les reliques de leur patron, et les liens qui feront de la nouvelle maison une abbaye de Prémontrés furent noués sans doute grâce aux relations entretenues par le B. Hugues de Fosse avec le chapitre de Saint-Feuillen dans sa ville natale ².

¹ *In pago Hainaugia nomine, in nemore nuncupato Charbeneria, loco qui dicitur Ampolinis, contermino parochiae vici qui vocatur Sterpeis, ubi fusus est cruor innoxius beati Foillani martyris et pedissequorum ipsius, facto procinctu, determinatum est atrium, in cuius medio ligneum ecclesiolae constitutum est aedificium et altare ad laudem Dei sub honore martyris ipsius erectum* (BHL. 3078, Acl. SS., Oct. t. c., p. 417 EF).

² Dom Ursmer Berlière (*Monasticon Belge*, t. I [Maredsous, 1890-1897], p. 411) a résumé de main de maître ce que l'on peut retirer des documents sur la fondation du Rœulx. Il s'est pourtant laissé induire en erreur par les auteurs qui, embrouillant les toponymes, situent Seneffe (*Senophia*, *Senofa*, etc.) trop près du futur monastère : « L'abbaye de St-Feuillen au Rœulx, écrit Dom Berlière, fut élevée à l'endroit où, d'après la tradition, le saint fondateur du monastère de Fosses souffrit le martyre vers le milieu du VII^e siècle et qui portait le nom de Senophe. Au commencement du XII^e siècle, l'oratoire était desservi par un chapelain nommé par le chapitre de Fosses. On peut

Dès le début de la fondation, les reliques de S. Feuillen furent amenées de Fosse au Rœulx ¹, en signe de prise de possession par le saint du nouvel établissement religieux qui porterait son nom ².

supposer avec assez de vraisemblance que cet oratoire fut cédé à l'ordre de Prémontré par les chanoines de Fosses, à la demande du B. Hugues, leur compatriote, premier disciple et successeur de St Norbert à Prémontré. Burchard, évêque de Cambrai, approuva cette donation en 1125, et céda au nouveau monastère les autels de Strépy, Seneffe, Épinois, Mignault, Croix, Wallers-Saint-Hilaire, Arquennes et Trivières... Ce diplôme nous apprend que les premiers religieux vinrent de Fosses ; aussi, en signe de reconnaissance et de dépendance, le monastère du Rœulx était-il tenu de payer au chapitre de Fosses une redevance annuelle. »

¹ Tel est le nom que portait l'endroit précis où les Prémontrés s'établirent en 1125. Cette appellation, *rodium* (« sart, essart ») ne saurait guère remonter au temps de S. Feuillen. Comme M. J. Herbillon nous le fait remarquer dans une note, dont nous le remercions, le terme est francique et il est difficile de dater les noms de cette famille. On constate seulement que leur apparition est assez tardive : le premier exemple serait Reux-Famenne (747, *Rudis*), puis Baasrode (827, *Baceroth* ; le document n'est pas un original), Tielrode (868-869, *Tilrode*), Roux-lez-Charleroi (même date, *Ruez cella* ; ix^e siècle, *in Rodo*) et en 871 *Rotbodirodo*, dans le canton de Vitry (Pas-de-Calais). Le hameau d'*Ampolines* (toponyme disparu, à ce qu'il semble) peut fort bien avoir eu son sart dès le haut moyen âge. On voit que les plus anciens Roux, comme les plus anciens Sarts, sont pratiquement du ix^e siècle. Ils ne se font vraiment fréquents qu'autour de l'an mille. D'*Ampolines*, M. Herbillon rapprocherait Ampilly (Côte-d'Or), qui est **Ampeliacus*. Mais la toponymie de ces cantons du Hainaut n'a pas été examinée encore d'ensemble et selon des méthodes bien strictes. Il conviendra d'attendre les résultats d'une enquête sérieuse.

² *Anno 1124, relatio beati martiris Foillani in Ampollinis, ubi et passus fuit (Annales Fossenses, éd. PERTZ, M.G., Script., t. IV, p. 30). « A partir de 1149 les annales furent continuées au monastère de Saint-Foillan » (de Fosse) « par divers auteurs, qui se succédèrent chaque année pour annoter les événements jusqu'en 1389 » (S. BALAU, *Étude critique des sources de l'histoire du Pays de Liège au moyen âge*, dans les *Mémoires couronnés* de l'Académie Royale de Belgique, série in-4^o, t. LXI, 1902-1903, p. 260). La mention citée, qui doit être rapportée à 1125 et non à 1124 (*Act. SS.*, Oct. t. XIII, p. 434 E), appartient donc à la couche la plus ancienne, rédigée au plus tard dès 1149. On y notera que l'endroit s'appelle toujours *Ampollinis*, de son vieux nom. Ce n'est pas encore le monastère prémontré de Saint-Feuillen. Le Rœulx, d'abord situé simplement dans la Forêt Charbonnière, sans plus de précision, est placé *in Ampollinis* en 1171. *Rodium* (qui apparaît au xii^e siècle) s'attache à la dénomination de Saint-Feuillen presque régulièrement à partir de 1214 (cf. BERLIÈRE, t.c., p. 410).*

Ces reliques étaient bien à Fosse vers la fin du ^x^e siècle ¹. Elles avaient dû être cachées à Frênes, hameau de Lustin, au ^x^e, pour les mettre à l'abri des barbares, mais leur retour solennel à Fosse avait eu lieu le 3 septembre 1086 ². Il ne paraît pas possible de déterminer exactement pendant combien de temps les Prémontrés du Rœulx conservèrent le corps de leur patron, centre de pèlerinage et source de donations pour la jeune fondation. Il était revenu à Fosse avant l'incendie qui détruisit l'église en 1174, car les reliques y furent retrouvées et rendues à la vénération des fidèles en 1176 ³.

Quant à *Senophia*, romanisé *Senophe* par certains auteurs et qui aurait été l'appellation propre de l'endroit où fut assassiné S. Feuillen avant qu'on ne dit communément Le Rœulx, ce n'est qu'un fantôme suscité par Hillin de Fosse. Celui-ci, on le sait, pour sa Vie métrique (*BHL.* 3076), n'avait d'autres autorités que les trois Vies en prose composées au ^x^e siècle, la première à Nivelles (*Vita* I, *BHL.* 3070) et la seconde à Fosse (*Vita* II, *BHL.* 3071), à ce qu'il semble, la troisième par conflation des deux premières et en y ajoutant des détails empruntés à Bède (*Vita* III, *BHL.* 3073) ⁴. Le poème d'Hillin de Fosse distingue la *villa Sonephia* du *locus Ampolines*, où des habitants de *Sonephia*, en termes choisis, indiquent à S. Feuillen le chemin à suivre et l'invitent à les accompagner ⁵. La *Vita* I, écrite à Nivelles, ne parlait que de la Forêt de Seneffe, c'est-à-dire des bois, entre Nivelles et la Forêt Charbonnière, auxquels un Nivellois donnera naturellement le nom de Bois de Seneffe, parce que le village de ce nom est situé en plein milieu et à peu près à mi-chemin de Nivelles au Rœulx. Ce dernier endroit appartient certainement à la Charbonnière proprement dite ⁶. Le texte est on ne peut plus clair : *in silva*

¹ C'est vers ce moment qu'une partie en fut distraite, enlevée ou acquise clandestinement, au profit d'Abbeville, de même que les reliques de S. Walfroy quittaient Ivoi (G. MORIN, *S. Walfroy - S. Wulphy et les reliques de S. Feuillen à Abbeville*, dans *Anal. Boll.*, t. XXI, 1902, p. 43-44).

² *Act. SS.*, Oct. t. c., p. 424 c.

³ *Hoc anno revelatum est Fossis corpus beati Foillani martiris in medio castro sub Raulfo Leodiensi episcopo* (*Annales Fossenses*, contemporaines à cette époque, éd. PERTZ, t. c., p. 31). ⁴ L. VAN DER ESSEN, op. c., p. 157-160.

⁵ *Act. SS.*, Oct. t. c., p. 403 f.

⁶ Seneffe, du reste, comme l'indique l'étymologie, tire son nom de la rivière sur laquelle il est situé et qu'on appelle aujourd'hui la Samme, mais qui était

coenobio sanctae Gertrudis contigua quae Sonefia (var. *Soneffia*) *dicitur* ¹. Cela est bien conforme à la topographie et n'outrepasse point les limites du témoignage ancien dont disposait, pour ce chapitre, l'auteur de la *Vita* I, notre *Additamentum Nivialense*, sauf en ce détail précis, où sa déposition est recevable : la dénomination que portait cette région boisée au XI^e siècle ².

La *Vita* III, ici, fait sagement de transcrire la *Vita* I sans y ajouter ³, mais l'auteur de la *Vita* II, un Fossois, qui ne connaissait pas les environs de Nivelles et dont le plus clair de l'œuvre consiste en développements oratoires ⁴, s'est embrouillé quelque peu. *Dum viae nescius per quendam saltum iret erroneus*, écrit-il, Feuillen a le malheur de se fier à un *serpentina fraude et nequitia plenus minister diabolicus*, qui le mène avec ses compagnons *per devia ad villam quae vocatur Sonefia* ⁵.

considérée autrefois comme la partie supérieure de la Senne. Ces conditions ne se réalisent pas au Rœulx, arrosé seulement par un ruisseau qui coule vers la Haine, dans une tout autre direction.

¹ BHL. 3070, c. 5 (*Act. SS.*, Oct. t. c., p. 384 B).

² La Vie ancienne de S. Zé (Etto), BHL. 2653, soutient peut-être sur ce point la *Vita* I de S. Feuillen. Elle serait, au plus tard, du commencement du XI^e siècle (VAN DER ESSEN, *Étude sur les Vitae des Saints mérovingiens*, p. 282-283). Son auteur prétend réunir en un groupe de frères sept saints d'origine irlandaise, missionnaires sur le continent. Cette construction, dont la fausseté a été abondamment démontrée, s'accompagne de la légende d'un voyage de S. Vincent Madelgaire en Irlande, sur lequel il nous faudra revenir un jour. La Vie de S. Zé est donc loin de mériter, dans son architecture, une confiance absolue. Il n'empêche qu'elle met en œuvre des matériaux d'une antiquité respectable, dans la description, par exemple, des différents personnages qui composent la troupe fraternelle. On ne saurait discerner si elle utilise déjà la *Vita* I (nivelloise) de S. Feuillen, la plus ancienne et que l'on croit pouvoir assigner au XI^e siècle, ou si elle a eu accès aux mêmes sources. Les deux témoignages, en tout cas, concordent jusque dans l'expression : *Venerabilis episcopus Foillanus cum germano suo Ultano, usque dum consummatus est in sylva Soneffia martyrio, moratus est in loco Fossas* (sic) *nuncupato, a beata Gertrude* (sic) *sibi dato, ubi et corpore humatus requiescit modo* (BHL. 2653, *Act. SS.*, Iul. t. III, p. 60-61).

³ Cf. *Act. SS.*, Oct. t. c., p. 392 E.

⁴ « A prendre (la *Vita* II) dans son ensemble, on y remarque de longues considérations morales, philosophiques, qui indiquent que l'auteur, tout en voulant composer une nouvelle biographie et n'ayant aucun fait historique à y ajouter, a pris sa revanche en accumulant les lieux communs, chers aux romanciers » (VAN DER ESSEN, op. c., p. 158).

⁵ BHL. 3071, c. 9 (*Act. SS.*, Oct. t. c., p. 388 D).

A cette *Vita* II, Hillin, Fossois, lui aussi, fait confiance, le plus naturellement du monde : ayant appris, peut-être par le chapelain de Saint-Feuillen en Charbonnière, le nom d'*Ampol(l)ines*, il s'abandonne à la muse et en fait le site d'une claire fontaine, au bord de laquelle le saint homme se serait reposé un instant. Il y aurait rencontré quelques habitants des environs : « Ce lieu, disent-ils (d'après le poète), s'appelle *Ampolines*. Ce chemin mène à la *villa* de *Sonephia* ¹. » Philippe de Harvengt ne fera qu'amplifier encore ².

En dehors des Vies de S. Feuillen, *Senophia* n'apparaît qu'une seule fois, dans l'acte par lequel Burchard, évêque de Cambrai, donne, en 1125, à Saint-Feuillen de Charbonnière les autels de Strépy et autres lieux, *ut ex iis vivere possint Fratres e Fossensi ecclesia sumpti*. La nouvelle fondation y est appelée *in sacello de Senophe, sito in loco martyrii S. Foillani*, et l'acte même est daté *in Senophe* ³. La graphie seule, par un *ph*, montre assez l'influence de la *Vita metrica* d'Hillin. Celui-ci, *cantor et levita Fossensis* quand il composa les Miracles de S. Feuillen, était un des principaux parmi les chanoines de Fosse ⁴. La chronologie n'interdit pas de prolonger son existence jusqu'en 1125, ni de suggérer qu'il a lui-même introduit, par deux fois, dans le texte de la donation que nous venons de citer et qui aurait été composé par les bénéficiaires, ce nom de *Senophe*, qui disparaît ensuite (et pour cause), de tous les documents et n'a laissé aucune trace, que l'on sache, dans la toponymie.

Il est incontestable, en conclusion, que la direction de Seneffe et le bois qui portait ce nom, sur les lèvres des gens de Nivelles, sont bien des repères marqués par la meilleure source, nivelloise, du XI^e siècle ; et, d'autre part que l'on montrait le lieu précis du martyre à l'endroit qui jusqu'aujourd'hui devait s'appeler Le Rœulx ⁵.

¹ *BHL*. 3076 (*Act. SS.*, Oct. t. c., p. 403 F).

² *BHL*. 3077 (*Act. SS.*, Oct. t. c., p. 414 CD).

³ *MIRAEUS, Opera diplomatica*, éd. FOPPENS, t. I, p. 103, col. 1.

⁴ C'est lui, sans doute, que l'on voit intervenir sous le nom de *Hellinus*, comme un des régents de l'hospice Saint-Nicolas (*Act. SS.*, Oct. t. c., p. 922 B).

⁵ Une chapelle commémorative, détruite à la Révolution française, prétendait marquer le lieu exact où périrent S. Feuillen et ses compagnons. Elle se ressait au milieu de l'étang situé au couchant du monastère, actuellement ans le parc du Rœulx, propriété de S. A. S. le Prince de Croy-Rœulx, qui le remier a attiré notre attention sur ce souvenir. D'après la légende, une fon-

40. Les compagnons de martyr de S. Feuillen.

Un lecteur attentif de l'*Additamentum Nivialense* (BHL. 3211), source non moins précieuse par son ancienneté que par son évidente sincérité, sera frappé de ce que nous appellerions la disparition des trois compagnons de S. Feuillen¹. L'auteur, un clerc ou moine de Nivelles, comme on voudra, rapporte l'aventure au singulier, tout à fait comme si le saint avait été un voyageur solitaire, jusqu'au moment où il le montre pénétrant dans la cabane où bientôt il sera mis à mort. Alors seulement, trois obscurs comparses, dont pas un mot n'a été dit jusque-là, prennent un peu de consistance : l'inquiétude les prive de sommeil. Le saint les rassure. Ils sont assassinés après lui. On les enterre tous quatre ensemble, après les avoir dépouillés. Il est question encore de leurs vêtements, de leurs chevaux, de leurs bagages à tous quatre, mais c'est Feuillen que l'on recherche partout. Le soixante-dix-septième

taine aurait jailli à l'endroit où l'on releva la tête du saint martyr, séparée du tronc par les meurtriers. Cette idée n'a pu naître que dans le bas moyen âge, à une époque où s'était enracinée la croyance au récit composite, définitif et prétendu complet (celui de la *Vita V*, par exemple, le récit de Philippe de Harvengt, qui transforme de fond en comble celui de l'*Additamentum Nivialense*). Selon l'abbé de Bonne-Espérance, ce n'est pas sous la terre battue d'une porcherie, mais parmi des broussailles et sous des buissons que les corps furent retrouvés (*Act. SS.*, Oct. t. c., p. 414 F ; Philippe de Harvengt ne fait que suivre la *Vita metrica* d'Hillin, *ibid.*, p. 406 A, la *Vita I*, *ibid.*, p. 384 D, transcrite par la *Vita III*, et la *Vita II*, *ibid.*, p. 389 A). Il y a près d'un siècle, Théophile Lejeune (*Monographies historiques et archéologiques de diverses localités du Hainaut*, t. II, s. d., p. 150, à la fin de la section intitulée *L'ancienne Abbaye de Saint-Feuillen*, qui est souvent citée comme un ouvrage séparé) affirme que l'oratoire de la source fut consacré en 1141. Nous ignorons quels documents authentiques ont pu lui fournir cette date. L'ancienne chapelle aurait subsisté jusqu'au commencement du XVII^e siècle. Elle fut alors réédifiée par l'abbé du Rœulx, Philippe Malapert (élu en 1637, mort en 1649), et entourée de bâtiments destinés à recevoir les pèlerins. L'humaniste montois Philippe Brasseur (1597-1659), qui consacra à cette chapelle quelques hexamètres dans son *Panegyricus Sanctorum Hannoniae* (Mons, 1644, p. 100), décrit le bâtiment nouveau, non l'ancien oratoire. La source existe toujours, très abondante, mais sous le niveau actuel de l'étang.

¹ Ils demeurent anonymes, et les efforts d'identification de Jean Colgan (*Acta Sanctorum Hiberniae*, t. I, p. 103, note 3) restent vains, malgré toute l'ingéniosité de ce grand compilateur et arrangeur de listes, qui a rempli l'hagiographie irlandaise de fausses précisions, notamment dans ses additions au martyrologe de Donegal et au recueil de Généalogies de Michel O'Clery.

jour après leur mort, les corps sont retrouvés ¹. La suite est au pluriel ². Puis, c'est fini, le narrateur passe de nouveau au singulier et ne parle plus que du corps de S. Feuillen ³. L'arrivée de celui-ci seul, du reste, aurait été annoncée, dans un songe prémonitoire, à Didon de Poitiers ⁴.

Les corps des trois compagnons, reconnaissables à ce qu'ils n'avaient pas été décapités ⁵, ont assurément reçu une sépulture honorable. L'*Additamentum* n'indique pas qu'on en ait prélevé des reliques, ni qu'ils aient été transportés à Fosse avec celui de leur abbé ⁶. Si, retenus à Nivelles, comme une sorte de compensation pour l'abandon à Fosse des reliques de leur abbé, ils y avaient été honorés d'un culte public ou privé, l'*Additamentum* ne se serait pas fait faute de le signaler. Le lecteur, en fait, ignore où les trois compagnons ont trouvé leur dernière demeure : à Nivelles, où ils furent certainement ramenés, ou à Fosse, où ils auraient suivi, sans que l'*Additamentum* en parle, la dépouille de S. Feuillen.

A Fosse, en tout cas, aucune trace n'a été relevée de leurs corps ou d'une vénération quelconque de leurs reliques ⁷. On sait combien jalousement celles de S. Feuillen y étaient gardées, et même militairement pendant les processions, transferts ou expositions dans la collégiale ⁸. Jamais, au grand jamais, il n'est question des restes de ses trois compagnons. Nul doute, pourtant, que, si les cha-

¹ *Septuagesimo septimo die obitus sui sacrata inventa sunt corpora* (*Additamentum*, éd. KRUSCH, p. 451, lignes 9-10).

² Voici ces indications : *ipso die inventa...* ; *suscepta... corpora... honorifice humeris deportata sunt...* ; *de adventantibus a Domino ammonetur corporibus...* ; *veneranda ei aderant corpora* (éd. KRUSCH, *ibid.*, lignes 11, 13, 15, 17, 20).

³ *Venerandi corporis onus... propriis devexerunt humeris* (KRUSCH, *ibid.*, lignes 21-22) ; *in monasterium* (Nivialense) *susceptus, reliquiis ab eo sumptis, veneranter... ad proprium deportatur monasterium* (Fossense ; lignes 24-25) ; *constitutus in loco est celeberrimo nominato alio nomina Fossa* (ligne 27).

⁴ *Iubetur quantotius in occursum beati Haelyae properare* (lignes 18-19).

⁵ *Sed beato viro Deo gratias clamante, ne vox illius audiretur, venerandum illius capud amputarunt* (p. 450-451).

⁶ A elles seules, les expressions citées dans les notes précédentes, *sacrata inventa sunt corpora* et *veneranda... corpora* (p. 451, lignes 10 et 20), ne peuvent évidemment être tenues pour une preuve du culte des compagnons de S. Feuillen.

⁷ A part l'affirmation d'André du Saussay, qui n'est pas recevable ; voir ci-dessous, p. 417.

⁸ Ces précautions extraordinaires ont inspiré l'ironie d'un correspondant d'Héribert Rosweyde, Louis Desperies (à lire peut-être Desperiers), prieur

noines de Fosse les avaient possédées ou avaient cru les posséder, ils ne les eussent mis en évidence, à une place d'honneur, au moins lors des célébrations plus solennelles du Tour, tous les sept ans. Les liens indéniables de ce Tour avec la délimitation ancienne des terres monastiques, dont il réaffirme la possession en un acte public, par la présence du saint fondateur lui-même, en en promenant les reliques selon un itinéraire circulaire bien déterminé, montrent assez que les cérémonies ne revêtaient pas seulement un aspect cultuel, mais aussi juridique et historique. Il est inconcevable que les trois compagnons eussent été laissés, ce jour-là, du moins, au lieu de leur dernier repos, si l'on avait cru avoir leurs corps à Fosse.

A Nivelles non plus, jamais, que nous sachions, on n'a vénéré les reliques des trois compagnons, jamais on n'en a distribué des parcelles qui auraient été signalées ailleurs dans des trésors, jamais on n'a montré leur tombe ¹. En fait, pas un mot sur leur compte dans aucun livre liturgique nivellois ou chez quelque auteur qui aurait pu les consulter. Nous venons de souligner l'absence du nom de S. Feuillen lui-même dans les litanies nivelloises du xve siècle ².

Au Rœulx se montrait l'endroit où les quatre voyageurs auraient été mis à mort, mais le récit de leur transport à tous quatre vers Nivelles, sous les diverses formes qu'il revêt dans les Vies de S. Feuillen et de Ste Gertrude, était trop connu et trop souvent répété aux pèlerins pour qu'il fût possible de leur faire accroire que les trois corps étaient restés au Rœulx.

La documentation matérielle, nous voulons dire la preuve qui se tirerait de la présence et de l'exhibition de reliques des trois

du Rœulx, au début du xvii^e siècle, dont la lettre a été imprimée (*Acta Sanctorum Belgii*, t. III, p. 14, et de nouveau *Act. SS.*, Oct. t. XIII, p. 438). Elles sont à l'origine de la fameuse « procession militaire » du Tour de Saint-Feuillen, qui ressortit maintenant au folklore plus encore qu'à l'hagiographie.

¹ Jamais, du moins, avant que l'abbé Allaert, curé de Nivelles, au début du xix^e siècle, reprenant les choses en mains après l'interruption des traditions locales causée par la Révolution, n'ait cru pouvoir les désigner, dans des circonstances et pour des motifs qui n'ont guère mis en confiance le P. Remi De Buck (*Act. SS.*, Oct. t. c., p. 432, nos 20-21). La reconnaissance de certaines reliques, par le cardinal Sterckx, comme celles des Bienheureux Pépin et Iduberge, était alors récente et d'autant plus embarrassante.

² Ci-dessus, p. 377.

compagnons, conduit donc à une conclusion entièrement négative. Qu'en est-il des textes littéraires ?

L'auteur de la *Vita* II de S. Feuillen, un Fossois, on s'en souvient, a eu l'attention attirée par ce que nous appelions, il y a un instant, la disparition des trois compagnons, assez remarquable dans l'*Additamentum Nivalense*¹. C'est un hagiographe qui hésite rarement à suppléer au silence de ses sources ou à leur manque d'éloquence. Il procède ici par addition et affirme (ce que ni l'une ni l'autre de ses sources ne contenait) qu'avant de transporter à Fosse le corps de S. Feuillen, on enterra dans l'église de Nivelles ses trois compagnons². C'est le même écrivain qui, par ignorance des lieux, transforme en *villa* la *silva* de Seneffe³. De son témoignage, très valable pour Fosse, retenons qu'en cette dernière église on ne prétendait nullement, au XI^e siècle, posséder les corps des trois compagnons, mais celui de S. Feuillen seul.

Le Nivellois qui, peu d'années auparavant, avait composé la *Vita* I et qui connaissait, lui aussi, l'*Additamentum Nivalense*, s'attache exactement à suivre ce dernier récit : il ne parle que du seul Feuillen⁴ et décrit le transfert de son corps de Nivelles à Fosse, sans même rappeler qu'on ait conservé à Nivelles quelques fragments de ses reliques⁵.

¹ La *Vita* I utilise l'*Additamentum* ; la *Vita* II dépend de la *Vita* I et aussi de l'*Additamentum* directement (VAN DER ESSEN, op. c., p. 153-158).

² *Ergo in monasterio beatae Gerthrudis sacrarumque virginum tribus discipulorum sancti viri corporibus terrae mandatis, atque confluentibus ad exequias tanti praesulis undique sacerdotum, clericorum ac sanctimonialium, necnon et laicorum, tam nobilium quam et plebei<or>um, vota ac donaria sua certatim reddentium, innumeris turmis, cum maxima honorificentia, in psalmis et hymnis hinc inde personantibus fidelium choris, ad iam praememoratum monasterium, quod ipse et venerandus frater eius Ultanus aedificaverant super fluvium quod Bervenna dicitur atque ex situ loci Fossas (sic) nuncupatur, delatum est ac sepultum venerabile pignus ipsius corporis* (Act. SS., Oct. t. c., p. 390 DE).

³ Ci-dessus, p. 405.

⁴ Combien peu l'auteur de la *Vita* I s'intéressait aux corps des trois compagnons, on le sent dans la maladresse de la phrase : *venerabile eius corpus discipulorumque suorum inventa sunt* (Act. SS., Oct. t. c., p. 384 F).

⁵ *Itaque corpus Deo digni et recolendi martyris Foillani, convenientibus undique ad id obsequium viris illustribus, maximeque Francorum nobilissimis, cum reliquo coetu fidelium, praecipue tamen beata Gertrude ministerii cura officiose tractante, Fossensi coenobio perlatum est, ibique divina cunctis misericorditer aridente praesentia sepultum* (ibid., p. 385 B). La *Vita* III se contente ici de transcrire des passages des *Vitae* I et II (cf. Act. SS., Oct. t. c., p. 395

Ainsi donc, au ^x^e siècle, on tenait à Fosse que les corps des trois compagnons étaient restés à Nivelles, et à Nivelles même on n'y portait pas le moindre intérêt. Leur résurrection fut purement littéraire, si l'on peut dire : à partir du ^{xv}^e siècle, des compilateurs sans autre autorité que celle de leur érudition, ayant lu une forme quelconque de la biographie de S. Feuillen, ont cru devoir lui joindre, dans leurs listes, ses trois compagnons, anonymes et restés sans culte.

Le plus ancien paraît avoir été l'industriel chanoine de Rouge-Clôître, Jean Gielemans, mort en 1487. Dans son *Hagiologium Brabantinorum*, un résumé de la *Vita* III forme la quarante-quatrième pièce du tome II ¹. Le titre donné à cette pièce les qualifie tous quatre de martyrs, pour la première fois, croyons-nous, en ce qui concerne les compagnons ². Jean Gielemans, dans la notice elle-même, ne traite que de S. Feuillen, et toujours au singulier.

Les martyrologes divers qu'il nous reste à citer ne prouvent pas par eux-mêmes l'existence d'un culte. Ils montrent seulement, dans le libellé de leurs mentions, que parfois soutient l'indication d'une source, le zèle d'érudits soucieux de compléter, par la consultation des Vies, manuscrites encore ou déjà imprimées, l'identification des personnages dont ils avaient rencontré le nom dans les recueils médiévaux, si sujets à caution.

C'est d'abord le Chartreux de Cologne Hermann Greven, mort en 1477 ³. Son édition d'Usuard, avec des additions, subsiste en autographe. On y lit, au 31 octobre : *Foillani martyris episcopi* ⁴ ;

D). Hillin, dans sa Vie métrique, s'inspire, à son habitude, de la *Vita* II. Il écrit : *Conduntur tumulis reliquorum corpora dignis* (ibid., p. 407 D), immédiatement après le discours mis sur les lèvres d'Ultain pour convaincre Gertrude de rendre au monastère de Fosse le corps de son fondateur et abbé. Philippe de Harvengt, dans ses amplifications en prose, suit, à l'accoutumée, la *Vita metrica* d'Hillin. Cependant, distrait par la composition d'un plus long discours d'Ultain, il oublie complètement les trois compagnons dès l'instant où ont été retrouvés les corps (ibid., p. 415 D) ; c'est toujours, au singulier, de celui de S. Feuillen qu'il parlera jusqu'à l'invocation finale (p. 415 E - 416 C).

¹ BHL. 3074 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XIV (1895), p. 58.

² *Veneranda igitur martyrum cadavera, scilicet Foillani et discipulorum eius, die post passionem eorum septuagesimo octavo (sic) reperta, sarcophagis continuo relocantur atque... ad monasterium Nivellense portantur* (éd. C. SMETIUS, *Acta Sanctorum Belgii*, t. III, p. 19).

³ B. DE GAFFIER, dans *Anal. Boll.*, t. LIV (1936), p. 318-319.

⁴ Manuscrit 1021 de la Bibliothèque de l'État à Darmstadt, fol. 201r ; dan

au 16 janvier : *Fursei confessoris*, puis, succédant à d'autres noms divers : *Foillani martyris et episcopi ac sociorum eius*¹. Les éditions imprimées de Cologne (1515 et 1521), souvent citées sous le nom de *Martyrologium Carthusianum* ou *Carthusiense*, ont été complétées et arrangées par les confrères de l'auteur. Au 16 janvier : *Perrona monasterio sancti Fursei confessoris*, et, après deux autres noms, sans indication de lieu : *Foillani episcopi martyris ac* (et, éd. de 1521) *sociorum eius* ; au 31 octobre : *Foillani episcopi et martyris*. Hermann Greven s'était composé également un légendier, qui existe encore. Aucune Vie de S. Feuillen n'y paraît, quoique le chapitre de Bède sur S. Fursy y soit dûment transcrit². On se doute que la documentation réunie par Greven pour son martyrologe et mise à profit au cours des années qu'il consacra à l'étendre et à le corriger sans cesse, par des additions marginales et interlinéaires, va bien au-delà du contenu de son petit légendier personnel.

La mention de S. Feuillen au 31 octobre n'appelle aucun commentaire de notre part, mais celle du même saint au 16 janvier, fête de son frère S. Fursy et anniversaire de la découverte de son corps, est remarquable : elle ne se rencontre, en effet, à notre connaissance, dans le haut moyen âge, que chez les auteurs de martyrologes irlandais³. Or, il est indéniable que Greven a connu et utilisé, directement ou non, un martyrologe d'origine irlandaise⁴.

l'interligne, au-dessus de *martyris*, se trouve une de ces additions, parfois indéchiffrables, de la main de l'auteur ; tout ce que nous osons en dire c'est qu'il n'y a pas moyen d'en tirer : *et sociorum*.

¹ Ibid., fol. 174^v ; le mot *abbatis* est ajouté, dans l'interligne, entre *Fursei* et *confessoris*.

² BÈDE, *Hist. Eccl.*, III, 19. Le manuscrit est à Berlin, Bibliothèque de l'État, Theol. fol. 706, fol. 86^v-87^v ; voir B. DE GAIFFIER, *ibid.*, p. 340, n° 90.

³ Voir ci-dessus, p. 384, note 4.

⁴ Ce recueil irlandais ou la liste qui en avait été extraite n'était certes pas en tout point des plus exacts. Comment expliquer, par exemple, chez Greven, au 4 mars, la mention *Moggrudonis episcopi et confessoris*, avec, dans l'interligne, *in Hibernia* (manuscrit de Darmstadt, fol. 179^v) ? Dans l'Usuard imprimé (Cologne, 1515 et 1521), on lit : *In Hibernia sancti Moggrudonis episcopi et confessoris*, mention qui reste mystérieuse (cf. B. DE GAIFFIER, *ibid.*, p. 325). Quant au 2 mars : *Tedgne abbatiss Monendabbis abbatiss*, avec, dans l'interligne au-dessus de *Monendabbis*, la localisation *in Hibernia* (dans les imprimés : *In Hibernia Tedgne et Monendabbis abbatum*), il s'agit de deux Irlandais commémorés, le premier au 2 mars, Fergna (quatrième abbé d'Iona, mort en 623), le second à la veille, Móenu (évêque de Cluain Ferta Brénainn, mort en 570) :

Il a pu, cependant, reprendre cette Invention de S. Feuillen à des Offices propres du Rœulx, par exemple, ou de Fosse, de plus basse époque, mais plus probablement à l'usage d'Aix-la-Chapelle¹.

Molanus, dans la première édition de son *Usuard* augmenté², ne parle, au 31 octobre, que de S. Feuillen³. Au 16 janvier, dans

le nom de celui-ci, au génitif, en irlandais, Môenend, s'est accolé à l'abréviation latine de l'épithète *abbatis*, à laquelle il avait droit autant qu'à celle d'évêque. S. Monendabbis peut donc être rayé du calendrier, ou plutôt remplacé par Môenu. La mention de ce qui aurait dû s'appeler, en termes exprès, l'Invention de S. Feuillen et de ses compagnons, telle qu'elle se lit dans le martyrologe de Tallaght (simplement, au 16 janvier : *Sancti Faelani*), ne constitue pas même une preuve de culte à ce jour en Irlande : c'est une insertion historique, comme il s'en rencontre beaucoup dans l'ancien martyrologe irlandais, lequel n'hésite pas devant la répétition du même personnage, à plusieurs jours dans l'année, à l'occasion de quelque événement de sa vie, sans que ces rappels puissent être interprétés comme l'indication d'un culte comparable à celui qui était rendu à un saint le jour choisi pour son office liturgique ; celui-ci, le plus souvent, était le *natalis*.

¹ La date du 16 janvier pour S. Feuillen, titulaire d'une des anciennes paroisses de la ville, serait caractéristique d'Aix, tandis que celle du 31 octobre n'y apparaîtrait qu'exceptionnellement, d'après le P. O. Gatzweiler (*Die liturgischen Handschriften des Aachner Münsterstifts* [Munster, 1926], p. 19, note 3). Cet auteur cite le *Passionnaire* du manuscrit 9 (XIX), supplément, écrit vers 1200, et le calendrier du manuscrit 2 (XLII), *Ordinatio chori*, du xve siècle finissant (pp. 19, 55, 57).

² Louvain, 1567. Sur les éditions de l'*Usuard*, voir notre article, *Anal. Boll.*, t. LXX (1952), p. 327-333 ; à la p. 327, une faute d'impression donne le 18 septembre 1595 pour la mort de Jean Vermeulen ; lire : 1585.

³ Le sigle Q, en tête de cette notice, indique la source, selon ce passage de la préface, chap. XIII : « Sub litera Q reliqua adieci e quibuscunque desumpta, nonnunquam tamen verbis nonnihil mutatis. Adieci autem ea potissimum ex Martyrologio prolongato per quendam Regularem monasterii S. Pauli dicti Rubeae vallis in Zonia » (Rouge-Cloître, dans la Forêt de Soignes), « ex Martyrologio quod Brugis collectum est in monasterio vallis S. Anthonii ordinis S. Guilelmi (quae duo e praedictis monasteriis mihi a patribus sunt concessa) ; ex Catalogo Sanctorum Brabantiae » (l'œuvre de Jean Gielemans de Rouge-Cloître, que nous venons de citer, p. 411, c'est-à-dire son *Hagiologium Brabantinorum*) « quem religiosus Rubeae Vallis scripsit domino Philippo Cotereau equiti et mihi e Gemblaco misit venerabilis D. Ludovicus Sonbechus, bibliothecarius, cantor et iuvenum magister ; ex metaphrasi Simeonis apud Aloysium tomis 5, 6 et 7 » (Syméon Métaphraste, traduit par Aloisio Lippomano) « et ex cuiusdam diligenti collectaneo quod communicaverunt Regulares qui adiacent Schoonhovie Hollandiae oppido. Tria autem observari velim in recentiorum collectis Martyrologiis. Primum, quod multos sanctos non cano-

son texte principal, il reproduit la notice des Chartreux de Cologne : *Perona monasterio sancti Fursei confessoris*¹, puis les mots² : *cuius gesta habentur*, suivis³ de : *Eodem die inventio corporis sancti Foilani episcopi et martyris in Ampolim*⁴.

La seconde édition de Molanus, en 1573, bouleverse le système des sigles⁵. Au 31 octobre, parmi les additions à Usuard, en itali-

nizatos sive in nulla ecclesia celebres cum canonizatis indistincte permisceant. Quod tamen Carthusia Coloniensis » (c'est-à-dire les deux éditions d'Usuard données par les Chartreux de Cologne, en 1515 et en 1521) « declinare volens praefatur se paene semper » beatae aut sanctae memoriae » non canonizatis praemisisse, ut per hoc a canonizatis secernantur. Recte autem addit » paene semper », nam utcumque multos nostrates inter Sanctos posuit absque praedicta clausula, quos apud nostros in nulla ecclesia ut Sanctos coli animadverti. » Et un peu plus bas : « In Martyrologio autem quod in Monasterio Rubea Valle collectum est, multos absque ulla occasione certis diebus additos puto ex Tripartita Historia et aliunde, tantum ut Martyrologio non deessent. » Il y a deux pages en petits caractères sur ce sujet. On voit de quelles précautions s'entoure l'érudit louvaniste pour mettre le lecteur en garde contre une illusion bien naturelle, celle qui consisterait à prendre pour une preuve de culte toute mention introduite par Molanus dans ses listes quotidiennes sous le sigle *Q*. Hélas ! les préfaces ne se lisent guère, et l'habitude est prise de tenir pour attestation de culte ce qui n'est, comme dans le cas présent, qu'une addition d'érudit.

¹ Avec, en marge, l'addition : « et civitate Franciae ».

² Sous le sigle *F*, qui, selon la préface, au chapitre XIII, signifie « Martyrologium ordinis S. Benedicti et aliquot in Francia impressa ».

³ Sous le sigle *E*, expliqué, *ibid.*, en ces termes : « Martyrologium Episcopatus Cameracensis, Ultraiectensis aut Leodiensis ».

⁴ Molanus complète en marge : « apud Rhodium » (Le Rœulx) « per B. Gertrudem. Vita huius lib. 2, cap. 11, » renvoi à la Vie de S^{te} Gertrude *BHL*. 3493, qu'il a dû consulter en manuscrit, car elle ne fut imprimée qu'en 1632 par Joseph-Geldolfe de Ryckel, dans ses *Vitae Sanctae Gertrudis... Historicae Narrationes tres*. Le chapitre XI du livre II s'intitule, en effet : « Miraculose corpus beati Foilani Martyris invenit » (p. 59), quoique, par suite d'une erreur, ce sujet soit celui du chapitre XII, en tête duquel se lit : « Pastoralis curae impedimenta deponit ». Ni *Ampolim*, ni *Rhodium* ne figurent chez Ryckel. Molanus semble avoir muni de cette référence à la *Vita BHL*. 3493 des renseignements obtenus d'ailleurs, et dont sa seconde édition, du reste, indiquera l'origine. Chez lui, comme dans le texte imprimé par Ryckel, il n'est question que de S. Feuillen : pas un mot de ses compagnons.

⁵ Voir au fol. 6^v : « In priore editione etiam aliis utebar literis, sed posterior ratio priori fuit praelata. » Au fol. 7^r, au terme du § 10 de son *Epistula ad Lectorem*, Molanus fait une déclaration bien propre à inspirer à ce lecteur une extrême prudence : « Interim sanctos nonnullos, ex Ecclesiarum Breviariis et integris historiis » (les Offices et les Leçons propres, ainsi que les petites légendes séparées), « quos in Martyrologiis non inveni, libens adieci, eo quod ipsae His

ques, se lit une notice où il n'est parlé que de S. Feuillen, non de ses compagnons, et qui, sauf 'deux ou trois modifications de pur style, est conforme à celle de 1567. Cependant, la note qui remplace le sigle *Q* de la première édition est nouvelle et de grand intérêt : Molanus indique sa source, la Vie métrique d'Hillin, consultée par lui dans un manuscrit du Rœulx, et signale qu'elle a été mise en prose également, se référant de la sorte à l'œuvre de Philippe de Harvengt (*BHL.* 3077), ainsi qu'aux Miracles (*BHL.* 3078). Il associe à S. Feuillen ses compagnons, mais dans cette note historique seulement. Le nom d'*Ampolim*, dès la première édition, était, au reste, un indice que l'auteur connaissait d'ores et déjà la Vie métrique d'Hillin ou sa recension en prose¹. Son témoignage n'est donc pas, comme il en avertissait le lecteur par le sigle *Q* dès la première édition, une preuve de culte des trois compagnons, mais un résumé de textes littéraires.

Cependant, dans son *Indiculus Sanctorum Belgii*, qui parut également en 1573², Molanus consacre à S. Feuillen une notice de plus d'une page³. Il allègue Bède et une Vie de S. Fursy, qu'il résume avant de fournir un abrégé de celle de S. Feuillen lui-même⁴. Il mentionne Saint-Feuillen du Rœulx⁵ et indique Fosse comme

toriae et Lectiones ecclesiasticae de Sanctis, paris sunt cum Martyrologii auctoritatis, imo aliud non sunt quam proluxa Martyrologia. » Encore une phrase que l'on néglige trop souvent. Qu'est-ce à dire, sinon que les insertions de Molanus n'ont d'autre autorité que celle des sources où il les a puisées, et qu'il en est de fort impures ? La difficulté sera de les déterminer et d'en faire la critique.

¹ Voici cette *Annotatio* 2, du 31 octobre : « S. Foillani et sociorum martyrium habetur, carmine, ad Sanctum Foillanum, extra Rhodium. Cuius auctor se Hillinum vocari tali initio indicat » (ici les trois premiers vers de la Vie métrique, *BHL.* 3076, dont les initiales du début donnent HILLINUS). « Ibidem in Nocturnis leguntur Gesta miraculorum sancti Foillani, quae idem Hillinus scripsit ad magistrum Sigebertum » (c'est-à-dire les Miracles *BHL.* 3078). « Passionem carmine scriptam alius postmodum in prosam vertit » (*BHL.* 3077).

² L'épître dédicatoire, à Lambert Hankart, abbé de Gembloux, est datée du 1^{er} mai ; celle de la seconde édition du martyrologe d'Usuard, au Cardinal Granvelle, du 1^{er} juin.

³ Fol. 32v-33v.

⁴ Il semble impossible de déterminer si son modèle est ici le texte, en vers, d'Hillin (*BHL.* 3076) ou celui, en prose, de Philippe de Harvengt (*BHL.* 3077).

⁵ « Est autem in loco martyrii constructa abbatia Sancti Foillani Ordinis Praemonstratensis, quae adiacet muris Rhodiensis oppidi, in Hannonia » (fol. 33r).

lieu de sépulture¹. Il cite aussi l'invocation de S. Feuillen et de ses compagnons dans les litanies qui se récitent au Rœulx². Enfin, Molanus marque les jours du *natalis*, 31 octobre, de l'Invention, 16 janvier, et de l'Élévation des reliques, 3 septembre.

C'est un ouvrage posthume du même auteur que les *Natales Sanctorum Belgii*³. La notice sur S. Feuillen est une nouvelle mouture de celle de l'*Indiculus*, complétée par quelques additions érudites. Notons une phrase signalant que les trois compagnons de martyr du saint, ensevelis à Nivelles, sont invoqués dans les litanies du Rœulx⁴. Le premier de ces deux points est emprunté par Molanus à la même source où il a puisé pour son *Indiculus*⁵; la seconde indication, donnée déjà dans l'*Indiculus*, doit être admise sur son témoignage, sans qu'on en puisse faire un signe non équivoque de culte liturgique proprement dit. Les détails de la mort de S. Feuillen étaient trop connus des Prémontrés du Rœulx pour que tout naturellement ceux-ci n'aient pas ajouté à son nom la formule *cum sociis tuis*, couramment usitée dans les litanies après l'invocation d'un chef de groupe⁶.

¹ « Quiescit Fossis, quod est oppidum territorii Leodiensis » (ibid).

² « Monasterium invocat etiam collegas martyrii, dicendo in litaniiis, Sancte Foillane, cum sociis tuis, ora pro nobis » (ibid).

³ « Recogniti, aucti et illustrati opera quorundam Doctorum Duacensium, » dit la veuve de l'imprimeur dans l'Épître dédicatoire, « ut quondam authoris, ita nunc typographi posthumum factum ». C'est en réalité une nouvelle édition de l'*Indiculus*, comme le note, à la p. 279, Pierre de Lou, écrivant à Louvain, le 7 janvier 1595, en tête de la *Chronica Sanctorum Belgii Recapitulatio* qui termine l'ouvrage. Celui-ci parut à Douai en 1616. La notice sur S. Feuillen se lit aux fol. 240^r-241^r. Arnold de Raisse n'a rien découvert qu'il pût ajouter au texte de Molanus à propos de S. Fursy et de S. Feuillen dans son utile supplément, *Ad Natales Sanctorum Belgii Ioannis Molani Auctarium* (Douai, 1626).

⁴ « Tres vero discipuli Nivellae sunt sepulti in monasterio Canoniarum S. Gertrudis, et cum S. Foillano invocantur in Litaniiis Rhodiensis Abbatiae » (fol. 241^r).

⁵ Hillin (*BHL*. 3076) ou Philippe de Harvengt (*BHL*. 3077); voir ci-dessus, p. 415, note 4.

⁶ Barthélemy Fisen n'est pas sur ce point un témoin indépendant. Dans ses *Flores Ecclesiae Leodiensis* (Lille, 1647, p. 473), il allègue expressément Molanus, en y ajoutant une note de prudence dans l'expression : « Tum magna reverentia religioneque S. Foillani corpori ambo succollant et ad Gertrudis usque coenobium deferunt. Eodem loco quamquam ignoto conditi creduntur esse S. Foillani sodales, et una omnes invocari in litaniiis Rhodiensis abbatiae testatur Molanus. » Pour autorités, le P. Fisen allègue quatre manuscrits de

Dans le Catalogue des saints irlandais publié par le P. Henri FitzSimon¹, S. Feuillen figure avec ses trois compagnons² : la liste des autorités consultées montre que c'est ici encore travail d'érudit, non preuve de culte.

Le témoignage d'André du Saussay n'est pas recevable, contre l'accord de tous ceux qui, directement ou indirectement, pendant un demi-millénaire, se sont prononcés contre la sépulture à Fosse des compagnons de S. Feuillen³. Sans doute a-t-il cru pouvoir déduire des textes, qu'il avait à tout le moins parcourus⁴, que les quatre

la Vie de S. Feuillen (à Saint-Laurent de Liège, à Fosse, au Rœulx et à Saint-Bertin), ainsi que Molanus.

¹ L'édition de Liège, 1619, sous le titre *Catalogus Praecipuorum Sanctorum Hiberniae* recognitus et auctus per R. P. Henr. Fitz-Simon, forme les pages 83 et suivantes des *Hiberniae sive Antiquioris Scotiae Vindiciae*... Authore G. F. Sur les différentes formes, recensions et éditions de ce *Catalogus*, voir P. GROSJEAN, dans *Féil-Sgríbhinn Eóin Mhic Néill .i. Essays and Studies presented to Professor Eoin MacNeill*, éd. John RYAN (Dublin, 1940), p. 335-337.

² N° 315 : « Foilanus ep. et mart. 31 Oct. cum tribus sociis. » La recension manuscrite C, composée ou copiée sous l'œil du P. Héribert Rosweyde, dans le manuscrit 8530-8534 de la Bibliothèque royale de Belgique, ajoute une référence : « Molanus » (éd. P. GROSJEAN, p. 364). Nous pouvons maintenant y joindre copie de la notice plus complète, qui a servi au P. FitzSimon pour rédiger son imprimé et dont l'auteur est encore inconnu. Elle est prise à des fragments provenant de la Bibliothèque des anciens Bollandistes, aujourd'hui aux Archives Générales du Royaume, à Bruxelles : « S. Foillanus episcopus et martyr 31 Octobris. cum tribus Sociis. Bed<a>, l. 3. c. 19 Hist. ; Trith<emius> l. 3. c. 89 ; Martyr<ologium> Rom<anum> et Carth<usiense> ; Molanus ; Barron<ius> t. 8, fol. 365, anno 644, et fol. 447, anno 564 ; Pet<rus de Natalibus> in Catal<ogo> l. 8. c. 126 ; Surius 1^o t. f. 387. Eius Vita manuscripta est in monasterio Rubrae Vallis prope Bruxellas et apud D. A. Myraeum canonicum Anwerpiensem. Fr. Hillinus Monachus Corbeiae Gallicae » (*sic*) ; l'auteur anonyme explicite Corbie, par opposition à Corvey, mais Hillin est de Fosse) « etiam scripsit carmine et prosa Martyrium eius lib. 2, qui asservantur manuscripti in Monasterio S. Foilliani extra Rhodium in Gallia » (*sic*) ; « Ar<noldus> Wion, lib. 3 secundae partis, fol. 356, et lib. 4, fol. 502. Passus est anno 655 secundum Molan<um> in Recapitulatione C<h>ronica Sanctorum Belgii, cap. 8. fol. 293. »

³ Qu'on voie les réflexions du P. Remi De Buck (*Act. SS.*, Oct. t. XIII, p. 432 c). Aucun document historique ne porte que ces trois compagnons aient joui à Fosse d'un culte ecclésiastique et public, et les Offices propres de cette Collégiale au XVIII^e siècle, que notre prédécesseur avait sous les yeux, ne signalent nulle part qu'ils y aient été vénéérés.

⁴ Il peut avoir vu la première édition de Molanus, qui lui a donné l'idée d'indiquer, au bas de sa page 799, l'anticipation du jeûne de la vigile de la Tous-saint, dans le nord de la France, à cause de la Saint-Quentin.

martyrs n'avaient point été séparés dans leur dernière demeure, et ne s'est-il pas donné la peine de vérifier le bien-fondé de son hypothèse ¹.

Terminons par le P. Bauduin Willot. Au 31 octobre, il complète les compilations antérieures par quelques détails plus précis sur les reliques de S. Feuillen et affirme, suivant en cela Molanus et Fisen, qui sont vraisemblablement ses guides principaux, que les trois compagnons reposent à Nivelles ².

La conclusion s'impose : le culte des trois compagnons de S. Feuillen, mise à part leur invocation au Rœulx dans les litanies (qui elle-même, finalement, n'est qu'un dérivé, sans valeur réelle de témoignage liturgique), est un simple phénomène littéraire issu des compilations érudites modernes. Sur la foi de la *Vita II* (*BHL*. 3071), fort sujette à caution sur ce point, car son auteur, un Fossois, ne connaît pas Nivelles, les hagiographes se sont transmis l'idée que les trois corps avaient été inhumés à Nivelles, dès la mi-janvier

¹ *Martyrologium Gallicanum* (Paris, 1637), p. 795, au 30 octobre : « Eodem die ibidem natalis trium beatorum ipsius sancti Foillani sociorum, qui ab iisdem iniquis cum eo interempti, felices spiritus immortalis in victoria profuderunt. » Cette date du 30 octobre est absolument insolite et arbitraire : A. du Saussay la tire de la lecture des Vies (qui sont loin d'affirmer, au reste, que l'assassinat fut perpétré avant la minuit) et il oublie que le jour liturgique commence aux vêpres de la veille, en sorte qu'un saint mort dans la nuit du 30 au 31 est vénéré le 31. Le mot *ibidem* prête à confusion : l'auteur vient de parler du Rœulx ; mais le doute est levé par son libellé de la notice du lendemain (p. 799) : « Ipso die Fossis celebratur Natalis sancti Foillani Martyris et sociorum, quorum extrema concertatio peracta est heri. » Au 16 janvier, simple mention, dans le *Martyrologium Gallicanum*, de l'Invention des reliques de S. Feuillen, sans un mot de ses compagnons, et renvoi pour l'Élévation au 3 septembre, pour le *Natalis* au 30 octobre (date propre à ce recueil). La notice du 3 septembre est moins concise : « Ipso die Fossis in agro Leodiensi translatio corporis beati Foillani Martyris, in Sylva Carbonaria loco Ampollinis dicto cum tribus discipulis occisi pridie Kal. Novemb. » Bien que sa formule ne soit pas sans ambiguïté, A. du Saussay du moins n'affirme pas directement qu'en cette Élévation les compagnons aient été associés à S. Feuillen ; ce qui eût été contredire le témoignage de tous les textes qui rapportent les cérémonies du 3 septembre 1086.

² Voici son texte : « ... près de la ville du Rheu, au Monastère qui pour ce porte son nom ; où est honoré l'un de ses bras ; et l'une de ses hanches, avec l'os d'une de ses jambes, en l'Église de S. Waudru à Mons ; mais ses compagnons gisent à Nivelles » (*Le Martyrologe ou Hagiologe Belgie* [Lille, s.d.], p. 110 ; l'Épître dédicatoire est du 8 décembre 1637).

qui suivit l'assassinat. Aucun, du reste, n'insinue qu'il y aient été l'objet d'un culte ; aucune fête n'est signalée, aucune reconnaissance ou distribution de leurs reliques. Surviennent, à partir du ^{xv}^e siècle, les fabricants de listes hagiographiques et de martyrologes historiques, de plus en plus décisifs, affirmatifs et complets, qui, dans leurs titres comme dans le libellé de leurs notices, conjuguent tout naturellement le nom de S. Feuillen et une mention de ses trois compagnons, connus par ses Vies. On n'en peut déduire que nulle part (sauf au Rœulx et, jusqu'à plus ample informé, dans les litanies seulement) ils aient été invoqués avec lui. Il n'y a donc pas, à proprement parler, de témoignage liturgique ou historique du culte des trois compagnons de S. Feuillen, ni à Nivelles, ni à Fosse, ni au Rœulx ¹.

41. Les saints irlandais dans les litanies du Pontifical carolingien de Fribourg-en-Brissgau.

Dans une étude qui, publiée à la veille d'une guerre, n'a pas reçu toute l'attention qu'elle méritait ², un érudit allemand, Max Josef Metzger, a reproduit avec grand soin les litanies que renferme le Pontifical, du milieu du ^{ix}^e siècle, manuscrit 363 de la Bibliothèque de l'université de Fribourg-en-Brissgau. Ce livre liturgique, employé à Bâle, n'a pourtant pas été écrit pour cette Église. Nous

¹ Induit en erreur par la prétendue identification de reliques, à Nivelles, sous le curé Allaert, et gêné dans ses entournures par la reconnaissance des corps des BB. Pépin et Iduberge, sous le cardinal Sterckx, le P. Remi De Buck, qui n'a pu connaître l'*Additamentum Nivialese* ni profiter de la mise en garde suggérée par le silence de ce document essentiel, a fait crédit à ce qu'il tenait pour le témoignage unanime des biographes (en réalité, ce n'était que l'auteur de la *Vita* II et ceux qui l'ont copié). Il a senti pourtant la difficulté. Son embarras est évident (*Act. SS.*, Oct. t. XIII, p. 430). On ne saurait le ranger au nombre des partisans du culte des trois compagnons que par un découpage malhonnête de bouts de phrases. Quant au *Supplementum ad Commentarium de S. Foillano* (Oct. t. c., p. 922-925), qu'il ne faut pas négliger et où nous croyons reconnaître l'intervention du P. Victor De Buck, parmi les nombreux Offices propres du ^{xvii}^e siècle et du ^{xviii}^e qui y sont allégués, aucun, apparemment, ne joint au culte liturgique de S. Feuillen celui de ses compagnons, non pas même dans le libellé de la fête.

² *Zwei Karolingische Pontifikalien vom Oberrhein* (Fribourg-en-Brissgau, 1914), p. 68-70.

ne nous attacherons ici qu'à identifier les saints irlandais qui y sont invoqués, signalant ainsi l'intérêt de ces litanies aux celtisants, à qui elles semblent avoir échappé.

Au bout de la liste des martyrs, *Cillian(us)* est assurément S. Kilian de Wurtzbourg, quoique l'on ne mentionne pas ses compagnons. Il est suivi de *Columban(us)*, certainement l'abbé de Luxeuil et de Bobbio, pourtant rangé toujours parmi les confesseurs. Le catalogue des saints moines est plus fourni, naturellement : *Patrici(us)*, *Columban(us)*, qui serait une répétition de S. Colomban de Luxeuil, *Colomb(us)*, qui est Columba, l'abbé d'Iona, *Comgell(us)*, celui de Bennchor, *Cannich(us)*, celui d'Achad Bó, *Ceran(us)*, c'est-à-dire Ciarán, celui de Cluain Moccu Nóis, *Brendan(us)*, celui de Cluain Ferta Brénainn, *Finnia*, c'est-à-dire Finnián, celui de Cluain Iráird plutôt que celui de Mag Bile.

Enfin, un groupe vraiment singulier constitué par les abbés de la *paruchia Fursei* (abbayes de Lagny, de Péronne et de Fosse)¹ : *Fursea(us)* (sic), *Ultan(us)*, *Foillian(us)* et *Cillian(us)*. Entre le dernier et l'avant-dernier de ces noms se place un *Benedict(us)*, différent du patriarche des moines d'Occident, lequel a été invoqué déjà, après les Pères du désert et S. Pachôme : c'est sans doute S. Benoît d'Aniane. Le *Cillianus* ainsi rapproché des SS. Fursy, Feuillen et Ultain, ne peut guère être que Cellán, autre abbé de Péronne, mort en 706², une vraie rareté dans des litanies. Cependant, les liens qui se remarquent dans la présente liste avec l'Irlande, d'une part, la France du nord et la Belgique, d'autre part³, rendent l'identification quasi certaine, et c'est à tort que l'éditeur avait cru y voir une répétition de S. Kilian de Wurtzbourg.

Parmi les vierges, *Brigida*, l'abbesse de Cell Dara, *Hita*, c'est-à-dire Íte, l'abbesse de Cluain Credáil, et enfin *Darherce*, plus que probablement Dar Erca, l'abbesse de Cell Sléibhe Cuilinn, également connue sous le nom de Mo-Nenna ou Mo-Ninne.

Paul GROSJEAN.

¹ Voir ci-dessus, p. 396-398.

² Ci-dessus, p. 397-398.

³ METZGER, op. c., p. 23.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Bibliotheca hagiographica graeca. 3^e édition mise à jour et considérablement augmentée par François HALKIN. Bruxelles, Société des Bollandistes, 1957, 3 volumes formant un total d'environ 1000 pages (= *Subsidia hagiographica*, 8a).

Après 48 ans écoulés, il était grand temps de renouveler la *Bibliotheca graeca*, créée par le P. Delehaye en 1895 et rééditée par lui en 1909. Il s'agissait avant tout d'insérer dans le recueil 1^o les éditions nouvelles de textes déjà imprimés ; 2^o les éditions de textes nouveaux concernant des saints déjà mentionnés dans la *BHG*.² ; 3^o les éditions de textes relatifs à des saints « nouveaux ». Préparée, du moins pour le dernier quart de siècle, par nos cinq relevés quinquennaux des *Publications récentes de textes hagiographiques grecs*, cette mise à jour, qu'on nous réclamait de toutes parts, aurait pu être réalisée sans trop de difficultés.

Mais il fallait saisir l'occasion d'élargir un peu les cadres, sans toutefois les faire sauter. Nous avons donc apporté, entre autres, trois sortes de compléments : 1^o La liste des éditions de chaque texte, trop souvent réduite, du moins pour les opusculs patristiques, à deux références (par exemple, Montfaucon et Migne), a été complétée par la mention de l'édition princeps et des autres, dans la mesure où nous avons pu les atteindre. 2^o Aux homélies mariales, déjà accueillies en grand nombre, ont été ajoutées les homélies sur les fêtes fixes du Christ, sur Lazare de Béthanie et sur les ancêtres du Sauveur, tous textes qui se rencontrent à chaque pas dans les ménologes manuscrits au milieu des Vies, Passions ou panégyriques des saints. 3^o Les documents hagiographiques inédits, mais signalés dans nos catalogues et dans l'*Überlieferung* d'Ehrhard, ont été introduits en masse, de manière à donner tout de suite une idée moins partielle du « dossier » de chaque saint ou groupe de martyrs. Autorisée par les exemples du P. Poncelet dans son Supplément à la *BHL* (1911) et du P. Delehaye lui-même en plusieurs endroits de sa *BHG*.², cette innovation nous a entraîné à des recherches et à des vérifications presque infinies. Mais elle accroîtra de beaucoup l'utilité du répertoire, et nous espérons que les byzantinistes nous en sauront gré.

« Considérablement augmentée », la nouvelle *BHG* comporte trois volumes au lieu d'un. Les deux premiers contiennent tout l'alphabet

depuis Aaron jusqu'à *Ioannes Baptista* et de *Ioannes Calybita* à *Zoticus*, tandis que le troisième est constitué par le Supplément, les Appendices et les Tables. Le Supplément est réservé aux saints « nouveaux », c'est-à-dire inconnus à la précédente édition de la *BHG*. Dans les sept Appendices on a rejeté tous les textes concernant 1° la Croix, 2° le Christ, 3° la Vierge, 4° les « récits utiles à l'âme, » 5° la fête de l'Orthodoxie, 6° les *Vitae Patrum*, enfin 7° les fêtes fixes de Notre-Seigneur. A l'index des auteurs ont été joints un index des éditeurs (où l'importance des contributions russe et grecque sautera aux yeux) et un index des incipit qui facilitera bien des identifications et suggérera d'utiles rapprochements. F. H.

Giuseppe LAZZATI. *Gli sviluppi della letteratura sui martiri nei primi quattro secoli*. Turin, Società editrice internazionale, 1956, 215 pp. (= *Studi superiori*).

Dans son livre sur *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (Bruxelles, 1921), le P. Delehaye a classé les documents hagiographiques et, suivant les genres littéraires, précisé la valeur historique de chaque catégorie. M. Lazzati étudie les mêmes œuvres sous une autre perspective. Il expose comment la vénération envers les martyrs a suscité des écrits divers, dont il énumère les types principaux au cours des quatre premiers siècles. Le récit prit d'abord la forme d'une lettre (Polycarpe, martyrs de Lyon); ensuite — et c'est le chapitre le plus développé — M. L. montre l'influence de la lecture liturgique sur les textes hagiographiques. Elle aurait eu pour conséquence de transformer les « documenti giudiziari » en « documenti letterari » : « il passaggio dagli uni agli altri è determinato dal lavoro esercitato sui primi e fondamentalmente consistente in tagli opportunamente operati su di essi per trasferirli dalla categoria del documento burocratico a quella di una lettura drammatica, pienamente rispettosa delle esigenze di verità che la liturgia impone perchè la rappresentazione sia identica al fatto » (p. 28). Rappelons que, sur ce sujet, le regretté chanoine R. Aigrain († 1957) a écrit des pages pertinentes (*L'hagiographie*, Paris, 1953, p. 132-140).

Le *μαρτύριον* de S. Justin (*BHG*.³ 972z, 973) et la Passion des martyrs Scillitains (*BHL*. 7527, 7528) seraient les meilleurs exemples de ces adaptations. Celles-ci restent brèves, écartent l'élément narratif même pour les circonstances de l'exécution de la sentence, ignorent l'exhortation parénétique et laissent au document son caractère dramatique dans le chassé-croisé des questions et des réponses en général fort courtes. Après la lecture de la Passion, l'évêque faisait une homélie, qui en commentait quelques points.

L'auteur poursuit son exposé en montrant comment la partie narrative — nécessaire pour informer des auditeurs qui ignorent tout du martyr et des circonstances de son supplice —, le souci d'édification, la préoccupation de faire connaître la vie du héros avant son arrestation (*βίος προῦ τοῦ μαρτυρίου*) donneront naissance à des œu-

vres telles que la Vie de Polycarpe (*BHG.* 1561) et celle de S. Cyprien (*BHL.* 2041). S. Augustin se plaindra déjà de ces longues compositions (*longam lectionem audivimus*), et la Passion des SS^{tes} Perpétue et Félicité sera abrégée pour l'usage liturgique (H. DELEHAYE, op. c., p. 68 ; *Anal. Boll.* LXXIV, 502). M. L. propose d'appeler les récits qui maintiennent le dialogue bref : *Passioni drammatiche* ; ceux où l'élément proprement narratif tend à prévaloir : *Passioni narrative* (p. 42).

Vient ensuite l'étude des panégyriques, étude assez courte, qui résume les vues du P. Delehaye ; enfin, quelques pages fort instructives sont consacrées aux préfaces liturgiques, qui contiennent de nombreuses allusions à la vie des martyrs, par exemple dans le rite ambrosien ; préfaces dont l'intérêt a été bien mis en évidence par M. A. Paredi (cf. *Anal. Boll.* LV, 1937, 383-384). Comme nous le disions naguère (*ibid.* LXXII, 1954, 153), le même travail serait à faire pour la liturgie mozarabe. Un dernier paragraphe est réservé aux hymnes en l'honneur des martyrs, par lesquels l'hagiographie pénètre aussi dans la liturgie.

M. L. termine son exposé par un chapitre intitulé : *Gli sviluppi extralituratici della letteratura sui Martiri* (p. 63-90), où l'on trouvera entre autres l'essentiel de son article *Eusebio epitomatore di Atti dei martiri*, paru dans les *Studi in onore di A. Calderini e R. Paribeni*, t. I (1956), p. 377-384.

Nous en avons dit assez, croyons-nous, pour souligner l'intérêt de ce livre, qui a le mérite de bien mettre en lumière l'influence des exigences liturgiques sur la littérature hagiographique. Nous pensons que, sur un point, l'auteur exagère l'autorité accordée aux Passions du fait qu'elles ont servi durant les offices religieux : « Proprio perchè *lettura liturgica* la Passio si presta ad essere sentita quale mezzo, il più idoneo, per fare passare come nuova rivelazione il suo contenuto affiancandola alla lectio scritturale » (pp. 46-47). Les mots « nuova rivelazione » et l'assimilation à la lecture de la Bible pourraient prêter à confusion et donner à penser que l'auteur approuve — ce qui n'est certainement pas le cas, — la thèse qu'A. Harnack avait développée dans son article : *Das ursprüngliche Motiv der Abfassung von Märtyrer- und Heilungsakten in der Kirche* (*Sitzungsberichte der k. preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1910, p. 106-125). Il y affirmait que les Actes des martyrs et les Miracles étaient « das eigentliche und notwendige Supplement zum Neuen Testament » (p. 116). Un spécialiste aussi compétent qu'A. Ehrhard montra aussitôt que cette thèse était insoutenable (*Byzantinische Zeitschrift*, t. XIX, 1910, p. 610-613).

A plusieurs reprises, l'auteur revient sur l'importance du martyre (pp. 14, 16-17, 46, 63). Dans sa bibliographie nous ne voyons pas le remarquable article de H. Strathmann dans G. KITTEL, *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, t. IV (1942), p. 477-520, ni le livre de E. GÜNTHER, *MARTYR, die Geschichte eines Wortes* (Gütersloh, 1941). Il est vrai que ce dernier ouvrage, paru pendant la guerre,

est presque introuvable, la plupart des exemplaires ayant été détruits ; cf. les comptes rendus de Fr. Dornseiff dans *Theologische Literaturzeitung*, t. LXVII (1942), col. 95-96, et de B. Seeberg dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. LXI (1942), p. 382.

En appendice, M. L. réédite, en les accompagnant d'utiles préfaces, 14 Passions grecques et latines. Il les répartit comme suit : *Antiche lettere sui Martiri* : S. Polycarpe, Martyrs de Lyon ; *Lezioni drammatiche* : S. Justin, Martyrs de Scillium, SS. Carpus, Papyrus et Agathonice, S. Maximilien, S. Marcel, S^{te} Crispine ; *Lezioni drammaticonarrative* : S. Cyprien, SS. Fructueux et ses compagnons, S. Apollonius ; *Lezioni narrative* : SS^{tes} Perpétue et Félicité, SS. Marien et Jacques, SS. Montan et Lucius.

B. DE GAIFFIER.

Manlio SIMONETTI. *Studi agiografici*. Rome, A. Signorelli, 1955, 135 pp. (= *Studi e saggi*).

Ce petit volume demande des lecteurs attentifs et patients, qui feront bien de se munir d'une édition des plus anciens Actes des martyrs, s'ils veulent suivre sans trop de difficultés les commentaires érudits de l'auteur. Celui-ci étudie en détail les Passions de S. Pionius de Smyrne (*BHG.* 1546 ; *BHL.* 6852) ; des deux saints pannoniens Irénée, évêque de Sirmium (*BHG.* 948 ; *BHL.* 4466), et Pollion (*BHL.* 6869) ; de S. Maxime, martyr *apud Asiam provinciam* (*BHL.* 5829) ; des SS. Pierre, André, Paul et Denise de Lampsaque (*BHL.* 6716) ; des SS. Carpus, Papyrus et Agathonice de Pergame (*BHG.* 293 ; texte latin édité par Pio Franchi de' Cavalieri ; cf. *Anal. Boll.* LVIII, 1940, 150-153) ; enfin des SS. Philéas et Philorome d'Alexandrie (*BHG.* 1533 ; *BHL.* 6799). Comme on le voit, c'est un important dossier hagiographique réparti sur une aire géographique assez vaste et dont chaque pièce jouit en général d'un renom de bon aloi, qui a été étudié par M. S. L'enquête s'est limitée presque exclusivement à l'étude littéraire des textes énumérés, en s'appuyant sur les éditions existantes. Plusieurs problèmes discutés ici avaient retenu l'attention du P. Delehaye, par exemple dans le chapitre I^{er} de son livre : *Les Passions des martyrs et les genres littéraires* (1921) et dans un de ses derniers articles : *Les Actes des martyrs de Pergame* (*Anal. Boll.* LVIII, 1940, 142-176). Mais tandis que notre regretté collègue procédait avec grande prudence dans l'analyse de ces vénérables témoins de l'époque des persécutions, M. S. élague d'une main intrépide tout ce qui lui paraît « inattendible ». En lisant les *Studi agiografici*, une phrase d'A. Harnack nous revenait à l'esprit : « ... Allein es gibt auch einen Unfug der Vergleichen, Reduktionen und Neutralisierungen, der das Auge blendet und alles Eigenartige und Individuelle zu ersticken droht. » De son côté, A. Ehrhard, qui approuvait cette déclaration du célèbre historien, tenait à rappeler que certains procédés de la critique doivent être employés avec discrétion : « Der grösste Feind dieses Fortschrittes ist die von der vergleichenden Methode noch nicht vollständig überwundene Kinderkrankheit,

die scheinbare Ähnlichkeiten für wirkliche hält und wirkliche Ähnlichkeiten zu Abhängigkeiten stempelt, beides ohne die umsichtige Beachtung der Gesamtlage des zu untersuchenden Einzelfalles und ohne die vorurteilslose Würdigung seiner charakteristischen Eigenart » (*Byzantinische Zeitschrift*, t. XIX, 1910, p. 613). On notera surtout la réflexion relative aux « ressemblances apparentes » et à l'oubli de ce que chaque texte peut présenter de caractéristique. N'y a-t-il pas un véritable danger à se livrer à un jeu littéraire qui se limite à dépister des analogies de circonstances, d'épisodes, de termes ou d'expressions et à laisser de côté le substrat historique (cf. *Anal. Boll.* LVII, 1939, 137) ?

M. S. voudra bien nous excuser de rappeler ces principes de méthodologie, qu'il est loin d'ignorer et sur lesquels il est lui-même revenu récemment (*Qualche osservazione a proposito dell' origine degli Atti dei martiri*, dans *Revue des Études Augustiniennes*, t. II, 1956, p. 39-57 ; *Qualche osservazione sui luoghi comuni negli Atti dei martiri*, dans *Giornale italiano di filologia*, t. X, 1957, p. 147-155). Nous lui sommes reconnaissant d'avoir attiré l'attention sur certains lieux communs, sur certaines formules ; mais de leur ressemblance peut-on conclure à une « rielaborazione letteraria » ?

Il ne faut pas non plus oublier que les Actes des martyrs étaient souvent lus dans les assemblées chrétiennes ; envoyés d'une communauté à l'autre, ils circulaient de mains en mains et se fixaient dans les mémoires. De même que le texte de la Bible était cité presque involontairement, de même les rédacteurs, pour décrire des situations analogues, employaient des expressions qui reposaient dans l'inconscient de leurs souvenirs. Ajoutons que, dans bien des cas, les auteurs des Passions sont de modestes écrivains qui se serviront de la formule la plus courante, celle de la conversation.

La lecture du livre de M. S. nous a suggéré quelques remarques de détail. La rédaction latine de la Passion de S. Pionius (*BHL.* 6852) n'a pas été confrontée avec l'original grec (p. 9) : pour les problèmes que voulait résoudre M. S., elle n'aurait peut-être pas été d'un grand secours ; toutefois avant de se prononcer il faudrait disposer d'une édition critique ; celle-ci nous fait toujours défaut. O. von Gebhardt avait réuni de nombreux matériaux (cf. *Zentralblatt für Bibliothekswesen*, t. 24, 1907, p. 23) et, dès 1910, C. Weyman annonçait la parution de la Passion latine comme prochaine (*Festgabe Hermann Grauert*, p. 15-16). L. Wohleb, sans recourir aux manuscrits, a esquissé une comparaison du grec et du latin (*Römische Quartalschrift*, t. 37, 1929, p. 173-177). Il projetait, lui aussi, une révision du texte latin de la Passion. Retenu par d'autres occupations, il n'a pu la terminer avant sa mort, survenue il y a quelques années. L'édition de Ruinart — la seule qui donne le texte latin complet — s'appuie sur quatre manuscrits ; nous connaissons actuellement une dizaine de témoins. D'un témoin du VII^e siècle, aujourd'hui disparu, il ne reste plus qu'un fragment (Reims, Bibl. municipale, n° 1424 ; cf. E. A. Lowe, *Codices latini antiquiores*, t. VI, p. 36). Retrouvera-t-on un jour les feuillets manquants du manuscrit de Munich, Clm 4554, du VIII/IX^e siècle, qui d'après l'ancien index contenait,

au n° 29, une *Passio sancti Pionis episcopi*, et au n° 31, une *Passio sancti Pionii presbyteri*? Le premier titre constitue une énigme. De qui s'agit-il?

Au n° indiqué, la *BHL*. a omis de signaler que les *Acta Sanctorum* ne donnaient que de longs *excerpta* de la Passion, ainsi que le notait Bollandus dans le commentaire (*Act. SS.*, Feb. t. I, p. 38). Pour ne pas l'avoir remarqué, le Catalogue des manuscrits hagiographiques de la Bibliothèque royale de Bruxelles (t. I, p. 145-146) présente comme *variae lectiones* des passages qui se retrouvent dans l'édition complète de Ruinart. De ces *variae lectiones*, seule la dernière offre de l'intérêt.

P. 75, M. S. rappelle que le prologue de la Passion de S. Pollion mentionne quelques victimes de la persécution en Pannonie, à savoir le prêtre Montan et l'évêque Irénée. L'état du texte *BHL*. 6869 n'est guère satisfaisant. Ayant pu consulter un témoin ancien (Maihingen I, 2 [16]), nous avons constaté qu'un nom a été omis, celui du diacre Démétrius. Voici ce passage : *Probus... comprehensum sanctum Montanum presbiterum ecclesie Sincidulensis artatum diuque christiane fidei viribus conclutantem misit in fluvium. Episcopum quoque Hireneum Sirmiensi ecclesie pro fide et commisse sibi plebis constantia fortiter dimicantem ad celestem palmam simili sententia co[n]gnitor propevit inmitis, et sanctum Demetrium eiusdem ecclesie diaconum renuntiantem idolis et impia precepta contempnentem vario tormentorum genere confretum temporali morti tradidit in eternitate victurum*. Pierre de Natalibus a lu, lui aussi, une recension où Démétrius était cité : *sanctum quoque Demetrium ipsius ecclesie diaconem decollaverat*. Si l'on se rappelle que la Passion de S. Démétrius de Sirmium, particulièrement vénéral à Salonique, est enveloppée d'obscurités, ces quelques renseignements ne sont pas à dédaigner.

Presque en même temps que ses *Studi*, M. S. publiait sous le titre *Nuovi studi agiografici* (*Rivista di archeologia cristiana*, t. XXXI, p. 223-252), un article consacré à S. Romain d'Antioche, à S. Quirin de Siscia et à S. Pierre Balsamus. Dans la première étude, il se prononce, à la suite du P. Delehaye et de M^{re} A. Bartolozzi, contre l'attribution à S. Jean Chrysostome du panégyrique *BHG*. 1602. Il note ensuite que Prudence ne s'est pas inspiré de ce discours, mais de la Passion. Les Actes de S. Quirin (*BHL*. 7035) contiennent des éléments de valeur ; quant à l'hymne que Prudence a composée en son honneur (*Peristephanon*, VII), elle dériverait de la brève notice du *Chronicon* de S. Jérôme. Au sujet de la date du transfert des reliques du martyr pannonien à Rome, M. S. propose, après Marucchi, l'année 378. Le P. Ferrua est revenu à deux reprises sur ce sujet (*Dalla Pannonia a Roma*, dans *Civiltà cattolica*, ann. 88, 1937, t. IV, p. 129-140 ; *Epigrammata Damasiana*, Cité du Vatican, 1942, p. 235-237) : « Translationem etiam sedente Damaso († 384) aut paulo post fieri potuisse non prohibet Prudentius, qui fortasse iam Romae sepultum fecit. » Le P. Ferrua, en disant que l'hymne de Prudence ne s'oppose pas à cette date, fait allusion à son article de la *Civiltà*, dans lequel il interprète la strophe suivante :

Quirinum placitum deo
urbis moenia Sisciae
concessum sibi martyrem
complexu patrio foveat

de la manière que voici : « le mura dell' Urbe (Roma) stringono a sè Quirino, martire Sisciano a sè regalato ». Cette traduction, à première vue surprenante, est, croyons-nous, exacte, d'abord parce que jamais le corps de S. Quirin n'a reposé à Siscia, mais à Savaria (en Pannonie) près de la « porta Scarbantia », et c'est de là qu'il fut transporté à Rome. En outre, si Prudence n'a connu S. Quirin qu'au travers de la brève mention de S. Jérôme, la traduction du P. Ferrua s'impose encore plus, car le *Chronicon* ne parle pas de l'endroit du martyre, ni de la sépulture, mais uniquement du siège de Quirinus *episcopus Siscianus*. Sans les exigences du mètre, Prudence aurait écrit *Quirinum Siscianum martyrem Urbis moenia fovent*.

Enfin, au sujet de Pierre Balsamus (BHL. 6702) et de Pierre Abselamus, dont Eusèbe a gardé le souvenir, on s'est souvent demandé s'il s'agissait d'un seul personnage. M. S. conclut son enquête par ces mots : « Io sono propenso a considerare i nostri due martiri come distinti l'uno dall' altro » (p. 252). Le distingué professeur n'a pas lu, semble-t-il, la notice du P. Delehaye, dans laquelle étaient résumés les arguments en faveur de l'identification des deux martyrs (*Comm. marty. rom.*, p. 4-5).

Disons, en terminant, que les travaux de M. S., toujours clairement rédigés, stimulent la réflexion du lecteur et le forcent à repenser de nombreux problèmes.

B. DE GAIFFIER.

Mario RIGHETTI. *Manuale di storia liturgica*, t. I-IV. Milan, Editrice Ancora, 1950, 1955, 1956, 1953. xv-586, xvi-715, xxii-614, xv-575 pp., nombreuses illustrations.

Le public italien et particulièrement le clergé ont contracté une dette de reconnaissance à l'égard de Mgr Mario Righetti, professeur de liturgie au séminaire de Gênes. C'est en pleine guerre (1944) qu'il publiait le premier volume de son œuvre monumentale. En moins de dix ans, il avait non seulement terminé le quatrième et dernier tome, mais en outre, il donnait en 1950, 1955 et 1956, une seconde édition des trois premiers volumes. C'est dire le succès qui a accueilli dès sa parution ce travail méritoire. Voici le plan : le tome I^{er} comprend l'introduction générale sur la liturgie et les différentes liturgies ; le tome II décrit l'année liturgique et l'histoire du bréviaire ; le t. III est réservé à l'Eucharistie sous le double aspect du sacrifice et du sacrement ; enfin le t. IV est consacré aux autres sacrements et aux sacramentaux.

Comme on le voit, c'est une véritable somme — la première en langue italienne — qu'a composée Mgr R. sous le titre plus modeste de « Manuel ». Désormais étudiants des séminaires, prêtres, laïcs ont à leur disposition un ouvrage qui leur offre un enseignement de qualité. Est-ce parce que Mgr R. a été longtemps professeur que son exposé est clair et bien ordonné ? La rédaction et les notes donnent l'impression, non d'une assimilation hâtive, mais d'une lente maturation, qui a permis à l'auteur de se rendre compte et de la nature des problèmes et des progrès apportés à leur solution au cours des dernières décennies. On comprend que Mgr R. n'ait pu toujours

approfondir personnellement tant de sujets complexes. Dans le cas où différentes thèses s'affrontent, il les expose *sine ira et studio*.

Nous avons lu avec un intérêt particulier le chapitre consacré au culte des saints (t. II, p. 304-360). Le savant prélat y a condensé les données les plus importantes sur l'origine et les développements du culte des martyrs et des confesseurs. Les principales étapes de ce développement auraient pu toutefois être marquées avec plus de précision. Dans le paragraphe : *Gli eroi pagani e il culto dei Santi*, il eût été souhaitable de mieux mettre en évidence combien la célébration eucharistique près de la tombe des martyrs conférait à la cérémonie chrétienne un caractère nettement différent des rites venus du paganisme. A propos de l'insertion des saints dans le ferial romain (t. II, p. 510-511) et de la lecture des Passions à la messe et à l'office (ibid., p. 608-609), l'exposé est trop succinct et méritait d'être plus développé (cf. *Anal. Boll.* LXXII, 1954, 134-166).

La seconde édition du tome II a été enrichie de deux précieux *excursus*, l'un sur l'année liturgique ambrosienne, l'autre sur le bréviaire ambrosien. Ils ont été rédigés par un des meilleurs spécialistes, le chanoine Pierre Borella, de Milan. C'est le même auteur qui, à la fin du t. IV, a composé un chapitre consacré aux sacrements dans la susdite liturgie (p. 421-472).

Aidé par les élèves du séminaire, le vaillant professeur a muni son manuel d'une triple table : des noms de personnes, des *incipit*, et des matières. L'illustration a un but surtout didactique. Que des fautes d'impression se soient glissées dans ces quelque 2500 pages de typographie serrée, n'est pas surprenant : elles sont, du reste, relativement rares.

B. DE GAIFFIER.

PONZIO. *Vita e martirio di san Cipriano*. Introduzione, testo critico, versione e note a cura di Michele PELLEGRINO. Alba (Cuneo), Edizioni Paoline, 1955, 208 pp. (= *Verba seniorum*, 3).

POSSIDIO. *Vita di S. Agostino*. Introduzione, testo critico, versione e note a cura di Michele PELLEGRINO. Ibid., 1955, 239 pp. (Même collection, 4).

TIRANNIO RUFINO. *Apologia* a cura di Manlio SIMONETTI. Ibid., 1957, 365 pp. (Même collection, 6).

Mgr M. Pellegrino, à qui nous devons déjà d'utiles contributions à la littérature patristique, a entrepris de mettre à la disposition du public lettré les œuvres les plus marquantes de l'antiquité chrétienne. Presque en même temps, il a fait paraître une édition de la Vie de S. Cyprien par le diacre Pontius (*BHL.* 2041) et de la Vie de S. Augustin par Possidius (*BHL.* 785). En tête de la première, il donne une introduction générale sur le développement de la biographie dans la littérature chrétienne. Cette introduction est destinée à servir de préface à tous les volumes de la collection qui reproduiront des Vies de saints. En une cinquantaine de pages, l'auteur énumère les principales biographies des six premiers siècles. Il aborde ensuite le problème des rapports des œuvres antiques avec les œuvres chrétiennes.

nes et indique quelques caractères communs à ces dernières : tendance apologétique, souci d'édification, disparition fréquente de l'élément personnel au profit d'un type idéal et forcément conventionnel. En rédigeant ce chapitre, Mgr P. se réfère surtout aux Vies de S. Cyprien, de S. Augustin, de S. Martin de Tours, de S. Ambroise et S. de Séverin du Norique. Au point de vue de l'histoire de la spiritualité, il note que ces écrits révèlent un christianisme actif et conquérant, tout en étant très soucieux de vie intérieure. Cette introduction se lit avec intérêt et aidera certainement les lecteurs de la collection à mieux comprendre les documents mis à leur disposition.

La bibliographie des principales éditions aurait pu être à la fois plus complète et plus simple si l'auteur avait renvoyé aux trois *Bibliothecae hagiographicae*. Notons qu'il est inexact de parler du copte, du saïdique et du bohaïrique comme de trois langues distinctes ; c'est la première qui se divise notamment en ces deux branches. La Vie de S^{te} Synclétique (*BHG*. 1694), faussement attribuée jadis à S. Athanase, ne méritait peut-être pas de figurer dans cet *elenchus* (cf. *Anal. Boll.* LXV, 1947, 168). Dire à propos des Vies de S. Pachôme, rédigées en plusieurs langues, que les historiens « concordano nel riconoscere la superiorità delle migliori Vite greche » (p. 15), fera froncer les sourcils à plus d'un. Il n'est pas exact de parler d'une Vie syriaque de S. Alexis. Le héros de ce récit est simplement connu sous l'appellation de l'« Homme de Dieu ». Un hagiographe s'empara des données de ce texte pour composer la Vie de S. Alexis. Sur S. Grégoire l'Illuminateur, aucun des travaux de M. G. Garitte n'est cité (voir, par exemple, *Anal. Boll.* LX, 1942, 230 ; LXIV, 1946, 250 ; LXIX, 1951, 394) ; de même, à propos de Porphyre de Gaza, nous ne voyons pas la mention de l'important mémoire du P. Peeters (*Anal. Boll.*, LIX, 1941, 65-216). Si nous faisons ces quelques remarques de détail, c'est que le livre de Mgr P., destiné à orienter le lecteur dans ses recherches, devrait lui faire connaître les travaux récents, du moins s'ils sont meilleurs et mieux informés.

Dans l'introduction à la Vie de S. Cyprien, Mgr P., tout en exposant les opinions très diverses émises au sujet de cette œuvre, adopte dans l'ensemble des positions très proches de celles du P. Delehaye (*Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 82-104).

La Vie de S. Augustin par Possidius ne pose pas de problèmes aussi délicats que la précédente. L'hagiographe insiste particulièrement sur l'activité apostolique du grand évêque, et l'admiration qu'il professe pour son maître ne l'a pas entraîné à des exagérations.

Tant pour la Vie de Cyprien que pour celle d'Augustin, Mgr P. a revu les textes sur les manuscrits. Il compte donner plus en détail le résultat de ses collations. Mais, dès maintenant, il nous présente une édition améliorée, munie d'une traduction et de notes nombreuses et pleines d'érudition.

Dans la même collection, M. M. Simonetti, qui ne recule pas devant les tâches ardues et demandant une longue patience, republie l'*Apoloogia* de Rufin. Introduction (p. 1-66), collation des manuscrits, choix des variantes, traduction, tout montre que la *Collana* des *Verba seniorum* entend présenter des travaux satisfaisant à toutes

les exigences de la critique. P. 64, M. S. rappelle le compte rendu du P. Peeters sur le livre de Murphy (*Anal. Boll.* LXVI, 1948, 325) et marque son accord sur la nécessité d'une réhabilitation de Rufin.

B. DE GAIFFIER.

Jean POURRIÈRE. *Saint Mitre d'Aix et saint Démétrius de Périnthe.* Étude critique d'hagiographie. Paris, 1953, 77 pp.

G. de Manteyer, érudit méritant mais parfois porté aux systématisations hâtives, soutenait, il y a un peu plus de trente ans, que certains martyrs, actuellement vénérés dans le sud-est de la Gaule, n'y avaient pas toujours vécu ni subi la mort ; nombre d'entre eux seraient des étrangers suppliciés dans les contrées orientales (Italie, Thrace, Asie Mineure, Égypte) et dont le culte fut importé dans la vallée du Rhône. D'après cette théorie, S. Mitre, patron d'Aix-en-Provence, serait à identifier avec le prêtre Démétrius, martyrisé à Périnthe, le 14 novembre 305 ou 306. Quelques historiens ont admis cette identification ; la plupart, parmi lesquels Levillain (*Revue d'histoire de l'Église de France*, t. XIII, 1927, p. 145-189) et le P. Delehaye (*Anal. Boll.* XLV, 1927, 141-142), la rejetèrent. Dans l'ouvrage que nous présentons au lecteur, M. J. Pourrière examine en détail le cas de S. Mitre ; il conclut en écartant résolument, lui aussi, la thèse de Manteyer.

Une triple source d'inégale valeur nous renseigne sur l'identité de S. Mitre d'Aix : le chap. 70 du *Liber in gloria confessorum* de Grégoire de Tours, une *Vita* (*BHL.* 5973) et une notice dans le martyrologe d'Adon. Cette dernière se révèle à l'examen, comme il fallait s'y attendre, de peu de poids. Grégoire est un précieux témoin pour la qualité de confesseur de notre saint. Quant à la Vie, si elle corrobore, d'une part, les quelques lignes de l'historien franc, elle se révèle, d'autre part, un document fort important. M. P. l'étudie avec une grande perspicacité et une érudition bien informée.

A plus d'une reprise déjà, nos prédécesseurs eurent à traiter de S. Mitre. Tout d'abord lors de l'édition de la *Vita*, dans un des premiers volumes des *Analecta* (VIII, 1889, 10-15). Le texte qu'ils publiaient d'après le meilleur témoin (le manuscrit 5, ancien 16, de Chartres) revêtait à leurs yeux d'autant plus de valeur qu'ils ne jugèrent pas improbable que le *certaminis eius* [Mitrii] *textus* auquel fait allusion Grégoire de Tours fût celui-là même qu'ils éditaient pour la première fois (t. c., p. 432), ce qui veut dire qu'il remonterait à la fin du v^e ou au début du vi^e siècle. Cinquante ans plus tard, les auteurs du commentaire du martyrologe romain eurent l'occasion de revenir sur cette première datation (*Comm. martyr. rom.*, p. 519). Si la Vie est fort ancienne (le manuscrit de Chartres est de la fin du viii^e siècle), il ne faudrait cependant pas y voir, ajoutent-ils, la composition d'un contemporain du saint, et cela à cause des éléments légendaires qui s'y sont introduits et dénotent le travail de l'imagination. Remarquons, en outre, que la ressemblance de la *Vita Mytriae* avec

l'homélie qui suit la *Vita Willibrordi* d'Alcuin (*BHL*. 8937), analogie que met en évidence M. P., oblige à retarder la Vie jusqu'à la fin du VIII^e siècle. Bref, les données de la critique externe et interne s'harmonisent le mieux si l'on admet — M. P. l'a fort bien vu — que « la Vie du VIII^e siècle reproduit avec fidélité les caractères de la Vie primitive, à laquelle elle déclare se référer et que mentionne Grégoire de Tours » (p. 39).

Cette explication, qu'on veuille le remarquer, n'est pas une simple hypothèse. Outre les arguments que nous venons de mentionner, la sobriété avec laquelle est décrite la biographie de notre héros invite à l'accepter. Un hagiographe plus tardif et séparé de la tradition contemporaine du saint n'aurait pas manqué d'exalter S. Mitre comme un thaumaturge plus spectaculaire, comme évêque, comme martyr, etc. Adon lui décerna cette dernière qualité, qui, reprise par Usuard, passa dans maints livres liturgiques. Encore au début de ce siècle, le chanoine Villevieille voulut voir en S. Mitre un martyr au sens strict du terme, contre l'autorité de Grégoire de Tours, contre celle même du manuscrit de Chartres, qu'il s'efforça de déprécier. Le P. Poncelet, dans un compte rendu détaillé, remit les choses au point, en accord avec la vérité historique (*Anal. Boll.* XXII, 1903, 213-217).

M. P. place cette Vie primitive dans la seconde moitié du V^e siècle, Mitre ayant vécu, d'après lui, dans la première. Reprenant une observation du chanoine Villevieille, il fonde son opinion sur des arguments de critique interne : « Les machinations, écrit-il, auxquelles se livre, en haine du christianisme, le maître de notre bienheureux pour convaincre ce dernier de négligences et de détournements, afin de pouvoir le frapper avec une apparence de justice et, du même coup, de déconsidérer sa religion, ne sauraient se situer au temps des persécutions : il n'était pas besoin alors de semblables détours pour châtier un esclave converti à la foi nouvelle. C'est donc sous les empereurs chrétiens que cette histoire se déroule » (p. 40). Ces remarques semblent pertinentes ; on n'y verra cependant pas un argument apodictique, les intervalles de tranquillité qui séparent les persécutions ayant parfois été assez longs, notamment au III^e siècle.

Dans le plan de la Vie de S. Mitre, que donne M. P. à la p. 23, nous voyons figurer un préambule général (n° 1) et un préambule particulier (n° 2). La Vie proprement dite ne commencerait qu'au n° 3. Il nous semble évident qu'elle commence au n° 2 : on y relate la naissance du bienheureux, sa condition d'esclave et les mauvais traitements dont il est victime. Le n° 1, comme l'indique d'ailleurs le n° 5973 de la *BHL.*, constitue le prologue, le préambule tout court.

La personnalité de S. Démétrius de Périnthe est beaucoup plus fuyante, les renseignements qui la déterminent étant plus rares et moins précis. Distinct du célèbre martyr de Sirmium et de Thessalonique, il semble que ce Démétrius ait été un prêtre martyr, honoré à Périnthe vers le milieu du IV^e siècle. La discordance entre les deux biographies est patente. Est-ce à cause de la proximité de leur date de fête que Manteyer songea à les identifier : Démétrius le 14 novem-

bre, S. Mitre le 13? Mais aucune des deux n'est même fermement établie; celle de S. Mitre, par surcroît, provient d'Adon (ix^e siècle) et est donc postérieure à la *Vita* carolingienne.

L'ouvrage de M. P. vise, tout entier, à réfuter les vues de E.-H. Duprat (*Histoire des légendes saintes de Provence*, chap. iv : S. Mitre d'Aix, dans les *Mémoires de l'Institut historique de Provence*, t. XVIII, 1941, p. 158-186), qui reprenait et défendait la thèse de Manteyer. L'exposé prend ainsi une allure nettement polémique. Le ton, il est vrai, est objectif et calme. Une tournure impersonnelle n'eût-elle cependant pas été préférable pour un travail scientifique? Signalons enfin les deux appendices, dans lesquels sont éclaircies des questions subsidiaires : S. Démètre ou Domitre de Gap, personnage obscur confondu avec S. Démétrius de Thessalonique; culte de S. Mitre et de S. Maximin à Aix.

J. VAN DER STRAETEN.

Aurelius POMPEN, O.F.M. *Sint Victor van Xanten en zijn betekenis voor de geschiedenis van Nederland*. Ruremonde, Romen, 1955, xx-230 pp.

Celui qui examine une carte de la province ecclésiastique de Cologne au moyen âge, notera sans peine que l'archidiaconé de Xanten comprenait alors de nombreuses églises qui se trouvent aujourd'hui sur le territoire du royaume des Pays-Bas. Ainsi, celles du doyenné « d'entre Meuse et Waal », où Nimègue devint la localité principale. Ancien professeur de l'université de cette ville, le P. A. Pompen s'est passionné pour l'histoire du chapitre Saint-Victor de Xanten et de son patron. Il n'a certes pas conçu le projet d'écrire une biographie de S. Victor. Qui donc s'aviserait de le tenter, seul le fait du martyre de deux hommes, par ailleurs inconnus, ayant été établi de manière plausible, à Xanten, depuis la découverte, par l'archéologue W. Bader en 1933, de leur *memoria* et de leurs squelettes meurtris dans le sous-sol de l'église?

Le livre du P. P. se présente, à vrai dire, comme le réceptacle d'innombrables éléments d'information, souvent utiles mais fort disparates, sur tout ce qui touche respectivement au nom Victor dans le passé chrétien, à la Passion de S. Maurice et de la légion Thébaine, à l'église de Xanten à travers les âges et au culte du saint qu'on y honore, enfin, et non le moins, au chapitre de Saint-Victor, à ses dépendances en pays hollandais et à ses revenus. Entièrement divisé en de courtes sections, numérotées de 1 à 172, l'ouvrage contient, outre l'exposé et la discussion des faits, quelques aperçus d'allure plus générale, par exemple sur l'histoire des Chapitres, sur la pratique des dîmes ecclésiastiques, sur l'organisation politique et religieuse des territoires de Clèves et de Gueldre, et sur Nimègue, ville d'Empire. L'auteur a, de plus, intercalé dans la première partie de son livre plusieurs traductions de textes hagiographiques. Citons : la Passion de S. Victor de Marseille, les deux premières Passions de S. Maurice, la Passion de S. Géréon et de ses compagnons par le pseudo-Hélinand, la Passion de S. Victor de Xanten et une séquence ancienne en son honneur.

Nous nous abstiendrons de disserter sur le problème critique posé par le Martyre de la légion Thébaine, ce sujet, qui demeure mystérieux, ayant été traité récemment ici même (LXXIV, 1956, 260-263) par le P. de Gaiffier, analysant deux importants mémoires, l'un du chanoine J.-M. Theurillat, l'autre de M. D. van Berchem. Le P. P. n'a pu prendre connaissance de ces nouvelles études (la seconde a paru en 1956), et on ne peut que le regretter. D'autre part, on s'étonne de ne pas voir mentionner les travaux, bien antérieurs, de Mgr Besson et de M. Dupont-Lachenal, ni le rapport des fouilles de M. L. Blondel, qui datent de 1946-1948.

L'auteur se montre mieux au courant des résultats fructueux obtenus en 1933 à Xanten par l'archéologue W. Bader. Ceux-ci sont encore peu connus hors d'Allemagne ; la relation qu'en apporte ici le P. P., dans les nos 63-69, sera la bienvenue. Nous lui savons gré, de même, des renseignements fournis, dans la dernière partie du livre, sur les patronages d'églises et de chapelles — ils ne sont ni très anciens ni bien nombreux — dont S. Victor de Xanten a bénéficié en territoire néerlandais. En 1942, son nom a été donné à une nouvelle paroisse d'Apeldoorn, localité de la Gueldre, où le saint était déjà le protecteur attiré d'un « Home » militaire. Une confusion, assez explicable, s'est introduite dans les gildes de meuniers hollandais. Leur patron, emprunté à des associations similaires de l'étranger, est S. Victor de Marseille, honoré le 21 juillet ; pourtant, cette fête ne figurant pas dans les calendriers de leur région, les meuniers, en plusieurs endroits, célébrèrent leur fête patronale le 10 octobre, jour consacré à un S. Victor plus proche d'eux, celui de Xanten.

P. 102, il faut corriger de *H. Walburgis* en : de *H. Walburgis* (ou *Walburga*) ; p. 135, une méprise qui semblera moins pardonnable aux Flamands, situe le « Sporenslag » (la bataille des Éperons d'or, en 1302) non pas dans les champs de Courtrai (Kortrijk) mais à Katwijk au nord de La Haye. La typographie se révèle parfois d'un usage dangereux !

M. COENS.

Leopold SCHMIDT. *St. Radegundis in Gross-Höflein*. Zur frühmittelalterlichen Verehrung der heiligen Frankenkönigin im Burgenland und in Ostniederösterreich. Eisenstadt, Landesarchiv, 1956, 68 pp. (= *Burgenländische Forschungen*, 32).

Comment le culte de S^{te} Radegonde, épouse du roi Clotaire I^{er} et décédée en 587, s'est-il introduit dans le Burgenland aux confins de la Hongrie ? M. Schmidt essaye de répondre à cette question dans les pages que nous analysons ici. Il retrace dans un premier chapitre l'histoire de la chapelle Sainte-Radegonde à Gross-Höflein. Bien que dans leur état actuel les bâtiments ne datent que du XVIII^e siècle, des documents témoignent de leur existence au XVI^e et « selon l'histoire locale » un *sacellum S. Radegundis* en ce lieu remonte très haut dans le moyen âge. Un second chapitre résume la vie et le culte de notre héroïne.

D'après le titre de l'ouvrage, on s'attendrait à ne lire que l'histoire du seul sanctuaire de Gross-Höflein. En fait, l'auteur a étendu ses recherches bien alentour : il étudie tous les lieux du Burgenland

où la sainte est l'objet d'un culte, et même ceux des régions voisines : Basse-Autriche, Alpes autrichiennes, Bavière méridionale. C'était de bonne méthode. Gross-Höflein n'est pas, en effet, un cas unique. De plus, la reconstitution de la « Kultlandschaft » de la sainte projette des lumières sur des points qui, pris isolément, seraient restés douteux ou obscurs. Il apparaît ainsi que plus d'une chapelle fut construite en l'honneur de S^{te} Radegonde par un seigneur sur ses terres (*Eigenkirche*) et que, si certaines devinrent un centre de pèlerinage, naturellement fort local, auquel étaient annexés des bains et des fontaines, ces cures d'eaux sous le patronage de la sainte succédaient en réalité à des rites païens.

Pour expliquer l'introduction, dans les régions danubiennes, du culte de S^{te} Radegonde, une première réponse se présente assez facilement à l'esprit : le Burgenland et les terres avoisinantes constituaient, depuis le ix^e siècle, la marche orientale de l'empire carolingien. Les missionnaires, qui mirent leurs pas dans ceux des conquérants, firent connaître les saints les plus en honneur de leur temps : non loin des sanctuaires dédiés à S^{te} Radegonde on remarque, en effet, des églises placées sous le patronage de S. Martin. Cette réponse, pense M. S., ne peut être suffisante ; il y a mieux. De 830 à 855, le comte de cette marche s'appelait Radbod. Il était un Huosi, famille régnante du sud de la Bavière, unie par des liens de parenté avec la souche franque. S^{te} Radegonde, loin d'être une étrangère, pouvait être considérée comme une sainte de la famille. Certains membres de cette famille occupèrent le siège épiscopal de Freising, tel, par exemple, Arbeo (764 - vers 783). La fête de S^{te} Radegonde figure, au 13 août, dans un calendrier de Freising du x^e siècle (Clm. 6421), et sans doute est-ce sous l'influence de la métropole que fut répandu le culte de notre sainte en Bavière méridionale, dans les Alpes autrichiennes et en Basse-Autriche.

L'historien peut en somme se déclarer satisfait de ces données objectives. M. S. nous emmène plus loin encore, et notamment dans des considérations qui, peut-être, ne sont pas totalement étrangères au domaine historique mais dans lesquelles entre néanmoins une bonne part de systématisation. Comme tous les clans, les *Sippe* germaniques se tenaient fortement. Leur cohésion interne se manifestait dans une certaine communauté de nom (*Namensgemeinschaft*, *Namensverwandschaft*) et se maintenait grâce à elle, communauté qui était, en outre, le véhicule de leur croyance en une immortalité terrestre. Cette idée de communauté s'exprimait par un préfixe ou suffixe (Chlod-, Lut-, Karl-, Rat-), auquel on ajoutait la désinence d'individualité. La particule des Huosi présentait précisément la forme *Rat-* (Ratpot, Fridarat, Wicrat). Rate-gundis, reine franque, déjà plus ou moins consanguine, fut aisément considérée comme des leurs. Elle était, au surplus, — c'est un dernier pas que fait M. S. — originaire de la Thuringe, province voisine de la Bavière. Ce voisinage et des affinités également dans la « *Namensgemeinschaft* » contribuèrent de leur côté à l'éclosion du culte de S^{te} Radegonde.

! Nous venons de condenser les développements fort poussés que M. S. expose dans ses deux derniers chapitres. Il avoue parcourir là un chemin non encore frayé, s'avancant laborieusement, dit-il, dans ces siècles ténébreux. L'érudit folkloriste y fait preuve de connaissances très étendues. Des rapprochements parfois assez mystérieux qu'il propose quelle est la valeur probante? Elle dépendra de la sûreté d'interprétation d'indices rarement fort clairs et de l'exactitude des garants dont l'auteur est tributaire.

Remarquons ici que les représentations d'une Radegonde entourée de loups ne doivent sans doute jamais se rapporter à l'épouse de Clotaire I^{er}, comme le voudrait R. Pfeleiderer (*Die Attribute der Heiligen*, Ulm, 1920, p. 177), que cite M. S. (p. 18), sans tout à fait l'approuver, il est vrai. Ces images concernent uniquement S^{te} Radiana ou Radegonde de Wellenburg en Souabe (voir J. BRAUN, *Tracht und Attribute der Heiligen in der deutschen Kunst*, Stuttgart, 1943, col. 621-622).

J. VAN DER STRAETEN.

Sainte Fare et Faremoutiers. Treize siècles de vie monastique. Abbaye de Faremoutiers (S.-et-M.), 1956, gr. in-8°, XII-412 pp., 12 pl.

L'alerte et instructive préface que M. G. Le Bras, président de la Société d'histoire ecclésiastique de la France, a placée en tête de cet ouvrage, nous paraît être aussi le meilleur compte rendu qu'on en puisse rédiger. Pour nos lecteurs qui n'auraient pas eu l'occasion de la lire, rappelons que, si les cérémonies publiques de l'hommage à S^{te} Fare ne purent revêtir, en 1956, l'éclat prévu et souhaité, un beau recueil commémoratif a, du moins, été dédié, tel un monument durable, à la patronne de Faremoutiers et à son abbaye. Le principal mérite en revient à Dom Yves Chaussy, O.S.B., bien secondé par les religieuses du monastère et par quelques collaborateurs « dévots à S^{te} Fare et dévoués à l'histoire », comme s'exprime M. Le Bras, qui se réjouit de trouver, pour la première fois, rassemblé en un volume, tout le passé d'un des plus vénérables cloîtres de France.

Et, d'abord, les origines. C'est la grande et austère figure de S. Colomban qui apparaît au seuil de cette histoire : celle-ci commence, en effet, par la bénédiction qu'en 610 le vieillard itinérant donna, un jour, à la jeune Burgondofare. L'abbé James O'Carroll a pris sur lui d'évoquer la fondation et les premiers temps de Faremoutiers (p. 3-18). Il s'est ingénié à combler les silences de nos sources ; toutefois, s'il use souvent de la conjecture, le bon sens et le souci de la vraisemblance l'ont généralement guidé. Dans un Appendice (p. 19-35), M. O'C. défend, après Levillain, l'authenticité du Testament de S^{te} Fare et le réimprime d'après Pardessus ; sous le titre « Les Miracles d'Éboriac », il publie ensuite une traduction française, préparée par les moniales du lieu, des chapitres de Jonas de Suse qui se rapportent à Faremoutiers (*Vita Columbani*, livre II, ch. 11-22). Une petite rectification : pp. 21 et 23, Irmine d'Oeren (Trèves) est appelée erronément « abbesse d'Origny ».

Le rayonnement de S^{te} Fare attira dans le monastère de la Brie plusieurs Anglo-Saxonnes de haut parage : outre Sédride, princesse northombrienne, qui devait succéder à la fondatrice, nous en nommerons trois qui furent honorées d'un culte à Faremoutiers : S^{te} Aubierge (*Aedilburga*), troisième abbesse, S^{te} Eartongathe, nièce de la précédente, et S^{te} Sisetrude, qui fut cellérière du couvent. Malheureusement, pour les années qui suivirent la mort de S^{te} Fare et jusqu'au XII^e siècle, la documentation est fort clairsemée. Dans son article *Faremoutiers au moyen âge* (p. 37-56), Dom André Galli poursuit l'histoire du monastère jusqu'à la fin du XV^e siècle. Il passe en revue la série des abesses et tente, dans la mesure du possible, de caractériser leur gouvernement. Signalons qu'il a été aidé dans cette recherche par l'inventaire détaillé des *Cartulaires de Faremoutiers*, établi par M^{me} Jacqueline Le Braz-Trémembert, archiviste-paléographe, ainsi que par le *Bullaire* de l'abbaye, rédigé par M. Bernard Lucet. On trouvera ces utiles répertoires respectivement aux pp. 175-213 et 215-225 du volume. Dom G. a eu soin d'énumérer aussi les priures et les dépendances de Faremoutiers.

Prenant à son tour la relève, Dom Patrice Cousin nous renseigne ensuite sur les supérieures qui, au XVI^e siècle, eurent à traverser des périodes parfois douloureusement tourmentées (p. 57-66). Au XVII^e, c'est Françoise de la Châtre qui retient notre attention. Dom Yves Chaussy consacre à son long règne un article circonstancié (p. 67-93) et, s'aidant des notes transmises par Dom Raymond Thibaut, de Maredsous, édite, vers la fin du recueil (p. 293-375), l'important *Journal* de cette abbesse réformatrice. Conservé au Séminaire de Meaux, le document, disons-le aussitôt, est fort riche en souvenirs précis sur le culte des saints à Faremoutiers, notamment sur celui de la fondatrice et les faveurs miraculeuses obtenues par son intercession. Nous insisterons moins ici sur les relations de Bossuet avec la communauté, analysées par Dom Édouard Guillou (p. 95-118) ; sur *La crise janséniste*, par M. Gabriel Le Bras (p. 119-129) ; sur *Faremoutiers et la Révolution*, par le chanoine Fernand Bridoux (p. 131-146).

Venons-en à deux contributions qui nous intéressent plus particulièrement : *Les livres liturgiques de Faremoutiers*, par M. Fernand Combaluzier, archiviste de la Congrégation de la Mission (p. 227-256), et les *Notes sur le culte liturgique de sainte Fare*, par l'abbé Roger Baron (p. 257-291).

M. C. déplore que là, comme ailleurs, tant de manuscrits aient disparu sans laisser de traces. Son étude a dû se borner à l'analyse de quatre livres liturgiques : un Bréviaire, partie d'été, du XIII^e siècle (Paris, Mazarine 349 ; cf. LEROQUAIS, *Bréviaires*, t. II, p. 377-379) ; un Sanctoral, imprimé à Paris en 1635 ; un Propre (Paris, 1716) ; et un Processionnal (Paris, 1748). Parmi les extraits que M. C. a été bien inspiré de transcrire pour notre meilleur profit, relevons surtout le calendrier et les litanies du bréviaire de la Mazarine, ainsi que la série des fêtes spéciales de l'abbaye avec l'index de l'hymnaire selon le Propre de 1716.

De ces rares témoins survivants de la vie liturgique à Faremoutiers, le calendrier du ^{xiii}^e siècle mérite que nous en détachions ici quelques fêtes plus particulières : 17 janvier, *Sulpicii ep. et conf.* (S. Sulpice de Bourges, patron de la paroisse de Faremoutiers) ; 30 janvier, *Baltidis regine* (S^{te} Bathilde, épouse de Clovis II et fondatrice de Chelles) ; 23 février, *Ercongote virg.* (S^{te} Eartongathe, religieuse de F.) ; 1^{er} avril, *Dedicatio ecclesie beate Marie Faren.* (cette fête, note M. C., commémore la dédicace de 1145) ; 7 mai, *Sissertrudis virg.* (S^{te} Sisetruide, religieuse de F.) ; 10 mai, *S. Fare virg.* ; 5 juillet, *Ierochii abbatis* (S. Géroche, dont la tradition, à F., faisait le confesseur de S^{te} Fare) ; 7 juillet, *S. Adalberge virg.* (S^{te} Aubierge, 3^e abbesse de F.) ; 30 août, *Agili abb.* (S. Aile, abbé de Rebais, disciple de S. Colomban), et *Fiacri* (le patron de la Brie) ; 4 septembre, *Walberti et Canoaldi episcoporum* (S. Walbert et S. Cagnould, considérés comme frères de S^{te} Fare) ; 7 septembre, *Consecratio S. Fare* ; 4 octobre, *Auree virg.* (S^{te} Aure, abbesse à Paris) ; 25 octobre, *S. Fare virg.* ; 27 octobre, *Faronis ep.* (S. Faron, évêque de Meaux, réputé lui aussi frère de S^{te} Fare) ; 24 novembre, *Columbani abbatis* ; 7 décembre, *Fare virg.* (sur les différentes fêtes de S^{te} Fare on trouvera des détails dans l'article cité de l'abbé Baron). Tous ces saints sont invoqués dans les litanies du même bréviaire.

Il est intéressant de confronter ces mentions avec celles du Propre de 1716. Celui-ci « présente un sanctoral nettement envahissant », écrit M. C., qui nous donne la longue série des fêtes spécialement célébrées sous l'abbatit de Madame de Beringhen (p. 247-250). En effet, on a quelque peu l'impression d'un *compelle intrare*. Nous y renvoyons le lecteur, ainsi qu'à la liste des reliques qui y fait suite (p. 250-251). Nous constatons, tout d'abord, qu'aux moniales de Faremoutiers honorées au ^{xiii}^e siècle d'autres ont été ajoutées plus tard pour glorifier d'autant mieux l'antique maison. Ainsi, S^{te} Ermenilde, sœur de S^{te} Eartongathe (13 février ; c'est, en fait, la date de S^{te} Ermenilde d'Ely, mais celle-ci ne paraît pas avoir séjourné sur le continent) ; S^{te} Floberde (2 avril) ; S^{te} Hercontrude (14 mai) ; S^{te} Syre (23 octobre) ; S^{te} Gibitrude (26 octobre). S^{te} Telchide, abbesse de Jouarre (10 octobre), et S^{te} Rose, abbesse du Rozoy (13 décembre), ont aussi été rattachées par quelque lien à la famille de Faremoutiers. Le Propre renferme de même, on le comprend mieux, des évêques de Meaux qui furent les bienfaiteurs de l'abbaye : S. Gilbert (13 février), S. Hildevert (27 mai), S. Pathus (3 octobre). Plusieurs abbesses d'autres maisons y figurent, outre les deux qu'on vient de citer : S^{te} Beuve de Reims (24 avril), S^{te} Berthe d'Avenay (1^{er} mai), S^{te} Anguilberte de Jouarre (12 août), S^{te} Montaine « de Cave en Berry » (1^{er} octobre ; sans doute celle qui est honorée à Ferrières en Gâtinais ?), S^{te} Angadrême d'Oroër en Beauvaisis (14 octobre). D'autres saintes femmes : S^{te} Pome de Châlons-sur-Marne (25 juin), S^{te} Scariberge, épouse de S. Arnoul de Tours (2 octobre), S^{te} Céline de Meaux (21 octobre). Des confesseurs locaux : S. Trésain de Mareuil-sur-Marne (7 février), S. Authaire, seigneur d'Ussy-sur-Marne (26 avril), S. Gombert d'Avenay, qualifié ici de « martyr à Oldenzel » (29 avril), S. Menou (12 juillet).

Une question : l'orthographe des noms et les qualifications qui les accompagnent dans l'énumération de M. C. sont-elles empruntées directement au Propre, qui porte un titre français, de 1716 ? Des graphies telles que *Barthelmi*, *Celigne*, *Floberde*, *Farmoutier*, *Avesnai*, *Oldenzel* le feraient croire, tandis que des indications comme « près d'Utrecht » ou « † vers 680 » en font douter.

Étudiant le culte liturgique de S^{te} Fare, l'abbé B. se défend de vouloir faire une enquête complète sur le sujet. Toutefois, comme son propos ne se limite pas à Faremoutiers, la base documentaire est évidemment plus large que celle de M. C. Aux recueils analysés par ce dernier, il ajoute des missels, des bréviaires, des propres, des hymnaires — tous imprimés — appartenant à d'autres Églises (Meaux, Paris, Sens, Champeaux) ou à des couvents de Bénédictines (Caen, Conflans, Paris). M. B. relève méthodiquement leurs témoignages respectifs. Il a porté un intérêt tout particulier aux hymnes — plusieurs sont reproduites *in extenso* — et à leur prosodie. Notons, en terminant, que de nos jours la fête de S^{te} Fare se célèbre en son abbaye le 7 décembre.

Illustré avec goût de nombreuses planches, qui évoquent un grand passé et où l'iconographie de la sainte fondatrice a sa part, le volume se clôt par un très copieux index des noms de personnes et de lieux.

M. COENS.

Arnold VAN LANTSCHOOT. *Les « Questions de Théodore »*. Texte sahidique ; recensions arabes et éthiopienne. Cité du Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1957, viii-302 pp. (= *Studi e testi*, 192).

En 1950, dans sa contribution aux *Coptic Studies in honor of Walter Ewing Crum*, M. le chanoine van Lantschoot annonçait son intention de publier le contenu du manuscrit sahidique Pierpont Morgan M 605, copié vers 900 dans le Fayyûm. Ce parchemin, écrivait-il (p. 343, note 2), « renferme des questions posées par un prêtre, du nom de Théodore, au patriarche d'Alexandrie Jean III (681-689), au sujet de différents textes bibliques, ainsi que les solutions données par celui-ci ; ces demandes et réponses survivent partiellement dans trois recensions arabes. »

Le public n'aura rien perdu pour attendre. Car non seulement M. v. L. édite aujourd'hui et traduit les vingt-trois questions et réponses échangées entre Théodore (prêtre inconnu) et Jean III d'Alexandrie d'après le seul témoin copte qui nous ait conservé ce dialogue, mais son dossier s'est enrichi, dans l'intervalle, de deux nouvelles pièces qu'il nous livre. La première est une recension arabe complète des vingt-trois questions et réponses, dont la seule différence importante d'avec le texte sahidique est qu'elle se présente sous le patronage, non de Théodore et de Jean III d'Alexandrie, mais de Mâr Éphrem (le questionneur) et de Grégoire : entendez S. Éphrem le Syrien et S. Grégoire de Nysse — attribution qui n'a aucune probabilité en sa faveur, au rebours de la précédente, ainsi que l'auteur le fait ressortir. L'autre nouveauté est une recension éthiopienne qui, elle, se cachait jusqu'à présent sous le nom d'*Histoire d'apa Benjamin* (à partir sans doute d'une corruption du titre de l'écrit, tel que le donne le ms. Pierpont Morgan M 605 : « Discours que prononça apa Jean, archevêque d'Alexandrie, qui fut le troisième depuis apa Benjamin »).

Ces deux recensions sont à leur tour éditées par le « scriptor orientalis » de la bibliothèque Vaticane, la première d'après le codex Paris arabe 214, fol. 232-256, copié en 1538, l'autre d'après le manuscrit éthiopien de Berlin Petermann II. Nachtr. 50, fol. 3-38 (xvii^e siècle), avec les variantes de British Museum Or. 827, fol. 84-102^v (xviii^e siècle). Leur traduction en français est disposée par étages en dessous de celle de la recension sahidique, de façon à en faciliter la comparaison. Les indications ainsi fournies sur les avatars qu'a subis le texte en changeant successivement de langue sont au moins aussi dignes d'intérêt que son contenu, lequel relève d'une exégèse fort capricieuse et d'une théologie qui ne l'est guère moins, damnant allègrement les non-chrétiens (y compris les patriarches et les prophètes), tandis qu'elle ouvre une porte de sortie aux chrétiens tombés en enfer. Également « édifiante » est la façon dont l'auteur de la recension arabe représentée par le codex Paris ar. 214 accommode, dans son prologue, les données de la Vie de S. Éphrem pour faire de lui un disciple de S. Grégoire de Nysse.

On notera, par ailleurs, le scrupule du traducteur éthiopien à introduire dans sa version un verset, prétendument d'Isaïe, qu'il ne lisait pas aux pages de sa Bible, non plus que nous ne le retrouvons en aucune recension connue : « En ce temps-là, il y aura cinq villes en Égypte, dont une est appelée Asadek, au milieu de laquelle se trouve une source d'eau vive ; et ces quatre villes, dit-il (Isaïe), monteront à Asadek à la recherche de l'eau vive. » Espérons, avec l'auteur, « qu'un beau jour les sables d'Égypte nous restitueront un exemplaire de ce prophète conforme à celui dont Jean se servait ».

P. DEVOS.

René METZ. *La consécration des vierges dans l'Église romaine. Étude d'histoire de la liturgie*. Paris, Presses universitaires, 1954, 504 pp. (= *Bibliothèque de l'Institut de droit canonique de l'Université de Strasbourg*, 4).

Le sous-titre de cette importante monographie indique comment l'auteur a circonscrit son sujet et n'envisage que la naissance et les transformations des rites liturgiques de la consécration des vierges. Toutefois, il ne s'est pas laissé emprisonner d'une manière étroite et rigide dans cette perspective. Il commence par retracer (p. 40-95) l'histoire des vierges chrétiennes durant les quatre premiers siècles ; ensuite il a soin d'évoquer les circonstances historiques qui modifient les institutions. Son enquête se poursuit depuis les origines jusqu'aux éditions officielles du Pontifical Romain. Les rites, fort simples au début, se chargent peu à peu d'éléments symboliques, dont plusieurs sont empruntés aux cérémonies du mariage. « L'histoire de la consécration des vierges fut liée à celle de la liturgie du mariage, car l'évolution des deux institutions liturgiques se fit de façon parallèle. Le rituel de la consécration fut élargi dans la mesure où se développa le modèle dont il dépendait » (p. 363 ; cf. p. 124). Aussi n'est-on pas

surpris de trouver à la fin du livre un appendice intitulé : *Le rituel du mariage. Origine et évolution historique* (p. 363-410). Or, comme les cérémonies matrimoniales chrétiennes ont conservé des éléments provenant de la civilisation romaine, on peut affirmer que « dans la consécration [des vierges] telle qu'elle est pratiquée de nos jours, survivent maints rites nuptiaux de l'antiquité païenne » (p. 9).

Malgré la complexité du sujet, l'exposé reste toujours clair et de lecture aisée. Les spécialistes du droit canonique et de la liturgie ne manqueront pas de souligner les mérites de cette œuvre longuement mûrie, qui a bénéficié des doctes travaux du regretté Mgr Andrieu.

A plusieurs reprises, l'auteur a interrogé les textes hagiographiques qui pouvaient apporter des informations utiles à son enquête. Il s'en sert avec un souci constant de contrôler la valeur de leur témoignage et d'en préciser la date exacte. Toutefois, p. 84, se fiant au P. Jubaru, il affirme que la légende de S^{te} Agnès (BHL. 156), attribuée au pseudo-Ambroise, a été écrite vers 415-420. Elle est du VI^e siècle. A propos de la lettre *ad Claudiam sororem de virginitate* (p. 101), M. M. rappelle, en se référant à Bardenhewer et à Schanz, que l'attribution à Sulpice Sévère est contestée. Aujourd'hui, on la considère comme une œuvre de Pélage (cf. *Clavis Patrum*, n^{os} 479, 741 ; *Anal. Boll.* LXXII, 1954, 270-271). La note (p. 168) relative à la *Vita S. Pusinnae* (BHL. 6993) pourrait laisser croire que ce texte remonte à une haute époque. En fait, il s'agit, croyons-nous, d'un remaniement tardif, dont il existe une recension plus ancienne, conservée dans un manuscrit du XI^e siècle (Bibliothèque S^{te}-Geneviève, n^o 3013). Encore inédite, nous comptons la publier prochainement. La cérémonie de la consécration de Pusinna et de ses six sœurs y est décrite d'une manière plus détaillée ; on y lit la formule d'une prière : *Deus omnium solus auctor benedictionum ...* dont nous n'avons pu jusqu'ici retrouver la provenance. Il reste aussi à vérifier si cette recension a servi de modèle aux *Vitae S. Hoyldis* (BHL. 3990), *S. Liutrudis* (BHL. 4952-4953), *S. Manechildis* (BHL. 5207).

Dans la recension interpolée de la Vie de S. Germain d'Auxerre (BHL. 3454), les paragraphes 42-44 dérivent de la *Vita S. Genovefae* (BHL. 3335 ; cf. *Saint Germain d'Auxerre et son temps*, Auxerre, 1950, p. 109-110).

La prière connue sous le titre *Benedictio Matthaei apostoli* et qui commence par les mots : *Deus plasmator corporum, afflator animarum* a été introduite dans quelques pontificaux. M. M. rappelle qu'elle provient de la Passion de S. Matthieu (BHL. 5690) du pseudo-Abdias. Est-elle d'origine occidentale ou orientale, il est difficile de trancher et, depuis les travaux de Lipsius, notre connaissance des *Historiae apostolicae* mises sous le nom d'Abdias n'a guère progressé. Nous profitons de l'occasion qui nous est offerte pour signaler l'article de M. A. Carucci, *La vergine Ifigenia negli Acta di San Matteo* (Salerno, 1945). L'auteur, à qui nous devons déjà un travail sur la légende de S. Matthieu (cf. *Anal. Boll.* LXIII, 1945, 203), examine s'il n'y aurait pas un rapport entre la fille d'Agamemnon et la vierge martyre des Actes de S. Matthieu : « Appare chiaro l'influsso del mito di Ifigenia, cantato da Eschilo, da Sofocle e da Euripide, nella compilazione della leggenda di San Matteo, trasmessaci dalla *Historia* di Abdia e raccolta dalla tradizione latina » (p. 21). Ce problème mériterait une étude plus approfondie.

Au sujet du *De lapsu Susannae*, récemment publié avec soin par M. J. Cazaniga, M. M. estime que, si les plus récentes recherches n'ont pas dissipé tous les doutes, elles ont cependant « permis d'étayer fortement l'opinion qui attribue à Ambroise la paternité de ce traité » (p. 72).

Quelques fautes d'impression déparent un volume qui se présente luxueusement (lire, par exemple, pp. 73 et 119 : *J. L. Plumpe* et non *Plumpi* ; p. 73, *operibus*, non *aperibus* ; *subsidiū*, non *subsiū* ; *Cyr*, non *Cry* ; p. 133, *velamina*, non *velamine*).

Depuis la parution de sa thèse, M. M. n'a cessé de s'intéresser à la consécration des vierges, ainsi qu'en témoignent les deux articles suivants : *L'Ordo de la consécration des vierges dans le Pontifical dit de Saint-Aubin d'Angers (IX^e-X^e siècle)*, dans les *Mélanges Michel Andrieu* (Strasbourg, 1956, p. 327-337), et *La consécration des vierges en Gaule des origines à l'apparition des livres liturgiques*, dans *Revue de droit canonique*, t. VI (1956), p. 321-339. Dans ce dernier article, l'auteur invoque également le témoignage de quelques Vies de Saints. Celui de la Vie de S^{te} Gertrude de Nivelles (*BHL*. 3490) méritait d'être cité.

Comme nous le disions plus haut, M. M. retrace au début de son volume l'histoire des vierges chrétiennes durant les premiers siècles. M. G. D. Gordini vient de publier une étude intitulée : *Origine e sviluppo del monachesimo a Roma*, dans *Gregorianum*, t. XXXVII (1956), p. 220-260. Il n'a pas connu l'ouvrage de M. M. Il y aurait vu que de la peinture des catacombes de Priscille on ne peut déduire qu'il existait une profession publique *in facie ecclesiae* au III^e siècle.

Notons enfin que Dom C. Coebergh a repris l'étude de la prière *Deus castorum corporum* (voir R. Metz, op. c., p. 142-145) qui se trouve dans le sacramentaire léonien (*Saint Léon le Grand auteur de la grande formule Ad virgines sacras du sacramentaire Léonien*, dans *Sacris erudiri*, t. VI, 1954, p. 282-326). De ce nouvel examen, extrêmement attentif, l'attribution à S. Léon sort renforcée.

B. DE GAIFFIER.

Matthäus BERNARDS. *Speculum virginum. Geistigkeit und Seelenleben der Frau im Hochmittelalter*. Cologne-Graz, Böhlau, 1955, xvi-262 pp., 8 illustrations (= *Forschungen zur Volkskunde*, t. 36-38).

En 1950, M. M. Bernards présentait une thèse intitulée : *Die handschriftliche Überlieferung und die theologischen Anschauungen des Speculum virginum*, dont les « positions » ont été publiées en 1953 dans le *Verzeichnis der Dissertationen 1939-1952* de l'Université de Bonn (p. 62-65).

Seuls quelques extraits en ont été imprimés. Le travail que nous présentons à nos lecteurs n'est nullement identique à la thèse de 1950 ; M. B. a réuni dans ce volume, sous une série de rubriques bien choisies, tous les renseignements que le *Speculum virginum* contient sur la spiritualité et la vie intérieure de la femme cloîtrée. Ce traité est conservé dans de nombreux manuscrits, qui s'échelonnent depuis la première moitié du XII^e siècle jusqu'au XV^e et au-delà.

Malgré ses efforts, M. B. n'a pas réussi à en préciser l'auteur ni le lieu ni la date de composition. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il s'agit d'un écrit compilé durant les premières décennies

du XII^e siècle dans la vallée du Rhin moyen. Il se présente sous la forme d'un dialogue entre *Peregrinus* et *Theodora*. La division en 12 parties a été introduite postérieurement. M. B., vu la longueur du texte (8600 lignes, nous dit-il), a renoncé pour l'instant à le publier et il ne nous donne ici que quelques trop rares extraits.

Quant à l'intérêt de cette compilation, M. B., qui connaît bien le milieu religieux féminin du moyen âge, n'hésite pas à écrire : « Das Speculum gewährt einen unschätzbaren Einblick in das religiös-geistige Leben der mittelalterlichen Frauengemeinschaften » (p. 30). Aussi a-t-il été bien inspiré d'esquisser, grâce à une analyse très détaillée, le contenu spirituel de ce traité. Cette analyse ne se limite pas à décrire l'enseignement du *Speculum*, mais, à propos de chaque sujet, elle indique les sources et les principaux témoins de la tradition ascétique. Cet exposé, qui s'appuie sur une documentation remarquable, constitue une véritable introduction à la vie religieuse féminine des monastères médiévaux. On peut dire, sans exagérer, que depuis le livre de H. Grundmann, *Religiöse Bewegungen im Mittelalter* (Berlin, 1935), c'est la plus importante étude qui ait paru sur le sujet. Ajoutons que d'excellentes tables permettent de retrouver commodément les innombrables informations que l'auteur a réunies.

M. B. n'a pas manqué de s'intéresser aux diverses allusions du *Speculum* relatives au culte des saints. C'est ce qui nous vaut des pages très denses sur la vénération de la Vierge, de S. Jean Baptiste, de S. Jean l'Évangéliste, du « quadrigé », c'est-à-dire du Christ entouré de la Vierge et des deux Jean, pour ne citer que les principaux saints (p. 59-72).

On sait que la plupart des manuscrits du *Speculum virginum* sont illustrés de très curieuses miniatures, qui ont été étudiées par M^{lle} M. Strube, *Die Illustrationen des Speculum Virginum* (Dusseldorf, 1939). Il n'y avait pas à revenir sur leur intérêt artistique, mais bien sur leur valeur d'édification et d'enseignement par l'image (p. 26-30). Un des principaux manuscrits du Miroir (Trèves, Bibliothèque de la cathédrale, n° 132, XII^e siècle) a perdu presque toutes ses miniatures. Grâce à de diligentes recherches, quelques-unes ont pu être retrouvées (M. BERNARDS, *Die verlorenen Miniaturen des Trierer Jungfrauenspiegels*, dans *Kunstchronik*, t. IX, 1956, p. 96-99).

Pour compléter les brefs extraits publiés dans son livre, M. B. a édité depuis quelques chapitres du *Speculum*. Les uns sont relatifs à la direction spirituelle : *Zur Seelsorge in den Frauenklöstern des Hochmittelalters*, dans *Revue Bénédictine*, t. LXVI (1956), p. 256-268, les autres à la christologie : *Zur frühcholastischen Christologie*, dans *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. XXIII (1956), p. 165-193.

Ces quelques lignes suffisent à montrer que le *Speculum virginum* a trouvé un commentateur attentif et informé. B. DE GAIFFIER.

1000 Jahre St. Gunther. Festschrift zum Jahre 1955, herausgegeben vom Abt Emmanuel HEUFELDER, O.S.B. (Niederalteich). Cologne, Wort und Werk, 1955, 102 pp., illustré.

Le 9 octobre 1945, neuf cents ans s'étaient écoulés depuis la mort du saint moine et ermite Gontier (*Guntherus*), honoré surtout en Bavière et en Bohême (voir *Act. SS.*, Oct. IV, 1054-1084). C'est sans doute en prévision d'éventuelles solennités jubilaires que Dom Gottward Lang consacra à cette remarquable figure d'anachorète et de pionnier une étude fort consciencieuse, qui parut en 1941 comme premier fascicule du tome LIX des *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktiner-Ordens*. Les circonstances semblèrent, en fait, plus favorables, dix ans plus tard, pour célébrer, dans la paix rétablie, le millième anniversaire de la naissance du saint. Fort opportunément, il se présentait comme un symbole pour notre époque : ne fut-il pas, en son temps, un héroïque témoin des valeurs spirituelles, un porteur de paix et un créateur de routes vers l'Est ?

Issu d'une des plus nobles familles de Thuringe, Gontier mena jusqu'à l'âge de 50 ans une vie de grand seigneur. Avoué de l'abbaye de Hersfeld, il y rencontra S. Gotthard (*Godehardus*), futur évêque d'Hildesheim, et s'ouvrit à lui de son dessein d'un entier renoncement. Gotthard, qui avait été l'abbé de Niederalteich, dirigea Gontier vers ce monastère, où le chevalier se fit simple frère lai. Après un bref séjour, traversé d'épreuves, au couvent de Göllingen, jadis doté par sa famille, le nouveau moine aspira aux rigueurs de la vie érémitique et obtint de se retirer dans la forêt bavaroise. Avec quelques religieux qui l'y avaient rejoint, il fonda Rinchnach. Grand défricheur, il traça aussi des chemins, notamment celui qui conduisait en terre de Bohême. Il fut un très zélé missionnaire ; de plus, son ancien renom, uni à sa haute vertu, lui permit, en diverses occasions, d'être un conciliateur écouté. Il parlait couramment le slavon et intervint dans les affaires des farouches ducs de Bohême, particulièrement dans la lutte armée de Bretislaus avec l'Empire. On le rencontre aussi à la cour de Hongrie, auprès de S. Étienne et de son épouse Gisèle, sœur de l'empereur Henri II. C'est là que S. Gontier, d'après une aimable légende, aurait rappelé à la vie et fait s'envoler de la table d'un banquet le paon rôti qu'il répugnait à son austérité de partager avec ses hôtes. A 85 ans, il arrêta ses activités pour s'enfoncer plus profondément dans la solitude des forêts montagneuses. Il mourut, cinq ans plus tard, au lieu appelé Dobrawoda (en allemand, Gutwasser). Selon son désir, il reçut la sépulture au monastère de Břevnov, près de Prague.

C'est un *Festschrift* à l'allure simple et modeste, mi-populaire mi-érudit et d'autant plus facile à répandre, que le R^me Abbé de Niederalteich a fait imprimer en l'honneur de S. Gontier ; ascète d'un dépouillement total, un vêtement de luxe lui aurait mal convenu. Bornons-nous à signaler dans le petit volume quelques contributions de caractère historique et documentaire. Une notice succincte de la vie et des actions du saint par Dom Bernhard Strobel se lit en tête (*Leben, Wirken*, p. 6-10). Comme Dom Lang, l'auteur

estime que la « conversion » de Gontier, peu après l'an mil, fut influencée par la grande inquiétude religieuse qui, à cette époque, traversa la chrétienté.

Une étude plus développée et plus instructive pour nous est celle de M. Rudolf Mattausch : *Gunther in Böhmen, Ungarn und bei den Liutizen* (p. 19-33). Elle se fonde sur le témoignage de nombreux chroniqueurs ; nous ne saurions la résumer ici. Le professeur Oswald, pour sa part, a marqué la place de S. Gontier, notamment comme « essarteur » et comme traceur de chemins — les termes de colonisateur et de constructeur de routes sembleraient trop ambitieux — dans le cadre bavarois : *Im Lichte der bayerischen Geschichte* (p. 34-42). On notera chez cet auteur quelques observations d'ordre psychologique assez pertinentes à propos des vicissitudes de la carrière du moine-ermite thuringien dans son « pays d'adoption ».

Du P. Wilhelm Fink, on lira un essai sur la tâche civilisatrice accomplie par Niederalteich dans le « Bayerischer Wald » au moyen âge (p. 43-52). Débordant davantage encore l'histoire personnelle de S. Gontier, Dom Stephan Hilpisch nous donne un bref mais pénétrant aperçu, intitulé : *Gunther und das Mönchtum seiner Zeit* (p. 57-61). Il souligne notamment la dévotion de Gontier à l'égard de S. Jean Baptiste, patron de l'ascèse des moines sous sa forme érémitique, laquelle n'exclut d'ailleurs nullement le zèle pour la propagation du message évangélique. Sur le monastère de Břevnov (à Prague), où reposèrent les restes de S. Gontier, on trouvera des renseignements utiles dans l'article du P. Dominique Prokop : *Die Benediktiner in der Vertreibung* (p. 72-81). Et n'omettons pas, en terminant, de noter trois pages substantielles du professeur E. Klebel : *Der hl. Gunther in der deutschen Reichspolitik* (p. 82-84). Seigneur de haut rang devenu anachorète, S. Gontier fut parfois un médiateur et un pacificateur ; M. K. s'efforce, en historien, de préciser ce rôle et d'en apprécier, avec mesure, la vraie portée.

Sur le culte proprement dit du saint on ne trouvera rien à glaner dans ce *Festschrift*, à part l'énumération par M. Max Peinkofer (p. 53-55) de quelques représentations figurées qui perpétuent le souvenir du moine-défricheur dans le diocèse de Passau.

M. COENS.

Hugh FARMER, O.S.B. *The Canonization of St. Hugh of Lincoln*. Extrait de *Lincolnshire Archaeological Society, Reports and Papers*, t. VI, 2 (1956), p. 86-117.

Quelques extraits, imprimés par Dimock parmi les œuvres de Giraud de Cambrie, ont valu au procès de canonisation de S. Hugues d'avoir sa place marquée déjà dans la *BHL.*, entre les numéros 4020 et 4021. Mort le 16 novembre 1200, l'évêque de Lincoln fut élevé sur les autels, après enquête poursuivie selon les nouvelles prescriptions d'Innocent III en la matière, par deux bulles au moins d'Honorius III, en date du 17 février 1220 : l'une fut adressée à l'évêque, au

chapitre, au clergé et au peuple de Lincoln, et l'autre, destinée à tous les fidèles, fut expédiée à Étienne Langton, archevêque de Cantorbéry, qui en donna lecture publique et solennelle au peuple anglais, le dimanche de la Pentecôte, 17 mai, lors du second couronnement du roi Henry III.

Dom H. Farmer, de Quarr, qui prépare une édition critique de la *Magna Vita* (BHL. 4018), a rencontré, au cours de ses recherches, un rouleau du XIII^e siècle (Cotton Roll xiii, 27, au Musée Britannique) qui contient presque toutes les pièces du procès. Ce rouleau (1,60 m de long sur 13 cm de large environ) est malheureusement assez abîmé, vers la fin, sur un côté, avec des pertes de mots affectant un certain nombre de lignes. Tel quel, c'est le dossier médiéval le plus complet repéré jusqu'à présent. Dom F. le publie *in extenso* avec une introduction, quelques notes et les variantes d'autres exemplaires. On y trouve : 1^o la lettre d'Honorius III, du 27 avril 1219, instituant la commission d'enquête *de vita et miraculis* ; 2^o l'accusé de réception par les commissaires de la pièce précédente ; 3^o leur rapport, comportant une Vie abrégée et 36 Miracles, dont 5 pendant la vie et 2 entre la mort et l'inhumation du saint ; 4^o une lettre de l'abbé de Waltham et d'un chanoine de la Sainte-Trinité de Londres, subdélégués à l'enquête concernant une guérison obtenue à Cheshunt ; 5^o une lettre semblable, de l'abbé de Sawtrey et du prieur de Huntington, sur un miracle opéré de son vivant par S. Hugues à Alconbury ; 6^o une lettre du chapitre de Beverley aux doyen et chapitre de Lincoln, relatant la guérison miraculeuse de Mahaut de Beverley ; 7^o la lettre de l'évêque et du chapitre de Lincoln à Honorius III, le suppliant d'accorder la canonisation ; 8^o une lettre de même sens mais de teneur différente, de l'évêque de Londres et des autres suffragants de Cantorbéry ; 9^o une lettre de l'évêque et du chapitre de Lincoln aux cardinaux romains, les priant d'expédier l'affaire ; 10^o le texte de la bulle de canonisation adressé à Lincoln et décrit ci-dessus, du 17 février 1220. Ce dernier document seul est daté. Aucun n'est conservé en original. La plupart des Miracles étaient connus déjà par les *Vitae et Miracula*. Les comptes rendus établis par la commission ou pour elle n'en diffèrent que par de minimes détails, mais indiquent soigneusement les témoins

Voici quelques notes de lecture. Que veulent dire les mots *per caraturam testium fide dignorum* (p. 92) ? Si c'est une des multiples variantes de *c(h)araxatura*, elle est insolite. P. 98, Miracle iv, lire *volentes* au lieu de *volens* ; il manque un mot après *properavit* et de même, p. 100, Miracle iv, après *moram fecit*. *Quondam* est imprimé pour *quendam* (p. 99, Miracle iii) ou *quedam* (p. 100, Miracle iv), et *plures* pour *pluries* (ibid., deux fois, ainsi que p. 97, Miracle ii, et p. 103, Miracle xxii). A la page 108, Miracle xxvii, lire *iurate* ; Miracle xxix, lire *ossuum fra[n]gorem*. Dans la lettre de l'abbé de Sawtrey et du prieur de Huntington, p. 109, des passages restent dépourvus de sens, quoique le manuscrit Harley 526, fol. 63-68, fournisse les mots omis par simple erreur de copiste ; lire, deux fois, *proxime* au lieu de *proxima* et, au haut de la p. 110, *ut prenotatur asserit*. P. 111, dans le passage suppléé par conjecture, lire *quam ex dicto prefate mulieris* et, p. 115, *confu<n>dat*. Le Miracle xxi de la p. 103 décrit un corps étranger sorti d'une tumeur : il l'appelle successivement *falliculus* et *dalliculus* (ou *dalliculum*, neutre). Ces deux formes paraissent

assez étranges. Il s'agit d'un fer de faux, représenté dans les langues romanes par des dérivés de *daculum* ou *dacula* (français *daille*), diminutifs de *daca*, « couteau dace, poignard ». On attendrait plutôt *dallacula*, féminin d'un mot latin refait sur le normand *daille*, et aussi *falcicula* au lieu de *falliculus*, même sens.

P. GROSJEAN.

E. J. F. ARNOULD. *The Melos Amoris of Richard Rolle of Hampole*. Oxford, Blackwell, 1957, LXXXVI-244 pp., 1 pl.

Joyce BAZIRE et Eric COLLEDGE. *The Chastising of God's Children and the Treatise of Perfection of the Sons of God*. Même éditeur, 1957, VIII-259 pp

ERIC COLLEDGE. *Blessed Jan van Ruysbroek. The Spiritual Espousals*. Translated from the Dutch with an Introduction. Londres, Faber et Faber, 1952, 195 pp. (= *Classics of the Contemplative Life*).

R. M. WILSON. *The English Text of the Ancrone Riwe* edited from the Gonville and Caius College MS. 234/120, with an Introduction by N. R. KER. Londres, Oxford University Press, 1954, XIV-88 pp., 1 pl. (= *Early English Text Society*, Original Series No. 229, for 1948).

À la mort de l'ermite de Hampole (29 septembre 1349), ses admirateurs tenaient sa canonisation pour tellement assurée que, d'avance, ils rédigeaient pour sa fête un office dont les leçons racontent sa vie et ses miracles (*BHL*. 7212). Leurs démarches n'aboutirent pas, mais les écrits de Richard Rolle connurent pendant deux siècles une remarquable diffusion. Ensevelis dans l'oubli à la Réforme, ils furent redécouverts par les philologues et les historiens de la spiritualité depuis soixante ans.

Les textes en moyen anglais jouirent, presque exclusivement, de ce regain d'attention et furent convenablement imprimés. De toutes les œuvres latines, une seule édition satisfaisante a été donnée, celle de l'*Incendium Amoris*, par M^{lle} Margaret Deanesly (Manchester, 1915). M. Arnould présente un second écrit latin de Richard Rolle, appelé d'habitude, depuis que Carl Horstman en avait signalé un manuscrit qu'il croyait unique, le *Melum contemplativorum ardentium in amore Dei*. Le vrai titre est *Melos Amoris*. M. A. en connaît treize manuscrits, dont trois ne sont que très fragmentaires. Le meilleur (aujourd'hui le C. 3. 13 de Trinity College, à Dublin), provenant du Yorkshire et peut-être d'une Chartreuse, appartient à Jacques Ussher. Malgré tous ses soins et le secours de témoins nombreux, M. A. n'a pu obtenir un texte entièrement satisfaisant. Des obscurités subsistent. Richard Rolle, en anglais comme en latin, compose une sorte de prose savante qui trop souvent sacrifie la clarté à l'allitération, et vraiment abuse de ce procédé.

L'introduction du volume, très complète, traite des manuscrits, de la langue, du style, de la doctrine et des modèles du *Melos*. Plus d'un point intéresse la biographie de l'auteur, que le texte *BHL*. 7212 n'éclaire guère. L'œuvre ici éditée est le fruit de sa maturité. Il faut renoncer à la date proposée conjecturale-

ment par M^{lle} H. E. Allen (vers 1326-1327). C'est à tort, en effet, que des critiques s'appuient sur de prétendues allusions à la politique du temps. M. A. montre leur erreur (pp. xxxii, lxxv). L'ermite de Hampole reste un pur contemporain. Rien n'est plus éloigné de ses préoccupations que les questions du jour. Il est même arrivé parfois qu'on ait cru voir une allusion personnelle ou un détail autobiographique dans un bout de phrase qui n'était qu'un emprunt de Richard à quelque prédécesseur. Fut-il prêtre? La question a été posée et n'est pas sans quelque importance. M. A., qui la soulève à nouveau, y répond négativement (p. xxiv, note 10). Ses raisons sont solides. Presque certainement, ce grand mystique demeura simple laïc. Dans le *Bulletin of the John Rylands Library* de Manchester, M. A. avait longuement réfuté, en 1937 et en 1939, deux autres opinions téméraires issues de conjectures érudites : celle qui fait de Richard Rolle un rebelle contre l'autorité épiscopale et celle qui le conduit en Sorbonne pour ses études. En appendice, il donne à ces deux essais critiques une forme définitive (p. 195-238).

Voici quelques menus détails notés au cours de la lecture. Dans le manuscrit de Trinity College, fol. 1, au lieu de *Vide*, lire *Inde* (p. lxxvii) ; p. 229, dernière ligne, lire assurément *quatuor*. Dans l'index de la latinité, fort bien établi et qui sera utile, *angaria*, terme juridique plutôt que littéraire, appartient au latin impérial ; quoique peu usité au moyen âge, il est aisément intelligible à qui connaît, par la Vulgate, le verbe *angariare*. *Ignicoma* est le féminin de l'épithète *ignicomus*, mot d'Aldhelm, rencontré ailleurs et notamment chez Juvenius. *Peculans*, faute de lecture pour *petulans*, est à rayer. *Pincerna*, à l'endroit visé (p. 156, ligne 5), n'a pas nécessairement le sens rarissime de cave à vin, mais plutôt celui, tout à fait normal, d'échanson. Plusieurs termes, accueillis dans ce petit glossaire comme des singularités, sont, quoique bien éloignés de l'usage classique, des emprunts à la Vulgate, en des passages plus familiers aux lecteurs du xiv^e siècle qu'aux érudits de notre temps. M. A., du reste, a mis en vive lumière cette influence de l'Écriture sur le latin de Richard Rolle (p. lx-lxi).

Les deux ouvrages spirituels en anglais publiés par M^{lle} Bazire et M. Colledge sont d'une époque un peu postérieure. Le premier, une anthologie, puise entre autres chez Richard Rolle, chez le B. Jean Ruysbroeck, chez le B. Henri Suso, dans l'*Ancrene Riwe*. M. C. en détermine la date de composition plus exactement qu'on ne l'avait fait.

Il se réfère à une étude préparatoire qu'il a publiée ailleurs, celle de l'œuvre de spiritualité polémique dans laquelle l'évêque de Jaen, Alphonse de Pecha, défend contre leurs adversaires les Révélations de S^{te} Brigitte (*Epistola solitarii ad reges* : Alphonse of Pecha as Organizer of Birgittine and Urbanist Propaganda, dans les *Mediaeval Studies* de Toronto, t. XVIII [1956], p. 19-49 ; cf. *BHL.*, p. 200, n^o x). Le *Chastising* doit avoir été écrit entre 1382 et 1408. L'édition du texte est précédée de dissertations abondantes sur les sources et le but de cette compilation, mise en rapport avec l'histoire religieuse, littéraire et politique de l'Angleterre et du continent au xiv^e siècle. Assez répandu en manuscrit, surtout dans les monastères de femmes, le *Chastising* n'avait encore été imprimé qu'une fois, entre 1491 et 1495, par Wynkyn de Worde, le typographe

alsacien établi à Londres. Quant au traité de la Perfection des Fils de Dieu, jusqu'à présent inédit, que M^{lle} B. tire du manuscrit Add. 37790 du Musée Britannique, c'est le *De calculo candido* de Jean Ruysbroeck mis en anglais. M. C. s'était inspiré déjà de ces deux anciens traducteurs, ainsi que des conseils autorisés de feu Mgr Ronald Knox, pour sa version en anglais moderne de ce dernier traité. Des notes érudites s'efforcent d'établir, dans le détail, les rapports de ces divers textes anglais avec d'autres auteurs spirituels du bas moyen âge.

Chacun des manuscrits de l'*Ancrene Riwe* a ses particularités. L'intérêt porté par les philologues aux aspects les plus changeants du moyen anglais a rendu souhaitable la publication *in extenso* de celui de Gonville and Caius College (manuscrit 234/120, p. 1-185), qui restait inédit. Le texte en a été transcrit, avec une minutieuse fidélité, par M. Wilson. L'introduction, de M. N. R. Ker, aboutit, en pure technique paléographique, à placer ce témoin dans la seconde moitié du XIII^e siècle, sinon un peu plus tôt. La Société des Anciens Textes anglais a décidé de n'en reprendre des recherches historiques sur l'*Ancrene Riwe* que quand tous les manuscrits auront été rendus accessibles de la même façon.

P. GROSJEAN.

Ludwig Andreas VEIT (†) ; Ludwig LENHART. *Kirche und Volksfrömmigkeit im Zeitalter des Barock*. Fribourg-en-Br., Herder, 1956, XII-332 pp.

Disciple et ami du professeur L.-A. Veit († 1939), M. L. Lenhart a recueilli avec soin tous les matériaux destinés à être mis en œuvre dans le volume qui ferait suite au *Volksfrommes Brauchtum und Kirche im deutschen Mittelalter* publié par son maître en 1936. Il ne s'est pas contenté de donner à ce dossier la forme d'un livre ; en communion d'idées et de méthode avec l'auteur disparu, il a poursuivi l'étude des sources d'une période particulièrement complexe et féconde de l'histoire religieuse, tout en tirant profit de quelques importantes publications parues au cours de ces vingt dernières années. Il suffit de rappeler l'ouvrage bien connu de G. Schnürer *Katholische Kirche und Kultur in der Barockzeit*, qui vit le jour peu avant le décès de M. Veit, ainsi que divers mémoires, abondamment documentés, de Mgr G. Schreiber, parmi lesquels nous mentionnons surtout *Der Barock und das Tridentinum* (dans *Das Weltkonzil von Trient*, t. I, Fribourg-en-Br., 1951, p. 381-425).

Une enquête qui se propose de saisir la mentalité religieuse d'un peuple à travers les gestes où elle s'exprima et les œuvres qu'elle a créées se doit de caractériser d'abord avec justesse les conditions historiques qui marquèrent l'époque envisagée. Ici, c'est l'âge du « baroque ». Ce terme qu'en français on réserve généralement à un style particulier de l'architecture et des arts plastiques, les Allemands l'étendent aux aspects les plus divers de la civilisation qui, après la Renaissance, naquit des remous de la Réforme. MM. V. et L., dans leur introduction, éclairent le pénible divorce qui au XVI^e siècle finit

par scinder en deux courants nettement parallèles la piété germanique (« Die Aufspaltung des deutschen Frommen im Glaubensumbruch des 16. Jahrhunderts »). Des deux confessions, l'une, novatrice et soucieuse avant tout de l'attitude intérieure des croyants, s'attaque âprement aux formes traditionnelles du culte, dont elle récusé même la plupart des objets ; l'autre, revivifiée peu à peu par la claire affirmation de ses dogmes et le règlement épuré de sa liturgie, à Trente, stimulée aussi par les influences venues d'Italie et d'Espagne, fait éclater bientôt, avec l'exubérance propre aux causes qui triomphent, toutes les splendeurs sensibles de sa foi reconquise. Nous disons bien : sensibles, car c'est au geste pathétique et humain, à l'image hautement expressive, à l'apothéose terrestre du surnaturel que va s'attacher, jusqu'à l'excès, jusqu'à l'abus, la piété de la Contre-Réforme. Après avoir étudié, dans une série de chapitres, les divers aspects de la dévotion populaire durant les siècles du « baroque » — usage des sacrements et des sacramentaux, adoration de l'Eucharistie, culte de la Vierge et des saints, vénération des reliques, imagerie religieuse, pèlerinages, confréries, théâtre sacré, chants et processions —, les auteurs n'ont pas manqué de distinguer, par manière de conclusion, les lumières et les ombres, les qualités et les défauts de l'époque : « Grösse und Grenzen der Barockfrömmigkeit ». Ce titre de leur *Schlusswort* reproduit celui d'un article, fort pénétrant, de H. Lützelers paru en 1939.

La bibliographie de l'ouvrage est presque exclusivement allemande, comme l'est d'ailleurs son objet. Nous croyons qu'un maître livre tel que celui d'Émile Mâle, *L'art religieux après le concile de Trente* (Paris, 1932), aurait pu donner ici d'heureuses suggestions.

Entrons dans quelques détails. Luther avait stigmatisé comme tromperies et blasphèmes la plupart des rites sacramentels, les bénédictions du rituel et l'invocation des saints. Les définitions tridentines, le nouveau Rituel romain et le zèle de certains évêques guidèrent insensiblement dans les bonnes voies la piété catholique. En rapport avec l'usage rétabli de la fréquente confession, on signale la faveur accrue dont bénéficia le culte de S. Jean Népomucène, considéré à l'époque comme un défenseur héroïque du sacrement de pénitence. Il devint d'ailleurs aussi le « Wasserheilige » dont la statue, familière aux fervents du baroque, orna tant de ponts. A de nombreuses bénédictions qui se faisaient à un jour fixé sur les champs, les semences, les fruits de la terre, le vin, le bétail, se rattachait le nom d'un saint (S. Jean, S. Étienne, S. Léonard, S. Sébastien, S. Wendelin, etc.) ou une fête de Notre-Dame. Que des coutumes superstitieuses invétérées, l'emploi d'amulettes contre les maléfices, l'astrologie et autres croyances populaires aient conduit souvent à des abus, notamment dans l'invocation des saints, nul ne songe à le nier ; mais ces écarts ne doivent pas faire oublier le rôle vigilant de l'Église, réprimant la crédulité excessive ou les prières suspectes et inculquant la saine doctrine de l'intercession. Celle-ci n'exclut d'ailleurs nullement une certaine familiarité confiante du catholique à l'égard de ses patrons célestes ni le recours à leur protection. Le présent ouvrage en fournit de nombreux exemples, parfois bien curieux, dans le chapitre intitulé : « Volksfrommes Jahr und Feiergusaltung ».

Les auteurs mentionnent assez fréquemment l'action apostolique de la Compagnie de Jésus. Tantôt c'est pour la louer (S. Pierre Canisius, cependant, à peine nommé, est omis dans la Table, où figurent Gretser, Nadasi, Segneri et d'autres); tantôt c'est pour en blâmer certaines outrances (ainsi la distribution massive — par foudres entiers, assure-t-on, p. 255, — de l'« eau de S. Ignace » ou de S. François Xavier comme remède à tous les maux; ainsi encore les processions spectaculaires, p. 86, où des personnages de la mythologie païenne et des animaux exotiques se mêlaient aux groupes de l'histoire sacrée). Notons que l'initiative de décerner des « Monatspatrone » est attribuée à S. François de Borgia (p. 194), avec une référence à G. Schreiber; mais ces « patrons du mois » semblent avoir été pris ici dans une acception assez différente de la « menstrua Patroni sortitio » en usage chez les Jésuites et dont Papebroch publia un choix pour tous les jours de l'année en deux petits volumes, parus à Anvers en 1692. A propos de la dispersion, dans la chrétienté, des corps d'innombrables « martyrs catacombaires », laquelle fut arrêtée, comme on sait, en 1856, le P. Victor De Buck, auteur du *De phialis rubricatis*, méritait une mention à côté de J.-B. de Rossi (p. 251).

Nous lisons, p. 148, que S. Nicolas n'a pas, comme tant d'autres, une homonyme parmi les saintes, et l'on s'en étonne. Signalons que S^{te} Colette, la réformatrice de l'Ordre de S^{te} Claire, porte un nom qui est le diminutif de Nicolette, comme Colas est celui de Nicolas. P. 87, il faut corriger *Remorantin* en *Romorantin* (départ. Loir-et-Cher); p. 296, note 40, *Wampag* en *Wampach*; et p. 321, note 7, *Evreus* en *Évreux*.

M. COENS.

René GANDILHON et Jacques HURLIER, O.S.B. *Inventaire sommaire de fragments de manuscrits et d'imprimés conservés aux Archives de la Marne*. Châlons-sur-Marne, Archives de la Marne, 1956, 78 pp., ill.

Plus d'une fois déjà la découverte et la publication de fragments de manuscrits qu'on avait employés pour relier des ouvrages fut l'occasion d'un bénéfice appréciable pour l'histoire ou la littérature. Mû par le désir de promouvoir la science historique, Ch.-V. Langlois prescrivit, en 1925, par une circulaire aux archivistes départementaux, de rechercher dans tous les dépôts « les parchemins du moyen âge ayant servi jadis à des travaux de reliure ». L'*Inventaire sommaire* que nous présentons au lecteur est, pour la Marne, le résultat de l'application de cette circulaire. Plusieurs disciplines sont touchées par ce recueil : l'exégèse, la patristique, le droit, la liturgie, etc. L'inventaire ne compte pas moins de 15 sections; pourtant on n'a pas jugé nécessaire d'en consacrer spécialement une à l'hagiographie. Il faudra donc chercher les fragments d'anciennes *Vitae*, rares, il est vrai, parmi les ouvrages patristiques ou les lectionnaires; les débris de calendrier et de sanctoral parmi les sacramentaires, les missels ou les bréviaires.

Glanons quelques-uns de ces débris sauvés de la destruction. P. 14-15, important fragment d'un martyrologe du XI^e siècle, du type Usuard, embrassant les mois de mai et de juin; provenance probable : région sud-est de la France;

p. 15-17, quelques parcelles de Vies de saints, les plus anciennes du ^{xii}e, les plus récentes du ^{xiv}e siècle, parmi lesquelles une *Vita Ammonii Parotidos* (sans doute le chapitre de l'*Historia monachorum in Aegypto* consacré par Rufin à S. Ammon de Nitrie) et la *Vita S. Bercharii ab. Dervensis* (BHL. 1178) ; p. 27-30, fragments de missel comportant un bout de calendrier du ^{ix}e siècle (mois de juin) ou des parties de sanctoral (^{xii}e et ^{xiii}e siècles). Fragments de graduels (p. 30-38) ou de missels notés (p. 38-41), la plupart des ^{xiv}e et ^{xv}e siècles, contenant des parties d'offices ou des pièces de chant qui se rapportent à des fêtes de saints, pratiquement tous grégoriens ou gélasiens. P. 61, fragment du ^{xi}e siècle de la *Vita Nicolai* (BHL. 6105) et de l'*Elevatio S. Theodorici an. 976* (BHL., p. 1168, n° 7) et fragment du ^{xi}-^{xii}e siècle de la *Vita Mariae Magdalenae* (BHL. 5443) ; p. 63, fragments du ^{xiii}e siècle de la Vie de S^{te} Scholastique (BHL. 7514), et des Passions de S. Maxime (BHL. 8482) et de S. Georges (BHL. 3388).

L'identification de tous ces morceaux, qui ne dut pas toujours être aisée, semble avoir été faite avec beaucoup de compétence et de soin. L'importance du fragment, son format, l'étendue de son contenu sont chaque fois notés, aucun détail dont on dispose n'étant omis. Il manque malheureusement ce qui aurait rendu l'ouvrage pleinement utile et maniable : un index des noms.

J. VAN DER STRAETEN.

Marc LEPROUX. *Dévotions et saints guérisseurs*. Paris, Presses Univ. de France, 1957, xxiv-272 pp., ill.

Ces pages bourrées de petits faits et de renseignements décèlent un folkloriste patient et érudit. Que l'auteur ait pu rassembler une telle moisson n'étonnera personne quand on saura que son intérêt pour cette branche de la culture humaine remonte au lendemain de la guerre 1914-1918. Un premier résultat de ses recherches avait été publié par M. Leproux dans un ouvrage paru en 1954 sous le titre *Médecine, Magie et Sorcellerie*. Il y étudiait « les réactions du paysan des Charentes devant la maladie : recours aux remèdes ancestraux, aux panseurs et guérisseurs, aux pratiques de magie et de sorcellerie » (p. ix). Le livre que voici « essaye de montrer le comportement [des Charentais] en fonction de [leurs] croyances religieuses » (p. xvi), croyances qui, déformées au surplus par un anthropomorphisme outré, tiennent parfois plus de la crainte superstitieuse que de la foi surnaturelle. C'est ce que M. L. a sans doute aussi voulu faire apparaître dans les subdivisions du volume. Dans la première partie, il inventorie ce qu'il appelle les « armes » de la dévotion : prières, eau bénite, croix, cierges, lumets ; dans la seconde, il en décrit le « mécanisme », le rit ; dans la troisième, l'infatigable enquêteur rassemble en une petite somme toutes les pratiques de dévotion en usage, jadis ou encore de nos jours, dans les lieux compris dans les actuels départements de la Charente et de la Charente-Maritime.

Toutes ces pratiques ne sont pas, bien entendu, particulières à la Charente, beaucoup ont été répandues et le sont encore (par exemple, eau bénite, cierges) dans l'Occident chrétien. Il en est de même

pour certaines pratiques de dévotion envers les saints (comparez le mémoire fort bien documenté de L. DE NUSSAC, *Les fontaines en Limousin : culte, pratiques, légendes*, publié dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1879, p. 150-177). Plusieurs parmi ces pratiques ne sont plus guère, en réalité, que des gestes mécaniques, mornes survivances de ceux qu'à d'autres époques une foi réelle et une religion sincère inspiraient. M. L., répétons-le, codifie ; il ne cherche pas à faire œuvre de critique ou d'historien religieux au sens strict du mot. Les témoignages qu'il apporte ne manquent pas toutefois d'intérêt. Ainsi, il pourra être utile pour l'hagiographe d'apprendre qu'il y eut à Chabanais, du xvii^e siècle à 1893, une chapelle Saint-Roch fort fréquentée (p. 131) ; qu'à Chazelles, S. Blaise était spécialement invoqué (p. 138) et S. Antoine à Clérac (p. 139) ; qu'à Montchaude il existait une chapelle de S. Mathurin et une confrérie qui, le 9 novembre, célébrait en grande pompe la fête du saint (p. 167), etc. Mais comment exploiter cette mine de renseignements ? Le seul moyen rapide et efficace, un index des noms, a été oublié.

J. VAN DER STRAETEN.

Le *Mediae Latinitatis Lexicon Minus* de M. J. F. NIERMEYER, dont nous avons salué le début (*Anal. Boll.* LXXIV, 294), s'est grossi de deux nouveaux fascicules qui vont de *clusarius* à *exactare* (Leyde, Brill, 1956, in-4^o, p. 192-384). Comme nous l'observions, c'est surtout le latin séculier et technique qui profitera des recherches de M. N., au détriment de la langue religieuse et monastique, que sans doute il estime suffisamment illustrée par ses prédécesseurs. Que l'on compare à l'article *communia* (19 sens bien distingués, avec des douzaines d'exemples, sur 6 colonnes) l'article *communio* (6 sens, assez vaguement indiqués, avec seulement 3 citations, soit 18 lignes au total, autant à peu près que pour *combrus*, « abattis d'arbres, barrage »). La langue de S. Patrice, rejetée du *Thesaurus linguae latinae* comme de trop basse époque, est exclue par M. N. pour le motif contraire, si bien qu'en fin de compte le vocabulaire si particulier de cet auteur disparaît des répertoires. Il en est de même pour bien des latinistes insulaires dont les écrits n'ont pas eu les honneurs des *Monumenta Germaniae Historica* (voir ici, par exemple, au mot *dominicatus*), et les Vies de saints celtiques ne paraissent pas avoir été dépouillées.

P. G.

Au n^o 339 de son Catalogue de l'hagiographie irlandaise, joint aux *Miscellanea Hagiographica Hibernica* (= *Subsidia hagiographica*, n^o 15), Charles Plummer avait signalé, dans un manuscrit unique, le 24. P. 25 de l'Académie Royale Irlandaise, à Dublin (autrefois Reeves 42, copié en 1513 ou 1514), une pièce curieuse sur Notre-Dame qui s'intitule, en latin, *De dispositione corporis Mariae < e > et mira pulcritudine eius Epifanius < pi > scopus*, et poursuit en irlandais médiéval. M. Gearoid MAC NIOCAILL publie ce texte avec beaucoup de soin dans la revue *Éigse* de Dublin (t. VIII [1955],

p. 70-73). C'est la traduction, parfois maladroite, d'un original latin non identifié. De quel Épiphanes s'agit-il? La rubrique, transcrite en latin, comme c'est l'usage dans ces versions gaéliques de basse époque, lui donne le titre d'évêque, mais M. Mac N. n'a pu relever aucun passage correspondant dans l'homélie de S. Épiphanes de Chypre (*BHG.* 1143; *P.G.*, t. XLIII, col. 485-502) que la liturgie latine a parfois utilisée. Il s'est demandé si la source ne serait pas plutôt la version de la Vie de la Vierge (*BHG.* 1049) d'Épiphanes le moine (VIII^e-IX^e siècle) établie à Byzance, au XI^e siècle, par Pascal le Romain et qui ne subsiste apparemment que dans le manuscrit 227 du Collège de Balliol, à Oxford (XIII^e siècle, fol. 146^v-151^v). Elle a été publiée par M. Ezio Franceschini dans ses *Studi e note di filologia latina medievale* (Milan, 1938), ouvrage que M. Mac N. n'a pu consulter. Vérification faite, ce n'est pas là non plus le modèle de notre traducteur irlandais. Si l'éditeur de cette pièce souhaite en voir identifier la source, il ferait œuvre utile en fournissant d'abord une traduction anglaise, car la plupart des médiévistes et patrologues qui pourraient l'éclairer ne lisent point l'irlandais.

P. G.

Un groupe d'érudits, réuni par M. F. T. WAINWRIGHT, étudie sous toutes ses faces *The Problem of the Picts* (Edimbourg, Nelson, 1955, in-4°, XII-188 pp., 35 planches et cartes). Quelles étaient ces populations mystérieuses du nord de la Grande-Bretagne, dont le nom apparaît pour la première fois en 297 et qui s'effacent de la scène au IX^e siècle? Il faut suppléer aux sources littéraires, des plus réticentes, par l'archéologie, qui, dans ce beau volume, a la part du lion (trois chapitres signés de M. Stuart Pigott, de M. R. W. Feachem et de M. Wainwright), ensuite par l'histoire de l'art (M. Robert B. K. Stevenson) et surtout par l'étude du langage et de ce qu'il est permis d'en deviner grâce à quelques généalogies et à la toponymie, traitée de main de maître par M. Kenneth H. Jackson. M. W. s'est réservé la partie historique proprement dite (p. 1-53). Nous sommes ici, à partir de la fin du VI^e siècle, en pleine hagiographie : après la Vie de S. Ninian, celles de S. Colum Cille, de S. Cuthbert, de S. Kentigern sont dépouillées pour ce qu'elles rapportent concernant ces tribus, à la conversion desquelles chacun de ces saints a contribué pour sa part, dans une mesure parfois difficile à préciser. Il est d'autant plus étonnant que l'important témoignage de S. Patrice (en trois endroits de son *Epistola*, *BHL.* 6493, cc. 2, 12 et 15) ait été complètement oublié, ainsi que les passages, dans les Vies anciennes du même saint, qui font mourir au pays des Pictes son prédécesseur Palladius. On verra là-dessus un essai fort complet de M. L. BIELER, *The Mission of Palladius, A Comparative Study of the Sources*, dans *Traditio*, t. VI (1948), p. 1-32.

P. G.

Lorsqu'en 1954 fut commémoré solennellement le XII^e centenaire du martyre de S. Boniface, on ne manqua pas d'évoquer parfois le souvenir d'un de ses successeurs les plus méritants à Fulda comme à

Mayence, Rhaban Maur. C'est ainsi que, dans la copieuse *Gedenkgabe* publiée à cette occasion (cf. *Anal. Boll.* LXXIII, 462-495), un des plus éminents érudits d'Allemagne, M. Paul Lehmann, consacra un article à celui qu'on a souvent appelé le *praeceptor Germaniae*. Ces pages brillantes *Zu Hrabans geistiger Bedeutung* se lisent en tête de la section du recueil intitulée : *Das Nachleben des heiligen Bonifatius*. Élève appliqué d'Alcuin à Tours, Rhaban, bien qu'il n'eût pas le génie en partage — plus d'un historien de la littérature a cru devoir déprécier son œuvre comme celle d'un pur compilateur, voire d'un plagiaire —, devint le maître qui, au moment opportun, sut accomplir un labeur considérable pour transmettre la science à ses contemporains. De la sorte, il contribua largement à établir les assises de la civilisation chrétienne de l'Occident. Mort le 4 février 856, il vient d'avoir, à son tour, les honneurs d'un jubilé. Au jour anniversaire, après onze siècles révolus, le professeur Théodore Schieffer, dernier biographe de S. Boniface (cf. *Anal. Boll.*, I. c.), prononça dans la grande *aula* de l'Université de Mayence un discours où il définissait avec beaucoup de justesse — et de justice — la portée véritable de l'œuvre rhabanienne : *Hrabanus Maurus. Zum 1100. Todestag am 4. Februar 856*. Cette conférence a été imprimée dans l'*Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte* (t. VIII, 1956, p. 9-20).

Mais n'oublions pas que l'ancien abbé de Fulda, qui pendant neuf ans fut archevêque de Mayence, est vénéré aujourd'hui comme un saint. Henschenius a longuement disserté à son sujet dans les *Acta SS.* (Feb. I, 500-538), où fut republié aussi le texte *BHL*. 7044, considéré assez improprement comme la Vie de Rhaban. Si les attestations d'un culte officiel ne lui paraissaient qu'assez rares et peu anciennes, notre prédécesseur donna néanmoins à Rhaban le titre de « Beatus ». Sur l'évolution de ce culte et sur son état actuel nous ne trouvons malheureusement pas de détails précis dans deux brochures, par ailleurs excellentes, qui ont préludé à l'année jubilaire et qu'il nous reste à mentionner ; toutes deux, notons-le, qualifient Rhaban de saint, conformément au directoire actuel du diocèse de Mayence. Le premier opuscule, imprimé et illustré avec beaucoup de soin, est de M. P. Carl BURKART : *Der heilige Rabanus Maurus, ein Gottsucher unserer Heimat* (Limburg, Lahn-Verlag, 1955, 86 pp., 4 pl.). Le second, d'un format et d'une présentation plus modestes, porte en revanche la signature d'un des historiographes les plus compétents de l'Ordre bénédictin, Dom Stephan HILPISCH : *Der heilige Rabanus Maurus, Abt von Fulda und Erzbischof von Mainz* (Fulda, Parzeller, 1955, in-12, 54 pp., ill.). De part et d'autre, ce sont les vertus monastiques et pastorales du saint, c'est le caractère pieux de son enseignement et de ses œuvres qu'on exalte surtout, afin de rapprocher du peuple chrétien une figure qu'il ne connaissait plus guère que de nom.

A ces divers écrits, suscités par le XI^e centenaire de la mort de Rhaban, nous joindrons encore ici, pour mémoire, la louable esquisse biographique publiée dès 1948 par M. Aloys Ruppel : *Rabanus Maurus* (dans le *Jahrbuch für das Bistum Mainz*, t. III, p. 117-137). M. C.

Le premier volume du bel ouvrage de M. Georges DE LAGARDE, *La naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen âge*, vient de paraître en troisième édition (*Bilan du XIII^e siècle*. Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1956, xi-218 pp.). Présenté dans un format plus grand, il dépeint « le même tableau », mais « sous des éclairages différents » (p. vii). Les retouches sont cependant nombreuses : parfois un titre a été ajouté ou supprimé, ou c'est tout un paragraphe, voire un chapitre entier, qui a été rédigé à nouveau. La bibliographie a été mise à jour de-ci de-là, peut-être trop rarement et trop chichement. Ce volume ne traite explicitement d'aucun sujet hagiographique, il intéresse le médiéviste tout court. La synthèse de l'auteur est bien articulée ; résultat, on le sent, de longues méditations et d'un contact assidu avec les sources. Les contradictions ou, si l'on préfère, les paradoxes de ce monde pétri de théocratie mais n'ignorant rien d'un laïcisme précurseur de l'actuel, sont mis en lumière en respectant la complexité du moyen âge « énorme et délicat ».

V. D. S.

Parmi les publications du Musée autrichien de Folklore, qui se succèdent à un rythme rapide, nous signalons ici, brièvement toutefois, deux ouvrages dont l'objet se situe quelque peu en marge de nos études. Dans le volume IX de la collection (*Bachern-Sagen. Volksüberlieferungen aus der alten Untersteiermark*. Vienne, 1956, x-98 pp., ill.), M. Paul SCHLOSSER, un vétéran dont on déplore la mort récente, a recueilli et annoté les contes et les légendes d'une région frontalière qui, en 1918, fut cédée à la Yougoslavie. En ce pays où la Drave se fraie un passage à travers la chaîne montagneuse de Bachern, les éléments slovènes se mêlent aux éléments germaniques. Méthodiquement groupés sous une dizaine de rubriques, ces récits populaires ne touchent guère aux traditions de l'hagiographie ; le diable, les sorcières et les fantômes y apparaissent, par contre, très fréquemment. Mentionnons seulement les nos 99 et 100, où S. Pierre et S. Paul jouent un rôle. Dans les pages d'introduction, l'auteur évoque incidemment S. Wolfgang, S^{te} Ursule et S. Henri (p. 12-13).

Le volume suivant de la série nous apporte, avec un commentaire autorisé du P. Othmar WONISCH, O.S.B., le texte de deux jeux scéniques composés par Jean Geiger (1577-1617), un Franconien qui, après sa conversion à la religion catholique, était venu s'établir, vers 1600, à l'abbaye de St. Lambrecht, en Styrie : *Das St. Lambrechter Passionsspiel von 1606*. *Passio Domini und Dialogus in Epiphania Domini des Johannes Geiger* (Vienne, 1957, viii-96 pp.). Le P. W., déjà historien de Maria-Zell, fournit ici d'utiles renseignements sur le monastère de St. Lambrecht à l'époque où Geiger y travailla. Il étudie aussi, en philologue, la langue et la composition de l'œuvre, dont il essaie de dégager ensuite la portée littéraire. Dans ces « jeux », assez bien équilibrés et qui ne recourent jamais au pathétique facile tiré si souvent, sur la scène populaire, de l'intervention du diable et d'autres effets surnaturels, l'éditeur verrait volontiers comme une transition entre les « mystères » du moyen âge et le théâtre religieux des temps « baroques ».

M. C.

Nous avons signalé à nos lecteurs le beau livre que le P. J. HOFER, C.S.S.R. († 1^{er} janvier 1939), avait consacré à S. Jean de Capistran (*Anal. Boll.* LVI, 1938, 213-218). Le P. Aniceto CHIAPPINI, O.F.M., qui a tant contribué à mieux faire connaître le zélé propagateur de l'Observance, vient d'en publier une traduction italienne à l'occasion du cinq-centième anniversaire de la mort du saint (1456-1956). La lourde tâche de traducteur a été confiée à Mgr Giacomo DI FABIO, vicaire général du diocèse d'Aquila, auquel on devait déjà la traduction des livres du P. Lemmens sur S. Bonaventure et de Mgr Grabmann sur l'histoire de la théologie catholique. De son côté, le P. Chiappini a mis la bibliographie à jour et tenu compte, dans une discrète annotation, des recherches accomplies au cours des vingt dernières années. En présentant le volume, le P. G. Fussenegger, directeur de l'*Archivum Franciscanum historicum*, en dit le mérite et avec lui nous pouvons nous réjouir de voir cet excellent ouvrage mis à la portée des compatriotes de S. Jean de Capistran. Dans quelle mesure la version di Mgr de Fabio ménage-t-elle et le génie de la langue italienne et la fidélité au modèle, nous ne voudrions pas le trancher ; il nous semble toutefois que le traducteur s'est trop astreint à maintenir la structure de la phrase allemande. N'est-ce pas pour cette raison que l'on éprouve à la lecture un je ne sais quoi d'embarassé et d'un peu lourd ? Nous disions que le P. Chiappini a « discrètement » annoté le livre. Par modestie et par scrupule à l'égard de l'œuvre d'autrui, le savant franciscain n'a pas voulu surcharger la nouvelle édition. Tout le monde regrettera qu'il n'ait pas saisi l'occasion de rendre ce bon livre encore meilleur.

Quelques erreurs auraient pu être corrigées. P. 253, lire Colette Boylet et non Baylet. Corbie, patrie de S^{te} Colette, n'est pas « nella Fiandra » mais en Picardie. C'est le P. Chiappini qui a dressé les deux index des noms de personnes et de lieux. La présentation typographique et les reproductions sont très soignées. B. G.

S'inspirant du répertoire : *Les Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle* de M. A. Långfors (Paris, 1917), le P. Jean SONET, S.J., a élaboré un *Répertoire d'incipit de prières en ancien français* (Genève, E. Droz, 1956, xvi-410 pp.). Il présente, d'après l'ordre alphabétique des premiers mots, les prières françaises antérieures à 1500 ; toutefois, il a tenu compte de formules figurant dans des livres d'heures du xvi^e siècle ; par contre, ont été écartés les chansons pieuses, les épilogues en forme de prière, les commentaires de diverses oraisons et les poèmes moraux. Grâce à de longues et diligentes recherches, l'auteur a réuni 2374 pièces, dont le plus grand nombre sont extraites de manuscrits. Chaque *incipit* est suivi d'une brève note bibliographique, indiquant le ou les manuscrits, l'édition ou tout au moins le livre qui signale cette prière. Inutile de dire qu'un catalogue de ce genre rendra de grands services, d'autant plus qu'il dresse un inventaire de textes jusqu'ici peu étudiés ou mal connus et presque toujours anonymes. Un seul index a été joint à l'ouvrage,

celui des noms de saints. N'est-il pas un peu sommaire? Sous le nom de Julien se cachent et S. Julien l'Hospitalier et S. Julien du Mans. Parfois, il eût été souhaitable de donner la forme latine ou les formes françaises différentes. Tout le monde devinera-t-il que S. Gaond (n° 1493) représente *Godo* (cf. *BHL*. 3594-3595)? Il est vraisemblable que plusieurs formules, pour lesquelles aucune édition n'est citée, sont en fait déjà publiées, par exemple le n° 214, prière à S. Julien l'Hospitalier, très connue au moyen âge (cf. *Romania*, t. XI, 1882, p. 577; *Lares*, t. IV, 1933, p. 25). P. 162 et p. 163, lire WILMART, *Auteurs spirituels*, p. 377, et non 375. Pourquoi écrire dans l'index : *Hyppolite*?

B. G.

En marge de la collection *Les écrits des saints*, mais comme une manière d'introduction à cette série, dont une dizaine de volumes ont vu le jour, les Éditions du Soleil levant font paraître *Les saints nous parlent*, par Louis EMPAIN (Namur, 1957, 173 pp.). Le sous-titre est plus exact, encore que trop large : *Revue des biographies et des écrits de saints publiés récemment*. Il s'agit en effet d'un relevé de biographies et d'écrits de saints publiés au cours des vingt-cinq dernières années. Par ordre chronologique de leur date de mort, cent trente-sept saints et bienheureux, depuis S. Jean Baptiste jusqu'à S. Pie X, sont énumérés, avec une brève notice biographique, une bibliographie qui se veut avant tout pratique et, s'il y a lieu, une liste au moins restreinte de leurs œuvres. Ce répertoire rendra des services dans l'ordre où se cantonnent ses ambitions. La plupart de ses renseignements se trouveront donc bien du contrôle d'ouvrages plus autorisés. Cela vaudra spécialement dans le cas des saints qui ne sont pas connus pour avoir laissé d'écrits et dont la présence n'est pas sans étonner quelque peu parmi des « saints qui parlent » : ainsi S. Christophe, S. Claude. Toute la notice de ce dernier, par exemple, est sujette à caution et la bibliographie qui l'appuie est particulièrement faible : une brochure de la collection de la Bonne Presse, dont il a été dit précédemment qu'elle pouvait intéresser des enfants de 11 à 13 ans. Peut-être cet ouvrage souffre-t-il d'une certaine disparate dans le choix de ses références.

P. D.

De même que le public de langue anglaise disposait depuis 1950, grâce à M. G. P. Fedotov, d'un *Treasury of Russian Spirituality* (cf. *Anal. Boll.* LXXIII, 1955, 219-220), le public de langue française possède désormais une sélection d'extraits d'*Ascètes russes*, textes traduits, choisis et présentés par S. TYSZKIEWICZ, S. J., et Dom Th. BELPAIRE, O.S.B. (Namur, Les Éditions du Soleil levant, 1957, 190 pp.). Il s'agit de S. Dimitri de Rostov (1651-1709), de S. Tikhon Zadonsky (1724-1783), de l'higoumène Nazaire de Valaam (1735-1809), de S. Séraphim de Sarov (1759-1833), du starets Zosime (1767-1833), de Georges le reclus (1789-1836), de l'archimandrite missionnaire Macaire (1792-1847), du hiéromoine Parthène de Kiev (1790-1855), de l'évêque Théophane le reclus (1815-1894), des startsy de

cette espèce d'université spirituelle que devint, sous l'impulsion de l'archimandrite Moïse (1782-1862), le monastère de la *optina pustynija*, dans le gouvernement de Kaluga, et, enfin, du Père Jean de Kronstadt (1829-1909). Nous ne pouvons que féliciter les consciencieux auteurs et les éditeurs pour le travail de rapprochement des chrétiens de différentes confessions auquel ce livre contribue austèrement et sans sacrifier à des facilités pareilles à celles que dénonce le P. Tyszkiewicz dans son avant-propos (p. 8) : « Le contact direct du lecteur avec les pensées et les sentiments des grands ascètes de Russie nous semble d'autant plus désirable qu'on est souvent trop enclin, en Europe occidentale, à juger leur vie intérieure d'après une littérature tendancieuse d'inspiration politique, ou d'après les romans de Dostoïewsky et autres écrivains qui ont décrit la vie religieuse des saints russes d'après des vues personnelles. » Tel ou tel extrait, toutefois, arraché à son contexte, sera trop bref et d'un abord trop abrupt pour que le lecteur en saisisse la portée, même soulignée par le sobre commentaire qui l'accompagne.

P. D.

Le volume portant le titre d'*Ascètes russes* qui vient d'être présenté réserve une place à Tikhon Zadonsky et rappelle, à la p. 129, que l'évêque Théophane le reclus donnait à une de ses dirigées, près d'entrer en retraite, ce conseil-ci : « Que lire ? Évidemment rien que des livres de spiritualité. Je ne vous recommanderais rien autant que les écrits de l'évêque Tikhon. » On aura une assez juste idée de ce personnage et surtout de ces écrits grâce au livre de Nadejda Gorodetzky, *Saint Tikhon Zadonsky* (Londres, S.P.C.K., 1951, xii-249 pp., ill.). Le sous-titre : *Inspirer of Dostoevsky* pourrait faire croire qu'il s'agit avant tout d'étudier la transposition de Tikhon dans les pages de « La vie d'un grand pécheur » et des « Frères Karamazov ». Mais il n'en est rien. Heureusement, dirons-nous, car le modèle, en l'occurrence, est plus riche et plus vrai que le portrait qui en aurait été tracé, aussi bien dans ses très humains travers de caractère que dans sa volonté de sainteté. Ni l'un ni l'autre aspect ne sont laissés dans l'ombre. L'auteur, qui a surtout travaillé pendant la guerre à son ouvrage, dans des conditions de documentation assez peu favorables, n'a cependant rien négligé pour nous restituer un S. Tikhon se détachant bien vivant sur le fond de son temps, ce XVIII^e siècle particulièrement bouleversé en Russie. Elle a cédé la parole, aussi souvent que possible, aux documents d'époque. Peut-être a-t-elle moins dominé la matière en ce qui concerne les œuvres du saint ; un départ plus rigoureux eût pu être opéré entre une spiritualité orientale ou russe que l'on pourra dire banale et celle que S. Tikhon n'a pu s'empêcher de marquer au coin de sa personnalité vigoureusement non conformiste.

P. D.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

- ALMERAS, Ch. *S. Paul de la Croix, le fondateur des Passionistes. Une action fille de la contemplation.* Paris et Bruges, Desclée, de Brouwer, 1957, 292 pp., 10 pl.
- ARTELT, W. *Der verkannte Katakombenfund. Ezechiels Vision der Auferweckung oder « Anatomie-Szene »?* Extr. de *Rheinischer Merkur*, fasc. 23 (7 juin 1957), 3 pp. imprimées + 1 p. dactylogr.
- ATTWATER, D. *Martyrs from St. Stephen to John Tung.* New York, Sheed and Ward, 1957, xviii-236 pp.
- BABINGER, F. *Die Örtlichkeit der Siebenschläferlegende in muslimischer Schau.* Extr. de *Anzeiger der Österreich. Akad. der Wiss., Phil.-hist. Kl.*, 1957, fasc. 6, 9 pp., 1 pl.
- BADER, H. *Alle Heiligen und Seligen der Römisch-Katholischen Kirche*, 2^e éd. Altötting, Drittordensverlag, [1957], 348 pp.
- BARTH, M. *Der hl. Märtyrer Landelin von Ettenheimmünster.* Extr. de *Freiburger Diözesan-Archiv*, t. 75 (1955), p. 203-244.
— *St. Fridolin und sein Kult im alemannischen Raum.* Ibid., p. 112-202.
- BENOIT, P. *Les découvertes paléochrétiennes en Palestine arabe entre 1939 et 1954.* Extr. des *Actes du V^e Congrès international d'archéologie chrétienne, Aix-en-Provence, 13-19 sept. 1954* (Vatican et Paris, 1957), p. 163-168.
- BEST, R. I.; O'BRIEN, M. A. *The Book of Leinster*, t. III. Dublin, Institute for Advanced Studies, 1957, pp. i-xix, 471-760.
- BETHURUM, D. *The Homilies of Wulfstan.* Oxford, Clarendon Press, 1957, xiii-384 pp.
- BLANCHARD, P. *Jacob et l'ange.* Paris et Bruges, Desclée, de Brouwer, 1957, 233 pp. (= *Études carmélitaines*).
- BORELLA, P. *Corpi santi in Milano e diocesi.* Extr. de *Studi in onore di Carlo Castiglioni* (Milano, 1957), p. 131-188.
- BRECKENRIDGE, J. D. « *Et prima vidit* ». *The Iconography of the Appearance of Christ to his Mother.* Extr. de *The Art Bulletin*, t. 39 (1957), p. 9-32, 6 pl.
- BREDERO, A. H. *The Controversy between Peter the Venerable and St. Bernard of Clairvaux.* Extr. des *Studia Anselmiana*, 40 (Roma, 1957), p. 53-71.
- BRODERICK, J. F. *A Census of the Saints (993-1955)*, dans *The American Ecclesiastical Review*, t. 135 (1957), p. 317-355.
- BUONAIUTI, E. *Saggi di storia del Cristianesimo*, a cura di A. DONINI e M. NICCOLI. Vicenza, N. Pozza, 1957, xv-415 pp. (= *Biblioteca di cultura*, 17).
- CADIOU, R. *Philon d'Alexandrie. La Migration d'Abraham.* Paris, Éd. du Cerf, 1957, 92 + 88 pp. (= *Sources chrétiennes*, t. 47).
- CAES, L.; HENRION, R. *Collectio bibliographica operum ad ius romanum pertinentium*, sér. I, t. VI: *Opera edita in miscellaneis.* Bruxelles, Office international de librairie, 1956, 619 pp.
- Cahiers de Joséphologie*, t. V, fasc. 1 (1957), 167 pp.
- Castor (Der hl.)*. Karden (Mosel), Fr. Brühl, 1956, 52 pp., ill.

- CAVALLIN, S. *Florilegium franciscanum*. Lund, C. W. K. Gleerup, 1957, 115 pp.
(= *Svenska Klassikerförbundet*, fasc. 47).
- CERULLI, E. *Dante e l'Islam*. Roma, Accademia dei Lincei, 1957. Extr. de
XII^o Convegno « Volta », p. 275-294.
- *Oriente ed Occidente nel medioevo*. Ibid., p. 445-458.
- CHITTY, D. J. *A Note on the Chronology of Pachomian Foundations*. Extr. de
Studia patristica, t. II (Berlin, 1957), p. 379-385.
- COLL, J. M. S. *Ignacio de Loyola y el convento de Santo Domingo, de Manresa*.
Extr. de *Analecta sacra Tarraconensia*, t. 29 (1956), p. 313-343.
- CRAWFORD, O. G. S. *The Eye Goddess*. London, Phoenix House, 1957, in-4°,
168 pp., 48 pl.
- CROSS, F. L. *The Oxford Dictionary of the Christian Church*. London, Oxford
University Press, 1957, in-4°, xix-1492 pp.
- CUTTLE, C. D. *The Lisbon Temptation of St. Anthony by Jerome Bosch*. Extr.
de *The Art Bulletin*, t. 39 (1957), p. 109-126, 6 pl.
- DE MEULEMEESTER, M. *Origines de la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur*.
Études et documents, t. II. Louvain, Imprimerie Saint-Alphonse, 1957,
333 pp.
- DHONDT, J. *Une mentalité du XII^e siècle : Galbert de Bruges*. Extr. de la *Revue*
du Nord, t. 39 (1957), p. 101-109.
- Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, fasc. 78 : *Dabert-Denys*.
Paris, Letouzey et Ané, 1957, col. 1-256.
- Didaskaleion* (Nuovo). Catania, Università, 1956, 68 pp.
- DRÖGEREIT, R. *Zur Einheit des Werden-Essener Kulturraumes in karolingischer*
und ottonischer Zeit. Extr. de *Karolingische und ottonische Kunst* (Wies-
baden, 1957), 60-83.
- Dumbarton Oaks Papers*, t. XI. Cambridge, Mass., Harvard University
Press, 1957, ix-277 pp., 46 pl.
- DYGGVE, E. *Kong Theoderik og den nordiske runndysse*. København, Gad,
1957, 20 pp., 23 pl. (= *Studier fra sprog- og oldtidsforskning*, fasc. 233).
- Formation (La) des Évangiles. Problème synoptique et Formgeschichte*. Bruges
et Paris, Desclée, de Brouwer, 1957, 222 pp. (= *Recherches bibliques*,
t. II).
- FROLOW, A. *La Croisade et les guerres persanes d'Héraclius*. Extr. de la *Revue*
de l'histoire des religions, t. 147 (1955), p. 50-61.
- GABRIEL, A. L. *The Educational Ideas of Vincent of Beauvais*. Notre Dame,
Mediaeval Institute, 1956, 62 pp., 8 pl. (= *Texts and Studies in the His-*
tory of Medieval Education, 4).
- GARITTE, G. *Le premier volume de l'édition photographique des manuscrits gnos-*
tiques coptes et l'Évangile de Thomas. Extr. du *Muséon*, t. 70 (1957),
p. 59-73.
- GERASIMOS MIKRAGIANNANITES. *Ἀκολουθία τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Ὁλυμ-*
πιάδος τῆς Διακόνου. Thessaloniki, [1955], 16 pp. Extr. de *Ἅγιος*
Παῦλος ὁ Ἐρημοποταμίτης, fasc. 60.
- GORDINI, G. D. *Origine e sviluppo del monachesimo a Roma*. Extr. de *Gregoria-*
num, t. 37 (1956), p. 220-260.
- GUY, J.-Cl. *Un dialogue monastique inédit*. Extr. de la *Revue d'ascétique et de*
mystique, t. 33 (1957), p. 171-188.

- GRIVEC, F. *Cyrillo-Methodiana*. Extr. de *Slovo* (Zagreb), 1957, p. 24-53.
- HADJINICOLAOU-MARAVA, A. *Πάτμος*. Athènes, 1957, in-4°, 82 pp., 116 pl. (= *Collection de l'Institut français d'Athènes*, n° 63).
- HALEY, J. E. *Apostolic Sanctity in the World. A Symposium on Total Dedication in the World and Secular Institutes*. Notre Dame, University Press, 1957, xiv-210 pp.
- HALLEUX, A. DE. *La christologie de Martyrios-Sahdona dans l'évolution du nestorianisme*. Louvain, Université, 1957, 32 pp. (= *Sylloge excerptorum...*, t. 29, fasc. 4).
- HAMMAN, A. *Naissance des Lettres chrétiennes : Odes de Salomon, Lettre de Barnabé, Symbole des Apôtres, Didaché, Pasteur d'Hermas*. Paris, Éd. de Paris, 1957, 246 pp., 60 ill. (= *Ictus*, 1).
- INCISA DELLA ROCCHETTA, G. ; VIAN, N. ; GASBARRI, C. *Il primo Processo per S. Filippo Neri*, t. I : *Testimonianze dell' inchiesta romana : 1595*. Vaticano, 1957, xxvii-412 pp. (= *Studi e testi*, 191).
- INDESTEGE, L. *Een Limburgs Gebedenboek uit het begin der zestiende eeuw*. Extr. des *Verslagen en Mededelingen der Kon. Vl. Acad. voor taal- en letterkunde*, 1957, p. 19-41.
- INGLISIAN, V. *Armenien im Fahrwasser des angehenden Dreikapitelstreites. Die Korrespondenz der Bischöfe Proklos und Akakios mit den Armeniern [en arménien]*. Wien, Mechitharisten, 1957, 44 pp. (= *Nationalbibliothek*, fasc. 181).
- IPARRAGUIRRE, I. *Orientaciones bibliográficas sobre San Ignacio de Loyola*. Roma, Institutum historicum S.I., 1957, 151 pp. (= *Subsidia ad historiam S.I.*, t. I).
- JACQUES, E. *Sint-Marcoenviering te Hechtel*. Extr. de *Limburg*, t. 36 (1957), p. 172-180.
- JAKI, St. *Les tendances actuelles de l'ecclésiologie*. Roma, Herder, 1957, 274 pp. (= *Bibliotheca Academiae catholicae hungaricae*, sect. philos.-theol., t. III).
- KERN, C. *Les traductions russes des textes patristiques. Guide bibliographique*. Chevetogne, Éd. de Chevetogne, 1957, 77 pp.
- KING, A. A. *Liturgies of the Primatial Sees*. London, Longmans, Green, 1957, xiv-656 pp., 15 pl.
- KLAUSER, R. *Der Heinrichs- und Kunigundenkult im mittellalterlichen Bistum Bamberg. Festgabe...* Bamberg, 1957, 211 pp., 16 pl. (= *Bericht des historischen Vereins für die Pflege der Geschichte des ehemaligen Fürstbistums Bamberg*, fasc. 95).
- KONTOSTANOS, M. *Ἀκολουθία τῆς ὑπεραγίας δεσποίνης ἡμῶν θεοτόκου καὶ ἀειπαρθένου Μαρίας, Ἀγίας Σκέπης*. Corfou, 1955, 46 pp.
- KRAUSE, A. *Andenken und Kult des hl. Ulrich in der Benediktinerabtei Admont*. Extr. de *Jahresbericht des Stiftsgymnasiums in Admont*, 1954-1955, 34 pp.
- LAISTNER, M. L. W. *The Intellectual Heritage of the Early Middle Ages*. Edited by C. G. STARR. Ithaca, Cornell University Press, 1957, xvii-285 pp.
- *Thought and Letters in Western Europe A.D. 500-900*, 2^e éd. London, Methuen, 1957, 416 pp.
- LANG, D. M. *Recent Work on the Georgian New Testament*. Extr. de *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, t. 19 (1957), p. 82-93.

- LAOURDAS, B. *Μητροφάνους Βλός δόλου Διονυσίου*. Extr. de *Ἀρχαίων Πόντου*, t. 21 (Athènes, 1956), p. 44-79.
- LATHION, L. *Essai sur Théodore d'Octodure*. Extr. de *Annales Valaisannes*, 2^e sér., t. 31 (Sion, 1956), p. 509-541.
- LATREILLE, A.; DELARUELLE, E.; PALANQUE, J.-R. *Histoire du catholicisme en France*, t. I: *Des origines à la chrétienté médiévale*. Paris, Éd. Spes, 1957, 352 pp.
- LECLERCQ, J. *L'amour des lettres et le désir de Dieu. Initiation aux auteurs monastiques du moyen âge*. Paris, Éd. du Cerf, 1957, 269 pp., 4 pl.
- LELOTTE, F. *Convertis du XX^e siècle*, t. III-IV. Paris, Tournai, Casterman; Bruxelles, Foyer Notre-Dame, 1956-1957, 246, 246 pp.
- LETURIA, P. DE. *Estudios ignacianos*, revisados por I. IPARRAGUIRRE, t. II: *Estudios espirituales*. Roma, Institutum historicum S. I., 1957, VIII-544 pp., 2 pl. (= *Bibliotheca Instituti historici S. I.*, t. XI).
- LEVASTI, A. *Beato Giovanni Dominici O. P. Trattato delle dieci questioni e Lettere a Madonna Bartolomea*. Firenze, Libreria editrice fiorentina, 1957, 157 pp. (= *Testi cristiani*, N. S., t. V).
- Lexikon der Marienkunde*, fasc. 1: *Aachen-Anath*. Regensburg, Pustet, 1957, in-4^o, 192 col., ill.
- LIVADARAS, N. A. *Ρωμανοῦ τοῦ Μελωδοῦ Ὕμνοι*, t. III: *Κονδακάρια τοῦ Σωᾶ*. Athènes, 1957, 461 pp.
- LOUIS, R. *L'épopée française est carolingienne*. Extr. de *Coloquios de Roncesvalles*, agosto 1955 (Zaragoza, 1956), p. 327-460.
- MACKINNEY L. C. *Bishop Fulbert and Education at the School of Chartres*. Notre Dame, Mediaeval Institute, 1957, 60 pp., 4 pl. (= *Texts and Studies in the History of Medieval Education*, 6).
- MALLARDO, D. *Arcipreti, primicerii e cardinali della Chiesa Napoletana sino al sec. XIV*. Extr. de *Asprenas*, 1956, 28 pp.
- *S. Castrese vescovo e martire nella storia e nell' arte*. Napoli, Giannini, 1957, 103 pp., 12 pl.
- MARTINIANOS, I. *Ἡ Μοσχόπολις (1330-1930)*, ed. S. P. KYRIAKIDES. Thessaloniki, *Ἑταιρεία μακεδονικῶν σπουδῶν*, 1957, x-366 pp. (= *Μακεδονικὴ Βιβλιοθήκη*, t. 21).
- MICHEL, A. *Die Akten Gerhards von Toul als Werk Humberts und die Anfänge der päpstlichen Reform (1028-1050)*. München, Bayerische Akademie, 1957, 32 pp. (= *Sitzungsberichte der philos.-hist. Klasse*, 1957, fasc. 8).
- MILLET, G. *La peinture du moyen âge en Yougoslavie (Serbie, Macédoine et Monténégro)*, présenté par A. FROLOW, fasc. 2. Paris, de Boccard, 1957, in-fol., xv pp., 103 pl.
- MINISCI, T. *Innologia greca per S. Vito martire tratta dai manoscritti di Grottaferrata*. Extr. de *Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati* (Roma, 1957), p. 305-317.
- *S. Bartolomeo da Rossano*. Extr. de *Almanacco Calabrese*, 1956, p. 77-84.
- MIRKOVIĆ, L. *La nécropole paléochrétienne de Niš*. Extr. de *Archaeologia iugoslavica*, t. II (Beograd, 1956), p. 87-100, 22 ill.
- MOLINARI, F. *Il Card. Teatino Beato Paolo Burali e la riforma tridentina a Piacenza (1568-1576)*. Roma, Università Gregoriana, 1957, xxiv-420 pp. (= *Analecta Gregoriana*, t. 87).

- MOLS, R. S. *Charles Borromée, pionnier de la pastorale moderne*. Extr. de la *Nouvelle Revue Théologique*, t. 79 (1957), pp. 600-622, 715-747.
- MONDÉSERT, C. *L'apport des inscriptions grecques pour l'histoire religieuse de la Syrie du nord*. Extr. de *Studia patristica*, t. I (Berlin, 1957), p. 649-658.
- MORREALE, M. *¿Devoción o piedad? Apuntaciones sobre el léxico de Alfonso y Juan de Valdés*. Coimbra, Casa do Castelo, 1956, 24 pp. Extr. de *Revista portuguesa de filologia*, t. VII.
- MÜLLER, I. *Benediktinerkloster Disentis*. München u. Zürich, 1957, 16 pp., ill. (= *Kunstführer*, fasc. 655; Schweizer Reihe, fasc. 8).
- MUNDÓ, A. M. *El Commicus Palimpsest Paris Lat. 2269*. Montserrat, 1956, 125 pp., 8 pl. Extr. de *Liturgica*, t. I: *Cardinali I. A. Schuster in memoriam*.
- MUSURILLO, H. *The Problem of Ascetical Fasting in the Greek Patristic Writers*. Extr. de *Traditio*, t. 12 (1956), p. 1-64.
- O'DONOHUE, J. A. *Tridentine Seminary Legislation. Its Sources and its Formation*. Louvain, Publications Universitaires, 1957, vi-194 pp. (= *Bibliotheca Ephemeridum Theologicarum Lovaniensium*, t. IX).
- ONASCH, K. *Paraskeva-Studien*. Extr. de *Ostkirchliche Studien*, t. VI (1957), p. 121-141.
- Orpheus*, t. IV, fasc. 1-2. Catania, Università, 1957, 104 pp.
- OSKIAN, H. *Die Klöster Kilikiens [en arménien]*. Wien, Mechitharisten, 1957, viii 320 p. (= *Bibliotheca gentis armeniae*, 183).
- PARTHENIOS (archimandrite). *Βησσαρίων ὁ καρδινάλιος*. Extr. des *Publications de l'Institut d'études orientales de la Bibliothèque patriarcale d'Alexandrie*. n. 6, 48 p.
- PASSELECQ, P. S. *Paul. Les Épîtres*. Version nouvelle. Namur, Éd. du Soleil Levant, 1957, 253 pp.
- PÉREZ DE URBEL, J.; GONZÁLEZ Y RUIZ-ZORILLA, A. *Liber Commicus*, t. II. Madrid, Escuela de estudios medioevales, 1955, p. 355-775 (= *Monumenta Hispaniae sacra*, serie litúrgica, t. III).
- PLA CARGOL, J. *Santos mártires de Gerona*. Gerona, Dalmáu Carles, 1955, in-4º, 106 pp., ill. (= *Biblioteca Gerundense de estudios e investigaciones*).
- RABY, F. J. E. *A History of Secular Latin Poetry*, 2º éd. Oxford, Clarendon Press, 1957, 2 vol., xii-408, vii-409 pp.
- RAMPHOS, I. S. *Τὰ «σωτήρια» τῆς Κιμώλου εἰς τὴν ἁγίαν Βαρβάραν*, 2º éd. Athènes, 1957, 13 pp.
- REVEST Y CORZO, L. *Libre de Ordinacions de la vila de Castello de la Plana*. Castellón de la Plana, 1957, 323 pp. (= *Libros raros y curiosos*, t. 13).
- RICARD, R. *Les Sept Martyrs de Marrakech*. Extr. de *Arquivo de bibliografia portuguesa*, 1957, 9 pp.
- ROSSI, G. F. S. *Savino diacono milanese, poi vescovo di Piacenza e dottore, proposto vescovo di Milano nel 274*. Extr. de *Divus Thomas*, 1956, 22 pp.
- *S. Savino vescovo di Piacenza*, 2º éd. Roma, Pont. Istituto di archeologia cristiana, 1955, 35 pp.
- SAGGI, L. M. *Appunti sulla vita del B. Ludovico Morbioli*. Extr. de *Carmelus*, t. IV (1957), p. 85-115.
- SAXER, V. *Chronique bernardine*. Extr. de la *Revue thomiste*, t. 56 (1956), p. 741-778.

- SCHNEEMELCHER, W. *Der Sermo « De anima et corpore ».* Ein Werk Alexanders von Alexandrien? Extr. de *Festschrift für Günther Dehn* (1957?), p. 119-143.
- SIMON, A. *Notes sur les archives ecclésiastiques.* Louvain, Éd. Nauwelaerts, 1957, 38 pp. (= *Cahiers du Centre interuniversitaire d'histoire contemporaine*, fasc. 2).
- SOARES, E. *Inventário da Coleção de registos de santos.* Lisboa, Biblioteca Nacional, 1955, in-4°, xxxvii-491 pp., ill.
- SOUPLET, M. S. *Pulchrone, 5^e évêque de Verdun (457-470), fondateur du culte de Notre-Dame de Verdun.* Verdun, Œuvre de Notre-Dame, 1957, 104 pp.
- Studi in onore di Domenico Mallardo.* Napoli, F. Fiorentino, 1957, in-4°, 209 pp., 10 pl.
- SURTZ, E. L. *The Praise of Wisdom. The Problems of St. Thomas More's Utopia.* Chicago, Loyola University Press, 1957, xii-402 pp.
- TALAMO-ATENOLFI, G. *I testi della leggenda di S. Matteo*, dans *Archivi*, sér. 2, t. 24 (1957), p. 85-97.
- TARCHNISVILI, M. *Die geistliche Dichtung Georgiens und ihr Verhältnis zur Byzantinischen.* Extr. de *Oriens christianus*, t. 41 (1957), p. 76-96.
- TAYLOR, J. *The Origin and Early Life of Hugh of St. Victor : An Evaluation of the Tradition.* Notre Dame, Mediaeval Institute, 1957, 70 pp. (= *Texts and Studies in the History of Mediaeval Education*, 5).
- THÉRY, G. *Contribution à l'histoire religieuse de la Bretagne au XVII^e siècle. Catherine de Francheville, fondatrice à Vannes de la première maison de retraite de femmes.* Tours, Mame, 1957, 2 vol., 352, 372 pp.
- THEURILLAT, J.-M. *Le trésor de Saint-Maurice d'Agaune.* Saint-Maurice, Abbaye, 1956, 24 pp., 18 ill.
- TSIKNOPoulos, I. P. *Ἡ ἱερά μὀνή τῆς Τροοδιτίσσης.* Nicosia, 1954, 131 pp.
- VAN DEN VEN, P. *Les écrits de S. Syméon Stylite le Jeune, avec trois sermons inédits.* Extr. du *Muséon*, t. 70 (1957), p. 1-57.
- *La patristique et l'hagiographie au Concile de Nicée de 787.* Extr. de *Byzantion*, t. 25-27 (1955-1957), p. 325-362.
- VERHULST, A. *L'activité et la calligraphie du Scriptorium de l'abbaye Saint-Pierre-au-Mont-Blandin de Gand, à l'époque de l'abbé Wichard († 1058).* Extr. de *Scriptorium*, t. XI (1957), p. 37-49, pl. 5-10.
- VICAIRE, M.-H. *Histoire de S. Dominique.* Paris, Éd. du Cerf, 1957, 2 vol., 397, 411 pp., ill.
- VICAIRE, M.-H. ; MATT, L. VON. *S. Dominique.* Bruges, Desclée, de Brouwer, 1957, in-4°, 247 pp., 159 ill.
- Vida del Ven. Fra Pere Marginet, monje de Poblet († 1435).* Poblet, Abadia, 1957, 73 pp., 4 pl.
- VINCENNES, J. DE. *Sous le ciel de Furnes. La procession des Pénitents.* Charleroi, Éd. Héraly, 1957, 85 pp., 72 pl.
- WESTFAHL, H. *Die Geistesbildung der seligen Dorothea von Montau.* Extr. de *Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde Ermlands*, fasc. 87 (Osnaabrück, 1957), p. 172-197.

- ABAD, C. M. *Vida y escritos del V. P. Luis de La Puente S. J. (1554-1624)*. Comillas, Universidad Pontificia, 1957, xxvii-782 pp.
- BASILAKÈS, M. A. *Χιακὰ ἐκκλησιαστικὰ χρονικά*, t. I-III. Chio, 1950-1955, 8 fasc., 69, 46, 40, 25, 97, 34, 34, 71 pp.
- Βίος καὶ ἁσμαστικὴ ἀκολουθία τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ Νέου ὁμολογητοῦ τοῦ Ῥώσου*. Procopion (Eubée), 1957, 55 pp.
- CERULLI, E. *La Dea Mater ed il suo culto presso le genti dell' Etiopia meridionale (Galla, Caffa)*. Extr. de *Rivista di antropologia*, t. 43 (1956), 12 pp.
- *La festa etiopica del Patto di Misericordia e le sue fonti nel greco « Liber de transitu » e nel racconto latino dei Cinque Dolori di Maria*. Extr. de *Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati* (Roma, 1957), p. 53-71.
- COSTA, G. *Il convento di S. Angelo di Ocre e sue adiacenze*, 2^e éd. par A. CHIAPPINI. S. Angelo di Ocre, 1954, 243 pp., 49 ill.
- DE MEYER, A. *Sainte Catherine de Ricci. Lettres*. Namur, Éd. du Soleil Levant, 1957, 190 pp.
- DORRESSE, J. *L'Empire du Prêtre-Jean*, t. I : *L'Éthiopie antique* ; t. II : *L'Éthiopie médiévale*. Paris, Plon, 1957, 2 vol., xxxvii-304, 360 pp., 22, 24 pl., carte (= *D'un monde à l'autre*).
- ENGELS, O. *Die hagiographischen Texte Papst Gelasius' II. in der Überlieferung der Eustachius-, Erasmus- und Hippolytuslegende*. Extr. de *Historisches Jahrbuch*, t. 76 (1957), p. 118-133.
- ENGLISH, M. *De heilige Doorn te Harlebeke*. Extr. de *Biekorf*, t. 58 (1957), 10 pp.
- FOLLIERI, E. *Un carme giambico in onore di Davide*. Extr. de *Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati* (1957), p. 101-116.
- GANSHOF, F.-L. *Louis the Pious reconsidered*. Extr. de *History*, t. 42 (1957), p. 171-180.
- GERASIMOS MIKRAGIANNANITÈS. *Ἀκολουθία τῆς ἁγίας ἐνδόξου παρθενομάργυρος Καλλιόπης*. Athènes, 1957, 16 pp.
- GOTTSCHALK, J. *Der geistliche Verwandtenkreis der heiligen Hedwig — ein Band zwischen Ost und West*. Extr. de *Königsteiner Blätter*, t. II (1956), p. 100-111 ; t. III (1957), p. 61-67.
- *Die Hedwigs-Predigt des Papstes Klemens IV. vom Jahre 1267*. Extr. de *Archiv für schlesische Kirchengeschichte*, t. 15 (1957), p. 15-35.
- GREGORIO, O. *Mons. Tommaso Falcoia (1663-1743)*. Roma, S. Alfonso, 1955, xiii-364 pp., 32 pl. (= *Bibliotheca historica Congregationis SSmi Redemptoris*, 1).
- HESS, H. *The Canons of the Council of Sardica A. D. 343*. Oxford, Clarendon Press, 1958, viii-170 pp.
- KARLIN-HAYTER, P. *Vita S. Euthymii*. Extr. de *Byzantion*, t. 25-27 (1955-1957), p. 1-172.
- LECLERCQ, J. S. *Pierre Damien écrivain*. Extr. de *Convivium*, N. S., t. IV (1957), p. 385-399.
- LEFÈVRE, Pl.-F. *La Liturgie de Prémontré*. Averbode, Abbaye, 1957, xviii-181 pp. (= *Bibliotheca Analectorum Praemonstratensium*, fasc. 1).
- MALINIEMI, A. *Zur Kenntnis des Breviarium Aboense Cod. Holm. A 56*. Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 1957, 184 pp. (= *Documenta historica quibus res nationum septentrionalium illustrantur*, 9).
- ANAL. BOLL. LXXV. — 31.

- MASSERON, A. S. *Jean Baptiste dans l'art*. Paris et Grenoble, Arthaud, 187 pp., 152 ill. (= *Art et paysages*, 17).
- MOREAU, J. *Observations sur l'Ὑπομνηστικὸν βιβλίον Ἰωσήπου*. Extr. de *Byzantion*, t. 25-27 (1955-1957), p. 241-276.
- PELLEGRINO, M. *Semen est sanguis christianorum*. Extr. de *Atti della Accademia delle scienze di Torino*, t. 90 (1955-1956), 72 pp.
- Przesłóść (Nasza)*, ed. A. SCHLETZ, t. I-VI. Kraków, 1946-1957, 231, 256, 284, 384, 350, 423 pp.
- ROUSSEAU, O. *Monachisme et vie religieuse d'après l'ancienne tradition de l'Église*. Chevetogne, Monastère, 1957, 174 pp.
- SEPPELT, F. X. *Geschichte der Päpste*, t. IV: *Von Bonifaz VIII. bis zu Klemens VII.* Neu bearbeitet von G. SCHWAIGER. München, Kösel, 1957, 527 pp.
- SIMON, A. *Inventaires d'archives. Papiers Villermont*. Archives de la nonciature à Bruxelles. Archives des Églises protestantes. Louvain, Nauwelaerts, 1957, 40 pp. (= *Cahiers du Centre interuniversitaire d'histoire contemporaine*, fasc. 3).
- SOTIRIOU, G. P. Ὁσία Θεοκτίστη ἡ Λεσβία. Ἀσματικὴ Ἀκολουθία. Mytilène, 1957, 32 pp.
- TOMADAKIS, N. B. Ἐφραῖμ ὁ Σύρος ἐν τῇ ἐλληνικῇ ὕμνογραφίᾳ. Extr. de *Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati* (Roma, 1957), p. 392-404.
- TSIKNOPOULLOS, I. P. Βίος καὶ αἱ δύο Ἀκολουθίαι τοῦ ἁγίου Νεοφύτου. Larnaka, 1953, 57 pp.
- Ὁ Βίος καὶ ἡ θαυμαστὴ προσωπικότης τοῦ ἁγίου Νεοφύτου πρεσβυτέρου, μοναχοῦ καὶ ἐγκλείστου. Nicosia, 1951, 50 pp.

INDEX SANCTORUM

Indicem nominum in pagellas 105-133 vide p. 133-134.

- Abgarus rex Edessae 245-246.
 Abdon et Sennen mm. Romae 128.
 Acacius ep. Melitenae 27.
 Acolythus Arvern. = Elidius.
 Acolythus m. Parent. 281.
 Adalbertus ep. Prag. m. 250.
 Ado ep. Vienn. 234.
 Aed Glas, in Hibernia 383.
 Aed Glas, ep. in Ráith nan Epscop 383.
 Aedilburga (Edelburga) abb. monasterii S. Farae 436-437.
 Aemilianus m. in Numidia 117, 129.
 Afra m. Augustae Vindelicorum 257.
 Agatha v. m. Catanae 115, 128-129, 329.
 Aggaeus propheta 315.
 Agileus m. Carthagine 122, 129.
 Agilus ab. Resbacen. 437.
 Agnes v. m. Romae 14, 45, 128, 375, 440.
 Ailbeus ep. Imlac. 160.
 Albanus m. Verulami 176, 185.
 Albertus Magnus 275.
 Aldegundis abb. Malbod. 8, 397.
 Aldhelmus ep. Shireburn. 207, 212-222, 398.
 Alexander (eremita?) 264.
 Alexius conf. 429.
 Amalberga vid. in Belgio 230.
 Amandus ep. Traiect. 8, 375.
 Amator ep. Autisiodor. 160, 166.
 Amatus ab. Habend. vel ep. Senon. 374.
 Ambrosius ep. Mediol. 159, 233, 429.
 Ammon Nitr. 451.
 Ananias, Azarias et Misael 122, 127, 315-316.
 Anastasia patricia 39.
 Anastasia m. 118, 122, 128, 317.
 Anastasius Persa m. 68-70, 326.
 Andreas ap. 114, 123, 127, 352.
 Angadrisma abb. Bellovac. 437.
 Angeli 128.
 Angilberta abb. Iotr. 437.
 Anna prophetissa 328.
 Anselmus ep. Cantuar. 72.
 Anthia (Evanthia), mater S. Eleutherii 315.
 Anthimus ep. Nicomed. m. 37.
 Antonius ab. in Theb. 68, 129, 325, 452, 460.
 Anysia v. m. Thessalonic. 320.
 Apollinaris ep. Ravennas 352.
 Apollonius m. Romae 424.
 Apostoli 79, 81.
 Arbogastus ep. Argentin. 229.
 Archippus ap. 332.
 Arethas et soc. mm. Nagrae 247-249.
 Arnulfus ep. Mett. 8.
 Athanasius ep. Alex. 68, 159, 325.
 Atto ep. Pistor. 267.
 Augustinus ep. Cantuar. 224.
 Augustinus ep. Hippon. 159, 234-238, 428-429.
 Aunacharius ep. Autisiodor. 170, 180.
 Austremonius ep. Arvern. 352.
 Autharius conf. in dioecesi Meldensi 437.
 Auxentius pr. in Bithynia 331.
 Bacchus iunior m. 306-307.
 Balduinus de Bocla erem. Baudeloensis 72.
 Balthildis regina 437.
 Banbán filius Donngaile 381.
 Barbara v. m. Nicomed. 123, 128, 233, 375.
 Barlaam et Ioasaph 83-104, 245.
 Barontus erem. Pistorii 388, 392.

- Bartholomaeus ap. 114, 120, 129, 352.
 Basalota-Michael archimandrita in Aethiopia 245.
 Basiliscus m. Comanis 336.
 Basilus ep. Caesar. 68, 129, 320-321, 327.
 Basilla m. Romae 39-40, 44.
 Beda Ven. **222-225**.
 Begga vid. Andan. 234.
 Belasippus (= Melesippus). *Vid.* Speusippus.
 Benedicta v. m. in territorio Laudunen. 375.
 Benedictus ab. Anian. 420.
 Benedictus ab. Casin. 241, 271.
 Benignus m. Divione 6, 14.
 Benignus cultus Ultraiecti 6, 14.
 Bercharius ab. Derv. 451.
 Bernardus ab. Clarevall. 260, 463.
 Bertha abb. Avennac. 437.
 Birgitta vid. Suecica 447.
 Blasius ep. Sebast. m. 306, 330, 375, 452.
 Bonifatius ep. Mogunt. m. 230, 254, 256.
 Bonifatius m. Tarsi 307, 316-317.
 Bova abb. Rem. 437.
 Brandanus ab. Clonfert. 420.
 Brigida v. Kildar. 8, 337, 375-376, 420.
 Buculus ep. Smyrn. 329.
 Caecilia v. m. Romae 128.
 Caesarius ep. Arelat. 160, 184.
 Cainechus (Cannichus) ab. Achadboensis 420.
 Calixtus p. m. 375.
 Calocerus et Parthenius mm. Romae 30, 34, 41, 44.
 Cannich(us) = Cainechus.
 Carolus Borromaeus 463.
 Carolus Magnus imp. 270.
 Carpus, Papyrus et Agathonice mm. 424.
 Carthacus (Mo-Chutu) ep. Lismor. 381, 385.
 Cassianus = Iohannes Cassianus.
 Castissima v. (= Euphrosyna) 39.
 Castor pr. Confluentiae 7, 9, 12.
 Castus et Aemilius mm. in Africa 117, 123, 129-130.
 Catharina v. m. Alex. 263, 375.
 Cellanus (Cellán, Cillianus), ab. Peronn. 397, 420.
 Ceranus = Kiaranus.
 Chainoaldus ep. Laudun., dictus frater S. Farae 437.
 Charalampus m. 330.
 Christianus ab Eleemosyna O. Cist. 72
 Christianus erem. m. in Polonia 229.
 Christina v. m. Vulsinii 375.
 Christophorus m. 265, 457.
 Chrysanthus et Daria mm. Rom. 7-8, 10.
 Cilinia v. Meld. 437.
 Cillianus = Cellanus.
 Cirycus m. Tarsi 118.
 Claudius ep. Vesont. 457.
 Claudius, Asterius, Neon et Theonilla mm. in Cilicia 68-69.
 Clemens Maria Hofbauer 268.
 Clemens ep. et Agathangelus mm. Ancyra. 68, 302-303, 326.
 Coleta v. abb. O. M. 450, 456.
 Columba (Colum Cille) ab. Hiensis 337, 396, 420, 453.
 Columbanus ab. Luxov. 8-9, 420, 435, 437.
 Comgell(us) = Congallus.
 Commán ab. in Rechru 385.
 Commán Ua Ciaráin, ab. Lismor. 385.
 Congallus ab. Benchor. 420.
 Conon m. in Isauria 335.
 Corbinianus ep. Frising. 230.
 Cornelius van Wijk m. Gorcum. 272.
 Cosmas et Damianus mm. 118, 128, 170, 375.
 Crispina m. Thebestina 123, 129, 131, 233, 237, 424.
 Crispinus et Crispinianus mm. 6.
 Cummianus ab. in Hibernia 384.
 Cunegundis imp. 461.
 Cuthbertus ep. Lindisfarn. 76, 80, 453.
 Cuthburga abb. Wimborn. 221.
 Cyprianus ep. Carthag. m. 120, 129, 424, 428-429.

- Cyriaca v. m. Tropeae 305.
 Cyrillus ep. Alex. 325.
 Cyrillus ep. Nicomed. 37.
 Cyrillus et Methodius 271, 273, 461.
 Cyrus et Iohannes mm. in Aegypto.
 68, 118, 128, 328.

 Dagobertus II rex Franc. 386, 391-392.
 Damasus p. 234.
 Daniel propheta 315-316.
 Daniel stylita 313-314.
 Darerca (Mo-Nenna, Mo-Ninne), abb.
 in Cell Sléibhe Cuilinn 420.
 Demetrius m. Perinthi 430-432.
 Demetrius metrop. Rostov. 457.
 Demetrius m. Thessalon. 272, 299, 432.
 Demetrius (Dometrius) ep. Vapinc.
 432.
 Deuterius m. Massiliae 118.
 Diodorus m. Emessae 117.
 Dionysia m. Lampsaci 117, 128.
 Dionysius m. in Africa cum soc. XXIV
 116.
 Discipuli LXX 321-322.
 Dometrius ep. Vapinc. = Demetrius
 Dominicus fund. O. P. 375.
 Domitilla (Flavia) m. 17, 42-43.
 Domnica hegum. CP. 68-69, 305, 323.
 Donata (= Domna). *Vid.* Indes et
 Domna.
 Donatus m. Donatista 238.
 Dormientes septem 459.
 Dorothea Montov. 464.
 Dorotheus m. Nicomed. 20, 26, 36-37.
 Drogo recl. Seburg. 374.

 Edelburga = Aedilburga.
 Edmundus Campion S. I. m. 233.
 Eleutherius p. 252.
 Eleutherius cubicularius 23.
 Eleutherius miles m. Nicomed. 23, 122.
 Eleutherius ep. Riat. 122.
 Eleutherius m. Romae 304-305, 314-
 315.
 Elias propheta 82, 227, 239.
 Elidius m. Arvern. 281.
 Eligius ep. Noviom. 8, 10, 232, 275.
 Elisabeth abb. Schonaug. 12.

 Elisabeth Thuring. 375.
 Elpidius m. in Africa 277.
 Elpidius m. Ancyrae 277.
 Elpidius ep. Atellis in Campania 277.
 Elpidius Cappadox mon. 278-288.
 Elpidius ep. m. Chersonae 277.
 Elpidius ep. Lugdun. 277.
 Elpidius, in regione Marsorum 281.
 Elpidius m. Melitinae 277.
 Elpidius mon. in Mesopotamia 277.
 Elpidius conf. in Piceno **277-288, 290-
 294.**
 Elpidius, Danax et Helena mm. 277.
 Elpidius, Marcellus, Eustochius et
 soc. mm. 277.
 Elzearius de Sabrano 230.
 Enbaqom (Habacuc) coenobiarcha
 montis Libani in Aethiopia 245.
 Enimia v. abb. Mimat. **366-372.**
 Ephraem ep. Cherson. m. 335.
 Ephraem Syrus diac. Edess. 68, 327,
 438-439.
 Ercantrudis v. culta in monasterio S.
 Farae 437.
 Ercongota v. in monasterio S. Farae
 436-437.
 Ermelindis v. in Brabantia 230.
 Ermenildis v. culta in monasterio S.
 Farae 437.
 Etto ep. Hibernus in Hannonia 405.
 Eucharis, Valerius et Maternus
 epp. 7.
 Eucherius ep. Lugdun. 160.
 Eudocia m. Heliopoli 334.
 Eugenia v. m. Romae cum Proto et
 Hyacintho 38-40, 44-45, 242, 318.
 Eugenius (ep. Tolet.) Broniae cultus,
 7, 10, 266.
 Eulalia v. m. Emeritae 123, 129-130,
 233.
 Eusebia seu Xena Mylasae 68, 70, 326.
 Eusebius ep. Vercell. 159.
 Eusebius p., Charalampes et soc.
 CCLXVIII mm. Nicomediae 28-29.
 Eustratius, Auxentius, Eugenius, Mar-
 darius et Orestes mm. 304, 314.
 Euthymius Hiberus mon. hagiopita
 83-99, 101.

- Euthymius ab. in eremo Iordanis 68, 325.
 Eutropius, Cleonicus et Basiliscus mm. 335.
 Evangelistae 271.
 Evanthia = Anthia.
 Evet(h)ius m. Nicomed. 22-23.
 Exuperius ep. Tolos. 160.
- Fáclán, Faelanus = Foillanus.
 Faelanus pr. in Hibernia 386.
 Fara (Burgundofara) abb. Eboriaci 435-438.
 Faro ep. Meld. 437.
 Faustus m. in Africa 129.
 Faustus m. Cordub. 121, 129.
 Faustus ep. Reiensis 160.
 Felicitas m. Carthagine. *Vid.* Perpetua.
 Felicitas m. Romae 117.
 Felix m. in Africa 117.
 Felix ep. Novocom. 121.
 Felix m. Ravennas 117.
 Felix ep. Thibiuc. 120, 129.
 Fergna ab. Hiensis 412.
 Fiacrius erem. 437.
 Finnianus ab. Clonard. **337-339**, 420.
 Finnianus ab. Magbil. 420.
 Firminus ep. Ambian. m. 6.
 Flavius Clemens m. 17, 42.
 Flavius ep. Nicomediae 29-30.
 Florianus m. Laureaci 250.
 Florinus pr. in Rhetia 251.
 Foillanus m. Fossis, 376-378, **379-419**.
 Franca v. in Piceno **288-289**, **294-298**.
 Franciscus Borgia 450.
 Franciscus Xaverius 144-147, 233, 450.
 Fridolinus conf. Secking. 459.
 Frodoberta v. culta in monast. S. Farae 437.
 Frontonius ab. Nitr. 340, 342, 360.
 Frontus (Fronto) ep. Petragoric. **340-364**.
 Fructuosus ep. Tarracon., Augurius et Eulogius diac. mm. 424.
 Furseus ab. Latiniac. 379, 382-383, 385-386, 389-392, 396, 412, 414-415, 420.
- Fuscianus, Victorius et soc. mm. Ambianis 6.
 Gaius palatinus 25.
 Gallica m. culta d. 31 oct. 384.
 Gallus ab. in Alamannia 8-9.
 Gaugericus ep. Camerac. 342.
 Gelasius mimus m. 302, 306, 334.
 Genovefa v. Paris. 8.
 Georgius ep. Anic. 341-342.
 Georgius m. Diospoli 116, 128, 238-239, 299, 451.
 Georgius Hiberus hegum. hagioprita 86-88, 95.
 Gerardus ab. Bron. 266.
 Gerasimus mon. in deserto Iordan. 106, 335.
 Gereon et soc. mm. Thebaei 373, 432.
 Germanus ep. Autisiodor. **135-138**, **158-185**, 207, 211.
 Gerochius conf. cultus in monasterio S. Farae 437.
 Gertrudis abb. Nivial. 8, 16, 376-379, 382, 387-391, 393-395, 400, 405, 409-411, 414.
 Gervasius m. Baionae 116.
 Gervasius ab. Lud. 72.
 Gervasius et Protasius mm. 182, 375.
 Gibitrudis v. in monasterio S. Farae 437.
 Gilbertus ep. Meld. 437.
 Gildas Sapiens ab. Ruiensis **185-226**.
 Glycerius pr. m. Nicomediae 37.
 Godehardus ep. Hildesheim. 443.
 Godeleva v. m. Ghistellae 229, 266.
 Godo ab. Oyensis 457.
 Gordius m. Caesareae 68-69, 322.
 Gorgonius m. Nicomed. 7, 10, 20-24, 26, 34, 36-37.
 Gratianus m. Ambian. 375.
 Gregorius Illuminator 429.
 Gregorius Magnus p. 225.
 Gregorius ep. Nyss. 68, 323, 438-439.
 Gregorius theol. seu Naz. 68, 326-327.
 Gudila v. culta Bruxellis 230.
 Guhišthazad eunuchus m. in Persia 35.
 Gumbertus m. Avennac. 437.

- Guntherus erem. in Bohemia 443-444.
 Gunthildis ancilla v. 269.
 Habacuc coenobiarcha = Enbaqom.
 Hadelinus conf. 8, 10-11.
 Haeddi ep. Winton. 222.
 Henoch 82.
 Henricus II imp. 455, 461.
 Henricus Suso 447.
 Hermes m. Rom. 7, 10.
 Hermylus et Stratonicus mm. Singi-
 duni 68, 324.
 Hesychius m. Antioch. 25, 31-33.
 Hesychius m. Nicomed. 25, 31-33.
 Hierarchae tres 299, 301.
 Hieronymus presb. **206-211**.
 Hilarius ep. Arelat. 160, 168, 183,
 185.
 Hildegardis abb. Bing. 259-261.
 Hildevertus ep. Meld. 437.
 Hippolytus Romanus m. 328, 375.
 Hita = Íte.
 Honoratus ep. Arelat. 160, 168.
 Hoyldis v. Trec. 440.
 Huchbertus ep. Leod. 8, 16.
 Hugo ab. Fossis 402.
 Hugo ep. Lincoln. 72, 444-445.
 Huoda = Oda.
 Iacobus Maior ap. 114, 124, 352.
 Iacobus Minor ap. 114, 352.
 Iduberga (Itta) mater S. Gertrudis
 376, 384, 387-389, 393-394, 409,
 419.
 Iemerhanna Krestos rex Aethiopiae
 245.
 Iesus Christus 81.
 — Nativitas 123, 318.
 — Circumcisio 114, 126, 320.
 — Epiphania 114, 126.
 — Hypapante 115, 328.
 — Fuga in Aegyptum 302, 319.
 — Baptisma 322-323.
 — Transfiguratio 119, 126.
 — Crux 246.
 — Crucis inventio 116, 126.
 — Crucis reliquiae 247.
 — Festum Corporis 270.
 Iesus Moa coenobiarcha in Aethiopia
 245.
 Ignatius ep. Antioch. m. 68, 317, 327.
 Ignatius de Loyola **139-157**, 273, 450,
 460-462.
 Ilutus ab. in Wallia 195.
 Indes et Domna (Donata, Romana)
 mm. Nicomediae 26, 36-38, 40.
 Innocentes pueri mm. 124, 319.
 Iohanna ab Arce 267.
 Iohannes Baptista 117, 124, 127, 322,
 323, 333, 379, 442, 444, 457.
 Iohannes ap. ev. 114, 124, 352, 442,
 449.
 Iohannes de Avila pr. 270.
 Iohannes Beverlac. ep. Eborac. 122.
 Iohannes Calybita 68, 324.
 Iohannes de Capistrano 270, 275, 456.
 Iohannes Cassianus 301.
 Iohannes Chrysostomus 68, 70, 325,
 327.
 Iohannes Damascenus 83-85, 93-94.
 Iohannes Discalceatus O. M. 272.
 Iohannes Gualbertus 267.
 Iohannes Hiberus mon. hagiopita 86-
 88.
 Iohannes coenobiarcha montis Liba-
 ni in Aethiopia 245.
 Iohannes Nepomucenus 449.
 Iohannes m. in Perside 122.
 Iohannes Ruusbroec 446-448.
 Iohannes et Paulus mm. Romae 43-45,
 128.
 Irenaeus ep. Lugdun. m. 118, 128.
 Irenaeus ep. Sirm. m. 424.
 Irene m. Thessalon. 118, 121.
 Isaac Donatista m. 238.
 Isaias mon. in Palaestina 240-241.
 Isaias mon. Scet. (an idem ac Palaes-
 tinus?) 240-241.
 Isicius = Hesychius.
 Isidorus m. in insula Chio 117, 128.
 Isidorus Pelusiota 329.
 Íte abb. in Cluain Credáil 420.
 Itta = Iduberga.
 Iudas (Thadaeus) ap. 114, 352.
 Iulia v. m. socia S. Eulaliae 233.
 Iuliana v. m. Nicomed. 317, 374-375.

- Iulianus hospitator 265, 457.
 Iulianus, Basilissa et soc. mm. Antinoi 115, 121, 128.
 Iulius I p. 120, 128.
 Iustinus philosophus m. 422, 424.
 Iustus m. in Africa [cultus d. 25 febr.] 120.
 Iustus puer Autisiodor. m. Bellovaci 6, 9, 234.
 Iustus et Pastor mm. Compluti 120.
 Kentigernus ep. Glasc. 453.
 Kiaranus (Ceranus) ab. in Clonmacnois 396, 420.
 Kilianus ep. m. Herbipoli **373-377**, 420.
 Kyrianus = Kilianus.
 Laedcenn filius Báeth 381.
 Laetus ep. m. in Africa 120, 129.
 Lambertus ep. Traiect. m. 7, 9, 15.
 Landelinus m. cultus in Ettenheim 459.
 Laurentius diac. m. Romae 119, 128, 375.
 Leo I p. 183, 185, 332.
 Leo ep. Catan. 332.
 Leodegarius ep. Augustodun. 7, 9.
 Leonardus conf. Nobiliac. 375, 449.
 Leonides (ep. Athen.) m. 270.
 Liutrudis v. Catalaun. 440.
 Lucia v. m. Syracusis 115, 128-129, 272.
 Lucianus pr. Antiochenus m. 24, 29.
 Lucianus ep. m. Bellovaci 6.
 Lucius rex Britanniae vel conf. Cur. 233, 251-253.
 Ludovicus rex Franc. 378.
 Macarius Aegyptius 68, 325.
 Macarius Alex. 325.
 Maccabaei mm. 118, 127.
 Magnus ab. Fauc. 257.
 Malachias propheta 68, 321.
 Manchán de Liath Mancháin 381.
 Manechildis v. Catalaun. 440.
 Marcellinus et Petrus mm. Romae 128.
 Marcellus ep. Paris. 374.
 Marcellus m. Tingi 424.
 Marculfus 461.
 Marcus pr. Donatista m. 238.
 Margarita seu Marina v. m. Antioch. 118, 120, 375.
 Maria Deipara 79, 81, 442, 452-453.
 — Conceptio 116, 123, 127.
 — Nativitas 126-127.
 — Annuntiatio 116, 126.
 — Purificatio 127.
 — Assumptio 126.
 — Festum Beneventi 270.
 — Iconographia 459.
 Maria Bernarda Soubiours 269.
 Maria Magdalena 375, 451.
 Marianus cultus Autisiodori 170.
 Marianus et Iacobus mm. in Numidia 424.
 Martialis ep. Lemovic. 343-346.
 Martianus erem. Palaest. 331.
 Martinus ep. Turon. 123, 126, 128, 159-160, 167-168, 375, 429.
 Martyres XXIV in Africa cum Dionysio 116, 129.
 Martyres XLII Amor. 335.
 Martyres Carthaginenses CCC 119, 129.
 Martyres X in Creta 318.
 Martyres Lugdun. 422, 424.
 Martyres MIII Nicomed. 331.
 Martyres 20000 Nicomed. 319.
 Martyres Scillitani 118, 129, 422, 424.
 Martyres XL Sebasteni 116, 128, 336.
 Martyres Tuburbitani 116.
 Maskal Kebra regina Aethiopiae 245.
 Matthaeus ap. ev. 114, 121, 352, 440, 464.
 Matthias ap. 114, 352.
 Maturinus conf. Liricant. 452.
 Mauritius et soc. mm. Agaun. 6, 9, 375, 432.
 Maxima, Secunda et Donatilla vv. mm. Tuburbi 237.
 Maximianus ep. Ravennas 273-274.
 Maximilianus m. Thebestae 424.
 Maximinus ep. Aquensis 432.
 Maximinus ep. Trever. 7.
 Maximus m. in Asia 424.

- Maximus Confessor 68, 71, 325.
 Maximus m. Romae cum Valeriano et Tiburtio 451.
 Melania iunior 320.
 Meletius ep. Antioch. 330.
 Menas m. in Aegypto 122, 128.
 Menulphus ep. in finibus Bituric. 437.
 Michael archang. 74-75, 78-79, 122, 128.
 Migginus m. in Africa 122, 129.
 Mitrias conf. Aquensis 430-432.
 Mo-Chutu ep. Lismor. = Carthacus.
 Móenu ab. Clonfert. 412.
 Moggrudo ep. in Hibernia 412.
 Monachi in Sina et Raithu mm. 68, 70, 324.
 Monendabbis = Móenu ab.
 Mo-Nenna = Darerca.
 Monica vid. 230.
 Mo-Ninne = Darerca.
 Montana abb. in Gallia 437.
 Montanus erem. cultus in agro Laudun. 47, 60.
 Montanus erem. Vivar. 47-65.
 Montanus et Lucius mm. in Africa 424.
 Neophytus m. Nicaeae 68.
 Nereus et Achilleus mm. Romae 42-44, 128.
 Nestor ep. m. Pergae 334-335.
 Nicasius ep. Rem. 7, 9.
 Nicephorus m. in Oriente 330.
 Nicetius ep. Trever. 8-9, 233.
 Nicolaus ep. Myr. 123, 126, 128, 233, 239, 375, 451.
 Ninianus ep. apost. Pict. 453.
 Norbertus ep. Magdeburg. 403.
 Octavi mm. 236.
 Oda vid. Aman. 8, 13.
 Onesimus ap. 331.
 Pachomius ab. 460.
 Palladius ep. apost. Scottorum 206, 453.
 Pamphilus m. Caesar. 331.
 Pancratius m. in Africa 117, 128-129, 132.
 Pancratius m. Romae 117, 128, 132.
 Pantaleon m. cultus in Hispania die 19 febr. 116, 129.
 Pantaleon m. Nicomed. 116, 128.
 Pantaleon cultus die 15 febr. 116.
 Parthenius ep. Lampsaci 303, 330.
 Patricia v. CP. culta Neapoli 35.
 Patricius ep. apost. Hibern. 158-174, 206, 209, 337, 376, 396, 398, 420, 452.
 Patusius ep. Meld. 437.
 Paulinus ep. Trever. 8.
 Paulus ap. 242, 455. — *Vid.* Petrus et Paulus.
 Paulus a Cruce 459.
 Paulus Theb. 68, 322.
 Perpetua et Felicitas mm. Carthagine 117, 119, 238, 424.
 Petrus ap. 114, 325, 341, 354, 455.
 Petrus et Paulus 111, 127, 276.
 Petrus Atroensis mon. 68-69.
 Petrus Balsamus m. 426-427.
 Petrus Canisius S. I. 233, 450.
 Petrus Hiberus ep. Maium. 103.
 Petrus m. Nicomed. 20, 23-25, 27, 36-37.
 Petrus, Andreas, Paulus et Dionysia mm. Lampsaci 424.
 Phileas ep. Thmuit. et Philoromus mm. Alex. 424.
 Philippus ap. 114, 352.
 Philippus coenobiarcha montis Libani in Aethiopia 245.
 Philippus Nerius 151.
 Phocas ep. m. Sinope 121, 128.
 Phocas cultus d. 12 oct. 121.
 Photius, Archelaus, Quirinus mm. Nicomed. 24.
 Piato pr. m. 6.
 Pionius pr. m. Smyrn. 424-425.
 Pippinus dux Austrasiae 376, 387, 409, 419.
 Pius X p. 457.
 Placidus mon. Desertinus 251.
 Pollio m. Cibalit. 424, 426.
 Polycarpus ep. Smyrn. m. 333, 422, 424.
 Polyeuctus m. Melitinae 68-70, 323.

- Poma v. Catalauni 437.
 Porphyrius ep. Gaz. 333.
 Potentianus ep. Senon. m. 258.
 Potentinus conf., discipulus S. Castoris 8-9, 12.
 Praelectus ep. Arvern. m. 281.
 Prancatius m. in Africa = Pancratius.
 Procopius Decapolita 302, 334.
 Proiectus m. Parent. 281.
 Proterius ep. Alex. m. 332-333.
 Protus et Hyacinthus mm. Romae 38-40, 44.
 Pusinna v. Catalaun. 440.
 Quintinus m. Viromand. 6, 377, 385, 393, 395, 417.
 Quirinus tribunus m. Romae, cultus Nussiae 7, 9, 272.
 Quirinus ep. Sciscianus m. 426.
 Rabanus Maurus ep. Mogunt. 454.
 Radegundis regina Franc. 433-435.
 Radegundis (Radiana) v. Wellenburg. 435.
 Raimundus ab. Fiter., fund. Ord. Calatravae 262.
 Raineldis v. m. in Brabantia 230.
 Remaclus ep. ab. Stabul. 5, 8-9, 15.
 Remigius ep. Rem. 8, 60, 374.
 Richardus Rolle de Hampole 446-447.
 Richarius ab. Centul. 8.
 Rochus conf. Montepessul. 452.
 Romana (= Domna). *Vid.* Indes et Domna.
 Romanus m. Antioch. 426.
 Romaricus ab. Habend. 8, 10.
 Rosa abb. Vastin. 437.
 Rufinus et Valerius mm. Suession. 6.
 Rusticus ep. Narbon. 160.
 Sabas ab. in Palaest. 233.
 Sabina m. Rom. 8-9.
 Sabinianus ep. Senon. m. 258.
 Saturninus m. Carthagine 237.
 Saturninus ep. Tolos. m. 352.
 Scaribergera uxor S. Arnulphi Turon. 437.
 Scholastica v. 271, 451.
 Sebastianus m. Romae 115, 128, 242, 305, 316, 449.
 Secundinus m. in Africa, cultus die 6 dec. 117.
 Secundinus m. in Numidia 117.
 Seraphim Sarov. erem. 457.
 Sergius I p. 115.
 Sergius et Bacchus mm. 122, 128.
 Servatius ep. Tungr. 8, 16.
 Severinus pr. in Norico 429.
 Severus ep. Trever. 174.
 Sigibertus rex Anglorum Orientalium 390.
 Sigibertus rex Francorum 10.
 Silvester I p. 68, 242, 321.
 Silvester ep. Cabillon. 160.
 Simon ap. 114, 352.
 Simpertus sive Sintpertus ep. Augustanus 257.
 Sisetrudis v. in monasterio S. Farae 436-437.
 Sixtus II p. m. 388.
 Sophronius patr. Hierosol. 99-101, 104.
 Speusippus, Elasippus et Melesippus mm. 68-69.
 Spyridion ep. Trimithunt. 303, 314.
 Stanislaus ep. Cracov. m. 250.
 Stephana m. socia Victoris militis m. 121.
 Stephanus protomartyr 123, 236, 319, 449.
 Stephanus Bellesini 272.
 Stephanus rex Hungar. 443.
 Subnius ab. in Belgio 397.
 Suibne = Subnius.
 Sulpitius Pius ep. Bituric. 8, 10, 437.
 Susanna v. m. Romae 119, 128, 132.
 Symeon senex Hierosol. 115, 127, 328-329.
 Symeon stylita iun. 464.
 Symmetrius pr. m. Rom. 7, 9, 11.
 Syncletica v. Alex. 429.
 Syra v. in monasterio S. Farae 437.
 Syrus ep. Ian. 373-376.
 Syrus ep. Ticin. 373-376.

- Tacla Haimanot coenobiarcha in Aethiopia 244.
 Tarachus m. Anazarbi 121, 128.
 Tarasius ep. CP. 333.
 Tatiana m. Romae 68, 324.
 Tazelita sive Telica m. Abitin. 118.
 Tedgna = Fergna.
 Telechildis abb. Iotr. 437.
 Terentius m. in Africa 120, 129.
 Thecla v. disc. S. Pauli 40, 129.
 Theodardus ep. Traiect. m. 10.
 Theodericus disc. S. Remigii 451.
 Theodorus Abū Qurra 87-88.
 Theodorus ep. Cantuar. 221.
 Theodorus ep. Edess. 92.
 Theodorus m. 63, 299, 306, 330, 332.
 Theodorus (Theodulus) ep. Octodur. 462.
 Theodosius coenobiarcha 68, 324.
 Theodulus et Agathopus mm. Thessalonicae 28.
 Theophylactus ep. Nicomed. 336.
 Thomas ap. 114, 121, 128.
 Thyrsus, Leucius et Callinicus mm. 304-305, 314.
 Tiburtius m. Romae cum S. Caecilia, 128.
 Timotheus ap. 68-69, 302, 326.
 Timotheus δ ἐν Συμβόλοις 332.
 Tresanus presb. in Campania 437.
 Tribimius m. Pergae 334-335.
 Trudgaudus 263.
 Trudo ab. in Hasbania 8 10, 16.
 Tuburbitanae mm. 119, 129.
 Tryphon m. Nicaeae 115, 128, 328.
 Tryphonia uxor Decii imp. 41.
 Tychon Zadonsky 457-458.
 Ūa Tríanlugo, in Hibernia 382.
 Udalricus ep. Augustanus 253-257, 461.
 Ultanus ep. de Ard Breacáin 169, 171.
 Ultanus ab. Fossis 376, 382, 390, 397, 405, 410-411, 420.
 Ursinus ep. Bituric. 352.
 Ursula et soc. vv. mm. 375, 455.
 Valentinus ep. Interamn. m. Rom. 7, 9.
 Valentinus pr. m. Rom. 7, 9, 128.
 Valeria v. m. Lemovic. 380.
 Valerius ep. Trever. 352.
 Vedastus ep. Atrebat. 229.
 Victor et Corona mm. 121.
 Victor m. Massil. 432-433.
 Victor Thebaeus m. Xantis 432-433.
 Victoricus, S. Patricii amicus 159.
 Victricius ep. Rotomag. 159.
 Vincentius m. Caesaraug. 115, 129.
 Vincentius Madelgarius 401, 405.
 Visio Alberici Casin. 75.
 Visio Drythelmi 72, 74-75.
 Visio Ormi 72-82.
 Vitus m. 6.
 Vulfetrudis abb. Nivial. 382, 387-388.
 Vulfilaicus conf. Ivodii 404.
 Walbertus dictus frater S. Farae 437.
 Waldburgis abb. Heidenheim. 16, 268.
 Wendelinus conf. Trever. 449.
 Wernerus puer m. Wesaliae 250.
 Wiborada v. m. reclusa 254.
 Wilfridus ep. Eborac. 391-392.
 Willibaldus ep. Eichstet. 268.
 Willibrordus ep. Traiect. 8, 10, 431.
 Wivina abb. Bigard. 234.
 Wolbodo ep. Leod. 14.
 Wolfkangus ep. Ratispon. 455.
 Wynnebaldus ab. Heidenheim. 268.
 Xena Mylasae = Eusebia.
 Xenophon, Maria, Iohannes et Arcadius 68, 327.
 Zacharias pater S. Iohannis Baptistae 117, 127.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

- Arnould*, The Melos Amoris of Richard Rolle 446.
- Bacht*, Grundlagen ignatianischer Frömmigkeit 153.
- Bazire*, *Colledge*, The Chastising of God's Children 446.
- Becher*, Ignatius u. Zeitgenossen 151.
- Bischof Ulrich* u. Augsburger Religionsfriede 253.
- Brodrick*, St. Ignatius Loyola 140.
- Burkart*, Der hl. Rabanus Maurus 454.
- Caquot*, La reine de Saba et le bois de la Croix 243.
- Cascón*, S. Cristobal 265.
- Caskel*, Entdeckungen in Arabien 247.
- Cereceda*, Diego Laínez 154.
- Cerulli*, Storia della letteratura etiopica 243.
- Colledge*, Ruysbroek. Spiritual Espousals 446.
- Combes*, La B^{ee} Thérèse Couderc 149.
- Commentarii Ignatiani* 157.
- Delaruelle*, Idée de croisade chez S. Bernard 152.
- Delmas*, Marie-Thérèse de Soubiran 149.
- Dérumaux*, S. Bernard et les Infidèles 152.
- Doresse*, Au pays de la reine de Saba 243.
- Dürig*, Geburtstag u. Namenstag 228.
- Élie le prophète 227.
- Englander*, Ignatius von Loyola und Polanco 154.
- Empain*, Les saints nous parlent 457.
- Falcini*, Cristianesimo nell' Etruria 265.
- Fare (Sainte) et Faremoutiers 435.
- Farmer*, Canonization of St. Hugh of Lincoln 444.
- Ferrali*, L'Altare di S. Jacopo 267.
- Vita di S. Atto 267.
- François*, Abbaye de St-Gérard 266.
- Frend*, Donatist Church 234.
- Frutaz*, Torrione di Niccolò V 268.
- Gandilhon*, *Hourlier*, Inventaire de mss. aux Archives de la Marne 450.
- Ganss*, Ignatius' Idea of Jesuit University 156.
- St. Ignatius Educator 157.
- García Villoslada*, Figura de S. Ignacio 151.
- Ignacio de Loyola 142.
- Manual de historia de la Compañía de Jesus 143.
- Gebele*, Tausend Jahre Ungarn-Schlacht 253.
- Gorodetzky*, St. Tikhon Zadonsky 458.
- Guillaumont*, Asceticon de l'abbé Isaïe 240.
- Gutton*, L'Ordre de Calatrava 261.
- Halkin*, Bibliotheca hagiographica graeca 421.
- Hilpisch*, Der hl. Rabanus Maurus, 454.
- Hofer*, di Fabio, Chiappini, Giovanni da Capestrano 456.
- Hosp*, Klemens Maria Hofbauer 268.
- Jahre (1.000) St. Gunther 443.
- Juambelz*, Bibliografia sobre S. Ignacio de Loyola 139.

- Kraft*, Eichstätter Bischofschronik 268.
- Lagarde (de)*, Naissance de l'esprit laïque, 455.
- Lampen*, Hildegard van Bingen 259.
- Larrañaga*, S. Ignacio de Loyola 156.
- Lazzati*, Sviluppo della letteratura sui martiri 422.
- Lebreton*, *Leclercq*, *Talbot*, Analecta monastica 263.
- Lehmann*, Zu Hrabanus geistiger Bedeutung 454.
- Leproux*, Dévotions et saints guérisseurs 451.
- Leturia (de)*, Estudios ignacianos 142.
— Pedagogia de S. Ignacio 156.
- Loorits*, Der hl. Georg in der Volksüberlieferung, 238.
- López Santos*, Vida cristiana y nombres de pueblos españoles 265.
- MacNiocaill* « De dispositione corporis Mariae » 452.
- Marañon*, Vida y muerte de S. Ignacio 157.
- Matt (von)* Vid. *Rahner*; *Trochu*.
- Metz*, Consécration des vierges 439.
- Müller*, Karolingische Luciusvita 251.
— Verehrung des hl. Lucius 251.
— Zur karolingischen Hagiographie 251.
- Nicolau*, Jérónimo Nadal 154.
- Niermeyer*, Mediae latinitatis Lexicon minus 452.
- Nucubidze*, K proishozhdeniju grečeskogo romana « Varlaam i Joasaf » 83-104.
- Pellegrino*, Ponzio, Vita di S. Cipriano 428.
- Pellegrino*, Possidio, Vita di S. Agostino 428.
- Perler*, Sanctuaires d'Hippone 234.
- Piel*, Santos hispánicos na toponímia 265.
- Pleziowa*, *Plezia*, Jakub de Voragine, Złota Legenda 250.
- Pompen*, S. Victor van Xanten, 432.
- Pourrière*, S. Mitre d'Aix, 430.
- Purcell*, The First Jesuit 143.
- Rahner*, Ignatius von Loyola, Briefwechsel mit Frauen 147.
— Ignatius von Loyola, Geistliche Briefe 150.
— Ignatius u. Philipp Neri 151.
— Vision de La Storta 142.
- Rahner*, *Matt (von)*. Ignace de Loyola 139.
- Righetti*, Manuale di storia liturgica 427.
- Rouquette*, L'Infante Juana 150.
— Vision de S. Ignace à la Storta 142.
- Ruppel*, Rabanus Maurus 454.
- Ryckmans*, Persécution des chrétiens himyarites 247.
- Schieffer*, Hrabanus Maurus 454.
- Schlosser*, Bachern-Sagen 455.
- Schmidt*, St. Radegundis in Gross-Höflein 433.
- Schneider*, Ignatius von Loyola, Bericht des Pilgers 155.
- Schrader*, *Führkötter*, Echtheit des Schrifttums der hl. Hildegard 259.
- Schurhammer*, Franz Xaver 145.
- Simonetti*, Rufino, Apologia 428.
— Studi agiografici 424.
- Smith*, Events in Arabia 247.
- Sola*, En torno al castellano de S. Ignacio 148.
- Sonet*, Répertoire d'incipit de prières en ancien français 456.
- Thiry*, Récit du pèlerin 155.
- Trochu*, *Matt (von)*, Sainte Bernadette 269.
- Tyszkiewics*, *Belpaire*, Ascètes russes 457.
- Vanderhoven*, *Masai*, *Corbett*, La Règle du Maître 241.

- Van der Meer*, S. Augustin 234.
van Lantschoot, Les questions de
Théodore 438.
van Winter, *Enklaar*, Brieven van
Jeanne d'Arc, 267.
Veit, *Lenhart*, Kirche u. Volksfrö-
migkeit im Zeitalter des Barock
448.
Viaene, Ignatius van Loyola te Brugge
140.
Vies des Saints et Bienheureux 232.
Villetard, Office de S. Savinien et de
S. Potentien 258.
Wainwright, The Problem of the Picts
453.
Wilson, English Text of the Ancrene
Riwle 446.
Wimmer, Handbuch der Namen u.
Heiligen 228.
Wolter, Kreuzzugsfrömmigkeit des hl.
Ignatius 152.
Wonisch, Das St. Lambrechter Pas-
sionspiel 455.
Wulf, Ignatius von Loyola 150.
Zoepfl, Augsburg u. seine Bischöfe
im Mittelalter 253.
-

TABLE DES MATIÈRES

Maurice COENS. Les plus anciennes litanies de Stavelot	5
Baudouin DE GAIFFIER. Palatins et eunuques dans quelques documents hagiographiques	
I. Le martyrologe hiéronymien	17
II. Quelques Passions	36
Joseph VAN DER STRAETEN. Saint Montan, ermite du Vivarais.	47
I. Témoignages de culte	48
II. Le personnage	57
François HALKIN. Un nouveau ménologe grec dans un manuscrit de Glasgow	66
Hugh FARMER. The Vision of Orm	72
<i>Vita et visio et finis simplicis Orm</i>	76
Paul DEVOS. Les origines du « Barlaam et Joasaph » grec. A propos de la thèse nouvelle de M. Nucubidze.	83
J. GRIBOMONT, O.S.B. Le mystérieux calendrier latin du Sinäi	107
E. A. THOMPSON. A Chronological Note on St. Germanus of Auxerre	135
Baudouin DE GAIFFIER. Ignatiana	139
Paul GROSJEAN. Notes d'hagiographie celtique	158
<p>27. S. Patrice à Auxerre sous S. Germain. Le témoignage des noms gaulois, 158. — 28. La seconde visite de S. Germain en Grande-Bretagne, 174. — 29. Le dernier voyage de S. Germain, 180. — 30. La tradition manuscrite du <i>De Excidio</i> attribué à Gildas, 185. — 31. Quelques citations dans le <i>De Excidio</i>, 189. — 32. Émendations au texte du <i>De Excidio</i>, 194. — 33. La Bible de « Gildas », 203. — 34. S. Jérôme, Pélage et Gildas, 266. — 35. Le <i>De Excidio</i> à Malmesbury à la fin du VII^e siècle, 212. — 36. Le <i>De Excidio</i> chez Bède et chez Alcuin, 222.</p>	

Baudouin DE GAIFFIER. Hagiographie du Picenum .	277
I. <i>Vita S. Elpidii</i>	290
II. <i>Passio S. Francae</i>	294
Ciro GIANNELLI. Tetrastici di Teodoro Prodromo sulle feste fisse e sui santi del calendario bizantino .	299
Kathleen HUGHES. Additional Note on the Office of St. Finnian of Clonard	337
Maurice COENS. <i>La Scriptura de sancto Fronto nova</i> , attribuée au chorévêque Gauzbert	340
<i>Vita S. Fronti ep. Petragoricensis</i>	351
Clovis BRUNEL. Un nouveau manuscrit de la <i>Vita</i> <i>S. Enimiae</i>	366
Paul GROSJEAN. Notes d'hagiographie celtique . . .	373
37. Le souvenir de S. Kilian à Nivelles, 373. — 38. Chronologie de S. Feuillen, 379. — 39. Où fut assassiné S. Feuillen? 393. — 40. Les compagnons de martyre de S. Feuillen, 407. — 41. Les saints irlandais dans les litanies du Pontifical carolingien de Fribourg-en-Brisgau, 419.	
Bulletin des publications hagiographiques . . .	227, 421



3 2400 00253 1527

DATE DUE

AUG 19 1994

AUG 19 1994

GAYLORD

PRINTED IN U.S.A.

GTU Library
2400 Ridge Road
Berkeley, CA 94709
For renewals call (510) 649-2500
All items are subject to recall

v. 75

1957

THREE DAY

47031

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY

BERKELEY, CA 94709

